UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00587476 3

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesbelgesaucongo01jans

à Monsieur J. Gevaert
Secrétaire adjoint de la
Société royale de Géographie

Hommage cordial

LES BELGES AU CONGO

NOTICES BIOGRAPHIQUES

LES BELGES AU CONGO

NOTICES BIOGRAPHIQUES

PAR

ÉDOUARD JANSSENS

AVOCAT

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS

ET

ALBERT CATEAUX

AVOCAT

CONSEILLER DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS

TOME I

ANVERS

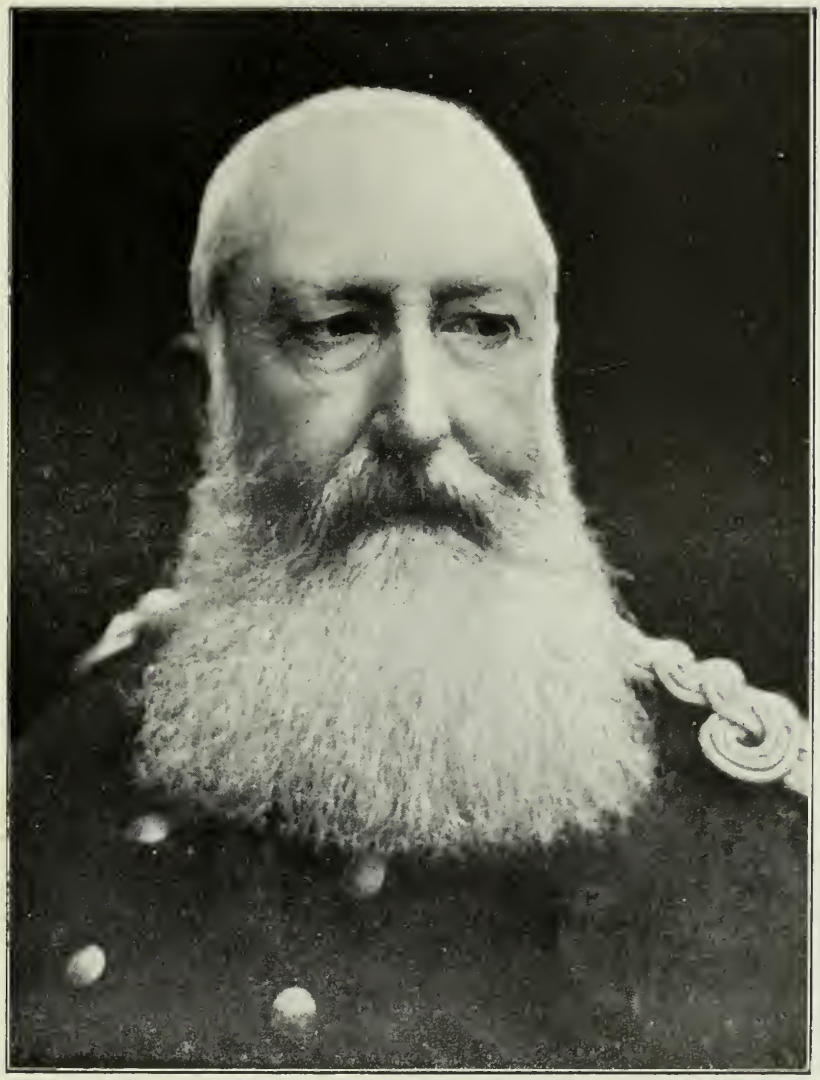
IMPRIMERIE J. VAN HILLE-DE BACKER, 35, RUE ZIRK

1908

Extrait du Bulletin de la Société royale de Géographie d'Anvers.

DT
663
A2536
t.1

42/2632



S. M. LÉOPOLD II

ROI DES BELGES

FONDATEUR ET SOUVERAIN

DE

L'ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO.

PRÉFACE

Depuis plusieurs siècles, le Portugal et la Hollande nous avaient montré que les nobles ambitions et les juvéniles audaces sont aussi l'apanage des petites nations. Leur épopée coloniale, tracée toute entière par la persévérance dans l'effort et par les mérites d'un ardent patriotisme, avait réservé à ces pays un vaste champ d'action dans les contrées d'outre-mer.

Terre classique de la liberté au moyen âge, la Belgique vécut, pendant plus de trois siècles, sous le joug des vieilles monarchies espagnole et autrichienne, de la démocratie et de l'autocratie tour à tour triomphantes, pour se voir imposer enfin les liens d'un mariage de raison dicté par les calculs de la politique européenne.

Ayant reconquis leur indépendance, les Belges se recueillirent pendant cinquante ans dans un labeur modeste et soutenu pour se refaire une volonté et une dignité nationales; puis, grandis à leur propres yeux, conscients de leur énergie prudente et de leur activité commerciale, ils osèrent regarder au delà de leurs étroites frontières.

C'est à ce moment que l'initiative prévoyante de Léopold II, cet évocateur de viriles résolutions, assigna à l'activité de nos compatriotes la conquête pacifique du centre africain. La volonté inébranlable de notre auguste Souverain se raidit contre notre méfiance atavique et telle est la puissance d'une conviction géniale, luttant pour une idée féconde et une noble cause, que bientôt il se trouva

en Belgique un noyau d'hommes entreprenants se consacrant, avec un dévouement admirable, à la tâche civilisatrice proposée à leur patriotisme.

Nous assistâmes alors émerveillés à cette rénovation de notre peuple! Nous vîmes des officiers, des négociants, des missionnaires se transformer en explorateurs, en diplomates, en organisateurs et, sous l'ardent soleil des tropiques, sacrifier vaillamment à la cause de la civilisation leur jeunesse et leur vie.

Et, malgré les privations et les dangers, malgré les défaites et les martyres provoqués par les révoltes et les retours de la barbarie réfrénée, le nombre des colonisateurs belges devint légion.

Vingt-cinq années ne se sont pas écoulées depuis la fondation de l'Etat Indépendant du Congo et sur cette terre africaine, — qu'en plein XIXe siècle l'esprit de conquête des puissances européennes avait délaissée, comme une plaie béante au cœur du continent noir, montrant toutes les horreurs des sacrifices humains, de l'esclavagisme et des guerres intestines, — les Belges ont su se créer et se réserver un domaine, qui fait l'admiration des plus vieilles nations colonisatrices.

L'envie et la calomnie ne sont-elles pas venues consacrer définitivement les mérites de l'œuvre de nos compatriotes?

Tout en rendant un hommage sincère à ceux qui se sont dévoués en Europe à la réalisation des vues prophétiques de notre Roi, à ceux qui, comme le baron Lambermont et Banning, ont lutté pour la reconnaissance du nouvel Etat, ou qui, comme le baron van Eetvelde et les secrétaires généraux Liebrechts, de Cuvelier et Droogmans, ont assumé la lourde tâche des négociations diplomatiques et de l'organisation administrative de cet immense domaine, il nous a paru que la reconnaissance nationale devait se

porter avant tout vers les vaillants qui furent, en Afrique, les artisans de cette épopée civilisatrice.

Nous avons obéi à ces sentiments de gratitude et d'admiration en groupant dans cet ouvrage les noms des édificateurs de ce monument de gloire, de ces modestes pionniers: fonctionnaires, explorateurs, savants, missionnaires, colons et soldats, qui apportèrent le meilleur de leurs connaissances, de leur ardeur et de leurs illusions à une cause que, trop souvent, hélas! ils ont scellée de leur sang.

Exposant impartialement leurs succès et leurs revers, leurs joies et leurs souffrances, nous avons la conviction que dans le magnifique faisceau de ces efforts consacrés à une entreprise sublime, réalisée par des forces humaines et partant faillibles, le peuple belge puisera un salutaire exemple d'énergie, de solidarité humaine et de dévouement à la Patrie!

Au jour même où la Belgique vient de recueillir le splendide domaine colonial, issu des travaux, de l'abnégation et du sang de ses enfants, il nous plaît de remémorer leurs noms et leurs titres de gloire.

Puisse ce sentiment de fierté patriotique excuser la témérité d'une publication qui, malgré des recherches ardues, apparaîtra certes en maint endroit comme insuffisante pour célébrer l'œuvre admirable et la belle carrière africaine des fondateurs de notre colonie!

Anvers, novembre 1908.

Avis au lecteur

Au moment où la question de la reprise du Congo par la Belgique se posait à nouveau devant le pays, nous avons cru collaborer utilement à ce mouvement patriotique en proposant à l'admiration de la génération d'aujourd'hui, l'œuvre méritante et si souvent héroïque des premiers pionniers belges en Afrique.

Le présent ouvrage n'est que l'extension et la généralisation d'une première série de notices biographiques des Belges au Congo, que l'un de nous fit paraître à l'occasion de l'exposition universelle de Liége.

Nous ne nous faisons guère d'illusion sur le résultat de nos recherches et de nos travaux, et nous reconnaissons que ces pages, qui se bornent souvent à grouper des données éparses, ne forment qu'un modeste essai de biographie congolaise. Aussi, notre seule ambition est-elle de provoquer un travail plus fouillé et plus complet et nous nous estimerons trop heureux si notre publication pouvait être considérée comme un premier jalon d'une biographie complète des Belges qui ont séjourné et peiné en terre africaine (1).

Les publications des divers explorateurs, tels Becker, Burdo, Coquilhat, Henry, Le Marinel, etc., les récits de nos officiers et de nos missionnaires, enfin, les nombreux ouvra-

(1) Nous regrettons de ne pouvoir rappeler à cette occasion les mérites des nombreux étrangers qui ont contribué pour une large part à la tâche assumée par nos compatriotes; l'exposé de leurs travaux entrainerait à de trop grands développements.

ges de M. A. J. Wauters, l'historien de l'épopée congolaise, de MM. Chomé, Chapaux et de tant d'autres, constituent les principales sources de notre étude; mais nous tenons néanmoins à exprimer notre vive gratitude aux anciens voyageurs africains pour l'aide bienveillante qu'ils ont bien voulu nous prêter au cours de l'élaboration de cet ouvrage.

Nous osons espérer que cette collaboration précieuse nous sera continuée et même prodiguée pour la publication du tome II, dans lequel nous nous proposons de grouper les notices se rattachant aux expéditions antiesclavagistes, à l'occupation du Katanga, à la campagne arabe, aux opérations dans le Nord et au Nil, aux missions scientifiques dans les divers districts de l'Etat et à l'œuvre des missionnaires, des magistrats, des médecins, etc.

Les pages qui suivent ont été publiées successivement depuis trois ans dans le Bulletin de la Société royale de Géographie d'Anvers; il en résulte que certaines notices ne relatent point les événements les plus récents. Nous avons l'intention de faire paraître à la fin du deuxième volume les renseignements complémentaires mettant le travail à jour, jusqu'à la date de l'annexion du Congo par la Belgique.

HANSSENS, EDMOND.

Cliché de l'ouvrage de M. Chapaux, *Le Congo historique, diplomatique, etc.*

Chapitre I

Hauts fonctionnaires

AGENT SUPÉRIEUR DE L'ASSOCIATION

HANSSENS, EDMOND-WINNOC-VICTOR,

né à Furnes le 25 juillet 1843, décédé à Vivi, le 28 décembre 1884.

Entre à l'Ecole militaire à dix-huit ans.

Sous-lieutenant d'infanterie, il est attaché à la brigade topographique du génie, et après avoir passé par l'Ecole de guerre, est nommé répétiteur à l'Ecole militaire.

Capitaine adjoint d'Etat-major au 11e régiment de ligne, il part pour le Congo le 18 janvier 1882, avec Nilis, Grang et Joseph Van de Velde.

Il séjourne à Issanghila, mais atteint par la fièvre il doit se rendre à Banana.

Rétabli, Hanssens retourne à Vivi et y rencontre Stanley qui, saisi d'une fièvre violente et épuisé par trois ans de travail opiniâtre, venait de remettre ses fonctions d'agent supérieur de l'Association au Dr Peschuel-Loesche pour

rentrer en Europe. Mais, celui qui avait été désigné par Stanley pour lui succéder, ne parvint pas à dominer la situation, ni ses complications. Dès le 20 septembre 1882, il confia son haut commandement à Hanssens qui se trouva aux prises avec des difficultés de toute nature.

Le nouvel agent supérieur est à l'avant-garde, presque seul, avec des moyens d'action insignifiants, pour ainsi dire, sans ravitaillements, attendant les steamers, dont le transport à travers la région des cataractes n'avance que péniblement. Et, sur la rive, en face, on annonce le retour prochain de de Brazza, avec des vapeurs Encore quelques retards, quelques lenteurs et la route du haut fleuve, en même temps que celle du Kwilu va être coupée. C'est la ruine définitive des espérances de l'Association. Il s'agit donc d'agir, sans compter sur les renforts promis, de prendre possession, de pousser en avant avec ses seules forces.

Après avoir rétabli les relations troublées avec le chef Nga'liema et avoir fait construire une route entre Manyanga et le Stanley-Pool, Hanssens quitte Léopoldville le 12 octobre 1882, avec Boulanger et onze Zanzibarites, à bord de l'*Eclaireur*, l'allège de l'*En Avant*.

Le 13, à midi, soit onze heures de navigation après leur départ, les voyageurs arrivent à l'extrémité orientale du pool. A proximité de celle-ci, ils aperçoivent sur la rive nord les falaises d'un blanc sale que Stanley a appelées les « Dover Cliffs » et qui rappellent la physionomie de la côte sud-est de l'Angleterre. Un peu avant la sortie du pool, les regards sont attirés par une grande affluence d'hippopotames qui s'ébattent dans l'eau et sur une île à bords sablonneux couverte d'herbes.

Le dimanche 15 octobre, vers dix heures et demi du matin, après vingt-cinq heures de navigation, Hanssens s'arrête au village de Mpiri (rive gauche). C'est la première

agglomération rencontrée depuis Kinshassa. Il y est reçu par le chef Mchoni qui l'accueille sans crainte, mais témoigne autant de rapacité que ses confrères africains en souveraineté.

Dans la soirée, Hanssens campe dans une île, séparée de la rive gauche par un canal d'environ cent cinquante mètres de largeur, à dix heures de navigation en aval de Msuata. — Cette île est désormais appelée: île des Palmiers.

Le 17, l'*Eclaireur* aborde à Msuata, station fondée par Stanley en 1881. Le chef, le lieutenant Janssen, le disciple bien-aimé de Boula-Matari, s'y occupe activement et intelligemment de l'aménagement et de l'amélioration du poste. Les relations entre les indigènes et le personnel sont des plus amicales.

Le chef bayanzi Mangui qui, avant le départ du capitaine de Léopoldville, avait promis de le rejoindre peu de jours après à Msuata, n'arrivant pas, Hanssens se décide à partir après six jours d'attente. Une circonstance nouvelle l'engage d'ailleurs à ne pas prolonger davantage son séjour dans cette dernière station. Le bruit court, en ce moment, que deux blancs, descendus d'une rivière de la rive droite et accompagnés de soixante noirs remontent le Congo, au moyen d'un bateau à rames et de pirogues.

Si cette nouvelle est exacte, elle doit se rapporter, sans doute, à l'expédition française commandée par Mizon. Hanssens se hâte de se remettre en route le 23, à sept heures du matin, avec le lieutenant Janssen.

La largeur du fleuve augmente insensiblement au fur et à mesure qu'on remonte vers Tchoumbiri.

En amont de cette localité, le fleuve s'élargit dans des proportions considérables et forme une espèce de bassin de grande dimension, qui se rétrécit au nord, vers la zone où se termine le district de Bolobo.

Au delà de Msuata, la rive gauche est extrêmement

peuplée. Les villages se succèdent à de très faibles intervalles.

A partir d'Itimba les agglomérations se suivent pour ainsi dire sans interruption.

Entre Msuata et Tchoumbiri, les populations habituées à se trouver en contact avec les blancs, se montrent sympathiques; mais, en amont de Tchoumbiri il n'en est plus de même; les habitants, effrayés à l'aspect des « moundelle », repoussent les voyageurs au cri de « Cuende » (allez-vous en), partout où ils veulent aborder.

Les habitants de Bolobo se montrent méfiants et très sauvages.

Ainsi, la veille du jour, où Hanssens parvint à aborder à la rive, il se trouva vers cinq heures du soir, à hauteur du premier des nombreux villages constituant le district. Désirant établir son camp avant la tombée de la nuit, le capitaine voulut descendre à terre, mais en vain, les indigènes s'opposèrent au débarquement; le même accueil lui fut réservé dans les villages voisins. Les îles, si nombreuses dans cette partie du fleuve, étaient toutes inondées sur une large étendue et une épaisse ligne d'arbres et de lianes interdisait l'accès du centre. Force fut donc de redescendre jusqu'en aval des agglomérations inhospitalières. Hanssens parvint enfin, après trois heures de tentatives infructueuses, à trouver un point accessible de la rive et un tout petit espace découvert qu'il s'empressa d'occuper.

Le lendemain, il se remit en route de bonne heure et recommença le trajet qu'il avait parcouru la veille, dans de si mauvaises conditions.

Les indigènes se montrent cette fois plus accueillants. Pour leur inspirer confiance, Hanssens descend à terre, avec un interprète et un homme portant une caisse de bimbeloterie Il est aussitôt entouré de deux à trois cents indigènes,

accourus des environs, à qui il fait une ample distribution de verroteries à un sou. Ne parvenant pas à être reçu par le chef Itaka, Hanssens s'installe sans hésiter dans cette localité appelée Kintamo (30 octobre), et le 10 novembre, il reçoit enfin la visite du méfiant Itaka, chef des Bayanzi, qui lui concède un terrain pour la station de l'Association à Bolobo. Hanssens fait niveller le terrain, défricher le sol et après avoir remis le commandement du nouveau poste au lieutenant Orban et à Boulanger, il s'embarque le 27 décembre, à bord de l'*Eclaireur*, avec Coquilhat qui venait de le rejoindre. Itaka les accompagne, profitant de l'allège pour visiter son village de campagne, à deux lieues plus bas. Les voyageurs campent à une lieue au sud de chez Tchoumbiri, puis amarrent leur embarcation à l'embouchure de l'Ibari N'Koutou (ou Kwa), sur la rive droite de cet affluent, au village de Mokelé. Hanssens fait l'échange du sang avec Makuentcho et obtient de ce roitelet la cession des droits nécessaires pour se réserver exclusivement le protectorat politique du district de Mokelé. Ce lieu est important et tient l'un des côtés de l'accès que l'Ibari N'Koutou (ou Kwa) peut offrir à des expéditions portugaises venant du haut Kwango.

Hanssens y fonde avec Coquilhat le poste de Kwamouth et quitte Makuentcho le 30 décembre; en trois heures il gagne Msuata. Il reçoit la visite de Gobila et du chef du territoire situé sur la rive gauche de l'Ibari N'Koutou, qu'il désire acquérir; il obtient sans peine un traité semblable à celui conclu avec Makuentcho.

Hanssens rentre avec son adjoint à Léopoldville, le 4 janvier 1883, pour préparer sa prochaine expédition vers l'Equateur, lorsque tout à coup il apprend par un courrier extraordinaire que Stanley, à la tête d'un nombreux personnel blanc et d'un renfort de deux cent cinquante Zanzibarites s'avance à marches rapides sur Manyanga et qu'il y appelle Hanssens pour une mission secrète.

Craignant de se voir enlever par d'autres puissances l'embouchure du Congo, la direction de l'expédition avait décidé d'acquérir une large zone côtière s'étendant vers l'intérieur, au nord du Congo jusqu'au Stanley Pool. On voulait à cette fin, obtenir des cessions de territoires des chefs indigènes le long de la vallée du Kwilu et sur son affluent, le Niari.

Une colonne commandée par le capitaine Grant-Elliott, assisté de Destrain, se dirige d'Issanghila vers le Kwilu moyen, pour descendre de là à la côte. Hanssens est chargé par Stanley, dès son arrivée à Manyanga (février 1883), de partir avec une expédition nouvelle pour la région supérieure du Kwilu-Niari, d'établir une ligne de communication entre Manyanga et ce fleuve et de poursuivre son exploration jusqu'à ce qu'il ait opéré sa jonction avec le capitaine Elliott à Stéphanieville.

Le capitaine Hanssens se met en route pour le haut Niari, le 10 février, et quelques mois plus tard, il adresse à Stanley un long rapport lui annonçant que, au moyen de stations établies à Philippeville et à Boulangoungou, ainsi que du service de navigation organisé entre la première station et Stéphanieville, le haut Kwilu-Niari est désormais en communication avec le Congo (1).

Hanssens est attaqué en retournant à Manyanga et blessé d'un coup de feu près de Nganda.

Ayant séjourné quelque temps à Boma, il remonte vers Manyanga, et se dirige de nouveau vers la région du Niari supérieur, où il conclut des traités et fonde le poste de Mukumbi, entre Philippeville et Manyanga.

En juillet 1883, il inaugure le service des transports entre Matadi et Manyanga (rive sud).

Vers la fin de cette même année, après avoir créé la

(1) Stanley. *Cinq années au Congo*, p. 330.

station des Falls, Stanley se sentant de nouveau épuisé de fatigue, abandonne une seconde fois son commandement à Hanssens pour rentrer en Europe.

Le 24 mars 1884, Hanssens quitte Léopoldville avec les trois steamers, le *Royal*, l'*En Avant* et l'*A. I. A.*, un grand et un petit canot. La grande baleinière, sous le commandement de Burton, et l'*Eclaireur* sont partis depuis le 15 du même mois, emportant Vannerus et Keys, désignés par Stanley pour être adjoints respectivement aux chefs des stations de Bolobo et de Lukolela, ainsi que les ravitaillements destinés aux stations de Msuata, Kwamouth, Bolobo et Lukolela, enfin une cinquantaine de charges pour les stations du haut.

Le personnel blanc qui accompagne Hanssens à bord des steamers comprend : l'ingénieur Amelot, Drees et Guerin, mécaniciens de l'*En Avant*, de l'*A. I. A.* et du *Royal;* Nichols, matelot; le pharmacien Courtois et Wester, désignés pour la station des Falls. Le personnel noir est fort de cinquante et un hommes. A Lukolela, l'*Eclaireur* est pris à la remorque, avec son chargement et son équipage de neuf hommes.

Après avoir inspecté la station de Msuata, Hanssens se rend, le 29 mars, conformément aux instructions de Stanley, au village de Pima Moubala, dont le chef Ngantchu a, lors d'une entrevue antérieure, prié Stanley de créer chez lui une station.

Depuis quelque temps déjà, le Dr Ballay avait fondé un établissement sur le territoire en question. Ngantchu affirme qu'il n'y a eu aucun traité écrit et qu'il s'est borné à accorder à Ballay une autorisation verbale de s'installer chez lui. Hanssens insiste pour qu'il respecte cette concession.

En quittant Ngantchu, il dirige l'*En Avant* vers la station du Dr Ballay, pendant que le *Royal* et l' *A. I. A.* naviguent vers Kwamouth. Le poste français est situé au

fond de la baie qui limite en amont la saillie rocheuse que la rive droite du Congo projette dans le fleuve à ce point.

En face de cette saillie, le lit du fleuve est obstrué au milieu et vers la gauche par des rapides, et les eaux y sont toujours mauvaises. C'est dans cette zone que les canots portant le lieutenant Janssen et l'abbé Guyot chavirèrent. La navigation y est difficile et il faut plus d'une heure à Hanssens pour se rendre du village de Ngantchu à la station française. Cette dernière est établie au sommet de l'escarpement qui limite la baie; les abords en sont très difficiles et les installations très primitives.

En débarquant à la station, Hanssens y trouve, outre le docteur Ballay, de Brazza, qui y est arrivé depuis deux jours avec son frère Jacques, de Chavannes, Pecile et le sergent Malamine. Dans la baie chauffe un petit canot à vapeur, ayant à peu près les dimensions du *Royal* et portant une machine et deux chaudières verticales, analogues à celles de l'*A. I. A.* Le personnel noir comprend quarante-sept hommes, pour la plupart des laptos sénégalais. Hanssens reçoit l'accueil le plus cordial et le plus hospitalier. De Brazza porte un toast au succès de l'A. I., ajoutant que selon ses aspirations personnelles et les instructions qu'il a reçues du Gouvernement français, il considère les expéditions belge et française comme cousines germaines.

Hanssens débarque à Ngombi le 11 avril, et convoque aussitôt tous les chefs à une palabre, fait l'échange du sang avec le chef le plus important Ngondo et obtient sans difficulté, un traité qui assure à l'expédition la propriété et le protectorat du territoire du district.

Un emplacement situé à l'entrée du canal en aval du village inférieur, et s'étendant à front du fleuve sur une longueur indéterminée, et qui peut aller jusque trois milles, est mis à la disposition de l'officier belge pour y élever

une station. En attendant que celle-ci soit construite, un poste de trois soldats Haoussas, commandé par un sergent, gardera le drapeau, qui est arboré sur la rive.

En quittant Ngombi, le lendemain, Hanssens se dirige vers Irebu, en faisant en passant des visites aux chefs des districts du Butunu et d'Usindi. Irebu est situé à environ cinquante milles en aval de la station de l'Equateur, dans le secteur sud du confluent du Congo et de la rivière Matumba. Ce district est gouverné par deux grands chefs, Mukwala et Mangombo, qui ont en même temps l'autorité supérieure sur tout le territoire compris entre la Matumba et la station de Lukolela.

Hanssens fait avec eux l'échange du sang et parvient à conclure un traité qui place cette vaste contrée sous le protectorat du Comité.

Après avoir touché à la station de l'Equateur (17 avril), et y avoir déposé le chargement qui lui est destiné, il traverse le fleuve pour se rendre dans l'Ubangi, avec Van Gèle, Courtois, Guerin et Amelot.

Ce voyage est fécond en résultats. Hanssens revient au bout de six jours, radieux, à la station. L'Ubangi est un important district dans l'entrée d'une magnifique rivière venant du N. N. E. L'heureux capitaine a conclu avec le grand chef Mkuku un traité qui assure à l'Association non seulement la possession du territoire d'Iranga, situé sur la rive droite du défilé devant Ngombi, mais du territoire d'Ubangi lui-même. Ce point présente une importance considérable.

C'est d'abord un centre commercial, qui peut être placé sur le même pied que l'Irebu ou Lulanga. Il commande en suite la sortie d'un affluent considérable, qui n'est renseigné sur les cartes que comme existant *probablement*, mais de l'existence *réelle* duquel Hanssens a pu s'assurer, en pénétrant à plusieurs lieues à l'intérieur. L'affluent porte vers sa jonction avec le Congo le nom de MBundju.

Les nombreux villages qui constituent le district d'Ubangi sont situés à front de la rive gauche de l'affluent et assez loin du point de jonction.

Le 27 avril, Hanssens, accompagné du lieutenant Coquilhat, remonte le fleuve vers le pays des Bangala, pour y renouveler la tentative infructueuse de Stanley, d'établir une station à Iboko. Il traite avec les chefs de Loulanga, mais entre Loulanga et Bolombo le *Royal* s'égare et faillit sombrer.

Le 4 mai, Hanssens et son adjoint se trouvent chez Mata-Buiké à Iboko. Après l'échange du sang, une cérémonie complémentaire cimente le pacte de fraternité conclu la veille. Cette cérémonie consiste dans l'abatage d'un palmier fétiche, suivant un certain rituel: la direction dans laquelle tombe le palmier prouve aux populations que Nsassi (Hanssens) est dévoué corps et âme à Mata-Buiké, et dès lors, ce dernier s'attache à faire agréer les nouveaux arrivants.

Le principal obstacle est l'opposition de Mongimbe, le fils aîné de Mata-Buiké et son héritier présomptif. Mongimbe est un sournois et fanatique, opposé par instinct à toute innovation. C'est lui qui a fait échouer les négociations de Stanley. Les pourparlers sont longs, difficiles. La rapacité qui constitue la caractéristique de la race africaine, atteint ici son maximum d'intensité. Les Belges doivent déployer des prodiges de patience et de longanimité et plus d'une fois ils sont sur le point d'abandonner la partie.

La veille de la palabre finale, le 8 mai, le capitaine fait annoncer publiquement que si le jour même ou le lendemain matin, au lever du soleil, tout n'est pas arrangé, il partira pour construire son village plus haut.

Mata-Buiké s'est précisément rendu ce jour-là à l'autre rive, avec deux de ses fils, Mongimbe et Imbembe, pour y faire une palabre.

Hanssens fait appeler les autres fils du chef à bord de l'*En avant* et là, leur montrant ses bateaux bondés de balles d'étoffes et de caisses de pacotille, il leur dit:

« Vous voyez tous ces mossolo (marchandises, articles » de commerce) toutes ces belles étoffes, ces mitakos, ces » cauris, ces articles de quincaillerie, etc., etc.

» J'ai apporté tout cela pour le vendre à mes amis les » Bangala, à mon frère Mata-Buiké et à ses fils. Mais les » Bangala ne veulent pas de Nsassi, ils lui refusent un » terrain pour construire ses maisons; il ira installer un » village plus haut, car on le réclame partout, et les » Bangala n'auront rien de ce qui a été apporté pour eux. »

Le lendemain, au lever du soleil, les bateaux étant sous pression et les hommes à bord, Mata-Buiké fait prier Hanssens de retarder son départ de quelques heures.

A sept heures, il envoie un nouveau messager pour convoquer le Belge à une grande palabre, Hanssens emporte la position et, en signe de joie, fait jeter à pleines poignées des perles et des cauris dans la foule. A dix heures tout est fini, le terrain est limité, les maisons et les bananiers qui s'y trouvent sont achetés et payés.

Hanssens obtient, le 7 mai, un traité par lequel Mata-Buiké concède l'ancien terrain offert puis repris à Stanley.

Cette station compte une centaine de mètres de longueur à front du fleuve et une profondeur moyenne de quarante mètres environ. Hanssens doit se contenter de ce lopin, pour l'excellente raison qu'il n'y en a pas d'autre. Tout ce qui est habitable, sur une étendue de dix à douze milles, est occupé.

L'essentiel est pour le moment, de prendre pied dans la contrée. Les îles qui coupent le lit du fleuve, en face d'Iboko (nom que porte l'ensemble du territoire occupé par la tribu des Bangala et qui signifie *marché)*, sont basses et continuellement inondées à l'époque des hautes eaux. Elles ne se prêtent donc pas à un établissement.

C'est le lieutenant Coquilhat qui est chargé de la mission d'occuper avec ses hommes et ses marchandises la nouvelle station, située en plein cœur du territoire des Bangala et de lui donner, par des négociations pacifiques, une extension plus considérable.

Hanssens se dirige ensuite vers l'Equateur pour y chercher les approvisionnements des Stanley-Falls (11-24 mai).

De retour à Iboko, il se rend le 25 à sa destination.

Au cours de la seconde partie de son voyage, Hanssens découvre la rivière Mbumdju, achète le territoire d'Ubangi, situé dans le secteur oriental du confluent de cette rivière avec le Congo, à quelques milles en amont de ce dernier et celui de Liranga, appartenant au chef supérieur d'Ubangi, sur la rive droite en face du district de Ngombi.

Il constate ensuite l'existence de la rivière Ngala ou Mongala, affluent de la rive droite, à environ soixante dix milles anglais, en amont de la station précitée.

Achat du district de Mobeka, situé sur la rive gauche de l'affluent, à environ dix milles anglais, en amont de sa jonction avec le Congo. Il n'existe pas d'autres villages en aval, de sorte que Mobeka commande le confluent.

Jusque Mobeka, la Mongala a une largeur moyenne de six cents mètres, ses rives sont basses et couvertes de bois. Sa direction est nord-est.

Hanssens constate l'existence d'un nouvel affluent de la rive droite, dont la jonction avec le Congo se fait à environ quinze milles en amont de Yambinga. Cet affluent, appelé indifféremment par les indigènes la MBula et la Bulumbu, est l'Itimbiri, reconnu déjà par Stanley. Hanssens baptise cet affluent du nom de rivière Liagre.

L'expédition belge le remonte sur une distance d'environ quarante milles. Sa direction générale est nord-est. Sa largeur varie de huit cents à quatre cents mètres.

Dans la partie qu'il parcourt, la rive gauche, spécialement, est très peuplée. On y constate l'existence de trois districts importants, portant les noms de Busambi, Libuki et Bumbuni. Un quatrième district, plus important encore que les précédents et appelé Itembo, se trouve situé sur la rive gauche, à quelques milles en amont du confluent et avoisinant ce dernier.

Les habitants d'Itembo appartiennent à la tribu des Yan-Korvés. Hanssens s'y arrête pendant une demie journée et fait l'échange du sang avec le chef supérieur appelé Mubangi, mais ne parvient pas à conclure un traité avec lui.

Il installe un poste de trois hommes au confluent de l'Aruwimi, sur le territoire de Basoko. Les villages basoko sont situés sur la rive droite et commencent à environ deux kilomètres en amont de la jonction avec le Congo. Un sort malheureux était réservé à ce poste: deux hommes sont massacrés et mangés par les naturels, le troisième est recueilli par Van Gele.

Le 3 juillet 1884, Hanssens touche aux Falls et remplace le chef de la station, le mécanicien Binnie (qu'il renvoie au service de la machine du *Royal*), par le lieutenant suédois Wester, auquel est adjoint Louis Amelot.

Ce sont deux années d'incessantes courses, fécondes en résultats.

De l'Equateur aux Falls la bannière étoilée flotte sur les deux rives du haut Congo.

Le 19 juillet, Hanssens, de retour à Iboko, (Courtois est mort en route) profite de son passage à la station pour aplanir les différends qui viennent de surgir entre son ancien adjoint et Mata Buiké et reçoit une lettre autographe d'encouragement du Roi.

Après avoir renforcé la garnison de Coquilhat, il quitte Bangala le 22 juillet, pour se rendre à Léopoldville.

En descendant le fleuve, il visite successivement les sta-

tions de Lukolela et Bolobo, commandées respectivement par Glave, sujet anglais, et par le sous-lieutenant d'artillerie Liebrechts.

Le capitaine Hanssens félicite chaleureusement ce dernier des résultats heureux obtenus dans la pacification des belliqueux Bayanzi; (ceux-ci s'étaient montrés intraitables dans les rapports qu'ils avaient eus auparavant avec Stanley et d'autres Européens), et du développement de la station de Bolobo, incendiée par les indigènes sous son prédécesseur.

Hanssens rentre à Léopoldville le 6 août 1884, après une absence de cent trente-six jours, et y rencontre le colonel de Winton, administrateur général et chef intérimaire de l'expédition, ainsi que le R^d G. Grenfell qui se prépare à remonter l'Ubangi.

L'œuvre de Hanssens est considérable : le Comité d'études se trouve désormais possesseur de tous les points du haut Congo, présentant quelque importance soit par leur situation, soit par leur population, soit encore par leur commerce.

Le voyage s'est accompli le plus pacifiquement du monde. L'expédition n'a pas rencontré la moindre hostilité dans tout le trajet de dix sept mille kilomètres qui sépare le Pool des Falls. Partout chez les cannibales elle a été reçue avec le plus vif empressement.

Après un séjour de quelques semaines à Léopoldville, Hanssens se remet en route pour acquérir en amont de Kwamouth, le plus de districts possibles.

Il se rend en septembre, accompagné de Casman et du lieutenant suédois Gleerup, à Betcho et à Kwamouth.

Mais malade, il est forcé de retourner en Europe, après avoir remis le commandement du haut Congo au lieutenant Van Gele.

Mandé à Léopoldville, il y reçoit la croix de chevalier de l'Ordre de Léopold, mais démissionne quelques jours après.

Arrivé à Vivi, il y meurt le 28 décembre 1884, au moment où il se disposait à remonter vers l'amont.

Stanley a consacré quelques lignes flatteuses à Hanssens dans son ouvrage: *Cinq années au Congo:*

« Le capitaine Hanssens semblait avoir endossé, pour venir en Afrique, cette armure qui rend l'homme invulnérable à tout: le courage moral. Chargé de conduire une expédition et de fonder des stations dans des régions inconnues, il faisait ses préparatifs avec une célérité et une sûreté étonnantes, pensant à tout, n'omettant rien, veillant à ce qu'il ne manquât ni une carabine, ni une aiguille et, quand il se mettait en route l'aspect martial de son escouade était le gage du succès qui l'attendait. »

Le 15 novembre 1884, Hanssens, dans une lettre qu'il adresse en Europe, s'exprime en ces termes:

« Quand le travail du Congo proprement dit sera terminé, il y aura pas mal de besogne pour explorer et occuper toutes ces immenses rivières et planter le drapeau de la civilisation dans les régions inconnues où elles prennent leur source.

» J'espère, pour ma part, pouvoir contribuer à éclaircir le mystère qui les entoure, et c'est cette perspective qui m'engage à différer l'époque de mon retour au pays. J'ai fini mon terme, j'aurais le droit de m'embarquer pour l'Europe. Mais cette zone mystérieuse exerce sur moi une telle fascination que je sacrifie temporairement tout: famille, amis, patrie, pour aller voir ce qui s'y trouve. »

PUBLICATIONS :

Les premiers explorateurs du haut Congo. Lettres inédites. (Congo illustré, 1892, pp. 5 et suivantes).

Les Bayanzi, mœurs et coutumes. (Mouvement géographique, 1884, I, pp. 6. 10 et 14).

Le service des transports entre Matadi et Manyanga. (Mouvement géographique, 1891, p. 128).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

JOURDAIN et VAN STALLE. *Dictionnaire encyclopédique de Géographie historique.*

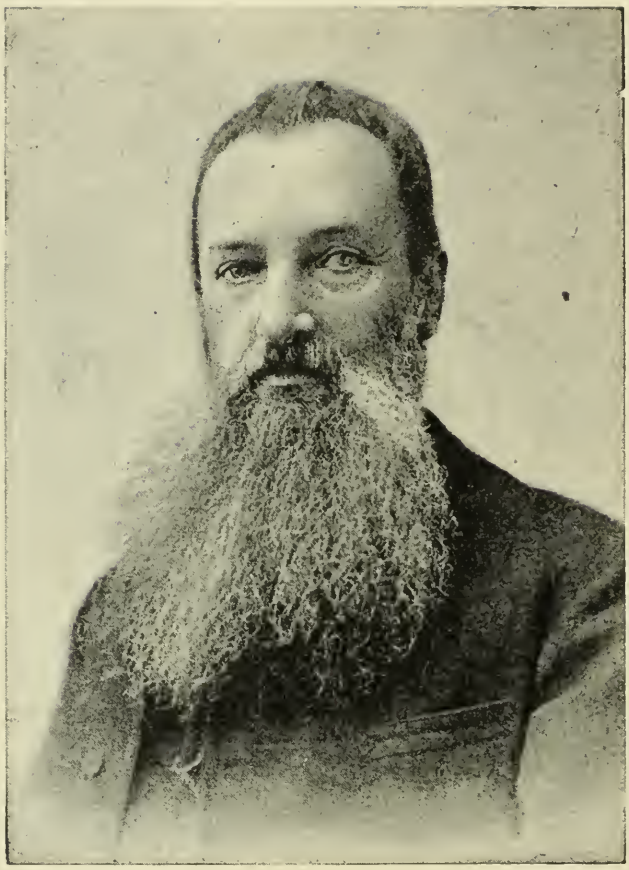
DE MARTRIN DONOS. *Les Belges dans l'Afrique centrale,* t. II.

ALBERT CHAPAUX. *Le Congo historique, etc.*, pp. 80, 100, 400.

Bulletin de la Société royale de Géographie d'Anvers, 1905.

Mouvement géographique, 1891, p. 128.

Congo illustré, 1892, p. 1.



JANSSEN, CAMILLE.

Cliché du *Mouvement Géographique.*

GOUVERNEURS GÉNÉRAUX DE L'ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO.

JANSSEN, CAMILLE,

né à Liége, le 5 décembre 1837.

Docteur en droit et en sciences politiques de l'Université de Liége.

Substitut du procureur du Roi à Hasselt (1865).

Chancelier de la légation belge avec pouvoirs consulaires à Constantinople (1872).

Président du Tribunal mixte international d'Alexandrie (1875).

Chargé d'une mission diplomatique et commerciale en Turquie, Asie-Mineure, Grèce et Palestine (1878).

Agent diplomatique et consul général en Bulgarie (1879).

Consul général à Québec (1882).

Part pour le Congo, le 25 septembre 1885, comme vice-administrateur général.

La constitution de l'Etat Indépendant du Congo fut proclamée à Banana, le 19 juillet 1885, par sir Francis de Winton. Huit mois après, l'agent supérieur de l'Association du Congo rentrait en Europe, à l'expiration de son terme de service et remettait à Camille Janssen ses hautes

fonctions d'administrateur général, chef du gouvernement local.

« Depuis l'époque de la découverte, à la fin du xve siècle, » jusqu'à ce moment, le Congo n'avait connu la loi d'aucun » pouvoir civilisé. Depuis quelques années seulement, les » croiseurs anglais avaient chassé les négriers des criques » du bas fleuve. Dans l'intérieur du pays, à quelques lieues » des rives de celui-ci, c'est à peine si les populations » indigènes connaissaient l'Européen. La propriété n'était » ni garantie, ni protégée. La justice n'existait pas. Tout » était à créer.

Les résistances à vaincre étaient considérables, les obstacles à tourner parraissaient énormes. Par contre, les moyens d'action sont d'une insuffisance absolue. En ce qui concerne la situation politique, les rapports avec les Portugais au sud et les Français au nord, exigaient le plus grand tact et la plus extrême circonspection. Les trafiquants établis au Congo, depuis vingt à trente ans, redoutaient de voir succéder un nouvel ordre de choses à l'ancien système, qui était la liberté sans contrôle et sans réglementation.

Janssen s'applique immédiatement à créer la justice, régler les questions commerciales, établir des impôts et des droits de sortie, organiser les postes et le régime foncier.

Rentré en Belgique le 9 janvier 1887, il repart dès le 8 mai suivant avec le grade de gouverneur général, dont il a été investi le 17 avril.

Pendant ce second séjour au Congo, il explore le Shiloango jusqu'à Nzobe et s'engage dans la Lukula, en décembre 1887, avec les capitaines Jungers et Destrain.

Revenu en Europe le 16 juillet 1888, Janssen fait à Bruxelles, du 20 octobre 1888 au 15 mai 1889, l'intérim d'administrateur général du département de l'Intérieur, mais le 18 mai 1889, il s'embarque une troisième fois pour le Congo, pour remplacer à Boma l'Inspecteur d'Etat Cambier, chef du gouvernement local.

Jusqu'à l'époque où Stanley débarqua au Congo, en 1879, pour compte de l'A. I., les steamers ne dépassaient pas Ponta de Lenha.

La navigabilité du bas fleuve, en amont de Boma, était mise en doute; on affirmait que seuls des bateaux de quelques tonnes pourraient aborder à Matadi. Si cette assertion se confirmait, c'était la mort de l'œuvre, à peine née, de la construction du chemin de fer.

Le gouverneur général Janssen insiste pour que l'essai soit tenté et charge le capitaine Murray, officier de la British and African Steam navigation C°, d'aller reconnaître au préalable par lui-même la route fluviale entre Boma et Matadi, à bord d'une embarcation à vapeur.

N'ayant rencontré aucun obstacle, Murray tenta l'aventure, monté sur le steamer *Lualaba*, le 29 juin 1889. Sans peine, ni appréhension, pendant toute la durée du voyage, qui prit cinq heures, il arriva à Matadi sans encombres.

Il était désormais prouvé que Matadi est aussi abordable par les grands steamers que la plupart des ports intérieurs européens.

« Le résultat heureux de l'énergique tentative de Murray, eut un grand retentissement en Europe. Matadi, accessible aux navires de mer, c'était le succès assuré pour l'entreprise du chemin de fer, cette condition vitale de l'existence même de l'Etat, c'était l'afflux, la ruée certaine des immenses richesses du haut Congo vers le débouché belge de la région des cataractes, c'était la prospérité. » (*Congo illustré*, 1893, p. 161).

Le 14 juillet, le gouverneur général confie au major Cambier la direction du gouvernement local et entreprend une importante inspection dans le haut Congo, afin de juger, par lui-même des progrès réalisés en un si petit nombre d'années. Déjà à Boma, il a pu constater les résultats obtenus, grâce au capitaine Roget, dans l'organisation de la force publique.

« Pendant le voyage pédestre qu'il fait de Matadi à Léopoldville, Janssen peut se rendre compte que la situation est excellente dans le bas Congo. La route des caravanes a été sensiblement améliorée, surtout au passage des rivières Lufu et Lukugu, où le sous-lieutenant du génie, Carton, a établi de solides ponts suspendus. Le service de recrutement de porteurs est dirigé avec habileté et intelligence par Van Dorpe.

» Le 15 septembre, le gouverneur, à bord de la *Ville de Bruxelles*, part pour le haut Congo ; il est accompagné du capitaine Becker qui retourne aux Falls pour y organiser une expédition, du sous-lieutenant Verbrugghe qui va remplacer le lieutenant Jacques au poste de Bumba; du sous-lieutenant Duthoy, désigné pour être adjoint au commandant de Bangala ; du sous-lieutenant Lenger et du docteur Dupont.

» A Bangala, le gouverneur installe le lieutenant Baert, le nouveau commissaire de district.

» Aux Falls, il trouve Tippo-Tip, qui l'assure de son parfait dévoûment au Roi-souverain.

» A ce moment les Arabes et Tippo-Tip sont à l'apogée de leur puissance; leurs bandes exploitent l'Itimbiri, l'Aruwimi et la contrée du nord de Basoko. » *(Histoire militaire du Congo).*

Le 29 octobre 1889, le gouverneur s'embarque à bord du steamer *Ville de Bruxelles,* au poste d'Isanghi, au confluent du Lomami. Accompagné du capitaine Van Kerckhoven, commissaire du district de Bangala, et du sous-lieutenant Lenger, de la F. P., il remonte le Lomami, luttant partout contre les Arabes, jusqu'au dernier campement de l'expédition Delcommune, en quatorze jours et cent et seize heures de navigation effective. Trois heures après avoir dépassé le susdit campement, de gros flocons de mousse descendant le cours de l'eau, attirent l'attention des voyageurs. Quatre heures et demie après avoir quitté le point extrême atteint précédemment par le *Roi des Belges,* le steamer se trouve arrêté dans une gorge par d'infranchissables rapi-

des. La rivière se rétrécit dans des proportions invraisemblables; tandis qu'à quelques mètres plus bas sa largeur mesure encore deux cents mètres, elle se réduit brusquement à cinquante ou soixante mètres.

Le 11 novembre, une observation à l'aide du sextant et d'un horizon artificiel donne 4° 27' 2" de latitude sud.

Les rapides N'Conghi étant infranchissables, Janssen charge le lieutenant Lenger de créer à Bena-Kemba, un poste militaire destiné à relier celui que le lieutenant Le Marinel a l'ordre de fonder au camp du Lomami-Sankuru.

La descente du Lomami prend cinquante et une heures; le voyage entier a duré vingt et un jours. Le Gouverneur général rentre à Léopoldville.

Le 17 décembre 1889, le gouverneur quitte Léopoldville à bord du steamer *Ville de Bruxelles* à destination de Luebo et de Luluabourg, pour explorer le Kasaï et ses affluents et fonder la station de Lusambo, au confluent du Lubi et du Sankuru.

Voici en quels termes le R. P. Van Aertselaer relate ce dernier événement dans une lettre adressée à son frère le chanoine Van Aertselaer.

« Le 12 février 1890, le gouverneur Janssen arrive à cet endroit sur je ne sais quel steamer, il débarque le 13 pour planter le drapeau de l'Etat et repart le 14, écrivant à Bruxelles: « Lusambo est fondé ». L'assertion peut sembler une plaisanterie; elle est la vérité.

» Quelques officiers, parmi lesquels Legat, restent à la garde du drapeau, qui flotte au coin d'une épaisse forêt, entourée d'un côté par le Lusambo, des trois autres par une rangée de collines,

» Pendant ce temps, Le Marinel, Gillain et d'autres partent par terre de Luebo sur Luluabourg, y recrutent une colonne de travailleurs et arrivent après quelques semaines à Lusambo. »

L'efficacité de l'établissement du camp retranché de Lusambo, allait bientôt se faire sentir, au cours de la cam-

pagne arabe, si habilement menée par nos héroïques compatriotes.

Le gouverneur général rentre à Léopoldville le 27 février; et à son retour à Matadi, il constate la complète transformation de la station, sillonnée par le personnel de la compagnie du chemin de fer, occupé aux premiers travaux de la construction.

Il rentre à Boma le 24 mars, après une absence de huit mois et s'embarque pour l'Europe, le 5 mai 1890, avec Cambier.

Il est nommé secrétaire général du département des finances de l'Etat à Bruxelles, mais démissionne de ses fonctions de gouverneur général en 1893, et est autorisé à porter le titre de gouverneur général honoraire. Il est décoré de l'étoile de service à deux raies.

Secrétaire général de l'Institut colonial international, Janssen est choisi comme arbitre pour trancher les difficultés pendantes entre le Chili et les gouvernements de France, de Grande-Bretagne et de Suède.

A l'expiration de sa mission, il rentre à Bruxelles, en avril 1896.

PUBLICATIONS:

— *Orographie des noms géographiques du Congo.* (Recueil administratif des finances, 1892, n° 185).

— En collaboration avec VAN EETVELDE. *Rapport au Roi-souverain.* (Bulletin officiel de l'Etat indépendant du Congo, 1891, pp. 165, 211 et Mouvement géographique, 1891, n° 15).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— *Mouvement géographique*, 1888, p. 18; 1889, p. 83.

— *Congo illustré,* 1893, p. 1.

— CHAPAUX. *Le Congo historique, etc.*, pp. 181, 615, 647.

— JENSSEN TUSCH. *Skandinaver i Congo.*

Baron WAHIS.

Cliché du journal *Le Congo*.

WAHIS, THÉOPHILE, THÉODORE, JOSEPH, ANTOINE (BARON).

né à Menin le 27 avril 1844.

S'engage au 11e régiment de ligne en 1860 et est admis à l'Ecole militaire deux ans plus tard.

Nommé sous-lieutenant au 6e régiment de ligne, le 26 mai 1864, il est autorisé, par arrêté royal en date du 8 octobre 1864, à prendre part à la campagne du Mexique.

Adjoint au corps belge, sous le commandement du colonel baron van der Smissen, comme lieutenant à la première compagnie des voltigeurs, sous les ordres du capitaine Léon Visart de Bocarmé, Wahis quitte Audenarde avec le premier détachement de la légion pour se rendre à Mexico.

Arrivé à destination, Wahis et la première compagnie des voltigeurs, escortant un important convoi d'argent, sont dépêchés vers Puebla, pour renforcer le cercle d'investissement formé par le corps du maréchal Bazaine autour d'Ojaca, place défendue par Porphirio Diaz.

Mais, à Puebla, le détachement belge apprenant que Diaz a capitulé et qu'il est fait prisonnier, rentre à Mexico et à Rio Frio, dans la Sierra.

Le lieutenant Wahis, à son retour à Mexico est attaché au colonel baron van der Smissen, comme officier d'ordonnance et conserve cette fonction pendant toute la campagne.

Wahis se distingue au combat de la Loma, au New-Léon, dans le Nord du Mexique, et à Charco-Redondo, où il contribue à la reprise d'un convoi important, qu'une fausse manœuvre avait livré à l'ennemi.

Wahis est cité à l'ordre du jour par le maréchal Bazaine, pour sa belle conduite, à la tête d'une colonne d'attaque, le 16 juillet 1865.

Lors de la défection du gouvernement français, vis-à-vis de l'Empire mexicain, la légion belge reprend le chemin de la patrie. Van der Smissen qui a pu apprécier les hautes qualités dont a fait preuve ce jeune officier, sur les champs de bataille, le désigne à l'attention du ministre de la guerre et le choisit comme aide de camp. Wahis entre à l'école de guerre en 1870 et y conquiert le brevet d'adjoint d'état-major.

Il est nommé, le 19 juin 1890, secrétaire-général du département de l'intérieur de l'Etat indépendant du Congo, et le 19 novembre de la même année, vice-gouverneur général.

Major adjoint d'état-major au régiment des grenadiers, Wahis s'embarque pour le Congo le 18 mars 1891, et prend la direction du gouvernement local, dès son arrivée à Boma, le 15 avril 1891.

Le principe si vrai qui affirme que protéger l'enfance c'est diminuer la criminalité, a incité la plupart des Etats à créer des établissements dans ce but. L'Etat a compris la portée hautement civilisatrice et morale de semblables institutions, et a chargé le nouveau vice-gouverneur d'organiser les premières colonies d'enfants indigènes.

En même temps, Wahis réglemente le trafic des armes de guerre et crée la police administrative.

En juillet 1891, il établit le premier camp d'instruction à Kinchassa.

Ensuite, il entreprend un voyage dans le Mayumbe, puis se rend dans le haut Congo, jusqu'aux Falls, en passant l'inspection des stations du moyen et du haut-fleuve, ainsi que celles du Rubi et du Lomami.

Aux Falls et à Basoko, le vice-gouverneur général s'occupe tout spécialement des mesures à prendre en vue de la campagne arabe qui se prépare.

Nommé gouverneur-général le 1r juillet 1892, Wahis rentre en congé en Europe, le 16 octobre de la même année et assume, de janvier à mars 1893, l'intérim du secrétariat général du département des finances.

Le 6 avril 1893, il retourne une seconde fois en Afrique, accompagné de sa femme et de son fils aîné, et séjourne au Congo, jusqu'au 13 février 1895.

Pendant ce second terme de service, le représentant du Roi-souverain se consacre exclusivement à perfectionner les diverses institutions de l'Etat, en faisant partout mettre en œuvre les instructions du gouvernement.

De septembre à décembre 1894, il inspecte la route des caravanes et l'importante station de Léopoldville; le 4 décembre, il préside à l'inauguration de la ligne Matadi-Kenge.

C'est durant le second séjour en Afrique du gouverneur Wahis, qu'un conflit éclate entre le Congo belge et français: la guerre est imminente et trois mille hommes sont immédiatement envoyés à la frontière; mais le danger est heureusement conjuré.

Au point de vue administratif nombreux sont les travaux et les réformes auxquels le gouverneur Wahis a attaché son nom.

Il y a notamment à citer: l'application du décret sur les recrutements de la F. P. et l'organisation des forces militaires; le développement des camps d'instruction et le règlement se rapportant aux colonies d'enfants; l'extension donnée aux recrutements des porteurs et des travailleurs, les améliorations apportées dans l'organisation du service des transports dans la région des chutes, — le plus impor-

tant des services de l'Etat, aussi longtemps que le chemin de fer nétait pas achevé ou tout au moins qu'il n'avait pas atteint le district de Kimpesse — les nombreux travaux d'embellissement, d'assainissement et d'utilité; l'extension donnée aux cultures. En un mot, il n'est pas de service administratif auquel de notables perfectionnements n'aient été apportés sous la haute impulsion du gouverneur général Wahis.

Le 8 septembre 1895, Wahis se dirige une troisième fois vers le continent africain et le 6 mai de l'année suivante quitte la capitale de l'Etat, pour entreprendre une importante inspection générale, dont il est chargé par le Roi-souverain.

Le gouverneur emploie les neuf mois que dure son absence à l'intérieur du pays, à visiter successivement les travaux du chemin de fer, le district du Pool, celui de l'Equateur, — qu'il parcourt et étudie en détail, — et celui de Bangala, la région de l'Itimbiri et la zone arabe. Cette inspection le mène jusqu'à Kassongo, sur le haut Lualaba.

Le voyage se termine en février 1897, par la descente du Lualaba et du Congo. Le 11 mai 1897, Wahis débarque à Lisbonne.

L'œuvre militaire du colonel Wahis, a été appréciée en ces termes par la *Belgique militaire* (1897, n° 1366):

« Militaire accompli, le lieutenant-colonel Wahis, s'occupe tout d'abord de l'organisation de la force publique de l'Etat du Congo. Avant son arrivée, la force publique est surtout composée d'éléments recrutés à grands frais à l'étranger; son organisation est rudimentaire et son instruction négligée.

» Le colonel Wahis, persuadé de l'importance énorme qu'il y a pour l'Etat à posséder une force publique recrutée sur son territoire, bien organisée et composée de soldats bien exercés et disciplinés, se met immédiatement à l'œuvre et, sans se laisser rebuter par aucun obstacle, ne cesse, durant tout le long séjour qu'il fait au Congo, de s'occuper activement et personnellement

de cette question qu'il a fort à cœur. Aussi peut-on dire que c'est à lui que l'on doit la force publique, telle qu'elle existe actuellement.

» Alors qu'en 1891, à son arrivée au Congo, la force publique comptait à peine dans ses rangs huit cents miliciens indigènes, elle compte actuellement plus de huit mille miliciens et quatre mille volontaires nationaux.

» Le décret sur la conscription a été mis en vigueur petit à petit, au fur et à mesure que l'autorité de l'Etat s'étendait, et l'organisation de ces recrutements, que le gouverneur général a fait établir lui-même dans le bas Congo, sert de modèle dans tout l'Etat.

» Pour instruire les miliciens recrutés, le colonel Wahis fonde les camps d'instruction, où les hommes de nouvelle levée doivent séjourner dix-huit mois avant d'être versés dans les compagnies actives de la force publique. Les règlements de ces camps sont élaborés par lui, et il ne manque aucune occasion de s'assurer, soit par lui-même, soit par des officiers délégués à cet effet, de l'observation de ses instructions et des progrès accomplis dans les camps.

» L'instruction militaire des hommes de la Force publique, tant dans les camps que dans les compagnies actives, est également l'objet de toute sa sollicitude. Un tableau de service modèle est mis en vigueur dans tout l'Etat, et l'instruction du tir y acquiert une importance capitale.

» Rien de ce qui a rapport à la Force publique ne le laisse indifférent: armement, équipement, habillement, casernement, nourriture, musique, tout l'intéresse, comme en témoignent de nombreux ordres.

» L'éducation morale des soldats noirs et le traitement qu'il convient d'appliquer à ces hommes, pour en faire des serviteurs dévoués de l'Etat, sont également l'objet de tous ses soins; ses instructions à ce sujet, tout en révélant le soldat modèle, laissent entrevoir le père qui considère ses soldats comme étant en quelque sorte ses enfants et, autant il se montre sévère avec les insoumis et les mauvais soldats, autant il a de sollicitude pour le bien-être matériel et moral des bons.

» Nous n'en finirions pas si nous devions dire quelque peu en détail tout ce que le colonel Wahis a fait pour la Force publique du Congo. Une visite à Tervueren montrera ce que l'on peut obtenir de gens antérieurement sauvages, par une discipline et une instruction militaire bien entendues.

» L'activité du colonel Wahis s'est en outre exercée dans les ordres d'idées les plus divers, et l'on peut dire qu'il n'a rien négligé pour mettre en vigueur, le plus possible, les instructions du Gouvernement de l'Etat Indépendant du Congo. Aussi, il lui revient une très grande part dans les progrès accomplis au Congo, de 1891 à 1897, et son nom restera attaché à l'histoire de notre colonie comme un modèle d'intelligence, de travail, d'énergie et de persévérance. »

Le 16 avril 1900, au moment de s'embarquer une quatrième fois pour notre future colonie, Wahis reçoit, à bord du *Philippeville*, un témoignage de haute sympathie de la part du prince Albert de Belgique, qui vient en personne lui adresser ses vœux pour un voyage heureux.

Wahis rentre en Belgique le 19 mai 1901 et est créé baron.

En 1905, le Roi-souverain, ayant décidé d'appliquer certaines mesures humanitaires nouvelles au Congo, fait de nouveau appel au dévoûment du baron Wahis.

Celui-ci repart une cinquième fois, le 4 mai 1905, en compagnie du colonel adjoint E. M. Lantonnois, vice-gouverneur général, du major adjoint E. M. Gomins, inspecteur d'état, et du capitaine Borremans, secrétaire du gouverneur.

Accompagné de De Meulemeester, directeur ad intérim de la justice, de Piérard, agent d'administration de deuxième classe, le baron Wahis effectue une tournée d'inspection dans le domaine de l'Abir et du Lopori et procède à un long et minutieux examen du service des transports à Buta. (Voir § 14. Lettre du Roi-souverain aux secrétaires généraux, 6 juin 1906).

Le baron Wahis revient en Belgique le 8 juillet 1906 et est nommé aide de camp du Roi.

En août 1906, il a la haute direction des grandes manœuvres de l'armée.

Le baron Wahis est actuellement lieutenant-général commandant la quatrième circonscription militaire et la quatrième division d'armée.

Aide de camp du Roi;

Commandeur de l'Ordre de Léopold, décoré de la croix militaire de première classe, de l'ordre de la Guadeloupe (Mexique), de la médaille du mérite militaire (Mexique) et de l'expédition du Mexique (France);

Commandeur de l'Etoile africaine, décoré de l'Etoile de service à quatre raies, de l'Ordre Saint-Vladimir de quatrième classe et de Saint-Stanislas de deuxième classe (Russie);

Commandeur de Saint-Benoit d'Aviz (Portugal), de l'Ordre de l'Epée de deuxième classe (Suède) et du Takovo de Serbie, décoré de l'Aigle rouge de Prusse de deuxième classe, officier de la Légion d'Honneur.

PUBLICATIONS:

L'inauguration de la première section Matadi-Kenge. Discours et une carte. (Mouvement géographique, 1894, p. 5).

Article paru dans la *National Review* de Londres (traduit par l'*Europe coloniale* de Paris).

The World, 27 novembre 1906; *The Sphere*, 27 octobre 1906.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

Belgique militaire, 1897, n° 1366.

Mouvement antiesclavagiste, 1897, pp. 131 et 173, 1900, p. 185.

Congo illustré, 1895, p. 129.

Jenssen Tusch. *Skandinaver i Congo*, 1902-1905.

VICE-GOUVERNEURS GÉNÉRAUX.

COQUILHAT, CAMILLE, AIMÉ,

né à Liége, le 15 octobre 1853, décédé à Boma, le 24 mars 1891.

Etant au collège Dupuich à Bruxelles, pendant la guerre franco-prussienne, il s'engage les premiers jours de janvier 1871, à l'insu de ses maîtres, au régiment des voltigeurs du nord et est dirigé à Bapaume qu'il atteint après force marches et contre marches. Quelques jours plus tard, il assiste aux batailles de Vermand et de Saint-Quentin. Prisonnier des Prussiens, il parvient à s'échapper, fait trente lieues à pieds nus, déguisé en chiffonnier, sans pain et sans argent, et revient à Lille. Il se dispose à se faire rééquiper lorsque, sur le conseil de son père, il résilie son engagement et retourne à Mons, où il est fêté comme un héros.

Quelques mois après cette équipée, il entre à l'école militaire. Lieutenant-adjoint d'état-major au 2e régiment de ligne, Coquilhat épris de la grandeur de l'initiative royale, se met au service du comité d'études du haut Congo, en juin 1882, pour rejoindre l'expédition Stanley.

COQUILHAT, CAMILLE.

Cliché de l'ouvrage de M. Chapaux,
Le Congo historique, diplomatique, etc.

Accompagné du lieutenant Avaert, du sous-lieutenant Parfo Nry et de l'agent comptable Brunfaut, il quitte Anvers le 15 août 1882 et s'embarque pour l'Afrique, le 19 août, à Liverpool, à bord du *Benguela*, steamer de la British and African navigation Company.

A Libreville il apprend que Stanley a dû quitter le Congo pour cause de maladie, en juillet, et qu'il est retourné en Europe.

Le jeune officier belge arrive à Banana, le 23 septembre et se dirige, trois jours après, à bord de la *Belgique*, vers Vivi, premier poste du comité d'études.

A Boma, il rencontre Delcommune, gérant de la factorerie belge de la maison Gilis. La *Belgique* quitte Boma, le 27 septembre et s'amarre au pied de Vivi vers trois heures. Les voyageurs organisent la caravane et, le 30 septembre, celle-ci s'engage, suivie de soixante porteurs, sur la route d'Issanghila pour atteindre Léopoldville.

Coquilhat, Avaert, W. Van de Velde et Amelot prennent place, le 11 octobre, à bord du *Royal*, à Issanghila, et arrivent le 15 octobre à Manyanga, où ils sont reçus par le chef de la station, le lieutenant Nilis.

Coquilhat abandonne à Manyanga ses compagnons terrassés par la fièvre, et part en tête de la caravane. En cours de route, il rencontre Braconnier, qui se dirige vers la côte.

Averti par un courrier de Van Gele que celui-ci se trouve à une heure et quart du camp de Loutete, il y rejoint son compatriote, qui est entouré de deux autres officiers belges. Valcke et Orban et de Callewaert, comptable anversois. Coquilhat, assiste à la signature du traité, par lequel Loutete et Makito, se mettent sous le protectorat des Belges.

Il abandonne le camp de Loutete, avec Valcke, le 24 octobre, pour Léopoldville et y est reçu le 6 novembre, par le chef intérimaire, le sous-lieutenant Grang, tandis que Valcke se rend à Msuata, en pirogue, pour s'y procurer les embar-

cations nécessaires au transport, en cet endroit, de son escorte restée à Léopoldville. Coquilhat se charge de conduire la caravane de Valcke à Msuata et quitte Léopoldville le 5 décembre, à la tête d'un contingent de 52 hommes, répartis en cinq canots.

Après une navigation des plus périlleuses, il s'arrête à MFoua (Brazzaville), dépasse l'île de Bamou, le camp des Abeilles « Kampi a Niouki », est comblé d'honneurs à MBoua, par le chef indigène, s'arrête aux îles Pourourou et Doualla et atteint Msuata le 13 décembre (poste situé à une vingtaine de kilomètres en aval du confluent du Kasaï Ibari NKoutou et du Kwango). Boulanger y remplace provisoirement, comme chef de la station, le lieutenant Janssen, actuellement à Bolobo. Coquilhat s'embarque le 16 décembre, à bord de la baleinière *L'Eclaireur* ramenée de Bolobo par Janssen et longe la rive droite. Le rapide de N'Ga-Ntchou ne peut être doublé qu'en faisant hâler le bâtiment.

Les voyageurs s'arrêtent peu de temps à Boukele, dans le pays des Bayanzi, dépassent la bouche de la Lawson ou Lefini, rivière venant du nord-ouest, et le village de Tchoumbiri, pour débarquer le 22, à Bolobo. Mais, Coquilhat est frappé d'un violent accès de fièvre, et Hanssens et Orban lui prodiguent les soins les plus dévoués. A ce moment les Belges reçoivent la visite d'Ibaka, roi de Bolobo.

Le 27 décembre Hanssens et Coquilhat à bord de l'*Eclaireur* reconduisent Ibaka à son village de campagne, à deux lieues plus bas que le poste et campent près de Tchoumbiri ; ils parviennent à obtenir de Makuentcho la cession des droits nécessaires au protectorat politique exclusif du district de Mokele. Ce territoire tient l'un des côtés de l'accès que l'Ibari N'Koutou peut offrir aux expéditions venant du haut Kwango. Msuata est atteint en trois heures, le chef de la rive gauche de l'Ibari N'Koutou, traite avec les Belges.

De retour à Léopoldville, le 4 janvier, Hanssens et Coquilhat préparent leur prochain voyage vers l'Equateur, lorsqu'ils

sont soudainement informés, par un courrier extraordinaire, que Stanley, à la tête d'un nombreux personnel blanc et d'un renfort de 250 Zanzibarites, s'avance à marches rapides vers Manyanga et qu'il appelle Hanssens pour le charger d'une mission secrète (3 février 1883).

Braconnier suit le message à cinq jours d'intervalle, avec des instructions précises. Sauf pour les besoins du ravitaillement de Msuata et de Bolobo, défense est faite d'entreprendre aucun voyage avant l'arrivée du chef de l'expédition.

Nommé adjoint de Braconnier, qui occupe les fonctions de commandant du poste de Léopoldville, Coquilhat est préposé au service des vivres des blancs et remplace temporairement comme gérant des magasins, Callewaert actuellement à Kimpoko (13 février 1883).

Coquilhat est présenté le 21 mars au grand explorateur; le 23, une sédition ayant éclaté à Kimpoko, Braconnier et Stanley vont successivement tâcher d'apaiser la révolte. Coquilhat recueille la succession de Callewaert à Kimpoko où il ne reste d'ailleurs que quarante-deux jours pendant lesquels il se consacre avec ses vingt-cinq Zanzibarites à l'amélioration de la station. Le 9 mai, Stanley le choisit comme adjoint dans sa nouvelle exploration du haut fleuve (30 mai). L'expédition comprend sept Européens et soixante-treize noirs; la flottille compte trois canots à vapeur: l'*En avant*, l'*A.I.A.* et le *Royal* auxquels s'est joint l'*Eclaireur*.

Le 17, dans la matinée, Stanley touche à Bolobo, station qu'il trouve complètement bouleversée, par la guerre civile qui vient d'éclater entre Ibaka et les chefs inférieurs, ses voisins.

Stanley ramène la paix et modifie la composition de la garnison, qui s'est montrée si indisciplinée sous Boulanger et Brunfaut.

L'expédition quitte Bolobo, le 28 mai, longe la rive gauche, campe à N'Gendi et atteint le district de Lokolela, où les indigènes, effrayés à la vue des steamers, s'en-

fuient et refusent des vivres. La faim ne tarde pas à se faire durement sentir dès le 1r juin. La situation devient même inquiétante, lorsque Van Gele a recours à un stratagème qui réussit pleinement. Monté à bord du *Royal*, il fait agiter des pièces d'étoffe aux tons les plus écarlates. Aussitôt, les natifs hésitent, se laissent séduire par les flamboyants foulards et livrent des bananes.

Etapes: Lokolela, district de N'Gombi, Oussindi, Boutounou, district de l'Irebou.

Le 5 juin, les canots s'engagent dans un affluent, la Mantoumba, qui vient du lac du même nom.

Averti par les indigènes de sa méprise, Stanley redescend dans l'Irebou.

Le 8 juin, les villages réapparaissent: Ikengo, Inganda, Madzia. Stanley négocie une alliance et une concession à Inganda, et donne l'ordre à Van Gele et Coquilhat d'y créer un établissement.

Le sort désigne Van Gele comme commandant de la future station de l'Equateur.

Le 13 juin, Stanley, à bord de l'*En Avant*, se met à la recherche de l'Ikelemmba, qu'il a entrevu en 1877. Cet affluent est découvert, à douze kilomètres au-dessus d'Inganda. Son nom est Mohindou ou Rouki. L'Ikelemmba n'est qu'une petite rivière débouchant fort près en amont.

Stanley, ayant trouvé un emplacement plus favorable pour la station, qu'il s'est proposé de faire élever, transporte nuitamment les installations d'Inganda à Wangata.

L'endroit choisi est à 0° 2 latitude nord et par environ 18° 5 de longitude est de Greenwich. L'ancrage est à l'extrémité méridionale de Wangata, qui est lui-même situé au milieu d'une baie très ouverte, terminée à sept cents mètres vers le sud par une pointe rocheuse et limitée à deux kilomètres au nord par un cap moins proéminent.

Contre le village et à son midi s'étend une petite plaine, couverte de hautes herbes, et de monticules créés par

les termites, et qui se développe sur deux cents mètres, le long du fleuve avec une profondeur de trente à soixante mètres. Ce bout de terrain herbu représente la concession.

Stanley retourne à Léopoldville, le 20 juin et, pendant son absence, Van Gele et Coquilhat se mettent courageusement à l'œuvre pour édifier la station, se trouvant aux prises avec toutes les difficultés que leur suscitent les farouches tribus du district. Ils ont à apaiser de nombreux conflits entre les Zanzibarites et les Wangata et notamment à s'imposer dans une lutte terrible entre les gens d'Ikenge, maîtres du village, et les chefs de Makouli.

Le 29 septembre, le chef de l'expédition débarque à la station.

Dans son livre: *Cinq années au Congo,* Stanley écrit ces lignes:

« Le spectacle qu'offrait cette station était un vivant exemple de ce que peut l'activité humaine quand elle est secondée par la bonne volonté. A l'époque, où nous l'avions quittée, c'était un amas informe de jungles dont il semblait impossible de tirer un parti quelconque. Maintenant nous apercevions à la place des jungles un vaste hôtel construit si solidement que ni la pluie, ni les balles, ni les voleurs n'eussent été capables d'y pénétrer. A l'intérieur l'ornementation des salles trahissait tant de goût qu'on eut dit l'œuvre d'une femme. Après avoir bâti la maison, les deux jeunes lieutenants qui commandaient la station avaient confectionné des châssis de fenêtre, des tables, des chaises et tapissé le parquet de nattes; puis, n'ayant pas de quoi peindre les mobiliers et les murs, ils avaient tendu le toit de serge bleue et rouge, et de toile blanche, ce qui donnait à l'ensemble fini et gaieté. Sur un monticule, ils avaient établi un petit casino ou observatoire, où ils pouvaient se livrer à la méditation ou contempler le fruit de leurs labeurs. C'est dans ce refuge qu'ils avaient rédigé le code de lois morales qui devaient présider au gouvernement de la station et à la civilisation des sauvages Bakoutis; c'est là aussi qu'ils se

réunissaient le dimanche ou les jours de pluie, pour discuter comme un véritable petit conseil de travaux publics, les améliorations à apporter à la petite ville. Gagnés par la contagion de l'exemple, nos employés noirs avaient révélé des talents et des qualités ignorés jusqu'alors. Chacun d'eux s'était construit une hutte au milieu d'un jardin où les tiges de maïs atteignaient déjà une hauteur de près de deux mètres, où la canne à sucre abondait, où les plants de patates, de citrouilles, les concombres exibaient une prodigieuse vitalité. Les lieutenants Van Gele et Coquilhat, avaient de plus créé un potager spécial pour la culture des légumes européens: oignons, carottes, fèves, pois, choux, etc.

» Il y avait, enfin, un parc à chèvres, un poulailler, une grande cuisine ; rien ne manquait.

» Voilà enfin sur le Congo, une station qui répond à mon idéal, une communauté de soldats-ouvriers où la discipline est parfaite, où les efforts sont réciproques, où les chefs doués de sang-froid, de zèle et de prudence, savent mettre assez de bonhomie dans leur manière d'être pour se concilier les aborigènes et les employés noirs et assez de dignité pour empêcher toute familiarité vulgaire, tout oubli de ces distinctions sociales qui existent forcément, entre des gens intelligents et instruits et des barbares (1).

Et dans le même ouvrage il ajoute:

» Si jamais l'A. I. frappe des médailles pour récompenser le travail et l'application qu'elle donne la première aux lieutenants Van Gele et Coquilhat, fondateurs de la station de l'Equateur.

Stanley redescend, à Lokolela, le 1r octobre, pour reparaître huit jours plus tard, avec Roger et toute sa flottille et se diriger ensuite vers le fleuve.

Le 30 octobre, les deux lieutenants belges assistent, avec horreur, à l'épouvantable spectacle d'une des cérémonies sanglantes qui marquent les funérailles du chef Soka-Toungi. Peu de temps après, ayant dû subir de multiples

(1) La station Equateur s'appellera plus tard Coquilhatville.

vexations de la part d'Ikenge, ils sont forcés de défendre la station les armes à la main. Ikenge est tué au cours d'un de ces combats.

Le 30 décembre, Stanley rentre à la station. Terrifié des tendances si peu loyales des Bangalas, il interroge Coquilhat, quant à l'établissement du nouveau poste entre Loulanga et Bangala. Le jeune officier se déclare prêt à installer sa station sur n'importe quel territoire — même le moins hospitalier — et assure son chef de son entier dévoûment à l'œuvre royale.

Stanley, sans faire connaître sa détermination, emmène avec lui son courageux adjoint, le 1r janvier 1884; le lendemain, après vingt-quatre heures de navigation la flottille tient les chenaux du centre des îles pour laisser Loulanga, au loin à droite; ce n'est qu'à ce moment que Coquilhat se doute enfin de la résolution que son chef lui a célée jusqu'ici : Stanley marche droit chez les féroces Bangalas.

Le 5, les voyageurs se trouvent devant la rive droite du Congo, en face des villages inférieurs des Bangalas, et abordent dans une île, à hauteur de la résidence du roi Mata-Buiké, dans le district d'Iboko. Ils sont invités par Imbembe, neveu de Mata-Buiké, à descendre chez le roi.

Stanley exige la restitution d'objets volés lors de son premier séjour en octobre 1883 par les gens de Mata-Buiké, et devant le refus qui lui est opposé par les coupables, fait enchaîner ceux-ci par vingt Zanzibarites. Cette manœuvre maladroite compromet l'octroi d'une concession de terrain à Iboko. Au cours de la dernière palabre, les Bangalas réclament un prix excessif pour l'emplacement destiné à la création du poste.

Boula-Matari (Stanley) fait rembarquer les caisses, et la flottille s'éloigne vers l'aval, s'arrêtant deux heures à Loulanga où les habitants ne montrent pas plus d'empressement à recevoir les voyageurs. Ceux-ci rentrent à la station le 11 janvier.

Stanley, déçu de son échec chez les Bangalas, retourne à la côte et confie à Hanssens le soin de poursuivre son œuvre sur le haut fleuve.

Le 27 avril, Hanssens, qui vient de débarquer à Equateur, se propose de renouveler immédiatement la tentative avortée de Stanley et se hâte de remonter le fleuve avec Coquilhat.

Il traite avec les chefs de Loulanga, mais entre Loulanga et Bolombo le *Royal* qui porte les deux voyageurs belges s'égare et n'échappe que par miracle à un naufrage.

Le 4 mai, Hanssens et Coquilhat se trouvent chez Mata-Buiké. Après avoir fait l'échange du sang et avoir accepté de nombreux présents, le chef se décide enfin à céder aux blancs le terrain qu'il avait offert, puis repris à Stanley. Malgré les manœuvres des marchands d'Irebou, en séjour à Iboko et qui redoutent la concurrence, le traité est officiellement signé le 7 mai. Mais, de nouvelles difficultés s'élèvent quant au prix à fixer pour les cases à racheter.

A bout de patience, Nsassi (Hanssens) est forcé de simuler un départ chez Mobeka, ennemi juré de la tribu d'Iboko, pour hâter la solution de la question.

Le terrain concédé est enfin délimité; situé dans le village de Mankanza, capitale du district, et entouré à cinq et dix mètres par les cases de villages indigènes, il mesure à peine cent et trente pas à front de l'eau, sur cinquante-cinq de profondeur.

Coquilhat reçoit l'ordre d'y installer une station; en plein centre anthropophage, il n'est protégé que par une garde de trente sept hommes.

Au prix de difficultés inouïes, Coquilhat parvient à édifier le poste du comité d'études et à maintenir des rapports pacifiques avec la sanguinaire tribu des Bangalas.

Grâce à son tact et à son habileté, il réussit même à intéresser à ses travaux les indigènes, qui deviendront pour lui des aides précieux.

Souvent des conflits menacent de détruire cette œuvre,

faite toute de patience et Coquilhat se voit plusieurs fois à deux doigts de sa perte. Mais, la providence semble veiller sur lui et déjouer au dernier moment les plus noirs desseins de ses ennemis.

Le 19 juillet, à un de ces moments où les rapports entre le blanc et les indigènes semblent devoir se rompre tragiquement, Hanssens vient miraculeusement sauver d'une mort certaine son malheureux adjoint.

Hanssens renforce la garnison de quelques unités et quitte Bangala. Quelque temps plus tard un nouveau danger menace le courageux chef du poste.

Coquilhat vient de terminer la construction de son habitation et d'ouvrir un comptoir d'échange. L'exposition des marchandises a le don d'exciter la convoitise de l'indigène qui se prépare à piller l'établissement.

La situation du blanc redevient périlleuse. Coquilhat a le sang-froid de recourir à un expédient d'où dépendra son salut. Il fait hisser le drapeau, réputé chargé de vertus magiques et qui annonce d'habitude l'arrivée d'un bateau. Les natifs, redoutant la flottille, renoncent à l'assaut de la station. Leur crainte n'était pourtant pas chimérique, car en même temps s'amarrait chez eux le *Peace* de la Baptist mission, ayant à son bord les R. P. Comber et Grenfell.

Coquilhat traite avec Nyamalembe, chef supérieur de Mabali et Mata Moupinza, chef de MPoumbou, village d'Iboko à une demi-lieue en amont; mais au mois de septembre, un nouvel incident vient rallumer la guerre avec Mata-Buiké. La situation de Cocquilhat paraît même désespérée, lorsqu'une seconde fois le *Royal*, remorquant une grande pirogue chargée de haoussa, vient juste à temps pour détourner le terrible chef indigène de ses criminels projets.

Coquilhat profite de sa victoire et de son prestige nouveau, pour agrandir sa station de qeulques notables parcelles et réprime une agression du chef N'Gombe (30 septembre).

Le 2 novembre, il entreprend avec Buiké, fils du roi,

l'exploration du lac N'Ghiri, atteint la Monokoya Bobouka (bouche du Bobouka), sur la rive gauche du Congo (à peu près en face de Bolambo), s'engage dans cette rivière minuscule pour atteindre successivement Bobouka, la résidence de Walebouka et celle de Mobeië.

Un parcours de six cents mètres, dans le district d'Ibenza, conduit les voyageurs au lac ou plutôt à l'étang d'Ibanda, qui s'étend à l'ouest en forme de cercle un peu aplati d'environ quatre kilomètres de diamètre.

Coquilhat circumnavigue la nappe d'eau et au nord de son entrée découvre un petit débouché large de trois mètres, c'est le marigot qui mène à Kkinga. Les canots n'y peuvent pénétrer à plus de cent mètres. A l'est de ce ruisseau habite la tribu féroce de M'Bounji. Coquilhat renonce à sa tentative et rentre à Bangala.

La reconnaissance a révélé la conformation particulière de la longue pointe comprise entre le Congo et l'Ubangi et coupée d'innombrables petits cours d'eau : M'Binga, Inioië et M'Dolo.

Le rôle du marigot de Bobouka paraît être celui de déversoir du trop plein des réservoirs de Nkinga et d'Ibanda pendant les périodes de crue.

Ces étangs épanchent aussi leurs eaux dans le N'Ghiri et l'Ubangi et sont le centre de l'extraction du fer travaillé dans la contrée.

Profitant de la présence du *Peace* à Bangala Coquilhat, reconnaît les districts d'amont et visite Mobeka, située sur la rive gauche de la Mongala, ainsi que l'île de N'Soumba, habitée par les Maroundja.

N'Soumba pousse sa pointe supérieure jusqu'à plusieurs kilomètres au-delà de l'embouchure de la Mongala, elle se termine vers le sud-ouest, un peu au-dessus de la station d'Iboko. En suivant le courant, Coquilhat atteint Moutembo, où il est accueilli par Mata-Moutatou.

Coquilhat, après s'être assuré le concours des Bangalas

dans la confection du toit de sa maison, avoir successivement engagé ceux-ci à la semaine, puis au mois, se les être attachés dans ses escortes, a préparé insensiblement la formation d'une jeune garde indigène qui constituera le noyau de la F. P. de l'Etat.

Le 11 juillet 1885, — date mémorable — il parvient à décider neuf des jeunes gardes à accompagner Deane aux Falls.

Le 7 août, Van Kerckhoven, à bord de l'*En avant* et ayant avec lui quinze Zanzibarites, un petit canon et un réapprovisionnement pour plusieurs mois, vient relever Coquilhat de ses lourdes et périlleuses fonctions.

Le surlendemain, le fondateur de Bangala fait ses adieux à Mata-Buiké et atteint, le 15 août, Bolobo, qu'il trouve complètement transformé. Dans son ouvrage *Sur le haut Congo* (p. 376), paru en 1888, il rend un éclatant hommage au lieutenant Liebrechts, qui a fait de Bolobo un établissement modèle.

Coquilhat apprend le 17 août, à Kwamouth, que le roi l'a créé chevalier de son ordre, en raison des services qu'il a rendus en Afrique et s'embarque à Banana le 17 septembre, à bord du *Portugal*, qui l'emporte vers l'Europe ; le 21 octobre il aborde à Anvers.

Après quelques mois de séjour en Belgique, Coquilhat retourne au Congo, le 23 mars 1886, avec le sous-lieutenant Dhanis, comme adjoint. Il se disposa à quitter Matadi. le 30 avril 1886, quand un courrier de l'administrateur général Janssen l'investit de la direction supérieure des Falls, concurremment avec le commandement de Bangala.

Un contingent de trois cent cinquante cafres, destinés aux garnisons du haut fleuve étant arrivé à Matadi, Coquilhat reçoit l'ordre d'installer la troupe dans un camp provisoire et de donner un commencement d'instruction militaire à cent soixante d'entre eux. L'arrivée de cent vingt fusils Snyder de Vivi est le signal de la débandade des recrues. Le 20 mai, dix-sept cafres ont disparu.

Déchargé de sa mission aux Falls, Coquilhat se rend à Bangala le 3 août, avec le lieutenant Dubois, désigné comme adjoint de Deane.

Dans la nuit du 6 au 7 septembre, il apprend par Mohamed Tennée, caporal haoussa, l'attaque de la station des Falls et le péril des blancs, qui s'y sont maintenus. Coquilhat n'hésite pas à se porter immédiatement à leur secours et s'embarque le 11, à bord de l'*A. I. A.*, remorquant l'*Eclaireur*, avec neuf des haoussas déserteurs, trois bangalas, trois zanzibarites et dix-sept de ses haoussas.

Il franchit l'embouchure de la Mongala et Ikounougou, s'engage dans le long et étroit canal, qui longe la rive septentrionale jusqu'à Mpesa et est attaqué à Upoto. Passe à NDobo, Ibounda, Boumba, Yambinga, et perd trois heures dans l'Itimbiri.

Evitant le bras de Monongeri, l'*A. I. A.* rase un instant la rive méridionale, puis, débouche le 22 septembre devant les villages des Basokos, à l'entrée de l'Aruwimi.

Traversant le fleuve vers la rive gauche, il double le confluent du Lomami et découvre Yaporo, le poste des Arabes, où des pirogues dressées sur le sol forment des abris de tirailleurs. Continuant sa route sous un feu nourri de projectiles, il longe les hauteurs de Tougarambousa et bivouaque sur la rive gauche, en face du district de Yaroutou.

Coquilhat est reçu avec enthousiasme par les natifs de Yariembi. Campe à quatre heures en aval du Loukebou, dans le canal nord, formé par la grande île de Kioba (Bousanga). Dépasse le Loukebou, le lendemain. La navigation devient difficile, des récifs renflent de-ci de-là le niveau de l'eau. L'*A. I. A.* s'échoue deux fois sur un banc rocheux. Divers indices annoncent que la station est aux mains des Arabes. Six cents mètres restent à franchir pour aborder à l'île conquise par l'ennemi. Le sondeur avertit l'équipage qu'à deux mètres en avant il n'y a plus que deux pieds et demi

d'eau et l'*A. I. A.* en calle trois. Le bateau ne peut plus avancer, d'ailleurs les Arabes ont une écrasante supériorité de position et de nombre, la retraite s'impose, un feu roulant est dirigé sur l'*A. I. A.* Dans la manœuvre du demi-tour, le navire touche un récif. Coquilhat parvient, à grande peine, les armes à la main, à décider ses hommes à dégager le bateau. Pendant que ceux-ci s'exécutent sous la menace, Coquilhat, le mécanicien Werner et trois tireurs d'élite entretiennent le feu.

L'*A. I. A.* se dirige au plus vite chez les Bakoumous et s'engage dans le Loukebou à la recherche de Deane. Coquilhat, après trois jours de courses infructueuses, trouve l'infortuné chef des Falls, à six cents mètres de Yariembi dans le plus pitoyable état. Guidé par Samba, ancien esclave racheté par Stanley à Léopoldville, Deane était parvenu à échapper aux balles des Arabes. Il gît au haut d'une falaise, dans un hangar, étendu sur le sol dur, le corps affreusement maigre et simplement enveloppé de couvertures en lambeaux. Coquilhat ramène son compagnon à bord de l'*A. I. A.* et franchit en huit jours la distance des Falls à Bangala, non sans avoir essuyé une vive fusillade à Yaporo.

A Bangala, Van Gele, Liénart et le baron de Stein lui remettent des instructions, le chargeant à nouveau de la direction supérieure des Falls, dont ils ignorent la destruction.

Atteint de dysenterie, Coquilhat remet le commandement intérimaire de la station au lieutenant Baert ; son état de santé empirant, il est transporté d'urgence à Léopoldville, où il reçoit les soins du docteur Mense (15 octobre).

Un mois plus tard, le 16 novembre, il reprend le chemin d'Europe.

Rentré à Bruxelles le 18 décembre, il remplit les fonctions de secrétaire de l'intérieur de l'Etat et fait paraître son ouvrage : *Sur le haut Congo* (1888).

Le 28 mars 1890, Coquilhat s'embarque une troisième fois pour le Congo, à bord du *Lualaba* avec le haut grade d'inspecteur d'Etat. Quelque temps après son arrivée à Boma, il est nommé vice-gouverneur général et organise l'expédition Van Kerckhoven au Nil.

Le vice-gouverneur général Coquilhat meurt à Boma, le 24 mars 1891, des suites d'une attaque de dysenterie.

Il était capitaine commandant, adjoint d'Etat-major, détaché provisoirement auprès du lieutenant adjudant général, chef de la maison militaire du Roi, chevalier de l'Ordre de Léopold, décoré de l'Etoile de service.

Un monument lui a été élevé au parc dit de la pépinière d'Anvers.

PUBLICATIONS :

— *Chez les Bangalas, sur le haut Congo.* (Revue de Belgique, 1886).

— *Capitaine Hanssens en Afrique.* (Bulletin de la Société royale belge de géographie, Bruxelles, 1886, n° 1, p. 5).

— *Le Congo et la tribu des Bangalas.* (Bulletin de la Société royale belge de géographie, 1885, n° 6, pp. 625, 647).

— *Le Haut Congo.* (Bulletin de la Société royale de géographie d'Anvers, 1885, T. X, p 231. Anvers 1885-1886.) (Conférence faite le 16 novembre 1885, à la Société royale de géographie d'Anvers).

— *Sur le Haut Congo.* 1 vol. in-8°, 535 p., gravures et cartes. (Office de publicité et Lebègue, 1888).

— *Des crues du Congo à Bangala.* (Mouvement géographique, 1886, p. 14).

— *Des pluies à Bangala. Température et chute des pluies.* (Mouvement géographique 1886, p. 14).

— *Population du district de Bangala.* (Annexe n° 3 à l'ouvrage: sur le Haut-Congo, p. 505).

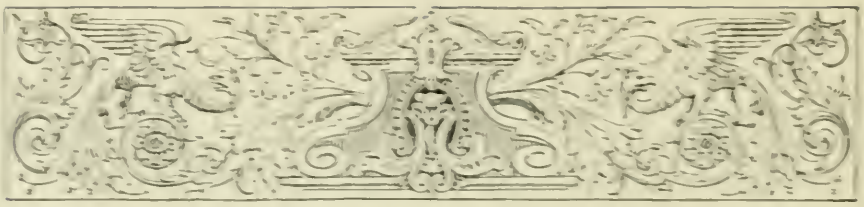
— *Les rites funéraires et le cannibalisme au Congo.* (Bolletino della Sezione fiorentina della Soc. Africana d'Italia, 1889, n° 4).

— *The Bangala,* avec 1 carte. (Journal Manchester géographical Society 1888, III, n° 7, 12, p. 239).

— *Mesures politiques et militaires prises et à prendre pour amener la répression et la traite des esclaves dans les territoires de l'Etat.* (Rapport au Roi-souverain. (Bulletin officiel, 1889-1890, n° 11, p. 39).
— *Rapport sur l'évacuation de la station de Stanley-Falls.* (Mouvement géographique, 1886, p. 107).
— *Le haut Congo.* (Bulletin de la société royale belge de géographie, 1885-1886, t. X, 4e fasc. pp. 231, 248.
Cartes: — Le Congo dans le pays des Bangalas au 400.000e. (Mouvement géographique, 1885).
— Pays des Bas N'Gala. (Sur le haut Congo).
— Shetch map to illustrate Captain Coquilhat's paper on the Bangala. (Journal of the Manchester géographical Society, 1887, p. 238).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— De Martrin Donos. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. II.
— Chapaux. *Le Congo historique, etc.*
— *Mouvement géographique*, 1885, p. 37.
— *Sur le haut Congo*, 1888, par lui-même.
— *Belgique militaire*, 1891, I, p. 404.



COSTERMANS, PAUL, MARIE, ADOLPHE,

né à Bruxelles le 2 avril 1860, décédé à Banana le 9 mars 1905.

Sous-lieutenant d'artillerie.

Entre au service de l'Etat, le 3 octobre 1890, en qualité de lieutenant de la Force Publique.

Après un court séjour à Zobe, il est nommé commissaire de district à Léopoldville, où depuis il a conquis tous ses grades.

Rentré en Europe le 16 mai 1892, il repart six mois après, le 6 décembre 1892, et retourne à Léopoldville commander le district du Stanley-Pool.

Effectue la reconnaissance de la partie du district entre Kimpoko et Muene-Kindi, dans le Kwango oriental.

« C'est à Costermans que Léopoldville, ce centre si impor-
« tant, doit de s'être accru et développé avec une rapidité
« qui a déconcerté tout le monde, et tandis qu'il édifie des
« constructions de toutes sortes, il lui faut ravitailler con-
« stamment en vivres, armes, cartouches et matériel varié
« les trois expéditions Dhanis sur le haut Lualaba, Baert

COSTERMANS, PAUL.

Cliché de la *Belgique coloniale.*

» sur le haut Uele, et Georges Le Marinel sur le haut
» Ubangi, sans compter les missions des Jésuites et des
» Trappistes, que l'Etat s'est engagé à pourvoir de tout le
» nécessaire; construire deux steamers nouveaux: la *Ville*
» *de Bruges* et la *Délivrance* et reconstruire un ancien
» bateau: la *Ville de Bruxelles*, recruter le nombre de
» porteurs suffisant pour assurer le transport sur la route
» des caravanes, ce qui n'est pas peu de chose, étant donné
» que l'Etat seul a besoin de 2500 à 3000 porteurs par mois,
» qu'il doit se procurer sans préjudice de ceux qu'utilisent,
» dans la région de cataractes, la S. A. B., la Société du
» chemin de fer et les missions, faire la police du district,
» faire entretenir les routes par les indigènes. »

Revenu malade en Belgique, le 24 juin 1894, il regagne le Pool le 6 septembre de l'année suivante, et y reprend son commandement. Il est promu au grade de commissaire général du district de Stanley-Pool, le 1r juin 1897. Explore le pays Wamfumu, depuis Bekula sur le Kasaï jusqu'au Stanley-Pool.

Cette région parcourue par Ponthier et Buttner était encore peu connue.

Parti de Bokula sur le Kasaï, il descend la rive gauche jusqu'à Emio, puis suivant une direction N. E. S. O. jusqu'à Bankana, il marche de là vers l'ouest et Kimpoko.

Il traverse ainsi le plateau formant la ligne de partage des eaux du Congo, du Kasaï et du Kwango, plateau peuplé par les Wamfumu. Ceux-ci occupent de grands villages: Tua (?) compte 1000 cases, et Baku (?) environ 7000 âmes. Cette population est anthropophage.

Rentré en Belgique à l'issue de son terme de service, le 25 août 1898, il repart bientôt pour le Pool et le 1r mars 1899 est nommé inspecteur d'Etat.

Ayant terminé son congé qui suit son quatrième séjour au Congo, Costermans quitte Anvers en qualité de commissaire du gouvernement et est chargé d'une exploration

au lac Kivu. La mission part de Naples, en janvier 1902, vers la côte orientale, de Chinde elle remonte le Zambèze et se rend au territoire de la Ruzizi-Kivu.

Costermans revient en Europe en septembre 1903 et le 5 janvier 1904, il s'embarque avec le titre de vice-gouverneur général pour remplacer M. Fuchs dans ses hautes fonctions.

Il meurt inopinément à Banana, le 9 mars 1905.

Capitaine commandant d'artillerie de forteresse à Anvers, chevalier de l'Ordre de Léopold, officier de l'Ordre royal du Lion, chevalier de l'Etoile africaine et décoré de l'Etoile de service à quatre raies.

PUBLICATIONS:

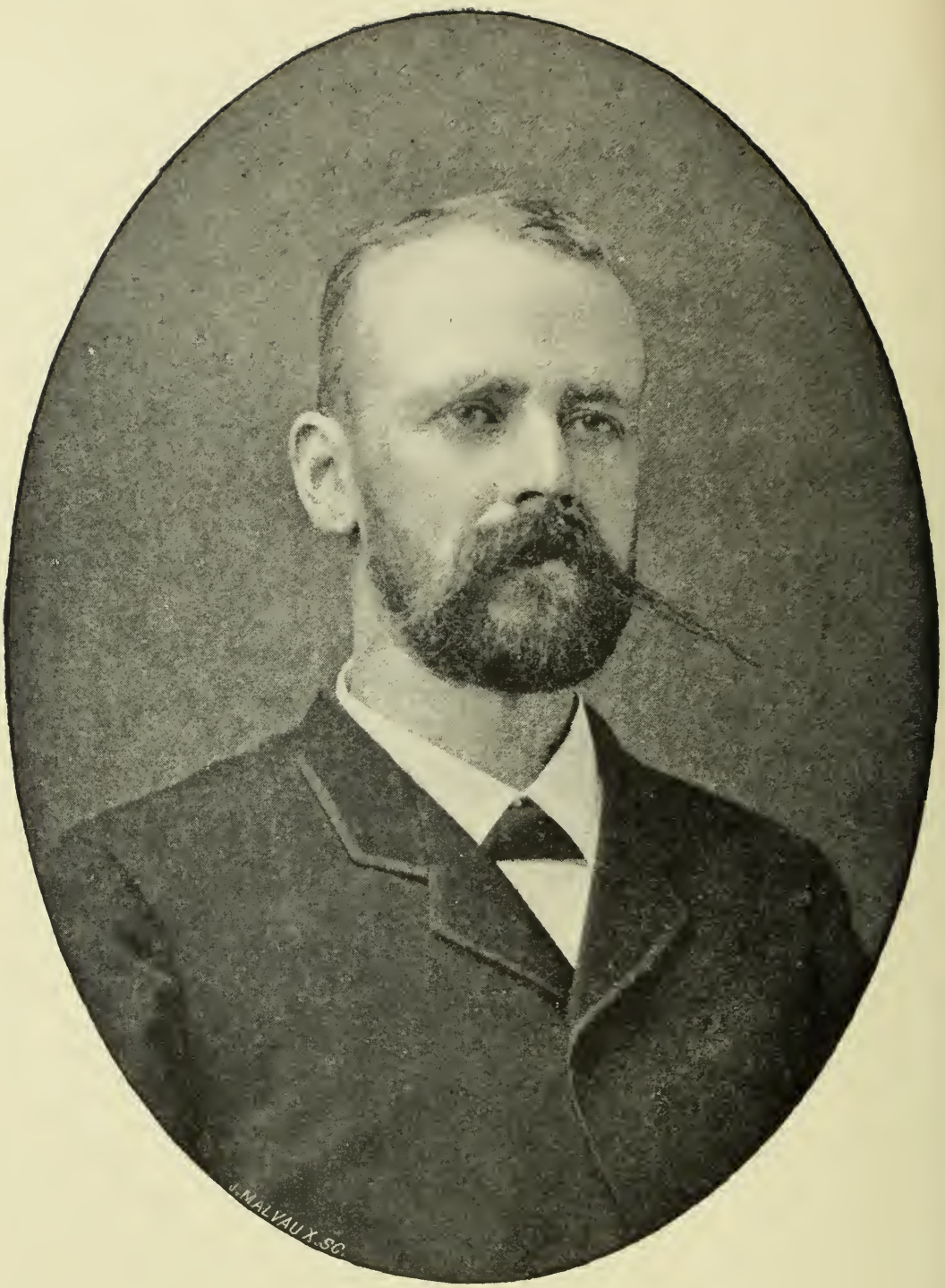
— *Le district du Stanley-Pool.* (Bulletin de la Société d'Etudes coloniales, 1885, n° 1, pp. 24. 76).

— *Notice sur la tribu des Ba-Nfumus.* (Missions belges de la Compagnie de Jésus, 1899, p. 58).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— *Mouvement géographique*, 1897, p. 62.

— *Belgique militaire*, 24 janvier 1904.



DHANIS, Francis.

Cliché de l'ouvrage de M. Chapaux,
Le Congo historique, diplomatique.

DHANIS, FRANCIS, ERNEST, JOSEPH, MARIE, (BARON) né à Londres, le 11 mars 1862, d'un père belge et de souche anversoise. Fait ses premières études en Ecosse et les achève à Saint-Nicolas (Pays de Waes). Il s'engage au régiment du génie en septembre 1880. Entre à l'école militaire en 1882, est nommé sous-lieutenant au 8me de ligne en 1884.

Quelques mois plus tard, il prend part à la cinquième expédition de l'Association internationale africaine, qui quitte Bruxelles le 19 octobre 1884, et se dirige vers Zanzibar, sous le commandement de Becker. Par suite des famines régnant à ce moment dans l'Afrique orientale et pour des raisons politiques, — la convention de Berlin de 1885 rendant sans objet une expédition sur la côte orientale, — les officiers belges sont rappelés de Zanzibar et rentrent en Europe, le 24 mai 1885.

Dhanis est attaché à l'administration centrale de l'Etat du Congo.

L'année suivante, il reprend le service actif et, en mars 1886, part pour le Congo avec Coquilhat et lui est adjoint à Bangala. Il est à cette station lors de la prise des Stanley-Falls par les Arabes en 1886, et se trouve ainsi au poste d'avant-garde de l'Etat.

Il explore la Mongalla avec Van Kerckhoven et va, à deux reprises, avec lui à Upoto négocier la libération de nombreux fugitifs des Stanley-Falls, retenus en captivité par les indigènes; il accompagne aussi Van Kerckhoven, en 1888, dans une pointe hardie pour reconnaître les positions occupées par les Arabes. Au retour de cette dernière expédition, les voyageurs apprennent, en arrivant à Bangala, que l'expédition Stanley, à la recherche d'Emin Pacha, est partie vers l'amont depuis deux jours. Tippo-Tip fait partie de l'escorte de Stanley et s'installera aux Falls en qualité de vali ou gouverneur au service de l'Etat.

Dhanis accompagne ensuite Van Gèle et Van Kerckhoven dans la reconnaissance faite dans l'Itimbiri, en vue de pousser vers l'Uele, mais Van Gèle décide de continuer son exploration par l'Ubangi.

Dhanis exerce le commandement du territoire de Bangala en 1888, pendant l'absence de Van Kerckhoven, qui se rend aux Falls pour y étudier la question arabe, et descend ensuite à Boma.

Cependant, des ordres arrivent d'Europe d'installer un camp retranché à Basoko, près de l'embouchure de l'Aruwimi. Ce camp doit avoir pour but: 1° de servir de barrière contre les Arabes; 2° de pacifier la région et de donner confiance aux indigènes; 3° de constituer une base d'opération aux expéditions d'exploration.

Van Kerckhoven, revient de Boma avec un personnel nombreux. Il doit faciliter la mission du camp de l'Aruwimi, que viendra commander le capitaine Roget, par l'envoi préalable d'une avant-garde. Celle-ci doit procéder à l'occupation temporaire et à l'installation de postes dans tous les villages situés entre Bangala et l'Aruwimi; cette opération devant assurer la complète sécurité et le ravitaillement des embarcations naviguant sur le haut fleuve. En outre, elle doit exécuter les travaux nécessaires à l'établissement du camp retranché.

Le commandement de cette avant-garde est confié au commissaire de district Dhanis, ayant sous ses ordres les capitaines Bia et Ponthier, le lieutenant Milz, les sous-officiers Luyckx, De Valkeneer et cent vingt noirs.

Dhanis quitte Bangala le 25 octobre 1888, fonde le poste d'Upoto, qui est confié à Bia ; crée ensuite, le 14 novembre, le poste d'Umwangi où il laisse Ponthier. Le 1r janvier 1889, il fonde la station de Yambinga. Après avoir remis le commandement de ce poste au capitaine Bia, Dhanis accompagne Van Kerckhoven jusqu'à Basoko et secondé par Ponthier, Jacques et Milz, jette les premières bases du camp retranché en attendant l'arrivée de Roget.

Le 12 avril 1889, Dhanis remet le commandement intérimaire du camp à Ponthier, tandis que Jacques va prendre le commandement de Yambinga.

Dhanis rentre en Europe le 17 juillet 1889, et repart, le premier novembre, en mission spéciale de recrutement dans l'Afrique du sud ; toutefois il est rappelé de Lisbonne.

Il repart une quatrième fois, le 6 février 1890, comme commissaire de district de première classe, avec la mission de continuer l'exploration du Kwango méridional et oriental et de conclure des traités avec les chefs de ce territoire.

C'est grâce à ces traités que lors des négociations avec le Portugal, l'Etat indépendant obtiendra un territoire huit fois plus étendu que celui de la Belgique.

L'expédition forte de quatre-vingts soldats et de cent cinquante porteurs a comme adjoints Sterckmans et Volont; elle part de Lukungu, se dirige vers Kisantu, sur l'Inkissi, et arrive enfin au Kwango, en face de Muene N'Dinga, le 30 mai 1890. Dhanis établit des postes à Kandinga et Popocabaca chez les principaux vassaux du Kiamvo Muene Putu Kasongo. A la résidence de celui-ci, à Kasongo Lunda, il est reçu avec enthousiasme. De grandes danses sont organisées en l'honneur de l'expédition, mais ce n'est que grâce à son sang-

froid que Dhanis échappe au danger d'être massacré avec son escorte par les indigènes surexcités par la musique et le chanvre.

Le kiamvo s'oppose au départ de l'expédition, sous prétexte qu'il est le chef suprême et que dès lors il est inutile d'aller rechercher d'autres chefs. Dhanis ne s'inquiète pas de cette opposition et marche vers le sud, par un pays désert, horriblement ravagé. Cette désolation a été causée par Muene Putu lors de son arrivée au pouvoir.

Ne trouvant pas de vivres et ne rencontrant même plus aucun village, l'expédition doit rebrousser chemin, le 29 juillet 1890, après une marche de quinze jours.

En quatre jours, elle regagne Kujenge et se dirige vers l'est. Après avoir traversé la rivière Wamba, Dhanis descend vers le sud, tout en concluant des traités avec les chefs des pays riverains de la Wamba, puis il arrive chez Kapenda Kamulemba, chef des Chinge. Il conclut un traité avec ce chef et établit chez lui un poste (par 9° de latitude), qu'il confie à Volont. Lors du traité avec le Portugal, ce territoire reste à ce dernier pays.

Reprenant la route du nord, l'expédition fonde des postes à Nguri, Akama et à Temba Aluma, et retourne auprès de Muene Putu à Kasongo-Lunda.

Elle y est ravitaillée par le lieutenant Verschelden, qui est chargé de commander le premier poste établi à Kasongo-Lunda.

Le capitaine Dusart vient aussi de fonder, un peu plus au nord, le poste de Kingunchi.

A la suite de cette expédition, le district du Kwango oriental est créé et Dhanis est nommé commissaire de ce district qu'il vient d'explorer et d'acquérir en grande partie.

Il s'occupe de son organisation jusqu'à la fin de 1891 et remet alors le commandement au capitaine Dusart.

Cette œuvre importante ayant été achevée avec un plein succès, Dhanis, nommé commissaire du district de Lualaba,

est appelé à reprendre des mains de Paul Le Marinel, fondateur et commandant du camp de Lusambo, rentrant en Europe, le commandement du camp retranché du Sankuru et de l'expédition qui s'organise en destination du Katanga. (22 avril 1892) Dhanis se rend de Popocabaca à Lusambo, par le Kasaï et le Sankuru.

L'année 1892 marque la crise décisive d'une lutte engagée dans l'Afrique centrale, entre les forces rivales de l'est et de l'ouest. Une collision était depuis longtemps prévue entre ces deux puissances, les Arabes de Zanzibar et les Européens partis de l'embouchure du Congo. Chacun d'eux s'était fixé comme but l'exercice de la suprématie sur le même territoire; l'anéantissement de l'une ou de l'autre des deux forces était, dès lors, la seule solution possible du problème. Un groupe d'Arabes traficants, chasseurs d'esclaves et d'ivoire, travaillait, depuis de longues années à faire converger vers Zanzibar tout le commerce de l'Afrique centrale et dirigeait vers l'est de nombreux porteurs indigènes, hommes et femmes, qui, arrivés à la côte, étaient vendus comme esclaves. D'autre part les Belges, arrivés plus tard sur les lieux, cherchaient à mettre un terme à ce commerce illégal, qui ne se maintenait que grâce aux razzias continuelles et qui amenait peu à peu la dépopulation de l'Etat indépendant du Congo.

Voici en quels termes le capitaine Chaltin s'exprime sur l'origine de la domination arabe dans ce pays, lors de la réception du baron Dhanis à la Société d'Etudes coloniales, le 30 novembre 1894.

On ne saurait mieux décrire le fléau qui désolait le centre africain:

« Toute la côte orientale africaine, depuis le Monzambique jusqu'au delà de Mombassa, appartenait jadis aux Portugais, mais à la fin du XVIIe siècle, un soulèvement des noirs, coïncidant avec une attaque

des Arabes, fit tomber une grande partie de ces territoires en la possession de l'Iman de Mascate.

» Les descendants de ces Arabes, — qu'une succession de métissages a fait dégénérer, — parvinrent à soumettre à leur tyrannique et sanguinaire domination les malheureuses peuplades de l'est de l'Afrique. Ils eurent comme auxiliaires de cruels et cupides indigènes des îles Comores. Peut-être que, dans le principe, des idées de prosélytisme les guidaient, mais plus tard, il n'eurent d'autre projet, d'autre espérance, d'autre but que de s'enrichir promptement et de regagner ensuite leur patrie.

» Dès 1830, ils envahirent l'Unyamwézi et firent de Tabora le centre de leurs opérations commerciales et autres. Ce ne fut que vers 1840 qu'ils atteignirent Udjidji, sur la rive orientale du lac Tanganyka. Tout en avançant, ils avaient eu soin de couvrir le pays de stations, dont le trafic consistait surtout en esclaves et en ivoire. Udjidji ne tarda pas à devenir le plus important marché de la région. C'était cette ville qui servait de résidence principale à Rumaliza, le vaincu de la récente campagne antiesclavagiste.

» Traversant le lac de Tanganyka et poussant toujours vers l'ouest, les Arabes arrivèrent, en 1868, à Nyangwé, où ils s'établirent. Cette ville devint leur capitale. Puis, successivement, furent occupés Kasongo, Riba-Riba et Kirundu.

» Le Manyéma vaste contrée située à l'ouest du grand lac, eut particulièrement à souffrir de l'invasion arabe. Sans cesse parcouru en tous sens par des bandes de pillards, à la tête desquelles se trouvaient de sanguinaires musulmans, ce pays que Livingstone avait trouvé si admirable par sa beauté, par son climat, par sa production naturelle, par la densité de ses villages et de ses habitants, ne présentait plus, pour ainsi dire, que des ruines lorsque Stanley le traversa quelques années plus tard. Les Arabes y utilisaient, excitaient même les petites guerres de tribu à tribu, se faisaient ensuite céder les captifs, hommes, femmes et enfants, et revendaient les adolescents qu'ils armaient de fusils et dont ils se faisaient des escortes de combat irrésistibles pour d'autres peuplades sans consistance. C'était surtout de gens du Manyéma

que se composaient les bandes contre lesquelles les forces de l'Etat indépendant ont eu à lutter en ces derniers temps.

» Un des plus cruels auxiliaires des Arabes de Nyangwé était le fameux Matagamoyo, surnommé le boucher des femmes, le fusilleur d'enfants

» Tippo-Tip, parlant de lui, disait: « Il est brave, sans aucun » doute, mais n'a pas le cœur plus gros que le bout de mon petit » doigt. Il est sans pitié aucune et tue un indigène, n'importe le » sexe, comme si c'était un serpent. »

» En tolérant ces atrocités, pour ne pas dire en les encourageant, Tippo-Tip n'en prenait-il pas sa part?

» Avant l'arrivée de leurs oppresseurs, les Manyémas se distinguaient par la bienveillance et la douceur. L'exemple des Arabes les rendit cruels.

» Ils sont remarquables par la beauté de la stature et des traits; les femmes, très recherchées, ont la taille souple, une noble démarche et, la plupart, une parfaite régularité des traits; elles ont les cheveux plus abondants et moins crépus que les autres négresses, et les laissent parfois flotter sur leurs épaules.

» La contrée comprise entre le Lualaba, le Lomami, le Sankuru et le Lubi, ne fut pas plus épargnée que le Manyéma. Là aussi, les hommes et les femmes furent tués ou vendus, les villages détruits Les Arabes élevèrent les enfants et les formèrent à l'usage des armes, au vol et au brigandage. Chose pénible à constater, ce sont généralement ces enfants qui, après avoir vu incendier leurs propres villages, massacrer ou vendre leurs parents, mettent le plus d'acharnement à assassiner leurs frères noirs, à faire de nouveaux esclaves.

» En octobre 1876, Stanley qui, depuis le 12 novembre 1874, avait entrepris la traversée de l'Afrique, de l'Orient à l'Occident, arrive à Nyangwé, où il rencontre Habed-ben-Mohammed; dit Tippo-Tip, riche marchand d'esclaves, dont le rôle politique avait été nul jusqu-là.

» C'était, dit Stanley, un homme de grande taille, jeune, à barbe noire, aux mouvements prompts et agiles, un type de force et

d'énergie. La peau est négroïde, mais la figure intelligente et belle, avec un clignement d'œil nerveux et des dents admirables, d'une forme parfaite et d'une blancheur étincelante.

» Après un court séjour à Nyangwé, Stanley descendit le Lualaba. Tippo-Tip s'était engagé à l'accompagner avec une escorte de sept cents hommes, mais avant d'arriver aux rapides, il rebroussa chemin, laissant au hardi explorateur une partie de son escorte.

» Stanley a pu constater qu'à cette époque déjà, donc en 1876, les Arabes établis à Nyangwé et en aval faisaient des incursions dans une direction nord-nord-est (lac Albert). Ils visitaient et exploitaient également la région du Sud, entre autres le pays où a régné M'Siri.

» Après avoir passé les rapides qui se trouvent entre Kirundu et l'ancien village qui devint plus tard les Stanley-Falls, Stanley, sans s'arrêter chez les Wagénias qui lui parurent hostiles, continua la descente du grand fleuve. Il constata que jusqu'à l'embouchure de l'Aruwimi les rives étaient très peuplées et couvertes d'immenses plantations. Partout s'élevaient de grands villages où régnaient la paix et l'abondance.

» Au cours d'un nouveau voyage, lorsque Stanley remonta le Congo, il arriva, en novembre 1883, dans la même région qu'il avait trouvée si riche six ans auparavant [1].

» Voici ce qu'il en dit :

« Je reconnus l'emplacement d'un village que j'avais désigné sur ma carte de 1877, sous le nom de Maouembé. Mais en 1877, la localité était fortement retranchée derrière les palissades, tandis qu'aujourd'hui il n'y avait plus même la moindre hutte. En nous rapprochant, nous pûmes distinguer les débris de quelques bouquets de bananiers en même temps que les traces des sentiers blanchis qui menaient du bord de l'eau à la petite ville; mais plus rien ne remuait, plus rien ne vivait en ces lieux. Les haies, les cônes des poulaillers et les toitures basses et larges des

(1) Il y rencontra, près du confluent du Lomami, une bande arabe dirigée par des sous-ordres, appartenant à Abel-ben-Alim de Nyangwé, et qui avait poussé ses incursions jusqu'un peu en aval des Falls.

maisonnettes, qui se dessinaient naguère à l'arrière-plan, tout avait disparu. Arrivés à front de l'endroit, nous reconnûmes les signes d'un récent incendie. Le feuillage et même les troncs argentés des plus hauts arbres avaient été roussis par quelque chaleur artificielle; les bananiers, terriblement clairsemés et endommagés, agitaient tristement leur frondaison déguenillée, comme les pauvres implorant l'aumône.

» Un peu plus loin, un autre phénomène attira nos regards. Deux ou trois grands canots, dont une des extrémités était fichée en terre, se dressaient tout d'abord sur la rive, comme des colonnes fendues et creuses.

» Que pouvait signifier ce fantastique spectacle? Chacun des canots devait peser, au bas mot, une tonne. Pour soulever pareil poids, il avait évidemment fallu un grand nombre de bras, et des bras robustes encore. Ce n'était point là l'œuvre des nonchalants sauvages aborigènes Mais alors!.. Eh bien! Il n'y avait que les Arabes qui eussent pu accomplir ce tour de force; ces canots, droits comme des sentinelles, trahissaient l'apparition des chasseurs d'esclaves au dessous des Stanley-Falls!...

» Plus tard, nous apprenions que la ville de Yomburri occupait, précédemment, ce site aujourd'hui désert.

» En attendant, nous ne tardons pas à apercevoir, sur le même côté du fleuve, une nouvelle scène de désolation et de misère. Ici, c'était une ville entière brûlée, les palmiers abattus et les bananiers ravagés, et le même étrange spectacle de canots dressés de toute leur hauteur.

» Nous nous remettons en marche, en accélérant le plus possible notre vitesse. Désormais nous ne pouvons plus faire six kilomètres sans rencontrer de lugubres traces de carnage et de destruction. Partout des arbres calcinés, des canots dressés tout debout, des palmiers couchés sur le sol, des maisonnettes en ruines. A quatre heures de l'après-midi, nous avions compté douze villages entièrement consumés par les flammes, et qu'habitaient naguère huit communautés distinctes.

» Dans la matinée du 17 novembre, nous nous attardions sur la rive à couper du bois, lorsque nous aperçumes sur le fleuve un objet couleur d'ardoise qui descendait avec le courant. L'*En-Avant* gagna le large, et un de nos hommes arrêta l'épave avec une perche à sonder. Horreur! c'étaient deux cadavres de femmes liés ensemble par une corde!... Et à en juger par l'état des deux corps, le drame ne remontait qu'à douze heures au plus...

» Tout en cherchant à nous expliquer ce crime atroce, nous continuâmes à longer la rive, jusqu'à l'extrémité supérieure de la courbe que décrit le fleuve au-dessus de Yavounga. A peine eûmes-nous contourné ce croissant, que nous vîmes une masse d'objets blancs, amassés devant le débarcadère d'un village. A l'aide de mes jumelles, je reconnus des groupes de tentes. Nous avions rejoint les Arabes de Nyangwé.

« Cette horde de bandits, — car elle ne méritait pas d'autre nom, — opérait sous le commandement de plusieurs chefs, dont Karema et Kibourouga étaient les principaux. Elle avait quitté, seize mois auparavant, la ville de Ouané-Kiroundou, située à environ cinquante kilomètres de Vinya-Njara.

« Pendant onze mois, la bande avait mis à sac toute la région qui s'étend entre le Congo et le Loubiranzi sur la rive gauche. Et elle s'était engagée à faire la même monstrueuse besogne entre le Biyerré et Ouané-Kiroudou. En étudiant ma carte, je découvre que la région ainsi dévastée, sur la rive droite et la rive gauche, occupe une superficie de plus de 55,500 kilomètres carrés — soit 3,200 kilomètres carrés de plus que l'Irlande. — et qu'elle a une population d'environ un million d'âmes.

« Leur camp était établie à environ 125 mètres du nôtre et protégé par une haie construite avec les débris des maisonnettes de Yangabi, brûlées par eux. Au milieu de l'enclos, s'élevaient les rangées de hangars qui couvraient un espace d'une centaine de mètres et devant le débarcadère je comptai cinquante-quatre canots, capables de contenir, selon leur dimension, de dix à cent personnes chacun.

« Le camp est littéralement bondé de monde. De tous côtés, des groupes de noirs, immobiles ou errants, silencieux et mornes, tranchent sur les costumes blancs des Arabes; on aperçoit sous les hangars des corps nus étendus dans toutes les postures; d'innombrables rangées de jambes appartenant à des malheureux endormis; des petits enfants dont les formes naissantes indiquent encore à peine leur sexe; et çà et là un troupeau de vieilles femmes entièrement nues, ployant sous des paniers de charbon, ou des tas de cassaves ou de bananes, et conduites par deux ou trois bandits armés de carabines.

« En examinant le tableau de plus près, je m'aperçois que la plupart de ces infortunés sont chargés de chaînes; les jeunes gens ont autour du cou des carcans, que des anneaux retiennent à d'autres carcans, de sorte que les captifs marchent par groupes de vingt. Les enfants de plus de dix ans ont les jambes attachées par des anneaux de cuivre, qui gênent tous leurs mouvements, les mères par des chaînes plus courtes qui festonnent leurs seins et y maintiennent les enfants en bas âge. Pas un homme adulte parmi ces prisonniers.

« De leur propre aveu, les ravisseurs d'esclaves n'ont actuellement avec eux que deux mille trois cents captifs. Et cependant, ils ont parcouru comme un fléau, tuant et détruisant sans pitié tout ce qu'ils rencontraient, un pays aussi étendu que l'Irlande : cent dix-huit villages, représentant quarante-trois communautés plus vastes ont été ravagés, et cette œuvre d'extermination n'a rapporté aux exterminateurs que deux mille trois cents esclaves femmes et enfants et environ deux mille défenses d'ivoire. La qualité de lances, de sabres, d'armes de toute espèce qui font partie du butin, indique que des centaines

d'hommes adultes sont morts en combattant. En supposant que chacun des cent dix-huit villages n'ait eu qu'une population de mille personnes, les Arabes n'en ont enlevé que deux pour cent, et en faisant la part des accidents qui surviendront pendant le voyage de Kirundu et de Nyangwé, des effets qu'exerceront les tortures de la captivité et les maladies épidémiques, engendrées par la malpropreté et les privations, on peut calculer que les sanglantes aventures n'auront donné qu'un bénéfice de un pour cent à leurs tristes héros.

» Ces misérables m'assurent que plusieurs convois d'esclaves, tout aussi nombreux que celui-ci, sont déjà arrivés à Nyangwé. Cinq expéditions sont venues et reparties avec un butin de captifs et d'ivoire et les cinq expéditions ont épuisé et vidé le vaste territoire au milieu duquel nous voyageons. Pour le moins, les brigands ont captivé dix mille esclaves. Et la moitié de ceux-ci ayant péri en route, il n'en est arrivé à Nyangwé, Kirundu et Vibondo que cinq mille environ, soit un demi pour cent de la population. Et que de sang versé, que d'existences brisées, pour obtenir ce résultat. Dressons cet affreux bilan : dans les cent dix-huit villages mentionnés plus haut, les Arabes ont fait trois mille six cents esclaves. Il leur a fallu tuer pour cela, deux mille cinq cents hommes adultes pour le moins, et de plus, treize cents de leurs captifs ont succombé en route, au désespoir et à la maladie, — étant donnée cette proportion, la capture des dix mille esclaves par les cinq expéditions d'Arabes n'a pas coûté la vie à moins de trente trois mille personnes!... Et encore, quels esclaves je vois là enchaînés, et pour lesquels frères, pères et maris ont répandu leur sang!... De faibles femmes, de tout petits enfants!... Pour jeter dans les fers un garçon de quatre ans, on a sacrifié des familles entières de six personnes! »

» A la fin de décembre 1883, après avoir fait les tristes et pénibles constatations dont je viens de parler, l'illustre explorateur était arrivé aux Stanley-Falls. Il n'y fit qu'un séjour de courte durée, le temps d'acquérir un terrain situé dans une île avoisinant les rapides et d'y installer, avec l'assentiment des indigènes, un poste dont le commandement fut confié à l'Ecossais Binnie. Cela fait, il redescendit le fleuve (1).

(1) Quinze mois plus tard, le 26 janvier 1885, le capitaine Van Gèle, arrivant à son tour aux Falls, y trouva Tippo-Tip installé depuis six mois à la rive; les deux adversaires, l'Européen et l'Arabe, étaient donc sur le Congo face à face.

La paix promise par l'Arabe ne dura que dix-huit mois.

» On sait que, le 28 août 1886, ce poste dont MM. Deane, officier anglais et Dubois, lieutenant belge, étaient les chefs, fut attaqué par les Arabes à la tête desquels se trouvait le père de Rachid, Bwana N'Zigé. Le poste n'était défendu que par une poignée d'hommes disposant de moyens d'action insuffisants. Malgré cela, tous les assauts des Arabes furent repoussés. Bien plus, la petite garnison, Deane et Dubois en tête, prit courageusement l'offensive et, baïonnette au canon, chassa l'ennemi de ses positions. Mais la résistance ne pouvait durer, les munitions s'épuisaient. Abandonnés par une grande partie de leurs hommes, Deane et Dubois, dont le courage et la vaillance ne s'étaient pas démentis un moment, durent se retirer. Pendant la retraite, Dubois qui suivait la rive du fleuve, glissa et tomba à l'eau. Tous les efforts tentés pour le sauver furent inutiles: il se noya.

» Déclarer carrément la guerre aux traitants de Nyangwe, de Kassongo et du Manyema, il n'y fallait pas songer un seul instant, en ce moment; c'eût été courir à une catastrophe certaine. On sait à quel expédient eut recours alors le gouvernement de l'Etat pour conjurer le danger, reprendre aux Falls l'autorité qui lui était nécessaire et organiser des bases sérieuses de défense, en vue d'une campagne prochaine, probable, disons inévitable. Tippo-Tip qui était resté étranger à l'attaque des Falls, ordonnée en son absence par Rachid, fut rencontré, à Zanzibar, par Stanley, qui reçut l'expression des regrets du vieux chef arabe. Celui-ci était nommé vali des Falls, au service de l'Etat et ramené par la voie du Congo à son poste où il relevait le drapeau bleu, le 17 juin 1887. Quelques jours après, la station des Falls était pacifiquement réoccupée par la force armée, sous le commandement des capitaines Van Gèle et Van Kerckhoven.

» On a discuté vivement, au moment où elle s'est produite, cette nomination de Tippo-Tip, en qualité d'agent de l'Etat. On a fait alors sur ce sujet qui prêtait, du reste, à la controverse par son originalité, de beaux discours et des articles décisifs. Aujourd'hui, l'on doit reconnaître que cette nomination a été un acte d'extrême habileté, qui seul a permis à l'influence européenne de prendre pied

graduellement dans ces districts lointains et de se préparer à une action militaire, que la révolte et les succès des madhistes dans la vallée du Haut-Nil, pouvaient d'un moment à l'autre, précipiter.

» Les dispositions de l'Etat furent combinées avec une extrême clairvoyance. Il convient de le dire : si le succès a pu être obtenu aussi rapidement, c'est parce que, dès le début, on a vu nettement à Bruxelles ce qu'il importait de faire et que l'on n'y a pas perdu un instant de vue l'éventualité de la campagne.

» La création de deux camps retranchés fut décidée. Placés, l'un et l'autre, au point terminus de la navigation à vapeur, en face des avant-postes arabes : l'un à Basoko, sur le Congo vis-à-vis du confluent du Lomami, l'autre à Lusambo, sur le Haut-Sankuru, ils devaient être armés de canons et recevoir une forte garnison. Bien que très avancés vers le centre du continent, ils allaient devenir des bases pratiques d'opérations, grâce à la possibilité de les ravitailler et de les secourir à l'aide des vapeurs du Stanley-Pool.

» Depuis la soumssion de Tippo-Tip à l'Etat, en 1886, les chefs arabes avaient observé une attitude pacifique, mais en développant leur occupation du pays en amont des Falls. Cependant, quelques-uns d'entre eux, plus indépendants que le résident de cette station, poussaient des incursions dans les bassins, quasi inconnu encore à ce moment, du haut Lomami et du haut Aruwimi jusqu'à l'Uele. On avait même signalé l'arrivée de quelques bandes aux sources du Lopori et de la Mongala.

» L'occupation arabe faisant tache d'huile et l'influence des sultans des Falls et de Nyangwe devenait de plus en plus grande sur les principaux chefs indigènes du Lualaba et du haut Lomami, qui étaient devenus leurs vasseaux et leurs alliés. Cependant, nul acte d'hostilité n'avaient été posé par aucun d'eux dans ces régions où l'Etat n'avait, du reste, d'autre agent que le résident de Kassongo, le lieutenant Lippens, qui avait pour adjoint De Bruyne, l'expédition du lieutenant Jacques arrivait à Rumbi, sur le lac Tanganika.

. . . . . .

. . . . . .

» L'Arabe du Congo procède généralement par voie de razzia pour se procurer des esclaves et de l'ivoire. Il arrive la nuit avec ses bandes de pillards à proximité d'un village et, dans le plus grand silence le fait entourer. A un signal convenu, généralement au point du jour, les pillards se précipitent vers les huttes, tirent des coups de fusils au hasard, crient, hurlent, battent du gong, sonnent de l'olifant, font un tapage infernal, en un mot, mettent tout en œuvre pour épouvanter les malheureux noirs. Ceux-ci, réveillés en sursaut, effrayés, éperdus, opposent quelque fois de la résistance, mais le plus souvent tentent de fuir.

» Au début de l'action, la vie de personne n'est respectée, mais dès qu'il devient manifeste que les indigènes cessent de se défendre, tous les efforts tendent à la capture des esclaves. Les Arabes prennent de préférence les jeunes femmes et les adolescents. Les vieillards et les tout jeunes enfants sont massacrés et livrés aux anthropophages armés qui suivent et aident les expéditions esclavagistes.

» S'il n'y a aucun intérêt à conserver le village, il est pillé et incendié ; les plantations sont détruites. Mais bien souvent les villages vaincus doivent, par leur situation ou par leur importance, devenir le centre et la base des nouvelles opérations.

. . . . . .

» Les horreurs de la chasse à l'homme sont innombrables. Les bandits qui s'y livrent vont parfois jusqu'à allumer des incendies dans les hautes herbes, pour forcer ceux qui s'y cachent à en sortir

» Depuis que les chefs de villages connaissent la valeur de l'ivoire et qu'ils le savent exposé aux convoitises des Arabes, ils prennent la précaution de l'enfouir dans la forêt ou de le cacher dans l'eau.

» Un des premiers actes des Arabes, en arrivant dans un village, même allié, est de mettre le chef en demeure de désigner l'endroit où se trouve son ivoire. S'il refuse, on s'empare de ses femmes et de ses biens, et on ne les lui restitue qu'après qu'il s'est exécuté. S'il persiste dans son refus, on le torture et on le tue.

» Je me souviens que Rachid exposa un jour, au barzah, les têtes

et les mains droites de six chefs du Rubi qui s'étaient mis dans ce cas.

» Dès qu'une expédition est terminée, les prisonniers sont emmenés en esclavage et dirigés vers les grands centres. Alors commence pour ces malheureux une période de souffrances horribles. Les mains liées dernière le dos, le carcan ou la fourche au cou, ils sont enchaînés par groupes de dix à vingt. Peu ou point nourris, souvent battus, marchant par tous les temps sous un ciel de feu ou dans des marais infects, se meurtrissant les chairs dans les forêts, ils ne tardent pas à s'affaiblir. Ceux qui tombent de fatigue ou de faim le long des routes, sont impitoyablement achevés à coups de « fimbu ». Toute tentative de fuite est punie de mort.

» Lorsque la chaîne de malheur arrive à destination, le nombre des esclaves a diminué des trois quarts.

» Dans son ouvrage: *Ma seconde traversée de l'Afrique*, voici comment s'exprime le major Wissmann, au sujet de ces sinistres convois d'esclaves.

» Nous rencontrâmes, en l'espace de quelques jours, trois caravanes qui conduisaient à la côte un peu d'ivoire et des centaines d'esclaves attachés par dix et vingt à des carcans et de longues chaînes.

» Pour les plus faibles, les femmes et les enfants, auxquels la fuite était impossible, on n'avait employé que des cordes. Mais ceux qui réclamaient une surveillance spéciale étaient mis deux à deux dans la fourche à esclaves. On peut à peine décrire l'état pitoyable et misérable dans lequel se trouvaient ces malheureux: leurs bras et leurs jambes étaient presque décharnés; le regard terne, la tête inclinée, ils s'avançaient vers un avenir inconnu, emmenés vers l'Est, loin de leur patrie, arrachés à leurs femmes et à leurs enfants, à leurs pères et à leurs mères qui, peut-être avaient réussi à s'échapper dans la forêt ou avaient succombé en se défendant. La distribution quotidienne des rations d'une semblable caravane présente un aspect révoltant. Les affamés se pressent, les yeux grands ouverts, à l'endroit où l'un des gardiens se tient pour distribuer des vivres, repoussant avec un bâton ceux qui, rongés par la faim, l'entourent de trop près; il remplit de blé, de maïs ou de lentilles un petit vase de la grandeur d'un verre à eau, qu'il jette dans la guenille ou dans la peau de chèvre, dont l'indigène couvre sa nudité. Beaucoup de ces pauvres gens trop fatigués pour moudre ou concasser le grain, le font simplement cuire,

à l'eau chaude ou le font griller dans des pots sur le feu, puis ils l'avalent pour apaiser la douloureuse sensation de la faim. S'il arrive à la côte le quart de ces malheureux; ils y sont vendus soit pour l'exportation, soit pour la culture des plantations des gens de la côte. Les grands établissements arabes de l'intérieur, comme Udjiji et Tabora, surtout le premier, réputé par son insalubrité, ont besoin d'une quantité d'esclaves . A Udjiji, un esclave de travail ne vit pas plus d'une année. »

» Ecoutons maintenant un missionnaire belge le P. Vyncke, qui a vu de près les Arabes esclavagistes à l'œuvre :

« J'avais autrefois, dit-il, à plusieurs reprises, visité le marché d'Udjiji, mais à cette époque les esclaves étaient peu nombreux et je n'avais pas vu cet odieux trafic dans toute son horreur. A l'époque de ce dernier voyage, la ville venait d'être inondée, dans toute la force du terme, par des caravanes d'esclaves venus du Manyema.

» La place était couverte d'esclaves en vente, attachés en longues files, hommes, femmes, enfants, dans un désordre affreux, les uns avec des cordes, les autres avec des chaînes. A quelques-uns, venant du Manyema, on avait percé les oreilles pour y passer une petite corde qui les retenait unis.

» Dans les rues, on rencontrait à chaque pas des squelettes vivants, se traînant péniblement à l'aide d'un bâton, ils n'étaient plus enchaînés parce qu'ils ne pouvaient plus se sauver. La souffrance et les privations de toute sorte étaient peintes sur leurs visages décharnés, et tout indiquait qu'ils se mouraient bien plus de faim que de maladie. Aux larges cicatrices qu'ils portaient sur le dos, on voyait de suite qu'ils avaient souffert de mauvais traitements de la part de leurs maîtres qui, pour les faire marcher, ne leur épargnent pas les distributions de bois vert.

» D'autres, couchés dans les rues ou à côté de la maison de leur maître, qui ne leur donnait plus de nourriture parce qu'il prévoyait leur mort prochaine, attendaient la fin de leur misérable existence » . . . . . .

. . . . . .

» Voilà le tableau des traitements horribles que les Arabes firent subir pendant de longues années aux populations de l'Afrique orientale. Ces horreurs ne criaient-elles pas vengeance et à elles seules ne suffisaient-elles pas pour que les efforts de l'Etat tendissent à expulser ces bandits des territoires soumis à son autorité? Mais d'autres crimes encore appelaient des représailles. D'abord l'attaque

du poste des Falls, en 1886, et la mort de Dubois qui en a été la conséquence; ensuite, le massacre de dix Européens: Hodister et ses compagnons, en mai 1892; Emin Pacha, le 24 octobre 1892, tué sur les ordres de Kibonge et de Moharra, à quelques journées de marche de Kirundu; enfin Lippens et De Bruyne, qui avaient accompagné la caravane de Saïd-ben-abedi.

» Le point de savoir s'il fallait conserver aux Arabes la situation qu'ils s'étaient acquise dans l'Etat, a souvent été soulevé. Après les crimes si souvent relatés par les officiers et les missionnaires, dont ces bandits se rendaient journellement les auteurs, cette question ne pouvait plus comporter qu'une seule solution: la négative.

» Il fallait, sans retard, enlever à ces bandits le pouvoir de nuire, de renouveler leurs cruels exploits.

» Il est incontestable que les Arabes ne se seraient jamais soumis volontairement à nos lois. Ils sont habitués depuis longtemps a demander au brigandage et au vol, non seulement les objets de première nécessité, mais surtout ceux qui composent leurs richesses, qui leur permettent une vie facile et voluptueuse. Ils considèrent cela comme un droit inaliénable. Chez eux, point de souci, point de travail. La guerre, toujours la guerre avec ses atrocités sans nom.

» La guerre est leur grande pourvoyeuse. Ne leur procure-t-elle pas des femmes pour la satisfaction de leurs passions, des esclaves et de l'ivoire pour arriver à la fortune?

» Que leur importent la mort de cent, de mille malheureux et la ruine de toute une région?

» Ne pouvant pas leur imposer notre autorité, nous nous serions trouvés dans la nécessité de partager le pouvoir avec eux, c'est-à-dire de leur permettre de l'exercer dans les contrées qu'ils avaient soumises? Mais ils se seraient incontestablement servis de ce pouvoir pour opprimer les populations, les rançonner et les piller. Et tout cela, ils l'auraient fait alors au nom de la loi dont ils seraient devenus les dépositaires.

» Ils n'auraient jamais employé leur autorité dans l'intérêt de l'Etat, mais dans le leur.

» La base de la civilisation musulmane en Afrique, c'est la poly-

gamie, l'esclavage, l'exploitation à outrance des indigènes et le mépris plus ou moins dissimulé, mais profond, de l'Européen.

» Il fallait donc mettre un terme à la situation que les Arabes s'étaient créée dans l'Etat du Congo. En agissant ainsi, on se conformait du reste à l'esprit et à la lettre de l'acte général de la conférence de Berlin et de l'acte de Bruxelles.

» Le poste de Stanley-Falls a été rétabli, le 15 juin 1888, par les capitaines Van Kerckhoven et Van Gèle, d'accord avec Tippo-Tip, dont la nomination de vali du district remontait au mois de février 1887.

» Des raisons d'ordre politique et l'espoir d'amener pacifiquement la soumission des Arabes, avaient déterminé le gouvernement à faire cette nomination. Il est à présumer que c'est en 1879 ou en 1880 que les bandes de Tippo-Tip, franchissant les rapides situés en aval de Kirundu, s'établirent aux Stanley-Falls. De là, elles portèrent leurs ravages plus loin, remontèrent le Lomami et créèrent une station à Isanghi, son embouchure. Etendant encore le rayon de leur action dévastatrice, ils poussèrent jusque dans l'Aruwimi; mais ils se heurtèrent à de courageux guerriers, qui leur firent subir des pertes considérables. Ils durent s'enfuir honteusement, toutes les tribus s'étaient liguées pour résister à l'ennemi commun.

» Des querelles intestines ayant divisé les Basokos, les chasseurs d'esclaves furent plus heureux lors des incursions subséquentes qu'ils firent dans l'Aruwimi. Toutefois, ce ne fut qu'en 1887, qu'ils s'y établirent à demeure. Ils installèrent leur poste central à Yambuya, immédiatement en aval des premiers rapides. Selim-ben-Mohammed en fut le chef.

» Jusqu'en février 1889, date de la fondation du camp de Basoko, Selim régna en souverain maître sur les populations des rives du bas Aruwimi. Ses séïdes occupaient tous les villages et y dictaient la loi. Le rôle des chefs indigènes se réduisait à obéir aveuglement à ces bandits et à subir tous leurs caprices.

» Pour se procurer des esclaves, ils se livrèrent à des atrocités dont le souvenir est encore bien vivace parmi les Basokos.

» La rapacité de Selim et l'âpre besoin de s'enrichir qui le dévorait, ont été la cause de bien des crimes dont l'horreur dépasse tout ce que l'imagination la plus perverse peut rêver. Il n'est pas rare de rencontrer, dans la région, des malheureux qui, dans leur enfance, ont eu une main ou les oreilles coupées ou ont subi d'autres mutilations. Mais l'action criminelle de Selim ne s'est pas seulement exercée dans l'Aruwimi. Ses bandes s'étendant vers le nord et le nord-est, sont allées ravager et piller les villages des rives de la Lulu, du Rubi et de l'Uele. Franchissant l'Itimbiri, elles avaient même pénétré sur le territoire des Mogangas, situé derrière celui des Bangalas. Ces bandes étaient conduites par trois monstres à face humaine, Madjuto, Mirambo et Kapangapanga. Un fait : en 1891, Mirambo et Kapangapanga se trouvaient à Mogandjoro, sur le Rubi. Je marche contre eux, mais à mon approche, ils s'enfuient. Après être resté quelque temps dans la région, croyant ces bandits disparus, je me retire sur la Lulu. Un mois après, j'apprends qu'ils avaient de nouveau fait irruption à Mogandjoro et qu'ils y avaient massacré plus de trois cents personnes, ne voulant pas, avaient-ils dit, que les indigènes fassent alliance avec l'Etat.

» L'occupation des territoires situés derrière la rive gauche du Congo et celles du Lopori, de la Lukenye et du lac qui déverse ses eaux dans le Tchuapa, remontent à des époques postérieures à 1883.

» En 1887, Stanley, marchant au secours d'Emin Pacha, rencontra un poste arabe à Popoië, sur le Japhele, et en face du Nepoko un détachement de Manyemas, appartenant à la caravane d'Ugarraoux. Un peu plus loin, il fit la rencontre d'un autre détachement que commandait Kilonga-longa. Vers la même époque, les chasseurs d'esclaves étaient déjà établis dans l'angle formé par le Bomokandi et la Makongo. Cette position servait de pivot à leurs bandes, qui couvrirent de ruines le riche et beau pays, situé entre l'Uele et le Bomokandi.

» Les chefs azandes épouvantés par les cruautés sans nom qui se commettaient sur leur territoire, s'étaient soumis, mais bien malgré eux, à leurs terribles envahisseurs. Plusieurs des nombreuses îles de l'Uele étaient occupées.

» En résumé, dans l'espace de cinquante années, les Arabes envahirent, dévastèrent et soumirent un territoire d'une superficie de près de deux millions de kilomètres carrés, soit soixante-quinze fois celle de la Belgique.

» L'esclavage enlevait chaque année la vie à plus de cent mille êtres humains.

» Ecoutons ce que disait STANLEY (1):

« Ici, c'était une ville entière brûlée, les palmiers abattus, les bananiers ravagés. Mais il y avait au moins des êtres humains capables de nous fournir l'explication de ces mystères. Environ deux cents indigènes se tenaient, en effet, accroupis sur la berge, devant les décombres. Quelques-uns avaient la tête enfouie dans les mains, d'autres regardaient tristement dans le vide, d'autres encore, la menton appuyé sur les mains, nous dévisageaient d'un air de stupide indifférence.

» La cruauté des hommes s'est abattue sur nous, semblaient-ils dire. Nous avons tout perdu: biens, bonheur, espérance. Quel mal nouveau pourriez-vous nous faire? Nous avons tant souffert que vous ne pourriez imaginer de supplices plus cruels.

» Je donnai ordre à Voumbila d'interroger ces malheureux. Alors un vieillard, qui paraissait accablé de désespoir, se leva et commença à nous raconter l'histoire de leurs malheurs avec une extrême volubilité.

» Le village avait été envahi, à l'improviste, par une bande d'hommes qui faisaient retentir les ténèbres de leurs clameurs féroces et d'une assourdissante fusillade. Ces brigands avaient égorgé tous les habitants qui tentaient de s'échapper des huttes en feu; pas un tiers de la population mâle n'avait eu la vie sauve, et un grand nombre de femmes et d'enfants avaient été enlevés et emportés, Dieu sait où.

» — Et dans quelle direction ces malfaiteurs se sont-ils éloignés?

» — Ils ont remonté le fleuve, il y de cela huit jours?

» — Ont-ils incendié tous les villages?

» — Tous sans exception, des deux côtés de la rivière. »

» Ecoutons encore le récit de CAMERON (2):

« Sur la route, toujours des ruines. Voir les débris de tant de villages,

---

(1) *Cinq années au Congo*, pp. 454-460.

(2) CAMERON. *A travers l'Afrique*, pp. 145-146.

naguère habités par des gens heureux, me jetait dans une tristesse inexprimable. Où étaient ceux qui avaient bâti ces cases, cultivé ces champs? Ils avaient été saisis comme esclaves, massacrés par les bandits, engagés dans une lutte à laquelle ces malheureux n'avaient pris aucune part, ou morts de faim et de fatigue dans les jungles.

» L'Afrique perd son sang par tous les pores. Un pays fertile, qui ne demande que du travail pour devenir l'un des plus grands producteurs du monde, voit ses habitants, déjà trop rares, décimés par la traite de l'homme et par les guerres intestines. Qu'on laisse se prolonger cet état de choses, et tout ce pays, retombé dans la solitude, repris par le hallier, redeviendra impraticable au commerçant et au voyageur.

» La seule possibilité d'un pareil événement est une souillure pour notre civilisation trop vantée. Si l'Angleterre, avec ses usines qui chôment la moitié du temps, négligeait de s'ouvrir un marché pouvant donner de l'emploi à des milliers d'hommes en détresse, ce serait inexplicable.

» Espérons que la race anglo-saxonne ne permettra à aucune autre de la distancer dans les efforts qui doivent être faits pour racheter des millions de créatures humaines de la misère et de la dégradation où elles tomberaient infailliblement, si l'on n'allait pas à leur secours. »

» Voilà succinctement le tableau terrible de ce qu'était la domination arabe au Congo. Elle s'étendait, non pas à quelques points de ce vaste empire, mais à une partie considérable de son territoire.

» C'était ce fléau profondément enraciné, semant partout la terreur, la ruine et la mort, que l'Etat avait à combattre et dont il devait, au prix d'une lutte gigantesque, assurer la ruine.

» Dès 1890, les Arabes commencent à être refoulés des positions extrêmes qu'ils occupent.

» Le capitaine Roget les oblige à évacuer le pays des Mogangas et les rives de l'Itimbiri. Un de ses agents, le lieutenant Duvivier, leur inflige une défaite aux environs d'Imbembo.

» Au cours de la même année, le capitaine Van Gèle et le lieutenant Milz marchent contre un fort parti d'Arabes, qui s'avance vers l'Itimbiri, et le mettent en pièces à Majorapa, sur la Rubi.

» Dans le courant des années 1891 et 1892, Chaltin combat les Arabes dans le nord et surtout dans l'est de son district, les chasse de presque toutes leurs positions, et parvient, par l'occupation du

pays, à les empêcher de franchir l'Aruwimi. Il réussit également, par l'établissement de nombreux postes sur les rives du Congo et du bas Lomami, à affranchir les indigènes du joug que le chef arabe d'Isangi fait peser sur eux.

» La situation dans le sud de l'Etat est celle ci :

» A une époque qu'il est impossible de fixer, mais que l'on peut vraisemblablement placer dans la période comprise entre l'occupation de Nyangwe (1828) et celle de Stanley-Falls (1879-1880), les bandes d'Arabes envahissent la zone comprise entre le Lualaba, le Lomami et le Sankuru.

» Elles ravagent, détruisent tout sur leur passage. La contrée autrefois riche, prospère et très populeuse, ressemble à une vaste solitude en 1886-1887. Les Arabes n'occupent pas eux-mêmes toutes les régions où ils portent la ruine et la désolation. Ils visitent les rives du Sankuru, mais ne s'y établissent pas. Ils parviennent à s'allier des chefs importants comme Pania Mutombe et Lupungu, leur remettent des armes et des munitions et en font en quelque sorte des agents secondaires de Tippo-Tip. Cette alliance est féconde. L'appât d'un gain quelconque pousse Pania Mutombe et Lupungu à commettre des exactions sans nombre. Ils se savent protégés et appuyés au besoin par les Arabes qui, de leur côté, ont tout intérêt à ce que les razzias de leurs acolytes soient productives. Toute la région est ruinée et devient déserte. Bien des indigènes doivent chercher un asile dans les profondeurs des forêts, vivre à l'état nomade et se livrer eux-mêmes à des actes de brigandage pour ne pas succomber à la faim.

» Tel est l'état du pays, lorsqu'en 1890 est fondé le camp de Lusambo, sur le Sankuru. Ce camp, comme celui de Basoko, dont la fondation remonte à 1889, est établi pour opposer une barrière à la marche des hordes dévastatrices.

» Antérieurement à cette époque, Tippo-Tip a placé à la tête de ses troupes d'avant-garde dans le sud, un jeune homme résolu, actif, intelligent, et d'une énergie rare, Gongo-Lutete, dont la résidence est Gandu, sur le Lomami. Gongo n'est pas d'origine arabe. Ancien esclave de Tippo-Tip, dont il a gagné la confiance

par son courage, son audace et sa fidélité, il est arrivé à une situation aussi élevée que méritée.

» En 1891, projetant de se rendre à Lusambo, il se met en route à la tête d'une bande d'environ sept mille individus et gagne le Sankuru. Prévenu de son arrivée, le lieutenant Descamps marche à sa rencontre avec toutes les forces dont il dispose, mais qui sont de beaucoup inférieures à celles des Arabes. Après les tentatives de négociations qui échouent à cause de la mauvaise foi et des exigences de l'émissaire de Tippo-Tip, le camp arabe est attaqué. L'intrépidité et le courage des troupes de l'Etat ont bien vite raison de la témérité de Gongo et de ses bandes indisciplinées qui prennent la fuite, abandonnant tous leurs esclaves. La brillante victoire de Descamps a pour effet d'affermir l'autorité de l'Etat et d'élever encore le prestige naissant du camp de Lusambo.

» Après sa défaite, Gongo Lutete retourne à Gandu, mais caressant des projets de revanche il ne tarde pas à reprendre la route du Sankuru. Les indigènes de Batubengé sur le haut Sankuru, effrayés de son arrivée, se retirent vers Lusambo. »

Du moment que le conflit entre les Arabes et l'Etat devenait inévitable, l'on pouvait indiquer, avec une égale certitude, la région qui allait servir de théâtre à l'action et les lignes stratégiques qui devaient forcément être adoptées par les belligérants.

La route des Arabes parcourue successivement par Burton, Speke, Livingston, Stanley et Cameron, partait de Bagamayo pour aller par Tabora, à Udjiji sur le lac Tanganika. En face d'Udjiji, sur la rive occidentale du Tanganika, un prolongement de cette route s'en allait à travers le Manyema, par Kabambare et Kasongo, à Nyangwe, sur le fleuve Lualaba.

Cette route, employée par les chasseurs d'esclaves et d'ivoire pour pousser leurs investigations à l'intérieur du continent, allait servir de ligne de base aux Arabes.

La création des camps de Basoko et de Lusambo formait

la première digue opposée par l'Etat du Congo aux incursions des esclavagistes.

Les Européens choisissent la route du Pool. Ils peuvent amener leurs navires de mer jusqu'à Matadi et, de là, gagner le Stanley-Pool avec des caravanes de porteurs, organisées à l'abri de toute ingérence des Arabes.

Du Stanley-Pool, leurs steamers peuvent remonter sans interruption, d'une part, vers l'est, par le Congo lui-même, jusqu'aux Falls; d'autre, part, vers le sud de Kwamouth sur le réseau du Kasaï, du Sankuru et de leurs affluents.

Les Falls étant situés au nord et le Sankuru à l'ouest de la région du Manyéma, les Belges ont deux lignes stratégiques bien distinctes, convergeant de deux bases différentes, vers Nyangwe, point terminus de la route de Zanzibar.

La région du Manyéma est donc le centre, à la fois offensif, et défensif, des Arabes.

Au commencement de 1892. les chefs arabes et leurs vassaux se trouvent ainsi répartis: Rachid, aux Falls en qualité de vali; Kibonge, à Kirundu; Saïd-ben-Abedi, à l'est de Kirundu; Nserera, à Riba-Riba; Muine Mohara, à Nyangwe; Sefu, à Kassongo; Gongo Lutete, auxiliaire arabe, sur le Lomami.

L'hostilité ouverte des Arabes ne se déclare qu'en avril 1892.

CAMPAGNE ARABE (1).

Le 22 avril 1892, le commandant Paul Le Marinel remet à Dhanis le commandement du district du Lualaba.

Depuis quelque temps, des bruits circulaient au sujet du mouvement des bandes arabes, sous les ordres de divers chefs, Lupaka, Katako, etc., qui occupaient divers points en amont du Lubilasch. On croyait encore, à cette époque,

(1) L'histoire de la campagne arabe est reconstituée d'après les recits de Dhanis et du Dr Hinde et des renseignements extraits de la *Belgique militaire*.

que Gongo Lutete était mort des blessures reçues lors de la dispersion de sa bande par le capitaine Descamps. Quoi qu'il en soit, on décide, avant le départ de Le Marinel, qu'une colonne venant de Luluabourg attaquerait ces bandes de front, tandis qu'une autre, partie de Lusambo, leur couperait la retraite. Par suite de la maladie du capitaine Descamps, la colonne de Luluabourg ne put partir à temps et opérer sa jonction avec les troupes de Lusambo. Elle n'en détruisit pas moins les forces de Katako.

A la fin de mars 1892, Dhanis donne l'ordre au lieutenant Michaux de se diriger avec quatre-vingts soldats, en amont du Lubi et de le rejoindre ensuite chez Pania-Mutombo, le 15 avril au plus tard. Le 10 avril, il part lui-même pour Pania-Mutombo avec cent soldats et vingt auxiliaires balubas. Le 11, le chef batetela Mukunji l'informe que son territoire, situé à l'est de Lusambo, près du Lubefu, est ravagé par les Arabes. Le 14, Dhanis arrive chez Pania-Mutombo, qui, jouant double jeu pour conserver de bonnes relations et avec les Arabes et avec les blancs, lui donne trois cents fusils et accompagne lui-même l'expédition.

Le lieutenant Michaux ne rallie Pania-Mutombo que le 17 avril, à cause des luttes qu'il a eu à soutenir pendant sa marche. Il est alors chargé de pousser une reconnaissance jusque chez le chef batetela Mukunji, où il inflige une défaite sanglante à Fuamba, un des auxiliaires de Gongo Lutete, et parvient à libérer de nombreux esclaves.

Le 19 avril, la colonne, sous le commandement de Dhanis, marche à la rencontre des Arabes. Le 20, Dhanis apprend que Gongo Lutete a fondé un poste à Mona Kialo et qu'il se propose d'attaquer bientôt Pania-Mutombo. Le 23, il tourne une position occupée par les Arabes et l'attaque de flanc et de revers. Après une faible défense, l'ennemi s'enfuit; il compte vingt tués et quarante prisonniers.

Combat de Batubenge, 5 mai 1892.

Le 3 mai, Dhanis part vers le sud-ouest pour Kisima-Sauri, où la présence de Gongo est signalée. Le 5 mai, après une marche pénible de neuf heures, la rencontre a lieu.

La position des Arabes est admirablement choisie et domine tout le pays à plusieurs lieues de distance. Vers l'est seulement se trouve une vallée étroite et escarpée, qui donne accès à la position ennemie. A cause de la difficulté du passage, elle n'est pas gardée. Les troupes de l'Etat en profitent pour s'avancer jusqu'à vingt mètres des soldats de Gongo sans être inquiétées. La surprise est complète et l'ennemi ne peut se rallier, à cause de la rapidité de la poursuite. Les pertes de Gongo s'élèvent à quatre-vingts tués, de nombreux blessés et prisonniers, quatre drapeaux et une grande quantité de fusils.

Deuxième combat de Batubenge, 9 mai 1892.

Le 9 mai, l'élite des forces de Gongo avec les chefs Lupaka et Katako revient à l'attaque.

A la vue des bandes nombreuses couronnant, dès l'aube, le faîte des hauteurs entourant la position de Batubenge, sur le Sankuru, vers le sud-est, le sud, et le sud-ouest, les auxiliaires, gens de Pania-Mutombo, se dispersent. Enhardis par cette fuite, les gens de Gongo, qui ont pris position, se précipitent avec une ardeur nouvelle, croyant à une victoire facile. Les chefs des bandes crient à leurs hommes : « Ne tirez pas, ce sont des wachenzis, » (indigènes ou sauvages), « faites-les prisonniers et enchaînez-les ».

Au lieu de la victoire aisée qu'ils escomptent, ils sont accueillis par le feu nourri des tirailleurs d'avant-poste, dans une vallée profonde qu'ils doivent traverser pour arriver à la position des troupes de l'Etat. En quelques instants, leurs chefs sont tués et les bandes, mitraillées de

tous les côtés, prennent la fuite. Gongo, n'osant traverser le Lupungu, se porte vers le sud.

Combat de Kisima-Sauri, 12 mai 1892.

Enfin, le 12 mai, de Wouters rejoint Dhanis à Batubenge et va incendier, à Kisima-Sauri, le boma occupé par Gongo, qui s'enfuit jusqu'à Mpafu, à quatre jours de marche au sud-est de Batubenge.

Les résultats de ces premières victoires sont énormes.

1° Les indigènes voient que, sans leur secours, les troupes de l'Etat ont détruit la puissance de Gongo;

2° Les chefs indigènes sont avertis que, s'ils favorisent encore les menées des Arabes, ils seront considérés comme ennemis de l'Etat et traités comme tels. Ils sont prévenus que tout différend entre les tribus, à l'ouest du Lomami, doit être soumis à un fonctionnaire de l'Etat, et que tout tribut doit être payé à l'Etat et non aux Arabes.

3° Les victoires de Batubenge ont empêché la dévastation complète du pays;

4° Le grand chef Batubenge et Mwana Kimwanga vont se fixer à Lusambo avec leurs peuplades et font leur soumission.

5° Le fils de Batubenge, que Gongo a fait prisonnier, est renvoyé du Lomami avec des propositions de paix de Gongo.

6° Gongo lui-même envoie une ambassade spéciale.

C'est la soumission à l'Etat de tout le pays compris entre le Sankuru et le Lomami, soit un territoire de cent vingt kilomètres de largeur sur cent quatre-vingts de longueur.

Comme conséquence de ces événements, le principal champ de chasse aux esclaves est interdit aux Arabes. De plus, ils ne peuvent dorénavant exiger de Lupungu les tributs exorbitants qu'ils font payer en « mandibas » (étoffes indigènes). C'était frapper les Arabes au cœur. Sans esclaves,

ils ne peuvent plus trafiquer ni transporter leur ivoire à la côte; sans mandibas, ils ne peuvent rien acheter au marché de Kassongo, ni dans le Samba, ni dans le Maleba; c'est le blocus de Kassongo, le principal centre arabe.

Victoire sur Kibalabala.

Le 19 mai, Dhanis attaque les Bakwa Sumpi dont le chef Kibalabala a massacré John Bey et les Haoussas de l'expédition Michaux. Ce chef est tué et cent de ses guerriers tombent entre les mains de Dhanis qui rentre au camp ramenant avec lui plus de deux mille prisonniers de guerre et esclaves affranchis. Il y trouve le docteur Hinde, qui vient le rejoindre pour prendre part comme médecin à l'expédition du Katanga, ainsi que le lieutenant Scheerlinck.

Suivant des ordres arrivés d'Europe, Dhanis, aidé du docteur Hinde, s'empresse d'exercer des hommes, de trier les marchandises, et de préparer des charges pour une caravane de quatre cents hommes, pendant un an, en vue de l'exploration des régions du Katanga.

A ce moment — juillet 1892 — le commissaire du district découvre qu'un trafic régulier d'hommes se poursuit, les gens de l'amont, — les Basongos — qui sont eux-mêmes cannibales, étant accoutumés de vendre des esclaves et des enfants aux Basongos-Menos, comme provision de bouche.

En conséquence, le commissaire ordonne aux sentinelles surveillant la rivière, d'arrêter ou d'attaquer à coups de fusil tout canot descendant la rivière avec des enfants à bord.

Il parvient à en capturer quelques-uns et réussit à arrêter ce trafic.

C'est pendant que Dhanis remporte ses premières victoires que se produit le soulèvement de Riba-Riba et le massacre de l'expédition Hodister.

Après la défaite de Gongo Lutete par Dhanis et Descamps,

les chefs arabes des Stanley-Falls déclarent se désintéresser de cette affaire, répondant aux demandes officielles d'indemnité, qu'ils ne sont pas responsables des actes de Gongo Lutete, qui a marché sans leurs ordres.

Soumission de Gongo Lutete.

Gongo, convaincu par trois insuccès qu'il est le plus faible, froissé par Sefu, et voyant que la protection des Arabes devient, somme toute, illusoire, fait des propositions de paix (19 juillet).

De Wouters et le docteur Hinde se rendent aussitôt à Pania-Mutombo pour se mettre en rapports avec cinq délégués du chef arabe. Satisfaits de leurs déclarations, ils les envoient avec des présents et sous bonne escorte à Lusambo. A la suite des propositions de paix de Gongo, les lieutenants Scheerlinck et Duchesne sont envoyés au Lomami avec une troupe de quatre-vingt-huit soldats, pour entamer les négociations avec le farouche et puissant chasseur d'esclaves : ils doivent poser les préliminaires de la paix, établir un poste chez le sultan et l'engager à être du voyage qui se prépare au Katanga chez Msiri.

D'étranges rumeurs circulent. Une expédition de blancs remonte, dit-on, le Lomami et a battu le chef Katambwé, à trois jours en aval de Gandu, le chef-lieu de Gongo Lutete, sur la rive gauche du Lomami.

Ignorant les événements de Riba-Riba, Bena Kemba et Nyangwe, le commandant du Lualaba ne peut apprécier à ce moment toute l'importance de l'offre de soumission de Gongo. Comment peut-il savoir qu'en acceptant la paix, Gongo trahit ses anciens chefs à la veille d'une invasion qu'ils ont résolue ensemble, et dont il était l'avant-garde ?

Le 20 août, Dhanis quitte Lusambo avec cent quarante hommes. Il a comme adjoints le docteur Hinde, le lieutenant de Heusch, les sergents Cerckel et Prégaldien, et s'avance

entre le Sankuru et le Lomami, pour se rendre chez Gongo et maintenir ouverte la voie d'accès au Katanga.

De Heusch, qu'accompagne le sergent Cerckel, est chargé d'aller fonder un poste provisoire dans le sud, chez le grand chef Lupungu.

Le 24 août. Dhanis remet sa caravane en état au village de Pania Mutombo et recrute ses porteurs.

En traversant le Sankuru, l'expédition marche pendant cinq jours à travers une région déserte où il est très difficile de ravitailler la caravane, et arrive au village de Mono-Kialo, le 1r septembre.

Mono-Kialo est un chef de race baluba ; le grand chef est Lupungu, à quatre jours de marche vers le sud.

Dhanis y est sollicité à la fois par Gongo et Lupungu, avec force présents, de leur faire visite en premier lieu. Comme la générosité de Gongo est plus grande, le commandant tourne vers le nord-est pour se rendre chez lui.

La marche jusqu'à Gandu, résidence de Gongo, sur le Lomami, se déroule à travers une région dévastée par les chasseurs d'esclaves à la solde de Tippo-Tip. Dhanis y arrive le 13 septembre. La joie des sujets de Gongo est très grande et la générosité de ce dernier est extrême. Les pourparlers entamés avec le chef, au sujet de sa soumission, durent du 13 au 23 septembre.

Le 18 septembre, Dhanis a avec Gongo une explication sérieuse, parce qu'il est toujours accompagné et surveillé par des agents arabes qui ne le quittent pas. Gongo vient même la nuit au camp, en cachette. Le 19, le chef se rend chez lui en plein jour et lui fait remettre en cadeau seize pointes d'ivoire. Gongo déclare solennellement vouloir servir l'Etat fidèlement et ne plus vouloir payer tribut aux Arabes. Il se proclame chef indigène et se dit décidé à s'affranchir de Tippo-Tip. Il accepte d'exercer son autorité du Lomami au Lubefu, sous la direction du chef de poste de Gandu et il admet que Lupungu relèvera directement de

DE WOUTERS D'OPLINTER.

MICHAUX.

DE HEUSCH.

CASSART.

Clichés du *Mouvement géographique.*

l'Etat et ne devra plus lui payer tribut. Enfin, il prie Dhanis d'annoncer sa soumission aux gens de Sefu.

Le 23 septembre, ayant appris que Sefu avait pris cent de ses hommes et ravagé deux de ses villages près du Lualaba, Gongo se dispose à marcher contre les Arabes et déclare à Fundi, l'envoyé de Sefu, qu'il est l'ami des Européens et que toute relation est rompue entre les Arabes et lui.

Cette soumission ouvre un vaste territoire à l'influence belgo-congolaise, et assure à l'Etat le concours d'indigènes qui n'ont été jusque là que les instruments des Arabes. Dhanis apprend par son nouvel allié le massacre d'Hodister et la capture d'enfants blancs.

Pour assurer d'une manière définitive la soumission de Gongo, le protéger au besoin contre le ressentiment des Arabes et avoir éventuellement une base d'opérations nouvelle contre les tentatives que pourraient entreprendre Sefu et Muine-Mohara, le poste de Gandu, résidence de Gongo, est renforcé. Le commandement en est confié au lieutenant Duchesne, qui a sous ses ordres le sergent Prégaldien et quarante soldats réguliers.

Soumission de Lupungu.

La palabre avec Gongo étant terminée, Dhanis se remet en route dans la direction du Katanga et, après six jours de marche, arrive à Kabinda chez Lupungu, où de Heusch et Cerckel travaillent depuis quinze jours à établir une station. Le 4 octobre, il reçoit la soumission du grand chef des Balubas. C'est là qu'il apprend que les Arabes s'avancent vers le Lomami.

Le 6 octobre, un courrier de Gandu apporte la nouvelle que Sefu exige que le poste du Lomami soit levé et tente de s'emparer de Gongo, Le 7, Lupungu reçoit un messager de Sefu. Gongo en a reçu un le 3 octobre. Tous deux font

répondre qu'ils relèvent directement de l'Etat et n'ont plus rien de commun avec les Arabes.

En même temps, on annonce à Dhanis que les Arabes se fortifient dans l'Imbadi, à l'est du Lomami, sous le commandement d'un indigène, Dibue, et de l'Arabe Mohamed-ben-Radjabou, et que les chefs de postes de Sefu capturent des gens de Lupungu, de Kolomani, de Goïmuyasso et surtout de Gongo. L'acte de Gongo a soulevé la colère de Sefu, et il a résolu de se venger de l'ancien esclave de son père et des chefs indigènes qui l'ont suivi dans sa défection. Sefu quitte les Falls à la tête de forces considérables, et va occuper la rive droite du Lomami.

A ces nouvelles, Dhanis se décide à se rendre à Lusambo, pour y chercher des munitions, de l'artillerie et des auxiliaires.

Pour suppléer à l'insuffisance des soldats réguliers, les meilleurs porteurs manyanga et autres sont enrôlés comme soldats et exercés sans retard. Une ligne de transport, reliant Lusambo à Gandu, est créée. Gongo assure le service jusqu'à Katambwe, Lusambo et le restant de la route.

Un poste est fondé chez Lupungu. Le lieutenant Scheerlinck, ayant sous ses ordres trois Européens et cent soixante soldats, en reçoit le commandement,

Un poste de surveillance est installé à Goïmuyasso, au confluent du Lomami et du Lurimi.

Le poste de Lupungu reçoit l'ordre de faire des reconnaissances vers le Lomami.

A Lusambo, Dhanis rassemble toutes les charges et munitions disponibles, et informe le gouverneur général de la situation, en lui demandant les renforts, de toute nature, nécessaires pour mener à bien la campagne qui va s'entamer.

Exigences de Sefu.

Pendant ce temps, le lieutenant Scheerlinck a reçu, le 22 octobre, à Kolomami, où il se trouve depuis le 20 octobre, avec le docteur Hinde et cent douze hommes, une lettre du sergent De Bruyne, adjoint au résident de Kassongo, annonçant qu'il se trouvait en ce moment avec Sefu, et que cet Arabe se disposait à entamer la lutte avec dix mille hommes armés à Imbari.

« Hodister et ses compagnons avaient été odieusement mutilés et massacrés. Emin Pacha était tombé sous le coup des Arabes. Sefu voulait punir Gongo de son acte audacieux et priait Scheerlinck de se rendre à Ikere, sur la rive droite du Lomami, pour y avoir une entrevue avec lui.

» Le plan de Sefu était, après avoir tué les blancs, de s'emparer de tout le pays jusqu'à Léopoldville. Le seul moyen de salut était de lui livrer Gongo Lutete ou de lui envoyer sa tête comme présent et ensuite de quitter le pays, que Sefu prétendait être à lui. Au cas où ces deux conditions ne seraient pas immédiatement remplies, Sefu traverserait le Lomami et attaquerait les blancs. C'est l'insurrection du Manyema, l'écrasement des blancs et la perte irrémédiable d'une colonie prospère, fondée au prix des plus grands sacrifices. »

Les prétentions ridicules et téméraires de Sefu sont naturellement repoussées.

Les troupes de l'Etat se hâtent de marcher vers Goïmuyasso, sur le Lomami, pour y arriver avant les Arabes et les empêcher de passer le fleuve, en attendant les renforts suffisants pour prendre l'offensive.

Le 3 novembre, de Wouters quitte Pania-Mutombo avec le canon Krupp; Dhanis, lui-même, le suit dès le lendemain.

Les forces qui vont se trouver en présence sont les suivantes: du côté des Arabes dix mille hommes, armés de lances, flèches et six mille fusils; du côté des Européens: trois

cent cinquante soldats réguliers, armés de fusils perfectionnés, un canon Krupp de montagne de 7.5 centimètres; et comme auxiliaires: Gongo avec environ deux mille fusils à piston; Lupungu-Kolomami, avec mille fusils à piston; Pania-Mutombo avec quatre cents fusils à piston.

De plus, un grand nombre de chefs à l'est du Lomami ne veulent pas suivre Sefu dans son expédition et n'attendent qu'une occasion pour se ranger sous le drapeau de l'Etat.

A la lettre du 22 octobre du sergent De Bruyne, le lieutenant Scheerlinck répond qu'il n'a pas les pouvoirs voulus pour traiter avec Sefu et pour dépasser le Lomami. En même temps, il transmet cette lettre à Dhanis et se porte de Kolomami à Goïmuyasso, pour y attendre Sefu et le conduire chez Lupungu en vue de s'y entendre avec lui. Sefu doit se rendre au Lomami, accompagné seulement de quarante fusils. En même temps, Scheerlinck prévient et appelle de Heusch, qui accourt avec toutes ses forces et munitions disponibles, tandis que Cerckel demeure à Lupungu avec une très faible garnison.

La caravane de Scheerlinck est forcée de traverser vingt-cinq rivières et ruisseaux, affluents du Lurimbi et atteint Goïmuyasso, le 26 octobre 1892. Scheerlinck y installe un camp, et organise tous les travaux en vue de barrer le défilé. Le jour suivant, les espions rapportent que Sefu, qui est à son camp d'Ikere, au nord-ouest de Dibue, a ordonné à Gongo-Muchofa et à Nyan-Gongo, deux chefs de la rive droite, à cinq ou six heures de marche vers le nord, de tenir leurs pirogues prêtes pour passer ses soldats, car, dans peu de jours, il a l'intention de traverser la rivière dans leur voisinage. Dibue, quoique ne voulant pas prendre part à la guerre, a été contraint par Sefu de joindre ses forces aux siennes.

La même après-midi, une nièce de Goï, femme-chef de l'amont du Lomami, apporte la nouvelle que Mahomedi

et Dibue essaient de traverser la rivière en face de son village, l'un à quatre heures en amont de Goïmuyasso, l'autre au passage redouté, mais qu'elle a repoussé les premiers canots. Sefu et Musongela passeront à Gandu, dont ils feront le siège. Le premier est le commandant en chef.

Hinde et Scheerlinck décident alors de se mettre en marche, la nuit.

Le 29 octobre, une seconde lettre de De Bruyne apprend que les Arabes ont divisé leurs forces, dans l'intention de traverser la rivière en trois points simultanément, afin d'obliger leurs adversaires à se diviser eux-mêmes.

De Bruyne supplie ses compatriotes d'abandonner l'idée de combattre, toute résistance étant sans espoir; il leur conseille de traverser la rivière et de tenir une palabre amicale avec Sefu. Si Scheerlinck refuse, il devra battre en retraite sur Lupungu.

Prévenus par leurs espions des intentions perfides de Sefu, les blancs refusent de s'en remettre à la générosité arabe.

Scheerlinck lui répond : « Si Sefu n'est point animé de dessins hostiles, qu'il consente, en sa qualité de vali de l'Etat, à châtier les assassins de Riba-Riba et de Nyangwe. S'il manque à ce devoir, la vengeance des blancs ne se fera pas attendre: Dhanis fondra sur lui avec des forces fantastiques. Et si l'on attente à la liberté ou à la vie des blancs de Kassongo, les troupes de l'Etat écraseront les Arabes depuis le Lomami jusqu'au Tanganika. »

Cette fière et comminatoire réponse ne produit aucun effet. La situation est grave, mais les indigènes, qui ont des raisons de haïr les chasseurs d'esclaves, exultent à l'idée de battre leurs bourreaux et d'exercer contre eux les plus terribles représailles. On fusille les féticheurs qui, sur l'ordre de Sefu, pénètrent dans le camp et tentent d'enlever des pirogues à prix d'or. L'action est imminente.

Scheerlinck dispose de trois blancs et de cent trente fusils, sans compter un millier d'indigènes.

Le 2 novembre, des informations précises parviennent aux chefs de l'Etat: Muchofa tient ses canots prêts pour le passage des forces de Sefu.

Hinde descend vers la rive du fleuve avec quarante hommes dans le but de détruire, si possible, les canots et, dans le cas contraire, pour essayer d'arrêter les forces arabes au passage de la rivière. Hinde parvient à rallier à l'Etat le chef Nyan-Gongo.

Tandis qu'il patrouille le long de la rivière en amont et en aval, il apprend par ses espions que Sefu essaye de la traverser dans les environs.

Le lieutenant Scheerlinck arrive au camp de Hinde, le 7 novembre, ayant laissé de Heusch au poste de Goïmuyasso. Hinde est prévenu, le 9 novembre, par un billet de de Heusch, que ce dernier sera probablement coupé de lui à ce moment, un prisonnier l'ayant informé spontanément que Sefu ferait une attaque dans la matinée du 11. — Hinde lève le camp et arrive à Goïmuyasso. En prévision de l'attaque du 11, quelques chevalets pour fusils sont placés de manière à commander les principales routes autour du camp.

Le 11, des lettres du commandant Dhanis parviennent à Hinde; Dhanis espérait arriver le 14 avec dix mille alliés indigènes environ et donnait l'ordre de ne pas passer la rivière jusqu'à ce moment, sous aucun prétexte.

Un détachement, sous le commandement de de Heusch, est envoyé en amont, où les Arabes essaient de s'emparer d'un certain nombre de canots; l'ordre était de faire descendre ces embarcations jusqu'au camp ou, au besoin, de les détruire.

De Heusch traverse la rivière dans un vieux canot oublié, mais il est forcé de battre en retraite sous une grêle de balles.

C'est ici que s'intercale un trait d'héroïsme, digne de Regulus, mais, hélas! bien inutile.

Le 14 novembre, à trois heures du soir, Scheerlinck reçoit une lettre de De Bruyne, l'informant qu'il est à trois heures du Lomami avec deux à trois cents Arabes, et qu'il ira à la rivière le lendemain, pour y signifier de vive voix les ordres de Sefu.

« Sefu, écrit le malheureux De Bruyne, n'aura garde de se déranger pour m'accompagner. « Moi, je reste étendu » sur ma natte, D'ailleurs, moi, je suis le grand chef, et » ces blancs me prennent pour leur esclave! S'ils veulent » me voir, ils n'ont qu'à venir ici. » Jamais, lieutenant Scheerlinck, je n'ai vu un individu aussi stupide, aussi abruti, aussi lâche, aussi menteur que cet ignoble assassin de Sefu. Je suis traité ici en vil esclave, etc., »

L'entrevue émouvante de Scheerlinck et de De Bruyne a lieu le 15 novembre, Scheerlinck a placé ses meilleurs tireurs dans les roseaux bordant la rive et a pris toutes ses dispositions pour sauver l'infortuné sergent; il a la certitude que Lippens est mort, car celui-ci lui a écrit, le 6 octobre, une lettre dont voici un passage significatif: « Depuis quatorze mois, je suis mortellement malade. Après avoir eu la dysenterie à Léopoldville et une rechute en route, j'ai été, dès mon arrivée à Kassongo, atteint de la variole, suivie d'une terrible maladie de poitrine; ensuite, nouvelle dysenterie extrêmement violente, après cela une hépatite suivie d'un abcès au foie; j'ai celui-ci hypertrophié: j'ai de plus une maladie de cœur, de l'estomac et des intestins, et une grave affection des reins ».

— « Mon pauvre ami, dit Scheerlinck à De Bruyne, Lippens n'est plus en vie, Vous pouvez vous évader sans manquer à l'honneur, ni au dévoûment que vous professez envers votre chef. Vous ne le retrouverez plus ».

— « Les Arabes, répond De Bruyne, m'ont assuré qu'il n'est pas mort ».

— « Mensonge! reprend Scheerlinck. C'est pour vous engager à rester. Allons, décidez-vous. L'occasion est unique. Mes hommes tiennent vos gardiens au bout de leurs fusils. Pourquoi retourner chez vos bourreaux? Songez aux supplices qu'ils ont fait endurer à Hodister, à Michiels... »

Scheerlinck et le docteur Hinde insistent, très pressants.

— « Je vous en supplie, dit-il enfin, d'une voix grave, ne me tentez plus. Si Lippens est vraiment mort, je chercherai à fuir: donnez-moi une boussole afin que je m'oriente. »

Ce désir ne peut être satisfait.

L'entrevue dure plus de deux heures. De Bruyne n'a pas la force de crier adieu. Il fait un geste douloureux et retourne se livrer aux soldats arabes, dont les yeux ardents le convoitent comme une proie.

Scheerlinck et les siens le regardent disparaître, navrés, et comprennent déjà tout ce que ce jeune homme a révélé d'héroïsme.

De Bruyne tint sa parole de soldat et quelques jours plus tard il était massacré, ainsi que son chef.

Le 19 novembre 1892, le lieutenant Michaux se rend à Gandu avec quatre-vingts hommes, pour renforcer le lieutenant Duchesne, qui était avec Gongo Lutete à N'Gongo; le 20, Dhanis se trouve à Goïmuyasso avec Kolomami et deux cents fusils. Le 21, arrivent de Wouters avec le canon Krupp, le sergent Cerckel avec Lupungu et deux mille fusils.

Le 21 novembre, toutes les forces de l'Etat se trouvent réunies sur la rive gauche du Lomami, entre Goïmuyasso et Gandu, pour barrer la route aux Arabes, lorsque le 21, vers minuit, Dhanis apprend que les Arabes établis sur la rive droite tentent le passage de la rivière, à dix heures en avant de son camp. Ce sont Dibue et Mohamedi qui tentent une fausse attaque. Dhanis expédie immédiatement sur les lieux le sergent monrovien Albert Frees et le caporal

LIPPENS.

SERGENT DE BRUYNE.

PONTHIER.

TOBBACK.

Clichés du *Mouvement géographique.*

Benga, avec quarante hommes, ainsi que les auxiliaires de Lupungu, Kolomani et Goïmuyasso.

Pendant ce temps, la même nouvelle arrive à Gandu, et Gongo avec tous ses hommes marche toute la nuit du 21 au 22 novembre, pour atteindre Chige, point de passage des Arabes.

Dhanis fait appel au courage, au devoûment et à l'esprit de race de tous pour passer le Lomami.

Combat de Chige, 22 novembre 1892.

Le 22, à la première heure, le lieutenant Michaux quitte Gandu avec Duchesne, Prégaldien et son détachement, comprenant cent fusils rayés. Il atteint Chige à six heures et demie du soir. A son arrivée, il trouve Gongo et Albert Frees aux prises avec l'ennemi. La nuit interrompt l'action et chacun conserve sa position.

Le 23, au matin, Gongo fait prévenir le lieutenant Michaux que ses fusils sont mouillés et qu'il ne peut attaquer avant qu'il y ait du soleil; le lieutenant comprend qu'il doit en être de même du côté des Arabes et se décide à attaquer seul et de suite, pour profiter de cet avantage momentané. Frees, lancé en avant, emporte un premier boma; Michaux et Frees prennent le second, puis les troupes de l'Etat poursuivent jusqu'au Lomami les Arabes en fuite. Affolés, ceux-ci se jettent dans la rivière, qui à cet endroit a environ cent mètres de large et un courant de quatre milles à l'heure. Des centaines d'ennemis se noient ou sont tués par les auxiliaires chargés de la poursuite.

Les pertes des Arabes au combat de Chige sont considérables : près de quinze cents fusils à capsules et trente fusils à répétition pris ou perdus dans le Lomami; cinq cents à mille hommes tués sur le champ de bataille, et, en plus, deux à trois mille tués ou noyés dans le Lomami; mille

prisonniers; presque tous les chefs morts ou fortement blessés; trois drapeaux enlevés; enfin, la plus grande partie de la poudre et des capsules des Arabes perdues dans le Lomami. Trois chefs sont faits prisonniers. L'un d'eux, appelé Sadi, ancien soldat de Stanley, avait les bras brisés, la cuisse et le crâne lacérés par les balles; malgré cela, il languit pendant trois semaines.

De plus, Sefu a le bras traversé par un coup de feu; mais, il a passé la rivière avant le commencement de la bataille et il échappe ainsi; Muine Mohara, son allié, qui s'apprêtait à franchir le Lomami, s'est sauvé avec toutes ses troupes, et tout le pays à l'est du Lomami veut se détacher des Arabes pour se ranger sous les drapeaux de l'Etat.

Le sergent Albert Frees et le caporal Benga étaient arrivés les premiers aux palissades du fort, Frees avait même été blessé de trois balles. Benga, véritable athlète, parvint, en courant de toute sa vitesse et en se lançant contre la palissade, à déchausser deux ou trois pieux, ce qui fit une brèche à travers laquelle lui et Frees, promptement suivis par leurs hommes, réussirent à pénétrer.

Quant à Dhanis, le lendemain du départ de Frees et Benga, il avait reçu la nouvelle, par un homme portant un fusil arabe, que les ennemis étaient en force, et que malgré un combat sérieux, la position n'avait pas été emportée. Il était parti immédiatement pour le champ d'action avec Hinde, Scheerlinck et un détachement de ses meilleurs hommes. Il avait marché la moitié de la nuit; mais, arrivé dans une forêt très dense, où il était dangereux de se mouvoir, il avait couché sur le sentier même et attendait l'aurore. Le lendemain matin, il n'était en route que depuis trois heures, quand il rencontra un certain nombre d'indigènes qui lui étaient envoyés avec une lettre de Michaux. Ils étaient armés de Winchester

à répétition et escortaient des prisonniers; preuve d'une victoire sur les Arabes.

Les troupes de l'Etat passent le Lomami.

Le traité conclu par Stanley à Zanzibar fixait le Lomami comme limite extrême du territoire arabe. Les Arabes ayant dépassé cette frontière et attaqué les blancs, sous les ordres de Sefu, Dhanis fait franchir la rivière à ses troupes, en deux colonnes. Michaux avec Gongo, passe le Lomami à Gandu et se dirige vers Dibue. Le même jour, 26 novembre, Scheerlinck et le docteur Hinde, à la tête de l'avant-garde, traversent également la rivière et s'emparent, le 28 novembre, après une faible résistance, du village fortifié de Chile Kasongo.

Chile a déclaré qu'il résistera jusqu'à ce qu'on ait incendié son village: il obtient satisfaction. Mais pour rentrer au camp du Lomami, il faut faire un détour à cause de la chaleur des chimbecks en combustion. Une courte escarmouche s'engage avec les Arabes de Kitenge.

Pendant ce temps, la colonne principale franchit elle-même le Lomami, et le passage est terminé le 28.

L'objectif de Dhanis est Kitenge. La colonne a pour auxiliaires Lupungu, Kolomani et Goïmuyasso. Les forces de l'Etat comprennent: cinq mille hommes de troupes tributaires arabes, armés de fusils; quinze mille hommes armés de lances et de flèches, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, et trois cents soldats haoussas, zanzibarites, monroviens, manyangas.

Le 29, la colonne principale se met en marche contre Piani Kolomani. En route, Dhanis accepte les propositions de paix de Dibue. A Kitenge, ce dernier se présente et fait sa soumission.

Du 30 novembre au 2 décembre, Dhanis séjourne à Kitenge et y reçoit les propositions de paix de Bwana Kasongo

et de Kabamba, chefs des Bena Kelembwe et des Bena N'Guo.

Le 2 décembre, Michaux arrive chez Dibue et y trouve le pays abandonné. Dibue s'est refugié à l'est de Kabamba. Michaux reçoit l'ordre de se diriger avec Gongo sur Lussuna.

Un poste de surveillance est fondé chez Piani Kolomani, et le 3 décembre, la colonne peut partir pour Kabamba, où elle arrive le 4.

Le 11 décembre, Dhanis atteint Lussuna et y établit son quartier général. Le chef Lussuna s'était enfui avant l'attaque, abandonnant quatorze bœufs qui sont dirigés sur Gandu.

Michaux a amené Gongo à Lussuna avec cinq à dix mille auxiliaires et, comme Dhanis est accompagné par Lupungu, Kolomani et Goïmuyasso, le camp, à ce moment, compte environ vingt-cinq mille indigènes, quatre cents soldats réguliers et six officiers blancs.

Une reconnaissance, commandée par le lieutenant Scheerlinck, avec soixante soldats réguliers et les forces de Lupungu et de Kolomani, — environ deux mille fusils et quelques milliers de lances —, quitte la colonne, le 10, et se dirige à l'est de la route Kabamba-Lussuna, pour couper la retraite aux gens du Malela, qui se sont enfuis à l'arrivée de la colonne Michaux et Gongo. Cette reconnaissance, après plusieurs heures de marche, attaque la droite et la gauche d'une longue file de villages, qui sont emportés à la première décharge. Elle fait trois cents prisonniers, capture une centaine de bêtes: chèvres, moutons et porcs, et rejoint la colonne à Lussuna.

Les gens de ce pays ne veulent pas encore se soumettre, par crainte des représailles arabes. Dans ces circonstances, de petites expéditions sont envoyées, chaque jour, dans toutes les directions, et reviennent avec de nombreux prisonniers. Le 20 décembre, Dhanis apprend que des bandes arabes, qui ont pris des hommes de Gongo, campent à deux heures de Lussuna. Dix espions sont envoyés en recon-

naissance. Le 21, Dhanis est informé que les Arabes se sont retirés de grand matin. Le 23, la nouvelle se répand que Muine Mohara, décidé par Sefu, passe le Lualaba avec toutes ses forces pour attaquer le camp congolais, et que les deux blancs de Kassongo, Lippens et De Bruyne, ont été tués par les Arabes. Sefu a même tué de sa main un nommé Mabrouki, qui voulait les protéger.

Le 26 décembre, Lupungu, Kolomani et leurs gens malades et dépaysés quittent la colonne. Dhanis les voit partir sans regret.

Le 27, Cerckel, venant de Goïmuyasso, rejoint la colonne avec sa caravane. Il est accompagné de Dibue, qui vient faire sa soumission. Un poste est installé chez lui. Francqui est arrivé près de Lupungu; Delcommune, venant du Tanganika, atteint Gandu le 19 décembre, et repart le 24 pour Lusambo.

De même que l'attaque de Sefu a forcé le commissaire du Lualaba à franchir le Lomami et à s'établir dans le pays des Bakussus, au mépris des ordres formels du gouvernement, Dhanis est poussé insensiblement dans sa marche heureuse vers les portes de Nyangwe, capitale du Manyema.

L'inspecteur d'Etat Fivé, qui dirige les opérations militaires contre les Arabes, est informé par lettre du faisant fonctions de gouverneur général, en date du 3 décembre 1892, qu'il lui est laissé le soin de décider s'il y a lieu de se rendre lui-même à Lusambo.

Le lendemain de la réception de ce message (28 décembre), Fivé, accompagné du commissaire de district Gillain, se dirige vers cette ville, emportant avec lui toutes les munitions et emmenant tous les soldats qui ont pu être recrutés à Léopoldville.

Pendant ce temps là, Mohara mobilise toutes ses troupes; il lance un appel pressant à tous les chefs arabes, leur demande des hommes, des armes et des munitions et les engage à s'allier à lui pour lutter contre l'Etat.

Il y a, en ce moment, à Lussuna, six agents européens, quatre cents soldats réguliers et vingt-cinq mille indigènes.

La colonne étant renforcée et le canon arrivé, Dhanis quitte le village le 29 décembre et gagne Pania Guruwe le même jour.

Bataille du Dungu, 30 décembre 1892.

Le lendemain il se remet en route et à une heure de l'après-midi, se trouve à une distance d'une heure et demie de marche du camp de Munie Pembe, fils de Muine Mohara, qui est installé à Dungu. Trop confiant dans ses propres forces, Gongo, avec mille fusils, précédant la colonne, attaque seul l'ennemi, mais doit battre en retraite devant des forces supérieures. Cent de ses hommes tombent le crâne fracassé, sept amazones sont prises et abattues sur place. C'est à ses femmes que Gongo doit d'échapper à la mort. Le meilleur de ses capitaines, Mundallah, se sacrifie aussi pour protéger son chef dans sa fuite.

Dhanis se porte au secours de Gongo et attaque les Arabes de front, tandis que Michaux envahit le flanc droit de l'ennemi.

Les fusils rayés et le canon répandent la terreur parmi les Arabes et transforment la défaite de Gongo en une brillante victoire.

Les Arabes mis en déroute sont forcés de repasser le Lualaba dans le plus grand désordre, pour se retirer à Nyangwe.

Vingt minutes plus tard arrive Scheerlinck; il s'avance pour rejoindre le commandant Dhanis et est suivi bientôt du capitaine de Wouters avec le canon. Le combat en retraite dure une heure. La colonne pénètre alors dans le camp de Msembe, autour du village de Kasongo-Luakila, où elle s'empare de vingt barils de poudre et de nombreux objets ayant appartenu à l'expédition Hodister.

Les Arabes qui, à ce combat, disposaient d'un millier de fusils, perdent plus de deux cents hommes, tués pendant le combat ou faits prisonniers. De plus, leur retraite est tellement précipitée que beaucoup de leurs gens meurent en route. Ils tuent des femmes pour ne pas les laisser tomber au pouvoir des blancs et coupent même les mains de plusieurs d'entre elles, pour leur enlever leurs bracelets. L'Etat a quatre-vingt-deux tués et blessés.

Munie Pembe et ses hommes se sauvent jusqu'à Nyangwe.

La colonne arrive à Mohadi, le 1 janvier; elle franchit cette rivière le 2 et campe à Goïo Kapopa, le même jour, à environ trois cents mètres au-dessus de la plaine environnante. Goïo Kapopa est situé dans l'angle formé entre le Monadi et le Lufubu, deux grandes rivières impraticables sur lesquelles Dhanis fait jeter des ponts pour prendre Sefu à revers. La colonne s'y arrête plusieurs jours pour y attendre des renforts.

Elle reçoit dix-huit hommes venant de Goïmuyasso et apprend que Munie Mohara est dans la Samba.

Défense de Cassart, 8 janvier 1893.

Bien que son terme de service fût expiré, Cassart, ancien adjoint de l'expédition Delcommune, se disposait à rejoindre Dhanis à Goïo Kapopa pour lui apporter le secours de vingt-six soldats, d'une cinquantaine d'indigènes sujets de Gongo, porteurs de fusils et de cartouches provenant des expéditions Delcommune et Francqui. Cassart, venant de Gandu, quitte Lussuna le 8 janvier de grand matin. A quatre heures de l'après-midi, ses hommes étant fatigués, il s'arrête pour camper au bord d'une vallée.

Le 9 janvier 1893, vers cinq heures trois quarts, il s'apprête à quitter Kasongo-Luakila à quatre lieues du camp, lorsqu'il y est soudainement attaqué par les forces de Munie Mohara et de Munie Pembe, qui se proposent de

contourner la position de Dhanis et de le prendre à revers, tandis que d'autres troupes arabes, sous la conduite de Sefu et de Mohamedi, se rangent sur l'autre rive du Kipango. Munie Pembe, qui a reçu des renforts, doit attaquer le flanc gauche; Sefu, qui s'est installé à l'est, doit accourir et enfermer les troupes de l'Etat, dans l'angle formé par le Mohadi et le Lufubu. Après une série de combats qui commencent dans la plus profonde obscurité et qui durent plus de cinq heures, Cassart parvient à défendre son convoi de munitions contre cinq mille Arabes et à mettre l'ennemi en fuite.

Le 9 janvier, dans la matinée, Dhanis, qui surveille le camp de Sefu, apprend le danger que court en ce moment Cassart; il envoie en toute hâte, à son secours, une colonne composée de cent soldats sous les ordres de de Wouters, accompagné de Michaux. Elte prend une route trop au sud et s'égare. Dhanis expédie alors vers le lieu du combat le lieutenant Scheerlinck avec cinquante hommes et une centaine de guerriers de Gongo.

A deux heures, Cassart arrive à Goïo Kapopa sans avoir perdu une seule charge, et le détachement rentre à six heures du soir.

Cassart apporte cinq mille cartouches et quarante chassepots qu'il a enlevés des caisses où ils se trouvaient, afin d'armer ses porteurs indigènes.

Après avoir marché plus d'une heure sans avoir pu rejoindre Cassart, le détachement de de Wouters rentrait au camp, lorsqu'il rencontra le lieutenant Scheerlinck, qui lui apprit l'attaque de Cassart par les forces de Muine Mohara. Le détachement, fort alors de cent soixante-dix hommes, continue sa marche et, à une lieue au delà de Mohadi, aperçoit à deux mille mètres, dans la direction sud-sud-ouest, le camp de Muine Mohara, établi à l'extrémité d'un plateau, le flanc gauche et le front couverts par les marais. Seul le flanc droit qui a devant lui un vaste plateau, est accessible.

Pour attaquer ce flanc, la colonne doit exécuter à dix-huit cents mètres du camp une marche de flanc à découvert, ce qui permet aux Arabes de se porter en masse au point menacé.

Attaque du camp arabe, 10 janvier 1893.

L'attaque se fait en trois colonnes. Le lieutenant Michaux commande celle de droite, le lieutenant Scheerlinck celle de gauche et le lieutenant de Wouters, le centre. Les colonnes d'attaque s'avancent jusqu'à vingt mètres des Arabes sans tirer, puis ouvrent un feu violent et s'élancent à la charge. Les premier et deuxième pelotons attaquent alors de front, tandis que le troisième prend d'enfilade l'unique rue du village.

Les Arabes battent en retraite au premier choc, et, cent mètres plus loin, se débandent. La poursuite, d'abord faite par des soldats réguliers, est ensuite confiée aux gens de Gongo. Muine Mohara dirigeait le combat en première ligne. Suivant son habitude il avait pour toute arme un long bâton, qui est criblé de balles. Blessé d'un coup de feu à la jambe, le matin, dans le combat contre Cassart, il est porté par ses femmes. Il se fait tuer par de Wouters plutôt que de fuir. Sa mort est le signal de la déroute. On apporte sa tête à Dhanis, vers huit heures du soir.

La colonne trouve dans le camp arabe de nombreuses charges, quatre barils de poudre, quatre mille capsules et de nombreux objets provenant de l'expédition Hodister.

De Wouters allait se mettre à la poursuite des Arabes, lorsqu'il apprend que Sefu compte attaquer le lendemain le camp de Goïo Kapopa ; il se hâte de rejoindre Dhanis le même jour.

Les forces de Munie Mohara, contre lesquelles ont lutté les troupes de l'Etat, comptaient deux mille hommes.

Grâce à ces victoires, Dhanis n'a plus devant lui, le 10 janvier 1893, que Sefu qui a pris possession, à trois ou quatre lieues de distance, de la rivière Kipango.

Fuite de Sefu.

Le 11 janvier, Dhanis fait construire des ponts sur le Lufubu, avec l'intention d'attaquer Sefu le 12. Un détachement comprenant un officier et soixante hommes est chargé de protéger les travailleurs.

Malheureusement le détachement s'avance jusqu'au Kipango en face du camp de Sefu et entre en lutte avec Mohamedi, lieutenant de Sefu, qui veut s'opposer au passage de la rivière. Au premier coup de feu Sefu s'enfuit et la reconnaissance se retire aprés avoir tué cinq hommes, le Kipango n'étant pas franchissable à gué.

Le 12 janvier, les troupes de l'Etat passent sur des ponts le Lufubu et le Kipango; elles trouvent le camp de Sefu vide, tandis qu'elles espéraient prendre les Arabes à revers et les jeter dans le Lufubu. Des routes larges de dix mètres, improvisées dans les hautes herbes, prouvent la précipitation de la fuite. Le matin même de ce jour, apprenant la mort de Munie Mohara et la fuite de Sefu, Mohamedi est parti avec tout son monde.

Luttes aux approches de Nyangwe et prise de cette ville : 4 mars 1893.

La route de Nyangwe est libre et les troupes arrivent devant cette ville le 21 janvier, à deux heures de l'après-midi. Au passage de l'expédition, les trois grands chefs du Samba offrent leur soumission.

Cette contrée est fort riche en sel, extrait de marais situés près du Lufubu, et qui sert de monnaie d'échange. Il y existe aussi des sources thermales d'une température de 50° environ.

Les troupes de l'Etat s'installent en face de Nyangwe,

à trois kilomètres de la rive gauche du Lualaba qui, à cet endroit, a neuf cents mètres de largeur. La ville s'étend sur plusieurs kilomètres de longueur.

Les Arabes y sont embusqués dans des tranchées construites le long de la rive droite et armés d'un certain nombre de fusils perfectionnés, dont les balles sifflent bientôt aux oreilles des nouveaux venus. Malheureusement, les troupes de l'Etat ne disposent pas d'embarcations et doivent se borner à faire le coup de feu d'une rive à l'autre et à bombarder la ville de temps en temps.

A partir du 25 janvier, les pelotons de MM. de Wouters d'Oplinter, Michaux, Scheerlinck et du docteur Hinde, se relaient pour la garde de la rive et le combat journalier avec les tirailleurs arabes.

Le 28, treize obus tirés sur Nyangwe y provoquent une panique indescriptible. Le lendemain, Dhanis envoie une caravane chercher à N'Gondu, le canot démontable laissé là par M. Francqui. Une caravane est expédiée, en même temps, pour prendre à Lusambo la grande baleinière et une baleinière plus petite, si la première ne peut être démontée. Ordre est donné d'envoyer les charpentiers et les forgerons.

Le 14 novembre, une réquisition avait été envoyée au commissaire de district du Lualaba, pour signaler la situation et réquisitionner un détachement de cinquante hommes armés et commandés par un blanc.

En sus des mesures prises pour le passage du Lualaba et l'attaque éventuelle de Nyangwe, les ouvriers de Gongo Lutete commencent à faire des pirogues.

Tous les jours de nouveaux chefs viennent se soumettre, et le 2 février, Gongo Lutete est envoyé en reconnaissance vers le nord-ouest pour détacher les chefs de l'alliance arabe.

Le 5, Scheerlinck fait une reconnaissance vers l'amont. Le 7, le camp est attaqué timidement par les Arabes, sur la rive gauche. Le 18, la caravane envoyée pour prendre

la baleinière, rentre sans elle, car celle-ci a sombré dans le Kipango, où des sondages sont exécutés.

Les soumissions des chefs indigènes deviennent de plus en plus nombreuses. Le 24 et le 25, les Bena-Lesaschi annoncent que les Arabes réunis en grand nombre sur la rive gauche attaqueront le camp dans la nuit du 25 au 26. Le 25 février, Saïd-ben-Abedi et Piani Senga passent en amont du camp congolais avec trois mille hommes; Mohamedi, Bwana Lozi et Muini Mrou traversent en aval avec environ quatre mille hommes choisis; ils mettent deux villages en état de défense et construisent deux bomas. Toutes les dispositions de combat sont prises, mais la nuit se passe tranquillement. On travaille d'arrache-pied à la construction d'une grande pirogue; une baleinière est promise de Lusambo. Ces moyens de transport serviront aux plus intrépides à s'emparer des embarcations amarrées de l'autre côté.

Le 26, à huit heures du matin, et bien que Gongo ne soit pas encore rentré de sa reconnaissance, Dhanis se décide à prendre lui-même l'offensive et à attaquer les positions ennemies situées vers l'aval. Il confie la garde du camp à Scheerlinck et Cassart avec cent dix hommes. L'avant-garde, forte de soixante-dix hommes est donnée à de Wouters et Hinde. Ensuite vient Cerckel avec un canon Krupp, puis Michaux accompagné de soixante hommes Dhanis part lui-même, avant neuf heures, avec soixante-quinze soldats et deux cents auxiliaires de Gongo armés de fusils.

Tandis que Dhanis s'engage sur la route de droite qui conduit directement aux bomas arabes, de Wouters suit celle de gauche, afin de prendre les forces ennemies à revers. Peu après son départ, Dhanis rencontre l'aile gauche ennemie qui longe le Lualaba, dans le but de surprendre le camp; il attaque et refoule les Arabes. Le combat en retraite continue, les ennemis se battent courageusement et

disputent chaque abri propre à la défense. A un moment donné le combat redouble de violence.

La colonne de Wouters, enveloppée peu après le commencement du combat, se dégage vivement et repousse l'ennemi perpendiculairement au fleuve, tandis que la colonne Dhanis longe le fleuve.

Les Arabes s'enfuient le long de la rive, tandis que les deux colonnes congolaises commencent à tirer l'une contre l'autre, l'herbe étant très haute et aucune des deux colonnes n'étant très nombreuse.

Heureusement il n'y a qu'un seul homme tué et trois ou quatre blessés dans cette malencontreuse méprise. Dès que les hommes sont rassemblés, ils sont lancés à la poursuite des ennemis en retraite et arrivent à leur fort avancé auquel, après quelques minutes d'un vif engagement, ils donnent l'assaut.

Les Arabes, n'ayant pas eu le temps de s'organiser après leur défaite en terrain découvert, semblent incapables de se rallier et leurs autres forts tombent rapidement. Comme ils commencent à se reformer dans la plaine, entre les bomas et le Lualaba, Dhanis s'avance de nouveau contre eux et les force à se retirer sur la berge de la rivière.

A environ une heure et demie de marche des forêts, le Lufubu se jette dans le Lualaba ; il a, à cet endroit, environ cent mètres de large et il est très profond. L'ennemi se rassemble dans l'angle formé par le confluent des deux rivières. A l'approche des blancs, une panique se produit dans les lignes arabes reformées, et comme Sefu et Nserera traversent le Lufubu, remplissant les canots de leur état-major, les soldats essaient de passer la rivière à la nage, par centaines à la fois; un grand nombre d'entre eux se noient. Bwana Lozi, frère de Nserera, l'assassin d'Hodister, et Kabwari, le chef des assassins de Lippens, revêtu des dépouilles de sa victime, ainsi que quatre cents Ara-

bes, sont tués. Huit cents se noient dans les marais, dans le Lufubu et le Lualaba.

Le lendemain, à la nouvelle du désastre, les troupes ennemies campées en amont, qui devaient attaquer de concert avec ceux d'aval, prennent la fuite dans le plus grand désordre et repassent le Lualaba.

Gongo rentre le 1er mars avec de nombreux prisonniers. Le lendemain, les Wagenias, pêcheurs riverains, qui après le combat du 26 février, sont venus offrir leurs services pour le passage du Lualaba, annoncent qu'ils amèneront des pirogues à quelques kilomètres en aval du camp; ils demandent une force armée pour protéger le rassemblement et les escorter jusqu'en face de Nyangwe.

Le lieutenant Scheerlinck, accompagné de M. Cerckel, part avec son détachement, le 2 mars. et arrive le lendemain près de l'embouchure du Lufubu. Il s'y établit. Sur l'autre rive, à neuf cents mètres de distance, comme il a été dit, se trouve un camp arabe d'environ deux mille hommes.

A deux heures, l'ennemi ouvre le feu sur les pirogues qui veulent pénétrer dans le Lufubu. Les troupes de l'Etat y répondent avec succès et la fusillade cesse bientôt.

Le 4 mars, à trois heures du matin, le lieutenant Scheerlinck apprend par les Wagenias, qui ont pris quatre grandes pirogues, que les Arabes ont abandonné leur camp en face du Lufubu, qu'ils se sont repliés sur Nyangwe, et que, de plus, ils vont abandonner la ville.

A six heures, les pirogues, montées par une partie des soldats de l'Etat, se dirigent vers le camp, escortées par le restant du détachement Scheerlinck qui suit la rive gauche du Lualaba.

A midi, cent d'entre elles sont arrivées, sans que leur voyage ait été sérieusement inquiété. Les canots partent chargés de soldats, chaque officier blanc ayant sous ses ordres trente à quarante hommes.

Dhanis reçoit à ce moment un courrier de M. l'Inspecteur

d'Etat, qui venait d'arriver à Lusambo; M. Fivé y disait que pendant son séjour dans le haut Congo, il avait aussi été d'avis qu'il fallait déloger les Arabes du Lomami et du Lualaba. Avant de venir à Lusambo, il a donné l'ordre à Chaltin de s'emparer de Bena Kamba et de s'y établir; de plus, il a doublé l'effectif des Falls. Près de Lusambo, l'inspecteur d'Etat a appris le succès de l'expédition et il a envoyé à Chaltin l'ordre de prendre contact avec l'expédition du sud et, de concert avec elle, de tendre à la prise de Nyangwe.

Dhanis reçoit ce message en même temps que le faisant-fonctions de gouverneur général lui intime l'ordre de se maintenir sur la défensive sur la rive gauche du Lomami. Il ne peut, évidemment, tenir compte d'aucun de ces ordres. Sans attendre les renforts promis de l'ouest et du nord, il doit attaquer Nyangwe, car il a pris toutes les dispositions nécessaires.

Mais l'événement rend celles-ci inutiles, car la ville paraît évacuée. Vers deux heures, Dhanis fait embarquer de Wouters et Michaux avec leurs hommes et des irréguliers. Deux heures plus tard, la plus grande partie de la ville de Nyangwe est occupée, après un siège de six semaines, et le drapeau de l'Etat flotte sur la grand'place de la capitale arabe. A dix heures du soir, les troupes de l'Etat se cantonnent dans la partie haute.

Mais la position des troupes est peu enviable, puisqu'elles possèdent à peine un pied-à-terre sur la rive ennemie du Lualaba, avec une énorme rivière à l'arrière et sans aucun moyen de recevoir des renforts ou des munitions. Dhanis établit son quartier général dans la maison de Munie Mohara.

Après la prise de Nyangwe, un séjour de quelque durée dans cette ville s'imposait, pour reposer les troupes fatiguées par une campagne qui durait depuis près d'une année, et attendre les renforts en hommes et en munitions, dont

on avait si grand besoin pour mettre la place en état de défense et à l'abri d'un retour offensif des Arabes; enfin, pour achever la soumission de contrées conquises et en organiser le gouvernement.

Le surlendemain de l'occupation de Nyangwe, Munie Pembe, fils de Mohara, demande la paix d'une singulière façon. « Nous avons tué trois blancs, vous avez tué trois grands Arabes: l'un est quitte envers l'autre ». Munie Pembe ne se trouvant qu'à sept heures de marche de la ville, Dhanis lui fait donner la chasse par Albert Frees, Gongo et ses gens, et cent cinquante soldats.

Le 7, Scheerlinck, sur la rive, voit arriver une pirogue portant le drapeau de l'Etat. Un nègre en sort, qui aborde Scheerlinck et lui parle français! C'est « Apache », le boy de Lippens, qui demande la paix au nom de Sefu et offre de remettre l'ivoire et les effets des blancs. Dhanis offre à Apache le choix de rester à Nyangwe ou de retourner à Kassongo réclamer le désarmement des Arabes. Apache part et revient quelques jours plus tard, porteur de l'ivoire et des effets des infortunés Belges. Leurs gens le suivent.

Tous les jours, on fait des reconnaissances autour de Nyangwe et on ramène des prisonniers. L'expédition Frees réussit à surprendre le camp arabe, découvre et sauve deux enfants d'Hodister, Ferdinand et Joseph, et ramène le harem de Munie Pembe et de grandes quantités de poudre, d'armes et d'autre butin. Les indigènes se soumettent sans difficulté. Il y a encore quelques engagements mortels avec les Arabes.

Le 9, on déjoue le complot ourdi pour renouveler, à Nyangwe, les exploits de Rotopschine à Moscou; des centaines de maisons sont brûlées pour éviter une seconde tentative de trahison. Saïd-ben-Abedi en est l'inspirateur. La vengeance des Belges est aussi prompte qu'implacable. Un grand nombre de ces brigands sont expédiés vers la côte, viâ les Falls.

Les fièvres sévissent à outrance. Un grand nombre de soldats tombent malades et meurent.

Prise de Kasongo, 22 avril 1893.

Après la chute de Nyangwe, toutes les forces arabes du Nyangwe, du Malela, du Samba, de Kabambare, etc., se concentrent à Kasongo et mettent la ville en état de défense; Rumaliza, l'adversaire du capitaine Jacques, se prépare également à y arriver. Il faut donc à tout prix se rendre maître au plus tôt de ce point important.

L'opération est malheureusement retardée par suite de l'approche des Arabes placés sous les ordres de Faki, fils de Munie Mohara qui, quittant son camp du Lomami, vient établir une position fortifiée sur le Lueki, affluent de gauche du Lualaba, à trois journées de marche au nord-ouest de Nyangwe.

Dans ces conditions, Nyangwe doit être protégée par une garnison importante. Dhanis décide donc d'attendre les renforts annoncés, et qu'amène le commandant Gillain. Ils comprennent deux blancs et cent soldats de Luluabourg et trente soldats rengagés.

Gillain arrive d'abord avec trente soldats. Doorme et Collet suivent avec cent hommes.

Michaux et Cassart partent pour l'Europe le 16 avril.

La population de Kasongo, estimée en temps ordinaire à vingt mille personnes, est plus que triplée par les forces de Sefu, de ses auxiliaires du Samba et du Malela, par celles de Bwana Nzige, Saïd-ben-Abidi, Nserera, Musungila, etc. Soixante-dix mille hommes sont réunis à Kasongo, dont dix à douze mille armés de cinquante fusils perfectionnés, de six mille fusils à piston, le restant muni de lances, d'arcs et de flèches. Ils sont abondamment pourvus de poudre et de capsules.

Les forces de l'Etat se composent de trois cents soldats

réguliers (deux cent vingt albinis) et auxiliaires, gens de Gongo et indigènes soumis du Samba et du Malela, placés sous les ordres du soldat zanzibarite Ferhani. L'expédition quitte Nyangwe en destination de Kasongo, le 18 avril 1893. Les adjoints de Dhanis sont le commandant Gillain, les lieutenants Scheerlinck et Doorme, le docteur Hinde et le sergent Cerckel. Gillain et Doorme et leurs hommes forment l'avant-garde et sont chargés de protéger le passage de la Kunda. Ils vont camper sur la rive droite du Lualaba et la gauche du Lulindi. Les chefs Swana, Sanbua, Bwana, Dengu et Gongo Lutete franchissent la rivière avec tout leur monde. Dhanis rejoint Gillain, puis suit la route de Saïd-ben-Abidi vers Kasongo. Le lieutenant d'artillerie de Wouters d'Oplinter tient garnison à Nyangwe avec le sergent Collet et cent hommes formant réserve d'arrière-garde. Nyangwe, en moins de six semaines, est réduite de ville bien bâtie d'une trentaine de mille habitants, à l'état d'une grande maison fortifiée entourée d'un camp. De la colonne Dhanis, seuls les Wagenias, auxiliaires du pays, remontent le Lualaba en canots pour venir s'établir vers le confluent du Kabondo, afin d'arrêter éventuellement les fuyards du Boungou et du Samba.

Le 22 avril 1893, dans la matinée, les forces de l'Etat arrivent en vue de Kasongo.

Capitale de Tippo-Tip et de son fils Sefu, Kasongo est bâtie sur les versants et les crêtes qui dominent la rivière Kabondo, à trois lieues au nord-est de la ville. On traverse des rivières sans fin. Les troupes marchent en lignes de quinze hommes de front.

L'ennemi a fait des préparatifs extraordinaires. Tous les chefs de la rive gauche du Lualaba restés fidèles à Sefu, sont placés en avant-postes à deux heures de la ville, sur une des routes conduisant au fleuve. Un cordon de sentinelles entoure la ville. Quatre bomas ont été construits à ses extrémités et sont presque achevés. Un d'eux est

occupé par les gens du chef Munie Mohara, un autre par les Arabes de la rive gauche du Kabondo. A l'intérieur de l'agglomération, la maison de Musungila servant de réduit, entouré d'un mur crénelé de deux mètres de hauteur avec flanquement, constitue un véritable château-fort. Saïd-ben-Abidi et ses soldats sont relégués par Sefu à l'extrémité occidentale de la ville, où est construit un autre boma. Aucune de ces redoutes n'est achevée, mais les travaux sont amorcés sur les faces nord-est, faisant front à l'attaque.

A cause de l'état de siège décrété par Sefu, nul ne peut quitter Kasongo sans être mis à mort par les sentinelles. Dans ces conditions, les indigènes s'abstiennent de rentrer en ville et Sefu est sans nouvelles des troupes de l'Etat. Croyant qu'elles viendraient attaquer Kasongo par eau — les pirogues montant le Lualaba avaient été signalées — il a massé la plus grande partie de ses forces du côté des routes venant du fleuve et dégarni l'ouest de la ville, par où il croit que viendra Gongo.

Le 22 avril, à neuf heures et demie, l'avant-garde congolaise se trouve en présence des avants-postes arabes et essuie un feu nourri, mais les balles portent trop haut. Dhanis est en tête, ses hommes répondent sans commandement par une vive fusillade. Pendant que l'avant-garde pénètre en ville, Gillain, qui suit dans l'ordre de marche, déploie ses soldats. Doorme arrive en ligne à son tour. En présence de ces forces, et après une escarmouche de dix minutes, les Arabes cèdent le terrain et se replient sur un boma situé à gauche de la route suivie. Ce premier succès anime les assaillants. Doorme est lancé à l'attaque du boma ; le peloton Gillain suit le mouvement. Les autres forces congolaises passent successivement de l'ordre de marche à l'ordre de combat. Doorme essuie trois ou quatre salves parties du fort. Il y a un moment d'arrêt dans la course; Doorme commande alors le feu et dans

un élan magnifique, emporte la redoute, escaladant lui-même la palissade en tête de ses hommes. L'ennemi cherche à se réfugier dans le château-fort, mais les soldats de Doorme, de Gillain, de Scheerlinck, le poursuivent avec rage. Les Arabes ne peuvent s'arrêter et fuient vers le sud-ouest.

Pendant que Doorme poursuit les défenseurs, en entraînant à sa suite la majeure partie des pelotons Gillain et Scheerlinck, ceux-ci, suivis seulement de cinq soldats et d'une vingtaine de porteurs, s'élancent au pas de course dans la direction des hauteurs situées sur les derrières des Arabes. Dhanis se porte également en avant vers le château-fort et essuie un feu intense. Il est bientôt rejoint par le docteur Hinde.

Arrivé près de Kabondo, le lieutenant Gillain se rend alors compte de la situation topographique de Kasongo. Voyant Doorme s'engager quelque peu à l'aventure et laisser à sa gauche la redoute et un groupe d'habitations, il s'élance, avec Scheerlinck, sur la crête au sud du Kabondo. Gillain et Scheerlinck y sont vivement attaqués. Il est dix heures et demie du matin; c'est le moment décisif.

Les défenseurs des maisons crénelées tirent à bout portant sur Dhanis et Doorme. Gillain et Scheerlinck résistent à l'attaque sur les hauteurs par une salve de leurs sept fusils et se lancent bravement en avant, suivis par le peloton des porteurs qui hurlent. Ahuris par la fusillade qui part de la crête et par les cris de: « Victoire », les Arabes abandonnent leurs retranchements et battent précipitamment en retraite de toutes parts. Bientôt, ils sont en pleine déroute et la fuite dégénère en une effroyable panique. Au passage de la Mussokoï, ils se jettent à l'eau sans attendre les canots et se noient. Un corps nombreux est poussé par Lutete jusqu'au Lualaba, à environ trois heures de marche. Là ils sont cernés et les Wagenias les

font prisonniers ou les jettent par dessus bord; à l'exception des femmes et des enfants, la troupe est anéantie.

Peu de temps après la charge à travers la ville, les différentes compagnies sont dispersées et le commandant avec quatre hommes est, non seulement séparé de tous les autres, mais même de sa compagnie. Pendant qu'il cherche ses hommes, il pense être tué par une balle partie de la tourelle de garde d'une des plus belles maisons de la ville, qu'il croyait inhabitée; en approchant du mur crénelé, il court de nouveaux dangers.

Toutefois, les Arabes, qui ont reçu directement le choc des lieutenants Gillain et Scheerlinck, s'aperçoivent de la faiblesse numérique du détachement qui les a tournés: ils s'arrêtent à la sortie de la ville, se postent et envoient une nouvelle charge aux deux blancs et à leurs cinq Congolais. Les balles portent trop haut, les deux blancs rispostent et leurs projectiles brisent la dernière résistance des Arabes.

Ceux-ci sont poursuivis pendant deux jours, et les indigènes, convaincus de l'écrasement de ces derniers viennent faire entière soumission à Dhanis.

Les troupes de l'Etat ont remporté une victoire complète sur des forces vingt fois supérieures et dans une position stratégique réputée inexpugnable par les Arabes. Kasongo regorge de vivres. C'est une ville luxueuse, d'un confort raffiné. Dhanis y prend vingt-cinq tonnes d'ivoire, autant de bœufs, quinze ânes, dix tonnes de poudre, des fusils, des étoffes, des bijoux. La ville est bâtie au fond d'un entonnoir où croupissent les eaux infectes d'un ruisseau. A cinq minutes de là, on ne se doute pas qu'elle existe. On retrouve des obus allemands marqués Lorenz et beaucoup d'autres munitions; Dhanis recueille dans le butin les mémoires d'Emin Pacha.

Les soldats, en entrant dans Kasongo, se perdent dans ce dédale de rues bordées de grandes et belles maisons en

briques cuites au soleil. Les richesses du sol sont immenses.

La prise de Kasongo marque la limite des opérations que peut exécuter le commandant des troupes. Les garnisons qu'il doit laisser pour occuper Nyangwe et Kasongo, et le peu d'hommes qui lui restent, en raison des pertes subies dans les nombreux combats qu'il a livrés, ne lui permettent pas d'organiser une colonne assez forte pour prendre l'offensive. Il est donc obligé de rester cinq mois à Kasongo pour organiser ses ravitaillements, préparer la suite de la campagne et attendre des renforts.

Le 2 juin, a lieu la cérémonie funèbre de l'inhumation solonnelle des malheureux Belges: Lippens et De Bruyne.

Le 7, Gongo Lutete est renvoyé au Lomami avec ses hommes. Le chef arabe ne demande d'ailleurs qu'à s'en aller, impatient d'occuper la contrée entre le Lualaba et le Lomami, appelée le Malela.

Scheerlinck, atteint de la fièvre, et dont le terme d'engagement est expiré, renonce à accompagner l'expédition par Kabambare vers le lac Tanganika. Retournant en Europe, il accepte de conduire à Lusambo une immense colonne de prisonniers et une quantité énorme d'ivoire.

Opérations de Chaltin et de Fivé.

Tandis que Dhanis poursuit sa brillante épopée, Chaltin non moins heureux quitte Basoko, le 8 mars 1893, remonte le Lomami jusqu'à Lhoma, prend plusieurs postes arabes, notamment le camp de Rchari, et occupe Riba-Riba. Voulant poursuivre l'ennemi en déroute, il retourne aux Falls et à une journée de sa destination, apprend que la station de l'Etat a été attaquée le 15 mai. N'ayant plus aucun ménagement à garder, il fait détruire les postes arabes qu'il rencontre. Le 18, à sept heures, il arrive en vue des Falls. Les Arabes sont culbutés et fuient précipitamment, abandonnant tout ce qu'ils possèdent. Le 22 mai,

Chaltin quitte la place pour rentrer à Basoko. En route il rencontre l'inspecteur d'Etat Fivé, qui après s'être emparé du poste d'Isanghi et de Jafore, livre avec le commandant Daenen un combat victorieux aux Arabes à la Romée. Les positions ennemies sont brillamment enlevées. Le jour même et le lendemain a lieu la poursuite. Les Arabes se retirent vers le Lomami, d'où ils sont chassés peu de temps après par une colonne de cent hommes sous les ordres du capitaine Marck. Le 23, Fivé prend Kayumbo.

De son côté, le gouvernement, en apprenant les succès remportés par ses troupes, ne reste pas inactif: il organise une expédition, qui partant des Falls, a pour mission de balayer les Arabes de Kibongo et de soumettre ainsi à son influence toute la partie comprise entre les Falls à Kasongo.

Victoires de Ponthier.

Le 25 juin 1893, le commandant Ponthier arrive aux Stanley-Falls, à la tête d'une nombreuse expédition. En toute hâte, il réunit les embarcations nécessaires pour passer les rapides, remonter le Lualaba et rejoindre Rachid chez Kibonghé. Il quitte les Falls le 18 juin, bat l'ennemi à Kewe, à Bamange et s'empare de Kirundu, la résidence de Kibonghé. Il a ensuite à livrer vers l'est de terribles combats, au cours desquels il est puissamment secondé par le lieutenant Lothaire, commissaire du district des Bangalas, le capitaine Hanquet, le sous-lieutenant Henry, les sergents Van Lint et Decorte.

Le commandant Ponthier termine ses opérations de guerre contre les Arabes de Kirundu, puis se rend à Kasongo auprès de Dhanis. La situation est grave; un nouvel adversaire s'avance, mais Ponthier offre ses services.

Opérations contre Rumaliza : octobre 1893 à janvier 1894.

Sur ces entrefaites, Dhanis apprend par la rumeur publique et par ses éclaireurs qui se trouvaient à huit heures de marche au sud de Kasongo, que Rumaliza, le sultan d'Udjiji, se dirige vers cette place à la tête de forces considérables, trois mille soldats bien armés, ralliant en route les débris des bandes Sefu, Nserera et Munie Pembe pour venger les échecs subis par ses coréligionnaires. En aval de Nyangwe, se trouve Saïd-ben-Abidi, dont les forces sont inconnues.

Le commandant envoie une reconnaissance vers Rumaliza, à l'est, et se porte lui-même sur Nyangwe. Après avoir pu se convaincre que les forces de Saïd-ben-Abidi étaient insignifiantes, Dhanis remonte à Kasongo.

Ponthier arrive quelques jours après; malheureusement il n'a avec lui qu'une escorte de soixante soldats. Les deux commandants attendent les renforts qui vont arriver avant d'aller à la rencontre de Rumaliza qui s'avance jusqu'à six lieues de Kasongo.

Dès que les renforts leur sont amenés par Hamburgin, Dhanis et Ponthier quittent Kasongo, le vendredi 13 octobre, vers midi. La colonne expéditionnaire comporte environ huit cents hommes, quatre cents soldats réguliers dont deux cents de la côte et deux cents volontaires indigènes balubas, benamalela et batetelas dont l'instruction a été faite par le lieutenant Doorme. Elle est divisée comme suit: la garde du commandant Dhanis, celles du commandant Ponthier, les pelotons des lieutenants Lange, Doorme, Hamburgin, des sergents Collet et Van Riel. La colonne emmène en outre avec elle un canon Krupp de 7.5 de montagne, avec quarante-quatre obus et onze boîtes à mitraille. Enfin, elle est renforcée par les troupes irrégulières des chefs indigènes Ferhani, Uledi, Abedi (environ trois cents fusils à piston).

Après avoir parcouru une distance de douze kilomètres, la colonne franchit l'Ussugui et passe la nuit au village de Piani Mayenge. Le 14, elle traverse la Lulindi, importante rivière, et s'établit à Mwana Mkwanga, à deux heures environ du campement de la veille.

COMBAT DE LA LUBUKUIE: 15-19 OCTOBRE 1893.

Le 15 octobre, à sept heures du matin, la colonne, précédée des auxiliaires, se met en marche dans l'ordre suivant: lieutenant Doorme, commandant Dhanis, commandant Ponthier, lieutenant Hamburcin avec le canon, lieutenant Lange, sergent Van Riel défendant les bagages, sergent Collet protégeant l'arrière-garde.

Le but de cette marche est de contourner la position ennemie de façon à prendre les retranchements à revers. Les Arabes se trouvent établis dans différents forts dont deux, situés entre les rivières Lulindi et Luama, affluents du Lualaba, sont des ouvrages importants, admirablement construits et bien défendus. Les fortifications arabes sont généralement plus faibles du côté opposé à l'ennemi. L'opération réussit. Toutefois, à un croisement de route, le flanc gauche de la colonne est attaqué par des éclaireurs ennemis. Les pelotons du lieutenant Lange et du sergent Collet s'établissent alors à ce croisement, pendant que la colonne défile, et la marche de flanc peut continuer sans encombre jusqu'à une heure de l'après-midi. A ce moment, la colonne prend à gauche et, à travers la brousse, marche à l'attaque d'un boma dont, à la faveur des hautes herbes, on peut s'approcher jusqu'à quatre cents mètres. Ce boma couvre environ un demi-hectare; il affecte une forme régulière, avec des angles arrondis, et il est surmonté d'une multitude de petits drapeaux.

Les troupes du lieutenant Doorme, soutenues par les hommes du lieutenant Lange, sont déployées en tirailleurs

et au coup de canon, signal de l'assaut, se précipitent au pas de charge vers le boma, sans brûler une amorce. L'ennemi ne tire pas davantage. Mais à une vingtaine de mètres du boma, les troupes sont accueillies par une fusillade des plus violentes. Malheureusement, les soldats se laissent aller à répondre à cette provocation ; les soutiens se fondent prématurément dans la ligne des tirailleurs. Les soldats postés à quelques mètres du boma ennemi engagent alors un feu roulant et, malgré les efforts des chefs du peloton, ils refusent d'aborder l'obstacle, réellement formidable, qui s'élève devant eux. Heureusement l'ennemi tire trop haut et ne cause pas grands dommages.

Au début de l'action, le lieutenant Lange est blessé. La situation devient critique et force les troupes d'attaque de se retirer. Pour protéger la retraite, Dhanis fait avancer le canon; mais la pluie de balles qui tombent aux environs de la pièce met les porteurs en déroute. Ils abandonnent le lieutenant Hamburcin, dont le peloton a été entraîné sur la ligne.

Forcés par les circonstances, ce dernier et le commandant Ponthier s'attellent eux-mêmes à la pièce.

Grâce à l'arrivée du lieutenant Doorme et de quelques hommes, le canon est amené à soixante-quinze mètres du boma et, sous sa protection, la retraite s'effectue dans le plus grand ordre.

A ce moment, une attaque se dessine vers la droite. Un second boma, dont on ignorait l'emplacement, se dresse de ce côté. Plus grand que le premier, puisqu'il couvre un hectare, ce boma est, de plus, à deux enceintes. L'ennemi en sort en masse pour tomber sur ses adversaires. La plus grande partie des troupes et le canon sont amenés et il ne reste devant le petit boma que les forces nécessaires pour en maintenir la garnison. Les troupes prennent position sur une crête à six cent

cinquante mètres de l'adversaire et ouvrent un feu bien nourri sur la position ennemie. Les Arabes abandonnent l'attaque.

La lutte a duré quatre heures sous un soleil de plomb. Les troupes, harassées, campent la nuit suivante sur une autre crête un peu plus éloignée.

La nuit se passe tranquillement, sauf une escarmouche qui se produit vers le matin.

Jugeant la position du campement peu favorable, Dhanis envoie une reconnaissance sous les ordres du commandant Ponthier, dans le but de rechercher un autre emplacement sur un plateau situé à droite, plus en avant. Pendant que s'exécute cette reconnaissance, le lieutenant Doorme et le sergent Collet repoussent une sortie de la garnison du petit boma qui tente de s'emparer du canon, tandis que le lieutenant Hambursin ouvre un feu d'artillerie bien ajusté sur le grand boma. Le commandant Ponthier, ayant été aperçu, est accueilli par une vive fusillade des Arabes; le lieutenant Lange va aussitôt le secourir.

L'emplacement ayant été reconnu excellent, le sergent Van Riel se dirige avec les charges vers le nouveau camp. Puis, les troupes engagées contre les forces du petit boma se mettent en retraite par échelons, précédées du canon, pour gagner le nouveau campement.

Le passage de la Lubukuie se fait difficilement, pour la bouche à feu, mais sur l'autre rive et à l'abri d'un coup de main, l'infanterie la devance et se porte sur la ligne Ponthier-Lange établie à quatre cents mètres du grand boma. Vers une heure, Dhanis fait cesser l'engagement, les troupes sont retirées et l'on occupe le nouveau camp.

Les troupes congolaises enferment ainsi les Arabes dans l'angle formé par le Lualaba et la Lulindi.

Les 17 et 18 octobre, Rumaliza se livre à plusieurs

attaques. Le 19, de grand matin, les Arabes font une sortie en masse et fondent sur les troupes de l'Etat de trois côtés différents, mais leur assaut est repoussé. Le commandant Ponthier, qui se trouve en première ligne, s'élance pour repousser l'attaque dirigée contre la partie du camp que défendait Doorme, mais il est mortellement frappé, les deux jambes fracassées par des balles. Il allait même rester aux mains de l'ennemi, — car, dans sa fougue, il n'a pas attendu ses hommes — lorsque le caporal Badilonga (Baluba) le dégage, tue quelques Arabes, et leur prend un drapeau.

L'attaque est repoussée de tous les côtés : sur la face antérieure par le lieutenant Doorme, à gauche par le lieutenant Lange et le sergent Collet, à droite par le lieutenant Hambursin et le sergent Van Riel. Trois fois l'ennemi revient à la charge, mais sans succès. Les hommes des commandants Dhanis et Ponthier sont en réserve. Profitant d'une accalmie, le lieutenant Hambursin revient au campement et décide d'achever la déroute des Arabes au moyen du canon. Pendant que la pièce gagne son emplacement de tir, une quatrième attaque se produit. Dhanis quitte Ponthier, s'élance au pas de course, soutenu par Doorme, Lange et Collet. L'ennemi est refoulé jusqu'au delà de la Lubukuie. Le canon active la déroute.

Après cinq heures d'un combat acharné l'avantage reste aux troupes de l'Etat, mais au prix de pertes sensibles. Le commandant Ponthier, mortellement atteint, succombera quelques jours plus tard, le 25 octobre. Le lieutenant Lange est hors de combat. Cinquante soldats réguliers et un très grand nombre d'auxiliaires sont restés sur le terrain depuis le commencement de la campagne.

Du côté de l'ennemi, l'Arabe Mohamedi, l'organisateur et le commandant des sorties, se trouve parmi les nombreux morts. La situation des troupes de l'Etat est néanmoins précaire, il ne reste plus que quarante cartouches par

homme pour les troupes régulières; et quant aux auxiliaires et aux alliés, la poudre et les capsules leur font complètement défaut.

Ne recevant pas de sérieux renforts, Dhanis est forcé de renoncer à attaquer de vive force les bomas et doit se borner à les surveiller jusqu'à ce que, réduits par la famine, les Arabes les abandonneront eux-mêmes.

Pour emporter un boma de vive force, le secours de l'artillerie est indispensable et Dhanis ne veut pas épuiser ses troupes en vaines tentatives; il attend donc l'arrivée des canons et des renforts demandés de tous côtés, pour attaquer l'ennemi dans ses retranchements.

Du 20 octobre au 16 novembre, une période de recueillement succède aux opérations. Les ennemis, découragés par leurs échecs successifs, se tiennent dans leurs bomas.

Dhanis prévoit que Rumaliza a de la peine à nourrir ses gens au nombre de six mille. La disette paraît se faire sentir, car le chef arabe cherche à traverser la Luama, rivière au delà de laquelle s'étend une province riche et fertile. Les troupes de l'Etat s'efforcent donc d'empêcher les Arabes de réaliser ce plan. Sur ces entrefaites, des espions apprennent que les Arabes attendent une caravane partie d'Udjiji avec de la poudre et divers approvisionnements. Aussitôt, de petites expéditions sont mises en campagne. Un chef auxiliaire parvient à surprendre le convoi qui, battant en retraite, vient tomber sur le sergent Albert Frees, envoyé dans la même direction. Prise entre deux feux, la caravane est anéantie. Frees fait, le soir même, sa rentrée triomphale dans le camp, où il ramène deux tonnes et demie d'excellente poudre allemande et soixante mille capsules.

Le capitaine de Wouters ayant rejoint la colonne le 20 octobre, avec quatre-vingts hommes, des vivres, des munitions et des marchandises, la situation s'améliore.

Le 25, jour de la mort de Ponthier, on apprend que les Arabes construisent un boma à Mwana Mkwanga et que Saïd-ben-Abedi, Kibonge et Rachid veulent tenter l'attaque de Kasongo. De Wouters, accompagné du sergent Collet et de soixante-dix hommes, va s'établir à Kwana Mkwanga pour surveiller ces forces. De temps à autre, on bombarde les bomas, les soldats réguliers font des patrouilles et les auxiliaires organisent de petites expéditions. A cette époque, le capitaine Doorme fait choix parmi les prisonniers d'un certain nombre d'indigènes et d'esclaves arabes, et les dresse comme soldats avec le plus grand succès. Ces recrues sont armées avec le butin rapporté par Albert Frees.

Le 30 octobre, on annonce que Bwana N'Zigi et Musongila s'avancent de Kabambare. Dans le but de les faire hésiter, Dhanis envoie une reconnaissance offensive qui détruit Kitumba Moyo. Le camp de Lubukuie ayant rendu critique la position de Rumaliza, celui-ci décide, pour se procurer des vivres, de construire un boma chez N'Teloï. De là, il pourra rayonner vers Ogella et s'approvisionner largement; en outre, il sera en état de s'y maintenir longtemps, ses positions étant imprenables de vive force à cause du manque de munitions d'artillerie. Pour s'opposer à ce dessein, le lieutenant de Heusch est envoyé chez N'Teloï avec soixante-cinq hommes et s'y établit avec l'aide du capitaine de Wouters; il a pour mission d'empêcher Rumaliza de passer la Lulindi.

Le 4 novembre, le chef arabe fait crier au camp de l'Etat qu'il offre le Malela, le Samba et Nyangwe, mais qu'il désire Kasongo. Aucune réponse ne lui est donnée. Les auxiliaires wazulas de de Wouters harcèlent nuit et jour les détachements ennemis ou des Arabes isolés, qui se rendent dans les champs de manioc pour y chercher de la nourriture.

Pendant la nuit du 15 au 16 de ce mois, les Arabes abandonnent leurs bomas de Lubukuie et de Mwana

Mkwanga. Les auxiliaires sont, dès l'aube, chargés de la poursuite, et les troupes régulières sont concentrées sur la position du capitaine de Wouters. Le lendemain, Dhanis regagne Kasongo avec sa garde personnelle, le sergent Van Riel et les hommes du commandant Ponthier, laissant, à Mwana Mkwanga, de Wouters avec tout le reste des forces.

Enfin, une colonne rendue aussi légère que possible et forte de deux cents soldats réguliers est chargée de reprendre contact avec les Arabes. Elle est commandée par le capitaine de Wouters, qui a sous ses ordres les lieutenants Doorme, de Heusch et Hambursin. Elle est, en outre, renforcée par les troupes auxiliaires d'Albert Frees, Piani Katambwe et Ferhani, comprenant environ sept cents fusils à piston. A huit heures du matin, la colonne se met en marche et suit une route semée de cadavres; elle s'arrête à deux heures dans un village abandonné.

Attaque du boma de Rumaliza.

De Wouters apprend que le boma ennemi, encore inachevé, se trouve dans une vaste plaine à une heure de marche du campement, et qu'il n'est occupé que par les gardes de Rumaliza et de Sefu. Il décide de l'attaquer à l'improviste. Vers deux heures et demie, la colonne se met en marche dans l'ordre suivant: lieutenant Doorme, capitaine de Wouters, lieutenants de Heusch et Hambursin, les auxiliaires. A la sortie du bois, le caporal Badilonga, qui avec dix soldats forme la pointe de l'avant-garde, aperçoit quelques hommes devant lui. Des coups de fusils sont tirés. Doorme, qui commande l'avant-garde, fait sonner la charge et s'élance en avant avec son peloton, mais au lieu de déboucher dans une vaste plaine, comme il s'y attendait, il aperçoit le boma ennemi à deux cents mètres devant lui.

De nombreux chimbèques se trouvent devant le boma, ce qui a pu faire croire que celui-ci était inachevé. L'ennemi surpris se sauve dans la forêt ou se précipite à l'intérieur du fort. Il est vivement attaqué par les Balubas du lieutenant Doorme, qui en tuent un grand nombre et pénètrent dans les chimbèques. Les autres compagnies entrent successivement en ligne, prenant position sur la droite. Le lieutenant Doorme s'aperçoit qu'il a donné contre la partie droite de la face antérieure du boma. Les autres pelotons qui ont pris le pas de course débouchent successivement. Le capitaine de Wouters se porte contre la partie gauche de la face antérieure et la face gauche; de Heusch contourne le boma et attaque la face postérieure, espérant trouver un point faible. Hambursin, appelé par Doorme, va prolonger la droite de ce dernier. Il est alors évident que le boma est fermé de toutes parts.

Toutefois, sur la face postérieure, les sticks ne sont pas jointifs, il y a une ouverture de trois à quatre mètres et un coup de main peut réussir. Jugeant avec raison qu'il a la clef de la position, de Heusch demande du renfort et s'élance pour pénétrer dans le boma.

Malheureusement, au moment où le succès va couronner ses efforts, il tombe mortellement frappé d'une balle et une partie de ses hommes l'abandonnent. Frees et Badilonga s'élancent seuls pour arracher leur chef à l'ennemi. Ce malheur rend courage aux Arabes et les détermine à tenter une sortie par la brêche de la palissade. Immédiatement prévenu de la situation par Badilonga, le capitaine de Wouters accourt avec une demi-douzaine d'hommes et trouve Frees tenant encore à son poste. La sortie est repoussée. De Wouters emporte son camarade qui a déjà rendu le dernier soupir. Les troupes régulières enlèvent les morts et les nombreux blessés, mais pendant ce temps les Arabes attaquent sur leur face antérieure les hommes de de Heusch qui ont tous fui épouvantés; ceux du

capitaine de Wouters, qui ne sont plus soutenus par leur chef, rétrogradent et ne sont plus couverts par les chimbèques. Comme le retranchement est partout terminé, de Wouters ne peut compter l'enlever de vive force; aussi il doit se résigner à la retraite, qui se fait en bon ordre.

Dans le bois situé à cent cinquante mètres du boma, une petite arrière-garde est constituée par des Balubas et des Manyangas, sous les ordres des lieutenants Doorme et Hamburcin. Quelques Arabes suivent la colonne jusqu'au village où elle s'est arrêtée le matin, et là une vive fusillade les met en fuite. Le lendemain, la colonne reprend la route de Mwana Mkwanga où elle arrive vers dix heures. Cette rencontre coûte à l'Etat, outre le lieutenant de Heusch, quatre morts et dix blessés. L'ennemi a fait de grandes pertes, quarante fusils à piston, deux fusils perfectionnés, de la poudre, des capsules, ainsi que quantité d'autres objets lui ont été enlevés.

Au cours d'une des charges, Sefu a reçu une blessure mortelle dont il meurt quelques jours plus tard.

Pendant dix jours, l'on n'entreprend plus aucune opération nouvelle.

COMBATS DE LA LULINDI, DÉCEMBRE 1893 ET JANVIER 1894.

Le 26 novembre, le bruit se répand que Rumaliza a passé sur la rive droite de la Lulindi. Une colonne sous les ordres du capitaine de Wouters, comprenant les lieutenants Doorme et Hamburcin, part de Mwana Mkwanga pour Bena Musua, afin d'observer l'ennemi et lui barrer la route de Kasongo.

Le lieutenant Lange garde le camp avec le lieutenant Middagh et le sergent Van Riel.

Dès le 29, la colonne de Wouters s'installe à Bena Musua, et exécute journellement des reconnaissances. Les auxi-

liaires Albert Frees et Piani Katambwe font de même.

Rumaliza a reçu des renforts sérieux, puis il a un fort important et bien construit sur la rive droite de la Lulindi et trois forts avancés, plus petits, dans la direction de Kasongo. Le boma est relié, par un petit pont jeté hâtivement sur la Lulindi, au fort d'Ogella où de Heusch vient de trouver une mort glorieuse. Une ligne de communication parfaitement sûre est ainsi réservée avec la grande place forte de Kabambare, occupée en ce moment par Bwana N'Zigi (1).

Tous ces bomas sont établis l'un près de l'autre en pleine forêt, dans de petites clairières d'un accès extrêmement difficile. La ligne en est, pour ainsi dire, perpendiculaire à la Lulindi. Rumaliza occupe une position excessivement solide.

Vers cette époque le commandant Gillain, le lieutenant Augustin et le sous-lieutenant Middagh font leur entrée à Kasongo avec quarante-cinq hommes. D'autre part, le 4 décembre, une colonne amenée de Lusambo jusque près de Nyangwe par l'inspecteur d'Etat Le Marinel était arrivée à Kasongo. Elle se composait du capitaine Collignon, du lieutenant Franken, de vingt hommes et de nombreuses charges, comprenant trois cents fusils perfectionnés, seize cents fusils à piston et beaucoup d'étoffes, de cartouches, de poudre et de capsules. Quant au détachement amené des Falls par Rom et Van Lint, il ne comprenait que des recrues n'ayant jamais vu le feu.

Le commandant Dhanis expédie, le 20 décembre, tous les

(1) C'est, on s'en souvient, ce dernier chef arabe qui avait ordonné et dirigé contre la station des Falls l'attaque qui avait abouti à la défaite de Deane et de Dubois et à l'établissement de la domination arabe sur le Congo même. Stanley avait ultérieurement ratifié ce fait accompli, en installant aux Falls en qualité de gouverneur, investi d'une autorité absolue, Tippo-Tip, le principal marchand d'esclaves.

officiers et soldats disponibles, de Kasongo à Bena Musua, où il arrive lui-même le 23. Le même jour, il tient un conseil de guerre, à l'issue duquel il se décide à diviser ses forces, en vue de couper, dans la mesure du possible, les Arabes de leurs communications. Il sait de source absolument certaine que Rachid et les autres Arabes de Stanley-Falls, qui ont été rejetés dans le sud par le commandant Ponthier lors de la campagne qu'il a faite à Kirundu et sur la rivière Lowa, se sont maintenant réunis et arrivent tous ensemble du nord-est pour rejoindre Rumaliza. Il faudrait pouvoir amener les indigènes du district tout entier à faire cause commune avec les troupes de l'Etat et à les pourvoir de vivres, en affamant, au contraire, Rumaliza.

Le 24 et le 25 décembre, le commandant Dhanis envoie des détachements s'établir aux endroits les plus favorables et les plus rapprochés qu'ils peuvent des forts ennemis. Le détachement commandé par le capitaine Gillain, qui a sous ses ordres Rom, Collignon, Augustin et Van Lint, se dirige vers le nord-est; il comprend cent quatre-vingts soldats de l'Etat et deux cents hommes des troupes auxiliaires (gens de Gongo Lutete.) Gillain a reçu la mission de rallier le plus grand nombre d'hommes possible et de couper la retraite à Rumaliza, ou de l'empêcher de faire sa jonction, vers le sud, avec les Arabes de Rachid. Cette colonne doit enfin coopérer au blocus des bomas ennemis.

Après quatre heures de marche, le capitaine Gillain qui s'était dirigé d'abord vers Mwambu, arrive au village abondonné de Bena N'Guia, dont les habitants ont eu soin d'incendier toutes les cases.

Le 24 décembre, de Wouters, avec quatre cents auxiliaires et deux cent cinquante soldats réguliers, accompagné des lieutenants Doorme et Hamburcin, des sergents Destrail et Collet, quitte Bena Musua avec un canon Krupp, et se porte vers le sud-est; il va s'établir à Bena Kalunga, non

loin du grand boma de Rumaliza. Dhanis se trouve avec le docteur Hinde, le lieutenant Franken, au camp de Bena Musua sur la grand'route de Kasongo, position intermédiaire entre les deux autres. Il y a été rejoint par Mohun, agent consulaire des Etats-Unis, qui, après avoir pris part à l'expédition du commandant Chaltin à Riba-Riba, a conduit une colonne de ravitaillement de Lusambo à Kasongo. La force du camp de Bena Musua est de cent vingt soldats.

En attendant le jour du combat décisif, les hommes souffrent du froid et de l'humidité. Le matin, le thermomètre marque à peine 15° à 16°, il monte jusqu'à 30° et 35° vers midi, pour redescendre graduellement jusqu'à la nuit. Les pluies sont fréquentes, ainsi que les tornades.

Ayant sous ses ordres le sergent Van Riel, cent vingt-cinq hommes et un canon Krupp, le lieutenant Lange occupe une très forte position à Mwana Mkwanga, et surveille le boma d'Ogella et la route de Kabambare. Kasongo est occupé par le lieutenant Middagh et le sergent Pirotte. Enfin, le lieutenant Lemery, assisté du sergent Breugelmans, commande l'importante position de Nyangwe, assure les différents services de la zone arabe et tient en échec les forces de Munie Kuia et de Munie Chabudu, (deux à trois mille fusils) qui sont à l'est de Nyangwe.

Lemery se trouve dans une position fort dangereuse, car Rachid et ses troupes, arrivant du nord, peuvent à chaque instant abandonner leur tentative de jonction avec Rumaliza et marcher sur l'ancienne capitale arabe.

De Wouters constate que, grâce à la nature du sol et à l'existence d'une brousse fort épaisse, il peut approcher d'un des forts de Rumaliza sans être aperçu de l'ennemi. Il décide aussitôt de pratiquer une brêche qui lui permettra d'enlever le fort.

Le 28, donc, à six heures du matin, un canon lui ayant été envoyé, le courageux officier commence son entreprise après une canonnade régulière qui se continue jusqu'à neuf heures; une fusillade nourrie crépite des deux côtés du fort. Malgré un tir de quarante obus, l'attaque ne réussit pas, la brêche produite n'ayant pas plus d'un mètre de largeur, bien que de Wouters ait fait avancer le canon jusqu'à moins de cent yards du fort.

Pendant ce temps le commandant Gillain, le capitaine Rom et le lieutenant Augustin quittent le camp de Bena N'Guia, à huit heures du matin, pour reconnaître exactement la position du boma et attaquer par derrière le fort principal. Après une heure et demie de marche lente à travers la forêt épaisse et marécageuse, ils arrivent près du fort de Rumaliza. Un silence de mort règne. Tout à coup un indigène, perché probablement sur les épaules d'un Arabe, aperçoit la colonne et donne l'alarme. La troupe continue d'avancer et, dix minutes après, débouchant dans une clairière, elle découvre, à deux cents mètres environ, une palissade surmontée d'une rangée de sticks: c'est le boma ennemi. Rom déploie son peloton en tirailleurs et dirige sur le fort plusieurs feux de salve, auxquels les Arabes répondent par une fusillade des plus vives. Gillain est repoussé avec de grandes pertes. Le combat dure vingt minutes environ; de Wouters et Doorme conduisent alors leurs soldats à l'assaut, mais tous leurs efforts ne peuvent déterminer leurs hommes à escalader la brêche. Jugeant qu'il n'y a aucun avantage à attaquer un ennemi parfaitement abrité dans ses retranchements, de Wouters ordonne la retraite. Les défenseurs du fort ne comptent qu'une douzaine de morts. Quant à l'Etat, il perd huit hommes: quatre sont blessés et quatre prisonniers.

A ce moment Dhanis se trouve aux prises avec de nouvelles difficultés. Il vient d'apprendre que Bwana N'Zigi a reçu du Tanganika d'importants renforts et d'abondan-

tes munitions et a quitté Kabambare pour opérer sa jonction avec Rumaliza. Il est arrivé à Kitumba Moyo.

Le lieutenant Hamburcin, à la tête d'un détachement composé de tous les hommes — soit quatre-vingt-dix soldats réguliers et deux cents auxiliaires — que l'on peut sans danger distraire du corps d'opération, reçoit l'ordre de couper la retraite à Bwana N'Zigi, ou tout au moins de le repousser. Hamburcin est obligé de faire un détour, car toute la région de la rive gauche de la Lulindi, à l'exception des environs de Mwana Mkwanga, sur l'extrême droite, est au pouvoir des Arabes. Ayant perdu beaucoup d'hommes par suite des combats et d'une épidémie de petite vérole, il se trouve dans la nécessité de se retirer. Il a pourtant réussi à infliger de telles pertes à N'Zigi que celui-ci, aussitôt après le départ de son adversaire, reprend la route de Kabambare, renonçant à secourir Rumaliza. Lors de la prise de cette place, survenue peu après, il prend la fuite pour Zanzibar.

Le 30 décembre, Dhanis apprend de Basoko qu'aucun secours ne peut lui être envoyé. Mohun s'offre aussitôt à descendre le fleuve jusqu'à cet endroit et à amener les renforts qu'il pourrait réunir. Il se met en route à cet effet, le 1 janvier 1894.

Le 8 janvier, le capitaine Collignon quitte le commandant Gillain et va s'établir à Bena Bwese, en face de deux forts avancés des Arabes. Quatre-vingts hommes y sont campés sous les ordres de Collignon et Van Lint. Le demi-cercle formé par les troupes se trouve ainsi complété, et des patrouilles peuvent librement circuler, dans une sécurité relative, entre les différentes positions; par ce fait les Arabes sont réduits à ne plus tirer leurs approvisionnements que de la rive gauche de la Lulindi. Ils éprouvent bientôt de grandes difficultés pour nourrir leurs hommes, étant donné que suivant leur invariable coutume, ils ont

dévasté la plus grande partie de la région qu'ils ont traversée.

Dhanis est rejoint au camp par le commandant Lothaire, qui à l'arrivée de la réquisition à Bangala, a repris en toute hâte la route des Falls. Il est accompagné des lieutenants Bortzell et Henry et de deux cents soldats bangalas. Dès le lendemain de son arrivée, Lothaire se met en marche pour retrouver de Wouters au camp de Bena Kalungu. Le 10, Dhanis part pour visiter le camp commandé par le capitaine Collignon à Bena Bwese.

Le 12, Lothaire et de Wouters, Doorme et Henry prennent position à douze cents mètres en face du boma de Rumaliza, dans une position intermédiaire entre celui-ci et son premier fort avancé. La présence des forces de l'Etat sur ce point constitue ainsi une menace et un danger pour chacun des deux bomas. Des tireurs ennemis placés en embuscade et qui veulent défendre l'accès de la position sont délogés par les lieutenants Doorme et Henry. A six heures du soir, les Arabes se retirent. La nuit est calme.

Le 13, après une reconnaissance, le commandant Lothaire s'établit à trois cents mètres du boma. Rumaliza, s'imaginant que les troupes n'exécutent qu'une simple reconnaissance, ne les attaque point avant qu'elles aient en partie fortifié leur camp.

Vers trois heures du soir, le détachement du lieutenant Hambursin et du sergent Collet, (quatre-vingt-dix soldats réguliers et deux cents autres) rentre de Kitumba Moyo et reprend l'emplacement occupé la veille par Lothaire. Le but de ce mouvement est d'affamer l'ennemi pour le faire sortir de son retranchement et de l'obliger à combattre en rase campagne. Les Arabes paraissent fort inquiets de ce mouvement et renforcent leurs palissades.

Le 14 janvier, dans la matinée, les capitaines Lothaire et de Wouters sont installés avec leurs troupes à cinq

cents mètres du camps de Rumaliza et, le même jour, le lieutenant Hamburcin arrive au camp de Lothaire avec un canon Krupp. L'attaque décisive n'est pas prévue pour ce jour là. Les communications directes, jusque là impossibles, entre les divers camps peuvent être établies.

La concentration de ces forces s'opère à proximité du boma principal de Rumaliza. Comme de Wouters a un canon et douze obus avec lui, le capitaine Lothaire propose d'en lancer quelques-uns sur le fort arabe pour repérer la distance, en prévision de l'action arrêtée pour le lendemain. On charge immédiatement les obus, et un emplacement favorable pour le canon est recherché. Le guidon de celui-ci manque, le lieutenant Rom en fabrique un en bois, qui heureusement peut être utilisé.

Le coup d'essai a d'autres résultats que ceux que l'on attendait. Vers dix heures, un premier obus est tiré: il défonce l'habitation de Rumaliza et, en éclatant, communique le feu à la toiture. Le vent étend l'incendie aux huttes environnantes, couvertes d'un chaume épais. Les gens du boma répondent d'abord par un feu violent; mais les boîtes à mitraille lancées par le canon immédiatement après l'obus et la fusillade des soldats ont raison de leur résistance, en empêchant les défenseurs d'éteindre l'incendie; un peloton exécute des feux de salve dans le même but. Le feu se propage et pour profiter de cette circonstance favorable, l'attaque est décidée.

Le commandant Lothaire lance les troupes en avant. Le boma ressemble à un immense brasier. Les lieutenants Henry et Doorme le contournent par la droite et par la gauche pour couper la retraite aux Arabes. De Wouters attaque de front la face où l'incendie commence à gagner la palissade. Les Arabes, ne pouvant plus s'abriter derrière leurs retranchements, se décident à quitter le boma, par une issue dérobée. Pris entre deux feux, à l'arrière du boma, ils s'enfuient de tous côtés, poursuivis à outrance

HAMBURSIN.

ROM.

Clichés du *Mouvement géographique*.

par les auxiliaires. De nombreux fuyards se noient dans la Lulindi. Les Arabes ont près de mille hommes tués aux environs du boma. Une grande quantité de leurs munitions a sauté par suite de l'incendie. Rumaliza a pu s'échapper à la faveur de la fumée intense qui se dégage du brasier. A deux heures de l'après-midi, les troupes de Lothaire sont maîtresses de la place.

La première enceinte du boma mesurait deux cents mètres de profondeur sur cent vingt à cent trente mètres de largeur. Le fort de l'intérieur était occupé par les chefs arabes en personne et leurs meilleurs soldats armés, pour la plupart, de fusils rayés martini, express, etc. La garde particulière de Rumaliza se composait de soixante guerriers d'élite.

Immédiatement après sa victoire, Lothaire part avec de Wouters et Hamburgin pour aller faire le blocus du boma de M'Zee Kondo, situé à deux kilomètres et demi de celui de Rumaliza et à trois quarts d'heure de marche de deux petits bomas d'avant-garde, défendus par Bwana M'Zigi. Le commandant complète le cercle d'investissement autour du boma.

Pendant que ces heureux événements se déroulaient, Dhanis se trouvait à Bena Bwese et entamait des négociations pour la reddition des bomas d'avant-garde, distants de mille mètres environ de son camp. Apprenant le succès de Lothaire, il le rejoint au boma intermédiaire. Gillain, qui y était arrêté en reconnaissance, reçoit l'ordre de s'opposer à la fuite des défenseurs des bomas d'avant-garde. Dhanis travaille lui-même à la reddition du boma intermédiaire.

La ligne est avancée de telle sorte que les hommes se trouvent entre l'ennemi et le ruisseau d'où il tire sa provision d'eau. Ces positions sont maintenues trois jours et trois nuits;

l'ennemi entretient un feu bien nourri auquel les troupes de l'Etat ne répondent que lorsque les Arabes tentent une sortie. Le quatrième jour, les chefs ennemis envoient, sous un drapeau de parlementaire, dix hommes, pour offrir au commandant dix fusils en échange d'une cruche d'eau. Dhanis ordonne qu'une cruche d'eau leur soit apportée, mais au lieu de la leur remettre il la répand sur le sol devant eux. En une demi-heure, le fort a capitulé: les hommes ayant vu de l'eau, rien ne peut plus les retenir. Ils se hâtent d'empiler leurs armes dans le camp de l'assaillant. Le fort arabe est fouillé, par crainte de trahison ; les malheureux peuvent alors se ruer vers la rivière, dans laquelle ils se plongent. A peine l'ennemi, pressé par la soif, s'est-il livré corps et armes, qu'une tornade survient et la pluie tombe assez abondamment en dix minutes pour pouvoir approvisionner la garnison d'eau pour un mois.

Par cette capitulation deux mille prisonniers, six cents fusils, vingt fusils à répétition, vingt barils de poudre, vingt boîtes à capsules tombent aux mains de l'Etat.

Pendant que se passait cet heureux fait d'armes, le commandant Gillain quittait Bena N'Guia et rejoint Collignon.

Le commandant Rom, ayant accepté un coran apporté par un messager de Bwana M'Zigi, pénètre audacieusement dans le fort ennemi, discute les termes de la capitulation et échange un drapeau de l'Etat contre l'étendard du chef arabe. Les deux bomas d'avant-garde se rendent alors au commandant Gillain.

La prise des bomas de Rumaliza étend le domaine de l'Etat à toute la région qui s'étend en amont de Kasongo. Sur la route du Tanganika, l'ennemi n'occupe plus que Kabambare, Ouheya et Mazance.

Prise de Kabambare; 25 janvier 1894.

Le 18 janvier, une colonne comprenant quatre cents soldats réguliers et un grand nombre d'auxiliaires est lancée sur les traces de Rumaliza ; elle est commandée par Lothaire, de Wouters et Doorme, assistés de Hamburcin, Franken, Henry et des sergents Collet, Van Riel et Destrail.

Le 25 du même mois, à quatre heures de l'après-midi, après une marche forcée, la colonne surprend Kabambare, et s'y précipite avant que les Arabes aient même eu le temps de fermer les barrières. Les indigènes et les esclaves des champs environnants sont restés indifférents à la marche des forces de l'Etat. Ce succès, aisément remporté, peut être attribué à l'excellente ligne de conduite que le commandant Dhanis à suivie durant toute la campagne, et qui consiste à ne jamais permettre que les indigènes soient molestés ou confondus avec l'ennemi, à moins qu'eux-mêmes n'attaquent les troupes de l'Etat sous le drapeau arabe. Les indigènes du pays entier ont eu connaissance de ce fait, et à l'approche de Lothaire, au lieu de s'enfuir frappés de terreur, ils attendaient simplement avec curiosité le passage des troupes.

Rumaliza s'est échappé dans la grande forêt, accompagné de quatre hommes seulement, et s'est réfugié sur le territoire soumis à l'autorité d'une puissance étrangère.

Dhanis est nommé inspecteur d'Etat, le 29 janvier 1894.

Jonction avec les forces antiesclavagistes.

Le 30 janvier, le capitaine de Wouters et le sergent Van Riel, avec quarante hommes, sont dirigés sur M'Towa et Albertville, pour faire leur jonction avec les troupes antiesclavagistes.

De Wouters rencontre le capitaine Descamps à Miketo, à douze lieues d'Albertville. Celui-ci, qui vient précisément de prendre le commandemant des troupes antiesclavagistes,

des mains du capitaine Jacques, a immédiatement organisé une expédition et s'est mis en campagne.

Le 13 février, le commandant Lothaire arrive devant le boma de Songhera, sur le chemin de Mazance, route de retraite de Rumaliza. Ce boma se rend sans combat.

Le 19 février, de Wouters et Descamps le rejoignent à Songhera et marchent avec lui vers le nord-est sur la route d'Udjiji, direction dans laquelle les restes des forces arabes se sont dérobées.

La colonne arrive le 30 à Mazance, où se profilent encore deux bomas inachevés et tombant en ruines. Les Arabes qui les occupaient se sont enfuis vers les possessions allemandes.

Le 17 mars, Lothaire est dans l'Uvira. Il y trouve le fort de Bwana Soro, heureusement inachevé; commencé depuis six mois, ce boma était formidable et s'il eût été défendu, il eût arrêté la colonne pendant longtemps.

Dans l'entretemps, Mohun est revenu de Basoko avec une centaine d'hommes, que commande le lieutenant Bauduin; mais la campagne est virtuellement terminée: la route vers le Tanganika est ouverte!

Le commandant Dhanis charge le docteur Hinde, Mohun et le lieutenant Bauduin de rechercher une route par eau vers le grand lac. Après bien des difficultés, les voyageurs parviennent, le 4 avril 1894, à M'Buli, sur la Lukuga, point extrême atteint par Thomson et Delcommune.

Le 30 mars, un poste, fondé de concert avec l'expédition antiesclavagiste, est installé à Bakari, sur le golfe de Burton. Le lieutenant Lange en prend le commandement, avec quarante-deux anciens soldats, qui lui serviront à encadrer les troupes qu'il formera sur place.

A la même date, Lothaire, Hamburcin, Henry et Destrail quittent le lac pour rentrer à Kabambare. Un grand camp retranché y est créé pour parer à un retour offensif des Arabes du sud et de l'est. Le commandement en est con-

fié au lieutenant Hambursin, avec le sergent Collet comme adjoint. Tous les indigènes font leur soumission.

Lothaire rentre à Kasongo le 19 avril et ramène avec lui Rachid, l'ancien vali des Stanley-Falls; Nserera et Bwana Amici ont été faits prisonniers. Les Arabes qui sont accusés d'avoir participé au massacre d'Européens sont traduits devant un conseil de guerre et jugés selon les lois militaires. Saïd-ben-Abedi est acquitté.

La campagne arabe, la plus brillante page de l'histoire du Congo, est terminée; elle n'a pas duré moins de dix-neuf mois. Les Belges s'y sont grandis en fournissant, à l'envi, des traits d'héroïsme sublime. « En moins de deux » ans, grâce à la continuité d'action, la ténacité et le dévoue- » ment de ces vaillants officiers qui portent les noms de » Dhanis, Chaltin, Ponthier et tant d'autres, la traite est » définitivement vaincue, domptée et les bourreaux de » l'Afrique centrale sont anéantis. La domination si altière » et si cruelle des Arabes, après deux années de lutte, » a vécu. »

Comme résultat géographique la campagne arabe a amené la reconnaissance de tout le pays compris entre le coude du Sankuru et le Tanganika, ainsi que l'occupation du territoire situé entre le lac Moero et le lac Kivu. Le Manyema tout entier est au pouvoir de l'Etat. Ces victoires vengent le massacre des Européens de Kasongo, de Riba-Riba, de l'expédition Hodister, ainsi que le meurtre d'Emin Pacha. Rumaliza, à peu près seul, est parvenu à échapper au châtiment. Rachid, qui est interné dans le district du Kwango, y crée l'établissement agricole de Bokala. Quant au vieux Tippo-Tip, l'ami de Livingstone, de Cameron, de Stanley, de Juncker, installé à Zanzibar, il médite mélancoliquement sur la ruine et la disparition de ses enfants et de ses proches.

L'action militaire terminée, l'heure du repos ne sonne pas encore pour Dhanis; une dernière tâche devait encore lui être dévolue.

Choisissant la voie des Falls pour se diriger vers Boma, il quitte Kasongo, le 20 avril. Il descend la rivière et visite une dernière fois Nyangwe. Arrivé à Kirundu, le 5 mai, il trouve le district en pleine ébullition, et s'y arrête le temps nécessaire pour y rétablir l'ordre. Il fait étape aux Falls et dans les postes secondaires qui relient les centres principaux, pour y donner les instructions pour l'organisation définitive de la zone arabe.

Dhanis s'embarque à Boma en septembre 1894, à bord du steamer *Koningin Wilhelmina* de la *Nieuwe Afrikaansche Handelsvennootschap*. Il est accompagné du chef arabe Saïd-ben-Abedi et de Piani Senga, ainsi que du fils de Gongo Lutete.

Le jeudi 11 octobre, à huit heures du matin, la *Koningin Wilhelmina* passe devant Flessingue. Aussitôt l'*Emeraude*, malle de l'Etat, qui s'est portée à sa rencontre, se dirige vers elle et l'accoste pour permettre au colonel Donny, représentant du roi, au secrétaire d'Etat van Eetvelde et au colonel Rouen, des grenadiers, de monter à son bord et de congratuler le vainqueur de Nyangwe et de Kasongo. Dhanis est accueilli en héros par la population anversoise.

Le lendemain, il est reçu solennellement à l'hôtel de ville par l'administration communale, et une manifestation grandiose lui est réservée le même jour au Cercle artistique d'Anvers. Au cours de cette dernière cérémonie, M. l'échevin Van den Nest lui remet, au nom du commerce anversois, un sabre d'honneur dont la poignée est sculptée par Louis Dupuis.

Le vendredi 13 octobre, Dhanis, à son arrivée à Bruxelles, est acclamé en triomphateur et reçoit les félicitations de Son Altesse Royale le prince Albert de Belgique.

Diverses manifestations sont organisées en l'honneur du

vainqueur des Arabes: des banquets lui sont offerts, notamment au mess des grenadiers et au Cercle artistique, à Anvers. Dhanis est reçu par la Société de Géographie de cette ville.

Il est créé baron le 28 octobre 1893.

Le 6 novembre 1895 le baron Dhanis se rend une troisième fois au Congo, comme vice-gouverneur général. On prépare à ce moment l'expédition du Nil contre les Madhistes: les Anglais par l'Egypte, les Belges par le Congo, se proposent d'aller entamer la puissance du fanatique Abdullah.

EXPÉDITION DU NIL.

Dhanis, investi du commandement supérieur des districts des Stanley-Falls, de l'Aruwimi et de l'Uele, est chargé de se rendre dans l'enclave concédée à l'Etat par la Grande-Bretagne, en vertu du traité du 12 mai 1894, et d'organiser cette vaste bande de territoire au point de vue défensif. Avant d'arriver aux Falls, il parcourt les districts de l'Equateur et de Bangala.

Tandis que le commandant supérieur quitte les Falls, le 27 juin 1896, afin d'inspecter Nyangwe et Kasongo et de rejoindre au camp de cette dernière place ses anciens soldats, le commandant Mathieu se rend à Kirundu et se dispose à se porter vers l'est. Mathieu doit profiter de la ligne d'opération des Arabes pour se diriger vers le lac Albert, établir des installations provisoires à Kavalli et y préparer la concentration éventuelle de l'expédition.

Dhanis trouve le camp de Kasongo complètement désorganisé par suite du départ de Doorme, qui a dû rentrer en Europe pour cause de maladie. Il ne peut compter que sur quelques centaines de soldats. Par surcroit de malheur, une sinistre rumeur se répand: les anciens révoltés de Luluabourg se dirigent vers le sud-ouest de Kasongo. Dans ces conditions, le commandant Michaux est chargé

d'organiser une expédition contre les rebelles, et de ramener tous les anciens soldats aux Stanley-Falls. La colonne marchant vers le Nil se voit ainsi privée des meilleurs soldats de la province.

Dhanis ne séjourne que quelques jours à Kasongo et descend aux Falls pour y attendre l'arrivée du gouverneur général Wahis.

Des ordres d'Europe font activer les préparatifs de l'expédition. Chaltin part de Dungu vers le Nil (1).

Mathieu, nommé commandant de l'avant-garde, et rappelé de Kirundu en septembre 1896, se dirige des Stanley-Falls vers Arakubi, Kilonga-longa, Irumu. Le commandant Julien suit la même route.

Enfin, le 30 septembre, le commissaire général Leroi, commandant en second de l'expédition, se met en marche avec le lieutenant Verhellen. Le 15 novembre, ils arrivent à Mawambi, changent leur escorte, et prennent avec eux soixante-dix-sept soldats batetelas. Le 8 décembre, le commandant Leroi quitte Irumu avec le lieutenant Verhellen, le sous-lieutenant Delecourt, les sergents Tagon et Closset et trois cents soldats; le docteur Vedy avec ses brancardiers les accompagnent. Le commandant Julien, le lieutenant suédois Croneborg suivent à un jour de marche.

Le 3 janvier 1897, Leroi apprend que Mathieu s'est suicidé la veille et le 4 janvier, il arrive à Andewabi où le premier bataillon de l'avant-garde se trouve installé. Du 4 au 19 janvier, il fait établir un poste et construire des maisons.

A partir du 20 janvier, la colonne du commandant Leroi exécute une marche forcée, laissant en route le commandant Julien, les lieutenants Croneborg, von Friesendorff et le sous-lieutenant Delecourt.

Mais le 14 février, les soldats de son escorte se révol-

(1) On connaît le résultat de cette marche heureuse qui se termine par la prise de Redjaf.

Baron DHANIS.

tent et massacrent Tagon et Adrianne, Melen, Inver et Closset. Le commissaire général Leroi lui-même tombe sous les balles de ses hommes. Le docteur Vedy et le lieutenant Verhellen peuvent s'échapper et vont rejoindre Spelier et Bricourt, à environ huit heures de marche du lieu du massacre. De là, ils rejoignent tous l'Uele.

Combat d'Ekwanga; 18 mars 1897.

A la nouvelle de ces terribles événements, Dhanis décide aussitôt d'occuper Ekwanga, localité située sur un affluent de droite de l'Ituri, pour y barrer la route aux rebelles et les empêcher d'arriver à Irumu qui contenait un grand approvisionnement de cartouches. Pour permettre le ravitaillement de ses troupes et afin d'obtenir des indications sur la marche des révoltés, le chef de l'expédition envoie, sous la conduite de sous-officiers noirs, des détachements chargés de réquisitionner des vivres dans les directions nord-nord-est et est. Malheureusement, ces détachements s'écartent de la voie qui leur est tracée et s'égarent vers le sud. Le 17 mars, l'ennemi s'avance sans encombre jusqu'à deux heures de marche d'Ekwanga. Dhanis n'est prévenu de l'arrivée des rebelles qu'à cinq heures du soir et il n'est plus possible de rappeler en temps utile les détachements envoyés aux vivres; plus de deux cents des meilleurs soldats sont absents.

Les forces de l'Etat ont pour elles la discipline et sont soutenues par le sang-froid de leurs officiers, mais leur nombre est sensiblement inférieur à celui de l'ennemi. Et cet ennemi n'est pas un nègre barbare, mal armé, ignorant la tactique européenne, c'est un soldat admirablement dressé par les officiers belges eux-mêmes et qui sait parfaitement se servir de son albini.

L'attaque se produit le lendemain dès la première heure. Dès le début de l'action, un certain nombre de soldats, originaires de la zone arabe, passent à l'ennemi et pro-

voquent une grande confusion dans nos rangs. De plus, les révoltés, portant la même tenue que les soldats, en profitent pour se glisser, sans être reconnus, dans le camp de nos troupes. Au cours même du combat, des miliciens balubas, tanganikas et monghelimas pillent les tentes des blancs. Pendant ce temps, les soldats postés à l'aile gauche pour disputer aux révoltés le passage à gué de l'Ituri, se sauvent au premier coup de feu tiré de la rive gauche; les soldats placés à droite, pris de panique, dirigent un feu désordonné dans la direction du gué, ce qui empêche l'organisation de toute défense sérieuse à cet endroit.

Aussi lorsque le baron Dhanis réussit à conduire en face du gué un détachement sous les ordres du commandant Julien et du sous-lieutenant Delecourt, beaucoup de révoltés ont déjà passé sur la rive droite et se livrent à une attaque acharnée contre la partie du camp où se trouvent les tentes des blancs. Ce point est vaillamment défendu par le lieutenant Croneborg, qui tombe mortellement frappé de deux balles. Au retour de Dhanis, son frère, le sous-intendant Dhanis, qui lutte avec lui près des tentes, a la cuisse traversée par une balle. Bientôt après, on annonce successivement au commandant en chef la mort du sous-lieutenant Delecourt et du commandant Julien, qui sont parvenus avec les débris de leur peloton à immobiliser les révoltés.

La fin héroïque de ces deux chefs est le signal de la débandade de leurs hommes, de sorte que le passage de la rivière n'est plus défendu. Il est huit heures du matin, et Dhanis qui n'a plus autour de lui que quelques Européens et un petit nombre de soldats restés fidèles, mais démoralisés, doit donner le signal de la retraite vers Irumu. Il fait emporter son malheureux frère, qui succombe quelques jours après. Les révoltés, à la suite de leur victoire, possèdent près de deux mille fusils albini, plusieurs

milliers de cartouches et un nombre considérable de fusils à piston.

Le 19 mars, la colonne arrive à Irumu. La disette l'empêche d'y rester, et la retraite se poursuit. Elle est troublée par plusieurs paniques provoquées par les soldats tanganikas, au nombre de deux cents, amenés par le commandant Hamburs in et qui en profitent pour faire défection. La colonne, ayant trouvé la station de Mawambi pillée par les déserteurs, marche vers Avakubi, où le commandant Henry vient d'arriver avec des renforts (1r avril) et s'emploie à reconstituer et à réconforter les troupes.

Dhanis regagne les Falls, avec Hamburs in, le 1er mars, pour y organiser les moyens de résistance, et après s'être entendu avec le commissaire de district Malfeyt, il prend la route de Kibonge, vers Nyangwe. Hamburs in meurt à la suite d'une attaque de fièvre hématurique.

Pendant ce temps les insurgés poursuivent leur course vers le sud, détruisant tout sur leur passage, et campent dans la grande plaine de la Lindi.

Marche du commandant Henry.

Le 7 mai, Henry accompagné de Derclaye, Friart, Kimpe, Rewers et Sauvage, quitte Avakubi et marche contre les révoltés. Le 17, il réoccupe Mawambi, où il installe Rewers avec vingt soldats, puis il se porte le 7 juin sur Kissenge, à la tête de trois cents hommes. En arrivant à ce village, le 21 juin, il apprend que depuis trois semaines les insurgés se sont retirés vers le sud. Il lance aussitôt la colonne sur leurs traces jusque sur la haute Lindi.

Cependant un des détachements des révoltés a fait une incursion dans la vallée de la Semliki, a même franchi la frontière de l'Etat et attaqué le fort anglais de Katwe. Le lieutenant Sannaes, avec quarante soldats, rallie la position, qui a reçu également un renfort de dix-sept soldats anglais. Sannaes repousse l'attaque des révoltés

et le 12 juin, il rejoint à Mukambi, le commandant Henry.

Le 28, la colonne campe à Kwa-Beni, et dès le lendemain, elle reprend sa marche.

Combat de la haute Lindi; 15 juillet 1897.

Les 12 et 13 juillet, la colonne rencontre quelques soldats ennemis égarés, qui lui apprennent que les révoltés ne les ont quittés que depuis deux ou trois jours. Le 14, Henry découvre un camp abandonné le matin même, et entend des coups de feu tirés dans les montagnes environnantes. La colonne serre de près les révoltés, et par une marche de nuit, parvient à se porter à trois cents mètres du camp ennemi, derrière une petite colline dont la crête permet de dissimuler les troupes de l'Etat et d'effectuer les reconnaissances préparatoires à l'attaque.

La colonne se propose de fondre sur l'ennemi dès l'aube. Le bruit d'une chute d'eau, d'au moins quarante mètres de hauteur, contribue à favoriser l'embuscade. Pendant la nuit, un boy fait prisonnier déclare que les révoltés sont campés en deux fractions, de forces à peu près égales, séparées par une distance d'une lieue environ: l'une a pour chef un nommé Kalula; l'autre qui se trouve en face des troupes de l'Etat est commandée par l'instigateur même de la révolte, Kandolo.

A quatre heures et demie, la colonne prend ses dispositions d'attaque. Le lieutenant Derclaye et le sergent Sauvage, son adjoint, déploient leurs deux cents hommes le long de la lisière même du camp ennemi, de façon à envelopper la position. Aucune sentinelle ne garde ce côté du camp, et pas un seul révolté ne se doute de la présence de nos soldats.

Le commandant Henry, suivi par les lieutenants Sannaes et Friart, avance avec le reste de la troupe comme réserve,

soit environ deux cent cinquante hommes. Le sergent Kimpe et quelques hommes gardent le camp.

L'action commence à cinq heures du matin et est si foudroyante que les révoltés ne tiennent qu'un quart d'heure. Ils prennent la fuite dans la direction du second camp, abandonnant femmes et bagages, la réserve de cartouches et plusieurs fusils albinis. Henry rassemble ses troupes sur la position même.

A sept heures, il est menacé par le deuxième camp. Cette attaque, faite par des troupes beaucoup supérieures en nombre, est si impétueuse que la première ligne plie sous le choc. A ce moment critique, Henry fait sonner « En avant » par tous les clairons. Les blancs donnent l'exemple d'un courage et d'un dévouement admirables en courant sus à l'ennemi et en entraînant leurs soldats, excités par le danger imminent. Sannaes tombe frappé, à bout portant, d'une balle d'albini. Les révoltés perdent pied et prennent la fuite dans toutes les directions après trois heures d'un combat acharné. La poursuite ne dure qu'une demi-heure, car les troupes sont harassées.

Après cette brillante victoire, qui fait tomber entre les mains du vainqueur une grande quantité d'armes et de munitions, Henry reçoit ordre de se diriger vers le Nil, avec le plus fort détachement possible.

Dhanis prend ses mesures pour exterminer les révoltés. Une colonne, commandée par Doorme, le docteur Meyers, les lieutenants Tombeur, Mellaerts, Adlersträhle, Paternostre et De Ceuninck, se dirige de Nyangwe vers le nord, par Micici, Shabunda et Kaware-ware, pour se mettre à la recherche des révoltés.

Au cours de cette marche, Doorme apprend que l'ennemi a réparti ses hommes en trois bandes: l'une comptant trois cents soldats, vient d'être envoyée dans la direction du Tanganika; une autre, composée de six cents hom-

mes, se trouve à Boko, enfin, à deux journées de marche du village campe Kandolo avec un millier d'hommes.

Combat de Boko; 23 décembre 1897.

Doorme demande vainement des renforts. Ne recevant aucun secours, il attaque l'ennemi, le 23 décembre, à Boko. Sa troupe est disposée en trois colonnes: le docteur Meyers au centre, le lieutenant Adlersträhle à droite, l'adjudant De Ceuninck à gauche. Les révoltés essuient une défaite sanglante et perdent leur chef Saliboko, mais ce succès est assombri pour nous par la mort du lieutenant Mellaerts.

Les survivants de la bande rebelle parviennent à s'échapper et à rejoindre un autre groupe de révoltés, celui de Kandolo dont l'effectif, grâce à cet appoint, est porté à douze cents fusils environ.

Combat de Piani Kikunda; 10 janvier 1898.

La colonne Doorme qui ne compte plus guère que cinq cents soldats, inflige des pertes sensibles à l'ennemi, dans l'engagement qui a lieu, le 10 janvier 1898, à Piani Kikunda, et où Kandolo trouve la mort. Mais après quatre heures de combat, elle a brûlé toutes ses cartouches et doit se retirer, en bon ordre, sur Kasoko, à l'ouest.

La route vers Nyangwe est ainsi ouverte aux révoltés. Dhanis envoie Glorie à Micici, où il compte se rendre lui-même le 20 février. Le lieutenant Van de Moere est chargé de former une colonne de quatre cents soldats à Kasongo et de prendre également la route de Micici.

Pendant que ces combats se livraient au nord de Nyangwe, de véritables catastrophes se produisaient à l'est de cette région. Ne se rendant pas compte de l'importance et du nombre des bandes révoltées qui sillonnaient la contrée, le chef de la zone du Tanganika avait donné ordre au lieutenant Dubois de marcher avec cent hom-

mes vers le lac Kivu. Surpris par le groupe de révoltés originaires du Tanganika, entre Kassege et Birisi, au nord du lac, Dubois et trente hommes furent massacrés le 13 novembre 1897. Le capitaine Tielemans recueillit à Karonvwe les soldats qui purent échapper au désastre, et se porta à M'Towa, où le commandant Debergh avait décidé de concentrer la défense.

Heureusement, en prévision de la marche des révoltés, une colonne s'organisait à Kasongo sous la direction des lieutenants Van de Moere et Stevens. A l'arrivée du courrier du capitaine Tielemans, annonçant la mort tragique du lieutenant Dubois, cette colonne fut dirigée sur le lac Tanganika, sous les ordres du commandant Long. Forte de cinq cents hommes, elle quitta Kabambare le 14 décembre. La troupe installée le 2 janvier 1898 chez le chef Simorane est surprise par les mutins pendant la nuit. Vers deux heures et demie, une pluie de balles s'abat sur le camp et tue le commandant Langhans, mais grâce au sang-froid des blancs et à la cohésion des soldats, l'attaque des révoltés est repoussée après trois quarts d'heure de combat.

Les mutins se réfugient alors à Baraka, le 25 janvier 1898, quelques jours après le départ de Long.

La colonne du commandant Debergh, partie par voie d'eau de M'Towa le 21 décembre 1897, était arrivée le 27 décembre à Uvira et avait réoccupé ce poste. Comprenant deux cents soldats, commandés par Deffense, Andrews, Chargois, Harinck et Mohonval, elle avait aussitôt pris ses dispositions pour anéantir les vaincus de Simorane, devenus les bourreaux des indigènes.

Combat de Kaboge; avril 1898.

A six lieues de Barako, la colonne se subdivise: un peloton devait suivre la plage, tandis que l'autre devait obliquer vers l'ouest, passer dans les montagnes, et atteindre

l'ennemi par derrière ou par le flanc. Le peloton de réserve avait mission de se porter au secours du peloton, qui serait le premier aux prises avec l'ennemi.

Le fort détachement du lieutenant Chargois, renforcé par le peloton de Deffense, est attaqué au sud de Kaboge. L'avantage d'abord se dessine du côté des insurgés. Les troupes de l'Etat combattent pendant plusieurs heures contre des forces trois fois supérieures, mais écrasées par le nombre, elles doivent se replier, en bon ordre, sur Kaboge, où se trouve la réserve. Celle-ci, au bruit de la fusillade, s'est portée en avant, et fait sa jonction avec les deux pelotons à mi-chemin de Kaboge. Les troupes reprennent alors l'offensive.

Après une lutte d'une heure environ, le désordre commence à se répandre dans les rangs des rebelles et la débandade devient générale. Les troupes de l'Etat rentrent le soir à Uvira.

Défaite de la colonne du commandant Debergh; 18 mai 1898.

Les révoltés persistant à menacer Uvira et se disposant à attaquer le poste, le commandant Debergh fait assembler sa colonne, choisit cent trente hommes et se met en marche dans la nuit. Le lendemain, 18 mai, il s'arrête à cinq heures d'Uvira et fait camper sa troupe sur la plage. Vers six heures, il se prépare à reprendre la marche quand une grêle de balles vient fondre sur la colonne. L'arrière-garde, commandée par le capitaine Tielemans, est décimée. En même temps, le commandant Debergh est atteint de deux coups de feu mortels. De nombreux soldats sont blessés et tués et parmi les blessés on compte le capitaine Tielemans. Les débris de la colonne se retirent sur Uvira, qui est évacuée le 18 mai 1898 et la garnison rentre à M'Towa.

Mais les troupes du lieutenant Glorie ont été renforcées

LEROI.

HENRY.

GLORIE.

DOORME.

Clichés de l'ouvrage de M. JENSSEN TUSCH, *Skandinaver i Congo*.

et le commandant Svenson a conduit à l'est une forte colonne. La saison seule empêche les forces de l'Etat d'attaquer Kaware-ware où se cantonnent les révoltés.

Renonçant à se diriger vers Nyangwe, ceux-ci se portent vers Uvira. Le lieutenant Glorie, avec Marcussen et Paternostre et trois cent vingt soldats, se portent en toute hâte vers l'est sans attendre la colonne Svenson, qui tient garnison à Shabunda. Le 19 mai, Glorie apprend que les révoltés sont dans le pays de N'Gwese, à l'est des montagnes de l'Utimbo et le 3 juin, il arrive à Lokandu, à quelques jours de marche de l'ennemi.

Combat de Gwese; 17 juin 1898.

Le 17 juin, à huit heures et demie du matin, toute la troupe Glorie se trouve au rang lorsque l'ennemi débouche de la montagne à vingt minutes environ au nord du village. Le premier peloton, conduit par Glorie lui-même, prend la droite; le troisième, sous les ordres d'un officier, occupe la gauche et le second garde le centre, un peu en arrière, formant réserve. Les ennemis étant au nombre de six cents, les forces de l'Etat doivent, dès le début, étendre considérablement leur front en intercalant le second peloton.

La colonne, dissimulée dans un champ de manioc, s'avance en ordre dispersé et ouvre immédiatement le feu. Elle aborde la ligne ennemie par la gauche. Celle-ci ne peut tenir longtemps, et un quart d'heure après l'engagement, elle est en retraite sur toute son étendue. Une nouvelle position prise par les révoltés, dans une bananerie, est également tournée par Glorie. Les trois pelotons sont ensuite disposés en colonne par le flanc, à des distances de cent cinquante à deux cents mètres, et gravissent la montagne où les mutins se sont arrêtés. L'ennemi réoccupe alors son campement de la veille, d'où il tente un dernier effort. Chassé de là, il se disperse dans la montagne sans plus tirer un coup de feu.

Les insurgés laissent quatre-vingt-dix des leurs sur le terrain; plusieurs Nyamparas et leur principal chef trouvent la mort dans ce combat. L'Etat perd vingt soldats; trente-cinq autres sont blessés. Glorie lui-même a été gravement atteint d'une balle à la poitrine. Les vaincus s'enfuient vers Uvira, afin d'y trouver un appui. Ils y arrivent vers le 9 juillet, au nombre de cinq cents environ.

Le 18, la colonne Svenson, qui n'avait pu suivre et soutenir Glorie, rentre à Kasongo où se trouve en ce moment la colonne Doorme, reconstituée. La troupe victorieuse va se refaire à Lokandu.

Le 20 juillet, Dhanis part pour Kabambare, où Svenson doit lui amener ses trois cent quarante soldats et se porter de là, à Sungula, à l'est. La colonne Glorie remplace Svenson à Kasongo. Le commandant supérieur a ainsi plus de douze cents soldats disponibles pour marcher contre les révoltés.

Le 5 septembre, le vice-gouverneur général Van Gèle est chargé du commandement supérieur des opérations et le baron Dhanis se met en route pour l'Europe. Malheureusement Van Gèle tombe malade le 22 octobre et est forcé de confier ses hautes fonctions au commandant Long. Rentrant en Europe, il rencontre en aval de Nyangwe le baron Dhanis qui, prévenu à Lokandu, retourne assumer de nouveau la haute direction de la campagne.

Le 27 octobre 1898, la colonne Svenson, privée de son chef, forte d'environ trois cents soldats, placée sous le commandement du lieutenant Stevens, arrive à Sungala, sur les routes d'Uvira et de M'Towa.

Combat de Sungala; 4 novembre 1898.

Le 4 novembre, de grand matin, en plein brouillard, Stevens est attaqué de tous les côtés à la fois par une bande de rebelles; ses avant-postes se retirent en ordre, le capitaine Hardy et le sergent Ardevel sont tués. Stevens

se voit contraint de battre en retraite. Rassemblant tout ce qui lui reste de soldats, il fait une trouée qui lui coûte encore cinquante morts, et au bout d'une heure, parvient à arrêter la poursuite de l'ennemi. Peu de temps après cet échec, surgit, malheureusement trop tard, le renfort promis, sous les ordres du lieutenant Alban le Maire.

Prise de Kabambare par les révoltés; 13 novembre 1898.

Stevens se dirige vers Kabambare. Au cours de la retraite, la colonne rencontre successivement une compagnie sous les ordres du lieutenant Adlersträhle et les troupes du commandant Long, chef de Kabambare. Tous ces détachements vont se concentrer dans cette place importante.

Le 13 novembre, le commandant Svenson meurt à Kabambare. Le lendemain de grand matin les révoltés attaquent la garnison, à l'improviste. Les chefs n'ont pas le temps de grouper leurs hommes; chacun se défend pour son propre compte, au hasard des circonstances. Ce combat extraordinaire dure une heure. Finalement, les soldats lâchent pied les uns après les autres et se dirigent vers Kasongo. Environ huit cents hommes échappent à l'ennemi. Les lieutenants Rahbeck et Sterckx sont tués, le lieutenant Adlersträhle est gravement blessé.

Le 20 novembre, la garnison de Kabambare atteint Kasongo, où se trouve le baron Dhanis. Celui-ci réorganise, tant bien que mal, ces éléments plus ou moins démoralisés et en constitue deux colonnes. Il confie l'une d'elles, forte de huit cent cinquante hommes, avec cent quatre-vingts cartouches par homme, au docteur Meyers assisté du commandant Sund, des lieutenants Delhaize, Peterson, Lindholm, Tandrup, Myrrhe et du sergent Bernard. La deuxième colonne comprend cinq cents hommes sous les ordres du commandant en chef lui-même, secondé par le commandant

Rue, qui vient d'arriver avec un renfort de Ponthierville, et par le sergent Eyckermans.

Réoccupation de Kabambare ; 30 décembre 1898.

Tandis que le baron Dhanis se dirige par la grand'route vers Kabambare, les colonnes Sund et Meyers suivent la Luama pour envahir le poste par le nord. L'attaque combinée doit se faire le 31 décembre, à la pointe du jour.

Le 30 décembre, vers quatre heures du soir, les colonnes Sund et Meyers apprennent que les révoltés ont, le jour même, incendié Kabambare. Sans attendre des ordres ils se mettent à leur poursuite sur la route de l'est.

Bataille de Bwana-Debwa; 31 décembre 1898.

Ayant marché toute la journée et toute la nuit, le docteur Meyers, le 31, dans la matinée, entoure la position des révoltés dans le village de Bwana-Debwa. Deux circonstances exceptionnelles favorisent l'opération: l'absence de sentinelles chez l'ennemi et un brouillard épais qui couvre le plateau. Les soldats de l'Etat parviennent à se glisser si près des révoltés qu'ils peuvent distinguer tout ce qui se passe dans leur camp et même entendre ce qui s'y dit. Déployés en tirailleurs, le doigt sur la détente, ils attendent impatiemment le moment du combat. A six heures et demie, au moment où le soleil perce le brouillard, le clairon donne le signal de l'attaque. Assaillis, les mutins prennent leurs postes de combat et répondent au tir; mais, après cinq heures de lutte farouche, décimés par un feu meurtrier, ils abandonnent leurs positions et se sauvent vers le village de Lubilo, en un désordre épouvantable. Les troupes de l'Etat remportent là un éclatant et définitif succès. Mais leurs pertes sont énormes: quarante soldats sont tués, quatre-vingts blessés. L'ennemi compte cent cinquante à deux cents morts.

Des douze cents révoltés, il ne reste plus maintenant que quelques centaines de fuyards, qui se cantonnent près des sources de la Luama, sur le versant occidental de la chaîne de montagnes limitant le bassin du Tanganika, à peu de distance du mont Misosi.

La bataille de Bwana-Debwa porte un coup décisif à la rébellion. Cependant, des bandes erraient encore dans la partie du Manyema voisine du Tanganika. Baraka et Uvira, notamment, restaient toujours entre les mains des révoltés. La campagne n'est pas terminée. Mais, avant de marcher en avant, il faut attendre un ravitaillement en cartouches.

Le 15 février, une reconnaissance rentre de Sungula et annonce que ce point, abandonné par les révoltés depuis quelques jours, vient d'être réoccupé par les troupes de l'Etat.

Bataille de Sungula; 20 juillet 1899.

Le 20 juillet, les mutins au nombre de deux mille cinq cents, y compris leurs auxiliaires, fondent sur le camp de Sungula, commandé par Hennebert, et sur le poste de Mifucho, occupé par Dhanis et Mohun. C'est la bataille la plus sanglante qui ait été livrée aux révoltés.

Les éclaireurs et les avant-postes commencent le feu à sept heures du matin. Hennebert arrête rapidement ses dispositions de combat et lorsque les révoltés, croyant le surprendre, arrivent comme un flot, entourant le camp de partout, ils trouvent le personnel de la garnison à son poste; les hommes sont tous pleins de sang-froid. Les mutins se battent avec courage, pendant deux longues heures. Les troupes de l'Etat se conduisent vaillamment. Sur certains côtés du fort, les révoltés s'avancent jusqu'à vingt mètres. Ils laissent trois cents morts sur le terrain. Battus partout, ils se reforment sur une éminence à deux kilomètres, d'où les troupes Hennebert vont les déloger

et les rejeter vers l'est, dans une contrée désolée par la famine et la variole.

L'Etat a vingt-cinq soldats tués et quatre-vingts blessés. Aucun blanc n'est atteint.

Les Batetelas révoltés se dirigent alors vers le nord du Tanganika, semant sur leur passage l'effroi et le carnage.

Au cours du mois de septembre 1899, Dhanis ordonne une concentration des troupes de l'Etat au camp de Sungula; il veut reprendre Baraka, où se sont installés les rebelles après leur défaite.

Le 28, la colonne se met en marche sous le commandement du commandant Hecq, chef de la zone de M'Towa. Elle se compose des compagnies de Sungula (quatre cent cinquante hommes, capitaine Hennebert et lieutenant Conterio), des deux compagnies de M'Towa (deux cent cinquante hommes), de la compagnie du capitaine Verhellen (cent quatre-vingts hommes), soit en tout huit cents hommes, avec quatorze Européens, deux cents porteurs, plus les femmes et les boys des soldats.

La route entre Sungula et le lac est mauvaise, très accidentée, elle traverse des marais immenses. Aucun village ne s'y rencontre et on n'y trouve point de vivres.

Combat de Baraka (Golfe de Burton); 8 et 9 octobre 1899.

Le 6 octobre, la colonne arrive au lac de Simiangulu, un peu au sud de Baraka. Elle se remet en marche le 8 et vient de franchir la petite rivière Tambalo, lorsque, à midi, elle est attaquée par les rebelles, cachés dans les broussailles à une centaine de mètres de la rive gauche de la rivière.

Dès le début de l'action, le feu est très violent, les balles pleuvent. Les soldats montrent un courage et un entrain extraordinaires. L'ennemi, vivement attaqué, est refoulé, obligé d'abandonner le village et de fuir en désor-

dre, laissant de nombreux morts sur le champ de bataille.

Peu de temps après, la colonne apprend que les révoltés se sont établis près du village même de Baraka, dans trois campements distants l'un de l'autre d'une lieue environ, et qu'elle n'a eu affaire qu'à une partie d'entre eux. L'ordre est donc donné de reprendre la marche et la colonne se déploie en tirailleurs. Bientôt, la fusillade éclate sur le flanc de la colonne, dont les soldats ripostent avec acharnement et se battent comme des lions. Cette fois la lutte n'est pas longue : les rebelles lâchent pied rapidement, laissant sur le terrain deux de leurs chefs et de nombreux soldats.

L'expédition pousse alors vers le troisième village, qui est pris d'assaut. Tous les habitants, hommes et femmes, s'enfuient, en proie à une folle panique, vers les montagnes. La troupe campe sur le champ de bataille, le 8 et le 9.

Le 10, elle se remet en route vers Kaboge, où s'est renfermé le principal chef des révoltés, Changuvu, ex-sergent de la Force Publique; celui-ci commande à une centaine de fusils, renforcés depuis la veille de tous les fuyards des combats précédents.

Combat de Kaboge; 12 octobre 1899.

En arrivant le 11 au village, la troupe est prévenue par les indigènes que Changuvu se cache dans les montagnes voisines et qu'il compte attaquer les blancs dans la nuit ou bien de grand matin. Le camp établi au bord du lac, et à l'abri d'un coup de main du côté de l'est, est solidement gardé vers la plaine. Des sentinelles y sont placées, avec des instructions sévères, car la nuit est sans lune. Elle se passe sans incident; mais dès six heures du matin, la fusillade éclate de nouveau, les premiers coups de feu étant tirés sur les compagnies de M'Towa campées vers le nord. Ce n'est là qu'une

feinte, imaginée pour attirer l'attention de ce côté, car bientôt un feu violent est dirigé sur la compagnie Verhellen, qui défend le camp au sud. Elle tient solidement et riposte avec le plus vif succès.

Le combat dure quatre heures. L'ennemi bat enfin en retraite laissant à l'Etat vingt-six fusils et de nombreuses munitions. Il compte quatre-vingt-dix tués, dont trois chefs : Changuvu, Piana Musungu et Kalikula. Du côté de l'Etat, il y a quelques tués et dix blessés.

Battus, traqués, les derniers révoltés s'enfuient en pleine désorganisation vers le nord, dans la montagne. La poursuite dure trois jours. Afin de barrer la route aux révoltés, la troupe suit la plage du Tanganika.

Le 16 octobre 1899, la colonne du commandant Hecq réoccupe la station abandonnée d'Uvira, à l'extrémité nord du lac et les indigènes de la région se rallient à l'Etat vainqueur.

Les relations entre Belges et Allemands, au lac Kivu, étant très tendues depuis près d'un an et un conflit étant à redouter, les troupes du commandant Hecq se mettent en marche dans cette direction, le 14 novembre. Hecq passe avec les Allemands une convention qui met fin aux contestations.

Tandis que l'Etat remportait ces derniers succès, l'inspecteur d'Etat Ghislain était arrivé d'Europe pour reprendre le commandement du baron Dhanis et avait organisé une compagnie d'élite de deux cent cinquante soldats, encadrée de quatre officiers. Terrassé par la fièvre, Ghislain fut malheureusement forcé de rentrer précipitamment en Europe (avril 1900).

Le baron Dhanis reçut avis d'attendre l'arrivée du commandant Malfeyt, désigné pour le remplacer. Continuant à accomplir scrupuleusement sa mission, il se tenait au courant des mouvements des révoltés, lorsque le 31 mai 1900, leurs bandes lui ayant été signalées comme étant établies

HECQ.

HENNEBERT.

DE BERGH.

MALFEYT.

Clichés de l'ouvrage de M. JENSSEN TUSCH, *Skandinaver i Congo*.

au nord-est de Sungula, près de Pimba, il se dispose à marcher aussitôt contre elles. Il divise sa colonne en trois groupes de façon à cerner les rebelles, à les pousser vers le Tanganika et à les écraser. Mais les révoltés ne résistent guère et s'enfuient vers le nord-est en se dispersant.

La campagne est terminée. La lutte a duré quarante-trois mois et a exigé d'énormes sacrifices en hommes et en argent.

Le 4 juillet 1900, Dhanis remet son commandement de gouverneur de la Province orientale entre les mains du commandant Malfeyt et rentre en Europe après un séjour en Afrique, de plus de cinq ans, passés en majeure partie à la poursuite des Batetelas révoltés.

Dhanis est actuellement capitaine commandant au régiment des grenadiers, chevalier de l'Ordre de Léopold et de l'Etoile africaine, décoré de la croix militaire de 1e classe, de la médaille de la Campagne arabe et de l'Etoile de service, officier de l'Ordre royal du Lion, décoré de l'Ordre de l'Epée de Suède de 1e classe.

PUBLICATIONS :

— *Le district d'Upoto et la fondation du camp de l'Aruwimi.* (Publications de l'Etat indépendant du Congo, n° 3, brochure in-8°, 44 p. et Bulletin de la Société royale belge de Géographie, 1890, pp. 5, 45).

— *Flore du haut Congo.* (Mouvement géographique, 1890, p. 25).

— *Faune du haut Congo.* (Mouvement géographique, 1890, p. 269).

— *Carte de la région entre Luluabourg-Lusambo et le lac Tanganika.* Renseignements fournis par Dhanis, etc. (Mouvement géographique, 1894, p. 106, et Congo illustré, 1895, fasc. 4).

— *Rapport au secrétaire d'Etat sur la campagne arabe dans le Manyema.* (Documents relatifs à la répression de la traite des esclaves, publiés en exécution des art. LXXXI et suivants de l'Acte général, pp. 11-42, et Congo illustré, 1895, pp. 25, 33, 41, 53, 60, 68 et 73, avec une carte).

— *Tableau des observations de latitudes faites dans la région des chutes entre Lutete et Popokabaka (Kwango).* (Mouvement géographique, 1895, p. 87).
— *La campagne arabe au Manyema.* (Congo illustré. 1895).
— Dhanis. *Rapport sur l'établissement des postes de Uwangi, Upoto et Yambinga.* (Mouvement géographique, 1893, p. 65).
— *L'exploration et l'occupation du Kwango oriental.* (Bulletin de la Société royale de géographie d'Anvers, 1906).
— *La campagne arabe.* (id).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— Dr Hinde. *The fall of the Congo Arabs.* (Traduction Avaert, Librairie européenne, B. Muquardt, 1897, Bruxelles).
— de Martrin Donos. *Les Belges dans l'Afrique centrale.*
— Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique,* ... pp. 172, 292, 449.
— *La Belgique coloniale.*
— Bujac. *L'Etat indépendant du Congo.* (Falk, Bruxelles, 1899).
— Wauters. *L'Etat indépendant du Congo.*
— *Mouvement géographique,* 1894, p. 91.
— *Mouvement antiesclavagiste.* 1893-1894, pp. 379, 368.
— Van Eetvelde. *Rapport au Roi-Souverain sur la campagne arabe.*
— *Bulletin de la Société d'études coloniales.* Novembre-décembre 1894. Discours de Chaltin.
— *Bulletin de la Société royale de géographie d'Anvers,* tome XIX, p. 311.
— *Congo Belge.* 1896, 1897, 1898, 1899.
— A. J. Wauters. *Campagne arabe du Manyema par le commandant Dhanis.* (Congo illustré 1894, pp. 153, 160, 1895).
— Jenssen Tusch. 1902, 1905, Copenhague « *Skandinaver i Congo* ».
— *Rapport de Dhanis, commissaire de district au gouvernement-général.* (Bulletin de la Société belge de Géographie, 1892, p. 444).
— Livingstone. *Dernier journal 1866-1873.* 2 vol. Paris. Hachette et Cie, 1876.
— Stanley. *Cinq années au Congo.* Chap. XXVI, Institut national de géographie, Bruxelles.
— Dr Schweinfurth. *Au cœur de l'Afrique. 1866-1871.* Hachette et Cie, 1875.

La question arabe. (Extrait de la Bibliographie du Congo, 1880-1895, par A. J. Wauters):

— Dr O. Baumann. *Die Aräber an den Stanley fallen des Kongo.* (Globus 1887, LII, no 10, p. 145).

— Becker Jérome. *De l'esclavage arabe et du rôle de l'Islam en Afrique.* (Vie en Afrique, chap. XXXV, vol. II).

— Binger (capitaine), *Esclavage, islamisme et christianisme.* 1 vol. Paris, Soc. édit. scient. 1891.

— Bournichon, (J.). *L'invasion musulmane en Afrique, suivie du réveil de la foi chrétienne dans ces contrées.* Tours, Cattier, 1890.

— Burdo A. *Les Arabes dans l'Afrique centrale.* Paris, Dentu, 1885.

— Chaltin. *Rapport sur la révolte des Arabes du Lualaba et du Lomami.* (Mouvement géographique, 1892, p. 92).

— *La question arabe au Congo* (Bull. Soc. Etudes Colon. 1894, pp. 163-196).

— Coquilhat. *Rapport sur l'évacuation de la station des Stanley Falls.* (Mouvement géographique, 1886, p. 107).

— Dhanis (baron). *Rapport de M. l'inspecteur d'Etat, baron Dhanis, au secrétaire d'Etat sur la campagne arabe dans le Manyema.* (Documents relatifs à la répression de la traite des esclaves publiés en exécution des articles LXXXI et suivants de l'Acte général, pp. 11-42, et Congo illustré, 1895, pp. 25, 33, 41, 53, 60, 68 et 78. Avec carte).

— Gordon Pacha. *Journal* — Siège de Khartoum. Paris, 1886.

— Hodister. *Les Arabes sur le Haut-Congo.* (Mouvement géographique, 1891, p. 83).

— *Les trois dernières lettres.* (Mouvement géographique 1892, p. 82).

— Lenz, Dr Oscar. *Islam und Africaforschung.* XIV, pp. 289, 292). (Aus allen Wellt. 1883. XII, pp, 289, 292).

— Münzenberger E. F. A. *Afrika und der Mohammedanismus.* Frankfurt a/M. Fösser.

— Picard. Edm. *Aryens et Sémites au Congo.* (Nouvelle revue internationale, 1894, pp. 98, 102).

— Ponthier. *Rapport sur le combat du Bomokandi.* (Indépendance belge, n° du 25 mars 1892).

— Saint-Berthuin (de). *Alexis Vrithoff.* (Brux. Soc. de Saint-Augustin, 1893).

— Seidel. *Die Araber in Ost- und Mittelafrika.* (Globus, 1889).

— Silva White (Arthur). *Islamisme et Christianisme.* (Chap. V de l'ouvrage « Le développement de l'Afrique », pp. 155-192).

— Stevenson (James). *The Arabs in central Africa and at Lake Nyassa.* Glascow. J. Maclehose and sons, 1888.

— Tobback. *Rapport sur la révolte des Arabes du Lualaba.* (Mouvement géographique, 1892, p. 83).

— Tristram Pruen S. *The Arab and the African: Experiences in Eastern Equatorial Afrika during a residence of three years.* London. Seelez and Co. 1891.

— Ursel (Comte d'). *Les Belges au Tanganika.* (Bull. de la Soc. belge de géographie, 1893, n° 1 et 1 br. de 24 p. Vander Auwera, 1893).
— Wauters A. J. *La réoccupation des Stanley-Falls.* (Mouvement géographique, 1888, pp. 74 et 81).
— Wauters A. J. *Les Arabes dans l'Afrique centrale.* (Mouvement géographique, 1888, p. 93).
— Wauters A. J. *L'invasion arabe dans le haut Congo. Le désastre de la mission Hodister.* (Mouvement géographique, 1892, p. 79).
— *Les événements du haut Congo.* (Mouvement géographique, 1892, p. 95).
— *L'expédition Hodister.* (Mouvement géographique, 1892, p. 99).
— *La Conquête du Manyema par le commandant Dhanis,* avec une carte. (Congo illustré, 1894, pp. 153-160).
— Wissmann (L. von). *On the influence of Arab Traders in West-Central Africa.* (Proceed. of the royal geogr. Soc., 1888).
— *Les Arabes au Congo.* (Mouvement antiesclavagiste, 1893, n° 6, p. 238; n° 7, p. 270; n° 8, p. 299).
— *Extension de l'influence arabe en Afrique.* (L'Afrique explorée et civilisée, 1888, p. 46; Scottish geografical magazine, 1888, p. 312).
— *Les Arabes du haut Congo.* (Congo illustré, 1892, p. 130; 1893, p. 138).
— *Les chefs arabes du haut Congo.* (id.)., 1894, pp. 17, 30, 38, 46, 50).
— *La question arabe.* (Mouvement géographique, 1893. p. 16).
— *La région arabe.* (Mouvement géographique, 1892, p. 47).
— *La révolte des Arabes de Nyangwe.* (Mouvement géographique, 1892, pp. 65, 69, 81 et 92).
— *Les événements militaires dans la zone arabe.* (Mouvement géographique, 1893, p. 63; 1894, pp. 11 et 67).
— *L'état indépendant du Congo et les Arabes.* (Deutsche Kolonial Zeitung, 1889 n° 32).
— *Les origines du mouvement arabe en Afrique.* (Mouvement antiesclavagiste, 1893, pp. 396, 403).
— *Tippo-Tip.* (Mouvement géographique. 1885, p. 51 et The Anti-Slavery Reporter. London. 1886, n° 6).
— *Mohammedanism and Slave Trade in Africa.* (Science, 1888, p. 325).
— *Le retour de l'expédition du commandant Jacques.* (Tiré à part du Mouvement antiesclavagiste, 1 br. in-8°. Bruxelles, 1894).

FUCHS, FÉLIX.

Cliché du journal *Le Congo*.

FUCHS, FÉLIX, ALEXANDRE,

né à Ixelles, le 25 janvier 1858.

Docteur en droit, entre le 1er juin 1887, au service de l'Etat (département des affaires étrangères), en qualité de directeur de la justice ad intérim, et s'embarque la première fois pour le Congo, le 27 janvier 1888. Le 23 août suivant, il est nommé directeur de la justice, juge suppléant d'appel, et, à la mort de l'inspecteur général Gondry, membre du comité exécutif, chargé de la direction du gouvernement. Rentré en Europe le 15 juillet 1889, il repart le 6 novembre de la même année, après un court congé.

En septembre 1890, il procède, en qualité de commissaire royal, à la délimitation des frontières de l'Etat et des possessions portugaises. Le 24 mars 1891, à la mort du vice-gouverneur Coquilhat, il est promu président du comité exécutif; puis, nommé juge d'appel en mai 1891.

Durant le voyage d'inspection dans le Haut-Congo du vice-gouverneur général Wahis, Fuchs est chargé de la direction des affaires à Boma. Il rentre en Belgique le 15 janvier 1892.

Le 21 juin 1892, il s'embarque à Lisbonne, en qualité de directeur général et est adjoint au gouverneur général Wahis; il est nommé — en janvier 1893 — inspecteur d'Etat. De septembre 1892 au 1r mai 1893, Félix Fuchs remplit, une seconde fois, les fonctions de gouverneur général pendant l'absence du titulaire et en juin de la même année, l'Etat le charge d'une importante mission dans le Mayumbé, l'immense forêt qui couvre la plus grande partie des territoires du Bas-Congo et qu'arrosent le Tchiloango, son affluent la Lukulla et son sous-affluent la Lubuzi.

Dans sa première excursion de quatre semaines, Fuchs est accompagné de Schoefer, ingénieur des mines, et du sous-lieutenant Dupuis ; dans sa seconde exploration, il est secondé par le professeur Laurent, de Gembloux.

Parti de Tchionzo, sur la rive droite du Congo, en face de Matadi, Fuchs remonte au Nord d'Issanghila pour obliquer ensuite vers le Nord-Ouest dans la direction de Loango.

Il relève des altitudes de quatre cents, six cents et huit cents mètres et étudie la flore, la faune, les richesses minérales, ainsi que les industries et les coutumes des indigènes.

Dans un village, à l'extrême frontière nord du Mayumbé, la caravane est reçue à coups de fusils. Les indigènes veulent se venger d'une répression légitime que leur a infligée jadis Rolin, lors de son passage en cet endroit.

Fuchs signale et consigne dans son rapport les richesses végétales du Mayumbé. Il constate la disparition, quasi totale, grâce aux efforts des agents de l'Etat, de l'épreuve de la casque, jadis répandue dans cette contrée.

Le 25 novembre 1893, Félix Fuchs rentre en Europe pour repartir dès le 6 juin 1894, chargé à nouveau de la direction des affaires, pendant la durée du second voyage d'inspection du gouverneur Wahis (août 1894); il continue à rem-

plir ces hautes fonctions pendant le congé de celui-ci et ne revient en Belgique que le 18 novembre 1895.

Pour la cinquième fois Fuchs retourne en Afrique en 1896; il est appelé à présider à Boma, la cour d'appel chargée de juger l'affaire Stokes.

Son sixième départ date du 11 avril 1897.

Félix Fuchs, nommé président du tribunal d'appel, est chargé d'une mission d'inspection dans le Haut-Congo, et une fois de plus le gouvernement lui confie les fonctions de gouverneur général intérimaire. C'est en cette qualité qu'il a l'heureux privilège de présider à ce mémorable événement: l'inauguration du chemin de fer.

Rentré le 18 mars 1899, Fuchs représente l'Etat indépendant du Congo, comme plénipotentiaire, à la conférence qui se tient à Londres pour la réglementation de la chasse et la protection de la faune, en Afrique.

De Londres, il rentre en Belgique, mais le 1r juin 1900 il repart une septième fois, pour remplacer Weber, pendant la tournée d'inspection que celui-ci fait dans la région de l'Equateur et de Bangala. Il est en même temps lui-même chargé de la mission d'inspecter les territoires du Haut-Congo. Il parcourt pendant vingt-sept mois la plus grande partie du territoire de l'Etat, visitant les postes principaux des Grands Lacs, remontant ensuite l'Uele et poussant jusqu'au Haut-Nil pour redescendre par l'Ubangi.

Ce voyage ardu accompli, Fuchs revient en Belgique le 2 septembre 1902, mais pour regagner une huitième fois l'Afrique, le 25 décembre 1902, en qualité de président du tribunal d'appel et de gouverneur général ad intérim pendant la prolongation du congé du gouverneur baron Wahis et ce au départ du vice-gouverneur Wangermée.

Il rentre en Belgique le 4 mars 1904.

Son neuvième départ date de 1907: Fuchs est appelé à

remplacer à la direction du gouvernement local le colonel Lantonnois.

Fuchs est chevalier de l'Ordre de Léopold, officier de l'Ordre royal du Lion, de la Légion d'honneur et de l'Ordre de Saint-Jacques de Portugal, commandeur de deuxième classe de l'Ordre de l'Etoile polaire, décoré de la deuxième classe avec plaque de la Couronne royale de Prusse et de l'Etoile de service à sept raies, etc.

PUBLICATIONS:

— *Mœurs congolaises.* (Société n^elle^, octobre 1889).
— *L'Exploration du Mayumbe* (Mouvement antiesclavagiste, 1893, p. 33).
— *Le Mayumbe.* (Bulletin Société belge de géographie, 1895, pp. 5-24. Publications E. I. C., n° 10, 1893.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— *Mouvement antiesclavagiste*, 1893, 1894, p. 33.
— *Le Congo historique, diplomatique*, p. 623-648.
— *Le Congo. Moniteur Colonial.*
— *La Tribune congolaise.*

GONDRY, HENRI,

né à Gand, le 9 février 1845, décédé à Boma le 18 mai 1889.

Ingénieur honoraire des ponts et chaussées, directeur d'administration aux chemins de fer de l'Etat.

Nommé inspecteur d'Etat, il s'embarque pour le Congo, le 6 janvier 1889.

Gondry est le premier haut fonctionnaire appartenant à l'administration civile belge qui se rende au Congo.

Il est chargé d'y prendre la direction suprême des affaires, en remplacement du vice-gouverneur Ledeganck, qui vient de se démettre de ses fonctions.

Dès son arrivée à Boma, le nouvel inspecteur d'Etat se consacre, avec un zèle passionné, à l'œuvre si difficile de l'organisation politique et administrative du nouvel Etat.

Séduit par la grandeur de la pensée royale, pénétré des résultats brillants qu'on est en droit de lui prédire, Gondry relate ses premières impressions dans une collection de lettres empreintes du plus grand enthousiasme.

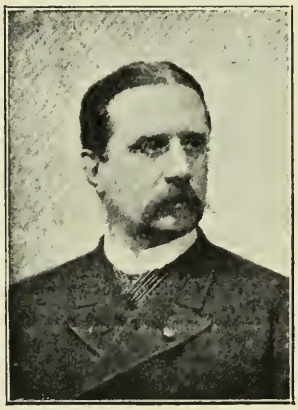
Il tombe malheureusement victime de son ardeur au travail, le 18 mai 1889.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE:

Congo illustré: 1892. p. 52.

LEDEGANCK, HERMAN,

né à Somerghem (Flandre Orientale), le 2 février 1841.



Consul général de Belgique à Batavia, puis à Cologne.

Lorsque l'œuvre du Roi, après des transformations politiques diverses, fut officiellement reconnue par les puissances comme Etat, — existant en fait, depuis les premières expéditions de l'Association internationale —, le principal souci du gouvernement fut d'organiser administrativement ces nouvelles contrées acquises aux bienfaits de la civilisation.

Les membres du corps consulaire belge, qui de par leurs fonctions, passent de pays en pays, étudiant les législations diverses qui régissent les peuples, au milieu desquels ils sont forcés de résider, étaient tout designés pour assumer la lourde tâche de présider aux destinées du nouvel Etat, à ses débuts dans la vie politique.

Après le second séjour de Camille Janssen, au Congo, en qualité de gouverneur général, Ledeganck, consul général de Belgique à Cologne, fut choisi comme chef du gouvernement local.

Nommé vice-gouverneur général, le 31 janvier 1888, Ledeganck s'embarque le 6 février de la même année pour prendre possession de ses hautes fonctions.

Il ne les remplit pourtant pas longtemps et rentre en Europe dès le 19 mai 1889.

En 1893, il est consul général, chargé d'affaires au Venezuela, en 1895, consul général chargé d'affaires au Siam, et en 1899, consul général et chargé d'affaires à Buenos-Ayres, puis ministre résident pour la République Argentine, le Paraguay et l'Uruguay. Il est actuellement consul général à Tunis (Algérie Tripolitaine, Tunisie).

Commandeur de l'Ordre de Léopold, décoré de la Croix civique de première classe, décoré de deuxième classe de l'Ordre du Buste du Libérateur de Venezuela et de la Couronne de Siam.

PUBLICATION :

Le commerce d'exportation, (rapport au gouvernement belge 1882.)

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE :

Congo illustré: 1893, p. 177.

LANTONNOIS, ALBERT, BRUNO, AMEDÉE, né à Mons le 19 juin 1852.

Entre à l'Ecole militaire en avril 1870, est nommé sous-lieutenant le 8 avril 1872, adjoint d'Etat-major le 10 décembre 1877 et est désigné pour le 1r régiment de guides. Promu au grade de lieutenant aux grenadiers le 30 novembre 1878, il passe quelques jours plus tard au 3e régiment d'artillerie. Peu de temps après, le lieutenant Lantonnois est nommé aide-de-camp du général de Savoye, puis des lieutenants généraux Siersaeck et baron van Rode de Schellebroeck.

Il est capitaine commandant le 21 juillet 1889 et adjoint à l'Etat-major de la 3e division d'armée en 1892; major le 27 juin 1897; lieutenant-colonel le 26 septembre 1901.

Colonel le 26 septembre 1903, il est appelé à la tête du 8e régiment de ligne à Anvers, puis au commandement du régiment des grenadiers.

Elevé au grade de vice-gouverneur général de l'Etat, le colonel Lantonnois s'embarque le 4 mai 1905, avec le baron Wahis.

En 1906, il se rend au Kasaï en tournée d'inspection.

Colonel au régiment des grenadiers, officier de l'Ordre de Léopold, décoré de la Croix militaire de première classe, du Faucon blanc (Saxe-Weimar) de première classe, et du Lion et du Soleil de Perse de quatrième classe.

LANTONNOIS, ALBERT.

Cliché du journal *Le Congo*.

VAN GÈLE, Alphonse.

VAN GÈLE, ALPHONSE,
né à Bruxelles, le 25 avril 1848.

Engagé comme volontaire au 8e régiment de ligne en 1867, il est nommé sous-lieutenant en 1872, lieutenant au 3e régiment de ligne en 1878, et obtient le brevet d'adjoint d'État-Major en 1881.

S'étant mis au service de l'Association internationale africaine, il se rend au Cap de Bonne-Espérance, le 6 mai 1882, et y affrête un voilier destiné à transporter à Banana un contingent de 200 Zanzibarites recrutés par Valcke. Il arrive à l'embouchure du fleuve, le 3 juillet de la même année, puis, à Banana, Vivi, Isanghila. De là, il navigue vers Manyanga. Van Gèle est chargé, avec Valcke, de la mission de transporter à Léopoldville des pièces démontées du petit steamer *Association internationale Africaine* et de construire une route sur la rive gauche.

En octobre 1882, Van Gèle part avec Valcke, suivi d'une escorte de 200 Zanzibarites. Il entre en rapports avec les chefs indigènes, afin de créer une ligne de communication

sûre jusqu'à Léopoldville. Il se rend chez Lutete, chef du district de N'Gombe, et y fonde la station de Lutete, poste important situé sur la rive sud du Congo, un peu en amont de Manyanga (15 octobre 1882). Il conserve le commandement de cette station jusqu'en avril 1883, époque à laquelle Stanley l'appelle pour entreprendre avec lui la reconnaissance du Haut-Congo.

Le 9 mai, Stanley, accompagné des lieutenants Van Gèle et Coquilhat, quitte Léopoldville avec tous ses steamers: *En avant*, *Eclaireur*, *Royal* et *A. I. A.* Le personnel est de sept Européens et 67 noirs. Stanley arrive le 14 juin 1883 à l'Equateur, près du Ruki, et donne l'ordre à Van Gèle de s'y établir.

Par des prodiges d'habileté, Van Gèle, assisté de Coquilhat, parvient à y construire une station modèle, dont il est nommé commandant. Il est proclamé chef des Baroumbe, à la mort du souverain de cette peuplade.

Pendant que ses adjoints s'appliquent, avec une activité fébrile, à installer la station, Stanley explore la Lulonga et le lac Tumba. A peine rentré à Léopoldville, il remonte le fleuve jusqu'aux Falls.

Le 29 septembre, Stanley revient à l'Equateur, et lui, d'habitude si sobre d'éloges, ne peut s'empêcher de témoigner sa grande satisfaction à ses adjoints.

A propos de cette station, édifiée dans un espace de temps si court et avec des ressources si minimes, il fait dans un de ses ouvrages la relation suivante:

« Voilà, enfin, une station qui répond à mon idéal:
» une communauté de soldats-ouvriers où la discipline
» est parfaite, où les efforts sont réciproques, où les
» chefs, doués de sang-froid, de zèle et de prudence, savent
» mettre assez de bonhomie dans leur manière d'être
» pour se concilier les aborigènes et les employés noirs,
» et assez de dignité pour empêcher toute familiarité

« vulgaire, tout oubli de ces distinctions sociales qui « existent forcément entre des hommes instruits et des « barbares.

« Si jamais l'Association internationale frappe des médail- « les pour récompenser le travail et l'application, la première « revient aux lieutenants Van Gèle et Coquilhat, fondateurs « de la station de l'Equateur. »

Van Gèle reconnaît en pirogue le cours du Ruki.

Au mois d'août 1884, Van Gèle prend part à l'expédition de Hanssens dans l'Ubangi. Ce voyage de six jours est fécond en résultats; il assure la possession des deux rives de l'Ubangi.

Vers la fin de l'année, Hanssens confie à Van Gèle la mission de se rendre aux Falls et d'y conduire des approvisionnements. Van Gèle, avec Van den Plas, chargé d'organiser la comptabilité des stations, quitte le poste de l'Equateur le 20 novembre et s'arrête à Iboko. Bien avant d'arriver à l'Aruwimi, il remarque déjà l'attitude terrorisée des populations; celles-ci l'avertissent d'une récente attaque des Arabes contre les Basokos. Rien ne permet d'apprécier encore les intentions réelles des Arabes, mais, puisqu'ils se sont avancés, au mépris des conventions conclues avec Stanley et Hanssens, au delà des limites tracées, la situation commande un redoublement de prudence.

Le 20 janvier 1885, Van Gèle arrive en vue des villages basokos, au confluent de l'Aruwimi. Les indigènes ont fui et un camp arabe palissadé, formant deux carrés, s'élève sur l'emplacement de leurs cases. Les Arabes accueillent Van Gèle avec des démonstrations d'amitié. Une lettre de Wester vient rassurer le lieutenant belge sur le sort de la station des Falls.

Cinq jours après la réception de ce message, l'expédition de ravitaillement atteint les Stanley-Falls.

Toute la contrée en amont de l'Aruwimi est affreusement désolée, les populations se sont sauvées de toutes parts.

L'expédition, à peine débarquée aux Falls, Tippo-Tip envoie son neveu Rachid porter ses salams au lieutenant et lui annoncer sa visite pour le lendemain. L'accueil cordial fait à l'Arabe impressionne Tippo-Tip, qui, le jour-même, se rend auprès du lieutenant Van Gèle et lui témoigne le vif désir de nouer des relations amicales avec les blancs établis sur le fleuve, lui promettant de cesser ses cruelles chasses à l'homme (1).

A la mort de Hanssens (décembre 1884), Van Gèle est nommé commandant du district de Haut-Congo.

Il quitte le haut-fleuve pour revenir avec les Zanzibarites, dont le terme est expiré. En descendant le fleuve, il conclut avec les chefs indigènes de nombreux traités, au nom de l'Association internationale du Congo et assure à celle-ci la possession de 25 nouveaux districts.

Van Gèle revient en Europe le 15 mai 1885.

Le Roi le nomme chevalier de son Ordre.

Le séjour de Van Gèle en Europe est de courte durée

Le 5 juin 1885, il repart pour le Congo avec le titre de commandant du territoire compris entre l'Aruwimi et les Stanley-Falls. Il part de Lisbonne à bord du *Cabo Verde*, arrive au Congo le 25 juillet 1885, et atteint Léopoldville le 26 octobre suivant.

Souffrant de la fièvre, il est forcé de reprendre le chemin

(1) La paix promise ne dure que dix-huit mois. Le 24 août 1886, la station des Falls, commandée par Deane et Dubois, est attaquée et tombe au pouvoir des Arabes. La question arabe est décidément posée pour l'Etat; mais la nomination de Tippo-Tip en qualité de vali des Falls (1887) en retardera encore pendant six ans la solution violente.

du pays. Il séjourne quelque temps à Madère et revient à Bruxelles, complètement rétabli, le 15 mai 1886.

L'intrépide voyageur quitte la Belgique pour la troisième fois, le 29 juin 1886, en qualité de commandant des territoires situés entre l'Itimbiri et les Falls.

Ayant eu connaissance des importants renseignements rapportés par les expéditions Hanssens et Grenfell, concernant l'Ubangi, le célèbre géographe A. J. Wauters, directeur du *Mouvement géographique*, à Bruxelles, avait émis, avec beaucoup de sagacité l'hypothèse de l'identification des rivières Uele, de Schweinfurth, et Ubangi, de Hanssens (1).

Frappé de la vraisemblance de cette observation, le gouvernement de l'Etat charge le capitaine Van Gèle de reprendre l'exploration de l'Ubangi au delà du 4° de latitude nord et de la compléter jusqu'à la solution du problème.

La mission de Van Gèle consiste également à conclure des traités avec les chefs des territoires compris entre la rive gauche de l'Ubangi et le 4° de latitude nord.

Le 2 août 1886, Van Gèle s'embarque à Léopoldville, avec le lieutenant Liénart comme adjoint, à bord du *Henry Reed*, de l'American Baptist Society.

Le commandant du poste français de Koundja prétend leur interdire l'accès de la rivière. Van Gèle invoque la liberté de navigation, décrétée pour le Congo et ses affluents par la Conférence de Berlin, et poursuit sa route.

A Bissongo il retrouve, en possession du chef N'Koko, le traité de 1884, portant sa signature ainsi que celles de Hanssens, Courtois et Amelot.

Il relève comme seuls affluents jusqu'au 4°, sur la rive gauche: le Ngiri, qu'il remonte jusqu'à Mikoutou; l'Ibenga, appelé Botako par Grenfell; sur la rive droite: le Lobay.

L'Ubangi mesure à son embouchure environ 2,500 mètres

(1) *Mouvement géographique* 31 mars 1885.

de largeur, sa plus grande profondeur est de cinq brasses. Ayant pénétré sur le territoire de Ba-Atis, il conclut un traité avec le chef Ekwala. Les populations le long du fleuve sont cannibales; elles refusent de vendre les malheureux destinés à être immolés.

Après plusieurs tentatives pour franchir la série des rapides de Zongo, l'expédition, arrêtée par les hautes eaux qui empêchent de découvrir la passe, retourne vers l'aval et explore successivement le Lobay, l'Ibenga et le Ngiri. Dans la première de ces rivières, à 40 milles de l'embouchure, une chute lui barre la route; l'Ibenga est remonté sur une distance de 60 milles jusqu'à un barrage d'arbres.

Le Ngiri, appelé Loy par les indigènes, a un courant faible et une eau très noire. Son cours est excessivement sinueux. Plusieurs villages sont sous eau. Les rives sont couvertes de forêts marécageuses, entrecoupées de canaux et d'étangs. La vallée présente des plaines herbues. En général, l'accueil est pacifique.

Revenu à Léopoldville, le 29 décembre 1886, Van Gèle, à bord du *Henry Reed*, explore la Lulonga et le Lopori, deux affluents du Congo. Il remonte le Lopori jusqu'à Kengo.

A la suite d'un entretien avec Stanley, Van Gèle décide de tenter une reconnaissance vers l'Uele, en remontant l'Itimbiri, de façon à atteindre la zériba d'Alikobo, point extrême visité par Junker en 1883.

Ce projet échoue par suite du manque d'approvisionnements; Van Gèle ne peut s'avancer que jusqu'à la chute de Loubi et redescend l'Itimbiri. Rentré à l'Equateur, le 11 mars 1887, il renvoie le *Henry Reed* à Léopoldville aux missionnaires.

Van Gèle se rend auprès du gouverneur-général Janssen, à Boma, qui autorise l'expédition vers l'Uele par l'Ubangi.

En novembre 1887, Van Gèle se trouve avec un canot

à vapeur, *En avant* (1), et une grande pirogue, aux rapides de Zongo, sur le Doua (Ubangi).

Ayant atteint les rapides qui avaient arrêté toutes les expéditions précédentes, Van Gèle, à bord de la pirogue, explore cet obstacle et parvient ensuite à faire passer l'*En Avant*, démonté de ses roues, en le halant au moyen de câbles. Le steamer franchit également les chutes de l'*Eléphant*. Il faut vingt jours de travail pour parcourir la distance de vingt milles, entre Zongo et Mokoangai.

L'expédition navigue sur un bief du fleuve non encore visité par les Européens, ayant une largeur de 8 à 900 mètres, et passe devant les villages de Bakanghy, Mombati, Banzy et Mombongo, sur la rive gauche; Bourakas et Madourous, sur la rive droite.

Elle aborde ensuite le territoire du peuple Banzy.

Le rapide de Cétéma est franchi assez aisément. Sur la rive droite, se dessine l'embouchure de la rivière Bangasso. Bientôt la population Yakoma se montre hostile. La cargaison ayant été déchargée dans un village, pour passer un rapide, les indigènes se figurent avoir à faire à des marchands du Soudan, et attaquent le lieutenant Liénart; ils sont aussitôt châtiés et le village est brûlé. L'expédition se trouve à ce moment par 21° 55' de longitude. Parvenu au méridien 22° 30', entre le 4° et le 5° de latitude N., point où se rencontrent les rivières MBomu et Uele, qui forment l'Ubangi, Van Gèle résoud le problème de l'Uele en constatant l'identité de cette rivière avec le cours d'eau découvert, dans son cours supérieur, par

(1) Ce même steamer *En avant*, sorti des ateliers Cockerill, avait fait le voyage du Pool aux Falls. Il avait servi à la reconnaissance des lacs Léopold II et Mantoumba par Stanley, du Sankuru par Wolff, de la Mongalla, de l'Itimbiri, et à la découverte de l'Ubangi par Hanssens.

Schweinfurth. Il transforme ainsi en certitude géographique l'hypothèse formulée par A. J. Wauters.

Pendant une halte forcée provoquée par une réparation du steamer, l'expédition est attaquée, avec une énergie tenace, par des troupes de Yakomas et assaillie par une flottille de pirogues.

Le steamer, heureusement mis sous pression, peut se dégager et retourner vers l'aval, après trois assauts victorieusement repoussés. Les eaux ayant baissé, le retour s'effectue assez péniblement.

Van Gèle se rend à Equateurville le 1 février 1888, puis à Léopoldville. Il est chargé de conduire aux Stanley-Falls l'expédition préparée par Liévin Van de Velde, qui vient de mourir.

Cette expédition, qui est destinée à réoccuper et réorganiser la station des Falls est composée du lieutenant Bodson, du sous-lieutenant Hinck, et de Steelman, secrétaire du vali Tippo-Tip. Sur ces entrefaites, Steelman, atteint de maladie, se retire à Lukungu et est remplacé par le lieutenant Alfred Baert.

Le 28 avril, l'expédition quitte Léopoldville; le 15 juin 1888, elle prend possession des Falls. Cette station, primitivement établie par Stanley dans l'île Usuma, est reconstruite sur la rive droite du fleuve, un peu en aval du premier emplacement. Van Gèle y installe Bodson et Hinck. Ceux-ci exécutent les premiers travaux, en attendant l'arrivée du résident officiel, le capitaine Haneuse.

Van Gèle visite le camp de Yambinga, qui contient l'arrière-garde de Stanley sous les ordres du major Barthelot. Sa mission achevée, Van Gèle rentre, à bord du steamer *Le Stanley*, à Léopoldville, le 12 juillet; en chemin, il rencontre le lieutenant Haneuse, qui monte aux Falls pour y prendre la direction de la station. Le 15 septembre suivant, Van Gèle revient en Belgique.

En janvier 1889, Van Gèle est chargé, par le Roi, de la mission de poursuivre sur l'Ubangi et ses affluents ses découvertes antérieures. Il s'embarque à Anvers, le 6 février 1889, avec le grade d'inspecteur d'Etat.

Le 21 mai 1889, l'expédition Van Gèle quitte Léopoldville à bord de l'*En avant* et de l'*Association internationale Africaine*. Van Gèle est accompagné du lieutenant du génie G. Le Marinel, commissaire de district, des capitaines de steamer De Rechter et Shagesström, du capitaine Hanolet, du sous-lieutenant Busine, du sergent Schaack, de la Force publique, et de l'interprète Attard.

L'expédition touche à Bangala et remonte l'Ubangi; elle arrive le 25 juin à Zongo, où une station, devant servir de base d'opérations, est fondée et placée sous le commandement du capitaine Hanolet. L'*Association internationale africaine* faillit se perdre dans les rapides de Zongo. Van Gèle y capture deux pirogues qui échangent de l'ivoire contre des esclaves. Les esclaves sont libérés, un poste est fondé près du village de Mokoangai et laissé à la garde du nyampara Osmani.

L'expédition arrive au centre important de Banzy, à 300 kilomètres en amont de Zongo. Le sous-lieutenant Busine est nommé chef de la station.

Dans l'entretemps, monté sur l'*Association internationale africaine* et accompagné de Le Marinel, le chef de l'expédition complète, dans le courant de novembre 1889, l'étude de la section du fleuve entre Banzyville et Mokoangai, par la reconnaissance de la rive septentrionale de la rivière, rive qui n'avait été visitée par aucun Européen. Il découvre l'embouchure de deux affluents: le Kuanga et le Benghi, dans lesquels il pénètre et qu'il parvient à remonter jusqu'à une certaine distance.

Le 7 décembre 1889, Van Gèle entreprend une nouvelle exploration qui le conduit, cette fois, à l'extrémité du

cours de l'Ubangi, c'est-à-dire au point de jonction du Kengo-Bomu et du Makoua-Uele. Il reconnaît le cours inférieur d'un troisième affluent de la rive droite: le Kotto, rivière signalée par Junker (Erganzungsheft Gotha, 1889).

Arrivé, le 12 décembre, à l'embouchure de cette rivière, il y pénètre et longe successivement les districts de Ioko-Timbi, de Bida et d'Aboualé. Arrivé à Bendé, résidence du chef sakara Ganda, après une navigation d'une vingtaine de kilomètres, il y rencontre les Sakaras. Des récifs le forcent à revenir sur ses pas, il redescend et rentre dans l'Ubangi.

Au mois de janvier 1890, Van Gèle revient chez les belliqueux Yakomas de la rive droite, qui l'ont si ardemment combattu en janvier 1888, et conservent une attitude guerrière.

Parvenu à l'extrémité orientale de l'Ubangi par 4° 7' 49" de latitude et 22° 36' 02" de longitude, l'explorateur se trouve en présence de deux bouches d'à peu près égale importance (800 mètres de largeur). Du nord-est, descend la puissante rivière Kengo, appelée aussi Bomu, qui n'est autre que le Mbomo de Junker. Du sud-est, vient un autre imposant cours d'eau, appelé le Koyou; c'est le Makoua de Junker et l'Uele de Schweinfurth. La réunion de ces deux branches maîtresses forme l'Ubangi.

Van Gèle reprend le chemin de l'aval et regagne Banzyville, au commencement de janvier 1890. Il quitte ce poste, le 11 mai, avec le lieutenant Le Marinel et De Rechter, arrive au confluent du Kotto à Bendé, le 29 mai, remonte la rivière et rend visite à Ganda, signe un traité d'amitié avec le chef yakoma Dayo, son ennemi le plus acharné de 1887, et Bangasso, roi des Sakaras. L'expédition s'aventure dans le Makoua (Uele) et est reçue par Prikissa, chef des Abira et Bagozo.

Une grande station est fondée au confluent des rivières

Bomu et Uele. De Rechter en reçoit le commandement. Vers le 23° de longitude se dresse une série d'obstacles constituée par des bases rocheuses coupant la rivière. Les steamers sont condamnés à l'immobilité et mis, à l'île de Bania, sous la garde de De Rechter. Au mois de juillet, le niveau des eaux remonte, les steamers entrent dans l'Uele, mais sont arrêtés au 22° 04' de longitude par des rapides infranchissables.

Van Gèle continue la reconnaissance de la rivière en pirogue, franchit la première ligne des rapides à Banafia et la seconde à Bogazo; mais les derniers efforts de l'expédition se brisent à la chute de Mokwangou.

Le point extrême atteint vers l'est par l'expédition Van Gèle sur le Makoua-Uele, est donc la chute de Mokwangou, par 23° 04' 27" de longitude. Il s'en est fallu de quelques kilomètres que la zériba d'Abdallah, près Alikobo, point atteint vers l'est par Junker, en 1883, et par Roget, en 1890, ne fût relié à ce nouvel itinéraire.

Après s'être ravitaillé au camp de Yakoma, Van Gèle se propose d'explorer le cours de la rivière Bomu et de rendre sa visite à Bangasso. Après un jour de navigation, l'expédition est arrêtée par la chute de Gouï et les steamers rentrent au camp de Yakoma. Van Gèle reçoit la visite de Bangasso, chef des Zien, et rejoint le chef à Monoboungou. Il rencontre, le deuxième jour de navigation, toute une suite de chutes et de rapides auxquels il donne le nom de Chutes Hanssens, en souvenir de son ancien chef, qui le premier, en avril 1884, pénétra dans les eaux de l'Ubangi. Van Gèle arrive à l'embouchure du Bali, formée par trois petits cours d'eau.

Il est accueilli par le roi à Bangasso, sur la rive droite du Bomu, par 4° 49' de latitude et 23° 8' de longitude.

Après cette visite, Van Gèle et ses compagnons rentrent à Banzyville. Ils ont fixé définitivement les origines de

l'Ubangi, découvert ses principaux affluents et fait reconnaître la souveraineté de l'Etat sur toute la région Bomu-Uele. Au mois d'octobre 1890, Van Gèle apprend par un courrier que le capitaine Roget a fondé un poste sur l'Uele à Djabir et reçoit l'ordre du Gouvernement de tâcher d'opérer sa jonction avec lui.

En novembre, le commandant se remet en marche vers Bangasso, car il dispose de forces trop faibles et doit avoir recours à ce chef. Bangasso renforce la petite troupe d'une vingtaine d'hommes. Après dix jours de marche à travers la brousse et les forêts, et vingt heures de navigation en pirogue, au milieu des rapides, Van Gèle opère heureusement sa jonction avec l'expédition de l'Aruwimi, au poste de Djabir (3 décembre 1890).

Le lendemain de son arrivée, une troupe arabe, venant des Stanley-Falls et marchant vers la Loïka, est signalée à cinq jours en amont. Van Gèle réunit sa petite troupe à celle du lieutenant Milz, chef du poste de Djabir, et les deux officiers se portent vers la bande de pillards, qui est poursuivie vers le Rubi et taillée en pièces à Majorapa. Les Arabes supplient le résident de l'Etat aux Stanley-Falls de leur accorder un libre parcours jusqu'à l'Aruwimi.

Van Gèle descend ensuite tout l'Uele jusqu'à son poste de Yakoma: ce nouveau voyage lui permet de relever cette rivière d'une manière complète, jusqu'à sa jonction avec le Bomu.

Après un court séjour dans ces régions pour y consolider les importants établissements nouvellement créés, Van Gèle remet son commandement à G. Le Marinel et descend vers Léopoldville, pour rentrer en Europe le 15 janvier 1892.

Lorsqu'éclatent, en juillet 1895, les premières mutineries à Luluabourg, Van Gèle se met immédiatement à la disposition de l'Etat indépendant du Congo. Ses services sont acceptés, mais au moment où il allait s'embarquer

arriva la nouvelle que le Gouvernement local de Boma avait déjà pourvu au commandement des troupes destinées à lutter contre les révoltés.

Il repart une cinquième fois pour l'Afrique en 1897, en qualité de vice-gouverneur général et chargé de coopérer, dans le Manyema, à la répression et à la soumission des Batetelas révoltés de l'expédition Dhanis. Son premier soin est de renvoyer dans leurs foyers les hommes dont le terme de service est accompli. Il s'agissait de rassembler les forces dispersées.

Voici quelle était, suivant le *Mouvement anti-esclavagiste*, la situation des forces de l'Etat et celles des révoltés au moment où Van Gèle se trouve à Kabambare. Trois colonnes différentes marchent vers Kabambare, pour venir s'y concentrer et opérer contre les révoltés: la colonne Swenson, forte de 330 hommes, la seule qui n'ait pas encore vu le feu et dont le chef est malheureusement immobilisé par une attaque de dysenterie; la colonne Adlersträhle, comptant 380 hommes, et la colonne Alban Le Maire, dont l'effectif ne dépasse pas 260 hommes. Cette dernière vient de Lusambo, viâ Nyangwe. Les forces concentrées à Kabambare dépassent donc le chiffre de 1.200 hommes.

Il y a, de plus, à citer pour mémoire les 200 hommes, qui, sous les ordres du lieutenant Hecq, défendent Mtowa, la seule station du lac Tanganika encore occupée par les soldats de l'Etat, — les deux autres, Kivu et Uvira, étant tombées successivement, plusieurs mois auparavant, entre les mains des révoltés.

Les indigènes du Manyema, tant les Arabes que leurs féaux autochtones, sont absolument dévoués à la cause de l'Etat. Ils comprennent que le triomphe des révoltés ferait rentrer le pays dans la barbarie.

Les révoltés se sont antérieurement divisés en plusieurs

bandes. L'une d'elles, commandée par le nyampara Changuvu, met en déroute le petit détachement de l'infortuné lieutenant Debergh, assassiné par l'ennemi, vers lequel il s'est avancé seul, audacieusement, pour l'exhorter à la soumission.

Une autre bande étant venue en contact avec le détachement commandé par le lieutenant Glorie, est dispersée par lui. Glorie est blessé dans ce combat, qui est particulièrement acharné.

Les révoltés battus par le lieutenant Glorie réussissent à se reformer et se portent sur Uvira, occupé par la bande Changuvu, après son combat victorieux contre les soldats du lieutenant Debergh.

Un conflit se produit entre les deux groupes, et, chose bizarre, les vaincus de Glorie battent les vainqueurs de la colonne Debergh. La bande Changuvu, disloquée, se réfugie à Baraka, au sud d'Uvira, situé également sur les bords du Tanganika. Mais les chefs de l'autre bande réfléchissent probablement que la division des forces rebelles va faciliter la tâche des troupes de l'Etat chargées de les combattre, et ils envoient à Baraka des messagers chargés de proposer la réconciliation, qui, après une longue palabre, est scellée définitivement (1).

Le vice-gouverneur général Van Gèle, donne à Long l'ordre de s'avancer de Sungula pour porter à la connaissance des rebelles, par l'intermédiaire des indigènes, les conditions que l'Etat met à leur soumission, et qui consistent en leur désarmement pur et simple, avec l'autorisation de regagner leur pays d'origine. Long apprend que les ennemis de la veille sont redevenus des amis et qu'ils ne sont guère disposés à se soumettre.

Les rebelles sont alors au nombre de 600 à 700, tous

(1) Lire Lieutenant Colonel Bussie, p. 45.

armés d'albinis, et chacun dispose de 60 à 70 cartouches A ce moment, pour comble de maux, une maladie foudroyante oblige Van Gèle à résigner le 15 octobre 1898, son commandement entre les mains de Long. Le gouvernement, immédiatement informé, fait appel au dévouement du baron Dhanis, resté à Lokandu; celui-ci accourt à Kassongo, où il rencontre, le 22 octobre, le major Van Gèle, qui a dû se faire transporter en hamac de Kabambare.

Van Gèle est actuellement lieutenant-colonel, adjoint d'état-major en retraite, ancien officier d'ordonnance du Roi, chevalier de l'Ordre de Léopold et de l'Etoile africaine, décoré de l'Etoile de service.

Comme témoignage d'admiration pour ses brillantes explorations, la Société royale de Géographie de Bruxelles a décerné sa médaille à Van Gèle, le 24 février 1892.

PUBLICATIONS.

Les Indes africaines. (Mouvement géographique 1885, p. 47.)

Notes sur le tabac. (id. id. 1887, p. 43.)

Plan des rapides de Zongo. (id. n° 8, mai 1887.)

Carte de la rivière Ngiri au 2,850.000e. (Id. 1887, p. 40.)

Carte de l'Ubangi depuis son confluent jusqu'à Zongo, (public. de l'Etat indépendant du Congo.) (Id. n° 8, mai 1887, p. 42.)

Le cours de l'Ubangi entre Zongo et Yakoma au 350,000e. (Id. n° 22, avril 1888.)

Croquis de la station de l'Equateur (sur le Haut Congo, par Coquilhat.)

Le cours de l'Ubangi. (Bullet. soc. belge géogr. 1888.)

L'exploration de l'Ubangi-Doua-Coyou.) Bull. soc. roy. belge de géogr. 1889. XIII, n° 1, p. 5.)

Quelques observations d'altitude pour l'Ubangi. (Mouvement géographique 1894, p. 108.)

Der Ubangi-Uellé in seinem Mittellauf von den Zongo. — Stromschnellen bis 22°. O. L. v. Gr. aufgenommen von kapt. Van Gèle im Dampfer. «En avant», au 1,500,000e. (Petermann's Mitt. 1888. Tafel 9.)

La découverte et l'occupation de l'Ubangi. (Bull. Soc. roy. Géogr. Anvers, 1906.)

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.

— DE MARTRIN DONOS. *Les Belges dans l'Afrique centrale.* T. II.
— CHAPAUX. *Le Congo histor., diplomat.*, pp. 84, 104, 132, 167, 203, 401.
— *Mouvement géographique* 1884, p. 57; 1885, pp. 47 et 53; 1886, p. 11; 1887, pp. 21, 40, 42, 87; 1888, pp. 37 et 81; 1891, p. 20.
— *Les premières explorations du Haut-Congo.* Lettres inédites du capitaine HANSSENS. (*Congo illustré* 1892.)
— *Congo illustré.* T. I, p. 33.
— COQUILHAT. *Sur le Haut-Congo.*
— A. J. WAUTERS. *L'Etat indépendant du Congo.*
— Lt Col. BUJAC. *L'Etat indépendant du Congo*, p. 32.
— TIPPO-TIP. *The anti Slavery reporter London* (*Mouv. Géog.* 1885, p. 53). 1888, n° 6.
— *La réoccupation des Falls.* (Mouv. Géogr. 1888, pp. 74 et 81.)
— JENSSEN TUSCH. *Scandinaver i Kongo* 1902-1905. Copenhague.
— A. J. WAUTERS. *Stanley au secours d'Emin Pacha* Chap. VII.
— STANLEY, trad. GÉRARD HARRY. *Cinq années au Congo.* Institut national de géographie, Bruxelles.
— *Mouvement anti-esclavagiste.* 1899, p. 3.

WANGERMÉE, EMILE.

Cliché de la *Tribune Congolaise.*

WANGERMÉE, ÉMILE, ANTOINE, MARIE,

né à Tirlemont, le 14 mars 1855.

Entre à l'Ecole militaire en 1871, et est nommé capitaine en 1890. Capitaine-commandant du Génie, il s'embarque pour le Congo le 17 avril 1893, où il est chargé d'aller édifier à Shinkakasa, le fort qui doit assurer la défense de la capitale et du fleuve, dans des conditions telles, disent les instructions, que l'attaque doive nécessiter des efforts si grands, qu'aucune puissance n'ait la volonté de les entreprendre.

Wangermée peut en cette circonstance mettre à profit l'expérience qu'il a acquise, sous les ordres de son illustre chef le lieutenant-général Brialmont, dont il a été le collaborateur et l'aide-de-camp. En cette qualité il a pris part aux études de la construction des forts de la Meuse.

Tout en s'occupant de travaux de fortification, le commandant Wangermée érige les pylônes qui supportent les fils téléphoniques et télégraphiques reliant Boma à Matadi, de la rive gauche à la rive droite du fleuve.

Rentré en Belgique le 10 janvier 1894, sa mission ter-

minée, le commandant obéissant aux ordres du Roi-Souverain étudie les organismes gouvernementaux de l'Etat et se met aisément à même d'aller remplacer le gouverneur général Wahis en tournée d'inspection dans le Haut-Congo.

Le 6 février 1896, Wangermée repart en qualité d'inspecteur d'Etat, pour assumer les hautes fonctions de chef du gouvernement local. Il est élevé au grade de vice-gouverneur général le 11 avril 1897 et conserve la direction du gouvernement, au départ de son éminent prédécesseur.

A peine vient-il de prendre en mains les rênes du pouvoir, qu'éclate la fameuse révolte de la colonne Dhanis, qui demandera des années avant d'être complètement réprimée. Le vice-gouverneur général doit faire face — et il le fait avec plein succès — aux difficultés énormes d'une situation très grave.

Il inaugure la station du chemin de fer à Tumba (180e kil.) et rentre en Belgique, le 10 janvier 1898.

Après un congé de quelques mois dans sa patrie, Wangermée reprend, pour la troisième fois, le chemin de Boma le 6 octobre 1898, ne fait qu'un court séjour dans la capitale et entreprend une grande tournée d'inspection dans les différentes provinces.

Son terme de service touchait à sa fin, quand une nouvelle révolte éclate dans le Bas-Congo, au fort de Shinkakasa.

C'est le dernier écho des événements du haut de 1897, l'émeute étant l'œuvre de rebelles qui ont été transportés vers le bas-fleuve en 1897-1898.

Cette dernière tentative est vite réprimée et la plupart des coupables sont châtiés quand le vice-gouverneur général remet ses pouvoirs au colonel Wahis en mai 1900.

Wangermée rentre en Belgique le 9 juin 1900 pour repartir une quatrième fois, le 21 février 1901 et reprendre la direction du gouvernement local.

Ce quatrième séjour se termine le 19 février 1903.

Le 5 avril 1904, le major Wangermée s'embarque à Naples avec les sous-lieutenants du génie Duwez et Maury, comme adjoints, se rendant au Congo par la côte orientale.

Il est chargé par le Roi-Souverain d'une mission d'inspection dans le Haut-Congo et particulièrement dans la province orientale.

Wangermée visite l'Enclave de Lado, descend vers le Kivu et le Tanganika.

Il traverse la province orientale allant de Kasongo vers le Lomami et le Kasaï pour aboutir à Boma et rentre en Belgique le 9 octobre 1905.

Voici en quels termes il décrit la région des volcans:

« Après six jours de marche, dans la forêt de l'Ituri, nous » fûmes assez heureux pour voir le dôme de verdure s'éclaircir et » bientôt nous pouvions contempler les grands plateaux ondulés, qui » vont jusqu'au lac Albert Edouard, coupés à l'Est par les monts » de la Semliki. Là, nous entrions dans une contrée des plus remar- » quables, car, c'est celle où l'on trouve les monts Ruwenzori, que » les indigènes nomment NZororo et les volcans du lac Kivu, » appelés Kirunga. Ces hauteurs sont les points culminants des » fortes arêtes montagneuses, qui viennent du sud du Tanganika » et vont jusqu'au nord du lac Albert; entre elles se trouve une » vaste dépression à laquelle on a donné le nom de « graben », » et dans cette dépression s'étendent plusieurs des grands lacs: » le Tanganika, le Kivu, l'Albert Edouard et l'Albert.

. . . . . .

» Parfois les volcans du Kivu se rallument et depuis le nord » du lac Albert Edouard jusqu'au long du Tanganika on voit par- » tout des sources salines, sulfureuses et thermales, dont certaines » ont une température de 90° c.; presque toutes les eaux des » lacs ont, par suite, une légère salure et, en certains endroits, » comme à *Katwe*, l'exploitation des sources salées donne lieu à » un important trafic indigène.

. . . . . .

» Sur près de cent kilomètres, ce massif (monts Ruwenzori) » s'allonge dans le sens du méridien et il porte ses sommets à » près de cinq milles mètres de hauteur. Des glaciers et des » neiges éternelles couronnent les pics supérieurs et les actions » météoriques résultant de l'existence de cette zone froide font de » ces montagnes un centre générateur de pluies incessantes, d'orages » et de tempêtes.

. . . . . .

» En s'éloignant de ceux ci, dans la direction du Midi, on arrive » près des sources de la Rutschuru, à la chaîne des monts » Mfumbiro, au milieu desquels se trouvent les Kirunga, volcans » dont quelques-uns sont encore en activité. . . . . .

» Les grands volcans du Kivu sont au nombre de sept, dont » deux donnent encore des traces permanentes d'activité.

» L'espace qui s'étend entre leurs pieds mesure environ soixante » kilomètres de large et il est couvert de débris volcaniques.

. . . . . .

« Nous traversâmes ces différentes zones les 18 et 19 décembre » 1904, en faisant l'ascension du Tsha-Nina-Gongo ; les scories » s'y trouvent à environ trois cents mètres du sommet, sur des » pentes d'à peu près 45° qui nous menèrent vers l'altitude de » trois mille huit cents mètres.

» De là haut, on dominait presque toutes les montagnes dont beau- » coup semblaient des taupinières ; on voyait au S.-O le lac Kivu à » environ trente kilomètres ; au N -E., à près de cent kilomètres, la » partie méridionale du lac Albert, vers lequel la puissante Ruts- » churu traçait un léger sillon à peine perceptible dans la vallée ; » au N.-O., nous portions nos regards à une vingtaine de kilo- » mètres dans le cratère Nya-Mlagiro, d'où de nombreuses fume- » roles sortaient ; dans l'Est, se détachaient les cimes neigeuses » du Karishimbi et des autres volcans éteints ; au S.-E., la vue » nous était coupée par les colonnes de fumée sortant du cra- » tère dont le diamètre était d'environ quartre cents à cinq cents » mètres et la profond ur de cent cinquante à deux cents mètres. »

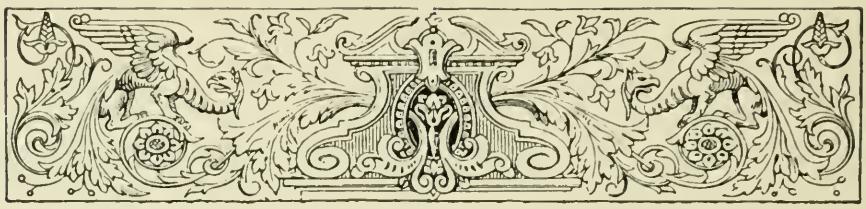
En 1906, Wangermée quitte le service de l'Etat du Congo, pour prendre la haute direction des opérations dans le territoire du Katanga, en qualité de représentant du *Comité spécial*. Il s'embarque le 28 juillet 1906 à Southampton, à destination du Cap, d'où il gagnera le Zambèze par la voie ferrée qui traverse les diverses colonies anglaises de l'Afrique australe. Au delà du Zambèze, qu'il franchira sur le nouveau pont qui vient d'être inauguré, il ira en train jusqu'à Broken-Hill, actuellement le point terminus de la ligne. Plus loin, la construction de la voie est activement poussée jusqu'au centre minier de Kanshanshi, à quelque distance de la frontière anglo-congolaise.

Entre Broken-Hill et Kanshanshi, il n'y a plus que cent vingt milles que l'on franchit pédestrement en huit à dix jours.

Wangermée est actuellement major du génie, officier de l'Ordre de Léopold et de l'Etoile Africaine etc., décoré de l'Etoile de service à cinq raies, de la Croix militaire de première classe et de la Couronne royale de Prusse de seconde classe avec plaque.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

Belgique coloniale, 1904, p. 184.
Le Congo. Moniteur colonial, 1904, p. 7.
Belgique militaire. 1903, p. 48, 1re partie.
Jenssen Tusch. *Skandinaver i Congo*.



INSPECTEURS D'ÉTATS.

BAERT, ERNEST,

né à Bruxelles le 12 août 1860,
décédé à Dungu (Haut-Uele) le 15 août 1894.

Sous-lieutenant au 1r régiment d'artillerie, il part pour le Congo le 26 juin 1885.

Attaché d'abord aux travaux d'étude du chemin de fer et à la brigade topographique, il est désigné pour la station de Bangala et en prend le commandement intérimaire entre le départ de Coquilhat et l'arrivée de Van Kerckhoven.

Au départ de Van Kerckhoven, en mars 1886, le commandement intérimaire de la station de Bangala est confié à un agent anglais Ward. Mais son séjour à Iboko est de courte durée. Le 23 avril 1886, Baert prend la direction du poste en attendant le retour de Coquilhat. La situation est difficile. Le 23 mai Baert constate la disparition d'un de ses haoussa qui s'est enivré chez les NGombi et a été capturé. D'où lutte avec ces derniers, derrière Mpoumbou et incendie de leur village. Au cours de l'engagement, un haoussa est tué et décapité, un autre est hor-

BAERT, ERNEST.

Cliché de l'ouvrage de M. Chapaux, *Le Congo historique, diplomatique, etc.*

riblement blessé. Le chef de la station obtient réparation.

Au mois d'août suivant, Coquilhat reprend le commandement d'Iboko; mais de septembre 1886 à janvier 1887, Baert exerce une troisième fois ces fonctions, et a une nouvelle affaire à soutenir à Mpoumbou.

Baert se distingue par l'exploration du Haut-Mongala (novembre 1886). Durant soixante-six heures de navigation à vapeur il remonte le cours de la rivière, qui par une vaste courbe, descend du Nord-Est.

A bord de l'*A. I. A.* il découvre successivement les *Akoula*, qui l'accueillent très bien dans leurs villages palissadés, le groupe *N'Sambi* (Juargu, Unjocko, Ulungoms); les *Basoko*, peuple nombreux et florissant, faisant le commerce de sel indigène; et les méfiants *Bakutu*. Attaqué par ces deux dernières peuplades, Baert les repousse ainsi que les *Mabalis*, qui cherchent à s'emparer du vapeur. Vers le 2° 50' il pénètre chez les *Sebi*, tribu importante et riche adonnée à l'industrie de fer, qui le reçoit à coups de flèches.

La rivière n'a plus ici que trente mètres de largeur. Le courant est rapide, presque torrentueux. La profondeur est réduite à un mètre vingt-cinq centimètres. Vers le point extrême atteint, le voyageur reconnaît que le Mongala est formé par quatre branches, aux eaux de couleurs différentes, variant entre le jaune et le noir et que des arbres et de petites chutes barrent le courant. La rivière n'a plus que vingt mètres de largeur et ses rives s'élèvent à trente mètres en collines ferrugineuses.

Baert établira un poste quatre ans plus tard à Monguandie, point extrême qu'il atteint en ce moment, le 1r décembre 1886, au confluent de l'Ebola et de la Dua. Il remonte l'Ebola et fonde la station de Mobuaka.

Lorsque la nouvelle de l'exploration du Mongala, que Baert fut le premier à remonter jusqu'à son extrémité navigable, parvint en Europe, elle fit sensation, car elle

montrait l'impossibilité d'identifier, comme certains géographes le prétendaient, le Mongala avec l'Uele.

Baert dirige la station d'Iboko pendant les voyages fréquents du chef du territoire, enrôle des volontaires, conduit des convois et fortifie les relations avec les diverses tribus.

Steelman, adjoint du commandant Liévin Van de Velde, ayant dû abandonner, par suite de maladie, l'expédition qui avait pour but de fortifier la station des Falls, est remplacé à Léopoldville par l'heureux explorateur du Mongala.

Van de Velde, venant à mourir à Léopoldville, Van Gèle consent à prendre la direction de l'expédition, pour la mener et l'installer aux Falls.

L'expédition arrive à destination le 15 juin 1888, après avoir ravitaillé à Yambuya l'arrière-garde de Stanley, commandée par le major Barttelot.

Baert fait en 1888, avec Tippo-Tip, le trajet entre le camp de Yambuya et le village de Yamgambi.

Il rentre en Europe le 19 juillet 1888, et, à son retour, est reçu à Ostende par le Roi et la Reine, qui le félicitent vivement de sa remarquable exploration.

Promu lieutenant, Baert repart le 18 mai 1889, avec le grade de commissaire du district de l'Ubangi-Uele.

En 1890, il remonte la Maringa, pousse jusqu'au camp arabe de Munia-Amami et installe un poste à Buru. Il explore la Lopori jusqu'à Longoli et fonde la station de Bassukussu, dont le commandement est donné à Lothaire. Celui-ci est bientôt nommé commissaire de Bangala et Baert rentre en Europe le 30 avril 1892.

Le 6 janvier 1893, Baert se dirige une troisième fois vers le continent africain, avec le haut grade d'inspecteur d'Etat.

Il est chargé d'aller prendre le commandement de l'expédition de l'Uele, à la mort de Van Kerckhoven et s'avance jusqu'à Dungu.

Il se dispose à rentrer en Europe lorsqu'il meurt des suites d'une fièvre hématurique à l'âge de trente-quatre ans.

Baert était lieutenant au 1r régiment d'artillerie, chevalier de l'Ordre de Léopold et de l'Etoile africaine, décoré de l'Etoile de service à deux raies.

PUBLICATION:

Carte de la Mongala au 780.000e. Mouvement géographique, 1887, p. 43.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

CHAPAUX. *Le Congo historique, etc.*, pp. 148, 219, 400, 441.
Mouvement géographique, 1887, p. 31; 1888, p. 87.
COQUILHAT. *Sur le Haut Congo*, appendice.

CAMBIER, ERNEST, FRANÇOIS,

né à Ath le 24 juin 1844.

Lieutenant au 8e régiment de ligne, adjoint d'Etat-major, il s'associe à la première expédition organisée par l'Association internationale africaine.

Cette première expédition belge en Afrique quitte Bruxelles le 15 octobre 1877, et débarque à Zanzibar, le 12 décembre suivant. Elle se compose de Louis Crespel, capitaine au 2e de ligne. Arnold Maes, docteur en sciences naturelles et de Marno, voyageur autrichien, qui avait fait précédemment de 1874 à 1876, deux voyages au Soudan et un troisième au pays des Niams-Niams. Maes meurt dès le 13 janvier.

On décide de faire une reconnaissance de la route de Sadani à Mpwapwa, avant de prendre une résolution définitive pour l'organisation de l'expédition et les transports à l'aide de chariots attelés de bœufs. Cambier et Marno partent le 16 janvier sur deux daous, accompagnés de cinquante nègres. Cette tentative avorte, le vent du nord occasionnant de graves avaries aux embarcations. Cambier revient à Zanzibar réclamer du secours.

Cambier et Marno fixent le second départ au 18 janvier après-midi. Leur « betela » s'échoue sur un banc de sable, annonçant la côte africaine, et les deux Européens, portés à dos d'homme pendant un trajet d'une lieue, atteignent Sadani vers 10 heures.

CAMBIER, ERNEST.

liché de l'ouvrage de M. Chapaux, *Le Congo historique, diplomatique, etc.*

Le 21 janvier, vers huit heures et demi du matin, la petite troupe de Cambier se met en marche, campe à Mdoumi; le lendemain elle s'enfonce dans l'Ou Sagara, à marches lentes, coupées de haltes nombreuses, occasionnées par les accès de fièvre de leur Nyampara.

Jusqu'à Mamzissi l'escorte traverse jungles et prairies, sous des ondées subites et les rayons brûlants du soleil; passe à Ngombe et franchit un pont d'arbres à Kifourou. Au delà de Magoubika, dont ils repartent le 26 janvier, les voyageurs ont déjà de l'eau jusqu'à la cheville, pendant qu'un soleil ardent fait haleter les porteurs exténués.

La caravane passe la Boukigoura. A Matoungou un orage se déclare. Le 1r février départ de Kidoudoué; la jungle alterne avec les ravines. Le passage de la Mvoué sur une passerelle, effondrée en partie, demande plus d'une heure. Jusqu'à MKongou la caravane fait vingt kilomètres ayant de l'eau jusqu'aux genoux, puis jusqu'à mi-cuisses. Traversée de la Kirouvou et de la Loukinndou (vingt mètres de largeur).

Le 4 février, continuation de la marche. On traverse l'Ouamé, formant un torrent rapide d'une dizaine de mètres de largeur, roulant sur des masses granitiques. Après un nouveau mtoni, appelé par Cambier la Mahouloulou ou la Magroumi, la caravane, de la direction Ouest et Ouest-Sud-Ouest, s'incline vers le sud-sud-ouest. Près de Mvomero elle traverse la rivière du même nom.

Le 5 février, on chemine dans la jungle; un important cours d'eau se présente, large de soixante mètres sur vingt-cinq à trente de profondeur, c'est la MKindo. Le lendemain c'est le Pori, dont on affronte les solitudes, jalonnées de mares à moitié desséchées.

Le 7, Cambier et Marno arrivent à la limite extrême de l'Ou Gourou et traversent l'Ouame. La caravane campe sur la rive droite près du village commandé par un sultan et où habitent des Makoas. Ces hardis chasseurs poursuivent l'éléphant et le buffle, munis seulement de fusils à silex et d'arcs primitifs.

Dans l'Ou Sagara, le passage de la Mvoumi s'opère sur un pont en rondins avec tablier de joncs.

La caravane franchit de nouveau l'Ouame au courant tumultueux, large de vingt-cinq mètres. Etape dans la jungle et passage de deux nouveaux cours d'eaux, la Msimba et la Loonga.

Les hardis voyageurs arrivent à Koi Forhani et le 11 se dirigent vers l'Ouest où, pour la troisième fois, ils traversent la Loonga, ayant de l'eau jusqu'aux genoux.

Le jour suivant, la caravane s'oriente vers le Nord et le Nord-Ouest. Elle passe la MKondokoua, prolongement rapide et majestueux du Ouame, où s'ébattent des troupeaux d'hippopotames.

Le 13, elle gravit les hauteurs et traverse à gué la Kontitandamere, large de plus de cent vingt mètres.

Les voyageurs poussent jusqu'à Kiora, terme de la course, et y séjournent quatre jours. Les derniers bœufs succombent à la fatigue et aux morsures des mouches tsés-tsés. Les chariots sont abandonnés.

Le 16 février, Cambier et Marno quittent Kiora, avec un voyageur suisse, Broyon, venant de Mpwapwa; ils apprennent en cours de route la nouvelle de la mort de Crespel.

Cambier est atteint de fièvre à Kirossa et à Koi Forhani.

La petite troupe peut accomplir en quinze jours le chemin qui en avait réclamé vingt-quatre à l'aller.

Le 5 mars, à quatre heures du matin, Cambier et Marno s'embarquent à Saadani et arrivent à Zanzibar vers deux heures de relevée.

Marno quitte le service de l'Association. Cambier se trouvant donc seul, l'Association lui envoie le lieutenant Wautier, des carabiniers, et le docteur Dutrieux, ex-médecin militaire belge établi au Caire depuis 1872. A leur arrivée Cambier avait préparé une nouvelle caravane.

Expédition Cambier: première expédition de l'A. I. A. Fondation de Karema.

A la mort de Crespel, Cambier est chargé de prendre

le commandement de l'expédition. Le lieutenant Wautier complète l'organisation et la mise en marche de la caravane, et le 26 juin 1878 quitte Bagamoyo avec quatre-vingts soldats et domestiques zanzibarites et trois cent vingt-sept porteurs. Le 4 juillet, Cambier, à peine rétabli d'un accès de fièvre, se met en route, passe le Kingani à environ trois lieues de son embouchure et s'avance dans la direction ouest-nord-ouest. Le 9, il manque à Kirongo le lieutenant Wautier, mais, le rejoint le 12 dans l'Ou Sagara, au pied des monts Pongoué. Les deux troupes réunies comprennent quatre-vingt-seize Zanzibarites et environ trois cent cinquante Oua Nyamouézis. La double escorte suit les hauteurs séparant la vallée du Kingani de celle de l'Ouame.

Le 14, elle atteint Kingoua. Arrivés au village de Mvomero, où la route bifurque, les Pagazis et les Zanzibarites se prennent de querelle au sujet de l'embranchement à suivre pour se rendre au village de Mpwapwa et trois cent vingt-cinq porteurs désertent en un jour, emportant une vingtaine des charges d'étoffes. A Mpwapwa la caravane reçoit un accueil cordial des missionnaires anglais (8 août).

Cambier quitte Mpwapwa, le 12 août, avec soixante Oua Nyamouézis et treize Zanzibarites.

Le trajet du Pori a lieu sans accident. Repartie de Tchounio à six heures du matin, l'escorte arrive le lendemain à Ndeboué, après dix-huit heures d'une marche pénible à travers ronces et rocailles.

A Mvoumi l'escorte est arrêtée par de longues discussions pour le tribut régalien (hongo), on tombe d'accord après trois jours, pour une quantité de marchandises équivalente à la somme énorme de trois cents francs. A Matoumbourou, à Kididimo, à Ounzambois, à Mizanza, etc., nouveaux tributs dont le total ne s'élève pas à moins de trois cents piastres. Cambier, en compagnie d'une forte caravane arabe, se décide à passer par Mgondouko, situé sur la limite du Mgonda Mkali, met douze jours, du 6 au 18 septembre, à traverser les steppes arides du Mgonda

Mkali. Ce désert a une importance spéciale, au point de vue géographique, formant une espèce de plateau central dont les eaux s'écoulent au N. vers la Méditerranée par le lac Victoria et par le Nil; à l'O. dans l'Océan atlantique par le Tanganika, la Loukouga et le Congo; à l'E. dans l'Océan indien par le Roufidji et ses affluents.

La caravane exténuée et mourante de soif, parvint le 18 septembre à Ouyouy, premier village indigène appartenant à Mirambo.

Après une halte de six jours, les anciens porteurs rebellionnés se décident à repartir. La traversée du Pori, qui s'étend entre Ouyouy et Thierra-Magazy, capitale de Mirambo, ne se termine que le 27 et à une distance de cinq lieues du premier village. Nouvelles prétentions des porteurs à satisfaire.

Le 28, Cambier fait prévenir Mirambo de son arrivée. Le 30 septembre, il est reçu par le sultan, et fait avec lui l'échange du sang.

Cambier est pris d'un accès de fièvre à Selle Magazy (terre de sang), capitale du Mouami, située sur l'ancien emplacement d'Ouliankourou (30° longitude E. de Paris et 4° 42' latitude S.)

Cambier attend le retour de Mirambo, parti pour une expédition contre les Oua Soukoumas, peuplade habitant au S. du lac Victoria-Nyanza. Mirambo revient le 1r novembre et le 25, après des difficultés et des tergiversations sans nombre, un de ses Nyamparas se met à la disposition de l'explorateur pour recruter des Pagazis, mais n'en amène qu'une trentaine.

Le 15 décembre Cambier apprend, par une lettre adressée à Mirambo, le massacre de la caravane Penrose à Tchaïa; il se dispose à aller rejoindre Wautier, le 22 décembre, à Ouyouy, mais, atteint de dyssenterie il reste à Selle Magazy; puis se décide enfin à se rendre à Tabora, centre d'une puissante colonie arabe où sa caravane pourra passer la saison des pluies, avant de chercher un emplacement convenable pour l'établissement d'une station. Wau-

tier meurt, le 19 décembre, de dyssenterie au lac Tchaïa, au village de Hekungu. Le 6 janvier, Cambier arrive à Ouyouy et y rencontre le Dr Dutrieux (Kwa-Karoumbo).

Nos compatriotes restent à Tabora de janvier à mai, époque à laquelle Dutrieux retourne à la côte. Cambier se retrouve une seconde fois seul pour conduire l'expédition au but. Le 16 mai, Cambier quitte, avec cent soixante-quatre charges, Mkanghevhe, village situé à une heure environ à l'O. de Tabora, où les Pagazis nouvellement recrutés ont transporté leurs charges. Arrivés le 17 à Mtimousi les porteurs se dispersent et s'en retournent dans leurs foyers; le 24 la caravane quitte Mtimousi en y laissant quatre-vingt-dix charges entières.

Cambier, sur ces entrefaites, reçoit l'ordre de Bruxelles de fonder une station dans la région de Mazikamba (Karema). Nombreux demêlés avec les Pagazis qui se mettent en grève du 2 mai au 8 juin, la plupart des hommes désertent et Cambier est forcé de rester à Chikouro du 17 juin au 6 juillet.

Enfin, après une marche pénible de onze jours, à travers le Pori, qui sépare le Manyara de l'Ou-Gonda, Cambier atteint, le 17 juillet, le village de Simba (Ou-Savira situé sur la crête de partage du bassin de Malagarazi et de celui du lac Rikoua), puis Ougoué. Le 22, il se dirige, suivant un véritable calvaire, avec quatre-vingts charges seulement, vers Karema. A Koulongou, surgissent de nouvelles difficultés avec les porteurs.

Le 12 août 1879, après une marche de 12 kilomètres vers le Sud, la caravane arrive au village indigène de Karema, situé à la limite septentrionale de l'Ou Fipa. Une chaîne de collines de 50 à 60 mètres d'élévation court parallèlement au lac et le sépare de la plaine dans laquelle est située le village. A peu près au centre, un mamelon, d'une altitude de cinq mètres cinquante centimètres au dessus des eaux, fait saillie dans le lac, ménageant ainsi au N. et au S. deux petits ports, complètement à l'abri du vent et dont la profondeur est suffisante pour permettre

aux plus grandes embarcations d'atterrir. C'est sur ce mamelon que Cambier va élever les constructions de la station. A ses pieds s'étend à perte de vue l'immense nappe du Tanganika.

Parti de Bagamoyo à la tête d'une troupe de trois cent cinquante porteurs et de cent Zanzibarites, portée à cinq cents par l'adjonction de quelques petites caravanes, Cambier n'avait plus sous ses ordres, en arrivant à Karema que vingt Oua Ngouanas et dix Africains engagés dans l'Ou Nyaniembe.

Il séjourne à Karema jusqu'au 17 août, puis se remet en route et le 22, il était de retour dans la vallée de Limba.

Son second voyage de l'Ou Savira à Karema s'effectue dans des conditions beaucoup plus heureuses. Etabli depuis le 15 septembre à Karema, il commence dès le 17, les premiers travaux de construction de la station, mais est retardé par la saison des pluies qui le condamne à l'inaction. Malade, Cambier est relevé de sa lourde tâche, le 4 décembre 1881, par l'arrivée de Popelin et Roger, dont la caravane s'est jointe à celle de Ramaeckers à Kongo Il remet son commandement au capitaine Ramaeckers et part, le 10 décembre 1890, pour la côte, par Kisindi, Tabora et Mpwapwa.

Le retour de Cambier se fait dans des conditions exceptionnelles de célérité. En cinquante jours de marche, il franchit, sans accident, les trois cent cinquante lieues qui le séparent de Bagamoyo.

Il se rend en Egypte et de là en Europe.

A son retour en Belgique, le 23 avril 1881, Cambier est reçu solennellement par la Société royale de Géographie d'Anvers.

Agent de l'Association à Zanzibar, 1882-1884.

S'étant marié en Belgique en 1882, Cambier repart avec sa jeune femme le 17 mars de cette année pour Zanzibar, avec la mission d'y organiser les expéditions belges qui doivent aborder l'Afrique par la côte orientale.

Il y séjourne jusqu'au 30 mai 1885.

Collaboration à l'établissement du chemin de fer.

Lorsque l'activité des Belges eut passé de la côte de Zanzibar aux bords du Congo, les promoteurs de l'entreprise du chemin de fer désignent le capitaine Cambier, — qui a pleinement réussi, il y a sept ans, dans sa mission dans l'Afrique orientale en fondant *Karema*, — pour diriger les travaux d'études, dont dépendra, non seulement la réussite de leurs projets, mais aussi celle de l'œuvre politique et économique conçue par le Roi-souverain.

La solution d'un problème des plus compliqués se dresse aux premiers jours de vie de l'audacieuse entreprise belge.

Entre Matadi et le Pool, au sud de la route suivie par les caravanes, s'étend un pays inconnu, dont il n'existe aucune carte et où aucun blanc n'a jamais pénétré. La Compagnie du Congo, qui recherche la possibilité de relier Matadi au Pool, par une voie ferrée, donne l'ordre à Cambier d'entreprendre le levé de la région des cataractes. Cambier repart une seconde fois, pour le Congo, le 8 mai 1887, à bord du *Vlaanderen*, de la ligne belge Walford et avec la plus grande partie du personnel de la double expédition d'études et commerciale de la Compagnie du Congo. Il débarque à Boma le 3 juin.

Le 12 juin 1887, il quitte Boma pour Matadi, point de départ de l'exploration technique, à la tête de l'expédition d'études du chemin de fer. Le directeur des études a sous ses ordres comme chefs de brigade: le capitaine commandant Zboïnski, Dupont, Liebrecht et Charmanne et six ingénieurs: Vauthier, Vanderstraeten, Gilmont, Fabry, Lambotte, Bergier, Dumont. Il est escorté par une cinquantaine de soldats haoussas et cafres.

Les brigades topographiques ont à explorer la rive sud du Congo entre Matadi et Léopoldville, c'est-à-dire sur une distance d'environ deux cents kilomètres, à lever la carte de la contrée et à rechercher le meilleur tracé pour la voie ferrée à y établir.

Du 18 au 25 juin, Cambier effectue avec le capitaine

Thys, Liebrecht et Vauthier les premières reconnaissances de l'expédition entre Matadi et Palabala pour tâcher de résoudre la question du tracé du chemin de fer dans cette partie du pays exceptionnellement difficile.

La seconde quinzaine de juillet est employée au levé tachéométrique du tracé, entre Matadi et le confluent de la Mpozo. Le rapport est fait à l'échelle de 1/1000. Dès le 25 juillet, Liebrecht, Gilmont et Lambotte ont installé un camp près de la bouche de la rivière.

Le 8 août, tout le personnel s'embarque sur la *Belgique* et est transporté sur la rive droite de la Mpozo, où les études commencent immédiatement.

. . . . . .

Dans les premiers jours d'octobre l'expédition d'études, après avoir franchi le massif de Palaballa et la rivière Loufou, arrive sur les bords du Lounionzo, où elle campe, — le mois suivant elle pénètre dans la vallée du Kouilou, affluent de la rive gauche du Congo, qui se jette dans le fleuve, un peu en aval de Manyanga-Sud.

Voici en quels termes s'exprime le *Congo illustré* à propos de ce voyage d'exploration technique, hérissé de difficultés, dans un pays inconnu.

« Pendant plusieurs mois, il (le directeur des études) paraît tout » d'abord immobilisé devant la gorge de la Mpozo et le massif » de Palaballa. Puis, subitement, avec la petite troupe, sous ses » ordres, tournant les difficultés multiples du point de départ, » quitte à y revenir ensuite, il pousse en avant, droit devant » lui. Quelle est donc la bonne fée, qui le mène par la main, » durant cette marche à l'aventure, à travers cette zone ignorée, » à la recherche du meilleur et du plus économique tracé pour » son chemin de fer? A peine a-t-il traversé une rivière qu'il » trouve le col qui lui permet de passer sans ascension excessive » dans le bassin de la rivière suivante. A peine a-t-il a obliquer, » de temps en temps, soit vers le Nord, soit vers le Sud: une » nouvelle vallée est franchie, un nouveau col est découvert.

» Il est dérouté un moment, le jour où, avec sa brigade il s'en
» va donner, au delà du Kouilou, contre le massif de Bangou.
» Mais ce n'est qu'une fausse alerte. Un peu vers la droite,
» le massif tombant à pic, permet à la colonne de continuer sa
» marche heureuse et rien de l'arrête jusqu'à la rive du Pool. »

Cambier explore, en 1888, la contrée qui s'étend entre la Lukunga et le Pool, pousse jusqu'au bassin de l'Inkissi, traverse le Loukoussou, atteint Kinshassa et étudie l'orographie de toute cette région.

Rentré en Europe le 20 août 1888, Cambier repart une quatrième fois pour l'Afrique, le 1r juillet 1889, avec le haut grade d'inspecteur d'Etat et fait l'intérim de chef du gouvernement local.

Il revient en Belgique le 20 juin 1890.

En 1890, Cambier est nommé directeur, chef du service technique de la compagnie du chemin de fer du Congo et de la compagnie du Congo (1891), délégué des compagnies belges dans le Bas-Congo.

Il est actuellement major en retraite, administrateur des deux compagnies précitées; de la Société pour le commerce du Haut-Congo, et directeur-administrateur de la compagnie du Katanga. Officier de l'Ordre de Léopold et de l'Etoile brillante de Zanzibar; décoré de la Croix militaire de première classe, chevalier de la Légion d'Honneur, décoré de la Couronne de fer de troisième classe (Autriche) et de l'Etoile de service à trois raies.

PUBLICATIONS :

— *Conférence sur l'Afrique centrale*, in-8°, 31 pp., 2 cartes. Bruxelles Cnophs fils, 1881,

— *Rapport sur les marches de la 1e expédition.* (Association internationale africaine, 1879, pp. 21-55; 65-84; 103-106; 113-115).

et *Bulletin Société royale belge de géographie*, 1878, pp. 472-484.

— *Latitude de Kimpessé observée par l'expédition d'études du chemin de fer.* (Mouvement géographique, 1888, p. 100).
— *Etudes du chemin de fer du Congo.* (Rapport avec 1 carte — Mouvement géographique, 1888, p. 99).
— *Le chemin de fer du Congo entre Palaballa et la Lukunga.* (Bulletin de la Société royale de Géographie d'Anvers, 1889, pp. 366-375). (Conférence donnée à Anvers le 26 avril 1889).
— *Le chemin de fer du Congo* (Cambier, Vauthier, Charmanne et Thys). (id. 1888, 9, n° 4).
— *Longitude de Karema* (Bulletin Société belge de Géographie, 1881, p. 226).
— *Le capitaine Cambier et la 1e expédition de l'A. I. A.* Wauters. 1880.
— *Sur les Bords du Tanganika.* A. J. Wauters. 1881.
— *Karema, 1e station de l'A. I. A.* Id. 1880.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— Becker. *La Vie en Afrique*, 2 vol. appendice.
— de Martrin Donos. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. I.
— *Le Mouvement géographique*, 1888.
— *Bulletin de la Société royale de Géographie d'Anvers*, t. VI.
— A. J. Wauters. *L'Etat indépendant du Congo*,
— *Bulletin de la Société belge de Géographie*, t. VI.
— Jacques. *Expéditions envoyées au Tanganyka.* (Bulletin de la Société royale de Géographie d'Anvers, 1906, p. 65).
— A. J. Wauters. *Les expéditions de la Compagnie du Congo*, 1887.
— *Rapport de la Compagnie du Congo.* 24 novembre 1888.

CHALTIN, Louis.

(Cliché du journal *Le Congo*).

CHALTIN, LOUIS-NAPOLÉON,

né à Ixelles, le 27 avril 1857.

Entre à l'armée le 5 septembre 1873 en qualité de caporal-fourrier au 10e de ligne, régiment où il conquiert ses premiers grades.

Est nommé sous-lieutenant au 3e régiment de ligne, le 14 juillet 1878, et lieutenant le 26 mars 1885.

Fait des études juridiques et est en 1889, secrétaire de la commission chargée de reviser le code de procédure pénale militaire; est attaché, en la même qualité, au parquet de la Cour militaire.

S'engage au service de l'Etat indépendant du Congo, le 18 janvier 1891, et s'embarque pour l'Afrique le 30 du même mois comme lieutenant de la Force Publique.

A son arrivée à Boma, il reçoit sa nomination de chef du district de l'Aruwimi, où se trouve installé le camp de Basoko.

La prise des Stanley-Falls, en 1886, par les Arabes avait permis aux esclavagistes de pousser leurs incursions jusqu'à cette place; de là, ils pénétraient sur le territoire

que l'Etat leur avait interdit, débordaient par la droite et empruntaient au retour la Lulu et l'Aruwimi pour regagner le Congo et les Falls.

Prévoyant une révolte possible des Arabes et doutant déjà quelque peu de la fidélité de son vali aux Falls, le célèbre Tippo-Tip, l'Etat avait songé, dès 1887, à organiser lui-même la défense de son territoire. Dans ce but, le Gouvernement avait décidé de créer de fortes positions militaires au confluent de l'Aruwimi et du Fleuve Il avait prescrit au lieutenant Dhanis d'installer à Basoko, qui est situé au point précis de ce confluent, un grand camp retranché, dont l'effectif devait s'élever à six cents hommes. Cette place fortifiée avait un triple rôle à remplir: 1° servir de barrière aux envahissements des Arabes; 2° pacifier la région et donner confiance aux indigènes; 3° constituer la base des expéditions futures.

Le lieutenant Dhanis, accompagné des lieutenants Ponthier, Milz et Jacques, était arrivé, le 8 février 1889, à Basoko et, en six mois, avait à peu près terminé cette tâche considérable. Après le départ de Dhanis, ce fut Ponthier qui mena les travaux à bonne fin.

Au mois de juin 1891, Chaltin prend le commandement de Basoko, en remplacement de Fiévez, qui avait lui-même succédé à Ponthier. Il est successivement promu commissaire de district de deuxième classe, le 1er février 1892, et commandant de première classe, le 1er mars 1893.

A ce moment, voici quelle était la situation de ce centre d'opérations: établi sur un terrain entièrement conquis sur la forêt, le camp de Basoko est entouré de cultures et renferme de commodes maisons en briques. Des vivres y sont accumulés, en quantité suffisante pour pouvoir soutenir un mois de siège, et plusieurs centaines de mille cartouches garnissent les magasins de munitions. Les murs du fort, hauts de cinq mètres, construits en briques et recouverts de pisé, sont crénelés. L'armement se compose de deux

canons Krupp, d'une mitrailleuse Maxim et de quatre canons de bronze.

La station est entièrement entourée d'un boulevard planté d'acacias blancs, que bordent extérieurement les baraquements de la troupe, formant un trapèze dont le fleuve constitue un des grands côtés. Chaltin met le camp dans un état parfait de défense et prend toutes les mesures nécessaires pour repousser une incursion éventuelle des Arabes. Il ordonne, notamment, la construction d'une tour carrée haute de douze mètres, qui sert à la fois d'observatoire et d'élément défensif. Un steamer est toujours sous pression afin de pouvoir, au moindre danger signalé aux Falls, transporter rapidement des troupes au secours du résident de la station.

Dans le courant des années 1891 et 1892, Chaltin contracte des traités d'alliance avec les chefs indigènes et les amène à résister aux attaques des Arabes; il livre plusieurs combats victorieux aux bandes arabes qui tentent de franchir l'Aruwimi, et repousse celles d'entre elles qui se sont établies sur la rive droite de cette rivière.

Grâce aux nombreux postes qu'il fonde sur les bords du Congo et du bas Lomami, il affranchit les indigènes du joug que le chef arabe d'Isangi fait peser sur eux.

Le 5 mars 1893, Chaltin reçoit de l'inspecteur d'Etat Fivé l'ordre de remonter le Lomami et de s'emparer de Bena-Kamba et de Riba-Riba. Il s'embarque le 8 mars, à bord de la *Ville d'Anvers*, avec le docteur Dupont, le sous-intendant Coppée et le sergent Nahan. La colonne expéditionnaire se compose de cent quatre-vingts soldats réguliers armés de fusils à tir rapide, et de cent indigènes munis de fusils à piston ou de lances; elle emmène avec elle deux canons Krupp de 7.5 centimètres. Le 15 mars, le commandant quitte Liema-Yapoka, sur le bas Lomami, arrive vers midi en vue de Yanga, abandonnée par les Arabes, et y campe le lendemain avec quarante hommes.

Le 28 mars, Chaltin et ses adjoints arrivent à Bena-Kamba, après avoir été obligés de livrer maints combats aux indigènes du Lomami qui résistent, surtout ceux de la région de Yanga, comme de véritables fauves défendant leur tanière. Ils ne veulent entrer en relations avec aucun étranger, attaquant invariablement tous les bateaux qui passent par leur pays, et s'opposent à ce que l'expédition se pourvoie de bois à brûler. Voici deux exemples de cette hostilité systématique.

Le 13 mars, la colonne était arrêtée à un coin de forêt fraîchement défrichée. La reconnaissance des environs terminée, Chaltin fait placer des sentinelles armées de fusils et ordonne aux Basokos et aux Bangalas de procéder à la coupe de bois. Vers neuf heures du soir, deux coups de fusil se font entendre, suivis bientôt de deux autres détonations. On se précipite vers l'endroit d'où ils sont partis et on trouve une sentinelle atteinte à la gorge et à l'aîne de deux flèches empoisonnées. Ces flèches retirées, de fortes succions sont pratiquées, mais malgré les soins les plus dévoués le blessé expire en quelques instants.

Deux jours après, le 15, l'expédition faisait halte à proximité d'une plantation de bananiers. A la tombée de la nuit, pendant que les noirs préparaient leurs abris, une volée de flèches s'abat sur le campement. Pas un indice ne révèle l'endroit où se cachent les agresseurs. Le nombre des sentinelles est doublé, et vers dix heures du soir, Chaltin choisit une quarantaine d'hommes intelligents et déterminés qu'il charge d'une reconnaissance dans les environs. On parvient à découvrir le village hostile et le lendemain, au point du jour, Chaltin s'y rend avec cent soldats, laissant le reste à la garde du steamer. Pendant quatre heures, il parcourt l'agglomération et les alentours sous une véritable pluie de flèches. Habilement dissimulés dans des bouquets d'arbres ou des amas factices d'herbes, derrière les maisons, dans les bananeries,

les indigènes tirent, puis disparaissent pour tendre une nouvelle embuscade plus loin, organisant ainsi une vraie guérilla. Très habiles et surtout très rusés, ils attaquent de préférence les hommes isolés ou les groupes peu considérables Enfin, vers midi, les indigènes s'enfuient. Les avenues du village sont couvertes de flèches. Avant le combat, les natifs y ont planté des pointes de bois acérées et enduites de poison. L'hostilité des noirs se manifestait ainsi de cent façons.

Le 29 mars, Chaltin quitte Bena-Kamba et remonte le Lomami jusqu'aux rapides de Lhomo. Dans cette localité, l'expédition est accueillie avec enthousiasme par les habitants, qui lui fournissent des vivres et des guides. Chaltin y découvre la dépouille mortelle de Pierret, massacré en mai 1892, et lui donne les honneurs de la sépulture.

Le 2 avril, dans la matinée, Chaltin, sans attendre les renforts qu'avant son départ il a demandés à Bangala et à Equateurville, se met en route pour Tchari, où un camp arabe lui est signalé. La route est assez bonne, elle traverse des plaines herbues et des bouquets de bois. On ne rencontre partout que ruines et désolations semées par les Arabes. Le 4, Chaltin s'arrête dans un village à peu près désert, mais où les cultures et les plantations, faites avec un soin remarquable, s'étendent à perte de vue. Il y a du maïs, du millet, du sorgho, des patates douces, du manioc, des arachides, etc. Au milieu de tout celà, jetées pêle-mêle, se remarquent quelques coquettes petites maisons, dont les toits de paille en forme de cône se profilent nettement sur le bleu du ciel. Les gens qui habitent cette riante agglomération sont des esclaves, qui travaillent pour leurs maîtres, les Arabes.

Le 5, après une marche pénible, l'expédition arrive à une grande plaine marécageuse, au fond de laquelle s'étalent trois villages, avec leurs maisons et leurs cultures. Chaltin y envoie une reconnaissance; mais, arrivés à

trois cents mètres des premières habitations, ses soldats essuient le feu d'une bande d'Arabes dissimulés dans les hautes herbes. Les dispositions du combat sont vite prises, dix minutes suffisent à déloger l'ennemi qui s'enfuit en laissant nombre des siens sur le terrain.

Le 6 avril 1893, après une longue marche, Chaltin arrive à Tchari, dont il s'empare sans coup férir. Tchari est un vaste camp établi sur la rive gauche du Lomami, à quatre jours en amont de Lhomo. Il y a, là, un millier de maisons, dont plus de quatre cents sont construites en argile, tandis que les autres sont en paille. Les habitations des chefs comportent généralement plusieurs corps de logis, entourés d'une palissade qui enclôt le harem. De larges et belles avenues traversent la place. D'une extrémité du camp à l'autre, il y a près d'une lieue. Un des fils de Munie-Mokada, Lembe-Lembe, en est le chef.

Le camp est complètement détruit par Chaltin. Deux des assassins de Pierret, et notamment Kasongo, étant tombés en son pouvoir, il les fait juger et ordonne d'exécuter la sentence de mort portée contre eux.

Le 10, le commandant quitte Tchari, et le 14 il atteint Lhomo, où il a laissé le steamer *Ville d'Anvers*. Dans la matinée même, le steamer *Ville de Bruxelles* y est arrivé avec un détachement de cent vingt-cinq soldats, commandés par le lieutenant De Bock et envoyés par Lemaire, commissaire du district de l'Equateur. L'agent consulaire des Etats-Unis d'Amérique, Mohun, qui se trouve à bord, offre ses services qui sont acceptés, et accompagne le commandant en qualité d'adjoint.

Le 15, les deux steamers descendent le Lomami, et arrivent de concert à Bena-Kamba.

Dès le lendemain, l'expédition procède aux préparatifs de départ pour Riba-Riba. Le 21, tout étant prêt, l'expédition se met en marche dans l'ordre suivant: Nahan et soixante-six soldats; Mohun et l'artillerie; le commandant

de la colonne avec une escorte de vingt hommes; Marck et soixante-quinze soldats; les bagages; le lieutenant De Bock et quatre-vingt-dix soldats; Lammers et trente-un hommes.

L'exiguité et le mauvais état des chemins obligent l'expédition à s'avancer en file indienne, les colonnes occupant en profondeur des distances considérables. Ni uniforme, ni panache ne distinguent ces guerriers entre eux. La plupart des indigènes n'ont d'autre vêtement qu'un pagne de quelques centimètres de longueur, un fusil et une cartouchière.

La route de Bena-Kamba à Riba-Riba est pénible. Il arrive même qu'on doive marcher dans l'eau jusqu'aux épaules.

Le 27, la colonne est arrêtée par la Wila, qui a débordé et inonde toute sa vallée. On est obligé de construire un pont des plus primitifs, c'est vrai, mais dont la longueur démesurée, — deux cents mètres, — requiert un travail énorme.

Presque chaque jour l'avant-garde se heurte à des partis d'Arabes, embusqués dans les herbes et dans les bois, qu'elle refoule assez facilement.

Le 26, la colonne traverse le camp arabe d'Ikamba, où Hodister et ses compagnons ont été massacrés. Le 29, dans la matinée, elle arrive en vue d'un taillis inondé. Les hommes perdent pied et doivent traverser le marais à la nage. Après le taillis, c'est une rivière au courant très rapide, qui entrave la marche de l'expédition. Il faut pourtant passer, coûte que coûte. Avec une trentaine de soldats, le commandant Chaltin se met à la recherche d'un autre point de passage dans la direction du nord-nord-est. Il suit un sentier tracé, à l'extrémité duquel il trouve la rivière. Ces traces d'occupation du pays engagent à la prudence. Dissimulée derrière un épais rideau de feuillage, qui borde la rive, la petite troupe se recueille et

observe. De temps en temps, des canots passent devant elle, portant des hommes armés: il est visible que les Arabes surveillent la rivière et les chemins qui y aboutissent. On entend aussi des bruits de voix sur la rive opposée.

Chaltin recommande à ses soldats de ne pas faire feu avant d'être attaqués et charge le lieutenant De Bock d'une reconnaissance vers le sud. Au moment où celui-ci débouche dans une éclaircie du taillis, sa troupe est aperçue par les Arabes postés sur la rive opposée. Les ennemis ouvrent immédiatement le feu et le combat s'engage. Le lieutenant De Bock commande la droite de la ligne de bataille, le capitaine Marck la gauche avec trente soldats. Chaltin occupe le centre, soutenu par Mohun avec le canon.

De l'autre côté, on entend un tapage infernal. Les Arabes tirent trop haut et sans mesure; leur feu ne fait guère souffrir la colonne. Quant aux soldats, ils restent calmes et ripostent au commandement. Quelques obus lancés dans le camp arabe produisent un effet épouvantable. L'ennemi résiste cependant. Pendant une demi-heure au moins, la troupe Chaltin est criblée de balles. Enfin, après une vigoureuse fusillade et un feu croisé habilement dirigé au centre de leur position, les Arabes lâchent pied, subissant des pertes considérables.

Malheureusement, la poursuite est impossible. Devant nos soldats, la Kassuku, au courant torrentueux, large de soixante-quinze mètres et profonde d'au moins sept à huit mètres, forme un obstacle absolument infranchissable, et la colonne ne possède pas une seule embarcation. Les Arabes s'étaient montrés bons stratégistes en faisant de la Kassuku la ligne de défense avancée de Riba-Riba, dont cette rivière n'est guère éloignée que de quatre lieues.

L'ennemi a dû se sauver précipitamment, et dans le plus grand désordre; il a tout abandonné: effets d'habillement, literies, ustensiles de cuisine, vivres, gongs, poires

à poudre, capsules, etc. La vaillante troupe se repose tant bien que mal et, le lendemain, s'occupe de la construction d'un radeau. Dès qu'il est terminé, Chaltin charge De Bock d'aller avec Marck, Nahan et cent cinquante soldats faire une reconnaissance offensive dans la direction de l'est. Le passage de la Kassuku effectué sans lutte, la troupe s'avance avec précaution sur l'autre rive, mais au lieu de rencontrer les Arabes, elle ne trouve partout que la solitude la plus absolue ; les villages sont déserts, les indigènes ont fui !

Dans l'après-dîner, Riba-Riba est en vue et bientôt la troupe fait son entrée dans la ville abandonnée et en partie incendiée par les Arabes eux-mêmes : car, dans leur impuissance à lutter contre leurs ennemis à armes égales, ils vont tenter de réduire les troupes de l'Etat par la faim. Avant de quitter leur belle et ancienne ville, ils ont tout détruit ; leur rage de dévastation leur a, même, fait mettre le feu aux tiges des cannes à sucre sur pied.

La situation s'est complètement transformée.

En présence de la fuite des Arabes, Chaltin se trouve dans la nécessité de déterminer, sur le champ, un nouveau plan d'opération. Le chemin suivi par les fuyards ne peut être celui de Nyangwe puisque Dhanis y concentre, en ce moment, toutes ses forces ; ce ne peut, non plus, être une route latérale, où les esclavagistes auraient succombé sous les coups des indigènes. Une voie est restée ouverte aux Arabes, celle des Falls.

Chaltin s'arrête à cette supposition et prend ses mesures pour s'en assurer au plus vite.

Avec les moyens dont il dispose et notamment ses deux grands vapeurs, il compte devancer l'ennemi d'au moins dix jours. De plus, depuis quelque temps déjà, une épidémie de variole décime ses soldats et ses porteurs. Il serait dangereux de prolonger le séjour à Riba-Riba.

Chaltin retourne donc à Bena-Kamba et y fait construire un immense radeau pour le transport des varioleux.

Le 7, toute l'expédition redescend le Lomami.

Le 12, se trouvant à proximité de Basoko, Chaltin reçoit une lettre alarmante du résident des Falls, le capitaine Tobback, qui prévoit une attaque imminente des Arabes. Dans la soirée, Chaltin arrive au chef-lieu de son district, mais il n'y reste que le temps strictement nécessaire pour s'approvisionner de bois. Le 14, de grand matin, il remonte le fleuve.

Aux Falls, la nouvelle des premières victoires de Dhanis (mars 1903) a fait changer les dispositions des Arabes à l'égard des blancs. Les relations se sont tendues entre Rachid et le résident de l'Etat; le 2 mai, la prise de Riba-Riba et la défaite des Arabes de la Kassuku ont été annoncées à la station, en même temps qu'est arrivée à Rachid, la pressante invitation de la part des Arabes de Kibonge, d'attaquer la station.

Les Arabes connaissent les forces actuelles de Tobback; aussi, dès le 10 mai, tout ce que la région comprend de Maté-Matambas armés, dans les divers postes échelonnés jusqu'à l'Isangi, se trouve concentré aux Falls.

Pendant les journées des 15, 16 et 17 mai, le capitaine Tobback parvient à résister aux attaques du vali et à repousser chaque fois les assauts donnés à la station par un ennemi bien supérieur en nombre. En même temps, le sous-lieutenant Van Lint attaque les positions arabes.

Devant le nombre toujours croissant de ses adversaires, Tobback fait préparer dix pirogues et prend ses dispositions pour battre en retraite, mais l'annonce de l'arrivée du commandant Chaltin vient changer la situation. Celui-ci a appris par un nouveau message de Tobback que la station subit depuis l'avant-veille l'assaut des Arabes, et se hâte d'aller porter secours à ses compatriotes en péril.

Le 18, donc, à sept heures du matin, le steamer libérateur

arrive en vue des Falls. De la factorerie belge organisée défensivement, les Arabes ouvrent le feu, mais toutes leurs balles tombent dans l'eau, à deux cents mètres au moins du bateau. On aborde et le canon mis en batterie lance son premier obus. Le vaste camp de la rive gauche est mitraillé pendant une demi-heure.

Le sous-lieutenant Van Lint s'est emparé le matin même de l'île d'Usana; passant sur la rive droite du fleuve, il y coupe la retraite aux Arabes, qui se sont portés vers la station de l'Etat, en opérant un grand mouvement tournant. D'un autre côté, Chaltin et ses adjoints Marck, capitaine de steamer, De Bock et Mohun franchissent le fleuve, montent à l'assaut des positions ennemies, et font le siège de la factorerie belge, où le gros des Arabes s'est solidement fortifié.

La bataille est bientôt gagnée; les Arabes culbutés fuient précipitamment dans toutes les directions, abandonnant tout ce qu'ils possèdent, objets de première nécessité comme de grand luxe: glaces, pendules, montres, bijoux, étoffes de valeur, habillements, armes, vivres, etc. Près de cent cinquante barils de poudre restent entre les mains des soldats de l'Etat. On compte deux mille prisonniers, hommes et femmes. Rachid s'est enfui chez Kibonge.

Le 22 mai, Chaltin quitte les Falls pour rentrer à Basoko. En route, il rencontre l'inspecteur d'Etat Fivé, qui après s'être emparé du poste d'Isangi, livre avec le commandant Daenen un combat victorieux aux Arabes, à la Romée. Les positions ennemies viennent d'être enlevées et la poursuite continue avec acharnement. Les Arabes se retirent vers le Lomami, d'où ils sont chassés peu de temps après par une colonne de cent hommes, sous les ordres du capitaine Marck.

Toute la région comprise entre Basoko et les Falls est immédiatement occupée par les troupes de l'Etat.

L'emplacement des deux stations de Basoko et de

Lusambo, solidement fortifiées et protégées par une garnison nombreuse, avait été choisi de telle façon qu'en cas de révolte dans le bassin du haut fleuve, on pût envoyer rapidement des secours vers les points menacés en empruntant, d'une part, la voie du Congo et du Lomami, d'autre part, celle du Kasaï et du Sankuru. Les événements venaient de démontrer pratiquement et de magnifique façon l'excellence de cette habile et prudente politique.

C'est grâce à cet incomparable réseau fluvial qui sillonne l'Etat dans tous les sens et aux nombreux steamers qui, du Stanley-Pool, pénètrent jusqu'aux confins les plus reculés du territoire, qu'au cours de ces dernières opérations militaires, les instructions ont pu être transmises avec rapidité et assurer le succès des armes de l'Etat.

Après l'arrivée du commandant Ponthier aux Stanley-Falls, le capitaine Chaltin, commandant du camp de Basoko, délivré du souci des opérations à diriger contre les bandes esclavagistes, consacre son temps et son activité à compléter l'occupation du vaste district de l'Aruwimi qui enserre la vaste forêt décrite par Stanley.

Exploration de la Lulu et de l'Aruwimi (1).

Chaltin parcourt, à diverses reprises, la région complètement inconnue située au nord de l'Aruwimi. Ce pays comprend le Congo depuis Malema, en aval de Basoko, jusqu'aux Falls, le Lomami jusque Kayemba, l'Aruwimi jusqu'au confluent de la Likowa (rive gauche), le cours entier de la Lulu et le Rubi moyen à Mogandjoro.

Tout en reconnaissant le pays, Chaltin traite avec les chefs indigènes qu'il a délivrés des vexations arabes et fonde une chaîne de postes.

Le 30 août 1893, il entreprend l'exploration de la Lulu,

(1) D'après le *Congo illustré*, 1894, p. 105.

tributaire de l'Aruwimi, et le cours inférieur de celui-ci, depuis son confluent jusqu'en amont de Banalya.

De Mogandja-Utchamba à Bunga la route est généralement bonne ; mais aux environs de ce dernier village, Chaltin est obligé de traverser successivement trois immenses marais où l'on enfonce dans la boue jusqu'aux hanches. Bunga et Masoa sont reliés par une route excellente, coupée de nombreux cours d'eau. C'est là qu'habite le chef Badjandé (ou Azandé) Dangaco.

Pour se rendre de Masoa à Wale, Chaltin traverse d'épais taillis, des villages abandonnés ou des terrains en défrichement. La marche y est fatigante. Toute la région comprise entre Bunga et la petite rivière Menenalulu, et formant un vaste plateau, est habitée par les Badjandés.

A partir de la Menenalulu commence le pays des Mabendjas. Cette région se distingue des autres par le nombre, la beauté et la propreté des villages. Le Mabendja, chasseur et cultivateur, est hospitalier. Il vit en famille et est docile aux décisions des Européens. A l'encontre des Badjandés, il est doux et pacifique. De tous les noirs, il est le seul qui se montre reconnaissant de ce que l'on a fait pour le protéger contre les Arabes.

Chaltin est accueilli avec sympathie et empressement par les deux peuplades. Leurs chefs viennent à lui, chargés de vivres. Le chef mabendja Mondaku aide puissamment le commandant de Basoko dans sa lutte contre les Arabes, en servant de guide aux troupes dans la forêt. C'est lui qui signale au commandant l'existence d'un poste de Maté-Matambas à Yadumba et qui y conduit les soldats. Avec ses hommes, il accompagne le chef du poste de Mapalama et lui rend les plus grands services.

A partir du village de Matamgenbus, près de la Lulu, la route suivie pour gagner Yadumba traverse une forêt, où l'on ne rencontre plus un seul village. En temps ordinaire, quatre jours suffisent pour la parcourir. A cause

du mauvais temps, il en faut cinq. Cette route longe continuellement la Lulu, ce qui permet au chef de l'expédition de reconnaître et de lever le plan du cours supérieur de la rivière.

Chaltin arrive, le 1r octobre, aux sources de la Lulu, au pied d'une colline boisée, dans un encaissement rocheux. Le versant opposé de la colline donne naissance à la Longi, sous-affluent peu important de l'Aruwimi.

Pas un village ne borde la Lulu dans son cours supérieur. Les petits canots peuvent remonter la rivière jusqu'au confluent de la Mangbwaba. A l'ouest des sources, le sol est généralement sablonneux; il est argileux à l'est. Pataugeant dans la boue, marchant dans l'eau jusqu'aux épaules, ou bien se meurtrissant le corps dans les broussailles, les voyageurs arrivent à Yadumba brisés, rompus, abîmés...

A une bonne journée de marche de là, commence le pays des Maboros, qui s'étend jusqu'aux rives de l'Aruwimi. Cette peuplade et sa voisine, les Mabendjas, se ressemblent sous tous les rapports. Elles parlent la même langue, ont des villages de même style et se font les mêmes tatouages. Les Maboros ont beaucoup souffert de l'occupation arabe, leur pays est ruiné, la misère y règne, et l'expédition s'y ravitaille difficilement. Débarrassés de leurs oppresseurs et protégés par le poste que Chaltin a installé dans leur village, les habitants pourront désormais procéder à des défrichements et faire de grandes cultures. Les environs de Yadumba sont infestés par les léopards.

Le 5 octobre, Chaltin se met en route pour Banalya sur l'Aruwimi, point reconnu par Stanley lors de sa marche vers Wadelai. La route est très mauvaise. Les Arabes ont d'ailleurs accumulé ruines sur ruines. Les fruits de la forêt constituent, avec le produit de la chasse, l'unique nourriture des habitants.

A Banalya, le chef Lupu procure à l'expédition des vivres ainsi que des canots et des pagayeurs pour remonter

la rivière. Lupu convoque les chefs des villages d'aval où se trouvent les rapides et les détermine à prêter à l'avenir leur concours pour franchir ces passages difficiles. Dorénavant, les communications entre le bas et le moyen Aruwimi pourront se faire régulièrement.

Chaltin profite des dispositions favorables des indigènes pour établir un poste de cinq hommes à Bakoka, village situé sur la rive droite au milieu des rapides. Cinq villages de cette rive portent le nom de Banalya. Ils ont pour chef cinq frères: Tungoa, Bambi I, Lupu, Bambi II et Djale. Lupu domine ses frères par sa seule supériorité morale et physique, il est le vrai chef de la région. A sa demande, Chaltin place chez lui un poste de trois soldats et de quatre irréguliers. Au point de vue moral et intellectuel, les indigènes des villages Banalya et d'amont sont supérieurs aux Basokos, mais ils leur sont de beaucoup inférieurs comme pêcheurs et pagayeurs.

Le 9 octobre, Chaltin quitte Banalya et remonte la rivière. Le chef Lupu l'accompagne. Les rapides de Mandindi, où la rivière s'élargit considérablement, sont franchis sans accident. Le 12, vers midi, Chaltin arrive à hauteur de la Lokoma, un affluent de gauche de l'Aruwimi: il en remonte le cours jusqu'à son confluent avec la Yaphele. Dans cette rivière se trouve un vaste camp que les Arabes ont abandonné quelques jours avant l'arrivée du commandant. Chaltin doit sa déception de ne pas trouver les brigands chez eux, aux fanfaronnades d'un indigène qui a malheureusement prévenus ceux-ci qu'un blanc se disposait à attaquer leur camp.

Chaltin se rend, le 13, à Popoie, grand et riche village à une lieue et demie du poste arabe. Il relève l'embouchure de la Lokoma vers 26° 40' de longtitude est.

De Banalya-Lupu au confluent de la Lokoma, il y a dix villages assez bien peuplés; mais ceux qui sont détruits ou abandonnés sont infiniment plus nombreux. La famine

règne dans toute cette région. L'expédition souffre de la faim et la hauteur des eaux rend la pêche difficile en ce moment.

Le chef Lupu déclare que lorsqu'il était enfant et que les Arabes n'avaient pas encore pris possession de la contrée, les rives de l'Aruwimi étaient très populeuses et l'abondance régnait partout. Chaltin engage tous les chefs de village à faire des plantations, leur représentant que les incursions des Arabes ne sont plus à craindre. Le chef Makadu, de Bolulu où un poste de trois hommes est établi, se met immédiatement à la besogne. En moins de quatre jours, il a fait défricher près d'un hectare de terre et y a planté du manioc.

Au milieu des premiers rapides de la Lokoma se trouve une chute dont le passage à la descente est vertigineux, émouvant et admirable. Le Lokoma et la Yaphele sont deux rivières torrentueuses et très étroites, les rapides et les passages dangereux y sont très nombreux. Parfois les arbres des deux rives se rapprochent tellement que leurs branches, en s'enchevêtrant, forment un obstacle à la marche des canots.

A Popoie, on vit dans l'abondance. Les natifs, des Bagundas, n'ont eu qu'à piller les plantations et les greniers des Arabes.

Le 14 octobre, Chaltin quitte Popoie, après avoir fait commencer des plantations de riz, et le 15, il arrive à Banalya-Lupu. Les riverains de l'Aruwimi, de Elongo (rapide de Liongo) à Bolulu, parlent la même langue et ont les mêmes tatouages. Ils ne comprennent pas les Bagundas. Les gens de l'intérieur sont appelés Babuas ou Mangbuas, suivant qu'ils habitent derrière la rive droite ou derrière la rive gauche. Tous ces peuples sont anthropophages.

Le pays n'ayant pas été occupé jusqu'ici, — Stanley l'a traversé comme une trombe, — les indigènes ignorent

même la répulsion et l'horreur qu'inspirent aux blancs leurs abominables pratiques.

« Un chef avec qui je m'entretenais, a écrit Chaltin, se leva brusquement et me quitta en me disant : « Le soleil » va se coucher ; il est temps que je m'en aille, car je » dois faire tuer un esclave, ce soir, pour le manger avec » le chef de Bolulu, qui est venu me voir et qui est » grand amateur de chair humaine. »

» Pour le détourner de son projet, j'épuise le répertoire des arguments dont on se sert en pareil cas. Le chef ne m'a pas paru convaincu, mais l'esclave n'a pas été tué ce soir-là. »

Les nains de l'Aruwimi sont appelés Bakwas. Essentiellement nomades, ils habitent de préférence les forêts du pays des Bakeles (vers 27° de longitude est) où ils se construisent de minuscules et éphémères abris en feuilles. Ils sont farouches, féroces et cruels. La chasse est leur unique occupation. Le gibier n'est pas exclusivement l'objet de leurs préférences. Friands de chair humaine, ils chassent l'homme également. Le nain n'est pas voleur, il paye ce qu'il prend.

Le 17 octobre, Chaltin part de Banalya, accompagné de Lupu, Bambi I et Lubumi, passe successivement les rapides de Mokongo, Ikilo, Liongo, Luco et Yulu. Les rapides de Ikilo ressemblent à une mer démontée. Ceux de Liongo et de Yulu sont les plus dangereux. Le commandant s'arrête un jour au nouveau poste de Bakoka, où il reçoit la visite des chefs des villages de l'intérieur.

En résumé, Chaltin a noué des relations avec les chefs Popoaka et Djare, et installé dans le bas Aruwimi les postes de Bopandu, Iteke, Bombuma, Iambi, Ilando, Likombe, Mogandjo et Yambuya-Muntschapa. Le 21 septembre, il a quitté le poste de Mogandjo et s'est dirigé vers la Lulu, dont il a reconnu le cours supérieur et les sources. Il a

traversé le pays des Badjandés, celui des Mabendjas et celui des Maboras où le poste de Yadumba a éte établi. Il a rejoint l'Aruwimi à Banalya et en a remonté le cours jusqu'au confluent de la Lokoma, fondé le poste de Popoie sur la Yaphele et créé, dans le moyen Aruwimi, les postes de Bolulu, Banalya Lupu et Bakoka.

Chaltin rentre à Basoko le 23 octobre 1893, n'ayant rencontré nulle part de bandes esclavagistes.

Il revient en Belgique le 24 mars 1894.

Nommé commissaire de district de première classe, le 1r mai 1895, Chaltin retourne au Congo le 6 mai, pour prendre le commandement du district de l'Uele.

Mais auparavant il va vaincre un soulèvement des indigènes de l'Aruwimi et de l'Itimbiri. Deux mois lui suffisent pour remplir cette tâche.

Lorsqu'à la fin d'octobre 1895, il se dirige vers l'Uele, il a, non seulement rétabli l'ordre et la tranquillité dans les régions troublées, mais fondé plusieurs postes, dont le plus important est celui de Moenge, installé au milieu de tribus réputées jusque là indomptables et dont l'audace était sans bornes: ces indigènes, montés sur de légères et fragiles pirogues, n'hésitaient pas à attaquer à la lance des steamers défendus par des soldats armés de fusils à tir rapide. L'occupation de ce point, en amenant la soumission complète des natifs, met un terme à ces continuelles attaques et permet aux vapeurs de voyager en toute sécurité sur l'Itimbiri.

Après cette œuvre de pacification, Chaltin part pour l'Uele. Cette province est l'une des plus grandes de l'Etat. L'autorité de celui qui en exerce le commandement supérieur s'étend depuis Ibembo, sur l'Itimbiri, à l'ouest, jusqu'au Nil, à l'est, sur toute l'immense région baignée par l'Uele et ses nombreux affluents. Au moment où Chaltin est

appelé à ce poste considérable, le 12 novembre, certains chefs indigènes, établis sur la frontière du nord, sont en guerre ouverte avec l'Etat.

Le commandant, qui a pour mission d'occuper plus complètement ces territoires encore en grande partie sous la domination des derviches, se préoccupe tout d'abord de constituer dans son district une force armée sérieuse, bien exercée et disciplinée, et d'organiser à sa base d'opérations une bonne administration et un service de transports capable de faire face à toutes les nécessités qui vont surgir. Il mène, en mars 1896, une campagne contre les chefs azandés, les sultans M'Doruma, M'Bili et M'Bima, qui après avoir fait leur soumission à l'Etat, se sont alliés aux derviches et suscitent des difficultés de toute nature.

Combats contre les sultans M'Bima et M'Doruma, mars-avril 1896.

En mars 1894, M'Bili avait fait assassiner le capitaine Bonvalet, le sergent Devos, et leur escorte. En février 1895, le lieutenant Janssens, le sergent Van Holsbeeck et les cinquante-neuf soldats qui les accompagnaient avaient été mis à mort sur l'ordre de M'Doruma.

La première tâche qui s'imposait au nouveau commissaire général était de châtier les deux sultans azandés : il fallait d'une part, en vengeant la mort des quatre blancs, consolider l'obéissance des chefs soumis et, d'autre part, anéantir la puissance d'ennemis qui, pris isolément, étaient certes peu redoutables, mais pouvaient entraver, en coupant ses communications avec sa base d'opération, le succès de la grande expédition que l'on allait diriger vers le Nil.

Chaltin organise donc à Dungu les forces destinées à châtier M'Doruma et M'Bili. Elles comprennent quatre cents hommes, tous soldats de deux ans au moins, remarqua-

blement exercés et disciplinés par les officiers qui les ont commandés au camp retranché de l'Uele. Ce sont en majorité des Batetelas et des Mobenges, sous les ordres de Dubreucq, Kinet, De Backer, Dupont et Lejeune. Ce dernier quitte bientôt l'expédition, pour cause de maladie, et meurt à Niangara.

L'ordre de marche adopté est le suivant: un peloton d'éclaireurs composé de cinquante hommes et commandé par un blanc de l'avant-garde (Dubreucq); l'avant-garde: deux pelotons (Dubreucq et De Backer); le commandant Chaltin et son escorte de soixante-dix hommes; le gros, deux pelotons de Kinet et Dupont; les bagages; l'arrière-garde composée de cinquante hommes.

Chaltin marche d'abord contre M'Bili. L'expédition passe à Niangara, le 1r mars 1896. Le sultan dispose d'un millier de guerriers, armés de lances ou de fusils à piston. Battu dans trois combats d'avant-garde, le chef rebelle est complètement écrasé, dans une bataille décisive, le 17 mars 1896.

Chaltin se porte ensuite vers le nord à la recherche de M'Doruma. Après une série de combats d'avant-garde il rencontre, le 28 mars, à Bongo, sur les bords de la Buyet, M'Bima, frère de M'Doruma, qui lui oppose environ deux mille guerriers, d'admirables combattants dont l'intrépidité force l'admiration des Belges. Ceux-ci ne l'emportent que grâce à la supériorité de leur armement. Le combat est très meurtrier. Les soldats de M'Bima luttent héroïquement, chargeant les troupes de l'Etat à la lance et se faisant tuer à cinquante mètres du carré. Devant le front d'un seul des pelotons, celui de Kinet, on relève cent trois cadavres ennemis. M'Bima est mis en déroute complète.

Le 30 mars, deux femmes, surprises par une patrouille, apprennent à Chaltin que M'Doruma n'est pas éloigné et l'attend avec tous ses guerriers. Chaltin oblique vers le

nord-est pour atteindre la résidence de M'Doruma lui-même. Le 31, le départ a lieu à six heures du matin ; la colonne marche dans un pays très couvert, favorable aux embuscades et franchit plusieurs défilés; elle s'arrête dans un village pour se reformer.

Les sentinelles, placées dans les arbres, aperçoivent dans le direction du sud-ouest des natifs qui ont l'air de correspondre avec des gens placés derrière eux. La formation de combat fatiguant beaucoup les soldats obligés de passer à travers tout, la colonne se porte en avant en conservant le dispositif de marche, mais en faisant serrer les différents échelons, de façon à donner à la colonne un minimum de profondeur. Quelques minutes après, les éclaireurs ouvrent le feu et se retirent sur l'avant-garde qui se déploie.

Au devant, et bien à portée, se trouvent trois mille guerriers, disposés en trois lignes de profondeur et armés de lances, de javelots, d'arcs et de fusils à piston.

Le fait de combattre les soldats de l'Etat sur ce terrain est une faute grossière de tactique, de la part des Azandés. Si, au lieu de les attendre, ils s'étaient comme d'habitude apostés sur les flancs des nombreux défilés et à la sortie des grands marais quasi-impraticables que Chaltin était obligé de traverser, ils lui auraient fait subir de grandes pertes. Aussi le commandant accepte avec joie la bataille, bien que fatigué et ne se faisant nulle illusion sur la réelle bravoure des ennemis. Ceux-ci chargent dans un ordre parfait et en poussant des cris de fauves. Le feu de la colonne est terrible. Suivant un plan qui leur a souvent réussi, les Azandés ont combiné leur attaque de front avec deux attaques de flanc et un mouvement en arrière. La seule formation rationnelle à leur opposer est un front, deux flancs et une colonne mobile à la gorge. La rapidité de leur mouvement est telle que le peloton du gros,

qui doit faire face à la droite, ne peut arriver et que la colonne mobile doit se lancer au devant des indigènes.

La tactique de Chaltin, en dépit de cette anicroche, est si heureuse que le corps-à-corps ne dure guère plus d'une demi-heure. Les Azandés s'enfuient alors et les vainqueurs les poursuivent quelque temps. Chaltin a été légèrement blessé durant l'action.

Le surlendemain, la colonne reprend sa marche. Pendant la nuit, des chants de guerre se font entendre; l'arrivée de M'Vuta, fils aîné de M'Doruma, est annoncée. Dupont et Dubreucq repoussent victorieusement l'attaque de son avant-garde.

Le 5 avril 1896, vers six heures et demie, la colonne débouche dans une immense plaine, au centre de laquelle se profile un village exceptionnellement grand. La pointe d'avant-garde voit des indigènes armés de fusils s'en éloigner, après avoir mis le feu aux cases.

La colonne s'installe à la résidence de M'Doruma, située sur le bord de l'Uerre, affluent de l'Uele, qui décrit à cet endroit une courbe immense enserrant tout le campement azandé. M'Doruma a détruit une partie du village et l'on peut croire à première vue que, surpris par l'arrivée des troupes de l'Etat, il a fui, après avoir tenté de brûler sa résidence. Mais ce n'est là qu'une ruse de guerre.

Les soldats de l'Etat, trompés par les apparences, pénètrent dans le campement, et, fort éprouvés par une longue et fatigante étape à travers une contrée pauvre, n'ont rien de plus pressé que de faire main basse sur les vivres qu'ils trouvent. Ils ne songeaient guère qu'à se préparer un repas bien nécessaire, lorsque quelques-uns d'entre eux, puisant de l'eau dans l'Uerre, voient briller dans les hautes herbes, sur l'autre rive, des lances et des fusils. Ce sont les guerriers de M'Doruma, qui attendent le moment propice pour surprendre les soldats en plein repas.

Chaltin se porte immédiatement en avant pour déjouer cette manœuvre. Le peloton Dubreucq, renforcé par l'escorte du commandant, est déployé en tirailleurs et marche en avant, gardé sur ses flancs par deux sections du peloton De Backer, les deux autres pelotons (Kinet et Dupont) restant en réserve sur le plateau.

A peine les tirailleurs ont-ils parcouru trois cents mètres, que de toutes parts surgissent des milliers de lances ; la colonne essuie en même temps un feu terrible. Les pelotons de réserve sont brusquement et vigoureusement assaillis sur la droite par les indigènes, jusque là habilement dissimulés dans les hautes herbes. Ces deux pelotons se déploient également en tirailleurs face à l'ennemi et ouvrent un feu nourri.

L'attaque enveloppante des Arabes se dessinant de plus en plus, Chaltin donne ordre au premier peloton (Dubreucq) et au second (De Backer) de se rabattre, tout en combattant et dans le plus grand calme, vers le plateau, pour y rallier le troisième peloton (Kinet) et le quatrième (Dupont) et constituer un tout de quatre unités séparées. L'armée congolaise étant ainsi formée en carré, les salves continues lui forment un vrai rempart de feu, contre lequel se brisent les attaques impétueuses de l'adversaire. Les Azandés multiplient pendant une demi-heure, et sans interruption, des charges forcenées et héroïques.

A ce moment, Chaltin est atteint d'une balle qui lui fracasse la main. Presque au même instant, Dupont est blessé à l'épaule. Mais notre vaillante résistance a brisé l'effort des adversaires. Les fusiliers de M'Doruma continuent le feu contre les troupes de l'Etat pendant quelques instants, pour protéger la retraite des lanciers, puis lâchent pied à leur tour.

Les troupes de l'Etat criblent de balles les fuyards et, pour terminer cette belle journée, toutes les forces sont

lancées à leur poursuite et forcent les Azandés à se réfugier dans les montagnes situées au-delà des frontières de l'Etat, en territoire français.

La caractéristique de la journée, ce fut la nécessité d'opposer tactique contre tactique à un ennemi que l'on s'était habitué à considérer comme un ramassis de barbares.

Les soldats de M'Doruma obéissaient, au contraire, à une véritable discipline; divisés en un grand nombre de compagnies comprenant chacune cinq ou six rangs de lanciers et un rang d'archers et précédés d'un peloton de tireurs, leur manière de combattre semblait empruntée à leurs voisins d'alors, les derviches: les fusiliers tiraient deux ou trois coups de feu, puis se jetaient à terre. Trois rangs de lanciers fondaient alors sur leurs adversaires. Si ceux-ci étaient repoussés, les tireurs entraient de nouveau dans l'action, puis d'autres lanciers se précipitaient en avant; en cas d'échec, les fusiliers fuiaient les premiers et allaient occuper des positions en arrière, d'où ils protégeaient par leur feu la retraite des lanciers.

Dupont se remet assez vite de sa blessure. Il n'en est pas de même de Chaltin, qui, en l'absence de tout médecin, doit se confier aux soins dévoués, mais inexpérimentés, de ses adjoints. A deux reprises, il souffre d'hémorragies artérielles avec syncope, et son état général s'en ressent si gravement qu'il doit se résigner à descendre jusqu'à Ibembo, où il rencontre le docteur Rossignon dépêché à son secours par le gouverneur général Wahis.

Dès que le docteur Rossignon lui permet d'affronter de nouvelles fatigues et d'autres dangers, Chaltin rallie aussitôt Niangara, sur l'Uele, où il arrive en juillet 1896.

Rien ne s'oppose plus à l'organisation définitive et à la mise en marche de la grande expédition chargée de prendre possession de l'enclave de Lado. Si les deux sultans azandés, contre lesquels le commissaire général a guerroyé

jusque là, sont parvenus à échapper à sa poursuite, du moins leur puissance est pour longtemps anéantie et M'Bili et M'Doruma, réfugiés dans la forêt, sont hors d'état d'inquiéter encore nos soldats.

Le gouvernement peut songer alors à affermir son autorité dans l'enclave de Lado, concédée à l'Etat par l'accord anglo-congolais du 12 mai 1894, dans le but d'arrêter définitivement les incursions des Arabes dans cette région (1).

Le gouvernement avait le choix entre deux plans pour atteindre le Nil et conquérir l'enclave: il pouvait prendre pour base d'opérations soit le haut Aruwimi (Ituri), soit le haut Uele. Il combina habilement les deux plans: le

(1) En vertu de la convention de 1894, la Grande-Bretagne donnait à bail au Souverain du Congo, pour être occupée et administrée par lui pendant toute la durée de son règne, la rive gauche du Nil depuis Mahagi, sur le lac Albert, jusqu'à Fachoda, ainsi que la partie du bassin du Bahr-el-Ghazal limitée à l'ouest par le 25e méridien et au nord par le 10e parallèle. Ce bail, qui devait rester en vigueur pendant la durée du règne du roi Léopold, était soumis à deux conditions: 1o que les Belges donneraient aux Anglais aide pour détruire la puissance madhiste et 2o que le roi des Belges céderait aux Anglais une bande de terre de vingt-cinq kilomètres de largeur, renfermant un port septentrional sur le lac Tanganika, jusqu'au point le plus méridional du lac Albert-Edouard. Les puissances signataires de la conférence de Berlin protestèrent, alléguant qu'elles seules avaient le droit de modifier ces bornes; la France et l'Allemagne firent à ce traité une opposition formelle. L'Allemagne refusa la concession à bail à une autre puissance d'une route longeant sa propre frontière entre les deux lacs et obtint le retrait de l'article de la convention concernant cette route. Quant à la France, elle imposa à l'Etat l'abandon de ses vues sur le Bahr-el-Ghazal et se borna, dans la convention du 18 août 1894, à admettre son action dans le territoire dit Enclave de Lado. C'est en se conformant au régime dicté par ces deux conventions que Chaltin se prépara à marcher sur Redjaf.

Nos lecteurs savent que la convention de 1894 a été remplacée par l'accord anglo-congolais du 9 mai 1906, provoqué par la rencontre des expéditions Lemaire et Boulnois dans les territoires contestés.

baron Dhanis, avec des forces recrutées dans le Manyema, devait arriver au Nil par l'Ituri, en contournant la région des lacs; le commandant Chaltin, chargé de diriger l'expédition de l'Uele, reçut, de son côté, l'ordre de quitter Dungu, pour préparer le terrain à la colonne Dhanis.

Marche vers le Nil.

Les troupes appelées à faire partie de l'expédition sont réunies à Dungu dans les premiers jours de décembre 1896.

Le 14, elles se mettent en marche et arrivent le 23 à Surrur, au confluent du Kibali et du N'Zoro, où Chaltin décide de construire une station qui devint le chef lieu de la zone des Makrakras. Il appelle Surrur-Vankerckhovenville, en souvenir du valeureux capitaine qui avait en 1893 conduit ses hommes jusqu'aux portes de Wadelaï et dont la brillante carrière s'était quelques jours plus tard terminée brusquement dans les circonstances tragiques que l'on sait.

Ce poste avancé de Surrur sert aujourd'hui plus utilement de base d'opération que Dungu. Il constitue une forte position, tant au point de vue tactique que stratégique. Enfermé dans une immense branche de la rivière Kibali, il est protégé par elle, sauf vers le sud et le sud-ouest, mais là, des montagnes aux cols étroits l'enferment. De plus, le seuil du poste de Surrur-Vankerckhovenville est défendu par le Baïma, puissant amoncellement de roches.

La relation de la marche de l'expédition est empruntée à M. Chomé (1), le distingué directeur de la « Belgique militaire ».

(1) *Une expédition belge au Nil.* Bruxelles, Deprez, 1898, brochure de 41 pages.

« Les sept pelotons dont se compose la petite armée sont respectivement commandés par le lieutenant Kops, le lieutenant Gehot, le sous-lieutenant Laplume, le sergent-major De Backer, le premier sergent Goebel, le premier sergent Dupont, le sergent Cajot, avec cent hommes chacun. Cajot étant spécialement chargé du service du canon (c'est un ancien sous-officier d'artillerie), les artilleurs sont incorporés dans son peloton. Il y a, en outre, dix-neuf musiciens et une section de trente-deux hommes commandés par le lieutenant Saroléa, sous les ordres et la direction duquel sont placés les deux cent cinquante porteurs. Les chefs azandés Renzi et Bafuka renforcent l'expédition avec cinquante fusiliers et cinq cents lanciers.

» Ils la rejoignent le dimanche 27 décembre, amenant, outre leurs combattants, environ quatre cents porteurs. Leur concours n'est pas désintéressé : Bafuka ne réclame rien pour lui, mais il appuie les exigences de Renzi, qui demande à rentrer en possession des Etats de son père Wanda, dépossédé jadis par Ukiva. Chaltin fait observer à Renzi que sa carte ne mentionne pas ce territoire... et Renzi se contente d'un procès-verbal de l'entretien.

» L'ordre de marche adopté est le suivant :

» *Avant-garde.* Deux pelotons détachant à trois cents mètres en avant une pointe de cinquante hommes.

» *Gros.* Quatre pelotons et l'artillerie.

» *Arrière-garde.* Bagages, un peloton, une section.

» *Extrême arrière-garde.* Impedimenta et Azandés armés de lances.

» *Flanqueurs.* Lanciers de Renzi et de Bafuka.

» Cette troupe quitte Surrur le 1er janvier 1897. Elle traverse le pays des Loggos, paisibles et très intelligents cultivateurs. Dans leur immenses champs cultivés se dressent des observatoires hauts de cinq à six mètres, sur lesquels sont juchés des enfants qui crient, chantent, piaillent pour effrayer les granivores.

» Le 16, après le passage de la Dungu, au village du chef M'Vuta, la colonne est attaquée. Vers l'est, apparaissent les hauteurs de la ligne de partage des eaux du Nil et du Congo. Le 18,

après s'être engagée dans le col de Tendia, l'expédition se trouve dans la vallée du Nil. La région est montagneuse, les monts Kido, Kissimbo, Wotogo (Vatako de Junker) et Kulungu y dressent leurs cimes. Le pays est habité par les Adretus, non moins paisibles cultivateurs que les Loggos. L'occupation turque a exercé chez ces deux tribus la plus salutaire influence: les instruments de travail, les modes de culture y sont moins primitifs qu'ailleurs; ces peuples ont le sens industriel très développé; ils tressent des cordes, fabriquent des poteries remarquables et font une très copieuse consommation de bière d'éleusine.

» Et le thermomètre, au soleil, marque 60°!

» Le 23, la colonne est au pied du mont Adra, où Chaltin fonde un poste. La population y est très dense. Les indigènes se montrent, au début, aussi agressifs que les abeilles qu'ils élèvent avec beaucoup d'art.

» Au mont Aléma, les hostilités cessent, plus de flèches empoisonnées; ces gens — des Kakwas — se souviennent des bons rapports qu'ils ont entretenus avec Delange, Delbruyère, De Graeve, Gustin et Hoffman. Ils en parlent avec attendrissement et reconnaissance. Chaltin apprend d'eux que les Egyptiens ont poussé jusque-là du temps d'Emin, mais que la plupart de leurs chefs, dont Fad-el-Moulah, ainsi qu'un grand nombre de leurs soldats et l'interprète arabe Suleyman, ont été tués par l'émir Arabi, commandant des forces derviches du sud, dont le vaste camp retranché est à Redjaf, sur la rive droite du Nil, tandis que Lado est tout à fait abandonné, comme Gondokoro, Bedden et Wadelaï. A une journée de marche du mont Aléma, les derviches font des razzias.

» Le contact de nos troupes avec les Musulmans ne tardera guère, et, d'autre part, Chaltin comprend que c'est sur Redjaf qu'il doit se porter.

» Il demeure quelque temps auprès de ces Kakwas, afin de modifier ses dispositions, donner de nouveaux ordres. Il a ainsi le loisir d'étudier de près les mœurs et les coutumes très originales de cette peuplade, où les hommes n'ont pour tout vêtement

qu'un morceau de peau de bête de quelques centimètres carrés, qu'ils portent... sous le bras! Les femmes, d'une pudeur extrême, se voilent comme les musulmanes, avec, par surcroit, des anneaux de fer aux poignets et aux biceps et des colliers qu'on est tenté de confondre avec des anses de marmites.

» Au mont Loka, dans une contrée fertile, Chaltin décide d'installer un poste. Ce projet est réalisé plus tard, le 8 avril.

» Mais à mesure qu'avance l'expédition, l'hostilité des indigènes se manifeste de nouveau. Des soldats d'avant-garde sont assassinés. Les Badjuras et les Fadgellus sont particulièrement cruels. Ces derniers sont très tatoués; une série de points part du sommet du front et converge vers la naissance de nez. Ils courent nus comme vers, tandis que leurs femelles dérobent leur charmes par mille moyens ingénieux

» Mais, hélas! dans quel désert la colonne s'engage: de la roche, des cailloux roulés, peu de verdure, plus d'arbres et les rivières à sec! Autour des rares et pauvres villages, des puits profonds contenant une eau saumâtre, jaunâtre, répugnante.

Au Nil.

« Le 14 février, toute la colonne pousse des cris de joie: le Nil, but de tant d'efforts et de fatigues, s'allonge entre les roseaux, large de huit cents mètres, luisant, parsemé d'iles. Il marque le terme de cette longue expédition, mais non des souffrances et des angoisses, qui, hélas! ne font que commencer.

» En un instant, par l'effet d'une sorte de baguette magique, les soldats se sentent ragaillardis et moralement réconfortés. Ce n'est pas que leur foi dans le succès final ait failli, mais une marche aussi longue et aussi pénible, dans une contrée inconnue, privée de toute communication avec le poste le plus avancé du Congo, est nécessairement déprimante.

» Chaltin campe au bord du fleuve, à hauteur de l'ancienne station turque de Bedden.

» Bedden, a-t-il dit dans une interview qu'il accorda à » l'*Etoile Belge* le jour de son débarquement à Anvers, Bedden est » une ancienne station des troupes égyptiennes, abandonnée depuis » une dizaine d'années; elle fut occupée en dernier lieu par des » soldats restés fidèles à Emin, l'illustre gouverneur de la province » d'Equatoria. Il existe dans le Nil, en face de Bedden, une île » qui est restée peuplée. De pauvres gens, ruinés par les incursions » madhistes, y vivent misérablement. »

» De Bedden à Redjaf il n'y a que quatre heures de marche.

» Laissons-lui la parole, à présent. Il est arrivé à la journée terrible et glorieuse de la prise de Redjaf. Le héros va nous raconter, dans un langage tout militaire, simple, concis, l'exploit par lequel il s'est illustré:

» Le 16, à cinq heures et demie du soir, nos sentinelles avan- » cées se retirent en faisant de grands gestes. Le hommes se » précipitent aux faisceaux, et, en moins de cinq minutes, tout » le monde est sous les armes. Je fais prendre la formation de » combat. Sur les hauteurs qui se trouvent à quinze cents mètres » de nous, on distingue des groupes de derviches groupés autour » de leurs bannières. J'ordonne à Cajot de tirer deux obus, qui » portent admirablement et dispersent l'ennemi. La nuit se passe » sans incident.

» Le 17, le départ a lieu à six heures. Le Nil coulant à » notre droite, il n'y a guère de danger à craindre de ce côté. » Aussi tous les Azandés marchent-ils sur notre flanc gauche.

» A sept heures, le commandant de l'avant-garde me signale la » présence des derviches sur les hauteurs qui se trouvent à quatre » cents mètres vers le nord. On voit très distinctement leurs forces » s'étendre du Nil à une autre rivière qui lui est parallèle. Leur » position paraît inexpugnable; elle a une étendue de trois kilo- » mètres. Au centre, entre les hauteurs, se trouve un défilé bien » défendu. Je fais prendre la formation de combat et conserve les » trois pelotons De Backer, Goebel et Cajot en réserve. Notre ligne » de tirailleurs (Kops, Gehot, Laplume, Saroléa et Dupont) est

» déployée dans la plaine; elle est assez bien abritée par des quar-
» tiers de roche. Les derviches ouvrent le feu, ils tirent à outrance,
» faisant pleuvoir surtout sur les secondes lignes une grêle de bal-
» les. C'est un fait à noter qu'au début de l'action, les réserves et
» les bagages souffrent beaucoup plus du feu que la ligne de combat.

» Pendant une demi-heure, nous subissons ce feu sans y répondre
» autrement que par six obus tirés par Cajot. Le canon a été mis
» en batterie au centre de notre ligne.

» Des mouvements de flanc se dessinent chez les derviches; leur
» intention de nous contourner devient évidente. Je fais sonner : en
» avant ! nos soldats se précipitent au pas de course, et vont occu-
» per une nouvelle position à deux cents mètres de la ligne ennemie,
» d'où ils dirigent sur elle un feu intense. L'hésitation des
» Madhistes nous prouve que nous leur faisons beaucoup de mal.

» Un mouvement se produit vers notre aile gauche qu'une colonne
» essaie de prendre de flanc. Fort heureusement je m'en aper-
» çois à temps, et j'envoie pour parer à cette tentative le peloton
» Goebel, bientôt renforcé par celui de De Backer. La manœuvre
» réussit; l'ennemi commence à lâcher pied, tandis que nous com-
» mençons à avancer de nouveau. Le chef azandé Renzi reçoit l'ordre
» d'attaquer avec ses cinq cents lanciers la colonne qui a tenté de
» nous tourner. Ce commandement est exécuté avec intelligence.
» La droite derviche est coupée, séparée de la masse et chargée
» avec impétuosité par les Azandés.

» Pendant ce temps, les pelotons de droite (Kops, Saroléa et
» Laplume) lancés à la charge, s'emparent du défilé, et ceux du
» centre (Gehot et Dupont) chassent l'ennemi des montagnes. Les
» derviches se retirent d'abord dans le plus grand ordre, battant
» en retraite au pas ordinaire et s'arrêtant souvent pour tirer,
» mais la déroute ne tarde pas à se mettre dans leurs rangs. A
» ce moment, la retraite se change en fuite désordonnée, les
» fuyards abandonnent armes et munitions.

» C'est en chargeant à l'aile droite à la tête de son peloton
» que notre camarade Saroléa meurt en brave, frappé d'une balle

» en pleine poitrine. Rendons hommage à la mémoire de ce soldat » vaillant, tombé au champ d'honneur (1).

» Nous comptons quelques soldats tués et blessés. Du côté » des derviches, les pertes sont considérables; parmi leurs morts » se trouvent beaucoup d'Egyptiens, d'Abyssins et de gens du » Darfour. Leur commandant, Mahommed Adi Bedi, est tué. Leur » nombre était de deux mille; bien retranchés dans les mon- » tagnes, ils eussent réussi à nous résister longtemps, s'ils n'avaient » pas commis la faute d'essayer un mouvement tournant.

Prise de Redjaf, 17 février 1897.

» Il était huit heures et demie du matin. Après un repos de » deux heures, nous nous remettons en marche, et, d'une seule » traite, sous un soleil de feu, nous parcourons vingt-six kilomètres » sans trouver d'eau, tous les affluents du Nil étant à sec. Vers » une heure et demie, la pointe d'avant-garde arrive à proximité » du mont Redjaf, occupée par les derviches. Ceux-ci ont pris » position sur une crête qui s'étend de la montagne au Nil. Ils nous » reçoivent à coups de canon. Malheureusement notre colonne n'est » pas unie, de la tête à la queue il y a une distance considérable. » Les premiers arrivés se déploient et sont successivement renforcés » par le restant des troupes. L'artillerie madhiste tire à obus, » mais nous n'en souffrons guère. Quoique ce soit la première fois » que les soldats de l'Etat marchent au canon, leur conduite est » remarquable d'audace et d'intrépidité. La défense des derviches » est véritablement acharnée. Les pelotons Goebel et Dupont atta- » quent leur aile droite placée entre les montagnes, et la refoulent » assez rapidement. Le peloton Gehot enfonce leur centre pendant

(1) Saroléa est tombé sans souffrir, frappé d'une balle au cœur. « C'est la mort enviée des braves », disait Bonaparte. Il repose au pied du mont Redjaf, sous un entassement de lourdes pierres, qui mettent ses restes hors de portée de la dent des hyènes.

» que les pelotons Laplume et Kops tiennent tête à leur aile gauche » appuyée au Nil. Tout à coup un fort mouvement tournant se » prononce sur notre droite ; les derviches sortis d'un ravin où » ils se dissimulent habilement sont là en ligne, adossés au Nil. » Laplume et Kops leur font face en toute hâte. Cajot se » porte en avant avec le canon, le met en batterie à cent mètres » des Madhistes et tire une boîte à balles qui sème le désordre » dans leurs rangs. A ce moment, arrive à point nommé le peloton » De Backer, que je lance contre eux. Ils se retirent dans la direction » de l'enceinte, poursuivis par Laplume et Kops.

» La retraite des Madhistes est générale, la ville est prise, » mais la citadelle leur reste.

» Les soldats, tout en combattant, enlèvent un butin consi- » dérable ; le combat se transforme en combat de rue, il devient » impossible de diriger les hommes, on se bat dans le labyrinthe » des ruelles ; on lutte maison par maison. Vers sept heures du soir, » le feu cesse complètement de notre côté, celui des derviches » continue jusqu'à onze heures, puis le silence se fait.

» Nous couchons sur nos positions. Les derviches, mettant à » profit la nuit et leur parfaite connaissance des lieux, abandon- » nent la place. A quatre heures du matin nous entrons dans la » citadelle.

» Les derviches ont eu plusieurs centaines de morts. Huit grands » chefs madhistes ont été tués, ce sont 1° Omar Saleh (1) ; 2° Mahom- » med Adi Badi (2) ; 3° Mahomed Trevi ; 4° El Bedi Odelerek ; » 5° Mahomed Achmed Alah ; 6° Dris Ol Del Cheid ; 7° Omar » Abi ; 8° Adam Odalgadorob.

(1) Son passé appartient à l'histoire. Homme de confiance de l'ancien Madhi, il fut chargé de réprimer la révolte des Dinkas. C'est lui qui prit Lado, Redjaf et toutes les autres stations de la province équatoriale aux troupes égyptiennes d'Emin-Pacha A la mort de son protecteur, le nouveau madhi, Abdul Haye, le fit enchaîner, et, pour s'en débarrasser, le plaça à Redjaf sous les ordres de son frère, l'émir Arabi.

(2) Chef des forces venues à la rencontre de l'expédition Chaltin.

» L'intendant comptable de la place, Mokolal, a eu les deux » fémurs brisés par une balle, mais il a pu être transporté à Bor.

» Voici l'énumération des principales pièces du butin: 1° deux » canons rayés, en bronze, et un canon de signal, avec une quantité » énorme de charges et de projectiles; 2° des drapeaux, des sabres, » des revolvers, etc.: chose curieuse, quelques sabres portent sur » l'une des faces de la lame la croix romaine, et sur l'autre, un » lion héraldique (1); 3° plus de sept cents fusils perfectionnés se » chargeant par la culasse; 4° deux magasins remplis d'armes et » de munitions; 5° des instruments de musique et des tambours; » 6° des approvisionnements en vivres considérables, etc., etc.; » tout le chargement d'un steamer venu de Bor; 7° quatre tonnes » de bel ivoire; 8° les archives du poste; 9° onze mules, vingt- » trois baudets, un troupeau de cent têtes de gros bétail, des » centaines de chèvres et de moutons; d'après ce que nous disent » des prisonniers, plus de quatre cents vaches ont été tuées au » cours du combat; nos hommes et les Azandés avaient, en effet, » des quantités considérables de viande; 10° des centaines de » femmes et enfants chassés depuis par la famine; 11° des pro- » jectiles Nordenfeld.

» Quelques jours après la prise de Redjaf, j'ai poussé jusqu'à » l'ancien emplacement de Lado, à une journée de marche. C'est » une solitude entourée de marais (2).

» Je tiens à proclamer la bravoure déployée par nos excellents » soldats, et surtout à signaler la conduite vaillante de leurs chefs, » MM. Kops, Gehot, Laplume, De Backer, Goebel, Dupont et » Cajot. Ces derniers ont déployé une intrépidité remarquable. Le » docteur Rossignon n'a cessé, pendant toute la campagne, de faire » preuve d'un dévouement et d'une abnégation absolus. » (Rapport

(1) Ces armes proviendraient-elles des Croisés?

(2) Résidence habituelle d'Emin. Comment a-t-il pu vivre quatorze ans en cet endroit malsain, où la vue, du côté du fleuve, est bornée, à une distance de soixante mètres, par une méchante île inculte?

du commissaire général Chaltin, chef de l'expédition du Nil, au Gouverneur général de l'Etat indépendant du Congo).

. . . . . .

» Grâce à Chaltin, la province d'Equatoria est bien à nous. Redjaf a été pris le 17 février 1897, par les seules forces de l'Etat, ou, pour être plus exact, par celles de la zone des Makrakras.

» La route que Chaltin a suivie, les moyens stratégiques et tactiques qu'il a employés, il les a choisis seul. Il n'a demandé à l'Etat du Congo ni un soldat, ni un fusil, ni une cartouche; il est parti avec les ressources ordinaires de son district et au lieu d'obérer le trésor, son expédition l'a alimenté. »

Les derviches disparaissent complètement des territoires de l'Etat. Le drapeau étoilé flotte sur Redjaf, le point le plus septentrional du territoire soumis à l'influence de l'Etat.

Chaltin est nommé commissaire-général le 1er juin 1897.

Le camp de Redjaf-Lado est établi à 4° 45' de latitude nord et à 31° 40' de longitude est; construit au pied du mont Redjaf, dont le sommet s'élève à environ cent cinquante-neuf mètres au-dessus des eaux moyennes du Nil, il s'étend jusqu'au fleuve et constitue un excellent port accessible aux bateaux en toute saison. On voit que les Madhistes avaient fait preuve d'un jugement très pratique en s'y établissant. Grâce aux cinq vapeurs qu'ils possèdent à Karthoum, ils remontaient le fleuve jusqu'à Redjaf, à l'époque de sa navigabilité, c'est-à-dire du 20 août à la fin de novembre.

En face du camp, le Nil est large de huit cents mètres environ et immédiatement en aval, entre Redjaf et l'ancienne station de Lado, sa nappe parsemée d'îles s'étend sur un espace de quatre kilomètres.

Maître de ce point, le commandant Chaltin s'attache à soumettre les populations indigènes. Grâce à son énergie et à sa ténacité, il réussit à se concilier successivement les Nyamparas, les Fadgillus, les Baris et les Morus.

Sa première préoccupation est alors de fortifier la position conquise. Pour parer à un retour offensif possible, sinon probable, des derviches, Chaltin demande et obtient l'envoi à Redjaf d'importants renforts, d'armes et de munitions.

Mais le pays est pauvre et les vivres sont d'une incroyable rareté. Or en augmentant la garnison, le commandant en chef aggrave le problème inquiétant des approvisionnements et, d'autre part, le portage — un trajet de quatre-vingt-deux jours de marche — organisé entre Ibembo et son camp, occupe toutes les forces disponibles pour le ravitaillement de la place en matériel de guerre.

Chaltin se voit donc obligé, à son corps défendant, de réquisitionner des vivres chez l'indigène: pendant plus d'un mois, ses officiers n'ont mangé que des fèves et du pain de sorgho, laissant en pleine sécurité dans les pâtures riveraines du Nil de nombreuses têtes de bétail. Car toucher à ce bétail, c'est s'aliéner les populations, qu'il importe, au contraire, de se rendre sympathiques Aussi les troupes de l'Etat souffrent de cruelles privations. Il leur faut parfois se livrer à de lointaines excursions pour se procurer des vivres. Finalement, le commissaire général parvient à s'en faire délivrer à crédit.

Chaltin s'applique à rendre inexpugnable la position avancée de l'Etat sur le Nil. Quand ses troupes pénétrèrent dans Redjaf, cette place était solidement protégée au sud et à l'ouest. Une modification radicale s'imposait dans le dispositif des fortifications, puisque le seul danger à craindre était désormais au nord, dans la direction du refuge des Madhistes. Le commandant y fait construire une redoute formidable; le développement de sa ligne de feu n'a pas moins de six cents mètres d'étendue. Le fort est armé de cinq canons Krupp et de deux canons Nordenfelt. La passe navigable du fleuve est située à six cent cinquante

mètres et, par conséquent, à bonne portée de la batterie qui la commande. La redoute est entourée de fossés profonds de trois mètres et larges de trois à cinq, complètement garnis d'épines. Tous les environs sont soigneusement repérés au point de vue du tir.

Le gouvernement congolais fait en outre diriger sur Redjaf un steamer démontable armé de canons Hochtkiss et huit baleinières armées de mitrailleuses. Les troupes régulières et auxiliaires stationnées dans l'enclave atteignent bientôt l'effectif de deux mille hommes.

Ces moyens de défense sont considérables, c'est que la lutte des Anglo-Égyptiens contre les derviches justifie toutes ces precautions. Il faut empêcher les Mahdistes, vaincus au nord, de se rejeter éventuellement vers le sud.

La situation des Belges dans l'enclave est aussi satisfaisante que possible au moment où Chaltin remet son commandement à son successeur, le capitaine Hanolet. Enfant gâté de la fortune, Claltin n'a connu que des succès en Afrique!

Il revient en Belgique le 14 juillet 1898 et y est accueilli en héros.

Nommé inspecteur d'Etat, le 1r mars 1899, le vainqueur de Redjaf est reçu en audience particulière par le roi et repart une troisième fois pour le Congo, le 6 mars suivant, pour reprendre ses hautes fonctions de commandant supérieur du district de l'Uele.

Il retourne au Nil à la tête d'une expédition composée des capitaines Van der Cruyssen, Van der Slyen, Goebel, des lieutenants Dupont et chevalier de Moreau.

Au cours du trajet qu'il effectue pour atteindre Redjaf, sa destination, il inspecte les postes du district Uele-Nil, dont il a le commandement. Cette fois, son administration ne sera guère mouvementé.

Arrivé à Redjaf, il trouve cette place complètement transformée; elle est réduite aux deux tiers de son ancienne importance et entourée d'un mur de deux mètres seulement de hauteur.

C'est que depuis l'occupation belge, sous la direction du lieutenant De Wulf, la ville a perdu toute l'importance que lui avaient donnée les derviches. C'est près de Lado que la résistance madhiste a concentré ses forces, et c'est là que nos troupes, sous les ordres du commandant Henry et de son adjoint le lieutenant De Walque, organisent la défense des régions du sud. Les jours de disette sont d'ailleurs oubliés. En octobre 1898, le capitaine Lequeux a même capturé une centaine de bestiaux, qui paissaient sur le mont Laurella, chez les Morus. La razzia est d'un excellent appoint pour la santé des troupes.

Chargé d'organiser les territoires de l'enclave, Chaltin construit un fort permanent à Lado et une forte redoute armée de trois canons au poste d'Yeï.

En 1900, il organise une petite expédition dans la chaîne de montagnes sur la rive gauche du Nil, pays habité par les Mettob.

Pendant les trois années qu'il passe au Congo, l'inspecteur d'Etat réprime la peuplade encore insoumise des Koukous, organise les postes de l'enclave que la récente percée du Nil a singulièrement rapprochée du monde civilisé.

Chaltin introduit chez les indigènes la culture de la patate douce et du manioc, qui y est totalement inconnue. Il se heurte à des traditions séculaires pour introduire cette innovation, mais sa volonté fait plier toutes les résistances et l'on aura à se louer plus tard des conséquences pratiques amenées par ces cultures. Car la region étant périodiquement envahie par des nuées de sauterelles qui s'attaquent aux céréales (sorgho, éleusine et millet), et qui amènent en peu de temps la famine, celle-ci n'est

plus à craindre, les sauterelles ne mangeant ni le manioc ni la patate douce. Que de souffrances évitées grâce à l'esprit judicieux et pratique du vainqueur de Redjaf !

Sir Reginald Wingate, sirdar d'Egypte, a rendu un hommage éclatant aux travaux accomplis par lui au Nil.

Le 21 novembre 1901, Chaltin quitte Kero, laissant le commandement de l'enclave à Hanolet. Mais avant de revenir en Europe, il organise une expédition sérieuse dans l'Uele, qui vient d'être bouleversé par deux révoltes successives. La colonne formée par lui quitte Boma à destination de l'Uele. Chaltin peut alors rentrer en Europe, le 22 mai 1902.

Le 26 novembre 1906, lors d'une interpellation aux chambres belges sur la question du Congo, Chaltin convie tous ses compagnons d'Afrique à s'associer pour proclamer les progrès considérables réalisés au Congo. Ce document, adressé aux présidents des deux chambres et aux ministres, et portant la signature de plus de six cents Belges qui ont contribué au Congo à la grande œuvre africaine, a été remis au Palais de la nation, par le vainqueur de Redjaf lui-même.

Chaltin est major au 4e régiment de ligne. Il est officier de l'Ordre de Léopold et de l'Ordre royal du Lion, chevalier de l'Etoile africaine, décoré de la croix militaire de première classe, de l'Etoile de service à trois raies et de la médaille de la campagne arabe. Une épée d'honneur lui a été remise lors de son triomphal retour, le 14 juillet 1898.

PUBLICATIONS.

— *De Basoko à l'Uele, exploration de la rivière Lulu*, avec une carte (Mouvement géographique, 1892, p. 58).

— *Exploration de la Lulu et de l'Aruwimi.* (Congo illustré, III, p. 105).

— *Rapport sur la révolte des Arabes du Lualaba et du Lomami.* (Mouvement géographique, 1892, p. 92).
— *La question arabe au Congo.* (Bullet. soc. d'études coloniales, 1894, pp. 163, 196).
— Carte de la Lulu. (Mouvement géographique, 1892, p. 58).
— *Le Congo au point de vue physique, politique et économique.* (Bulletin de la Société royale de géographie d'Anvers, 1885, 4e fasc., pp. 450, 478, t. XIX).
— *Le district de l'Aruwimi, Uele, etc.* (Congo illustré, 1895, pp. 108,114, 122).
— *Lettre publiée par le Bulletin de la Société d'études coloniales,* 1900, n° 11.
— *Lettre de Dufile,* id., 1900, p. 797.
— *La defaite de M'Bili et M'Doruma.* (Belgique coloniale, 1896, p. 363).
— *La prise de Redjaf.* (id., 1897, p. 450).
— *De l'Uele au Nil,* avec croquis. (id., 1896, p. 64).
— *La région de Lado.* (id., 1901, p. 5).
— *Rapport sur la prise de Redjaf.*
— *Conférences en 1905 à Tirlemont, Anvers, Mons et Malines.*
— *L'expédition de l'Uele vers le Nil.* (Bulletin de la Société royale de géographie d'Anvers, 1906).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.

— Dubreucq. *Les opérations Chaltin dans le haut Uele.* (Bulletin de la Société royale de géographie d'Anvers, t. XXII, p. 89).
— *Mouvement géographique,* 1892, pp. 58 et 92; 1893, p. 70; 1897.
— *Congo illustré,* 16 juillet 1893.
— *Belgique coloniale,* 1896, p. 246; 1902, p. 345.
— *Mouvement antiesclavagiste,* 1898.
— *Rapport de* Chaltin *sur la prise de Redjaf.*
— *Belgique militaire,* 4 septembre 1898. L. Chomé.
— *Une expédition belge au Nil,* par Léon Chomé. Imprimerie Deprez, Bruxelles.
— Dhanis. *La campagne arabe.* (Bulletin de la Société royale de géographie d'Anvers, 1906, p. 61).
— Tobback. *Rapport sur la révolte des Arabes du Lualaba.* (Mouvement géographique, 1892, p. 83).
— Jenssen Tusch. *Skandinaver i Congo.* 1902-1905. Copenhague.

FIVÉ, GUSTAVE.

Cliché de l'ouvrage de M. Chapaux,
Le Congo historique, diplomatique, etc.

FIVÉ, GUSTAVE, ÉDOUARD, GASPARD,

né à Saint-Josse-ten-Noode le 1r janvier 1849.

Capitaine commandant au 2e régiment de guides, en 1891.

Le Roi-Souverain lui ayant conféré le grade élevé d'inspecteur d'Etat, lui délègue le soin de visiter et d'inspecter les districts du Moyen et du Haut-Congo. Mais il est surtout investi de la mission d'apprécier l'attitude des Arabes et de se rendre compte, si les relations pacifiques que l'Etat entretenait avec eux, pouvaient être maintenus encore, et d'étudier d'une façon toute spéciale le plan de campagne que le gouvernement devrait adopter dans le cas où la politique et les menées des mahdistes forçaient l'Etat à rompre la paix.

Parti d'Europe le 6 décembre 1891, l'inspecteur d'Etat Fivé visite d'abord l'Ubangi, le Bomu, l'Uele. Il fait dans ces régions, alors à peine organisées, sans confort, aux communications difficiles, une inspection considérable et fructueuse en observations et en réformes.

En juillet 1892, l'inspecteur d'Etat revient de l'Uele par l'Itimbiri, lorsque, arrivé sur le Congo, il apprend la nouvelle du massacre de la mission Hodister.

Il se porte sans retard aux Falls, y confère avec Rachid, le vali, et, à la suite de cette entrevue, acquiert la conviction que la conflagration générale est inévitable et prochaine.

C'est vers le sud que les hostilités commenceront car, Rachid a envoyé vers le haut-fleuve, Sefu, petit-fils de Tippo-Tip, avec une troupe de deux ou trois cents hommes, armés de fusils.

L'intention des Arabes apparaît clairement: attendre que l'expédition que Dhanis organise pour se rendre au Katanga ait quitté le Sankuru et pénétrer alors dans les régions, devenues libres, du Sankuru et du Kasaï.

En même temps que Fivé prend toutes les mesures propres à la défense de la région des Falls, il informe le gouvernement des événements. Puis, il est à Djabir, y lève des soldats, les fait instruire et diriger vers la zone arabe.

Dans l'entretemps, le gouvernement a commissionné l'inspecteur d'Etat, le 9 août, pour prendre la direction des opérations militaires sur le Haut-Congo.

Revenu de Djabir, il ne perd pas un instant, descend le fleuve et partout, sur le Congo, organise les secours, réunit les renforts, double les postes, règle la marche des bateaux et parvient à faire arriver à Basoko et aux Falls les Européens, les troupes, les approvisionnements qui permettront aux Belges de lutter avec succès contre l'hostilité des Arabes.

Il fait connaître au gouvernement les mesures qu'il prend, leur annonce que l'action, très certaine et très proche, aura ses premiers effets dans le district du Lualaba.

De Léopoldville, Fivé remonte le Kasaï et le Sankuru pour se rapprocher du pays où commencera la lutte. Arrivé à Lusambo, en février 1893, il apprend que ses prévisions se sont déjà réalisées et est mis au courant des premiers succès de Dhanis, sur le Lomami. Les événements réclament une résolution prompte, aussi, malgré les instruc-

tions du gouvernement qui fixent à Dhanis de se tenir sur la rive gauche du Lomami, il lui envoie l'ordre formel de franchir la rivière, de se porter sur le Congo et de frapper un grand coup en s'emparant de Nyangwe.

En même temps, il ordonne à Chaltin de se porter de Basoko à Bena Kemba pour soutenir Dhanis.

Ayant ainsi organisé la victoire dans le Sud et prévoyant que les opérations contre Nyangwe vont avoir pour résultat le soulèvement des Falls, Fivé décide de se rendre rapidement dans cette contrée.

Il arrive à Bumba, accompagné du sous-lieutenant Henry, du sergent Jacob et d'une centaine de soldats, qu'il a pu recruter en route. Daenen, rentrant de l'expédition Van Kerckhoven, se joint à lui avec une vingtaine de soldats.

Les Arabes se soulevaient en effet, et dès que les renseignements concernant leurs mouvements furent rapportés à l'inspecteur d'Etat, celui-ci se hâte de quitter Bumba, avec Daenen, Henry et Jacob, à bord du steamer *Princesse Clémentine*. Fivé arrive à Basoko le 19 mai, au point du jour et se remet immédiatement en route.

« Le 20, après avoir marché toute la nuit, il campe à » Lokoie et en repart à quatre heures du matin, à toute » vapeur.

» Le fleuve charrie des cadavres nombreux ; l'atmosphère » est empestée. Rien ne peut donner une idée du dégoût » que l'on éprouve à l'approche de ces macchabées pestilen- » tiels. Voilà l'œuvre des Arabes. La voilà dans toute sa » brutalité. Sans respect aucun pour les morts, sans souci » des gens qui meurent pour eux à la tâche, on les jette » à l'eau et c'est fini ..... Et les cadavres vont au loin, » empestant le fleuve et portant les germes de maladies » en même temps que la confirmation de la cruauté arabe (1).

(1) A. Le Jeune. *Histoire militaire du Congo.*

Prise d'Isanghi et de Jafora.

Le 21 mai, Fivé arrive à Isanghi et attaque le camp fortifié, commandé par l'Arabe Abibu, à l'embouchure du Lomami. Abibu abandonne son poste; les populations font acte de soumission, et, aux clameurs de la foule, le drapeau de l'Etat est planté sur l'ancien camp arabe.

Fivé y laisse un sergent elmina et douze hommes, repart pour Jafora et y culbute les Arabes. Fivé et ses officiers sont acclamés en libérateurs par la population, pendant que les Arabes fuient en débandade.

Le lendemain, à huit heures du matin, Fivé s'empare du camp de l'Arabe Chibu, à Jaouwamy.

Combat de la Romée, 22 mai 1893.

Les Arabes qui ont été délogés des postes du fleuve — Isanghi, Jafora et Jaouwamy — sont allés se rassembler à Jatuka, auprès du chef Kayembe, puissant Arabe et très courageux guerrier. Barricadés derrière d'immenses palissades, ils attaquent Fivé vers onze heures; ils accueillent le steamer par des feux de salve nourris, mais, alors que le bateau était encore à six ou huit cents mètres de la rive, les balles ne portent pas. Un projectile pourtant casse une menotte du gouvernail. L'engagement dure plus d'une heure avant que le steamer puisse aborder.

La rivière la Romée sépare les deux positions fortifiées des Arabes. Il y a là de solides palissades. La fusillade est très vive.

Fivé ordonne à Daenen et à Henry de diriger le tir des soldats. Les blancs répondent aux coups maladroits des adversaires avec grand succès.

Et le steamer avance lentement vers le point que désigne Fivé pour l'abordage. Avant que le bateau soit arrêté pour le débarquement, des hommes, blancs et noirs, se jettent à l'eau et montent à l'assaut.

Les ennemis lâchent pied et se réfugient de la rive droite sur la rive gauche, d'où ils font pleuvoir les balles. C'est un duel à bout portant. Les troupes de l'Etat ont tué vingt hommes derrière les palissades. C'est arbre par arbre, maison par maison que la position a été défendue et prise. Henry et Jacob ont monté à l'assaut à la tête de leurs hommes. Il s'agit maintenant de s'emparer de la rive gauche. Fivé fait appel au courage des plus braves. C'est les envoyer à la mort et pourtant le sacrifice est nécessaire. Quinze braves se présentent et partent en allège. A leur tête se place résolument le commandant Daenen. Pendant ce temps, Fivé se rend, avec le restant des hommes, le long de la Romée pour détourner l'attention des assiégés.

Les balles pleuvent autour de l'embarcation Daenen. Un sergent noir est traversé de part en part par un projectile. Rien n'arrête pourtant le vaillant Daenen, qui saute à la rive et monte l'assaut. Un combat corps à corps s'engage.

A ce moment débouche le steamer *Ville de Bruxelles*, venant des Falls, avec tout le personnel de Chaltin. Par suite d'un déplorable malentendu, l'inspecteur d'Etat est accueilli par une balle qui lui traverse le veston. La méprise est bientôt dissipée, et les hommes de Chaltin marchent de concert avec ceux de Fivé à l'assaut de la position ennemie. Les deux officiers organisent la poursuite.

Les Arabes fuient; un grand nombre d'entre eux sont massacrés par les indigènes qui font leur apparition à la curée.

Le butin de guerre comporte deux milles prisonniers, de l'ivoire, des couteaux splendides, des fusils, trois Winchester, six fusils à piston, des moutons, des chèvres, des poules en masse.

Prise du camp de Kayumbo, 23 mai 1903.

Le 23, l'inspecteur d'Etat Fivé et ses adjoints se dirigent vers le grand camp de Kayumbo, situé à une lieue vers l'intérieur. Kayumbo, auquel s'étaient joints, le 22, au soir, tous les Arabes de la région, s'était retiré dans son camp, situé à proximité d'immenses plantations. L'attaque a lieu le 23. A huit heures l'assaut est en pleine ardeur, les positions sont prises; à midi, les troupes se mettent en route vers les Falls, où elles arrivent à six heures du soir.

Le 24 mai, Fivé réunit en conseil tous les officiers présents, afin de déterminer, en commun, les mesures urgentes que réclame la situation.

Dans le Sud, les troupes de Lusambo, habilement conduites par Dhanis, viennent de faire tomber en leur pouvoir la capitale arabe: Nyangwe. La déroute des Arabes est complète.

Les Arabes tentent de se reformer sur la route de Kibongha, où deux colonnes de poursuite leur infligent une défaite complète.

Après ces événements simultanés dans le Sud et dans le Nord, la campagne arabe s'achève victorieusement sous les ordres de Dhanis.

Fivé remet son commandement militaire à Ponthier, qui, partant des Falls, refoule devant lui les Arabes vers le Sud (juin 1893).

Mais, avant de rentrer en Europe, Fivé organise la région conquise.

Il est en Belgique le 17 septembre 1893.

En 1898, Fivé est chargé d'une importante mission en Chine, par l'Etat.

Assisté de Henrard et Ledent, ingénieurs, il a reçu la mission de reconnaître, au point de vue des ressources

industrielles et commerciales les provinces du Petchili, Honan, Chansi, Kan-Sou, le Se-Tchouen, la région du lac Koukou-Nor.

Les voyageurs séjournent durant dix-huit mois à Tien-Tsin et à Pékin, se dirigent vers l'intérieur avec leur compatriote Splingaerd, mandarin à la Cour de Chine, suivent la route du chemin de fer Pékin-Hankow, traversent le fleuve jaune et se portent vers Sian-Fou, capitale du Shansi.

Par le Wee, Fivé atteint Lan-Chan, capitale du Kan-Su et contourne le lac Koukou-Nor. Il pousse ensuite vers le Nord, mais doit rebrousser chemin à cause du froid, traverse les monts von Richthofen pour gagner Liang.

La révolte des boxers vient d'éclater et Fivé sauve d'une mort certaine le Père Kessels de la mission Kan-Tschou.

A Lan-Chan, il est sommé de quitter le pays dans les trois jours et parvient, au milieu de grands dangers a se frayer un chemin, les armes à la main, jusqu'à Tatsing, aux confins de la Mongolie. Il s'engage alors dans le désert de Gobi et parcourt mille kilomètres à travers d'éreintantes plaines de sable.

Arrivé à Urga, chez les Russu, Fivé se rend à Kjachta, en Sibérie et rentre en Europe en décembre 1900.

De retour en Belgique, Fivé continue à vouer au Congo ses efforts incessants. Par sa propagande active et vivante, il aide puissamment l'œuvre coloniale dans sa marche toujours ascendante.

Il est nommé colonel du 2e régiment de guides le 23 mars 1902.

En 1905, il est désigné par les sommités du monde colonial pour prendre la parole lors de la cérémonie éclatante de la pose de la première pierre de l'Institut mondial à Tervueren par le Roi-Souverain.

La même année, il est choisi par le Roi-Souverain pour siéger au sein de la Commission instituée par décret royal

pour rechercher et formuler les modifications qui pourraient être apportées dans l'administration de l'Etat.

Fivé qui est actuellement général-major, commandant la première brigade de cavalerie, porte la Croix militaire de première classe, l'Etoile de service et la Médaille de la campagne arabe, les Croix d'officier de l'Ordre de Léopold et de l'Ordre de la Couronne du Congo, de chevalier de l'Ordre royal du Lion, de la Couronne royale de Prusse de troisième classe, du Double Dragon de Chine de troisième classe, de l'Aigle rouge de troisième classe, du Lion et du Soleil de Perse de troisième classe, du Soleil Levant (Japon) de troisième classe et de Commandeur de l'Ordre de l'Epée de Suède.

PUBLICATION:

Causerie faite au Cercle africain à la séance de rentrée: *Sur quelques coutumes de l'Ubangi.* (Bulletin Cercle africain 1907).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— *Mouvement géographique,* 1900, p. 606.
— *Histoire Militaire du Congo,* A. Le Jeune.
— Chapaux. *Le Congo historique,* pp. 260, 309, 403, 623.
— Jenssen Tusch, *Skandinaver i Congo,* 1905.

GHISLAIN, LOUIS, FRANÇOIS,

né à Nivelles le 18 décembre 1856.

Nommé sous-lieutenant au 12e régiment de ligne le 4 mai 1878, prend service aux carabiniers, passe au 3e chasseurs à pied comme lieutenant en 1885 et obtient le brevet d'adjoint d'Etat-major le 14 décembre de la même année.

Aide-de-camp du général baron van der Smissen.

S'embarque pour le Congo le 6 juin 1894, en qualité de secrétaire général du gouvernement local de l'Etat et occupe ces hautes fonctions à Boma du 2 juillet 1894 au 5 décembre 1898, sauf pendant un congé de six mois, du 23 mai 1896 au 6 novembre, qu'il consacre à un voyage en Europe.

Se rend une troisième fois au Congo le 10 mai 1899, investi des hautes fonctions d'inspecteur d'Etat, avec mission de prendre, au départ de Dhanis, le commandement supérieur de la province orientale et diriger les opérations d'un des postes les plus avancés du Lualaba. Mais la maladie le force à rentrer en Europe dès le 24 avril 1900.

Major d'Etat-major au régiment des Carabiniers, chevalier de l'Ordre de Léopold, décoré de la Croix militaire de première classe et de l'Etoile de service, chevalier de l'Ordre royal du Lion et de l'Etoile africaine, de l'Aigle rouge de troisième classe et de l'Epée de Suède de première classe, officier de l'Ordre du Soleil Levant du Japon.

PUBLICATION:

— *Organisation militaire de l'Etat indépendant du Congo.* Bruxelles 1906. Imprimerie des travaux publics.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE:

— *Belgique militaire*, 1900, n° 1508.

GÉRARD, AUGUSTE.

Cliché de la *Tribune Congolaise*.

GÉRARD, AUGUSTE, GEORGES, ARTHUR,

né à Warisoulx le 16 mai 1871.

Entre à l'Ecole militaire le 10 mai 1888 et est nommé sous-lieutenant le 10 janvier 1891.

Il est d'abord attaché au 3e régiment de chasseurs à pied, puis aux carabiniers, du 20 juin 1891 au 27 juin 1897, pour retourner ensuite à son premier régiment.

Parti pour le Congo, à bord de l'*Akassa*, le 6 mai 1893, il est, dès son arrivée à Boma, désigné pour le district de l'Ubangi-Bomu.

Il prend une part active à l'expédition entreprise sous les ordres du capitaine Nilis et du lieutenant de la Kéthulle (1894) et à la campagne contre le sultan Rafaï, puis il se dirige vers le Darfour.

Il est préposé à la garde du fort de Katuacka, sur l'Ada, point terminus de l'expédition et poste le plus septentrional fondé par les Belges en Afrique (9° lat. N.). Ce fort devra plus tard être abandonné à la suite des attaques continuelles des mahdistes. Le territoire est cédé à la France par l'accord franco-congolais du 4 août 1894. Etant

à Katuacka, en août 1894, Gérard y bat les bandes mahdistes venues du Darfour, patrie d'Abdulah, le nouveau mahdi.

Il est ensuite nommé résident auprès du sultan Rafaï (décembre 1894) Dans le courant de l'année suivante, il est appelé à occuper les fonctions d'adjoint au commandant du territoire à Banzyville, puis celles de chef de poste d'Imese.

Il rentre en Europe le 4 juin 1896.

Le 6 octobre 1897, Gérard, élevé au grade de capitaine commandant de deuxième classe, repart une seconde fois pour l'Afrique et retourne dans l'Ubangi, où il prend la direction de la quatorzième compagnie à Libenge.

Peu après, le commandement de la zone des Makrakra (Uele) étant devenu vacant, par suite du départ du lieutenant Laplume, chef de zone intérimaire, Gérard est nommé à ce poste important.

Située à la frontière N.-E. de l'Etat, la zone de Makrakra constitue la base d'opérations de l'expédition qui s'organise contre les Mangbetus.

« A ce moment, le puissant chef Avungura Bokoyo se révolte contre l'autorité de l'Etat; plusieurs contacts ont lieu entre les troupes régulières et celles de Bokoyo, auxquelles se sont jointes les milices des principaux chefs Mangbetus: deux engagements ont notamment lieu au village de Kabassidu, où le lieutenant Lekens est blessé d'une balle à l'épaule. Bokoyo recule, mais ne s'avoue pas vaincu. Comme son hostilité peut porter préjudice à l'Etat, une expédition est résolue. Gérard prend la tête d'une colonne expéditionnaire, forte de trois cent quatre-vingts soldats et se met en route le 17 décembre 1898.

» Le commandant Gérard est secondé par douze blancs, dont le capitaine-commandant Wtterwulghe qui arrive de l'Equateur avec de Rennette de Villers Perwin, Yannart, et deux pelotons de recrues de da Pra, du Dr Rossignon, de Brabant, etc., et se rend au Nil.

» La colonne est divisée en quatre pelotons :

» 1. Le lieutenant Yannart qui, descendant fin de terme de l'expédition du Nil, veut bien prendre le commandement d'un des pelotons de recrues venant de l'Equateur.

» 2. Le lieutenant baron de Rennette de Villers Perwin a sous ses ordres l'autre peloton de recrues.

» 3. Le lieutenant de Brabant dirige le peloton de la Makua. Le sergent Olivier lui est adjoint.

» 4. Le sous-lieutenant danois Andersen commande le peloton de la Makrakra.

» La colonne possède en outre un canon Nordenfeldt ; le sergent Van den Noortgaert est spécialement chargé du service de la pièce.

» Enfin, comme alliés, la colonne Gérard a Renzi (oncle de Bokoyo) avec ses Azandés.

» La colonne va passer le Kibali au village Makossa, à cinq lieues en amont de Dungu.

» Le lendemain, 18, pénétrant sur le territoire ennemi, elle adopte le dispositif de marche suivant :

» Le premier peloton, au centre, détache en avant de lui, à cinquante mètres, une avant-garde ; le deuxième et le troisième peloton marchent à droite et à gauche et à vingt ou vingt-cinq mètres de distance ; le canon et les bagages suivent le premier peloton ; le quatrième peloton derrière le canon constitue l'arrière-garde. Ce dispositif permet de prendre la disposition en carré dans le minimum de temps. La colonne est éclairée, au loin, en avant, sur les flancs et en arrière.

» Dans cet ordre, la marche est très lente à travers la brousse, mais il faut adopter ce dispositif : étant en pays ennemi, une embuscade est à craindre à chaque instant. Si l'on marche lentement, on avance au moins sûrement.

» Aucune attaque ne se produit en cours de route.

» Le 22 décembre, à dix heures du matin, la colonne arrive devant la Zériba de Bokoyo. Un taillis épais dérobe

la troupe à la vue de l'ennemi, qu'on aperçoit distinctement sur les flancs de la montagne qu'il occupe.

» A six cents mètres, Gérard fait former le carré et la troupe avance dans cette formation jusqu'à quatre cents mètres de la Zériba.

» A cette distance, ayant découvert une termitière, d'où l'on distingue très bien la position ennemie, le chef de l'expédition fait tirer six obus.

» Plaçant le canon provisoirement en réserve, avec un peloton comme soutien, la troupe reprend sa marche, toujours à couvert par le taillis, jusqu'à cent mètres de la Zériba. Là, le terrain étant découvert, le commandant Gérard fait immédiatement déployer deux pelotons en tirailleurs, gardant le troisième en réserve, et, en deux bonds, exécutés par les soldats avec la plus grande bravoure, sous le feu nourri de l'adversaire et sans brûler une seule cartouche, la ligne parvient à prendre position à vingt mètres de la Zériba, à l'abri derrière une crête garnie de rochers. Occupant ensuite cette crête, la troupe ouvre un feu à volonté qui, pendant un quart d'heure, est très intense. Le troisième peloton vient renforcer la ligne vers la droite. Le commandant fait alors cesser le feu et donne ordre au quatrième peloton d'avancer avec le canon qui, également, est mis en batterie sur la crête. Deux obus sont tirés d'abord sur la Zériba, couronnant le sommet de la montagne (1), afin d'en déloger les défenseurs; espérant faire brèche dans la Zériba, le commandant Gérard ordonne de tirer un obus à travers celle-ci.

» A ce moment le chef de l'expédition est blessé grièvement; l'épaule gauche traversée d'une balle, hors de combat, il remet son commandement au capitaine comman-

(1) La résidence du chef bokoyo était établie sur un rocher de soixante-dix mètres de hauteur environ et entourée de fossés et de palissades établis avec un art surprenant.

dant Wtterwulghe. Cet officier donne ordre au quatrième peloton de renforcer et de prolonger l'aile droite, car c'est de ce côté que la Zériba semble être le plus fortement occupée. Il est alors onze heures et demi. La fusillade reprend pendant que le canon, occupant successivement plusieurs positions, essaie en vain de faire brèche dans la palissade.

» Quelques boîtes à balles, tirées dans la partie de l'enceinte, devant notre aile droite, font évacuer en partie ce côté de la Zériba. Le commandant du troisième peloton, s'étant rendu compte de ce fait, s'élance à l'assaut de la palissade, entraînant tous ses hommes: mais il se trouve bientôt devant un fossé large de trois à quatre mètres et profond de trois à trois mètres cinquante. La position de ce peloton est critique, car l'adversaire a réoccupé la palissade dès la marche en avant. Sans perdre son sang-froid, le commandant de ce peloton avise vers la gauche une pointe de rocher s'avançant dans le fossé, et où il lui semble devoir exister une entrée. Il s'élance vers cet endroit avec la moitié de son peloton et il trouve, en effet, une espèce de petite corniche large de quelques centimètres; le fossé est beaucoup moins profond en cet endroit. L'officier parvient avec beaucoup de peine à faire passer ses hommes par ce passage très étroit et à les poster au-dessus du parapet tout contre la Zériba. L'entrée a été fortement barricadée Le canon amené de côté, ne parvient pas à faire brèche dans l'enceinte. L'ordre est donné au premier et au deuxième peloton d'aller seconder les efforts du troisième.

» Les soldats tirent à bout portant sur les défenseurs qui lâchent pied, mais vont s'installer derrière des blocs de rocher, à quelques mètres de l'enceinte, d'où ils accablent les troupes assaillantes de balles et de flèches Tous les efforts contre la Zériba sont vains. Pendant qu'une partie des soldats continue à harceler l'ennemi, les autres

essaient de faire brèche au moyen de leurs mâchettes. La Zériba est épaisse de quatre à cinq rondins très durs, et ce n'est que vers trois heures et demie qu'une brèche est ouverte. Aussitôt les soldats s'élancent à l'intérieur de la Zériba, poursuivant l'ennemi chez qui la débandade s'est mise en voyant la troupe entrer, et qui se sauve vers l'Ouest. L'ennemi perd un grand nombre d'hommes, et ses pertes eussent encore été plus grandes si les soldats avaient pu se guider dans ce labyrinthe qu'ils ne connaissaient pas.

» Pas un instant Bokoyo n'a essayé de se défendre dans sa seconde Zériba, d'où cependant les troupes de l'Etat l'eussent difficilement délogé et d'où il eût pu leur faire éprouver beaucoup de pertes.

» Dans la Zériba, les officiers peuvent se rendre compte de la puissance de la position occupée par Bokoyo. La Zériba extérieure a un développement d'environ quinze cents mètres; elle est précédée d'un parapet important et d'un fossé d'une largeur de quatre mètres sur trois à trois cinquante de profondeur. A l'intérieur, tout le long de la palissade, existe une tranchée pour tireurs à genou. Le massif central est couronné par une deuxième enceinte, solidement établie. Indépendamment de ces deux Zéribas principales, partout où la position présente des points faibles, et où l'escalade du rocher peut offrir quelques facilités, des portions de palissade sont étagées, reliant entre eux deux ou plusieurs blocs de rocher.

» Bokoyo se croyait tellement sûr du succès qu'il avait accumulé dans son repaire toutes ses richesses.

» Les pertes de l'Etat s'élèvent à dix tués et vingt-cinq soldats grièvement blessés. Bokoyo lui-même avoue des pertes nombreuses.

» Quelques jours après, Bokoyo fait sa soumission et accepte toutes les conditions de paix qui lui sont imposées » (1).

(1) *Histoire militaire du Congo* par A. Le Jeune.

Cette action brillante rétablit la tranquillité dans la région qui était en ébullition depuis longtemps, état troublé, qui empêchait le ravitaillement régulier des troupes de l'enclave de Lado.

Malheureusement, Gérard a payé son succès d'une grave blessure, qui exige son rapatriement le 17 juin 1899.

A son retour en Belgique, Gérard est radiographié par les soins du Dr Dupont, à l'hôpital militaire; mais l'extraction de la balle, qui lui a fracassé l'épaule, ne peut être opérée.

Gérard reprend la route du continent africain, le 16 janvier 1900, en qualité de commissaire de district de première classe Il est investi du commandement du district de l'Ubangi et occupe ces hautes fonctions jusqu'à la fin de son terme d'engagement (janvier 1903).

Il est en Belgique le 19 février 1903. Dans l'entretemps, il a été promu au grade de commissaire général, le 22 juin 1902.

Gérard s'embarque une quatrième fois pour l'Afrique le 21 avril 1904. Le gouvernement lui confie la haute direction du district de Bangala, commandé intérimairement par Gustin, adjoint supérieur de première classe, depuis le retour de Mardulier en Europe.

Depuis la victoire de Gilson, remporté sur les Budjas, nul n'a plus affronté cette féroce tribu.

En juillet 1904, l'Etat charge Gérard d'administrer la Mongala et de réduire les rebelles Budjas. La Société commerciale anversoise de la Mongala, n'existe plus, elle vient d'être reprise par l'Etat.

En cinq mois de temps, Gérard reprend la Mongala, où un blanc, Raus, ainsi qu'une dizaine de ses serviteurs, ont été traîtreusement assassinés dans leurs postes, et dépouillés de vingt-trois fusils Albini et mille cartouches, par les Budjas.

Décidé à pacifier la région plutôt que de l'aliéner à

l'Etat par une répression énergique et méritée, Gérard part le 17 octobre d'Ebonda, sur le Congo ; après six jours de marche, il arrive à Iassongo et le surlendemain à Ialombo. Après deux jours de repos, il se dirige vers l'Est, pour opérer, dans la région de la Molua, où les assassins se seraient réfugiés. Il fouille tous les villages, la brousse, la forêt sur les deux rives de la rivière.

Partout les indigènes fuient et ce n'est qu'au bout de quinze jours, après qu'il a fait des masses de prisonniers, sans les molester, qu'il voit venir à lui les chefs faire leur soumission.

Il laisse deux Européens et cent soldats dans la Molua, pour organiser le pays soumis et revient le 16 décembre à Ialombo, dans le but de reformer une nouvelle colonne et transporter vers l'Ouest le théâtre de ses opérations. Il a de terribles épreuves à traverser, un grand nombre de ses hommes périssent dans les forêts marécageuses, deux sous-officiers blancs meurent de la fièvre. Gérard est heureusement secondé par les lieutenants Gehot et Gustin, et plus tard par les lieutenants Gilson et Arnold.

Après avoir accompli cette admirable conquête pacifique, Gérard consacre son activité à organiser complètement la région, fonde un poste permanent, met les populations au travail et, poursuivant son voyage vers Mandika, Libute et Moa, arrive aux rives de l'Itimbiri.

Le 1r mars 1905, le poste de Gwenzali est créé et placé sous le commandement de P. Hicguet. Il est situé entre le fleuve du Congo et la Mongala, au sud de Binga et au nord de la factorerie de Mkaturaka, 2° 8' latitude Nord et 20° 2' longitude Est.

Gérard rentre en Belgique le 16 avril 1906, mais repart une cinquième fois pour le Congo, le 24 janvier 1907.

En vertu des stipulations contenues dans les décrets du Roi-Souverain du 3 juin 1906, les inspecteurs d'Etat, Mahieu et Gérard, auront à veiller à l'exécution des dispositions

légales concernant les indigènes et à s'assurer que les rapports des indigènes entre eux, ou des agents publics ainsi que des particuliers avec les indigènes, soient conformes aux lois, règlements ou instructions.

Leurs pouvoirs sous tous les rapports sont très étendus. Ils pourront intervenir directement par voie d'autorité pour mettre fin aux abus qu'ils constateraient, et il leur appartiendra de saisir la justice en cas de constatation de délit.

La compétence de Gérard s'étend sur les districts du Haut Congo; celle de Mahieu, sur les districts de l'Est: Stanley-Pool, Kasaï, lac Léopold II.

Capitaine en second au 3e régiment de chasseurs, chevalier de l'Ordre de Léopold, de l'Etoile africaine, de l'Ordre royal du Lion et de la Couronne du Congo, décoré de l'Etoile de service.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— *Belgique militaire*, 1898, p. 712; 1905, p. 291. 1906 p. 1831.
— *Belgique coloniale*, 1904, p. 197.
— A. Le Jeune. *Histoire militaire du Congo.*

GOMINS, JOSEPH, HUBERT, ARTHUR,

né à Mesnil Saint-Blaise (Namur) le 7 septembre 1859.

S'engage à quinze ans et demi dans l'armée et fait ses premières études à Philippeville, à l'Ecole régimentaire du 9e de ligne.

Après deux ans de travail, le caporal Gomins entre à l'Ecole militaire, qu'il quitte en 1879, avec le grade de sous-lieutenant d'infanterie.

Suit les cours de l'Ecole de guerre et obtient, en 1890, le brevet d'adjoint d'Etat-major.

Il est attaché en qualité d'aide-de-camp aux généraux Ungricht et Rahier.

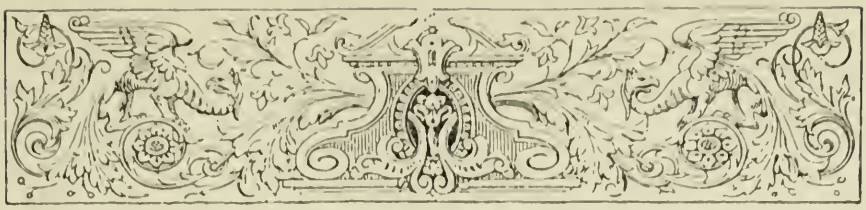
Gomins est nommé major, le 23 décembre 1904.

Major d'Etat-major au 7e régiment de ligne, il part pour le Congo, le 4 mai 1905, en qualité d'inspecteur d'Etat, et prend, en 1906, la direction de la Force Publique en remplacement du lieutenant-colonel Warnant.

Chevalier de l'Ordre de Léopold, décoré de la Croix militaire de première classe.

GOMINS, JOSEPH.

Cliché du journal *Le Congo*.



HENRI, EUGÈNE, JOSEPH, MARIE,

né à Soignies le 22 décembre 1862.

Il s'engage comme soldat au génie, le 19 septembre 1878, et devient sous-officier le 8 octobre 1879.

Promu au grade de sous-lieutenant payeur le 26 septembre 1889, il est détaché au ministère de la guerre le 4 décembre suivant, puis à l'Ecole militaire le 20 décembre 1890, où il donne les cours de législation et d'administration militaires.

Nommé capitaine en second payeur, le 25 mars 1894, il est déchargé peu après de l'emploi qu'il remplissait à l'Ecole militaire et affecté à un service d'intendance.

Il est sous-intendant de deuxième classe le 27 juin 1897, et sous-intendant de première classe le 26 septembre 1900.

Il dirigeait le service de manutention à Bruxelles, lorsqu'il s'embarque, le 4 mai 1900, pour le Congo, avec le grade d'inspecteur d'Etat.

Accompagné de son secrétaire, le commis-chef Wilmin, il quitte Boma le 31 mai, pour se diriger vers le haut-fleuve et y poursuivre la mission dont Mahieu était chargé.

Il est chargé, comme inspecteur, par décret du 3 juin 1906, de veiller à l'exécution des dispositions légales concernant

les indigènes et de s'assurer que les rapports des indigènes entre eux et avec les agents publics sont conformes aux lois, règlements et instructions.

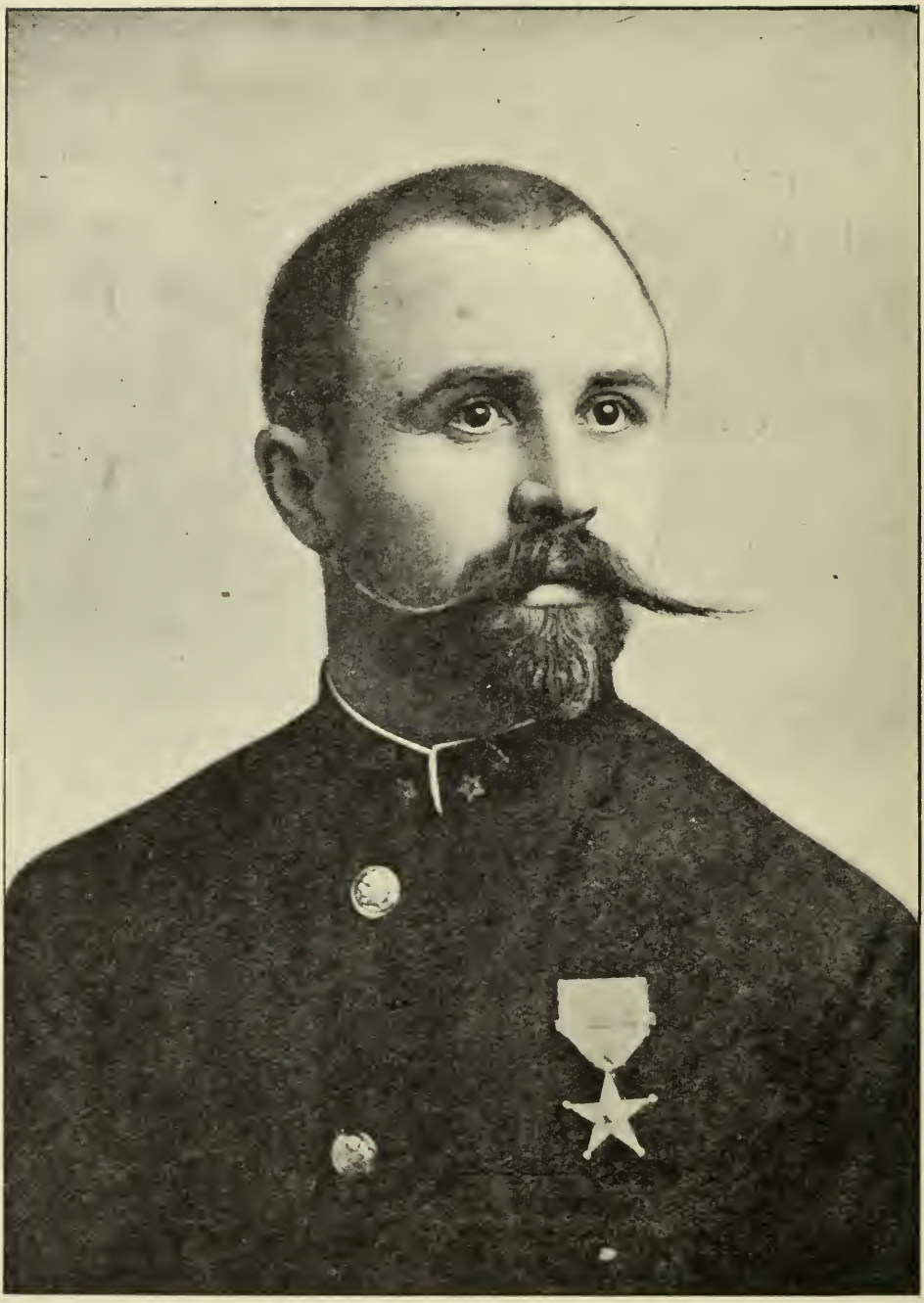
Rentre à Stanleyville le 8 septembre 1906, après avoir procédé à l'inspection des zones des Stanley-Falls et du haut Ituri.

Il a accompli une mission analogue à celle dont a été chargé, il y a deux ans, le haut commissaire royal Malfeyt, mission qui consistait à examiner les revendications des indigènes et les mesures à prendre pour réglementer là, où il y avait lieu, leurs impositions vis-à-vis de l'Etat. Il a visité successivement tous les postes des deux zones précitées et s'est rendu compte, si les instructions gouvernementales étaient strictement observées par les chefs de poste.

Sous-intendant de première classe, chevalier de l'Ordre de Léopold, décoré de la Croix militaire de deuxième classe.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE:

— *Tribune Congolaise,* 3 janvier 1907.



HANOLET, Léon.

HANOLET, LÉON-CHARLES-EDOUARD,

né à Méhaigne (Namur), le 25 novembre 1860.

Lieutenant au 13e régiment de ligne, il s'embarque pour le Congo, le 15 juin 1888; il est attaché à la brigade topographique du bas Congo, puis devient adjudant-major de la Force Publique. Il est nommé lieutenant de la Force Publique à Boma, le 31 mars 1889.

Le 26 mars 1889, Hanolet accompagne le commandant Van Gèle dans son exploration de l'Ubangi-Uele. Les autres membres de l'expédition sont le lieutenant P. Le Marinel, le capitaine de steamer De Rechter, le sergent Busine, les mécaniciens Gustafson et Alexanderson.

Van Gèle est chargé de faire la reconnaissance du pays qui avoisine la rive gauche du grand affluent du Congo.

Le 25 juin, il atteint Zongo et y fonde un poste qui servira de base aux opérations futures de ce côté; il en confie la direction à Hanolet et reprend son exploration, qu'il termine dans l'Uele, au 23° de longitude, après avoir semé sur son chemin les postes importants de Mokangai, Banzyville, Yakoma et Bangasso.

Chef du poste de Zongo, Hanolet effectue une reconnaissance hardie dans la région de Wadday. Son action

décidée vers le nord a pour effet d'établir des relations suivies avec les grands chefs de la région, qui permettront à l'Etat d'appuyer des revendications territoriales en vue de la délimitation des frontières du nord.

Hanolet fonde le poste de Kuango chez les Bwagiris.

Dans la région même de Zongo, il met fin, par la force, au commerce des esclaves pratiqué par les Bobanguis. Ceux-ci ravitaillaient depuis de longues années les cannibales du haut Ubangi de chair humaine, « récoltée » dans la région de l'Equateur.

Le 2 janvier 1890, Musy, le chef du poste français de Bangui, est massacré avec presque tous ses soldats, par les indigènes de Salanga; Hanolet fait aussitôt occuper la station par sa troupe et sauve ainsi le poste d'une destruction complète.

Pendant ce temps, l'expédition Van Gèle (1889-1891) poursuit sa marche heureuse et résout le problème si controversé de l'Ubangi-Uele-Bomu.

Hanolet, promu capitaine de la Force Publique le 1 octobre 1890, revient en Belgique, le 27 août 1891.

Il obtient le grade de capitaine-commandant de deuxième classe, le 1r avril 1892, et retourne en Afrique le 6 mai suivant. Il fait un court séjour au Dahomey, au moment où le colonel Dodds commence la campagne contre Behanzin.

Dès son arrivée à Boma, il est attaché à l'expédition de l'Ubangi-Bomu, placée sous les ordres de l'inspecteur d'Etat G. Le Marinel, dont un des premiers actes est d'occuper Bakuma, sur le Zacco, et le nord du pays Sakara.

Hanolet exerce durant neuf mois le commandement de l'important territoire de l'Ubangi-Bomu, d'avril 1893 à janvier 1894.

Nommé commandant supérieur de ce territoire, Hanolet organise, en 1893, la mission Nilis-de la Kéthulle, dite du nord-est, et la mission Van Calster-Stroobant, dite du nord-ouest, qui ont comme objectif la contrée comprise entre les rivières Shinko et Kotto, avec le Bomu pour base,

et située entre les méridiens 21 et 24.30 est de Greenwich et les parallèles 4 1/2 et 10. Ces expéditions doivent, éventuellement, être réunies et opérer sous le même commandement.

Nilis et de la Kéthulle parviennent, avec l'aide du sultan Rafaï, dans le bassin du Nil, sur la rivière Adda, sous-affluent du Bahr-el-Ghazal, et fondent un poste qui est confié au lieutenant Gérard.

L'expédition Van Calster-Stroobant reconnaît les pays des Veddri et des Wassa et crée chez ces derniers le poste de Dabogo.

Les Français ont établi le poste des Abiras, sur l'Ubangi, à trois kilomètres en aval de Yakoma, et dirigent des reconnaissances vers le pays Sakara. Leurs premières expéditions, en atteignant le Bomu, contestent à l'Etat le droit de faire flotter son drapeau sur la rivière. Mais les Belges sont les premiers occupants et appuient sur un traité leurs justes revendications. De cette contestation naît un conflit entre le gouvernement de l'Etat et celui de la République française.

Un second incident vient compliquer la situation. La mission du duc d'Uzès, qui a reçu l'aide de l'Etat pour une exploration vers le lac Tanganika, se trompe sans doute de route, apparaît sur le haut Ubangi et vient renforcer l'expédition du pharmacien de marine Liotard, représentant du gouvernement français. Celui-ci quitte les Abiras et débouche, avec une troupe de cent cinquante soldats, le 16 mars 1893, à la résidence de Bangasso.

Le sultan en est absent. Les deux colonnes française et congolaise, en armes et toutes deux également résolues à ne pas sacrifier ce qu'elles croient être leur droit, se font face à une distance de cent mètres.

La moindre nervosité, une imprudence peut engendrer une catastrophe. Les lieutenants Mathieu et Hennebert font preuve d'un calme et d'un sang-froid admirables. Les soldats de l'Etat, au nombre de huit cents, se contiennent dans une discipline héroïque.

Enfin, à la rentrée de Bangasso, celui-ci, respectueux de ses engagements envers les Belges, invite Liotard à quitter le pays et à se retirer sur l'Ubangi. La mission française s'éloigne, le 25 avril, dans la matinée. Ce succès produira des résultats très heureux pour l'Etat, lors de la conclusion du traité du 14 août 1894.

En janvier 1894, Hanolet, désigné pour prendre la direction de l'exploration du nord-ouest et, éventuellement, des deux expéditions, remet le commandement de l'Ubangi-Bomu à l'inspecteur d'Etat G. Le Marinel.

En ce moment, une mission militaire importante, sous les ordres du colonel Monteil, destinée à aller appuyer sur le haut Ubangi les revendications françaises, vient de quitter l'Europe.

Hanolet qui a sous ses ordres les lieutenants Van Calster, Stroobant et Grevisse et les sous-officiers Buret et Henrion, quitte Bangasso et s'engage au nord-ouest dans une région à peu près inconnue, les pays Sakara, Dar Banda et Dar Fertit, par la vallée du Bali et du haut Kotto. L'itinéraire suivi depuis Dabogo conduit l'expédition à Yango; elle franchit le Kotto à Bara, dépasse les villages Dowa, Kacha, traverse le pays des Wundus et des Burus et arrive enfin à Makbanda.

Là, on trouve les populations singulièrement défendues par la nature elle-même. Elles sont réfugiées au haut de véritables forteresses féodales, d'immenses monolithes accumulés à cet endroit par quelque éruption gigantesque. Ruinées par les invasions des Madhistes, elles se sont cantonnées dans ces lieux inaccessibles, y ont creusé des puits et aménagé des cavernes pour cacher leurs approvisionnements. Les habitants s'aventurent parfois encore dans la plaine, mais à la moindre alerte ils regagnent au moyen d'échelles leurs refuges aériens.

De Makbanda, les voyageurs pénètrent dans le bassin du Chari, qui n'est séparé de celui du Nil que par un plateau inhabité de soixante kilomètres. Le point le plus

élevé est de huit cent douze mètres, alors que l'altitude de Bangasso est de quatre cent quatre-vingt-cinq mètres.

M'Belle, à la frontière sud-ouest musulmane soudanaise, est le chef-lieu de la tribu Kreisch, la plus importante des Abanda. La mission y établit son campement le 19 mai 1894.

Les Kreischs sont en rapports constants avec les gens du Wadday et du Bornou et disposent d'un armement perfectionné; ils ne montrent pourtant aucune velléité de s'opposer à la marche de l'expédition sur laquelle ils comptent, au contraire, pour les défendre contre les Madhistes et les sultans soudanais.

De Makbanda au fort de l'Adda, la ligne de séparation entre les bassins du Congo et du Nil devient plus mouvementée. La mission la franchit à une altitude de 849 mètres.

Les négociants arabes, redoutant des concurrents sérieux dans la troupe qui s'avance, accueillent Hanolet et ses hommes avec des marques non équivoques de méfiance. Les puissants sultans du Baghirmi, du Rounga et du Wadday, excités par eux, décident même de faire massacrer la mission. D'un autre côté, les derviches, en force considérable, menacent le fort de l'Adda et obligent la mission du nord-est à évacuer ce point et à rétrograder vers le sud.

Grâce à des procédés loyaux, grâce surtout au tact du lieutenant Van Calster, l'inquiétude provoquée chez les sultans par l'arrivée de l'expédition se dissipe peu à peu. Le marchand tripolitain Ibrahim se dévoue même aux intérêts de la mission congolaise, tout en ne négligeant pas ses propres affaires.

En août 1894, Hanolet est sollicité par tous les sultans de pénétrer sur leurs territoires et d'y créer des relations commerciales durables. Fort de cette bienveillance, Hanolet entre en négociations avec les chefs soudanais et notamment avec Rabich, maître du Bornou et du Baghirmi, puis continue son chemin vers l'est, dans le bassin du Chari. Il reçoit un message d'un chef tripolitain et des présents du cheick Al-Sounoussi.

De M'Belle, Hanolet dirige des reconnaissances vers le nord, jusqu'au grand marché du Rounga. Parvenu jusqu'au 9° 10' de latitude, il a délimité ainsi la ligne de séparation du Congo-Nil et du Congo-Chari. Sa mission a établi quatorze stations géodésiques et relié le bassin du Congo à ceux du Tchad et du Nil.

D'autres reconnaissances sont envoyées vers l'ouest et gagnent El Kuti, chef-lieu du cheick Al-Sounoussi, où périt si malheureusement Crampel. Hanolet rejoint Bangasso par Sabanga, le pays Dar Banda et Dabogo et les Veddris, à la fin de décembre 1894.

Le court espace de trois ans lui a donc suffi pour occuper militairement le bassin du Bomu-Uele, la partie méridionale du Bahr-el-Ghazal jusqu'au Nil et le Dar-Banda jusqu'aux confins du Darfour et du Runga.

En tirant sur la carte une ligne partant de Redjaf, passant par Liffi et Katuaka pour aboutir à M'Belle, il est permis de se rendre compte de l'immense province qui vient d'être conquise au nord de l'Uele.

C'est à ce moment que se conclut, entre l'Angleterre et l'Etat, la convention du 12 mai 1894 qui donne à bail au roi-souverain, sa vie durant, la rive gauche du Nil, de Redjaf à Fachoda (qu'on appelle encore la province équatoriale), ainsi que certains territoires du Bahr-el-Ghazal, moyennant la cession d'une bande de territoire de vingt-cinq kilomètres de largeur, reliant l'Uganda au Tanganika et permettant de réaliser ce rêve d'impérialisme africain : la ligne ferrée du Cap au Caire.

Malheureusement, les brillantes expéditions de Nilis, de la Kéthulle, Van Calster, Hanolet, etc., ne profiteront guère aux Belges. A la suite de l'accord franco-congolais du 14 août 1894, les immenses territoires parcourus et explorés par les vaillants officiers sont attribués à la France. Le Bomu est désigné comme frontière nord de l'Etat.

Les Belges, la mort dans l'âme, doivent se résigner à se retirer en deça de cette rivière, abandonnant la vaste

contrée qu'ils ont glorieusement conquise et arrosée de leur sang. Les Français arrachent à l'Etat ce que les Anglais lui ont cédé. De tout ce que la convention de mai accorde aux Belges, il ne leur reste que l'enclave de Lado et la rive gauche du Bomu.

Les postes belges sont occupés par les Français, et les années suivantes voient les Liotard, les Baratier, les Marchand, fonder leur gloire sur l'œuvre, demeurée ignorée, des officiers belges. On rapporte même que lorsqu'il fut question, en France, d'organiser l'expédition du Nil, Hanolet, à la demande de M. Hanotaux, alors ministre des affaires étrangères, fut autorisé à se rendre à Paris, avec le baron Goffinet, pour communiquer au promoteur de la mission, et ses renseignements et ses cartes!

L'expédition Marchand s'inspira donc des renseignements fournis par Hanolet et par les explorations entreprises par les officiers de l'Uele: Baert, Francqui, Delangh, Colmant, Jansen, Christiaens, Wtterwulghe, etc., etc.

Rentré en Europe, le 14 mai 1895, Hanolet repart une troisième fois pour l'Afrique, le 6 juin 1896, en qualité de commissaire général, chargé du commandement de l'important district de Bangala, où la situation est à ce moment particulièrement troublée.

Il parvient à y calmer les esprits et à ramener plusieurs chefs indigènes sous l'autorité de l'Etat, notamment toute la population de la Mongalla, où un régime économique sérieux est instauré. Il fait tracer une route de quarante kilomètres entre la station de Bangala et la rivière N'Giri, affluent gauche de l'Ubangi, établit un poste au confluent des deux rivières et une autre station sur la haute N'Giri. Ses adjoints principaux à Bangala sont le commandant Niclot, le capitaine Pimpurniaux (qui rétablit l'ordre dans l'Itimbiri), les sergents De Meulemeester et Maenhout, les sous-intendants Lheureux et Titeux.

Hanolet, de son expédition au bassin du Tchad, avait

ramené dans l'Ubangi du gros bétail et des chevaux achetés au Soudan. L'élevage avait donné d'excellents résultats. Le commissaire-général renouvelle l'expérience à Bangala, avec le même succès, au moyen de chevaux provenant du Maroc et de gros bétail pris à Boma. Il installe dans chaque village avoisinant le fleuve un troupeau de chèvres et de moutons, destinés à ravitailler en viande fraîche les Européens du district et les voyageurs de passage.

Au mois de septembre 1897, le gouvernement fait appel au dévouement de Hanolet, dont le terme de service est expiré, pour aller diriger les territoires de l'Uele, au départ de Chaltin.

Hanolet se rend dans l'enclave de Lado, en novembre 1897, et jette sur le Nil huit allèges en fer et un steamer, le *Van Kerckhoven*.

Attaque de Redjaf par les derviches.

C'est alors que les derviches de Bor tentent de surprendre la place de Redjaf.

D'après le rapport d'un prisonnier, il ressort qu'un message reçu de Karthoum, peu de temps auparavant, annonçait la marche progressive des Anglais sur cette ville et prescrivait à l'émir Arabi-Dafalla de harceler les blancs de Redjaf de façon à leur tuer le plus de monde possible et à pouvoir ainsi s'emparer de leurs munitions et de leur armement.

En conséquence, les derviches organisent une expédition qui doit surprendre Redjaf, et leur marche est tenue si secrète que ni les éclaireurs de l'Etat ni les natifs n'en signalent l'approche.

Redjaf était défendu par un rempart flanqué de huit canons, précédé d'un large fossé d'un développement de douze cents mètres.

Vers une heure et demie du matin, dans la nuit du

3 au 4 juin, les Madhistes arrivent devant la place, défendue par deux officiers et cent quatre hommes et que trois postes avancés, reliés constamment par une patrouille, protègent à l'ouest, au nord et au sud.

Bientôt des coups de feu retentissent au poste avancé du nord, qui se replie et donne l'alarme au camp. Les soldats se précipitent dans la zériba même de Redjaf, par la porte du nord-ouest; ils sont suivis de près par une nuée de lanciers ennemis. En même temps, franchissant les fossés semés d'épines de la zériba, les derviches attaquent simultanément la place de tous les côtés et s'y introduisent.

Commandés par le chef Adhem Bouchara, ils sont au nombre de plusieurs milliers et six cents d'entre eux sont armés de fusils rayés.

L'attaque est si foudroyante et l'assaillant est si nombreux qu'il peut donner l'assaut sur toutes les faces à la fois, et culbuter toutes les résistances. En dix minutes, les troupes de l'Etat sont rejetées vers les magasins de munitions à soixante mètres du Nil. Des combats isolés ont lieu sur toutes les faces du fort.

En un instant les Madhistes entourent la maison des blancs, et tous leurs efforts se portent sur les magasins d'armes et de munitions. Le ciel est couvert et cette demi-obscurité rend les mouvements de la troupe fort difficiles, tout en privant la place de l'appui de l'artillerie. Tous les Belges, unis, entourés des soldats de la garde qui ont pu être rassemblés, se précipitent en groupes serrés sur les assaillants. D'autres combattants les rallient et, à trois heures, les derviches se retirent en pleine déroute. Au cours du combat Desneux et Bartholi, qui ont subi le premier choc des lanciers derviches, sont tués à la tête de de leurs hommes: le corps du premier est trouvé percé de trente-trois coups de lance, le cadavre du second porte dix-huit blessures. Le commissaire-général Hanolet est frappé au pied; le sergent van Pottelsberghe, le lieutenant Sillye, le commis Lauterbach sont également atteints; toutes les

blessures sont faites à la lance, car le combat s'est livré réellement corps à corps.

Les derviches ont déployé un courage héroïque et perdent quarante-deux des leurs, qu'on trouve morts près du magasin de munitions ; parmi eux on découvre le chef El Gali. Un nombre considérable de tués et blessés a été emporté par les derviches, d'autres ont été recueillis à l'intérieur du fort. On a pu faire six prisonniers. Les pertes de la garnison de Redjaf, bien qu'inférieures à celles de l'ennemi, sont cependant sérieuses.

Pour donner un idée de la lutte, il suffira de dire que le peloton Desneux perdit son chef et cinquante-sept soldats (tués, blessés et disparus), sur un effectif de soixante-trois hommes. Les pertes totales sont importantes : on compte un officier sur deux et un soldat sur trois, tués ou blessés. Une troupe nègre ou blanche supportant sans broncher, alors qu'elle est affamée, pareille amputation est digne de tous les respects.

Le commandant des troupes cite tout particulièrement la conduite pleine de bravoure du capitaine Lequeux, du médecin Rossignon, du lieutenant Henrion, de l'adjudant Delarge, des sous-officiers Collet, van Pottelsberghe et Dieupart et du sous-intendant Seghers.

Quinze jours auparavant, le 21 mai 1898, dans une embuscade dressée en face de Redjaf, le commandant Walhousen, le lieutenant Coppejans, le sergent Bienaimé et douze soldats avaient été tués par un parti madhiste. Le sergent Baussart et quinze soldats furent gravement blessés dans la même affaire.

On apprit plus tard que l'émir Arabi-Dafalla attendait à bord de son steamer, en aval de Redjaf, le résultat du combat du 4 juin.

Les derviches en retraite jetèrent dans le Nil les morts qu'ils avaient emportés avec eux. Ce furent ces épaves flottantes qui apprirent à l'émir l'échec de ses troupes.

Le commandant militaire des derviches, Adhem Bouchara a péri dans la mêlée.

Un autre acte de bravoure est à signaler. Deux sous-officiers, Willems et Nagels, avaient été envoyés en fourrageurs depuis plusieurs jours. En route, ils furent rejoints par des femmes et des soldats blessés qui leur annoncèrent que Hanolet avait été enlevé par les Madhistes, que ceux-ci occupaient Redjaf et que toute l'expédition belge était massacrée. N'écoutant que leur courage, ces deux braves obligent les fuyards à les suivre et se portent sur Redjaf, où ils arrivent le 5 à quatre heures du matin, après une marche forcée de douze heures. Ils retrouvent heureusement leurs compatriotes, vainqueurs et demeurés maîtres de la place.

Les Belges étaient débarassés des derviches, mais l'implacable famine continuait à sévir. Toute la province équatoriale (enclave de Lado), depuis l'occupation égyptienne et madhiste, avait été ravagée et dépeuplée. De rares indigènes erraient perdus dans la savane. Toute culture sérieuse avait disparu.

Immédiatement après l'attaque des derviches, le commandant Hanolet décide d'établir à Lado un poste avancé et y envoie le commandant Henry, qui venait d'arriver du haut Ituri avec deux cent soixante soldats d'élite, pour renforcer le camp retranché de Redjaf.

Henry se rend à Lado avec six cents hommes, que commandent cinq officiers, un sous-officier et un sous-intendant.

Occupation de Lado, le 16 juillet 1898.

De Lado, il n'existait plus guère que les anciens remparts élevés par Emin Pacha. Toute la contrée était déserte et les habitations étaient détruites. Henry réoccupe le fort et en novembre 1898, Hanolet y reçoit le colonel anglais Martyr, venu de l'Uganda avec une compagnie de Soudanais

pour reprendre possession de Gondokoro et de la rive droite du Nil.

Pendant ce temps, les derviches de Bor firent quelques incursions sur la rive gauche.

Vers la même époque, le 16 novembre 1898, Hanolet fait installer à Kero, par 5° ½, le poste frontière nord. Ce mouvement de troupes a pour effet de nous rapprocher de Bor. Les derviches, menacés dans leur dernière forteresse, abandonnent celle-ci le 25 novembre 1898, traversent le Nil à Zim-Zim, y coulent leur steamer *Caw-Caw* et se dirigent sous la conduite d'Arabi vers le Darfour. Les troupes de l'Etat ne parviennent pas à les joindre.

Une forte reconnaissance rentre le 15 décembre à Kero, après avoir constaté le départ des derviches.

La guerre madhiste est réellement terminée. C'est alors que le vaillant commandant Henry médite de rétablir les communications entre Karthoum et Lado. Avec le *Van Kerckhoven* d'abord et une allège ensuite, il se lance hardiment dans le fameux « Sedd », qui barre tout le lit du Nil sur une étendue de quatre cents kilomètres. Il est accompagné des lieutenants Bertrand et de Rennette et de vingt soldats indigènes. Henry surmonte toutes les difficultés et a l'honneur insigne de mener à bonne fin son audacieux projet. Il atteint Karthoum, et est reçu avec de grands honneurs par les officiers anglais.

Hanolet, dont le terme de service est depuis longtemps expiré, et bien que peu rassuré sur le départ définitif des derviches, quitte Redjaf en compagnie du docteur Rossignon, le 2 janvier 1899, pour Djabir, se disposant à rentrer en Europe.

Il a remis son commandement à Henry, qui continue à demeurer à Kero, à neuf heures de marche ou six heures de navigation de Lado, avec trois cent vingt-huit hommes, un canon Krupp, une mitrailleuse Maxim et deux canons Nordenfelt. Henry a sous ses ordres les lieutenants Derclaye,

Lundquist, Friart, le sous-lieutenant Van der Wegen, les sous-officiers Nagels et Astrand.

Hanolet est en Belgique le 17 juin 1899. Mais, le 14 mars 1901, il se rembarque une quatrième fois pour le Congo, pour reprendre ses importantes fonctions de commandant supérieur de l'Uele.

La question des « vivres pour les noirs » vient d'occuper l'activité de Chaltin pendant près de trois ans, quand Hanolet le remplace pour la seconde fois à l'Uele et dans l'enclave de Lado. Immédiatement, des troupeaux de bœufs sont dressés au charroi; une route carrossable reliant Dungu à Redjaf est entreprise sur plusieurs points à la fois. Des chariots arrivent d'Europe et, en 1903, une partie des transports dans l'enclave se fait au moyen de véhicules traînés par des bœufs. Cette route carrossable est transformée aujourd'hui en une route pour automobiles.

Les fortifications de Lado, de Dufilé et du Yei ont été construites avec les ressources que possédait le pays.

Une colonie de renfort est fortement installée à Jakuluku (frontière du Bahr-el-Ghazal.)

La famine a maintenant disparu dans l'enclave et les magasins sont abondamment fournis de vivres, en réserve pour les mauvais jours. Les indigènes ont repris confiance. Ils reviennent peu à peu dans la contrée, et ce pays dévasté reprend un aspect prospère sous l'administration éclairée et humanitaire de l'Etat du Congo.

Le sirdar, général Wingate, gouverneur du Soudan, est reçu par Hanolet au poste frontière de Kero et visite avec lui le fort de Lado.

Le général anglais et son brillant état-major ne ménagent pas les éloges aux officiers congolais de l'enclave.

Pendant que le commandant supérieur est retenu à cet endroit, ses seconds, les commandants Lahaye, Wtterwulghe, Wacquez, par un travail de tous les instants, maintiennent l'Uele en progrès constant; ils y déploient

de grandes qualités administratives et beaucoup d'énergie pour ravitailler le haut Nil.

Mais il y a une ombre à ce tableau. Les principaux collaborateurs d'Hanolet sont morts trop obscurément à la tâche.

Les officiers de nationalité étrangère d'Italie, de Norwège, de Suède et du Danemark, ont puissamment aidé leurs camarades belges, et, hélas, beaucoup d'entre eux reposent dans l'enclave de Lado et l'Uele.

L'histoire rendra justice aux disparus, dont l'idéal était de se rendre digne de l'armée belge.

Hanolet rentre en Europe le 4 août 1903.

Il est capitaine-commandant en non-activité pour infirmités temporaires, officier de l'Ordre de Léopold et de l'Ordre royal du Lion, chevalier de l'Etoile africaine, décoré de l'Etoile de service à quatre raies, de la Croix de vingt-cinq ans de service à l'Armée, officier d'académie de France.

Ses amis lui ont remis un sabre d'honneur artistement ciselé, dont la lame porte gravé le souvenir des nombreux états de service du vétéran de l'œuvre africaine.

PUBLICATIONS :

— *La chasse au Congo.* (Bulletin de la Société d'études coloniales, 1895, p. 141).

— *Exploration au nord du Bomu et du bassin du Tchad-Chari.* (Bulletin de la Société royale de géographie d'Anvers, 1906).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— *Congo belge*, 1898, n° 19.

— *L'exploration du commandant Hanolet vers les sources du Chari*, (Belg. coloniale, 1896, p. 268, avec carte).

— *Mouvement géographique*. 1897, pp. 248 et 267; 1902, p. 1.

— *Attaque de Redjaf par les Madhistes.* (Mouvement antiesclavagiste, 1898, septembre-octobre, p. 157).

— *L'Etat indépendant du Congo.* A. J. Wauters. Falck, Bruxelles, 1899.

LE MARINEL, Paul.

Cliché de l'ouvrage de M. Chapaux,
Le Congo historique, diplomatique.

LE MARINEL, PAUL-AMÉDÉE

né à Long Grove, près Davenport, Etat d'Iowa (Etats-Unis d'Amérique), de parents belges, le 4 juillet 1858.

Sous-lieutenant au régiment des carabiniers, entre au service de l'Etat en août 1885, et s'embarque avec de Macar, au moment précis où la constitution de l'Etat indépendant du Congo, sous la souveraineté du roi des Belges, vient d'être reconnue par la Conférence de Berlin.

Le Marinel séjourne à Boma et à Banana, comme officier topographe, attaché au capitaine Jungers.

Le lieutenant allemand von Wissmann, qui vient d'accomplir les brillantes explorations de la Lulua, du Kasaï et du Kwango, revient au Congo, en janvier 1886, après un séjour de quelques mois à Madère; de Macar et Le Marinel lui sont adjoints.

Ces deux officiers sont désignés pour continuer l'œuvre de von Wissmann et achever à Lubuku, sur la Lulua, l'installation de la station de Luluabourg dont l'illustre explorateur a jeté les fondements en novembre 1884. Cette place est non seulement très bien située pour permettre de rayonner vers

les frontières est et sud ; mais elle est encore un point de ravitaillement pour les caravanes et constitue le centre le plus important du commerce du caoutchouc et de l'ivoire provenant des rives du Sankuru et du Kasaï.

De Macar et Le Marinel s'efforcent de faire de Luluabourg une des stations les plus prospères de l'Etat.

Attaché à cette station, Le Marinel est forcé d'y demeurer, souffrant de la fièvre, tandis que de Macar seconde von Wissmann dans l'exploration de la partie sud-est de l'Etat. Les 10, 11 et 12 juillet, von Wissmann et de Macar sont attaqués par les Bakalosch, et, après un combat acharné, qui les prive d'une grande partie de leurs forces en hommes et en munitions, ils se décident à retourner à Luluabourg, où ils arrivent le 26 juillet.

Le Marinel se rend avec de Macar vers la Lulua et au poste de Luebo.

Le 17 novembre 1886, Le Marinel, complètement rétabli de son indisposition, est choisi comme lieutenant par von Wissmann et accompagne son chef à Nyangwe par le Sankuru, le Lomami et le Lualaba.

Pendant ce temps le capitaine de Macar s'occupe des travaux intérieurs du poste récemment créé ; quelques mois plus tard s'élève, sur les bords de la Lulua, une des plus belles et des plus confortables stations de l'Etat.

L'expédition est malheureuse entre toutes; la famine et la variole viennent décimer la caravane, qui comprend plus d'un millier d'indigènes de la Lulua, hommes, femmes et enfants.

En arrivant à Nyangwe, von Wissmann apprend par les Arabes eux-mêmes la fatale nouvelle de la prise de la station des Falls. Il se décide immédiatement à gagner, en compagnie de Buchlag et d'une soixantaine d'hommes valides, le lac Tanganika et, de là, la côte orientale, chargeant Le Marinel du soin de ramener à Luluabourg les débris de son infortunée caravane.

Le Marinel suit une route inexplorée vers le Lomami, traverse Lupungu et rentre à Luluabourg par le Lubi.

Il opère ensuite des reconnaissances entre le Kasaï et le Lubi, puis, parcourt, en 1888, le Sankuru, le Lubefu et les affluents du Kwango.

De Macar et Le Marinel ont à livrer plusieurs combats aux populations de l'ouest, et, pendant qu'ils consacrent leur intelligente activité au développement de la florissante station de Luluabourg, ils parviennent à maintenir les tribus environnantes dans le respect de l'autorité de l'Etat.

Rentré en Europe en 1888, Le Marinel repart, l'année suivante, comme commissaire de district de première classe et commandant du district du Lualaba.

Il est chargé de l'organisation d'un camp militaire destiné à arrêter les incursions des bandes arabes.

Le Marinel se rend d'abord à Luluabourg, afin de réunir des éléments précieux pour ses expéditions ultérieures.

Parcourant la contrée jusqu'au delà du Lubi, il rassemble, pour l'aider à l'expansion du poste de Lusambo, ce qui reste des anciens soldats de von Wissmann et notamment des gens de l'Angola, dont il pourra se servir soit comme interprètes, soit comme porteurs, dans les nombreux et longs voyages qu'il se propose de faire. Ensuite, pour entraîner ses recrues et pour ajouter à la connaissance du pays, il se dirige avec Gillain et Descamps, par une voie nouvelle, vers Lusambo, sur le Sankuru.

Dans l'entretemps, le gouverneur général, Camille Janssen, qui s'est rendu par steamer à Lusambo, y a installé plusieurs Européens et un contingent de la Force Publique, sous la direction de Legat.

Aussi, lorsque l'expédition de Le Marinel atteint le Sankuru, elle se trouve en présence d'un poste bien organisé qui a fait en quelques jours, du camp de Lusambo, un centre imposant dans cette région primitive.

Cependant, Le Marinel a reçu l'ordre d'établir le camp

du sud sur le Lomami, et non sur le Sankuru; l'installation de Lusambo ne peut être que provisoire, tant que Le Marinel n'aura pas reconnu lui-même la situation géographique et politique de Bena-Kemba, poste créé sur le Lomami par le Gouverneur général en novembre 1889.

Se conformant aux instructions du gouvernement, Le Marinel se dirige vers le Lomami, afin d'examiner si sa base d'opérations peut être transportée à Bena-Kemba. Laissant le personnel du camp de Lusambo sous la garde de Descamps, Le Marinel, accompagné de Gillain et de 125 hommes de choix, très légèrement équipés, quitte Lusambo, le 3 juin 1890, et se porte vers le Lomami, à grandes étapes, à travers la zone dévastée par les Arabes.

L'expédition longe la lisière méridionale de la grande forêt du Lubefu, passe sur la rive droite du Lomami en face de Dibué, traverse du sud au nord l'Imbaddi et le Malila, zones d'influence des Arabes de Nyangwé, traverse dans la même direction le pays de Bakussu et repasse sur la rive gauche du Lomami, à Faki, reconnaissant ainsi la zone d'influence des Arabes de Riba-Riba. Le 15 juillet, l'expédition arrive à Bena-Kamba, après une quinzaine de jours de marches pénibles à travers la forêt et les marais, harcelée par les indigènes, n'ayant pour tout guide que le Lomami. Le Marinel a constaté la présence de nombreux rapides entre le point du Lomami, traversé par von Wissmann et Pogge, et la station de Bena-Kamba; il a enfin réalisé la première jonction des postes du sud avec ceux de l'occupation du haut Congo.

Cette expédition, riche en données géographiques et surtout en renseignements ethnographiques et politiques, a pour effet de donner la préférence à l'emplacement de Lusambo, d'où l'on pourra mieux rayonner vers le sud et faire face aux Arabes de l'est et du nord-est.

En conséquence, Le Marinel décide de lever temporairement le poste du Lomami et de faire descendre par la

rivière de ce nom vers le Congo, les deux Européens qui s'y trouvent: le lieutenant Lenger et le sergent De Bruyne, qui allait s'illustrer deux ans plus tard par une mort glorieuse. Le 18 juillet, l'expédition quitte Bena-Kamba et rentre à Lusambo, le 22 août 1890. Elle a accompli un record de rapidité, étant donné les difficultés et les sinuosités de son itinéraire.

A ce moment, s'ouvrent les premières hostilités contre les Arabes.

Le jour même de son retour à Lusambo, Le Marinel se dirige vers l'est, pour rejoindre Descamps, qui se trouve aux prises, chez les Batemba, avec Gongo-Luteté, vassal de Sefu, fils de Tippo-Tip.

Les Arabes, au nombre de sept mille, commandés par Gongo, s'étaient approchés du camp de Lusambo, le 17 août, et menaçaient sérieusement la station de l'Etat. Le lieutenant Descamps, accompagné de cinq blancs et de 200 soldats, s'était porté à leur rencontre et, le 19 août, leur avait infligé une sanglante défaite. Tous les esclaves du camp arabe sont mis en liberté.

En 1890, Le Marinel donne l'instruction militaire aux recrues d'Angola, de Zanzibar, du Dahomey et de la Côte d'Or.

Dans le courant du mois d'avril 1890, la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie charge Alexandre Delcommune d'explorer les territoires compris entre Nyangwe, le Tanganika et la frontière méridionale de l'Etat.

Tandis que l'expédition s'organise et atteint le haut Congo, le gouvernement, désireux d'occuper effectivement cette même contrée, sur laquelle, dans certains milieux anglais, on semble vouloir élever des prétentions, donne l'ordre à Paul Le Marinel de se rendre chez Msiri, chef du Katanga, et de lui faire arborer le drapeau de l'Etat.

En même temps, l'attention est appelée en Belgique, sur

ces contrées célèbres par leurs mines de cuivre, et dont quelques voyageurs, notamment Cameron, Capello et Ivens, vantent le climat et les ressources. De nouvelles initiatives provoquent la constitution de la Compagnie du Katanga (15 avril 1891), qui se met aussitôt en devoir de faire visiter les territoires, où l'Etat vient de lui accorder d'importantes concessions, par deux expéditions, respectivement placées sous le commandement des capitaines Stairs et Bia.

L'expédition dirigée par Le Marinel, dont l'organisation se fait au Congo même, arrive la première à Bunkeïa, but commun assigné à tout ce groupe d'explorateurs. Voici l'itinéraire suivi: après avoir confié la garde du camp au commandant Gillain, Le Marinel part de Lusambo, le 23 décembre 1890, accompagné des lieutenants Descamps, Legat et Verdick; il traverse le Sankuru et suit, sur une distance de 165 kilomètres, la rive droite du Lubi. De là, se portant vers l'est, Le Marinel atteint la rivière Uele, où Muzembe, le puissant chef des Balungu, songe un instant à s'opposer à sa marche et fait perdre à l'expédition une quinzaine de jours.

Le Marinel se dirige de là vers le Lubilach, ou Sankuru supérieur, qu'il franchit à la résidence de Mutombo-Mukulu; poursuivant alors sa route vers le sud, il découvre, entre 9° et 10° de latitude, les petits lacs Kalengué, Kinda et Musselo, traverse le haut Lualaba, près de son confluent avec le Lubudi, rivière qu'il reconnaît, et escalade les pentes occidentales de la chaîne des Mitumba. Il pénètre ainsi dans le royaume de Msiri, où il rencontre les Bena-Kalanbos, population troglodyte, et arrive à Bunkeïa, capitale du cruel potentat (18 avril 1891). Il y trouve installés les représentants de la mission Arnot, qui, heureusement, ne contrecarrent pas ses projets vis-à-vis du féroce sultan.

Les efforts de Le Marinel pour que Msiri reconnaisse et arbore le drapeau de l'Etat restent vains; mais le chef

de l'expédition obtient une lettre, dans laquelle Msiri consent, dans une certaine mesure, à faire sa soumission à l'Etat.

Le Marinel est parvenu à relier, par un itinéraire nouveau, le point terminus de l'occupation belge aux points extrêmes atteints par Reichardt et Bohm.

Après son entrevue avec Msiri, Le Marinel fonde à Lufoï le premier poste au Katanga, qu'il confie à la garde de Legat et Verdick et d'une centaine de soldats réguliers de la Force Publique.

Variant son itinéraire de retour et emmenant avec lui le missionnaire Swan, ainsi qu'une des principales femmes de Msiri, escortée par un certain nombre de ses sujets qui regagneront le Katanga plus tard avec l'expédition Bia-Francqui, Le Marinel quitte Lufoï, en mai 1891, et rentre à Lusambo le 18 août.

Ce voyage de deux mille kilomètres est effectué en deux cent trente jours.

Au commencement de l'année 1892, Le Marinel porte secours au prince de Croy, menacé par les bandes de Kieko et de Bihé.

Au mois de mars 1892, une sourde agitation dans le pays arabe attire l'attention du commandant du district de Lualaba.

Dès avril, les nouvelles deviennent plus précises. Gongo-Lutete, qui, contrairement à la nouvelle qui s'était répandue, n'a pas péri au cours du combat sanglant que lui a livré Descamps, tente de nouveau l'exécution de son projet de 1890.

Le Marinel organise la défense. Il décide de faire attaquer les bandes arabes, de front, par une colonne (capitaine Descamps) partant de Luluabourg, tandis qu'une autre venant de Lusambo, leur coupera la retraite.

Le 19 avril, la troupe de Dhanis, grossie de celle de Michaux, marche à la rencontre des Arabes et leur inflige, le 23 avril, une sanglante défaite.

Paul Le Marinel remet, le 22 avril 1892, au lieutenant

Dhanis, le commandement du district du Lualaba, et rentre en Europe le 16 juillet.

Il reçoit la médaille d'or commémorative des expéditions du Katanga.

Le 6 janvier 1893, il repart une troisième fois pour le Congo, comme inspecteur d'Etat et commandant du district de Stanley-Pool, du Kwango, du Kasaï et du Lualaba.

Il expédie du Sankuru des renforts à Dhanis, en lutte avec les Arabes.

Il charge Brasseur d'une expédition au Katanga, dans le but d'aller relever Legat et de ravitailler le poste de Lufoï. Le camp de Lusambo ne peut pourvoir à ce service, au moment le plus critique de la campagne arabe.

En décembre 1894, Le Marinel apprend le succès des bandes de Rumaliza. Dhanis lui expose que la situation est des plus mauvaises; il réclame instamment des secours en hommes, munitions et artillerie.

Le 4 de ce mois, Paul Le Marinel amène une colonne de Lusambo jusque près de Nyangwe. La troupe, qui se compose du capitaine Collignon, du lieutenant Francken, du sergent Destrail, de cent quatre-vingts hommes, et qui comprend trois cents fusils perfectionnés, mille fusils à piston, une grande quantité d'étoffes, de cartouches, de poudre et de capsules, arrive à Kassongo et contribue ainsi à la victoire définitive des troupes de l'Etat sur Rumaliza, le 14 janvier 1894.

Le Marinel retourne à Luluabourg, Luebo et aux Chutes de von Wissmann et rentre à Léopoldville en août 1894. Il y apprend le conflit avec la France et reçoit une mission d'inspection dans l'Uele.

A la mort du capitaine Baert, il reprend, sans hésitation, le commandement de la grande expédition organisée vers les contrées inconnues du haut Uele.

Il gagne Ibembo, Djabir et Semio, atteint le Bomu et le Bomokandi, et remonte l'Uele jusqu'à Dungu, limite

extrême de l'occupation à l'est. Il remet son commandement à Francqui et revient à Léopoldville.

La nouvelle que les soldats batetelas de Luluabourg se sont révoltés, le décide, malgré son état d'épuisement, à reprendre le chemin de Lusambo, mû tant par le sentiment du devoir que par l'idée généreuse d'aller porter secours à son ancien adjoint le commandant Gillain. Il arrive le 8 octobre 1895 dans cette station et prend le lendemain la route de Ganda.

Heureusement les rebelles, qui ont déjà subi le 9 octobre le premier choc de l'adversaire dans un combat contre les troupes de Lusambo, sont mis en déroute complète au combat du 18 octobre, par Lothaire, le commandant de la zone arabe.

Le Marinel rentre en Europe le 12 février 1896.

Le 20 mars, Paul et Georges Le Marinel sont reçus en séance solennelle par la Société d'études coloniales et proclamés membres d'honneur. La séance est honorée de la présence du Prince Albert de Belgique.

Paul Le Marinel, qui a quitté l'armée avec le grade de capitaine-commandant, repart une quatrième fois pour le Congo, le 1r février 1906, comme directeur de la Compagnie du Lomami à Ilambi.

Paul Le Marinel est chevalier de l'Ordre de Léopold et de l'Ordre royal du Lion, officier de l'Etoile africaine, décoré de l'Etoile de service et de la médaille de la campagne arabe.

Les Sociétés de Géographie de Bruxelles et d'Anvers lui dont décerné leurs médailles d'or.

PUBLICATIONS.

De Nyangwe à Luluabourg. (Mouvement géographique, 1888, p. 55.)

Tableau des altitudes observées pendant le voyage au Katanga. (Mouvement géographique, 1892, p. 11.)

Tableau des observations astronomiques faites au cours du voyage de Lusambo à Bunkeïa. (Mouvement géographique, 1892, p. 11.)

Note sur les découvertes et l'occupation des régions du Kasaï, du Luba et du Katanga. (Bull. Soc. roy. Géog. Anvers, 1906.)

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.

— Chapaux. *Le Congo histor. et diplomat.*

— *Mouvement géographique* 1888, p. 55; 1891, pp. 22, 32; 1892, pp. 9, 11.

— A. J. Wauters. *L'Etat indépendant du Congo.*

— Wissmann etc. *Im Innern Afrikas. Die Erforschung des Kasaï während der jahre* 1883, 1884, 1885. 1 vol. in-8°. Brockhaus, Leipzig, 1888.

— Id. *Meine zweite Durchquerung æquatorial Afrikas vom Kongo zum Zambesi während der jahre* 1886-1887. Trowitsch. Frankfurt a/o 1891.

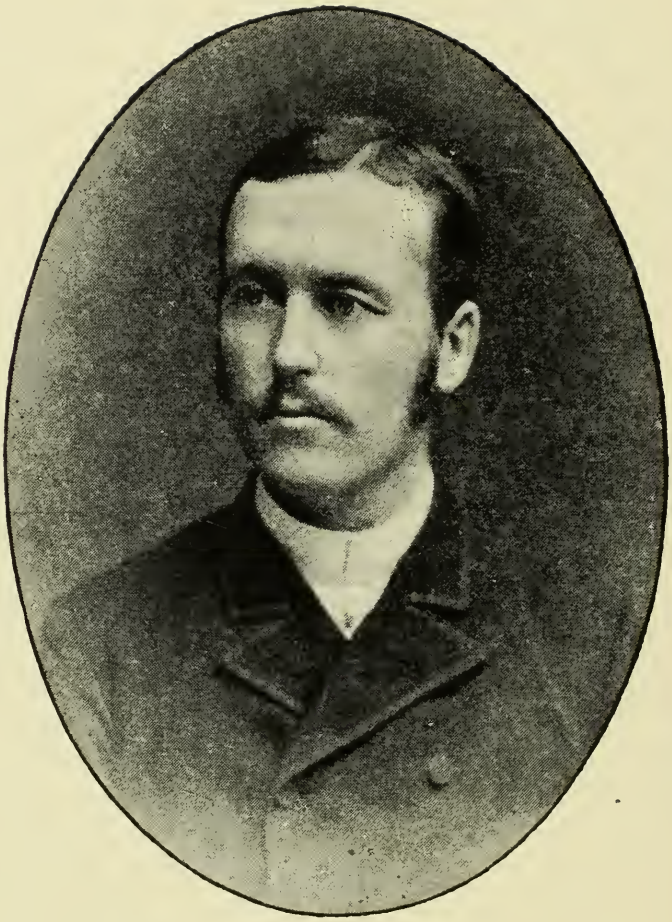
— *Das Land der Bachilange.* (Petermann's Mitt. 1888, p. 353.)

— *Tre är i Kongo.* 3e vol. in-8°. Stockholm, Norstedt 1887. Motter P. Pagels et E. Gleerup.

— *Histoire militaire du Congo.* Lejeune-Choquet. Castaigne. Bruxelles 1906.

LE MARINEL, Paul.

(Cliché du journal *Le Congo*).



LE MARINEL, GEORGES.

Cliché de l'ouvrage de M. Chapaux,
Le Congo historique, diplomatique, etc.

LE MARINEL, GEORGES, EDOUARD,

né à Davenport (Etats-Unis d'Amérique) le 29 juin 1860.

Sous-lieutenant au génie, il s'engage au service de l'Association internationale du Congo, le 7 août 1884.

Le Marinel séjourne d'abord à Vivi, puis, assiste le capitaine Valcke dans la lourde entreprise du transport au Pool du premier grand steamer: *le Stanley* (1884-1885).

Il rentre à Vivi et est désigné, en août 1885, comme membre de la commission de délimitation de la frontière Congo-française dans le bassin du Kouilou. Il parcourt cette région où s'opère la remise aux autorités françaises des postes créés par l'Association internationale africaine (fin 1885).

Il est nommé sous-commissaire de district à Manyanga et à Lukungu en 1886, et chef de la station de Léopoldville à la fin de cette même année.

G. Le Marinel rentre en Europe le 1r juillet 1887, mais repart pour l'Afrique, le 29 janvier 1889, en qualité de commissaire de district de deuxième classe.

Il est adjoint, comme second, au capitaine Van Gèle et

l'accompagne, le 21 mai 1889, dans l'exploration de l'Ubangi et de ses affluents supérieurs. L'expédition, qui a pris place à bord de l'*En avant* et de l'*A. I. A.*, se compose, en outre des lieutenants Hanolet et De Rechter, du sous-lieutenant Busine, de la F. P. et de l'interprète Attard. Le capitaine Shagerström accompagne l'expédition, à bord du *Stanley*, apportant des approvisionnements jusqu'à Zongo.

La maladie oblige Le Marinel à interrompre son voyage et à descendre à Léopoldville; aussitôt rétabli de son indisposition, il se hâte d'aller rejoindre Van Gèle et de continuer avec lui la brillante exploration de l'Ubangi.

Van Gèle fonde successivement le poste de Zongo, qu'il confie à Hanolet, celui de Mokoangai, qu'il fait commander par le nyampara Osmami et celui de Banzyville, qui est mis sous la garde du sous-lieutenant Busine.

Dans l'entretemps, Van Gèle, monté sur l'*A. I. A.* et accompagné de De Rechter a, dans le courant de novembre 1889, complété l'étude de la section du fleuve entre Banzyville et Mokoangai, par la reconnaissance de la rive septentrionale de la rivière, rive qui n'avait été visitée jusqu'à ce moment, par aucun Européen.

Il découvre la bouche de deux affluents: le Kuangu et le Benghi, dans lesquels il pénètre et qu'il remonte jusqu'à une certaine distance. Jusqu'à la fin de 1889, Van Gèle parcourt le pays et reconnaît l'Ubangi jusqu'à son origine, c'est-à-dire jusqu'au point de jonction du Kengo-Bomu et du Makua-Uele; il explore le cours inférieur d'un troisième affluent de la rive droite: le Koto, longe les districts de Joko Timbi, de Bida, d'Aboualé et atteint le pays des Sakaras. La baisse des eaux, la méfiance des populations Yakoma le décident à ajourner l'occupation en amont de Banzyville.

Le Marinel rejoint l'expédition à la fin de 1889. A Banzyville, Van Gèle prépare la reprise des explorations pour la crue prochaine. En attendant, Le Marinel est

chargé d'une reconnaissance par terre au sud de Banzyville, qui dure une quinzaine de jours.

Le 9 mai 1890, Le Marinel quitte Banzyville avec Van Gèle et De Rechter pour pénétrer dans le Koto, jusqu'à la résidence du chef sakara Ganda; le 29 mai, les voyageurs remontent l'Ubangi, fondent au confluent du Bomu et de l'Uele, une station à Yakoma, dont le lieutenant De Rechter prend le commandement, placent sous la souveraineté de l'Etat les territoires de Bangasso, sultan des Sakaras, et avancent dans l'Uele jusqu'à la chute de Mekwangou, par 23° 04' 27" longitude Est de Greenwich.

Après s'être ravitaillé au camp de Yakoma, Van Gèle se met en route dans le but d'explorer le cours de la rivière Bomu. L'expédition est d'abord arrêtée par la chute de Goui et rentre à Yakoma.

Reprenant ensuite les opérations, les explorateurs, voyageant par terre ou en pirogues, reconnaissent dans le Bomu, toute une suite de chutes et de rapides (chutes Hanssens) et arrivent à l'embouchure du Bali. Après une visite à Bangasso, sultan des Sakaras, sur la rive droite du Bomu (4° 49' latitude et 23° 8' longitude), l'expédition rentre à Banzyville. Van Gèle et ses adjoints ont définitivement arrêté les origines de l'Ubangi, découvert ses principaux affluents, fait reconnaître la souveraineté de l'Etat sur toute la région Bomu-Uele.

Le 3 décembre 1890. Van Gèle opère sa jonction avec l'expédition de l'Aruwimi, à Djabir, et le lendemain même de son arrivée, inflige une défaite sanglante à une bande pillarde arabe, qui des Falls, s'avançait vers la Loïka.

Van Gèle, après ce brillant fait d'armes, descend tout l'Uele, jusqu'à son poste de Yakoma.

L'année 1891 est consacrée à organiser l'occupation du territoire de l'Ubangi. Vers la fin de l'année, Van Gèle, rentrant en Europe, est remplacé dans le commandement du territoire par Le Marinel. Cette période est marquée

par des opérations de détail, de nombreux voyages et notamment par l'exploration du Koto.

En 1892, le personnel s'étant trouvé renforcé, il est permis d'étendre l'occupation dans le pays des Sakaras. Le lieutenant Mathieu est installé comme résident chez Bangasso.

Le Marinel remonte le Bomu jusqu'au Shinko, à la résidence du sultan Rafaï, explore le Bali et fonde le poste de Bokuma.

C'est à G. Le Marinel que la science géographique doit la carte définitive de la région du haut Ubangi, dressée d'après une série de points, dont il a déterminé les coordonnés géographiques.

G. Le Marinel revient en Belgique le 17 novembre 1892, mais repart le 6 septembre de l'année suivante, investi des hautes fonctions d'inspecteur d'Etat.

Il est chargé de reprendre le commandement de l'expédition Ubangi-Bomu, au moment où les relations entre la France et l'Etat sont des plus tendues.

En février 1894, l'expédition Nilis-de la Kéthulle quitte la résidence du chef azandé Rafaï, se dirige par la vallée du Shinko, affluent du Bomu, en passant par Sango, atteint Bandasi, franchit la ligne de faîte du Nil et fait flotter le drapeau de l'Etat à Katuacka, sur l'Adda, affluent du Bahr-el-Gazal, où un fort est créé et placé sous le commandement du lieutenant Gérard.

Pendant ce temps, l'inspecteur d'Etat G. Le Marinel envoie de nombreux officiers occuper les postes fondés par l'expédition. Le capitaine Hecq et le lieutenant Jacquemin, commandent le poste de Rafaï; les lieutenants Libois et de Schrynmakers occupent celui de Sango.

A la même époque s'organise la mission Hanolet, qui remonte vers le Nord et établit des relations avec des traitants d'origine tripolitaine, arrivés par le Wadaï.

G. Le Marinel est retenu, à ce moment, sur l'Ubangi et le bas Bomu par les difficultés qui se sont élevées

entre la France et l'Etat au sujet de la délimitation des frontières.

L'accord intervenu en Europe, en 1894, entre les deux gouvernements, met fin aux contestations et G. Le Marinel rentre en Belgique, le 30 mars 1895.

Le 20 mars 1896, Georges et Paul Le Marinel sont reçus en séance solennelle, honorée de la présence du Prince Albert de Belgique, par la Société d'Etudes coloniales de Bruxelles.

G. Le Marinel est actuellement capitaine-commandant du génie, chevalier de l'Ordre de Léopold et de l'Etoile africaine, officier de l'Ordre royal du Lion, décoré de l'Etoile de service à trois raies et de la Croix militaire de première classe.

PUBLICATIONS :

— *La région du haut Ubangi.* (Bulletin de la Société royale belge de géographie, 1893, n° 1, pp. 5-42).
— *Les rapides de l'Ubangi.* (Bulletin officiel de l'Etat du Congo, 1894, pp. 167-171). (Mouvement géographique, 1894, p. 2 avec une carte).
— *Exploration du Kotto.* (Mouvement géographique, 1891, p. 144).
— *Tableau des observations astronomiques faites sur le haut Ubangi.* (Mouvement géographique, 1891, p. 23).
— *Le Congo français au nord du coude de l'Ubangi. Observations.* (Mouvement géographique, 1895, p. 302).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— *Congo illustré*, 1892, p. 168.
— *Mouvement géographique*, 8 mars, 1891.

MAHIEU, ADOLPHE, ALFRED,

né à Jemappes le 10 mars 1853.

Garde de première classe du génie, il part pour le Congo le 6 juillet 1894, avec le grade de capitaine de la Force Publique.

Il fait un séjour de trois ans à la batterie de Shinkakasa et contribue à la construction de cet ouvrage, un des plus beaux travaux exécutés en Afrique, à l'aide de la main d'œuvre indigène. Commande une batterie au dit fort.

Le 28 janvier 1896, il est chargé d'une mission au Mayumbe et le 1r novembre suivant est nommé capitaine-commandant de deuxième classe.

Il rentre en Europe le 28 juillet 1897 et reçoit l'Etoile de service le 1r août.

Il contracte bientôt un nouvel engagement et part le 6 mars 1898, investi d'une mission technique.

La ligne télégraphique du Congo, ayant atteint Léopoldville, le long du chemin de fer, le gouvernement de l'Etat,

MAHIEU, ADOLPHE.

Cliché du journal *Le Congo*.

désireux de la prolonger jusqu'à l'Equateur, confie à Mahieu l'exécution de ce travail.

La ligne télégraphique, d'environ huit cents kilomètres, entre Léopoldville et Coquilhatville est installée en un an et demi, d'avril 1898 à décembre 1899. La pose d'une ligne télégraphique au Congo présente de sérieuses difficultés: il faut lui frayer un chemin à coups de haches ou de machettes, à travers la forêt et la brousse, et tracer une voie assez large pour le passage des ouvriers avec leur matériel.

Parfois aussi, il faut travailler en terrain marécageux ou faire de longs détours pour éviter les endroits impraticables. Mahieu répartit son personnel en brigades, travaillant isolément et devant se rattacher les unes aux autres; il importe de surveiller et de diriger ces équipes et de leur faire parvenir en temps voulu et aux endroits convenables les ravitaillements en vivres, matériel et outillage dont elles ont besoin. Il y a en outre à franchir de nombreuses rivières et notamment le Kasaï, qui, au point de traversée de la ligne, a plus de mille mètres de largeur. Toutes ces difficultés ont été heureusement vaincues et aujourd'hui on communique le plus aisément avec des postes distants de plus de cinq cents kilomètres.

Mahieu rentre en Belgique le 24 avril 1900.

Promu au grade de commissaire général, le 9 janvier 1901, il se rend une troisième fois au Congo, le 16 janvier suivant, pour prendre des mains de l'inspecteur d'Etat Costermans, la direction du district du Stanley-Pool.

Il revient en Europe le 11 mars 1903 et se rembarque une quatrième fois le 7 janvier 1904, avec le grade d'inspecteur d'Etat pour reprendre de ses anciennes fonctions.

Mahieu entreprend, sur l'ordre du gouvernement, de grands travaux à Léopoldville et développe considérablement cette ville, afin de la mettre en état de remplir le

rôle que lui crée sa situation, au terminus de la voie ferrée et à l'origine de la voie fluviale, qui dessert tout le Haut-Congo.

Il établit une voie de communication, large avenue bordée de cocotiers, pour relier le port au plateau qui domine la ville, en traversant celle-ci dans toute sa longueur; construit de nombreux établissements administratifs ainsi qu'une boucherie, une ferme, etc.

Les marais du bas de la ville sont remblayés sur une surface de six hectares environ, au moyen de terres prises dans le mont Léopold, auquel la ville est adossée. Il en résulte une grande amélioration dans la situation sanitaire de la localité, et les terre-pleins obtenus ont permis d'établir une gare pour l'embarquement du matériel destiné au chemin de fer des Grands Lacs, ainsi que pour le débarquement des produits venant du Haut-Congo.

En 1902 est jeté un pier en maçonnerie, de cinquante mètres de longueur et huit mètres de largeur, qui permet le chargement des bateaux à toutes les hauteurs de la marée.

Les années suivantes on a creusé à la rive du fleuve une excavation de cent mètres de longueur sur soixante-dix mètres de largeur, dans laquelle on a établi deux slips en fer sur fondations en béton armé, slips sur lesquels on hâle les bateaux pour les mettre à sec. Deux bassins emmuraillés de cinquante mètres de longueur sur vingt-cinq de largeur ont été construits aux deux côtés du pier, etc., etc.

Le 17 juin 1905, après avoir confié la direction des affaires du district du Stanley-Pool au directeur général Deuster, Mahieu quitte Léopoldville pour entreprendre une tournée d'inspection dans le Haut-Congo.

Rentré en Belgique le 21 janvier 1906, il repart le 24 janvier 1907, chargé, par décret du 3 juin 1906, de veiller

à l'exécution des dispositions légales concernant les indigènes dans les districts du Stanley-Pool, du Lualaba-Kasaï et du lac Léopold II.

Adjoint principal de deuxième classe du génie.

Chevalier de l'Ordre de Léopold, de l'Etoile africaine et de l'Ordre royal du Lion, décoré de l'Etoile de service à quatre raies et de la décoration civique de troisième classe.

PUBLICATION :

Le télégraphe et le téléphone dans l'Etat Indépendant du Congo. Bruxelles. 1901.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— *Belgique militaire*, 1900, n° 1511; 1906, n° 1795.
— Jenssen Tusch. *Skandinaver i Congo*, p. 315.

MILZ, JULES, ALEXANDRE,

né à Virton le 10 septembre 1861; décédé à Bruxelles le 1r octobre 1902.

Entre au service en qualité de soldat volontaire au 2e régiment de chasseurs à cheval, le 20 août 1880 et est nommé sous-lieutenant au 4e lanciers le 29 juin 1885.

Part pour le Congo le 17 juin 1888. Dès son arrivée à Boma, il est désigné pour le Haut-Congo et attaché à l'avant-garde du camp de Basoko. En cette qualité, il est chargé du commandement des postes de Bomaneh, Baondeh et Bassouah, créés pour arrêter les Arabes établis à Yambinga, ceux-ci s'étant mis à dévaster les territoires de la rive gauche de l'Aruwimi. Milz détruit tous les postes ennemis sur cette rive.

En 1890, il accompagne le commandant Roget, commissaire du district de l'Aruwimi-Uele, dans son expédition du Rubi pour châtier les Arabes qui se sont avancés sur l'Uele, contournant le camp de Basoko. Les étapes de cette marche sont: Upoto, Yambuya, Ibembo, où Duvivier, envoyé en avant-garde, a fondé un poste de ravitaillement, Ekwangatana, Mpozeto et Enguetra.

Roget traite avec le sultan Rafaï et fonde une station de l'Etat sur la rive gauche de l'Uele, en face de Djabir

MILZ, JULES.

(15 février). Milz en est nommé commandant. Ses adjoints sont: les sous-lieutenants Dejaiffe et Mahutte et le sergent De Bauw.

Solidement établi en ce point et avec le concours du sultan, Milz s'efforce de reconnaître les districts voisins de sa résidence et particulièrement, ceux occupés sur les rives du Bomu par les puissants chefs azandés Rafaï et Semio. Il envoie à ce dernier, ambassades et cadeaux, si bien que lorsque le commandant Van Kerckhoven arrivera à Djabir en 1891, il suffira d'un voyage de Milz à la résidence de Semio pour gagner, non seulement ce chef à la cause de l'Etat, mais même son concours actif et sa participation militaire à l'expédition.

Milz fonde les postes d'Ibembo et Enguetra et détruit le camp arabe, que Muambe avait établi chez les Ababuas.

Il repousse ensuite l'Arabe Kapanga Panga qui, accompagné d'une force armée considérable, se proposait d'atteindre à nouveau l'Uele. Il poursuit aussi les Arabes avec Van Gèle et les bat sur la Bima et plus tard dans la direction du Rubi.

Le 15 novembre 1891, Milz est informé, par un rapport du chef de poste de la Likati, qu'une bande de Matumbas-Tambas, forte de cent fusils et traînant à sa suite mille à douze cents indigènes armés de lances, a fait son apparition au village de M'Pocho, situé sur la route du Rubi à Djabir-Beudja. Par leurs menaces, ces brigands ont fait lever le poste de M'Pocho qui s'est réfugié à Enguetra.

A cette nouvelle, Milz, obéissant aux ordres du commissaire de district, se porte à la rencontre des Matumbas. Etablis sur la rive sud de la Likati, les Arabes se disposaient à attaquer le poste de Djabir par le Sud, tandis que Mirambo le contournerait par le Nord. Apprenant l'arrivée de Milz, les Arabes battent précipitamment en retraite sur le village de M'Pocho; ils y rencontrent le sous-lieutenant

Dejaiffe qui leur tue deux hommes et les force à se retirer.

Le 2 décembre, le chef de poste de Nanga, avertit Milz par un rapport, que le Nyampara Mirambo s'avance vers le Nord, pour faire la guerre à Banangué, chef allié, à qui le lieutenant belge avait récemment confié un drapeau.

Une patrouille, forte de trente hommes, est aussitôt lancée contre les Arabes. Un engagement a lieu sur le Rubi, à trente minutes de Banangué. Les Arabes prennent la fuite, abandonnant sur le terrain un drapeau, trois fusils et trois à quatre cents lances.

Milz voulant assurer la tranquillité de la contrée et la sûreté de la route des caravanes, poursuit ses ennemis, malgré leur défaite.

Après trente-cinq heures de marche, à travers un pays dévasté et très difficile, il parvient à atteindre le camp de Mirambo. Ce camp occupe une aire d'au moins dix hectares; les maisons, semblables à toutes celles des Arabes, ont huit à douze mètres de long sur quatre de large; elles sont au nombre de quatre-vingts environ.

Le camp est abandonné. Mirambo a fui la veille de l'arrivée des troupes de l'Etat.

Avant son départ, il a tué vingt à trente indigènes, qui lui ont refusé des porteurs pour le transport de son ivoire. Les cadavres infestent la contrée.

Les habitants de Bedembo, Bopati et Engangoro ne tardent pas à entrer en relations avec l'officier belge, qui apprend par ces nouveaux alliés, que les Arabes ont déjà dépassé le Rubi. Ils ont une trop grande avance pour qu'on puisse songer encore à les poursuivre.

Milz est accueilli comme un libérateur par les indigènes, qui sous l'empire de la terreur, se sont soumis aux Matumbas.

Sur ces entrefaites, l'inspecteur d'Etat Van Kerckhoven venant des Falls, débarque à Djabir. Afin de contracter des alliances avec les plus puissants chefs de la région, il

envoie Milz chez Semio, de la Kéthulle chez Rafaï et Foulon chez Sassa.

Le 14 décembre 1891, l'expédition Van Kerckhoven, renforcée d'un chef nègre et de six cents guerriers de Semio amenés par Milz, quitte Bomokandi, où elle s'était concentrée depuis une quinzaine de jours (1).

Milz est attaché à l'expédition et chargé de guider l'avant-garde. Il remplit, dans ces nouvelles fonctions, le rôle le plus actif.

On sait qu'au cours de cette marche de nombreux postes furent créés: notamment à Amadis, Suruango, Mue Munza, à Niangara, à M'Bittima et à Lehmin, où le chef de l'expédition perdit accidentellement la vie, le 10 avril 1892.

Milz est forcé de recueillir la lourde succession de l'infortuné commandant Van Kerckhoven et de conduire l'expédition vers Lado. Il atteint le Hât-el-Estiva et la rivière Wadelaï et, après cinq jours de marche qui le mènent au Kibbi, obligé de repousser des attaques continuelles, il s'installe dans un vieux camp égyptien. « La » situation des Egyptiens était des plus précaires. La pé- » nurie de munitions rendait leurs fusils à peu près inutiles; » les indigènes habitant les districts environnants, qui » avaient à se venger des nombreuses vexations commises

(1) Quelques jours auparavant, dans un banquet offert par l'inspecteur d'État au sultan Semio, le chef de l'expédition, s'adressait au lieutenant Milz en ces termes:

« Je bois au lieutenant Milz, qui déjà sur la route vers l'Europe, après » un terme de service bien rempli, a bien voulu, à ma demande, revenir » sur ses pas pour aller décider le sultan Semio à se joindre à l'expédi- » tion et qui, après avoir si bien réussi dans ses délicates négociations, » et — quoique aspirant à aller dès lors dans sa patrie jouir d'un repos » justement mérité, — n'a pas hésité à se tenir encore à la disposition » de l'État pour continuer à aplanir les difficultés inévitables que nous » aurons à vaincre, mission, à laquelle le rend apte sa connaissance du » pays et de la langue arabe. *(Congo illustré,* 1894, p. 129).

» par les Egyptiens au courant de leur situation déses-
» pérée, s'étaient révoltés contre eux et refusaient de payer
» les impôts en nature qui jusqu'alors avaient permis à
» la garnison de Wadelaï de subsister. » (Milz. *Dans le Haut Uele*, p. 94).

La route leur était barrée au Sud par le roi de l'Unioro et les Matambas-Tambas les quittaient dans la grande forêt. D'anciens fonctionnaires égyptiens de Wadelaï propoposent à Milz de passer au service de l'Etat.

Pour s'assurer de la situation, Milz se rend au Nil à deux lieues en amont de Boru (septembre 1892), et constate l'état précaire des anciens compagnons d'Emin Pacha, qui ont dû fuir Wadelaï par suite d'une épidémie. Ils ont battu les Mahdistes à l'aide des populations makrakras. La province d'Equatoria est retombée dans la barbarie.

Rentré au camp de Kibbi, Milz se dirige vers le Nord, arrive après cinq jours de marche au Kohr, établit le camp de Ganda et installe les Egyptiens à Korobe.

Aidé de Semio, il se propose d'ouvrir la route entre Ganda et Uando, sur le Yeï, et livre divers combats, avant de gagner N'Dirifi, où il laisse le sultan. Il continue sa route vers Uando, par la vallée du Dungu, où il crée un poste chez les Loco, pour arriver enfin à destination le 18 décembre 1892, après sept mois d'absence.

Le lieutenant Milz rentre en Europe le 25 novembre 1893 et reprend son service au 1r régiment de lanciers, en qualité de lieutenant; en 1896, il est attaché à l'Ecole militaire, comme maître d'équitation adjoint jusqu'en décembre 1899, époque à laquelle il passe au 1r guides avec le grade de capitaine en second.

En 1900, Milz est chargé d'une mission au lac Kivu et fait partie de l'expédition Congo-allemande, qui visite la vallée de la Rusisi et le Kivu. Il part d'Anvers le 4 juillet 1900, contourne l'Afrique australe et débarque à Chindé, d'où il atteint Uvira le 10 novembre.

Il rencontre à Uvira les expéditions Sillye-Siffer et Eloy-Van der Wegen qui se rendent au Kivu. Milz s'embarque à Chindé pour rentrer en Europe.

Milz meurt à Bruxelles, le 1r octobre 1902.

Il était capitaine en second au 1r régiment de guides, chevalier de l'Ordre de Léopold et officier de l'Ordre royal du Lion, décoré de l'Etoile de service à trois raies, officier de l'Ordre du Lion et du Soleil de Perse et décoré de l'Ordre de la Couronne de Prusse.

Le nom de pic Milz a éte donné au mont Mongwa, situé au sud de la place de Yeï, dans l'enclave de Lado. La colonne Chaltin, en marche vers le Nil, y campe le 30 janvier 1897.

En reconnaissance des services signalés de Milz, le gouvernement de l'Etat décida de donner le nom de « Milz » à un vapeur naviguant sur le Rubi entre Gô et Buta.

PUBLICATION :

— *Dans le Haut Uele.* Conférence faite au Cercle africain de Bruxelles.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— *Belgique coloniale*, 1895 et 1896 ; *id.* 1902, p. 47.
— Chapaux. *Congo historique*, pp. 172, 241, 291, 361, 448.
— *Mouvement géographique*, 1893, p. 110.
— *Mouvement antiesclavagiste*, 1890-91, p. 279.

PATERNOSTER, LOUIS, AUGUSTE,

né à Gheluwe le 12 janvier 1854.

Lieutenant-colonel au 3e régiment de ligne, en garnison à Ostende, part pour le Congo le 18 avril 1907, en qualité d'inspecteur d'Etat, commandant de la Force Publique, pour remplacer Gomins, rentrant en Europe.

Paternoster est chevalier de l'Ordre de Léopold, décoré de la Croix militaire de première classe et de l'Ordre du Lion et du Soleil de Perse, quatrième classe, officier de l'Ordre du Takovo de Serbie, commandant de l'Ordre impérial du Double Dragon de Chine.

PATERNOSTER, LOUIS.

Cliché du journal *Le Congo.*

VAN KERCKHOVEN, GUILLAUME.

Cliché de la *Belgique coloniale.*

VAN KERCKHOVEN, GUILLAUME, FRANÇOIS,
né à Malines le 28 janvier 1853;
décédé près du Zoro supérieur, à Djebel Watti, le 10 août 1892.

A l'âge de 14 ans Van Kerckhoven s'engage dans les troupes pontificales et prend part à la campagne de Rome. Revenu en Belgique, il entre au service de l'armée.

Lieutenant adjoint d'Etat-Major au 1r régiment de ligne, il est nommé chef d'une expédition envoyée au Congo par l'A. I. A., et s'embarque à Liverpool, le 7 mars 1883, avec le sous-lieutenant Liebrechts. Il remonte le fleuve avec Nilis.

Van Kerckhoven remplit d'abord les fonctions de chef de la station d'Issanghila, puis est chargé de la reconnaissance de certaines territoires, entre autres de ceux qui s'étendent entre le Niari et le Stanley-Pool.

Il fait un voyage à la Côte d'or pour enrôler des Krooyboys et prend le commandement de l'importante station de Bangala, au départ de Coquilhat (août 1885).

« Vers la fin d'août 1885, la station se trouve menacée par

» une grande partie de la population d'Iboko. Les mesures pré-
» ventives de sûreté prises par le chef du poste amènent la
» dispersion de la flotille réunie en amont de la station et aucune
» attaque n'a lieu.

» Cependant la situation ne s'améliore pas, au contraire: par suite
» de la nouvelle de la défaite subie par Deane, à Monongeri,
» nouvelle répandue avec la rapidité de l'éclair, toute retenue
» du côté des indigènes disparaît. D'après leurs sorciers, les blancs
» sont abandonnés par les esprits (Ibanza): ils sont devenus vul-
» nérables; les fusils ne font plus aucun mal, les lances porte-
» ront plus loin, plus juste et fourniront aux guerriers une chair
» excellente. Les conséquences de cette situation d'esprit des popula-
» tions ne tardent pas à se faire sentir: le prix des vivres aug-
» mente; les étrangers ne viennent plus à la station, les indigènes
» montrent de l'insolence. Des menaces d'attaque parviennent d'en
» amont et les habitants de N'Goumba, rêvant toujours la revanche,
» guettent au bois pour assassiner les hommes du poste; enfin,
» une flotille nouvelle se forme à une journée de la station.
» deux hommes de Van Kerckhoven s'étant rendus à Impanza, sont
» dépouillés et réclamés par les gens de N'Goumba pour être
» décapités et mangés.

» Van Kerckhoven saisit ce prétexte pour déclarer la guerre.
» Attaqués par eau, par terre, à leurs pêcheries, le jour, la nuit
» les hommes de N'Goumba viennent peu de temps après lui demander
» la paix. Les pertes du côté des indigènes sont de cinq morts,
» cinq prisonniers, sept pirogues. Commencée le 27 septembre, la guerre
» est finie le 1r octobre.

» Van Kerckhoven profite de l'heureuse impression produite par
» sa victoire pour agrandir considérablement la station » (1).

Poursuivant l'exemple de Coquilhat, Van Kerckhoven réussit à recruter des soldats et des travailleurs parmi les indigènes. Dès le mois de janvier 1886, il avait pu remettre

(1) Coquilhat. *Sur le Haut Congo.* Appendice.

à Deane, qui se rendait aux Falls, quarante-cinq jeunes Bangalas, le steamer ne pouvait en contenir davantage.

Plus tard, il envoie à Léopoldville un contingent de recrues, dont dix furent dirigées sur Boma et y reçurent leur instruction militaire. Ce furent les premiers soldats indigènes de la F. P.

« Ces hommes, dit-il, sont forts, courageux, habitués » aux travaux de terrassement, auxquels ils sont fort habiles: » on pourra trouver sans peine parmi eux une partie des tra- » vailleurs nécessaires pour la construction du chemin » de fer. »

Van Kerckhoven rentre en Belgique le 8 juin 1886, après avoir achevé l'organisation politique du district placé sous son commandement.

Il repart une seconde fois pour le Congo, le 29 octobre 1886, et reprend le commandement de Bangala.

En mars 1887, il se rend à Upoto et parvient à libérer quelques soldats haoussas, des femmes et des enfants retenus par les indigènes d'Upoto.

Ces captifs, parmi lesquels se trouvait Kursuku, le tambour de Massala à l'exposition d'Anvers, s'étaient enfuis de la station des Falls, lors de l'attaque des Arabes. La plupart des fugitifs succombèrent par suite des privations ou dans les luttes avec les populations riveraines.

En mai 1887, Van Kerckhoven, accompagné de Dhanis, explore à nouveau la contrée d'Upoto. Ils suivent la rive gauche du fleuve, passent par Irengi, Ribunga, et arrivent le 1r juin à Mambungo. A leur arrivée à Upoto, les indigènes équipent leurs pirogues de guerre, mais Van Kerckhoven ne veut pas entamer la lutte, espérant obtenir plus tard leur soumission.

L'expédition de Stanley, allant au secours d'Emin-Pacha, y est, en effet, accueillie pacifiquement.

En juillet 1887, Van Kerckhoven et Dhanis se rendent encore une fois à Upoto, pour continuer les négociations.

Un soldat haoussas et deux femmes sont libérés, mais la prise comme otage du chef Ibongo compromet la situation. Celui-ci s'échappe vers l'Itimbiri et crée plus tard de nouvelles difficultés.

Dans l'intervalle, Van Kerckhoven se fait remettre quelques prisonniers Bapoto (gens d'Upoto), faits par les Bangalas. Grâce aux bons traitements, prodigués à ces captifs, les relations pacifiques sont reprises avec les indigènes d'Upoto. La paix est conclue le 13 novembre 1887.

Le commandant Roget, ayant reçu l'ordre de fonder un camp retranché à Basoko, pour s'opposer aux incursions menaçantes des Arabes, Van Kerckhoven est chargé d'organiser à Bangala l'avant-garde de cette expédition (25 octobre 1888). Celle-ci a pour mission d'occuper au plus tôt la rive droite du Congo, de Bangala à l'Aruwimi, d'échelonner des postes le long du fleuve et de procéder aux premières installations du camp.

Tandis que Dhanis, commandant l'avant-garde, fonde les postes d'Upoto, d'Umangi et de Yambinga, Van Kerckhoven conduit l'expédition à Basoko.

En octobre 1888, il est nommé commissaire de district et accompagne le gouverneur général Janssen dans son voyage aux Stanley-Falls et au Lomami. Il signale l'existence, sur la rive droite du Lomami, d'un lac sis non loin du confluent Lomami-Congo.

Le 3 février 1889, Van Kerckhoven se rend avec Bia, Jacques et Detaille à Yambinga et continue avec Dhanis vers Basoko. Le 8 février, ils retrouvent à Basoko Salim ben Mohammed, lieutenant de Tippo-Tip.

Van Kerckhoven revient en Belgique le 3 mars 1890; mais son séjour y est de courte durée. Après quelques mois de congé, il repart une troisième fois pour le Congo, le 30 octobre 1890, en qualité d'inspecteur d'Etat, chargé d'occuper la région du nord-est de la vallée de l'Uele, jusqu'aux grands lacs.

Sa mission lui prescrit d'atteindre le Haut Uele par l'Itimbiri, et d'explorer les limites de l'Etat au Nord-Est, tout en pacifiant la contrée, par l'expulsion des bandes arabes.

Le but secret de l'expédition est d'atteindre le Bahr-el-Gazal.

Les adjoints de Van Kerckhoven sont: le commandant Ponthier, les lieutenants Blocteur, Rousseau, Jacquet, Van Montfort, les sergents Bucquoi, Van Cauberghe, et le Dr Van Campenhout. Les troupes, fortes de trois cents hommes, recrutés en Egypte, se concentrent à Léopoldville. Parmi les cinq milles charges, on compte plusieurs embarcations démontables.

L'expédition prend la voie de terre. Ponthier, commandant l'avant-garde, quitte Léopoldville le 24 octobre 1890, à bord du steamer *Ville de Bruxelles*. Accompagné de Blocteur, de Van Montfort et de Jacquet, il remonte la vallée du Congo, en suivant la rive gauche du fleuve, en passant par Bolobo, Bangala et arrive à Bumba, station de transit commandée par le lieutenant Verbrugghe.

Ponthier se porte vers Djabir, en traversant des contrées jusqu'ici inexplorées. Devant l'attitude agressive des populations, il est forcé de renoncer à son projet, de rentrer à Bumba et de prendre la route ordinaire par Ibembo et Enguetra. Le sergent Bucquoi et cinquante et un soldats sont tués au cours de cette marche audacieuse, dans la forêt d'Iamekela, le 3 avril 1891.

En juin 1891, Ponthier se trouve à Djabir, il a perdu Jacquet à Nangoï, Van Montfort à Bima, Blocteur à Bangala. Il a fondé le poste de Bima, et y a placé Van Cauberghe. Après avoir rallié à la cause de l'Etat les populations qui avaient émigré au sud de l'Uele-Makua, il se rend à Bomokandi où, aidé par le capitaine Daenen, il déloge un fort parti arabe, qui tenait de lui barrer le chemin (27 octobre 1891)

Pendant ce temps, Van Kerckhoven partait lui-même

de Léopoldville, le 4 février 1891, avec les steamers *Ville d'Anvers* et *Ville de Bruxelles* et se rendait aux Falls.

Puis, la route, le long de l'Itimbiri, ayant été assurée par le lieutenant Fiévez, il arrive le 26 mai 1891, à Ibembo, base de ses opérations, après avoir soutenu plusieurs attaques des Abatos et leur avoir infligé deux sanglantes défaites.

A Djabir, l'inspecteur d'Etat engage des pagayeurs pour remonter l'Uele jusqu'à Bomokandi et envoie chez Semio, sur le Bomu, le lieutenant Milz contracter une alliance avec le sultan.

Le 21 novembre, Van Kerckhoven arrive à Bomokandi et y est reçu par le commandant Ponthier et le lieutenant Milz.

Milz présente les blancs à Semio, le puissant chef azandé, qu'il est parvenu à rallier à l'Etat et qui amène avec lui plus de six cents hommes, dont cinq cents armés de fusils.

Pour prouver sa fidélité à ses nouveaux alliés, Semio marche contre un chef azandé Guima, qui lui a proposé de se détacher de la cause des Européens et de les massacrer. Semio remporte une victoire éclatante et est reçu au camp avec tout le déploiement de l'attirail militaire réservé aux vainqueurs.

Van Kerckhoven députe le lieutenant de la Kéthulle auprès du sultan Rafaï, chez lequel une station est établie; des postes sont aussi fondés à Chinko, Zandu, Uara et Durbaki.

Le lieutenant Foulon est envoyé auprès du sultan Sassa, où il crée un poste.

Vers la fin de décembre toutes les forces de l'expédition de l'Uele se trouvent concentrées à Bomokandi et sont placées sous les ordres de Ponthier, Milz, Daenen, Gustin, de la Kéthulle, Foulon, Henrard, des sous-officiers Raynaud, Buzon, Lousberg, auxquels se sont joints le Dr Montangie et l'intendant Van de Vliet.

Le plan de Van Kerckhoven est de marcher vers les Amadis en deux colonnes, l'une, composée des troupes expéditionnaires, traversera les pays des Abasambos; l'autre, formée de la garde de l'inspecteur, a pour objectif l'Uele-Makua.

Tandis que le gros de la troupe, commandée par le capitaine Ponthier, prend la voie de terre, au sud de l'Uele pour se rendre avec Semio et son monde aux environs de la zériba Hanash, l'inspecteur d'Etat accompagné de Milz et Van de Vliet, remonte le cours de la rivière, de façon à préparer une voie de communication pour le transport des marchandises. De la Kéthulle, qui relève de maladie, reste au poste de Bomokandi avec Buzon, pour garder les charges qui n'ont pu être emportées.

Dès le 11 décembre, dans la matinée, commence le passage des hommes sur la rive gauche: Ponthier, Gustin et le Dr Montangie franchissent la rivière le lendemain.

Dans le courant de l'après-midi, des Ababuas, établis sur la rive sud, en aval du confluent du Bomokandi, annoncent qu'ils viendront brûler la station. On leur envoie un boulet de canon pour calmer leur ardeur.

Du 14 au 16 décembre 1893, les douze canots qui composent la flottile, sont chargés des bagages; l'expédition se met en route, campe sur la rive sud, devant les chutes de Panga. Ces chutes ne présentent aucun chenal par où les pirogues puissent passer, les voyageurs sont obligés de tirer les embarcations à terre et de les traîner jusqu'au delà de l'obstacle. Cette opération se fait assez rapidement, grâce aux cent vingt-cinq hommes dont dispose l'expédition.

Le 16, vers cinq heures, on campe dans une île, en face du village de MBiero. Celui-ci assure les blancs de ses bonnes intentions et leur apporte au marché de Mgbio, à la tête d'une caravane de trois cents porteurs, une grande quantité de vivres de toutes sortes.

Les pirogues subissent de fréquents arrêts, provoqués par les hippopotames. Lery, Van Kerckhoven et Milz, qui ont pris les devants, se trouvent immobilisés au milieu de chutes infranchissables, dans une île rocheuse, couverte en partie de hautes herbes. Les eaux tombent en cascade sur une largeur d'environ trois cents mètres.

Les 20 et 21 décembre, l'expédition est en butte à l'hostilité des indigènes, qui l'accueillent avec des flèches empoisonnées; elle est même entraînée dans un guet-apens, tendu par les Abarimbos.

Peu de temps après, l'expédition rejoint Ponthier.

Celui-ci a choisi comme emplacement sur l'Uele un ancien camp des Mata-Matumbas: Mombanga, situé dans l'angle ouest du coude, que forme l'Uele à cet endroit. Van Kerckhoven y établit la station de Amadis et y séjourne jusqu'au 30 décembre, où il marche à la rencontre des Mata-Matumbas, qui ont envahi toute la région au sud de Mombanga.Il rentre au camp le 24, pour repartir aussitôt pour le Bomokandi, avec tous ses canots, plus une vingtaine de pirogues, que lui ont prêtées les chefs embattas, à la recherche de vivres et de marchandises; mais en cours de route, il est abandonné par tous ses pagayeurs.

L'expédition se porte alors, le 30 janvier, de Mombanga vers le pays des Mombattus; les Abarambos qui, d'après les racontars des indigènes, doivent lui barrer le chemin, demeurent invisibles. La troupe escalade le mont Magaragare et atteint les confins du territoire abarambo. Elle est reçue avec bienveillance par le chef Mangbuttu.

Le 7 février, Maïmunza est choisie pour l'installation d'une station. Le terrain est défriché et bientôt chaque homme a son « home ». On construit deux maisons spéciales pour Milz et Van Kerckhoven.

Les vivres se faisant rares à Maïmunza, Milz se rend le 16, avec Semio, fonder une station définitive sur le Kibali. Le 27, il se remet en route avec Van de Vliet, vingt-cinq

soldats réguliers et dix auxiliaires et crée un poste chez Suruango, à l'ancienne zériba Hanash. Le soin d'installer le nouvel établissement est confié à Van de Vliet.

Le 14 mars, Van Kerckhoven quitte le poste de Amadis avec une flottille et se rend, malgré l'hostilité des riverains, au poste de Suruango.

Là il se dirige vers le Nord-Est et fonde un poste à Niangara, chez les Mangbettus, sur la Gadda, affluent de l'Uele, et à Dungu, au confluent du Kibali (rive droite) et de la Dungu (rive gauche) par 3° 36' 58" latitude Nord et 28° 33' 33" longitude Est. Van Kerckhoven traverse une région inconnue et crée la station de M'Bittima.

Il obtient la soumission successive des divers chefs azandés, fait le siège du mont Goddo, où les Momvus réfugiés dans des cavernes, se rendent au bout de huit jours.

La jonction de toutes les colonnes se fait à Tangumulangi, sur le Zoro supérieur.

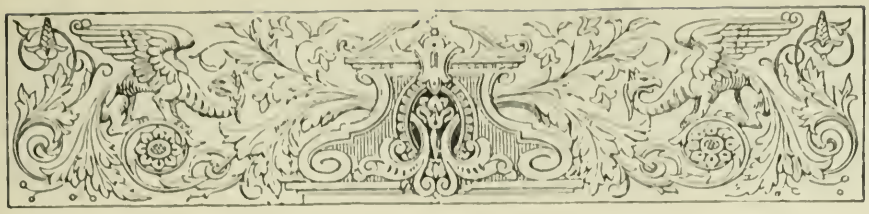
Par un pays accidenté, Van Kerckhoven atteint la ligne de partage des eaux du Nzoro et de l'Obi et arrive au coude de l'Uele, où il fonde le poste de Lemhin. Il pousse ensuite jusqu'à Wadelaï, fonde au Nord le poste de Ganda, et, au point extrême atteint, celui de Wando.

Van Kerckhoven allait enfin pouvoir rentrer en Europe, lorsque le 10 août 1892, il est tué, par mégarde, par un de ses gens d'un coup de fusil, au cours d'une lutte avec les indigènes. Il succombe à quelques jours de marche du Nil, à Djebel Watti, près du camp de Lemhin, établi au pied du Mont Van Kerckhoven. Son second, le lieutenant Milz, prend le commandement de l'expédition, qui arrive au Nil en septembre 1892.

Van Kerckhoven était capitaine commandant adjoint d'Etat-Major au 1r régiment de ligne, chevalier de l'Ordre de Léopold et de l'Etoile Africaine, décoré de l'Etoile de service.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— *Belgique coloniale,* 1895, pp. 9 et 11. L'expédition Van Kerckhoven suivant les notes manuscrites (avec carte).
— DE MARTRIN DONOS. *Les Belges dans l'Afrique centrale,* t. II.
— CHAPAUX. *Le Congo historique,* pp. 101, 136, 232, 316, 441.
— *Mouvement géographique,* 1888, p. 82.
— COQUILHAT. *Sur le Haut Congo.*
— DHANIS. *Le district d'Upoto et la fondation du camp de l'Aruwimi,* (Bulletin de la Société belge de Géographie. 1890, p. 5).
— *Bulletin de la Société belge de Géographie,* 1893, p. 280.
— JOURDAIN et VAN STALLE. *Dictionnaire encyclopédique de géographie historique.*
— F. ALEXIS. *Soldats et missionnaires au Congo,* p 13.



VAN DER GRINTEN, ERNEST, PIERRE, GUILLAUME, JEAN,

né à Mons le 28 février 1852.

Major d'Etat-major, ancien commandant en second de l'école de guerre, part pour le Congo le 6 septembre 1896, en qualité de commissaire général.

Le 8 octobre 1896, il est désigné pour assurer la direction supérieure du district de l'Ubangi.

Rentre en Belgique en 1897.

Actuellement: major d'Etat-major en retraite, chevalier de l'Ordre de Léopold, décoré de la Croix militaire de première classe.

WARNANT, ERASME, JOSEPH,

né à Pessoux le 9 janvier 1885.

Major adjoint d'Etat-major au 9e régiment de ligne, part pour le Congo le 21 avril 1904, comme inspecteur d'Etat, commandant de la Force Publique. (Premier commandant de la Force Publique ayant rang d'inspecteur d'Etat).

Il est chargé de la direction du gouvernement local à Boma (par intérim) du 9 mars au 25 mai 1905, depuis le décès du vice-gouverneur-général Costermans jusqu'à l'arrivée du général baron Wahis, gouverneur-général.

Rentre en Europe le 16 avril 1906.

Lieutenant-colonel adjoint d'Etat-major au 9e régiment de ligne, chevalier de l'Ordre de Léopold, décoré de la Croix militaire de première classe et de l'Etoile de service au Congo.

COMMISSAIRES DU ROI-SOUVERAIN.

CABRA, ALPHONSE, FRANÇOIS, EDOUARD, né à Chièvres le 30 juillet 1862.

Lieutenant du corps d'Etat-major, chef de la 31e promotion d'infanterie et de cavalerie à l'école militaire; ancien aide-de-camp du lieutenant-général chevalier Marchal.

Le 20 juin 1896, il part comme délégué du gouvernement belge à l'inauguration du chemin de fer Matadi-Tumba. Le gouvernement, désireux d'être éclairé par un rapport technique détaillé, avant de proposer aux Chambres le vote d'un dernier crédit en faveur de la grande entreprise congolaise, charge Cabra de cette délicate mission.

Les vastes connaissances de Cabra sont ensuite mises à profit par l'Etat dans un voyage d'exploration et d'études scientifiques, dont on lui a donné la direction dans le Bas-Congo, au nord de Boma et vers la frontière française. La détermination de coordonnés géographiques, une carte de la région, l'établissement de nombreuses stations géodésiques, toute une collaboration précieuse à l'organisation du Musée colonial de Tervueren, ainsi qu'un rapport circonstancié sur le chemin de fer projeté du Mayumbe, sont les fruits de cette brillante expédition.

Cabra s'apprête à entreprendre un nouveau voyage scientifique qui doit le mener dans le Haut, et il a même élaboré, dans ce but, tout un projet d'exploration méthodique à travers l'Etat tout entier, jusqu'à la côte orientale, quand il est avisé qu'il est désigné comme commissaire du gouvernement pour le tracé des frontières Congo-portugaises.

C'est une mission dont le terme est indéterminé et qui fait évanouir les beaux projets de monument scientifique; mais, en vrai soldat, Cabra met de côté toutes ses aspirations personnelles et s'incline devant les ordres reçus...

De 1897 à 1900, il s'absorbe dans cette besogne ingrate de tracer l'arc de méridien et la portion de parallèle qui constituent la frontière portugaise au nord du fleuve, du côté de l'enclave de Cabinda et le cours du Loango et de la Lubuzi, et par surcroît il fait rendre à sa mission tout ce qu'elle peut donner au point de vue scientifique, en rassemblant tous les éléments d'une étude approfondie sur les régions traversées, ainsi qu'une très belle collection de documents et d'objets se rapportant aux sciences naturelles, qui enrichiront les salles de Terveuren.

En 1900, tout son personnel européen ayant dû rentrer en Belgique, Cabra attend un certain temps à Boma l'organisation d'un nouveau contingent. C'est l'époque de la révolte de la garnison de Shinkakasa, la place forte, qui défend le bas fleuve de Boma. La maladie ayant terrassé le commandant Dielman, commandant de la Force Publique, Cabra prend la direction des opérations, qui sont rapidement menées à bonne fin, grâce surtout au succès remporté par le capitaine commandant Sillye, qui a été lancé à la poursuite des mutins. Le fort est repris aux révoltés. Les mutins non tombés dans la lutte sont déférés au Conseil de guerre. Dix-huit sont condamnés à mort et exécutés le 30 avril.

Le gouvernement ayant alors décidé d'interrompre momentanément les travaux de délimitation, Cabra peut rentrer en Belgique.

En 1901, il retourne en Afrique avec le haut grade de *Commissaire du Roi-Souverain*, chargé de la délimitation du territoire situé entre Noki et le Kwango. Son séjour y est de courte durée. La maladie et la fatigue, ayant forcé les délégués portugais à regagner l'Europe, Cabra revient passer quelques mois dans son pays.

Il se rembarque le 8 mai 1902, fait naufrage à Axim, mais rejoint cependant, à temps, la commission portugaise pour continuer les travaux et pousser ceux-ci avec une activité surprenante. En quelques mois sa mission est accomplie; la frontière est marquée.

Le commissaire du Roi-Souverain rentre à Bruxelles avec une nouvelle récolte de documents cartographiques.

En 1903, un poste français s'étant établi à l'ouest de Brazzaville, en un point que l'Etat Indépendant revendique comme lui appartenant, les gouvernements décident d'envoyer sur place une commission mixte chargée de tracer définitivement la frontière. Cabra repart pour soutenir les intérêts congolais. Mais cette fois, Mme Cabra a désiré accompagner son mari.

A la fin de l'année, la mission prend fin par la reconnaissance des droits de l'Etat Indépendant. Mme Cabra revient enchantée de son excursion de sept mois, pendant laquelle, sous la tente, elle n'a souffert ni d'un accès de fièvre, ni d'aucune indisposition.

En 1905, Cabra est chargé d'une mission dans la province orientale et dans la région de la Ruzizi-Kivu et part une cinquième fois pour l'Afrique.

Il s'embarque à Naples le 16 avril 1905, avec sa femme, et le préparateur Michel, à destination de Dar-Es-Salaam, capitale de l'Afrique allemande et de Zanzibar. De là les deux voyageurs se rendront à Mombasa, sur la côte orientale.

Ils font une escale de quarante-huit heures à Zanzibar, puis prennent le chemin de fer de l'Uganda. Après une traversée qui dure cinquante-quatre heures ils arrivent au lac Victoria, qu'ils franchissent pour débarquer à Entebbe, capitale de l'Uganda.

Cette première partie du voyage — si pénible encore, il y a quelque vingt ans, que des membres des six expéditions belges entreprises par cette côte, neuf seulement sur vingt-cinq ont réussi à atteindre la région des grands lacs — est pour Mme Cabra une excursion presque sans fatigue et dont le confort est aussi satisfaisant que le permet la ligne ferrée actuelle.

A Entebbe commence le vrai voyage africain, la course en caravane, Mme Cabra, en dziuriksha (voiture japonaise) tirée par des nègres, Cabra et Michel montés sur des mules. Les voyageurs mettent dix-sept jours à traverser cette partie occidentale de l'Uganda pour gagner le lac Albert; ils ont parcouru le quart de l'Afrique. Le lac Albert leur est aussi clément que le lac Victoria et sept jours plus tard les postes de la frontière de l'Etat rendent les honneurs au haut fonctionnaire.

On sait que c'est à Mahagi, le port congolais, sur la rive opposée du lac, qu'est établi le poste frontière de l'Etat.

Cabra commence aussitôt à s'acquitter de sa mission d'inpection, visite les différents postes et tous les établissements.

Le commandant et Mme Cabra entreprennent alors la traversée de cette vaste région de montagnes et de lacs qui s'étend du lac Albert au lac Kivu et au Tanganika, et dont le duc des Abruzzes a gravi récemment le point le plus élevé.

D'Irumu à Beni ce sont huit jours de marche dans la grande sylve, puis, en quatre jours Cabra atteint le lac Albert Edouard. Il traverse ensuite Rutschuru et la région des volcans; l'un d'eux vient précisément d'entrer en érup-

tion et comme on est en juillet il est appelé le volcan de l'Indépendance.

Après avoir franchi le lac Kivu et gagné Uvira sur le Tanganika, le commandant Cabra en inspectant les postes sur son passage, se dirige vers Kasongo, sur le Congo et les voyageurs descendent le fleuve en pirogue, puis en bateau. Cette descente du fleuve dure un mois. Arrivé à Boma, après avoir effectué la traversée de l'Afrique de l'Est à l'Ouest, dans un voyage qui a pris dix-neuf mois, Cabra se dispose à rentrer en Europe avec sa femme, (octobre 1906), lorsqu'il reçoit l'ordre de repartir vers le haut fleuve et de se rendre en toute hâte à Uvira. Mme Cabra retourne seule en Europe. Elle est la première femme qui ait traversé le continent noir.

Terrassé par la fièvre, Cabra est forcé, sur l'ordre du vice-gouverneur Lantonnois, de reprendre le chemin de la Belgique, et débarque à Anvers le 24 décembre 1906.

Cabra est capitaine commandant d'Etat-major, officier de l'Orde de Léopold et chevalier de l'Etoile africaine, décoré de la Croix militaire de première classe, décoré de l'Etoile de service et de l'Ordre du Mérite militaire d'Espagne de première classe.

PUBLICATION:

— *Manuel d'astronomie, de géodésie et de cartographie pratiques à l'usage des officiers et des explorateurs de l'Etat Indépendant du Congo et des colonies.* (Bruxelles, 1906).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— *Belgique militaire,* 1902, n° 1639.
— *Belgique coloniale,* 1902, p. 211.
— *La mission Cabra.* (Belgique coloniale), 1898, p. 126.
— *Petit Bleu,* décembre 1906.

BARTELS, EUGÈNE, THIERRY, JOSEPH,

né à Bruges le 26 mai 1860; décédé au Tanganika le 19 novembre 1901.

Entre à l'école militaire le 1 décembre 1868, lieutenant le 21 décembre 1870, passe dans l'artillerie le 20 mars 1873, professeur suppléant à l'école de guerre, officier d'Etat-major.

Etant lieutenant colonel, Bartels est disigné en 1900 pour prendre le commandement de la légion belge qui, à l'initiative des bourgmestres de Bruxelles, Anvers, Gand et Liége, doit se rendre en Chine et y délivrer nos compatriotes cernés par les bandes boxers.

Pour des raisons diverses, le départ de l'expédition fut indéfiniment ajourné.

En 1901, Bartels est chargé, en qualité de commissaire du Roi-Souverain, de l'inspection des postes de la province orientale de l'Etat.

Il se rend aux Falls, dans le Manyema et de là au Tanganika.

BARTELS, EUGÈNE.

Cliché du *Mouvement des Missions catholiques.*

Arrivé le 30 octobre 1901 à Mtowa, il n'y reste que peu de jours et se dirige de là vers Mpala, en schooner, puis vers Saint-Louis et Baudouinville, résidence de Mgr Roelens.

Atteint d'une violente névralgie de l'estomac il se rend avec le prélat à Uvira, pour y consulter un médecin, mais il meurt en cours de route, à Mpala, le 19 novembre.

Il était officier de l'Ordre de Léopold et décoré de la Croix militaire de première classe. Un monument a été élevé sur sa tombe par Costermans, au nom des officiers du corps d'Etat-major.

MICHEL, VICTOR, LÉONARD,

né à Gand le 8 janvier 1851.

Capitaine-commandant au 1r régiment d'artillerie et au régiment d'artillerie de forteresse de Liége.

Part pour le Congo le 6 avril 1894, en qualité de directeur des travaux de défense. Dès son arrivée à Boma, il prend une grande part à la direction des études pour l'achèvement du fort de Shinkakasa, à l'administration du matériel de l'artillerie et à toutes les questions relatives à la défense de l'Etat. Il rédige notamment deux règlements sur le service du canon Nordenfelt de quarante-sept millimètres et de la mitrailleuse Maxim qui ont été adoptés par l'Etat.

Michel rentre en Europe le 14 mai 1896.

Major au 2e régiment d'artillerie, il retourne en Afrique le 6 mai 1898, comme commissaire du Roi-Souverain, chargé d'inspecter tous les postes de l'Etat et d'y faire observer les prescriptions du gouvernement en ce qui concerne la Force Publique et les travailleurs noirs.

En réalité, il a à prendre toutes les mesures nécessaires pour mettre la composition générale du personnel de l'Etat, en harmonie avec l'organisation décrétée par les lois et règlements et pour faire cesser les abus qu'il pourrait constater.

Le commissaire du Roi est accompagné, dans sa mission, par Piot, son secrétaire, ancien maréchal des logis chef d'artillerie.

Après avoir séjourné très peu de temps dans le Bas-Congo, le major Michel inspecte les districts du Stanley-Pool, de l'Equateur, de Bangala, du lac Léopold II et du Lualaba-Kasaï ainsi que les camps d'instruction d'Irebu, Umangi, Bolobo et le corps de réserve.

Il rentre en Belgique le 6 août 1900.

Michel est actuellement colonel commandant le 3e régiment d'artillerie de campagne, officier de l'Ordre de Léopold et de l'Ordre royal du Lion, décoré de l'Etoile de service et de la Croix militaire de première classe.

HAUT COMMISSAIRE ROYAL.

MALFEYT, JUSTIN, PRUDENT, FRANÇOIS, MARIE, né à Bruges le 26 juin 1862.

Lieutenant payeur au 1er régiment de guides, il part pour le Congo, à bord du vapeur *Lualaba*, le 18 mars 1891. Commande le poste de Tshoa dans le Bas-Congo. Ayant dû abandonner ce poste pour cause de maladie, Malfeyt est chargé de poursuivre l'œuvre de réorganisation de l'intendance et remplit les fonctions de directeur intérimaire de cet important service. Il est commissionné pour l'inspection administrative des postes de jalage dans la région des cataractes.

Cliché de l'ouvrage de M. Jenssen Tusch, *Skandinaver i Congo.*

Rentré en Belgique le 25 juin 1894, Malfeyt est nommé capitaine payeur au 5e régiment de ligne et repart le 6 mars 1896. Il se rend sur le haut

MALFEYT, JUSTIN.

fleuve, en qualité de commandant de la zone des Stanley-Falls et commandant de district intérimaire de la province orientale; fonctions qu'il occupe pendant que Dhanis dirige son expédition vers le Nil.

Pendant les événements graves qui se déroulent dans la province par suite de la révolte d'une partie de cette expédition, Malfeyt continue à exercer son commandement des Stanley-Falls, tête de ligne et base de ravitaillement. Il se charge de faire parvenir les renforts et approvisionnements de toute nature aux expéditions de répression.

A la fin de 1897, un soulèvement partiel des Arabes, que les circonstances semblaient vouloir favoriser et qui débute par l'assassinat du sergent Van der Stricht et l'incendie de deux postes, est rapidement et sûrement réprimé.

En récompense de ses services, Malfeyt est nommé commissaire général, en novembre 1898. Il rentre en Belgique en juillet 1899.

Le 1r mai 1900, il part une troisième fois pour le Congo et prend une part importante à la lutte contre les révoltés.

Campagne du Congo oriental (1).

Si la supériorité écrasante de l'armement de l'Etat a permis de vaincre les Arabes, puis les Derviches, il n'en est guère de même des révoltés de la F. P.

Les combats victorieux de Lothaire, Henry, Doorme, Glorie ne les ont pas réduits à l'impuissance. Connaissant le pays, les indigènes se dispersent dès qu'ils se sentent les plus faibles, mais pour se reformer en bandes à la première occasion et à un point de ralliement arrêté d'avance.

De plus, ils sont amplement pourvus de munitions et

(1) Consultez *l'Histoire militaire du Congo*, par A. Le Jeune.

peuvent défier le blanc, tout en se livrant aux rapines et au pillage. Ils évitent la poursuite de leurs anciens chefs en se tenant dans les forêts, et pratiquant une guerre d'escarmouches, d'embuscades et de surprises.

A leurs groupes se sont joints de nombreux chefs, des indigènes, des déserteurs de la F. P.

Dans cette situation critique, des ordres pressants sont donnés pour en finir avec les révoltés. Ces mutins errants, traqués par les troupes de l'Etat, se sont enfuis vers le Sud et forment trois groupes distincts, ayant chacun son boma. Ils occupent les montagnes qui bordent le lac Kisali.

Le nombre des Batétélas et des révoltés de Pelzer s'élève à environ mille hommes, mais terrorisant la contrée, ils se font des alliés. Ils possèdent huit cents fusils rayés environ de modèle récent et une grande réserve de munitions,

Une expédition est résolue, ayant pour objet de disperser ces fortes bandes de pillards, qui choisissent la région, située entre le sixième et le huitième degré de latitude Sud, vers le Katanga, comme base de leurs déprédations.

Aidés par des traitants portugais, venant du Bihé, ces gens constituent depuis cinq années un danger permanent pour l'Etat.

Depuis qu'ils se sont fixés dans le pays, ils n'osent attaquer, ni une station, ni une force du gouvernement. Bien au contraire, ils semblent éviter avec soin tout conflit de ce genre, mais rançonnent les indigènes et les réduisent en esclavage. En réalité, ils font avec les gens du Bihé l'échange de poudre et de fusils contre des esclaves, et leurs razzias n'ont d'autre but que de se procurer cette monnaie humaine.

Le gouvernement se décide donc de faire cesser ce déplorable état de choses, et confie à Malfeyt la mission d'y mettre fin.

L'inspecteur d'Etat organise, avec le plus grand soin, sa colonne, y faisant régner une discipline étroite, sans être tracassière, donnant une attention spéciale au service des approvisionnements, si importants pour une troupe congolaise.

Il est récompensé de ses efforts par l'excellente tenue de sa troupe qui, pendant une marche de cinq mois, parfois très rude, ne donne pas lieu de plainte aux indigènes.

C'est, en somme, cette excellente organisation qui forme le grand mérite de cette expédition.

Elle est cause de la rapidité avec laquelle peut être menée la campagne.

Le major Malfeyt prend la haute direction de la campagne contre les révoltés. La marche en avant de ses troupes commence fin avril 1901.

Voici les positions qu'elles vont occuper:

1. Une colonne de quatre cents hommes, sous le commandement du major en personne, occupe Buli, poste de l'Etat, au confluent du Congo et du Lualaba;

2. Une colonne de cent cinquante hommes, sous les ordres du commandant Sannaes, au confluent du Congo Luapala et du Lualaba (Ankoro);

3. Cent hommes, commandé par le lieutenant Saroléa, sur les plateaux de l'Utembo;

4. Une colonne de cent cinquante hommes, conduite par le capitaine Van den Broeck (lieutenant: Hendrick; sous-officiers: De Clercq et Bullinck) à Lukafu, poste de l'Etat, voisin de l'ancien poste de Lufoï.

Cette colonne ralliera, vers la fin de juillet, l'expédition au lac Kisali et y restera en réserve pendant les opérations contre les révoltés.

L'expédition dispose d'un canon Krupp de montagne 7⁵ et d'une mitrailleuse Maxim. Malheureusement les diffi-

cultés du portage empêcheront plus tard l'utilisation du Krupp.

Les deux premières colonnes marchent contre les révoltés, la première par la voie de terre, sur la rive gauche du Lualaba; la deuxième emprunte la voie du fleuve et recueille à la hauteur du lac Mutamba, la colonne Saroléa.

Le 21 juillet, la colonne, sous les ordres de Malfeyt, s'empare sans coup férir de Kisala, que les insurgés abandonnent.

L'expédition continue la poursuite des révoltés. La colonne, commandée par Malfeyt, en rencontre un fort parti, le 4 août, à Muvumbi, près du lac Mulemba, au Sud-Ouest de Kisanga. Ce sont les bandes qui avaient abandonné sans combat le Kisali et qui, maintenant, étaient décidées à la résistance.

Après un combat meurtrier, les révoltés durement éprouvés, se débandent. Ils laissent cinquante des leurs sur le terrain. Du côté de l'Etat on compte cinq tués et sept blessés, dont deux très grièvement.

La poursuite reprend le 21 avril, après que la colonne aura fait sa jonction avec celle du commandant Sannaes et que toutes les forces auront été ainsi réunies en vue de porter un coup décisif aux révoltés. Ceux-ci, d'après les renseignements, se sont réunis et se concentrent dans un vaste boma, à trois lieues au Nord de Kilemba.

La troupe expéditionnaire compte en ce moment environ six cents hommes, divisés comme suit:

La première compagnie, commandée par le lieutenant Vitalis (sous-officiers Hommelen et Bourgaux);

la deuxième compagnie, sous les ordres du lieutenant Blanchard (sous-lieutenant Craybex);

la troisième compagnie, commandée par le lieutenant Saroléa (sous-lieutenant Lapser);

enfin un peloton d'escorte de l'inspecteur d'Etat, com-

mandé par le sous-lieutenant Paternoster et une section de mitrailleuse, avec le sous-officier Brisoni.

Outre le commandant Sannaes, second de l'expédition, celle-ci comptait encore parmi ses membres le médecin de première classe Regondi, qui rendit des services inestimables et dont le dévouement fut au-dessus de tout éloge.

La colonne expéditionnaire se mit en marche le 21 août. Fait remarquable, cette marche, habilement guidée par les indigènes, échappe à la surveillance des postes et des sentinelles de l'ennemi et la colonne arrive en vue de ses retranchements, le 27 août, de grand matin.

Bien que surpris, l'ennemi se prépare rapidement au combat et celui-ci s'engage.

La première compagnie de la colonne se déploie en tirailleurs, puis se lance avec impétuosité, renversant tout sur son passage.

Un parti ennemi avait occupé une colline sur la gauche de la colonne, esquissant un mouvement de flanc, mais heureusement il est délogé de cette dangereuse position, grâce aux sages mesures de précaution prises par le commandant en chef.

Tandis qu'un engagement se dessine sur ce point, la première compagnie, poursuivant l'ennemi, la baïonnette dans les reins, pénètre en même temps que lui dans un boma dissimulé derrière un accident de terrain, d'où, après un rude combat, les rebelles sont chassés.

La deuxième compagnie, retardée par l'attitude résolue de ses antagonistes, parvient enfin, grâce aux renforts amenés par le lieutenant Saroléa, à les chasser à leur tour de leur position et à emporter d'assaut le boma central où se sont retranchés les fuyards.

L'action est ainsi engagée partout sur le front, lorsqu'un groupe de rebelles, isolé du gros, tente un coup de main sur l'arrière-garde. Mais le sous-lieutenant Lanser, qui la commande, peut facilement le repousser.

Après deux heures de lutte, l'ennemi, en pleine déroute, se disperse dans la direction du Nord-Ouest.

Les négriers se sont battus avec acharnement et leurs pertes sont importantes. Ils comptent, parmi les morts, leurs meilleurs guerriers et deux chefs, l'un commandant du groupe dit Muledi et l'autre commandant du groupe Yamba-Yamba.

Les soldats de l'Etat s'emparent de nombreux fusils perfectionnés, de révolvers, de cinq cents vingt-trois fusils à piston et d'importants approvisionnements en munitions. Les pertes de l'Etat sont légères: deux tués et cinq blessés, dont un seul grièvement.

Les révoltés en déroute se réfugient sur la rive droite du Lomami. L'expédition Malfeyt avait accompli le rôle qui lui avait été assigné.

La mission d'achever la déroute des rebelles fut dévolue à la colonne de cent cinquante hommes commandée par le lieutenant Hendrickx et le sous-officier Declercq, troupe qui avait été tenue en réserve au lac Kisali, les négriers sont culbutés et laissent quarante des leurs sur le terrain, soixante-douze fusils et sept charges de poudre.

Ce qui reste des révoltés doit se réfugier en territoire portugais.

Au cours de cette campagne appliquant, avec jugement, sa politique d'apaisement, Malfeyt traite avec beaucoup d'indulgence les auxiliaires indigènes prisonniers et ceux qui font leur soumission.

Tous ceux originaires du pays, enrôlés de force par l'ennemi, sont renvoyés indemnes dans leurs foyers et cette attitude attire à l'Etat de grandes sympathies dans toute la contrée.

Dans le but de mettre la province à l'abri de nouvelles incursions, le gouvernement fait occuper par une troupe de cent cinquante hommes, un point près du lac Dilolo et

fait détacher un poste vers Kanda-Kanda pour surveiller la région entre la frontière de l'Ouest et Lusambo. De cette façon une ligne continue de postes est constituée dans le but de s'opposer à une nouvelle entreprise des esclavagistes.

A peine rentré à Kasongo après la dislocation des troupes de son expédition, Malfeyt est appelé à se rendre dans la région du Kivu, pour y assumer le commandement jusqu'à l'arrivée de l'inspecteur Costermans. Il quitte ces territoires en mai 1902, visite les postes du Tanganika et rentre enfin aux Falls, siège de son commandement, où il consacre ses efforts à asseoir solidement l'organisation dans la province orientale.

En août 1903, il remet son commandement au commissaire de district De Meulemeester, et rentre en Belgique le 10 octobre suivant.

Il est nommé haut-commissaire royal par décret du 20 novembre 1903 et reprend une quatrième fois le chemin de l'Afrique le 18 février 1904, chargé d'une mission spéciale dans le Haut-Congo.

Les attributions du haut-commissaire royal comportent notamment la surveillance de la plus stricte application des mesures prises pour la protection des indigènes.

Malfeyt visite les districts de l'Equateur et des Bangalas, inspecte les territoires de l'Abir et de la Mongalla et termine sa mission par un voyage dans le Kasaï et le Kwilu. Il revient en Belgique le 28 août 1905.

Sous-intendant de première classe, officier de l'Ordre de Léopold, chevalier de l'Etoile africaine et de l'Ordre royal du Lion, décoré de l'Etoile de service à quatre raies et de la Croix militaire de deuxième classe.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— *Belgique militaire*, 1902, n° 1594.
— *Le Congo*, Moniteur colonial, 1904, p. 6.
— *Mouvement géographique*, 1902, pp. 60 et 204.
— Lieutenant-colonel Bujac. *L'Etat indépendant du Congo.*
— A. Le Jeune. *Histoire militaire du Congo.*
— Jenssen Tusch. *Skandinaver i Congo.*

LE CLÉMENT DE SAINT-MARCQ, Ph. (chevalier).

(Cliché du *Mouvement Géographique*).

COMMISSAIRES GÉNÉRAUX.

LE CLÉMENT DE SAINT MARCQ,

PHILIPPE, MAURICE, GUSTAVE, (CHEVALIER)

né à Kain-lez-Tournai le 4 juin 1860, décédé à Woluwe le 17 janvier 1907.

Sous-lieutenant au 3e régiment de lanciers, il part pour le Congo le 15 juillet 1886 et est nommé adjoint de la station de Lukungu, puis commissaire du district des cataractes.

Rentré en Europe le 4 février 1889, il retourne en Afrique le 19 avril de la même année, comme chef de poste à Kasongo. De Saint Marcq est le premier résident de l'Etat dans la capitale du Manyema. Parlant avec facilité le kiswahili, il s'attire la sympathie des principaux chefs de la région et devient l'ami de ces mêmes Arabes, qui trois ans plus tard mettront à mort ses deux infortunés successeurs, Lippens et De Bruyne.

De Saint Marcq se rend des Falls à Nyangwe et se dirige avec une caravane arabe vers le lac Landji, quand il tombe subitement malade. Forcé de regagner les Falls, il passe quelque temps dans cette station, espérant toujours pouvoir reprendre son poste à Kasongo, mais, affaibli

par la fièvre, il doit rentrer à Léopoldville et s'embarquer pour l'Europe.

Revenu en Belgique le 25 août 1890, Le Clément de Saint Marcq se marie et retourne en Afrique avec sa jeune femme, le 6 février 1894, comme capitaine commandant de première classe et commissaire de district à Matadi.

Il revient en Belgique le 23 mars 1897, pour y prendre un court repos.

Son quatrième départ date du 6 octobre 1897. De Saint Marcq nommé commissaire général, est chargé encore une fois de la direction du district de Matadi.

Il rentre dans sa patrie le 23 mai 1899 et repart, une cinquième fois, le 15 mai 1900, pour remplir provisoirement les fonctions de directeur de la marine et des travaux publics.

De Saint Marcq reste au Congo jusqu'au 2 novembre 1900.

Il meurt à Woluwe le 17 janvier 1907.

Il était capitaine commandant au 1r régiment de chasseurs à cheval, chevalier de l'Ordre de Léopold, officier de l'Ordre royal du Lion et décoré de l'Etoile de service à trois raies.

PUBLICATIONS :

— *L'Elaïs.* (Mouvement Géographique, 1890, p. 42).
— *De l'alimentation des noirs entre les Falls et Kassongo.* (Mouvement Géographique, 1890, p. 42).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— *Mouvement Géographique,* 1889, p. 100.
— *Belgique Militaire,* 1900, n° 1535.

JACQUES, Alphonse.

JACQUES, ALPHONSE-JULES-MARIE,

né à Stavelot, le 24 février 1858.

Admis à l'école militaire le 1r mai 1876, il est nommé sous-lieutenant au 9e régiment de ligne, le 4 mai 1878, et entre à l'Ecole de guerre le 1r octobre 1883.

Il est nommé lieutenant au 11e régiment de ligne, le 15 mars 1885, et quitte l'Ecole de guerre avec le diplôme d'adjoint d'Etat-major, le 30 septembre 1886.

Le 8 mai 1887, Jacques s'embarque pour le Congo, comme attaché à la direction des transports, travaux publics et marine à Boma. Il y élève la première construction en fer, fournie par les Forges d'Aiseau et qui sert de palais au gouverneur-général de l'Etat.

Il occupe également les fonctions d'officier suppléant du ministère public d'appel.

Mis à la disposition du commandant du territoire de Bangala, il va, sous les ordres de Dhanis, jeter les bases du camp de Basoko, dans l'Aruwimi.

Après avoir conduit aux Stanley-Falls un détachement de Bangalas et de Haoussas et renouvelé la garnison de Hanneuse, il commande le poste de Yambinga, à l'embouchure

de l'Itimbiri, rivière qu'il remonte jusqu'aux rapides et fonde la station de Boumba.

Il rentre en Belgique le 5 juin 1890.

Le mouvement antiesclavagiste.

Par son encyclique *In Plurimis* du 5 mai 1888, adressée aux évêques du Brésil, S. S. Léon XIII s'était prononcé contre le trafic de l'homme qui, dans toute son horreur, désolait et dépeuplait l'Afrique centrale. Dans un admirable langage, le Pape avait réclamé la disparition de cette odieuse plaie, qui faisait honte à la civilisation chrétienne.

Dès ce moment, le cardinal Lavigerie commença sa noble et active propagande antiesclavagiste dans le monde entier. Paris, Londres (voir notice d'Ursel) avaient retenti de sa mâle et persuasive éloquence. Dans un sermon fait à Sainte-Gudule, le 5 août 1888, le vénérable prélat exposait les tortures dont étaient victimes nos frères d'Afrique, courbés sous l'odieuse et sanguinaire domination arabe, et lançait un appel chaleureux au peuple belge pour l'engager à coopérer avec lui au relèvement de la race déshéritée et à la délivrer du joug terrible des sectateurs de Mahomet.

Dans sa vibrante péroraison, l'illustre archevêque de Carthage s'écriait :

« Accepterez-vous encore, Belges chrétiens, de recevoir plus » longtemps, sans frémir, les échos de ces boucheries? Voulez- » vous en porter le déshonneur devant l'histoire?

» Interdire le port des armes à feu et, par conséquent, celui » de la poudre aux Arabes et aux métis, qui seuls dirigent en » Afrique la chasse aux esclaves ; les punir, s'ils ne se soumet- » tent pas, du bannissement immédiat: c'est tout le sang que je » demande.

» C'est maintenant que je m'adresse à vous, jeunes gens qui » voudrez entrer dans cette croisade. Pour assurer l'exécution d'une » telle mesure et imposer ainsi la paix, le gouvernement a besoin

» d'une force qui l'appuie, non pour verser le sang, comme vous » venez de le voir, mais au contraire pour l'arrêter. Il ne peut » pas espérer que les esclavagistes arabes ou métis, que les » nègres qu'ils entraînent, obéissent à sa loi et se désarment » d'eux-mêmes. Il faut à côté d'eux une force qui leur inspire » enfin la crainte et les fasse obéir. Il faut qu'il se trouve » parmi vous des chrétiens vaillants, prêts à tout sacrifier, même » la vie, pour arrêter ce sang qui coule à flots.

» Ces héros, je n'en demande du reste, en ce moment, qu'un » petit nombre, cent suffisent pour délivrer les provinces du haut » Congo. Les contrées qu'il faut préserver, à côté du Manyema » et du Tanganika, envoient en ce moment tous leurs esclaves » aux rives de l'océan Indien et sur les marchés de l'Ounyanyembe ; » il suffit de fermer aux esclavagistes la route des caravanes pour » rendre impossible la continuation de leur commerce. Or, le lac » Tanganika, avec ses cinq cents kilomètres, suffit à barrer le » chemin, s'il est bien défendu. Il ne faut qu'un vapeur armé sur » les eaux, des troupes volantes à ses extrémités, et, pour cela, » cent Européens suffisent, en leur adjoignant, pour former des » milices régulières, les noirs déjà chrétiens ou catéchumènes de » nos missions.

» Mais si le nombre est faible, en revanche la qualité doit » être excellente ; ce qu'il faut, ce sont des hommes dignes, non » seulement par leur courage et leur vigueur, mais encore et surtout » par leurs vertus, par leur foi, par une vie tout entière sans reproche, » d'une mission aussi noble. Ils devront tout recevoir des chrétiens, » et c'est là ce que je vous demande, pour réparer dignement le » sommeil du passé : de vous associer tous, généreusement, catho- » liques belges, à une si grande entreprise. »

La Société antiesclavagiste de Belgique fut fondée le 20 août 1888. Elle avait à sa tête un conseil directeur, présidé par le lieutenant-général Jacmart, auquel était adjoint, comme directeur technique, le capitaine Storms, le fondateur de Mpala. Cette association avait pour but de concourir à l'abolition de la traite, conformément aux

articles 6 et 9 de l'Acte général de la Conférence de Berlin.

Le 18 novembre 1889 se réunissait à Bruxelles, sous la présidence du baron Lambermont, une conférence internationale pour l'abolition de la traite des nègres. L'Acte général élaboré par cette conférence fut signé par les représentants des divers gouvernements le 2 juillet 1890.

La Société antiesclavagiste de Belgique s'occupa immédiatement d'organiser l'expédition que réclamait avec tant de chaleur le cardinal Lavigerie.

« La jeunesse belge s'enflamma d'une noble et sainte ardeur. » Un souffle belliqueux passa sur elle, et dans l'enthousiasme qui » l'emporta, on sentait renaître la fougue des anciens preux, quand » à la voix de Pierre l'Ermite, ils s'équipaient pour la croisade. »

(Chomé.)

C'est au capitaine Jacques que fut confié le commandement de la noble et périlleuse entreprise projetée.

Jacques était en premier lieu chargé d'aller ravitailler le poste de Mpala, fondé par Storms au bord du Tanganika et cédé à son départ, aux Pères d'Alger.

Un autre brave, ancien zouave pontifical, le capitaine Joubert, commandant les postes protecteurs des missions établis dans la région, s'y illustrait en ce moment, tenant depuis six ans les Arabes en respect; mais l'épuisement de ses vivres et munitions faisait entrevoir sa ruine prochaine.

Le 12 avril 1891, Joubert signalait neuf bandes qui opéraient sur ces frontières:

Les Arabes de Tambuwa battaient Kataki, sur la rive gauche de la Lukuga.

Mohamedi pillait la rive droite.

Makutubu attaquait le centre du Marungu et infligeait une défaite à Kisabi, l'allié de Joubert.

Rasabu passait la Lukuga avec deux cents hommes, brûlait deux villages chez Joubert et poussait jusqu'à

Mpala, dont le salut ne fut dû qu'à une tempête, qui brisa et dispersa les embarcations arabes sur le Tanganika.

L'arabe Nazor mettait l'Ugua à feu et à sang; trois lieutenants de Rumaliza dévastaient Itawa, Kirando et Ufipa. Enfin Kikambe, esclave de l'Arabe Slimani, revenait avec six cents prisonniers du Marungu.

Jacques reçut l'ordre de compléter le système défensif du Tanganika, en établissant une station à l'endroit qu'il jugerait le plus favorable à l'accomplissement de sa tâche.

Le chef de l'expédition antiesclavagiste quitte la Belgique le 8 mai 1891 et quatre jours plus tard, il est admis en audience particulière au Vatican, par le Souverain Pontife qui tient à donner au jeune capitaine un gage de Sa haute sympathie pour l'œuvre qu'il va entreprendre.

Ayant rejoint à Naples ses adjoints, le sous-lieutenant Renier, l'adjudant Doquier et le sergent Alexis Vrithoff, membres volontaires qui ont quitté Rotterdam le 29 avril, Jacques poursuit avec eux, à bord du *Bundesrath*, le voyage vers la côte orientale.

Les courageux Belges débarquent à Zanzibar, le 7 juin, et se dirigent vers Bagamoyo, où doit s'organiser la caravane pour la traversée des territoires du protectorat allemand.

Jacques trouve les autorités coloniales bien disposées en faveur de l'expédition belge. Le gouverneur général baron von Soden réduit de deux tiers les droits de douane sur les marchandises à transporter par l'expédition et exonère celle-ci de la charge d'estampillage des fusils.

L'Indien Sewa Hadji, habitant Zanzibar, a presque exclusivement le monopole de la formation des caravanes partant de Bagamoyo. Il assiste le capitaine dans le recrutement des porteurs, qui coïncide malheureusement avec celui des sept mille hommes qu'exige l'expédition von Wissmann; l'escorte est constituée au prix de grandes difficultés.

Le 12 juillet, le chef de l'expédition antiesclavagiste, accompagné de ses adjoints quitte Bagamoyo et s'enfonce

dans l'intérieur de l'Afrique, à la tête d'une caravane de quinze cents hommes, parmi lesquels six cents Pagazis et cent Askaris.

La caravane en marche couvre une longueur de cinq kilomètres; elle passe le Kingani, campe au sud-ouest de Bikiro, arrive à M'Sona, Kisemo, traverse le Guerengueré, en ce moment à sec et le Jangué-Jangué, atteint Minkessé, les plaines de Simba Mounié, Kingo M'Kuwba et visite les missions de M'Rogoro et du Saint-Esprit. Le 28 juillet, elle se dirige vers Kingo N'Dogo.

Franchissant la rivière Makata, elle atteint Kimamba, dépasse Farahani et Kondoa. Elle est accueillie par les pères de la mission de Lalonga. Longeant la Kondoa, l'expédition arrive au village de Mounié N'Sagara, entrevoit l'ancien emplacement du village de Kirossa-Kidette et gagne, le 5 août, le village de Tambi et le lendemain celui de Toubougwé. Jacques parvient à Mpwapwa le 7 août.

Le 11, il quitte ce village, passe à Tambi, en vue du port de Chungo, devant l'entrée du Marenga M'Kali, bivouaque à Caugnis, Moungni M'Gallou, N'Sanga, Ipala, Djiassa et Mommadede, puis atteint Conza et Boubou.

Le 19, Jacques dresse sa tente près de la rivière Polonga, dans la plaine qui s'étend près de l'agglomération de Samboulou. Le lendemain, il s'efforce d'atteindre Makengué, lorsqu'à la sortie du village de Ilindi, des sauvages Wagogos, au nombre de six cents, tentent d'arrêter la caravane et de la dépouiller. Les Belges doivent soutenir contre ces farouches brigands une lutte défensive des plus périlleuses. Le 22, le commandant quitte le camp de Makengué, défile entre les tembés de M'Tiwe, passe à Kilima-Tinde, Mouhallala, traverse la M'Gounde M'Kali, parcourt les villages de l'Ounyanyembe, s'installe sur l'emplacement jadis occupé par le village de Mabombougou, gagne Kuamamba-Chouans, les bords du lac Tchaïa et Itoupa, puis campe près de m'toni de Koualla, pour arriver enfin à Roubouzoua,

Kigoua et Kassoe, où il rejoint l'expédition du Katanga (Stairs-Bodson), partie de Bagamoyo dix jours avant lui.

Jacques fait son entrée à Tabora le 7 septembre.

Il a atteint cette destination en quarante-huit étapes, avec une caravane de quinze cents personnes, cinquante-huit jours après avoir quitté la côte, et sans qu'aucune de ses trois mille cinq cents pièces d'étoffes lui ait été dérobée.

Il trouve Tabora occupé par les Allemands. L'honneur de cette prise de possession revient au lieutenant Sigl, ancien officier de la cavalerie autrichienne, actuellement au service de l'Allemagne, qui fait un accueil chaleureux aux Belges.

Jacques séjourne à Tabora du 7 au 23 septembre, pour y former une nouvelle caravane de quatre cents porteurs, les agents de Sewa-Hadji ne lui ayant pas fourni le contingent d'hommes qu'il devait retrouver en cet endroit.

Le 24 septembre, Jacques se remet en marche pour fournir les dernières étapes de son voyage. Il traverse Koryara, s'arrête à Tema et à Igoua, campe à Toutouwo et franchit la frontière de l'Ounyanyembe, est reçu par un chef à Igonda, campe à Komoina Nyagy et arrive à Simbiri le 29 septembre. Continuant sa route il dépasse les tembés de Mapolima et se trouve, le 30 septembre, à Kakoma, où il est averti, par une lettre du R. P. Randabel, qu'à la nouvelle de l'arrivée de l'expédition, Rumaliza a renoncé à recruter des Rouga-Rouga sur la côte orientale pour attaquer le capitaine Joubert.

L'expédition antiesclavagiste poursuit son itinéraire par Kissindé, dernier village de l'Uganda, le m'toni d'Ougalla, Modua Limouka, Oukallala, Oukelambéga, Bakasuisa, Mokaiala-Simbo et Gongwe, où une caravane venant de Karema remet au commandant une lettre du capitaine Joubert. Jacques fait halte au m'toni de Katouma, passe aux sources de Simbo ou Mouniaki, au village de Kamba, et le lendemain aú m'toni d'Oukamba.

Le 16 octobre 1891, Jacques parvient au lac. Les PP. Ran-

dabel et Dromeaux lui font un accueil des plus réconfortants à Karema.

Vrithoff est dépêché auprès de Joubert, son nouveau chef.

Le premier résultat de l'arrivée de Jacques au Tanganika est la dispersion des troupes que Rumaliza (Mohamed ben Rholfan), l'Arabe le plus puissant d'Udjiji, organisait pour attaquer le capitaine Joubert : le recrutement que faisaient sur la côte est du Tanganika les agents de ce puissant ennemi fut immédiatement arrêté, et ses gens, qui avec Katelé occupaient un village fortifié à quatre lieues de Karema, abandonnèrent cette position qui servait depuis dix-huit mois de base d'opérations.

De Karema, Jacques, grâce aux barques obligeamment prêtées par les missionnaires de Mpala, atteint Saint-Louis de M'Rumbi, à une journée de Mpala, par 7° 01 de lat. sud, à deux kilomètres de la rive du Tanganika et à trois lieues du pic de M'Rumbi. Il y est reçu fraternellement par le capitaine Joubert (30 octobre), qu'il vient de sauver d'une mort imminente.

L'entrevue des deux chefs est émouvante.

Le capitaine Joubert, ancien zouave pontifical, breton de naissance et congolais de nationalité tenait tête, depuis quatorze ans, à toutes les tentatives dirigées par les Arabes contre sa station. L'arrivée des forces antiesclavagistes le délivre des bandes arabes qui se concentraient de façon menaçante autour de son poste.

De concert, Jacques et Joubert vont organiser sur le Tanganika cette fameuse barrière de postes destinés à arrêter les convois d'esclaves que les Arabes formaient, au prix de tant de massacres, dans l'intérieur du continent, pour les diriger ensuite vers les marchés de la côte.

Le 21 novembre, Jacques débarque à Mpala. Il y est accueilli avec enthousiasme et munificence par les Pères blancs, ces courageux missionnaires qui, en plein centre esclavagiste, au milieu de dangers sans nombre, consacrent leur vie au relèvement de la race déshéritée.

Le 1er décembre, Jacques, accompagné du R. P. Guillémé, part en reconnaissance à bord du *Yusufu*, bateau de la mission, avec vingt hommes d'équipage et une escorte de quarante hommes armés, afin de rechercher l'emplacement le plus favorable pour le premier poste de la Société antiesclavagiste au Tanganika.

Deux ports seulement permettent à un steamer d'aborder aisément: celui de Cavala, dans l'île de ce nom, en face de M'Towa, et celui de Kabacha, à deux lieues au sud de la mission des Pères blancs de Lavigerieville. Pour les barques à voiles, il y a possibilité d'accoster dans la grande baie de la Lukuga, à la résidence de Kataki et à Katinga, à deux lieues et demie au nord de M'Towa. La situation politique dicte au commandant le choix du poste; Jacques a partout rencontré les postes de Wangwanas. Le premier, commandé par Kahengéré, est installé dans un boma réputé imprenable, à deux heures de marche de Rutuku; un deuxième poste se trouve à l'entrée de la plaine de Kataki; un troisième sur la Lukuga, à Miketo, est aux ordres de Mouina. De plus, passé la Lukuga et la Lugomba, à deux kilomètres de la rivière, Fundi Bweté occupe un énorme château-fort. A M'Towa Jacques aperçoit quatre caravanes d'esclaves razziés par huit à dix Wangwanas, et que ces odieux traficants se préparaient à diriger vers Udjiji.

Enfin, à deux kilomètres à l'intérieur des terres, un poste arabe fixe se dresse menaçant dans une position très forte; il est commandé par Ali Mouende.

Toutes ces forces dépendent de Rumaliza, le redoutable lieutenant de Tippo-Tip.

Plus au nord se trouvent encore sept autres places fortes au pouvoir d'un autre Arabe d'Udjiji, Bwana Soro. Ce sont ceux d'Ali-Mazi à Bondo près Simbo; de Lukata à Kisosi; de Mafuta à Kilingi; de Magoé à Kassoré; Mlingi à Kakéra; de Kafuila à Kafumbwi; de Songolo à Mombasi; ensuite Kabuha et Kibanga-Lavigerieville, et enfin d'autres postes de Rumaliza.

Jacques peut dès lors prévoir que l'emplacement choisi lui sera vivement disputé par les Arabes et qu'il aura toutes les peines du monde à éviter la terrible famine, qui se prépare inévitablement dans un pays aussi ravagé.

Le commandant donne la préférence à l'ancienne résidence de Kataki: le port est suffisant, la plaine grande et fertile. Le site est borné au nord par une chaîne de collines qui s'abaissent en gradins jusqu'à la Lukuga et permettent de continuer au nord le travail accompli dans le Marungu, par Joubert. L'Urua et la Lukuga seront la barrière provisoirement fixée aux chasseurs d'hommes.

Le 26 décembre, le *Storms* et le *Ysufu*, sous les ordres de Renier, lèvent l'ancre vers neuf heures du matin, emportant les malades, les vivres et les munitions. Immédiatement après, Jacques et Doquier reprennent le bâton de pèlerin à la tête de leur troupe, qui forme un long ruban au travers des cultures de Mpala au Lufuko. Le 28, ils rejoignent, après une marche des plus pénibles, les bateaux chez Rutuku. Le 29, à six heures et demie du soir, le camp est dressé près de la rive à l'angle nord-est de la plaine de Kataki.

Le lendemain, les travaux d'installation de la station et la construction du boma sont entamés et poursuivis avec une fièvre d'activité sans pareille.

Menacé par l'arrivée de quatre espions, bientôt convaincus de nombreux crimes, Jacques exécute l'arrêt d'un conseil de guerre aussitôt réuni et débarasse le pays de trois bandits. L'un des condamnés parvient à prendre la fuite.

La nouvelle de cet acte énergique se répand et a des conséquences heureuses. La nuit même, les gens d'un petit village établi dans la plaine croient prudent de déguerpir, et trois jours après, Fundi Bwete abandonne son immense boma, pour prendre la route du Masazanzé vers le nord du lac. La position évacuée par l'ennemi est immédiatement réoccupée par l'ancien chef Mouni, spolié par l'usurpateur.

La plaine de Mouni est contiguë à celle de M'Towa, et facilite les communications de Jacques avec cette station.

Le 3 janvier 1892, les forces antiesclavagistes sont entourées d'un boma qui a deux cents mètres de développement. C'est la première barrière, désormais infranchissable, élevée contre les incursions des chasseurs d'hommes. Jacques donne le nom de l'héritier de la couronne de Belgique au premier poste de la Société antiesclavagiste au Tanganika.

Le 30 janvier, la construction de l'habitation du commandant, munie du barza indispensable, est terminée; l'aménagement des cases pour les hommes se poursuit, tandis que Kataki et ses gens plantent leurs huttes à l'intérieur du boma. Quelques logis pour les adjoints, un grand magasin pour les marchandises, une cuisine, une bergerie et un vaste potager complètent la station d'Albertville.

Le 8 février, un homme de Kataki amène au capitaine un prisonnier qui lui annonce que Kahengéré a quitté son boma depuis trois jours, avec ses femmes, ses enfants et ses biens, délaissant un potager en pleine prospérité. Se méfiant de cette générosité, peu usitée de la part d'un ennemi, Jacques et Renier, suivis d'une cinquantaine d'hommes, vont s'assurer de l'étendue des cultures que Kahengéré leur a si bénévolement abandonnées, lorsqu'à peu de distance du boma qui leur paraît désert, un coup de feu retentit, bientôt suivi d'une vive fusillade. Une balle érafle le pied droit du capitaine. Immédiatement, les hommes sont déployés, répondent au feu de la place par quelques décharges de leurs mousquetons, et sans perdre de temps aux préliminaires d'un siège en règle, se jettent résolument à l'assaut.

En moins d'une minute, ils sont au pied de la palissade, que quelques-uns tentent d'escalader, tandis que d'autres, stimulant leurs efforts par des chants d'ensemble, se mettent en devoir de déraciner les bois du rempart. Une demi-heure plus tard, toute la troupe s'engouffre dans la place par la brèche qui vient d'être pratiquée.

En une après-midi, le principal point d'appui des bandes esclavagistes est détruit et le dernier drapeau rouge et blanc qui flottait encore sur la rive sud de la Lukuga disparaît. Les prisonniers suivent le vainqueur au poste d'Albertville et s'y appliquent aux travaux de culture.

Le boma ennemi est incendié; le terrain où s'élevaient encore la veille les solides et redoutables fortifications de Kahengéré est soigneusement nivelé.

Quelques jours plus tard, Jacques, Renier, une cinquantaine d'Askaris, Kataki et ses gens traversent la Lukuga, à l'endroit où le lac s'y déverse, pour se porter au secours de Muni aux prises avec quelques Wangwanas d'Ali Mouende. A l'approche des blancs, les brigands se retirent, mais tuent deux parents du chef de Kassenga. Jacques rentre à Albertville et fortifie sa résidence.

Trois mois sont consacrés à la culture et à la construction du fort, mais tandis que les villages indigènes renaissent de leurs cendres, le capitaine reçoit, le 15 mars 1892, avis de Mgr Le Chaptois, vicaire apostolique du Tanganika, que la mission de Kibanga, au nord du lac, est menacée d'une attaque et que huit barques chargées de monde viennent d'arriver d'Udjiji à la côte occidentale. Jacques n'hésite pas à voler au secours de ses frères. Accompagné de Doquier et d'une petite troupe, il atteint Kibanga le 22 mars.

Depuis quatre mois, plus de dix mille Wabembes habitant le voisinage de Kibanga-Lavigerieville avaient été enlevés et transportés à Udjiji pour être vendus. Comme tribu, les Wabembes peuvent désormais être biffés de la carte d'Afrique.

L'Ugoma est à la veille de subir le même sort. Depuis Karomvwe jusqu'à Udjiji, tout le long du littoral et à l'intérieur des terres, les postes de Wangwanas se succèdent sans interruption. La mission est en quarantaine. Jacques constate l'impuissance de ses cinquante fusils contre un ennemi aussi puissant. Aussi la situation criti-

que des Pères de Kibanga lui suggère-t-elle l'idée de conférer avec le puissant chef d'Udjiji, l'organisateur des razzias autour du Tanganika. Le capitaine est reçu à Udjiji, le 29 mars, par le sultan Rumaliza, au milieu d'un appareil militaire inquiétant; il lui expose qu'il est chargé d'administrer le district du Tanganika, conformément aux lois de l'Etat, et essaie de détruire les légendes accréditées par les Nyamparas au sujet des prétendus massacres de Fundi Bwete, Kahengéré et Ali Mouende.

Dans l'entrevue qu'il a avec l'Arabe, Jacques court les plus grands dangers et n'obtient qu'une déclaration évasive de la part du sultan.

Le 30 mars, à midi, il quitte Udjiji pour rentrer à la station d'Albertville. Fatigué par quarante-huit heures de navigation, il se dispose à aborder chez Mouni, lorsqu'au moment où ses hommes sont occupés à pousser péniblement le bateau dans le Lugumba, il est accueilli par une grêle de balles tirées par les gens de Kalonda « enfants de Rumaliza ». Le bateau va être enveloppé. Jacques et ses hommes sont obligés de faire usage de leurs armes pour se dégager. Ils y parviennent et peuvent continuer leur route vers Albertville.

Pendant l'absence du commandant, de graves événements s'étaient passés à la station. Une multitude de Wangwanas (Mouhina, Kabego, Kahengéré et d'autres du Manyema), sous la conduite de Kalonda, avaient fait irruption, le 25 mars, à M'Towa et près de la Lukuga, et y avaient opéré une rafle considérable de prisonniers. Le 28, les chefs qui s'étaient refugiés dans la plaine étaient venus demander l'aide de Renier pour reprendre leurs femmes et leurs enfants. Renier les fit accompagner de vingt-et-un Askaris qui se portèrent avec eux tout contre le boma de Mouni, où étaient établis les Wangwanas. Un coup de feu tiré à ce moment jeta la perturbation dans le camp ennemi et un millier de prisonniers profitèrent du désarroi pour prendre la fuite.

Cependant les Wangwanas revinrent vite de leur surprise et s'aperçurent aisément de la faiblesse numérique des assaillants. Les Wachenzies, selon leur lâche et ingrate habitude, se dérobèrent aux premiers coups de fusil, passèrent dans le camp de celui qui leur paraîssait le plus fort puis mirent le feu à un village construit tout près du boma d'Albertville, tout en se livrant avec armes et bagages aux Wangwanas postés à proximité. Des vingt-et-un Askaris, quatre furent tués et deux blessés; quatre chassepots et un fusil à capsule tombèrent entre les mains de l'ennemi.

Dans des conjonctures aussi graves, Renier envoya aussitôt un courrier à Joubert, demandant des renforts et l'aide de Vrithoff, son adjoint, pour garder la place pendant qu'il irait lui-même déloger les Wangwanas. Au moment le plus critique de cette phase inquiétante Jacques rentre malade à Albertville. Il est forcé de confier le commandement de l'expédition à Renier, avec Doquier et Vrithoff comme adjoints et une centaine d'hommes.

La troupe quitte Albertville, le lundi 4 avril et campe près de la Lukuga. La rivière — large d'un kilomètre et profonde d'un mètre, à cette saison — est franchie le mardi 5 avril, au point du jour. L'engagement a lieu immédiatement. Les Wangwanas résistent aux assauts réitérés de la troupe antiesclavagiste: Vrithoff et trois de ses hommes, victimes de leur fougue héroïque, trouvent la mort aux portes du boma.

Dès lors, les efforts de Renier pour ramener les troupes déprimées à une nouvelle attaque restent vains, et la retraite s'impose. Pour comble de maux, l'ennemi reçoit des renforts de M'Towa; aussi la poursuite est-elle acharnée et ne s'arrête qu'à la Lukuga. Outre la perte de Vrithoff et de ses hommes, la troupe de Renier a dix blessés et se voit privée de quatre fusils.

Le lendemain de la bataille, les Wangwanas, dont le grand chef Kalonda a péri au cours de la melée, activent

leur œuvre dévastatrice. Ils détruisent une partie du village de Mouni et ne se retirent que pour se refaire et reprendre la lutte bientôt après.

Pendant la période d'accalmie qui suit ces événements, Jacques fait compléter les fortifications d'Albertville. Comme il s'attendait de jour en jour à une attaque sérieuse, il adresse un appel pressant au Conseil directeur de la Société antiesclavagiste pour qu'on lui envoie en toute hâte des armes perfectionnées. Déjà à ce moment l'expédition de Long s'embarquait à Amsterdam; malheureusement elle allait être arrêtée longtemps à Tabora, faute de porteurs.

Sur ces entrefaites, le missionnaire anglais Schwan propose la paix au nom de Rumaliza: les conditions en seront réglées par Bwana M'Zigi qui sera envoyé en ambassadeur auprès du commandant des forces antiesclavagistes. Cette tactique n'est qu'une ruse de la part des Arabes pour gagner du temps, opérer leur concentration, rappeler les contingents de Manyemas de l'Ubudgué, du Masanga et de l'Uvira et reprendre les hostilités. Jacques attend vainement pendant quatre mois le lieutenant de Rumaliza.

Les Arabes débutent, au mois de mai, par le pillage et l'incendie des derniers villages de la mission de Kibanga. Uledi, qui a son quartier général dans les environs de Karomvwe, installe un boma dans la résidence même de Simba; ce dernier, allié de Jacques, est contraint de se réfugier dans les montagnes. Puis, une bande d'Arabes fait son apparition à M'Towa et dans les environs de la Lukuga, opérant une nouvelle rafle d'esclaves. Des bomas sont construits dans les environs de l'ancienne position de Mouni et près de M'Towa. Par surcroît de malheurs, une famine terrible se prépare. Jacques accélère les derniers travaux de défense d'Alberville.

Dans les premiers jours de juillet, les ennemis relâchent un de leurs prisonniers, qui vient offrir au commandant une balle de cuivre et un épi de maïs, symbolisant la paix et la guerre. Les Arabes consentent à la paix, à condition que

Jacques les paie largement, renvoie les Wachenzies et quitte sa position. Le commandant accepte le spécimen de balle admirablement martelée et ne répond pas autrement à la bravade de l'ennemi. Le 7 juillet, le P. Moinet accompagne ses gens qui vont se ravitailler à Mpala; mais à la hauteur de la Lukuga, il est attaqué par les Wangwanas.

Le 10 juillet, les Wangwanas ont traversé en masse la Lukuga et prennent le chemin de l'intérieur qui conduit par derrière au poste occupé par les antiesclavagistes. Le 20, ils envahissent le village de Kataki, à dix-huit cents mètres de là et, quelques jours après, se ruent sur Zambwa, au fond de la baie d'Albertville.

Le 30, dans la nuit, les brigands que les Arabes ont déchaînés contre les antiesclavagistes se trouvent établis au village de Kaniera Kouiera, distant du poste de cinq cents mètres à peine.

Dans la nuit du 12 au 13 août, les gens de Miketo, qui sont de connivence avec les Wangwanas, abandonnent et incendient en partie les cases du village qu'ils ont élevés tout contre les murs du fort.

Le 16, au réveil, les troupes antiesclavagistes aperçoivent au bout de la plaine, sur l'emplacement de l'ex-village de Kataki à deux kilomètres du poste, un boma que les gens des Arabes, trois ou quatre cents hommes, sont venus construire la nuit. Jacques revient précisément de Mpala, où il s'est rendu pour un ravitaillement.

Un millier d'ennemis environ provoquent immédiatement à la lutte et Jacques expédie aussitôt un courrier au capitaine Joubert, lui demandant du secours.

Les Wangwanas détruisent successivement Tambwa et Katabele (Thatchelé). La troupe ennemie, grossie d'Unyamouézis et de Manyemas, compte trois cents fusils, plus une foule d'indigènes armés de lances et de flèches empoisonnées.

La situation des Belges est grave sinon désespérée lorsque le 24, dans l'après-midi, Jacques aperçoit des voiles à l'horizon : ce sont les renforts demandés. Mais quelle n'est pas

sa joie et sa surprise de voir débarquer avec le capitaine Joubert, le commandant de l'expédition du Katanga, Alexandre Delcommune et deux de ses adjoints, Diderrich et le sergent Cassart, qui dans un élan spontané et généreux, viennent apporter leur concours à leurs compatriotes en péril!

Le 25, des barques vont prendre chez Rutuku les deux cents hommes du capitaine Joubert qui ont atteint ce point par la voie de terre et le 26, la concentration des forces antiesclavagistes est terminée. Jacques dispose de quatre cent cinquante hommes, dont les deux tiers sont armés de fusils.

L'assaut est décidé pour le lendemain.

Delcommune, avec une poignée d'hommes résolus, devra déjouer toute tentative de l'adversaire pour s'emparer du fort. Joubert, secondé par Diderrich entamera l'action, avec cent cinquante hommes et attirera l'ennemi de son côté tandis que Jacques, avec ses adjoints et le sergent Cassart, après avoir contourné la position, se jettera sur le boma dégarni d'une partie de ses défenseurs.

Au petit jour, chacun est à son poste et vers six heures l'action s'engage. L'ennemi se tient caché dans des tranchées profondes creusées immédiatement derrière de solides palissades, à l'abri des coups de l'adversaire.

De tous les côtés, les forces antiesclavagistes se ruent sur cette haie meurtrière sans parvenir à l'ébranler. L'occupant est abondamment pourvu de munitions: il est cerné douze heures durant. A la tombée du jour, alors que les défenseurs épuisés cherchent une issue pour gagner les champs, un coup malheureux blesse un des Nyamparas du commandant et jette la panique dans les rangs des soldats. Ceux-ci restent sourds aux appels de leurs chefs et presque tous, abandonnant l'action, regagnent le poste dans une fuite désordonnée. L'ennemi, craignant une ruse quelconque, ne se livre pas à la poursuite des fuyards, mais rentre dans son boma au lieu de déguerpir comme c'était son intention première.

Delcommune a dit avec raison: « Si les hommes de » Jacques et de Joubert avaient tenu un quart d'heure de » plus, la place était abandonnée par les Arabes et tombait » aux mains des troupes antiesclavagistes. »

Le commandant est forcé de reconnaître que ses Askaris ne sont pas des soldats. Incapables de faire l'assaut d'une place bien défendue et craignant le feu de l'ennemi, il leur manque la bravoure. Découragé par cet échec au seuil de la victoire, Jacques rentre à Albertville.

C'est alors qu'il adresse pour la première fois un appel suprême au monde civilisé.

« Poste attaqué par les Arabes. Ils ont construit un » fort devant Albertville. En compagnie de Joubert, avons » inutilement essayé expulsér, le 27 août. Envoyez vite » renforts nouveaux, sinon position intenable.

» Capitaine Jacques.»

Ce télégramme fait naître en Belgique les plus vives angoisses.

Ils allaient donc succomber, ces braves, victimes de la plus noble des causes! Le monde chrétien tressaillit à cette terrifiante nouvelle et ne pouvait s'empêcher de songer à Gordon qui, lui aussi, était tombé au champ d'honneur sous les coups de ces exécrables Arabes, — sans que l'Europe tournât les yeux vers lui.

Un courrier de Jacques augmentait encore les inquiétudes.

« Nous devons être secourus sans aucun retard. Envoyez » nous des armes perfectionnées. L'ennemi ayant beaucoup » de fusils, il faut que nous ayons sur lui la supériorité de » l'armement. Envoyez-les moi avec toute la célérité possible; » si je demande des armes perfectionnées, c'est que j'ai le » pressentiment que la contrée où nous vivons ne tardera » pas à être le théâtre d'actions sérieuses et qu'il ne s'agit » pas que nous nous trouvions désarmés au milieu de la » tourmente.

» Si aux armes perfectionnées vous ajoutez deux petits » canons, rien que la nouvelle de la présence dans notre

» camp d'un tel élément de supériorité suffirait pour enlever
» à nos ennemis toute velléité de nous attaquer, et nous
» obtiendrions, ipso facto, des résultats inouïs, tout en évitant
» des conflits armés. »

La nation belge ne pouvait abandonner ses enfants, qui, au mépris de leur vie, luttaient si courageusement pour le succès d'une si grandiose et chrétienne entreprise.

La générosité nationale ne marchanda pas sa participation : grâce aux largesses de l'initiative privée, une quatrième expédition antiesclavagiste put être organisée. Elle fut placée sous le commandement du vainqueur de Lusambo, le capitaine Descamps.

Mais les renforts ne pouvaient être amenés qu'au prix des plus grandes difficultés, et la distance à parcourir paraissait un obstacle insurmontable à l'efficacité de ces secours. Et pourtant la situation des Belges devenait de jour en jour plus critique à Albertville.

La marche de l'expédition du lieutenant Long, destinée à renforcer l'action du capitaine Jacques, semblait d'une lenteur désespérante.

Pendant ce temps, le soulèvement s'étendait du Tanganika jusqu'à Riba-Riba sur le Lualaba, Faki, sur le Lomami, Lusambo, sur le Sankuru.

Après l'assaut du 27 août, les munitions faisant défaut pour tenter une nouvelle attaque, Jacques fut condamné à l'inaction; et renvoya dans leurs foyers les troupes auxiliaires, ne conservant à Albertville que les hommes strictement nécessaires à la défense du fort. Laissant Joubert et Delcommune à la garde du poste, il se rend chez Rutuku pour y installer une garnison de soixante-dix hommes, qui surveilleront les travaux de culture des indigènes et établit également, avec le concours du P. Guillémé, un poste au cap Mlonga pour couvrir la route de Mpala. Un boma existe déjà chez Wondo, à la garde de Kassabola, l'ancien gendarme du capitaine Storms. Jacques pourvoit de munitions la petite garnison qui s'y trouve et rentre

à Albertville. Il fait terminer les travaux de défense du fort, qu'il rêve de voir transformé en un « vrai nid d'aigle au sommet des collines de Kataki ».

La situation devient pourtant de jour en jour plus angoissante. La famine est affreuse. Après avoir dévasté tout l'Oubemba et dépeuplé la presqu'île d'Ubwari, les Arabes bloquent les Pères blancs de Lavigerieville (Kibanga), exterminent les indigènes wanguwas et waroros et pillent la contrée pour se nourrir. Une expéditon parcourt la campagne entre Albertville et la baie de Wondo où elle incendie un village, capture quelques Wachenzies et dévaste les cultures. Toutefois, comme l'écrit le capitaine Joubert, les Wangwanas ne peuvent songer à surprendre Albertville de vive force et à recevoir du renfort: « il n'y a absolument plus de vivres dans la contrée ». Ces lignes caractérisent nettement, dans leur laconisme terrible, toute l'horreur et la désespérance de la situation. L'ennemi, le redoutable ennemi est terrassé lui-même par un adversaire plus puissant et plus meurtrier: la famine.

Le 16 octobre, les voisins du commandant Jacques, pressés par la faim attaquent, au nombre de trois cents, le village de Rutuku, mais ils sont repoussés par la garnison qui leur tue neuf hommes; ils se dirigent alors vers l'Ugoma et ravagent le village de Kayombwé aux confins de l'Ugua et de l'Ugoma.

Une autre expédition ennemie va infliger une défaite à Kiga, entre Katenga et Simba. Les motifs d'anxiété et de désespoir s'aggravent d'heure en heure; le sort des Belges paraît désespéré. La disette se fait vivement sentir au camp d'Albertville et les défenseurs ne résistent plus aux privations de toute nature qui leur sont imposées. Jacques se demande même s'il ne doit pas abandonner la position, car ses adversaires, ayant réparé leurs forces dans des régions moins dévastées, se rapprochent pour l'assaut final.

Les Arabes continuent à élever des bomas et placent des

garnisons de vingt à trente fusils dans les endroits quelque peu habités. Ils procèdent ainsi à une occupation méthodique du pays depuis le nord jusqu'à l'entrée du Marungu, où ils étaient tenus en échec par le capitaine Joubert.

Mais la Providence veillait ; l'heure de la délivrance allait sonner pour les vaillants champions de la cause antiesclavagiste.

Le 5 décembre, Jacques est rejoint à Albertville par Duvivier, commandant le premier peloton des porteurs recrutés par le lieutenant Long à Tabora. Malgré les démarches détournées faites par le vali et les Arabes de Tabora, pour mettre des entraves à la jonction des deux expéditions antiesclavagistes, Long est parvenu à enrôler lui-même des porteurs qu'il adresse à Jacques, à mesure qu'il s'en trouve un groupe suffisant pour être placé sous la conduite d'un Européen.

A ce moment, Jacques souffre de la fièvre et Doquier assume le fardeau du commandement. Renier se trouve en congé de convalescence à Mpala. Ses douleurs lui laissant quelque répit, le chef d'Albertville se porte le 1r décembre à Karema, à la rencontre de Long.

Le 3 janvier, les chefs des deux expéditions antiesclavagistes se donnent l'accolade. Mais, tandis que Jacques s'occupe à Karema du recrutement de quelques centaines de Rouga-Rouga, en vue d'une action éventuelle contre le redoutable sultan, Duvivier, qui a le commandement du poste en l'absence de Jacques, parvient, avec le concours de Doquier, par une attaque aussi habile que rapide, à débloquer Albertville et à détruire de fond en comble le boma de Toka-Toka, la terrible place forte qui menaçait la station depuis quatre longs mois (1 janvier 1893).

Le 29 janvier, la barque de Kibanga apporte un courrier de Rumaliza. Dans son message, Mohamed ben Rholfan montre qu'il ignore encore l'échec de ses gens et tient un langage insolent et agressif.

Un parlementaire de Jacques essaie vainement de négocier

la paix à Udjiji, quoique de ce côté, les hommes de Rumaliza meurent de faim ou tombent sous les balles des Watongwés.

Rumaliza se prépare à la résistance: Udjiji est entouré d'une enceinte fortifiée. En vue d'aboutir dans de nouvelles ouvertures de paix avec les Arabes de la ville, Jacques se rend au pied de la presqu'île d'Ubwari, à la mission de Kibanga (Lavigerieville), avec cinquante soldats. Sa présence seule y entrave la chasse aux indigènes par les Wangwanas.

Des rapports signalant que les Arabes du lac Moero molestent les populations et cherchent à s'emparer du village de Mpweto pour s'ouvrir la route de l'Itawa, Jacques forme une expédition et, accompagné de Moray, Moriamé et Duvivier, ainsi que de cinquante hommes, se dirige vers ce point, dont la position sur la frontière sud-est de l'Etat est d'une importance considérable (17 mai 1893).

En attendant l'arrivée pour la mi-juillet de la caravane Descamps au Tanganika, Jacques maintient sur pied de guerre un effectif assez fort pour pouvoir entrer immédiatement en campagne. Pendant cette période d'accalmie relative, un poste est fondé à Moliro, au sud du Tanganika, à la limite de l'Etat indépendant. Duvivier et Demol y élèvent un boma, et un autre poste est créé dans l'Ouroua chez Kassanga. Le lieutenant Renier qui édifie cette position lui donne le nom aussi patriotique que gracieux de fort Clémentine. Enfin, pendant les trois mois d'absence que le commandant passe hors de la station et qu'il consacre à de nouvelles expéditions dans le sud, Albertville se transforme complètement. Long et Doquier ont construit, dans la cour du fort, une immense habitation en briques cuites, développé les cultures, perfectionné les installations.

Dans le courant du mois de septembre, on annonce enfin l'arrivée de l'expédition Descamps.

Dès que la caravane lui est signalée, Jacques se hâte de se porter au devant de son compatriote qui lui amène

les deux pièces d'artillerie appelées depuis si longtemps de tous ses vœux. Il rejoint Descamps à Fwambo à deux journées d'Abercorn (20 septembre). « Et les canons » ? s'écrie Jacques. Après une première effusion, Descamps retourne à Mambwe pour convoyer les pièces qui sont restés sous la garde de Chargois, tandis que Jacques organise le transport des charges à Moliro.

Le 4 novembre, dans la matinée, les deux canons font leur entrée à Albertville ; Jacques se propose d'employer immédiatement ces précieux auxiliaires à la poursuite de Rumaliza, qui s'est dirigé, depuis le mois d'août dernier, vers le Manyema en vue d'y attaquer les forces de l'Etat. Depuis trois mois les bandes arabes se trouvent réunies à Kabambare.

La joie apportée à Albertville par les renforts de Descamps faillit être assombrie par un drame : Jacques est victime de trois tentatives d'empoisonnement, commises par un de ses Nyamparas, nommé Bushiri. Le traître est condamné à mort.

Jacques, accompagné des capitaines Descamps et Long et du sous-lieutenant Doquier, quitte Albertville le 18 décembre pour Fort Clémentine (Kassanga) et y fait sa jonction avec le lieutenant Renier à trois jours de marche d'Albertville. L'expédition rencontre Mouhina, un des chefs des bandes de Rumaliza, qui occupe une forte position, sur la route du Manyema à M'Towa, au nord de la Lukuga, et qui organise de nombreuses razzias dans l'Ugoma et dans l'Ouroua.

La caravane de Jacques se compose de cent cinquante soldats et amène avec elle un des canons expédiés d'Europe.

Les troupes antiesclavagistes attaquent le boma de Mouhina, le 6 janvier 1894, de grand matin et parviennent à s'en emparer après une lutte acharnée, le lendemain dans la soirée. Le boma est occupé par le capitaine Long et par Chargois.

L'autre canon était resté à Albertville pour protéger le poste

désormais imprenable. Celui-ci, construit sur un plateau élevé et distant du lac de trois cents mètres, était au sud et à l'est entouré d'immenses rochers à pic; à l'ouest une très forte montée le défendait. Un seul côté était faible, celui du nord qui a devant lui un mamelon ; grâce à l'artillerie la défense est heureusement complétée.

Jacques rend sa victoire définitive en assurant la forteresse antiesclavagiste contre tout retour offensif des Arabes au nord. Avant de repartir pour l'Europe, — car son terme de service est expiré, — il va de concert avec Miot, le 6 avril, planter le drapeau congolais à M'Towa, sur un mamelon dominant à l'ouest la vaste plaine qui étale jusqu'à Albertville de sérieuses promesses de récoltes abondantes et faciles. Ce point, au nord de l'embouchure de la Lukuga et en face de l'île et du port de Kavala, commande la route des caravanes arabes du Manyema à Udjiji. Jacques fortifie le poste par de nombreux ouvrages.

Rentré à Albertville, Jacques fait ses préparatifs de départ vers la côte par la voie du Zambèze, tandis que Descamps ayant appris l'occupation de Kabambare se met en route avec tous les hommes valides du poste. Il se dirige sur Mouhina, où il compte se renforcer de la garnison et prêter son concours à l'expédition Dhanis qui poursuit si brillamment sa campagne contre les Arabes. Le commandement du poste d'Albertville est laissé à Miot, assisté du docteur noir Joseph, de la mission de Mpala.

Jacques quitte Albertville, le 5 février 1894, arrive le 12 avril à Chindé, à l'embouchure du Zambèze, sur la côte orientale d'Afrique, et le 6 mai il est à Zanzibar. Il y liquide les comptes de son expédition et s'embarque, le 26 mai, pour l'Europe, à bord du paquebot *Ava* des Messageries maritimes. Ses deux adjoints Renier et Doquier l'accompagnent.

A son retour en Belgique, Jacques est reçu solennellement, le 23 juin, par la Société antiesclavagiste de Belgique, et une

grandiose manifestation de sympathie lui est réservée au Palais des Académies à Bruxelles, le 4 juillet.

A Vielsalm, ses concitoyens l'accueillent en héros et lui remettent une épée d'honneur (24 juin). Le 30 juin, le capitaine Jacques est admis en audience particulière par le Roi.

Cependant le repos pèse à l'activité de l'intrépide vainqueur d'Albertville. Un an après son retour en Belgique, Jacques repart une troisième fois pour l'Afrique, au service de l'Etat, le 6 juillet 1895.

Le Roi-souverain lui a confié le commandement du nouveau district du lac Léopold II, avec le titre de commissaire général.

Tout est à créer dans cette région neuve qu'ont foulée à peine quelques rares explorateurs. Malgré l'hostilité de certaines peuplades riveraines du lac et le peu de ressources dont il dispose, Jacques se met courageusement à l'œuvre.

Il établit son quartier général à N'Kutu (ou Malépié), commence la reconnaissance et fonde plusieurs postes dans la Mfimi, dans la Lukenie et sur le lac même.

Il parcourt la première fois la région comprise entre le lac Léopold II et le Congo, de Malépié à Bolobo, franchissant une ligne de faîte de cinq cent quarante mètres. Partant des N'Kutu, il marche vers le Congo, traverse d'abord le pays des Bandjoas, limité par la M'Boru-a-Mpe, affluent de gauche de la Lukenie. Puis, il s'engage dans le pays des Babomas, qui n'ont jamais vu un blanc et qui font bon accueil à l'explorateur. Le pays est assez accidenté, mais les vallées présentent des marais nombreux. Jacques traverse la Leboma, affluent de la Lukenie, pénètre dans le pays Battendé, et arrive enfin à Bolobo.

Il résume comme suit ce voyage:

« Nous étions heureux de la difficulté vaincue; nous avions » eu la satisfaction d'avoir parcouru ce pénible trajet sans » avoir laissé un homme en arrière, SANS AVOIR TIRÉ UN

» COUP DE FUSIL et convaincus que nous laissions aux
» populations reconnues l'impression que l'homme blanc
» est fort, mais aussi juste, loyal et bon. »

Les peuplades voisines du lac sont constamment en butte aux razzias des Kundus; Jacques met un terme à ces expéditions qui n'ont d'autre but que de se procurer de la chair humaine et soumet ces cannibales à l'autorité de l'Etat.

Après avoir ainsi opéré aux environs du lac Léopold II et dans la basse Lukenie, il s'efforce encore d'étendre l'influence de l'Etat aux populations de la haute rivière.

Grisées par le massacre resté jusqu'alors impuni de quelques émissaires chargés d'entamer avec elles des relations amicales, ces populations d'humeur belliqueuse prétendaient rester réfractaires à toute civilisation européenne et ne cessaient de molester les peuplades qui, plus avisées et pacifiques, avaient fait bon accueil aux agents de l'Etat et permis leur installation dans les villages riverains.

Au mois de mars 1898, le commissaire général Jacques exécute sur le steamer *La Délivrance* une reconnaissance qui lui permet de constater que la haute Lukenie, — rivière la plus importante de celles qui se jettent dans le lac Léopold II — est navigable sur tout son parcours et sensiblement parallèle au Sankuru. Voici en quels termes M. Lejeune, dans son « Histoire Militaire du Congo », retrace les péripéties de cette expédition:

« En compagnie du commandant Bodart, du lieutenant Eloy, des sous-lieutenants Lünd et Mouton, et de soixante-dix soldats, Jacques part de Dekese le 26 mars, arrive le 28 aux villages Bolingu, le 30 à Besengi, le 31 à Elango-Boko, et le 1r avril l'expédition mouille au débarcadère de Sakali-Ankoli.

» Bodart, Eloy et Mouton s'étant engagés, sans escorte, dans un sentier de la forêt, sont attaqués à l'improviste par une masse d'indigènes qui leur envoient une nuée de flèches. Les assaillants

sont tenus en respect à coups de feu par Bodart et Mouton, pendant que Eloy réunit quelques soldats. Tous se portent alors à la rencontre des agresseurs, les poursuivent jusque dans leurs villages, qui sont à trente minutes de là, et leur infligent quelques pertes.

» Le 2 avril, dès l'aube, la troupe repend le chemin des villages où les indigènes les attendent, leurs longues flèches tout fraîchement enduites d'une forte couche de poison. En quelques minutes ils sont culbutés et on les poursuit vigoureusement pendant quelques heures.

» Le 3, l'expédition franchit le rapide, mais ne peut s'aboucher avec les indigènes, qui ne cessent de battre leur gong de guerre. Arrivés au village de Bolombu, après avoir été salués de quelques flèches les officiers obtiennent des vivres et des renseignements.

» Le 6, à la première heure, la flottille franchit à nouveau le rapide, et trois quarts d'heure après, au moment où elle défile devant le débarcadère de l'avant-veille, les gens de Kole, qui sont postés en grand nombre près de la lisière des bois, poussent des hurlements de fauves et lancent des centaines de flèches. Sans riposter le bateau continue à avancer, dédaignant ces énergumènes qu'on distingue à travers les mailles des paraflèches.

» Les officiers ne tardent pas à s'apercevoir que ceux-ci sont insuffisants: trois flèches traversent le bateau en rasant l'intérieur du toit, une quatrième se plante au revers de la cabine. Rapidement les blancs placent derrière le réseau de fil de fer, les chaises longues, les tentes, les nattes en bambou, et tout ce qui peut offrir un recouvrement suffisant pour se garer des flèches.

» Le défilé devant Kole dure une demi-heure; à mesure que le bateau avance, quelques indigènes décochent des flèches isolées

» A deux heures, celles-ci tombent en essaims compacts sur le bateau, malgré les paraflèches; le mécanicien est profondément atteint au genou, un boy a l'épaule déchirée. Il n'y a rien à faire comprendre aux indigènes qui, à toutes les demandes d'entretenir des relations amicales, répondent invariablement: « Nul étranger n'est jamais venu sur notre rivière, vous n'irez pas plus loin ».

» Le 7 avril, la troupe campe, sans s'en douter, à proximité d'un village.

» Le 8, une demi-heure après le départ, les indigènes, non aperçus d'abord, interpellent. Heureux d'en rencontrer de plus sociables que les précédents. Jacques fait stopper et, sur l'invitation de ses interlocuteurs, fait approcher lentement de la rive. Ce n'était qu'une ruse pour avoir le bateau plus à leur portée. Quand ils le voient assez près, les chenapans décochent leurs traits empoisonnés et s'éclipsent dans la forêt. Le steamer poursuit sa route et s'arrête le soir à proximité d'un village.

» Le 9, au point du jour, Bodart, Eloy, Lünd et Mouton se rendent, avec les soldats, au village. Des flèches répondent aux salutations des soldats, qui brandissaient, cependant, au loin des étoffes et des perles, pour signifier leur intention d'acheter. Etant néanmoins parvenue à se ravitailler, l'expédition pousse plus loin.

» Le 10, le steamer laisse, à dix heures, à sa gauche, la rivière la Lukali, large de vingt mètres, au courant rapide, et va stopper à quatre heures un quart à un débarcadère de la rive droite. Les amarres ne sont pas encore placées et les hommes descendus à terre qu'une nuée de flèches s'abat sur la troupe. Les sauvages, nombreux et hardis, poussent des hurlements de fauves et viennent se montrer au débarcadère, en face du mouillage. Comme la rivière n'a pas trente mètres de largeur, l'efficacité et l'intensité du feu de la troupe ont bientôt fait d'obliger l'adversaire à se retirer sous bois. Durant la nuit, le sifflement caractéristique de quelques flèches montre que l'adversaire est aux aguets.

» Le 11, au point du jour, dit le commissaire général, ces » pauvres égarés reviennent à la charge, avec une maëstria remar- » quable. Dès le début, je suis surpris de constater une méthode de » direction, des chants d'ensemble qui décèlent une habitude de » manœuvrer en masse et non plus des efforts isolés. D'ailleurs, à » un commandement donné, tous les cris cessent : quelques hommes » ont été touchés par nos balles, deux sont tués dans une petite » éclaircie où ils avaient commis l'imprudence de montrer leur tête. » Les autres viennent en rampant examiner l'effet de nos balles.

» Après quelques vaines tentatives pour reprendre leurs cadavres
» ils se retirent pour délibérer.

» Vers midi, ils reviennent à la charge. Ils ont peut-être reçu
» des renforts; quelques-uns des nouveaux que l'on distingue dans
» une brusque échappée paraissent couverts de blanc. Ce retour
» offensif n'est que de courte durée et est suivi d'un silence sépulcral.
» On les devine, plutôt qu'on ne les distingue, postés dans le voisi-
» nage. Vers trois heures, je les fais interpeller par des prisonniers
» faits les jours précédents: « Eh bien, vous ne dites plus rien mainte-
» nant » ? Après quelques hésitations, une voix se fait entendre;
» « Vous êtes plus forts que nous, vous êtes les maîtres, que voulez-
» vous » ? Des pourparlers s'engagent, et peu à peu enhardis, et sur
» nos pressantes sollicitations, un groupe vient se présenter sur le
» débarcadère d'en face. Celui qui paraît être le chef porte un vieux
» fez et est vêtu de quelques tissus européens, qu'il porte avec le chic
» particulier aux arabisés de longue date.

» Il est manifeste que c'est un étranger au pays. Il tient comme
» bannière une grande branche de palmier, qui symbolise la paix
» Ceux qui l'entourent, comme lui-même du reste, ont abandonné
» leurs armes. Malgré tout ce que nous faisons pour leur être agréables,
» nous ne pouvons les décider à monter à bord La nuit arrive et
» on se sépare pour se revoir le lendemain.

» Le 12 avril, après avoir vainement attendu nos nouveaux amis
» de la veille, je me décide à continuer la reconnaissance.

» La dysenterie s'était déclarée dans l'escorte depuis trois ou
» quatre jours, et le nombre des malades allait toujours en aug-
» mentant; d'un autre côté, je ne pouvais me résoudre à abandonner
» le steamer qu'en lui donnant au moins une garde de vingt sol-
» dats. Ma troupe était alors trop faible pour que je pusse songer à
» continuer mon voyage par voie de terre, sans guide, ni vivres,
» ni indication d'aucune sorte. Je décide de descendre la rivière.
» Au moment où le jour tombe, la roue s'entortille dans un enchevê-
» trement de lianes qui paralyse le bateau.

» Pendant que haches et hachettes multiplient leurs coups pour
» dégager le steamer, une bande de sauvages, à deux cents mètres

» en aval invectivent la troupe ; l'inondation du sous-bois les empêche
» d'approcher.

» Après une demi-nuit de travail, la roue est dégagée et, le 13,
» au point du jour, les amarres sont lâchées. En quelque instants
» le steamer se trouve en face du débarcadère, où attendaient les
» criards de la veille. Les premières flèches sont à peine lancées que
» les fusils parlent. Comme des furieux, les soldats sautent à terre,
» les blancs avec eux ; tous se lancent aux trousses des fanfarons
» qui avaient voulu les braver et qui détalent avec l'agilité des singes.

» Après une demi-heure de marche rapide à travers une belle
» forêt, la colonne débouche dans une immense plaine, parsemée
» de bouquets d'arbres et servant d'assise à une vingtaine de villages.
» Les sauvages, fort nombreux, sont groupés dans le fond de cette
» plaine ; on les aborde au pas de course ; ils ne tardent pas à se
» disperser dans les fourrés avoisinants. La troupe trouve les
» sauvages se chamaillant pour s'arracher les morceaux de leurs
» propres morts, qu'ils avaient dépecés, et dont quelques fragments
» étaient déjà dans les casseroles !

» Les villages auxquels on venait d'avoir à faire, appartiennent au groupe Olemba-Dengelenge.

» Le 14, la descente de la Lukenie continue sans incident.

» Le 19, le steamer repasse les rapides sans difficultés.

» En aval, les populations sont soumises à l'Etat. Je fais
» enlever les paraflèches et le steamer regagne Dekese, sans aucun
» incident.

» La Lukénie est donc navigable sur tout son parcours ; les
» rapides se franchissent aisément avec un bateau de la force de
» *La Délivrance*. Les rives de la rivière sont boisées.

» La population est dense et saine, mais sauvage, peu accueil-
» lante, très industrieuse. »

Jacques revient en Belgique le 25 août 1898, laissant à son successeur un district plein d'avenir.

En 1902, Jacques reçoit le commandement de l'expédition

envoyée au Katanga, pour compte de la Compagnie du chemin de fer du Katanga et rejoint à Naples ses adjoints Ckiandi, Vrébos, Lattes, Binard et Rusmont, et l'ingénieur Massart, qui ont quitté Anvers à bord du *Kronprinz*, le 21 novembre 1902.

La mission est chargée de faire les études du chemin de fer projeté, destiné à relier la frontière méridionale de l'Etat vers Tenke, à un point du Lualaba navigable, au sud du confluent de cette rivière avec la Lufila.

Au début de l'année 1903, Jacques arrive à l'extrémité méridionale du lac Tanganika, qu'il atteint par la côte orientale, le Zambèze, le Shiré, et la route Stevenson.

De mai 1903 à septembre 1904, la mission parcourt, du nord au sud et de l'est à l'ouest, les territoires du Katanga compris entre le Lualaba, la Lufira et le lac Kisale, relevant environ deux mille kilomètres d'itinéraire.

Ayant reconnu la possibilité de relier, par une voie ferrée, la région minière du Katanga au réseau fluvial du Congo, la mission s'apprêtait à faire les études définitives d'un des tracés, lorsqu'elle reçoit l'ordre d'effectuer de nouvelles recherches suivant une autre orientation.

L'expédition se remet donc en route dès le mois de septembre et aboutit au Sankuru, en aval de Lusambo, après avoir reconnu les hauts plateaux du Lomami et la ligne de faîte qui sépare les bassins du Sankuru et du Kassaï.

Après avoir licencié son escorte à Lusambo, Jacques rentre en Europe le 7 avril 1905.

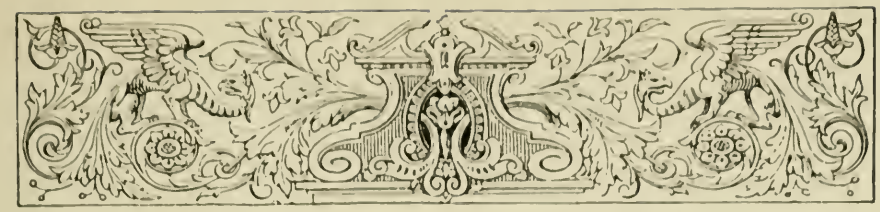
Jacques est actuellement capitaine commandant au 11e régiment de ligne, adjoint d'Etat-major, chevalier de l'Ordre de Léopold, de l'Etoile Africaine, de l'Ordre royal du Lion, de la Couronne du Congo, médaillé de la campagne arabe et de l'Etoile de Service à trois raies.

PUBLICATIONS.

— *Les rivières M'Fimi et Lukenie.* (Belgique coloniale, 1896, p. 56).
— *De N'Kutu à Bolobo* (Ibid. 1899, p. 448, avec carte).
— *Expéditions envoyées au Tanganika par l'Association internationale africaine.* (Bull. Soc. roy. de géographie d'Anvers, 1906, p. 65).
— *Expéditions de la Société antiesclavagiste de Belgique.* (Bull. Soc. roy. de géographie d'Anvers, 1906, p. 79).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.

— *Mouvement antiesclavagiste*, 1888-1900.
— *Belgique militaire — Nos Héros*, p. L. Chomé, 1894, p. 680.
— Chapaux. *Le Congo historique*, p. 824.
— Jenssen Tusch. *Skandinaver i Congo.* Copenhague, 1902-1905.
— *Mouvement géographique*, 1903, p. 587-202).
— *Annalen der Afrikaansche Missiën van de Witte Paters.*
— Saint-Berthuin (de) « *Alexis Vrithoff* » *compagnon des capitaines Jacques et Joubert au Tanganika.* (Soc. Saint-Augustin, 1893).
— *Le retour de l'expédition Jacques.* (Tiré à part du Mouvement antiesclavagiste, br. in-8°, Bruxelles, 1894).
— Comte H. d'Ursel. *Les Belges au Tanganika.* (Bull. Soc. belge de Géogr , 1893, n° 1, et br. Bruxelles, Van der Auwera, 1893).
— Godefroid Kurth. *La Croix et le Croissant*, (broch. Gand. Leliaert, Siffer et Cie).
— Banning. *La Conférence de Bruxelles, son origine et son acte.*
— Berlioux. *La traite orientale.*
— Cooper. *Un continent perdu.*
— Lavigerie. *Documents sur la fondation de l'œuvre antiesclavagiste.*
— Van Eetvelde. *Rapport au Roi-Souverain.*
— *Royal commerce on fugitive slaves*, 1876.
— *La traite des esclaves en Afrique.* Renseignements et documents recueillis pour la Conférence de Bruxelles, 1840-1890. *Actes de la Conférence de Bruxelles.*



LOTHAIRE, HUBERT, JOSEPH,
né à Rochefort, le 19 novembre 1865.

S'engage comme simple soldat dans l'armée en 1882, détaché au cours central en 1884, entre à l'Ecole militaire en 1886 et en sort sous-lieutenant en janvier 1888.

Sous lieutenant au 10e de ligne, il part pour le Congo le 27 octobre 1888, et est adjoint au commissaire du district du Stanley Pool; le 3 janvier 1890, il est attaché au district de Bangala.

Désigné, le 26 mai, pour occuper la Lulonga, il fonde la station de Basankusu, au confluent du Lopori et de la Maringa; il pacifie, en moins de deux mois, cette région désolée par les chasseurs d'esclaves. Les Arabes qui ravageaient la Haute-Maringa et le Haut-Lopori, sont tenus en respect et les traitants indigènes obligés de renoncer à leur infâme commerce.

Lothaire est capitaine de la F. P. depuis octobre 1891. Rentré le 19 février 1892, en Belgique, où il prend un court repos, il retourne en Afrique, le 6 mai 1892, comme commissaire de district de première classe, au commandement du district de Bangala.

Il reconnaît le bassin de la Mongalla, les sources de la Likati, de l'Eau blanche et de l'Eau noire (Dua), et y découvre un boma arabe, installé au milieu des Budja, derrière Upoto. Il fonde les postes d'Akula, Monveda et Abumombasi.

Au début de l'année 1893, il explore le bassin et les populations lacustres de la Ngiri, où il se propose d'établir un poste pour contenir les peuplades cannibales de la région. La révolte arabe l'empêche de mettre ce projet à exécution.

Expédition Ponthier, juin-août 1893.

Combat de Kewe, 28 juin; de Kisubi; de Bamanga, 3 juillet; prise de Kirundu, 8 juillet; première attaque du camp Arabe, 9 juillet; combat de Kima-Kima, 10 juillet; et de la Lowa, 6 août.

Le 6 juin 1893, le commandant Ponthier, de passage à Upoto, rencontre Lothaire en mission d'inspection dans son district et lui fait part de ses projets. On vient d'apprendre la prise des Falls et la fuite des Arabes, à quelques lieues en amont. Malheureusement Tobback et l'inspecteur d'Etat Fivé, que Ponthier vient remplacer, s'apprêtent à quitter la station conquise et à rentrer en Belgique. Le gouvernement local de Boma n'a pu mettre à la disposition de Ponthier qu'un contingent insignifiant et absolument insuffisant pour accomplir le programme qu'il s'est tracé : poursuivre et soumettre les Arabes qui ont abandonné Stanley-Falls, occuper Kirundu, joindre Dhanis à Nyangwe et détruire ainsi l'occupation et l'influence arabe tout le long du Lualaba.

Remettant le commandement provisoire du district à son adjoint le lieutenant Simon, Lothaire offre spontanément à Ponthier son concours personnel et celui des

troupes du district, pour lui permettre de réaliser son programme.

Lothaire accomplit, avec Ponthier, une campagne de cinquante-six jours, à la tête de l'avant-garde : remonte le Lualaba, prend part aux combats victorieux de Kewe; Kissubi, Bamanga, à la prise de Kirundu et à la première attaque du camp arabe.

Poursuivant les Arabes, Ponthier et Lothaire les battent derechef à Kima-Kima et s'emparent de leur camp.

Continuant leur marche heureuse jusque sur la Lowa, ils remportent une victoire décisive au camp de Kibonghé. Au retour d'une expédition sur la Lowa, ils rencontrent un courrier de Dhanis qui leur permet de juger de la situation générale du pays.

Le but que se proposait Ponthier est atteint et Lothaire retourne à Bangala reprendre le commandement de son district (1).

Défaite et fuite de Rumaliza, 14 janvier 1894.

A peine rentré à Bangala, Lothaire reçoit de Dhanis, alors aux prises avec le puissant chef arabe Rumaliza, une demande de secours très alarmante.

Ponthier et de Heusch ont été tués à l'ennemi; les troupes de l'Etat, qui ont livré plusieurs combats sanglants, sont déprimées, décimées et privées de munitions. L'ennemi, au contraire, ne manque de rien; fort de plus de trois mille fusils, il s'est avancé jusqu'à dix lieues de Kasongo.

Les Bangala, au nombre de deux cents, qui viennent de faire la campagne de Kirundu ont une confiance aveugle dans leur chef et sont convaincus qu'il ne pourra les conduire qu'à la victoire.

Bien que le gouvernement local, insuffisamment éclairé,

(1) Le récit détaillé de ces brillants faits d'armes se trouve minutieusement exposé dans l'*Histoire militaire du Congo*, de A. Le Jeune.

n'ait pas approuvé l'expédition faite en commun avec Ponthier, Lothaire qui se rend justement compte de l'intérêt supérieur de l'Etat, décide de se porter d'urgence au secours de Dhanis, et dès le 21 décembre 1893, arrive à Kirundu, où il s'adjoint Henry comme second.

Lothaire atteint, avec les lieutenants Bortzell et Henry, le campement général de Dhanis, à Bena Musua, le 8 janvier 1894.

La journée du 10 janvier est employée en reconnaissances diverses.

L'ennemi est solidement retranché dans quatre bomas, dont le principal, situé à Bena Kalungu, est occupé par Rumaliza.

Le capitaine de Wouters, aidé du capitaine Doorme et du sergent Destrail, tient la position en observation, avec cent quatre-vingts Baluba et Batetela que Doorme a lui-même recrutés et formés.

Comme c'est de ce côté que doit se porter l'effort principal, Lothaire investi du commandement supérieur, s'y rend avec Henry et les Bangala et ordonne d'occuper une position à cheval sur la ligne de communication des bomas ennemis, à huit cents mètres seulement de celui de Rumaliza.

L'action s'engage aussitôt et les Arabes pointent dans notre direction un feu bien nourri. Henry et Doorme délogent les tirailleurs placés en embuscade dans quelques postes avancés. Le lendemain, Lothaire faisant avec de Wouters une reconnaissance des approches des bomas, constate qu'une crête, se dessinant à cent mètres du boma peut l'abriter contre les coups des assiégés, il s'y installe malgré une vive fusillade de l'ennemi et fait rapidement avancer les troupes restées en arrière. De cette façon, les assiégeants se trouvent à cent mètres des assiégés et sont parfaitement protégés contre leurs coups. Comme ils empêchent toute communication de l'ennemi avec les autres

bomas et rendent presque impossible leur ravitaillement en eau, ils les forceront à quitter leur refuge et à livrer combat en rase campagne. Le 14, à six heures du matin, le lieutenant Hamburcin amène sur la crête un canon Krupp. Par une chance vraiment providentielle, le premier obus met le feu aux habitations intérieures du boma. Lothaire commande l'attaque générale. De Wouters et Rom dirigent le mouvement de front, Doorme avec les Baluba contourne le flanc droit, tandis que les Bangala abordent énergiquement le flanc gauche. Hamburcin lance des boîtes à balles qui empêchent d'éteindre l'incendie. L'embrasement est général. Les magasins à poudre sautent avec un bruit infernal. L'incendie s'étend sur une superficie de plus de trois hectares, où sont entassées les habitations de cinq à six mille personnes. Bientôt les Arabes prennent la fuite et laissent plus d'un millier d'hommes sur le champ de bataille et au passage de la Lulindi.

Sans perdre de temps, Lothaire fait alors l'investissement du second boma le plus rapproché, celui de M'Zé-Kondo, à deux et demi kilomètres de Rumaliza et à trois quarts d'heure de marche des deux petits bomas d'avant-garde commandés par Bwana M'Zé.

Ce boma, situé au sommet d'une petite colline, est bloqué de façon à lui couper ses communications d'eau. Au bout de trois jours, il se rend à discrétion.

Les deux autres bomas, qu'assiègent d'un côté Collignon et Van Lint, de l'autre Gillain et Rom, se livrent le lendemain à nos officiers.

Plus de six cents fusils, une grande quantité de poudre et de capsules et deux mille prisonniers environ, parmi lesquels plusieurs chefs importants, tombent aux mains des vainqueurs.

Malheureusement, Rumaliza est parvenu à s'échapper et s'est retiré, avec deux fidèles seulement, à Kabambare, où se trouve son dépôt d'armes et de poudre.

* * *

La défaite de Rumaliza rend l'Etat maître de la région qui s'étend en amont de Kasongo. Il ne reste debout que Kabambare, Ouheya et Mazance, avant d'arriver au Tanganika.

Lothaire est récompensé de l'initiative qu'il a montrée dans ces deux expéditions contre la puissance arabe par l'ordre du jour suivant:

ORDRE DU JOUR :

Le commissaire de district de première classe Lothaire qui s'était déjà distingué dans les opérations contre Kibonghé, vient après une rapide et brillante campagne d'anéantir les forces arabes de Rumaliza. Par la grande valeur qu'il déploie chaque fois qu'il se trouve devant l'ennemi, le commandant Lothaire est digne de notre admiration.

Le gouverneur général,

WAHIS.

Prise de Kabambare, 25 janvier 1894.

Après la chute et la reddition des bomas de Rumaliza, Dhanis organise immédiatement une forte colonne, dont il confie le commandement à Lothaire, sous les ordres duquel sont placés le capitaine de Wouters, les lieutenants Hambursin, Henry et Doorme, les sergents Collet, Van Riel et Destrail, trois cents soldats réguliers et un canon.

Lothaire part, le 17 janvier 1894, des environs de Kasongo, se proposant de réduire les bomas établis sur la ligne de retraite de Rumaliza, de prendre la forte position de Kabambare, où le grand chef arabe comptait définitivement arrêter les troupes de l'Etat, et enfin, de pousser jusqu'aux rives mêmes du Tanganika, pour débarrasser la région entière des bandes esclavagistes.

Après le passage de la Luama, l'expédition s'avance sur Kabambare en deux colonnes : la première, composée des Bangala et des Baluba, avec Lothaire, Henry, Doorme et Collet, et la deuxième, qui suit, avec le canon à deux jours en arrière.

Henry commande l'avant-garde formée des Bangala ; Lothaire dirige le gros des troupes.

Pendant ce temps, Dhanis rentre à Kasongo, avec le reste des forces. Considérant la campagne comme virtuellement terminée, il renvoie Gillain, Collignon et Augustin, avec leurs détachements respectifs, à Lusambo.

En six jours, Lothaire est à Kabambare. Il a fait revêtir à ses guides, une longue tunique blanche, les soldats ont quitté le fez rouge. Par suite de ce stratagème, les Arabes croient avoir affaire aux débris des légions de Rumaliza, qui viennent à la recherche de leur chef. Kabambare, dont les portes sont ouvertes, est surprise par une marche rapide et Henry y engouffre les Bangala au son de la charge (25 janvier).

Les Arabes font leur soumission, tandis que Rumaliza s'échappe accompagné de quatre hommes seulement.

Tout le dépôt de guerre de Rumaliza tombe entre les mains des soldats de l'Etat : il y a là plus de trois mille kilos de poudre, deux millions de capsules et une grande quantité de fusils.

Marche vers le Tanganika.

Le 30 janvier, Lothaire envoie de Wouters et Van Riel, avec quarante hommes, sur M'Towa et Albertville, pour faire leur jonction avec les troupes de l'expédition antiesclavagiste.

La route du Sud est débarrassée des Arabes depuis les prouesses du capitaine Jacques, aux bords du Tanganika ; mais, sur la route du Nord, les bomas de Kalunga et de Songhera se dressent encore menaçants.

Il est donc urgent de marcher sans retard sur ces

forteresses arabes et d'empêcher, par tous les moyens, l'ennemi de s'y retrancher.

Lothaire ne séjourne dans la place conquise qu'une dizaine de jours, afin d'organiser le pays et d'y imposer l'autorité de l'Etat. Il envoie en avant Henry et Hamburgin et il se met lui-même en marche, après avoir confié Kabambare, le 6 février, au lieutenant Franken et au sergent Collet, avec quatre cents hommes et un canon.

Dénués de vêtements, de chaussures, manquant de vivres, les deux tronçons de la troupe se réunissent à Kalonda et pointent de concert sur le boma de Kalunga, qui se rend sans lutte.

Dans la précipitation de sa fuite, Rumaliza ne s'y est pas arrêté. Ce boma est admirablement situé : bâti sur un îlot, au milieu d'un marécage pour ainsi dire inaccessible, il eut permis au chef arabe, sinon de barrer la route à ses adversaires, tout au moins d'opposer à leur marche en avant de très sérieux obstacles.

A partir de Kalunga, la route se transforme en une longue suite de fondrières. Le pays est entrecoupé de marécages profonds, les rivières sont débordées par les pluies continuelles. Les indigènes trop éloignés du théâtre de la guerre, ont peu de confiance dans la valeur des troupes de l'Etat et la crainte que leur inspirent leurs anciens maîtres, l'emporte sur la réputation que les blancs se sont acquise. Ils refusent de fournir des guides.

C'est dans ces conditions désastreuses, que la troupe atteint les marais de la Luama, dans lesquels elle s'égare une demi-journée. Cette rivière, grossie par les pluies, inonde toute la plaine sur une largeur de quarante kilomètres environ et il est impossible d'y découvrir la moindre trace de sentier.

Lothaire fait appel aux prisonniers arabes et l'un d'eux

consent, moyennant la promesse de recouvrer la liberté, à le conduire au passage de la Luama.

N'ayant pas de nouvelles de l'ennemi, qui peut s'être retranché au boma de Sungula, à quelques lieues de là, et qui, averti de la présence des blancs, ne manquerait de défendre énergiquement le passage, la colonne se voit forcée de franchir, à tout prix, la rivière ce jour-là.

La Luama roule des eaux boueuses avec l'impétuosité d'un torrent. Le courant emporte tous les radeaux de troncs de bananiers et des grandes herbes, qui sont jetés sur la rivière. Le passage semble désormais impossible.

Les efforts pour abattre un des nombreux gigantesques palmiers borassus, qui se dressent sur la berge, restent vains. Il règne une angoisse mortelle. Fort heureusement, un caporal bangala se souvient que Lothaire lui a confié, avant le départ, une scie articulée et grâce à ce précieux auxiliaire, une demi-heure plus tard un de ces colosses est à terre; l'arbre ne mesure pas moins d'un mètre de diamètre. Cinquante Bangala traversent la rivière à la nage avec leurs armes et munitions pour amarrer à l'autre rive le pont improvisé. Au passage des hommes, l'arbre est complètement submergé et oscille d'une façon inquiétante. Trois hommes se noient. De l'autre côté de la Luama, le calvaire recommence dans des marais boueux plus pénible encore que la veille. Les soldats doivent s'ouvrir un passage, au moyen de leurs couteaux, à travers les papyrus, dont les racines servent de points d'appui et quand par malheur, l'un d'eux, exténué par les fatigues et la faim, manque d'un pas défaillant, une de ces frêles bases, il s'enfonce dans la vase jusqu'à la ceinture, parfois jusqu'au cou. Après plusieurs heures de cette effroyable marche, la troupe campe dans un petit îlot. La colonne se remet en route dès le lendemain. L'ennemi fuit toujours; les soldats, certains du succès final, reprennent courage et, après deux heures de marche, arrivent en vue du boma de

Sungula (Songhera), sur le chemin de Mazance, 13 février 1894.

Songhera en personne se rend à discrétion, sans combat. La troupe s'installe dans la citadelle et s'y repose de ses fatigues.

Six jours plus tard, le 19 février, de Wouters envoyé par Lothaire de Kabambare au Tanganika et accompagné de Descamps, Long et Chargois, de l'expédition antiesclavagiste, rejoint son chef dans son camp improvisé. Lothaire nomme Van Riel chef du poste de Sungula et abandonne la position pour se diriger vers le Tanganika: il se trouve bientôt au pied des monts Biselé qui se dressent à pic devant lui.

Le sentier qu'il faut suivre, monte sans détours; on est obligé de se hisser en s'accrochant aux touffes d'herbes et aux arbustes, au risque de se tuer à chaque pas. Plus loin, le sentier borde un précipice de deux cents mètres de profondeur, sur un parcours de plus de deux kilomètres. Les nègres, sujets au vertige, sont forcés de marcher en rampant, se tenant aux herbes et n'osant regarder ce gouffre béant.

Le lendemain, la colonne s'engage dans un immense marais, dans lequel il faut, en s'enfonçant parfois jusqu'aux aisselles, patauger pendant cinq mortelles heures. Vers trois heures de l'après-midi, on sort enfin du marais pour aborder le massif qui borde le lac. Trois jours sont nécessaires à franchir ce dernier obstacle, tantôt en escaladant des crêtes à pic, tantôt en s'enlisant dans la boue des fondrières qui séparent ces crêtes.

Le 2 mars 1894, Lothaire et ses hommes campent enfin au bord du Tanganika, à Mazance, en face de la presqu'île de l'Umbari. Les Arabes n'opposent aucune résistance et s'enfuient de leurs bomas vers la côte allemande.

Henry, chargé de donner la chasse aux fuyards, s'embarque avec une dizaine de soldats dans une méchante

pirogue qui, arrivée à un kilomètre de la presqu'île d'Umbari, sombre dans une tempête. Les Bangala, nageurs émérites, se jettent tous à l'eau et, saisissant la pirogue d'une main, nageant de l'autre, parviennent à aborder sur un quartier de roche, dans un endroit désert de la côte. Le lendemain Henry retraverse le lac et rejoint l'expédition.

Cependant Rumaliza n'a pas encore atteint la côte allemande. Au lieu de franchir le lac, il le remonte vers le Nord, longeant la rive occidentale, croyant trouver un refuge chez son beau-frère Bwana-Solo, établi dans l'Uvira, à la pointe septentrionale du Tanganika.

Huit mois avant son départ d'Udjiji, il a fait construire en cet endroit un boma redoutable, qui occupe une superficie de plus de deux hectares. Ce fort, établi sur la rive du lac, protège le seul port abordable de la région. Lothaire trouve la position arabe complètement abandonnée (17 mars). Si celle-ci eut été défendue, elle eut arrêté la colonne pendant longtemps.

La poursuite des Arabes, que Lothaire a dirigé avec une ardeur implacable, est fructueuse. Les indigènes, convaincus que le règne exécré des Arabes est irrémédiablement fini, font tous leur soumission.

Seul un des chefs les plus importants, à qui Rumaliza a envoyé le cheval d'Hodister, comme trophée et marque de ses succès sur les blancs, refuse de se rendre. Dénoncé par ses voisins, il est aussitôt capturé et emprisonné.

Le Manyema est définitivement conquis. Rumaliza a pu gagner le protectorat allemand, où il est en sûreté, mais sa puissance est à jamais anéantie.

Au commencement d'avril 1894, l'expédition quitte le lac et reprend le chemin de Kasongo; mais Destrail et Van Riel sont laissés comme chefs de postes, pour établir une liaison entre Kabambare et l'expédition antiesclavagiste.

Van Riel, qui était resté à Sungula (Songhera), a fait reconnaître les routes et réparer les ponts, de sorte que le retour vers Kabambare s'effectue sans incidents fâcheux.

Voulant faire de Kabambare un boulevard contre un retour offensif des hordes esclavagistes, Lothaire y installe une garnison de trois cents hommes, sous le commandement de Hambursin, Destrail et Collet.

Tous les indigènes et de petites bandes détachées d'Arabes font leur soumission.

Lothaire rentre à Kasongo, le 19 avril 1894.

Il rejoint Dhanis à Kirundu et lui succède dans son commandement.

Le capitaine de Wouters a dû abandonner l'expédition près du Tanganika, pour aller succomber d'épuisement à Kasongo. Le sergent Destrail est mort dans les mêmes conditions à Kabambare.

Des deux cents Bangala qui ont accompagné Lothaire, quatre-vingts rentrent dans leurs foyers.

* * *

Lors de la prise de Nyangwe, en janvier 1893, Saïd ben Abedi, Munie Mku, Munie Chabudu, et d'autres chefs moins importants s'étaient réfugiés à Micici, à dix ou douze jours de marche au nord de cette ville. Ils avaient été rejoints en novembre de la même année par les débris des Arabes des Falls, qui avaient échappé à la campagne de Kirundu.

Lors de son retour vers Kabambare, Lothaire se trouva brusquement à deux jours du campement de ces bandes peu redoutables, qui, au bruit mensonger de la victoire de Rumaliza, avaient soudainement quitté Micici et se disposaient à rejoindre leur chef.

Placés en face d'une troupe victorieuse, les Arabes

n'eurent d'autre alternative que de se soumettre sans conditions.

Ils remettent à Lothaire leurs armes et leurs munitions ; les chefs sont traduits en conseil de guerre.

Saïd ben Abedi et Rachid, qui s'étaient rendus à Kabambare, sont reconnus innocents et acquittés. Schlumba Nserera et son fils Amici, convaincus du massacre d'Hodister, Pierret, Michiels, Noblesse et Magery, ainsi que Piani Lugari, qui a égorgé Emin Pacha, subirent le châtiment de leurs crimes (10 mai 1894).

* * *

Lothaire s'occupe de l'organisation du pays conquis. Il crée les zones de Kabambare, Nyangwe, Lokundu, Kirundu et Stanley-Falls. Il fonde le nouveau camp de Kasongo et installe la station de Ponthierville en amont des chutes de Wabundu. Un voyage aller et retour des Falls à Kasongo lui permet de se rendre compte du bon fonctionnement de l'organisation administrative, Lothaire songe à occuper l'Ituri et la région des grands lacs Albert et Albert-Edouard.

Marche vers l'Ituri.

Plusieurs bandes refoulées des Falls et du Manyema, entre autres celles de Kibonghé et d'Ugarrawa, s'étaient rejetées vers le nord après leur défaite, afin d'échapper à la poursuite des troupes de l'Etat, et elles se disposaient à s'y réorganiser, en attendant des renforts d'hommes et de matériel de la côte orientale.

En novembre 1894, Lothaire quitte les Falls avec sept cents hommes dont dix blancs et marche sur l'Ituri.

Henry, envoyé trois mois auparavant de Kirundu en

avant-garde avec cent vingt soldats, avait fondé le poste de Kilinga. Il apprend à Opakula qu'un poste arabe se trouve installé à Makussidi ; il entre aussitôt en relations avec Saïd et fait alliance avec lui. Saïd déclare qu'il restera fidèle aux blancs, à condition que Kibonghé, qui se trouve actuellement à la Lindi, soit fait prisonnier. (C'est par ordre de Kibonghé qu'Emin Pacha avait été tué à Kinena).

Trente hommes sont laissés à Makussidi.

Les anciens alliés de Kibonghé livrent traîtreusement leur chef et les fidèles de l'Arabe quittent la Lindi pour se rendre chez Stokes à Mawambi.

C'est dans sa marche vers l'Est, par Mabilanga, que Lothaire apprend, aux Marolles, où il se trouvait avec Brecx, Michaux et Codrons la capture du redoutable Kibonghé, qu'il joint à Makala sur la Lindi.

Kibonghé, condamné par une cour martiale, est passé par les armes le 1r janvier 1895.

La vaste région comprise entre l'Aruwimi, le Lualaba, le Manyema et les grands lacs du centre africain avait jusqu'ici complètement échappé à l'action de l'Etat du Congo; seuls Stanley et Emin Pacha l'avaient traversée.

Lothaire, avant de reprendre par la voie de l'Aruwimi, le chemin des Falls, s'applique à pacifier la région et à organiser l'occupation sur des bases solides, en établissant des postes fortifiés à Kwa Pini, Irumu, Mawambi (Kilonga-Longa de Stanley), Makala et Avakubi et en créant la zone du Haut-Ituri.

Lothaire avait trouvé à la Lindi la preuve irrécusable de l'alliance de Kibonghé avec Stokes, ancien missionnaire de la *Church Missionary Society*. Celui-ci, envoyé en 1879 dans l'Ouganda, s'était bientôt livré au négoce et s'était créé une situation importante dans l'Afrique Orientale.

Stokes faisait notamment commerce d'armes et de munitions et les vendait aux trafiquants d'esclaves, mais parvenait toujours à se réfugier dans les possessions allemandes.

Lothaire, convaincu de la culpabilité de Stokes, délivre un mandat d'arrêt contre lui et envoie Henry à sa recherche.

Après une marche de douze heures, Henry surprend à la nuit tombante l'ex-missionnaire, le 8 janvier, dans son camp sur la Linda, au moment où ce dernier attendait les chefs d'Avakubi et un des gendres de Kibonghé avec des renforts. Les troupes terrifiées par la surprise, se dispersent dans la forêt et s'enfuient vers Mawambi et la frontière allemande.

Stokes est conduit au camp de la Lindi, le 13 janvier 1895, abandonnant sa caravane à Kwa Pini.

Un Conseil de guerre est aussitôt réuni. L'ex-missionnaire était justiciable d'une cour militaire pour la raison qu'il avait pris part à la guerre civile en faisant alliance avec les chefs arabes en révolte et qu'il s'était mis à la tête d'une troupe organisée de mille hommes. Stokes est condamné à la pendaison et son exécution a lieu le 15 janvier 1895, vingt-quatre heures après, conformément à l'ordonnance de Coquilhat (1) (2).

* * *

(1) On se rappelle que l'Angleterre fit des représentations au gouvernement de l'Etat, pour le motif que le bénéfice du droit d'appel avait été refusé au condamné.

Lothaire dut comparaître de ce chef devant le tribunal de Boma; il fut acquitté le 25 avril 1896.

En appel, devant le conseil supérieur du Congo, à Bruxelles, la première sentence fut confirmée, le 6 août de la même année.

(2) *Mouvement antiesclavagiste*, 1896, p. 174.

Lothaire, ayant organisé la région de l'Ituri et préparé, par des cultures dans les postes fondés, sa marche future vers le lac Albert dans le but d'y occuper Mahagi, cédé à bail, à l'Etat, redescend aux Falls par la voie de l'Aruwimi pour y chercher des troupes de renforts. Il se rendait des Falls à Ponthierville lorsqu'il apprend la révolte des Batetela à Luluabourg.

Sédition de Luluabourg, 4 juillet 1895.

D'anciens soldats batetela de Gongo Lutete avaient pris du service dans la F. P., mais supportaient malaisément les rigueurs de la discipline qui leur était imposée. Le 4 juillet 1895, ils se révoltent, tuent le capitaine Pelzer, blessent Cassart et Lassaux et pillent la station, s'allient avec les Benas Luluas, indigènes des environs et attaquent la mission de Saint-Joseph, que défendaient Cassart et Lassaux, malgré leurs blessures, avec le secours de quelques Zappo-Zap.

Cassart et Lassaux parviennent à se réfugier chez le chef indigène Zappo-Zap, établi à deux kilomètres de la mission, qui refuse bravement de livrer les blancs, au risque d'exposer ses populations à la vindicte des mutins.

La mission, défendue par Zappo-Zap est épargnée, mais la station de l'Etat est pillée. Les Batetela se dirigent alors vers l'Est, et passent le Lubi à Kala-Kafumba, où se trouve en voie de formation : la mission de Mérode Salvator.

Les Pères, avertis à temps de l'arrivée des revoltés, heureusement, peuvent se sauver.

Les mutins sont rejoints, en cet endroit, par un certain nombre de Batetela, venant du Sud ; marchent sur Kaiee, dont Bollen parvient à s'échapper et se portent vers Kabinda.

Cinq blancs, et Lupungu, le chef le plus important de la contrée, s'y trouvent précisément rassemblés. Bollen accompagné de Shaw et Froment, à la tête d'une centaine d'hommes armés de fusils rayés et d'un certain nombre d'auxiliaires de Lupungu s'élancent à la rencontre de l'ennemi. La colonne s'avance jusqu'à qua-

rante kilomètres de Kabinda. Le combat est acharné; mais nos soldats sont écrasés par le nombre et Bollen est tué.

Bossut et Niveleer quittent précipitamment la station avant d'avoir eu le temps de mettre en sûreté les armes et les munitions emmagasinées au poste.

Lupungu fait incendier ses villages pour obliger ses populations à le suivre et les soustraire à l'humiliation de se soumettre aux vainqueurs.

Fromont et Bossut ont pu gagner Lusambo. Shaw sorti de la brousse après le départ des révoltés rentre à la station qu'il s'occupe à réinstaller. Les Batetela continuent leur marche vers Gandu où résident Augustin et De Saegher. Par un courrier rapide parti de Kirundu, Lothaire avait fait envoyer un renfort de deux cents soldats du camp de Kasongo, conduits par le lieutenant Franken et le sergent Langerock, pour aider le lieutenant Augustin, chef du poste du Gandu, à barrer aux révoltés la route du Manyema et le passage du Lomami.

Tandis que De Saegher garde la station, les autres blancs s'avancent jusqu'à douze kilomètres au devant de l'ennemi et lui livrent bataille; mais, le combat mal engagé se termine par un désastre (18 août 1895).

Augustin et Franken, ainsi que le sergent Langerock sont tués au cours de ce combat. De Saegher et Lupungu passent sur la rive droite du Lomami. Lallemand est conduit par les indigènes à Kabinda, où il retrouve Shaw. La plupart des soldats sont tués ou se livrent à l'ennemi.

Lutte contre les Batetela révoltés.

Après ces revers successifs, toutes les populations du Lomami, de l'Imbadi, les Malela, les Tusango, etc., font cause commune avec les révoltés.

* * *

Lothaire était arrivé à Nyangwe et Kasongo, vers la fin du mois d'août 1895, ignorant encore le désastre de Gandu, où Augustin et Franken avaient trouvé la mort.

Il réunit cent soixante-cinq hommes et se dirige vers Gandu, emmenant avec lui le lieutenant Sandrart et le sergent-major De Corte, mais souffrant d'une blessure il est forcé de faire le trajet à dos d'âne.

Il ne tarde pas à être informé que Gandu vient d'être pris et que les troupes de l'Etat ont subi une sanglante défaite à la suite de laquelle les indigènes du Malela, région dont une partie des soldats sont originaires, ont fait cause commune avec ces derniers.

Le commandant Lothaire n'hésite pas, malgré la faiblesse de ses effectifs, à prendre une décision aussi immédiate qu'énergique. Les rebelles disposent de cinq cents fusils Albini et d'environ cinquante mille cartouches, provenant des magasins des diverses stations, qu'ils ont réussi à piller. — Lothaire n'a à leur opposer à ce moment que les cent soixante-cinq fusils Albini, dont sont armés les soldats qu'il a emmenés de Nyangwe. Ce qui rend sa position plus critique encore, c'est qu'il opère dans une région dont les indigènes sont tous dévoués aux rebelles et où il n'est possible de se ravitailler qu'au prix des plus grandes difficultés.

Le 12 septembre, Lothaire arrivé sur les bords du Lomami, en face de Gandu, apprend que les rebelles ont évacué cette position et sont passés sur la rive droite où il se trouve lui-même. Il se porte sans hésiter dans la direction où leur présence lui a été signalée et vers deux heures de l'après-midi prend contact avec eux. Un combat acharné s'engage aussitôt, qui se prolonge jusqu'à six heures du soir. Les soldats de Lothaire restent maîtres du champ de bataille, sur lequel ils campent, après avoir repris vingt-deux Albini à leurs adversaires.

Mais Lothaire, des le début de l'engagement, a été mis

hors de combat par une balle qui lui a traversé la cuisse gauche.

Les fuyards ne peuvent être assez vivement poursuivis et réussissent la nuit suivante à faire repasser le Lomami à leurs femmes et à leurs enfants.

Le lendemain 13 septembre, dès quatre heures du matin, le lieutenant Sandrart tente de s'emparer du camp des rebelles, mais il est surpris et tué d'une balle en pleine poitrine ; ses gens rebroussent chemin.

Encouragés par la mort du blanc, les rebelles s'enhardissent jusqu'à attaquer le camp du commandant, mais leurs assauts sont repoussés et leurs principaux chefs restent sur le terrain.

De Corte a le bras gauche fracassé par une balle. N'ayant plus aucun blanc pour exécuter ses ordres et le seconder dans la conduite de ses troupes, Lothaire croit prudent de battre en retraite. Il fait évacuer, en hamac et sous escorte, De Corte sur Lusuna ; après quoi il ordonne une attaque générale pour tromper l'ennemi sur ses intentions.

Sa feinte a un tel succès que les rebelles s'enfuient en désordre dans toutes les directions ; ce qui permet aux troupes de l'Etat de se replier sans devoir tirer un seul coup de fusil. Les soldats mutinés renoncent à la poursuite de Lothaire qui, porté lui-même en hamac par ses soldats, parvient sans encombre à Lusuna.

Lothaire envoie l'ordre aux blancs commandant les postes et stations de Nyangwe, Kasongo et Kabambare de lui envoyer des renforts immédiats, de façon à éviter, pour la prochaine rencontre, que la mort d'un ou de deux blancs n'empêchât la réussite complète de l'affaire.

Tandis que Lothaire séjourne à Lusuna, Gillain, commissaire du district du Lualaba-Kasaï quitte Lusambo le 5 septembre, à la tête des troupes de l'Etat et arrive le 17 à Gandu. Dès le lendemain de son arrivée et jusqu'au

30 octobre, Gillain tient constamment les révoltés sur le qui-vive par une série d'escarmouches. Le 8 octobre, il ordonne à toutes ses forces de traverser le Lomami. Elles sont divisées en deux colonnes et placées l'une sous le commandement du lieutenant Michaux et l'autre sous celui du lieutenant suédois Swenson. Gillain ne peut accompagner lui-même ses troupes, étant malade et alité.

La colonne Michaux, qui a pris une route différente de celle suivie par Swenson, n'attend pas le signal convenu pour l'attaque et s'engage à fond. Après vingt-cinq minutes de combat, il se trouve complètement entouré et est obligé de céder le terrain, en se repliant en désordre sur le Lomami, abandonnant une grande quantité de bagages.

Mais au moment précis de cette retraite, Swenson s'engage à son tour et après quarante minutes de combat occupe le campement ennemi, reprenant tout ce que la première colonne avait laissé aux mains des rebelles.

Un retour offensif de l'ennemi contre la colonne Swenson n'a aucun succès et donne l'occasion à nos troupes de faire subir aux soldats révoltés, une nouvelle et sanglante défaite.

Parmi les soldats de l'Etat, quarante-deux sont tués et trente-huit blessés. Le sergent Palate est mortellement frappé.

Enfin, le 16 octobre, arrivent les forces de la zone arabe, sous le commandement supérieur de Lothaire. Celui-ci campe en face des ennemis à une lieue de leur position. Les troupes de Lusambo, sous le commandement de Gillain, se trouvent à Gandu sur l'autre rive du fleuve et repassent la nuit le Lomami. Lothaire noue des relations avec Lusambo. Gillain lui envoie Michaux, Swenson, de Besche-Jürgens, Konings et l'armurier Droeven. Lothaire a mille hommes à sa disposition. Le 18 octobre,

une troupe forte de huit cents Albinis, attaque le camp des révoltés.

Avant-garde: capitaine Doorme, sous-lieutenant Spilliaert, sergent De Saghers.

Gros: commandant Michaux, lieutenant Swenson, sous-lieutenant de Besche-Jürgens, sous-lieutenant Konings, docteur Kötz, adjudant Lallemand, sergent Steeman, commis Hoffmann.

Le camp reste sous la garde du lieutenant Middagh, du sous-lieutenant Niclot et de Droeven.

Le camp des révoltés est adossé à la forêt. Les troupes de l'Etat sont fortes de huit cents Albinis, celles des révoltés de six cents Albinis et de trois à quatre cents fusils à piston. A huit heures du matin, Lothaire fait donner l'assaut des défenses que l'ennemi a accumulées dans les bois et les clairières, sur le chemin qui conduit à travers la forêt jusqu'au village où les Batetela ont caché leurs femmes et leur butin. Doorme commande l'avant-garde, sur qui se porte tout l'effort de l'ennemi, les autres troupes ne servant qu'à éviter tout mouvement tournant. Plusieurs fois, les troupes d'avant-garde épuisées doivent être renouvelées.

A deux heures, tous les obstacles sont forcés, les révoltés sont dispersés dans la forêt et le butin fait à Luluabourg, Kabinda et Gandu tombe entre les mains des soldats de l'Etat.

Les Batetela, en déroute complète, se dirigent vers le Sud, à travers la forêt qui borde la rive gauche du Lomami.

Malheureusement, une colonne de quatre blancs, Collet De Lava, Casiman, cinquante soldats réguliers, avec plus de six cents fusils à piston s'efforçant de rejoindre Lothaire, se laisse surprendre. Les révoltés et les indigènes, cachés dans les herbes qui bordent le sentier, les fusillent à bout portant. Les quatre agents sont tués et leur caravane est pillée; les soldats réguliers et irréguliers échappés

au désastre, peuvent atteindre Lusuna, où ils sont ralliés et ramenés par le lieutenant Henry. Descendu de l'Ituri, Henry, dont le terme de service était expiré, était accouru dans le Manyema, à la nouvelle de la révolte de Luluabourg.

Les Batetela avaient repris courage et étaient allés se réunir aux révoltés du Malela et de l'Imbadi.

Le 4 novembre, la colonne Lothaire repasse le Lomami à Gongo Machoffe et, le 6, à midi, attaque les positions défendues par les révoltés du Luluabourg, ceux du Malela, et de l'Imbadi.

L'ennemi, défendant des mamelons boisés admirablement choisis, compte quatre cents Albinis, sept à huit cents fusils à piston, trois à quatre mille archers.

La colonne Lothaire comporte neuf cents hommes et quatorze blancs.

L'attaque de front est conduite par le capitaine Doorme, pendant que le lieutenant Swenson exécute un mouvement de flanc, sur la gauche de l'ennemi.

Toutes les troupes du centre, sous Michaux, et de l'arrière-garde entrent successivement en ligne pour renforcer les troupes d'attaque, à l'exception du peloton Lallemand, envoyé pour tenter une action sur le flanc droit.

A quatre heures, les soldats congolais sont maîtres du champ de bataille et la poursuite de l'ennemi se prolonge jusqu'à la nuit. La déroute des révoltés est complète (8 novembre).

Le lendemain, une colonne de poursuite sous les ordres de Swenson (quatre cents soldats et sept blancs) ne trouve plus de traces des révoltés après une marche rapide de deux jours.

Ils s'étaient dispersés fuyant individuellement vers le Sud.

Vouloir s'obstiner à atteindre leurs débris épars eut été folie. Après avoir laissé le lieutenant de Besche-Jürgens

en poste à Djiggé et l'adjudant Lallemand à Lusuna, Lothaire rentre à Nyangwe et à Kasongo.

Accompagné d'Henry et de la meilleure partie des troupes, il se rend à Kabambare, où il trouve le camp dans un ordre parfait, sous le commandement du capitaine Long.

Lothaire, dont la révolte des Batetela a interrompu les projets d'occupation de Mahagi sur le lac Albert, avait les mains libres. L'expédition au lieu de redescendre sur les Falls et de joindre la route précédemment créée « Falls, Kilinga, Mawambi » devait joindre le poste de Micici, antérieurement installé, et Irumu en traversant la grande forêt équatoriale dans la direction Sud-Nord.

Une dépêche du gouvernement de Bruxelles vint interrompre les préparatifs de l'expédition, en rappelant Lothaire à Boma. Celui-ci devait se justifier de l'arrêt du conseil de guerre, rendu le 15 janvier 1895 à Makala à charge de Stokes.

Nous avons dit que le tribunal d'appel à Boma et le Conseil Supérieur de l'Etat du Congo à Bruxelles approuvèrent complètement le jugement rendu.

Lothaire avait été nommé commissaire général le 1 juillet 1895. Il quitte Boma le 1 mai 1896, après avoir passé plus de quatre années à ce second terme d'Afrique.

* * *

Il entreprend un voyage aux Indes, fin décembre de la même année, et visite Saïgon, Bangkok, Singapour; arrivé à Batavia, il y est l'objet d'une manifestation de sympathie de plus de trois mille personnes.

En août 1897, Lothaire quitte l'armée et devient directeur de la Société anversoise du commerce au Congo.

La même année, les indigènes Budja ayant attaqué

à Dundu-Sana une factorerie appartenant à cette société et tué les deux agents Badart et Gysens, qui l'occupaient, avec quelques soldats d'escorte, massacrent un détachement de la Force Publique, sous le commandement de Ceulemans et Kessels, agents de la même compagnie, envoyé au secours des deux infortunés blancs.

Ces événements avaient eu pour théâtre le bassin de la Dua (Eau noire) branche supérieure de la Mongala. La factorerie de Dundu-Sana était située sur la rivière au Nord-Ouest du confluent de l'Itimbiri.

Pour venger les victimes du double guet-apens des cannibales de la Mongala, le commandant supérieur Fiévez met deux cent cinquante soldats, d'un courage éprouvé, à la disposition de Lothaire.

Celui-ci, secondé par le commandant Doorme, les lieutenants Van de Bossche, De Meulemeester, Moureau et Fabry, se dirige vers le pays des Budja, en faisant observer à sa troupe les précautions les plus grandes pour éviter une surprise.

Au bout de dix jours, la colonne rencontre une clairière et s'y engage.

A peine les soldats ont-ils franchi un espace de vingt-cinq mètres que, de toutes parts, sortent de la fôret d'innombrables Budja, qui bondissent sur la petite colonne; mais les hommes sont sur leurs gardes. Ils exécutent avec une promptitude et une exactitude mathématiques les ordres qui leur ont été donnés; on entend un instant le roulement de la fusillade et l'on voit disparaître aussitôt, comme par enchantement, les assaillants qui laissent sur le terrain un grand nombre des leurs. On ne ramasse pas moins de dix-huit cents boucliers.

A la suite de cette victoire, Lothaire reçoit l'avis que les chefs budja sont disposés à se soumettre [1].

(1) *Histoire Militaire du Congo.*

La paix promise ne dura pas longtemps et l'Etat dut, hélas! organiser encore plusieurs expéditions avant de pouvoir dompter définitivement ces féroces cannibales.

Pendant les deux années qu'il a passées dans le bassin de la Mongala, Lothaire installe les postes de Mobeka, Akula, Mumbia, Dundu-Sana, Limbanza, Budjula, Ndeket, Mandika, Mimbo.

Lothaire rentre en Belgique en mai 1900.

En 1901 il fait au Mayumbe un quatrième voyage dans le but d'inspecter le domaine agricole que possède la Société Agricole de Mayumbe dans cette région et à Congo da Semba.

Lothaire est chevalier de l'Ordre de Léopold et de l'Ordre royal du Lion, décoré de l'Etoile de service et de la Médaille de la campagne arabe.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— Lieutenant-Colonel Bujac. *L'Etat indépendant du Congo*, p. 50.
— *Les victoires de Lothaire.* (Belgique Coloniale, 1895, pp. 50 et 79 (avec carte).
— *Mouvement antiesclavagiste.*
— Chapaux. *Le Congo historique diplomatique*, pp. 185, 441, 627.
— Henry. *De Kirundu au Tanganika.* (Belgique militaire, 1896).
— *Documents relatifs au procès Stokes et aux deux procès Lothaire.* (Mouvement antiesclavagiste, 1896).
— *Congo Belge*, 1899, n° 1

LEROI, GUSTAVE, CHARLES, ALEXANDRE,
né à Namur, le 5 mai 1858, décédé à Mongwa Dirfi, le 15 février 1897.

Capitaine en second au 1r régiment de chasseurs à pied, adjoint d'Etat-Major.

Fait un premier séjour au Congo, du 6 avril 1892 au 15 octobre 1895, comme secrétaire général du gouvernement local à Boma.

Cliché de l'ouvrage de M. Jenssen Tusch, *Skandinaver i Congo.*

Il repart pour l'Afrique, le 19 juin 1896, avec le grade de commissaire général, et est désigné pour l'expédition Dhanis, chargée d'aller occuper les territoires que l'Angleterre a cédés à bail à l'Etat, dans l'enclave de Lado (Expédition du Nil).

Dhanis investit Leroi du commandement de l'avant-garde.

Accompagné du sous-lieutenant Verhellen et d'une escorte de trente-quatre soldats tanganika, le commissaire général quitte les Falls au mois de septembre 1896, remonte l'Aruwimi en steamer jusqu'à Yambuya, puis, en pirogue jusqu'à Avakubi, où

il rencontre le capitaine Julien à la tête d'une compagnie de Haoussa. A Avakubi, il abandonne la voie fluviale et se dirige par terre vers Kilonga-Longa (Mawambi), d'où il gagne successivement Irumu, Kavali sur le lac Albert-Edouard, et enfin Ufunia, sur la rivière Duki, où il est rejoint par le Dr Vedy et soixante brancardiers, Tagon et soixante-huit Tanganika, Closset et soixante-dix artilleurs bakussu ; à Andemobe, plus au Nord la jonction s'opère avec le premier bataillon de l'avant-garde. Celle-ci se composait en tout de trois bataillons, forts chacun de mille hommes et mis en marche dès leur formation.

Le capitaine Mathieu se trouve à la tête du premier bataillon, le capitaine Julien prend le commandement du deuxième et, enfin, le troisième est confié au capitaine Doorme.

Le gros des troupes suit sous les ordres du baron Dhanis.

Recrutés presque exclusivement dans le Manyema et les territoires qui avoisinent l'ancien centre de la puissance esclavagiste, ces soldats avaient été instruits en moins de trois mois, aussi étaient-ils loin d'offrir les garanties de discipline que présentent les compagnies régulières de la F. P.

Arrivé à Andemobe, Mathieu, n'ayant pas réussi à découvrir la route qu'il avait mission de suivre, s'était donné la mort dans un accès de fièvre chaude (3 janvier 1897).

Pendant que le malheureux officier opérait son voyage de reconnaissance, les quatre compagnies du premier bataillon se trouvaient déjà réunies à Andemobe.

En présence de ce fâcheux événement, prélude de la catastrophe terrible qui se préparait, Leroi assume le commandement du premier bataillon et donne l'ordre à Spelier de prendre la tête de l'avant-garde avec Bricourt

et la troisième compagnie, et de l'attendre à Tamara au Nord. Spelier met neuf jours à faire ce trajet. Leroi l'y rejoint vers la fin de janvier, par la forêt tropicale, avec son escorte de soixante-seize soldats, sous les ordres de Verhellen, le Dr Vedy et ses brancardiers, et de plus, la première compagnie commandée par Melen et le Turc Inver.

La deuxième compagnie suit à un jour d'intervalle avec Tagon, Closset et ses artilleurs. Andrianne les rejoint presque en même temps avec les Bangala.

A Tamara, Leroi aidé de Spelier établit un pont sur le Kibali et entoure ce travail d'un ouvrage de fortification pour en assurer la défense.

Après avoir confié la garde de Tamara à cinquante Bakussu, commandés par un 1r sergent elmina, le chef de l'avant-garde se transporte vers le Nord et atteint les rives de l'Obi, affluent de l'Uele.

Nous ne pouvons nous empêcher de reproduire les lignes suivantes qui donnent une idée très exacte des difficultés rencontrées au cours de cette terrible marche.

« Quand on connaît les relations que Stanley a laissées de ses » deux traversées de la forêt équatoriale en 1876, avec Tippo-Tip, » en 1887, à la tête de l'expédition de secours d'Emin Pacha, » on peut mesurer toute la témérité avec laquelle s'engagea par un » pareil chemin, à travers l'inconnu, sans avoir préparé ses étapes » et sans réserves de vivres, toute une armée de soldats noirs » n'ayant de la discipline qu'une idée assez vague, et commandée » par des Européens en nombre insuffisant. Pendant trois mois, » ce fut la répétition de la marche de Stanley dans la forêt sans » soleil et sans route, parfois inextricable, où les bataillons se » frayaient un passage à coups de hache et où les hommes étaient » souvent privés d'eau et mouraient de faim. Mais Stanley n'avait » à diriger que quatre cents porteurs dociles, tandis que, cette fois, » il s'agissait de milliers de soldats indisciplinés, parmi lesquels

» plusieurs bataillons de Batetela, de ces mêmes Batetela qui deux » années auparavant s'étaient révoltés contre l'autorité de l'Etat, » après l'exécution militaire de leur chef Gongo Lutete (1895). » Les rares populations de la région se montrèrent hostiles, refu- » sèrent de vendre des vivres, de fournir des porteurs et des » guides.

» Forcés de pourvoir à la nourriture de leurs hommes, les » officiers se virent à chaque moment obligés de livrer des com- » bats et de prendre de force ce qu'on leur refusait de bonne » grâce.

» C'est dans ces conditions désastreuses que l'avant-garde arriva » près du village de Dirfi, à la frontière Nord-Est de l'Etat, » le 12 février 1897 (1). »

Leroi s'arrête à Barranga (2) et se remet en marche le surlendemain (14 février).

Dans la soirée éclate la révolte des Batetela et des Bakussu. Les soldats de Tagon et Andrianne, qui composent l'arrière-garde, en donnent le signal en massacrant leurs chefs. Après ce double assassinat, les mutins se hâtent de rejoindre la colonne du commissaire général et font dans ce but une marche forcée pendant toute la nuit.

La troupe de Leroi qui est partie vers cinq heures et demie du matin est malheureusement atteinte vers sept heures, par les révoltés au moment où la halte du déjeuner vient d'être commandée. Melen, aperçu à l'arrière-

(1) *L'État Indépendant du Congo*, par A. J. Wauters, p. 78.

(2) Village situé sur la ligne de faîte qui sépare le bassin du Congo de celui du Nil à la source d'un des affluents supérieurs de gauche de la rivière Yeï, l'un des tributaires du Bahr-el-Ghazal. Un poste de l'Etat y fut fondé par les officiers de l'expédition Van Kerckhoven. Dans le voisinage de Dirfi se trouvent deux autres postes frontières: Magora au Sud-Ouest et Ganda au Est-Sud-Est.

garde, par les mutins est mis en joue et tombe foudroyé.

Au bruit de la fusillade, Inver fait sonner le rassemblement, croyant à une attaque des indigènes, mais ses soldats, des Bakussu en majorité, mettent bas les armes à la voix de leur chef Amondalah. Se voyant trahi, Inver cherche son salut dans la fuite, mais s'égare dans un marais et est frappé d'une balle dans la tête.

Au camp du commissaire général, c'est une véritable surprise. Leroi finissait de déjeuner lorsque il entend tout à coup siffler des balles à ses oreilles. Ses hommes après avoir formé les faisceaux s'étaient répandus dans la brousse. Sans perdre son sang-froid, Leroi se prépare à la défense, mais les soldats, pris d'une irrésistible panique, au lieu de rallier leurs chefs se répandent de tous côtés. La situation devenant de plus en plus critique, Leroi trahi et abandonné, n'a plus qu'un espoir: échapper aux balles des mutins, en s'élançant vers l'Ouest. Hélas! sa résolution tardive ne peut plus le sauver. Les révoltés se mettent à sa poursuite et tentent d'abord de le prendre vivant, pour lui infliger les pires tortures. Successivement trois des plus déterminés coquins de la bande essaient de s'emparer de sa personne; mais Leroi, armé seulement de son revolver, brûle la cervelle à chacun d'eux. Voyant tomber trois des leurs, les autres bandits prennent dès lors leur malheureux chef comme cible et Leroi atteint d'une balle à la nuque, rend le dernier soupir.

Il est dépouillé de ses vêtements et Amondalah, le chef des revoltés, se pare aussitôt de cet horrible trophée.

L'infortuné commissaire général lâchement assassiné à Mongwa Dirfi le 15 février 1897, était capitaine commandant adjoint d'Etat-Major au 1r régiment de chasseurs à pied, chevalier de l'Ordre royal du Lion et décoré de l'Etoile de service.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— *L'Expédition Dhanis*, d'après le récit du lieutenant Verhellen. (Mouvement antiesclavagiste, 1897, p. 163).
— *Mouvement géographique*, 1903, p. 189.

DE LA KÉTHULLE DE RYHOVE,

CHARLES, EMMANUEL, EUGÈNE, MARIE, GHISLAIN,

né à Louvain le 6 décembre 1865, décédé à Bockryck (Limbourg belge) le 14 janvier 1903.

Lieutenant au régiment des carabiniers, il part pour le Congo le 18 décembre 1890, en qualité de lieutenant de la force publique et est adjoint au commissaire du district du Stanley Pool.

Attaché à l'expédition du Haut-Uele, au mois d'août 1891, de la Kéthulle arrive à Bomokandi le 20 novembre de la même année et reçoit de Van Kerckhoven l'ordre de se rendre chez le sultan Rafaï et d'explorer le pays au Nord du Bomu.

Le 17 février 1892, il quitte l'île de Zokelé, près de Bomokandi et descend l'Uele en pirogue jusqu'à la Bima.

Le 26 février, il atteint Djabir, où le docteur Van Campenhout, chef de la station, lui fournit les moyens de continuer sa route vers Yakoma, avec Bukwa, chef des Bokassi.

Remontant le Bomu, de la Kéthulle va rejoindre le commandant G. Le Marinel à Likassa, après avoir contourné les chutes Hanssens, par voie de terre, à Oangou.

DE LA KÉTHULLE DE RYHOVE, Charles.

(Cliché de la *Belgique coloniale*).

Le Marinel et de la Kéthulle se rendent en deux jours à Bangasso en passant près du confluent du Bali; et se portent vers l'embouchure du Shinko.

A Kende-Kengo, de la Kéthulle se dirige par terre chez les chefs Bandjia Sima et M'Bonïe. Il atteint les chutes de N'Gufuru le 4 avril : les pirogues remises à l'eau au-delà des chutes, il arrive à Sandu, au confluent du Shinko, après deux jours de navigation (4° 49' 30 de latitude nord et 24° 5' de longitude).

Les peuples riverains sont des Sakara et des Bandjia.

Le sultan Rafaï se rend à Sandu, au devant des voyageurs.

De la Kéthulle avec son escorte de dix-huit hommes, accompagne le sultan à la future résidence. Il y admire la parfaite tenue des troupes du sultan. Rafaï, village de vingt-cinq mille âmes, comprend la zériba fortifiée du sultan. Celui-ci, ainsi que Sémio et Djabir, a adopté la religion musulmane, parce que leur pays a été soumis à la domination égyptienne et a de fréquents rapports avec Zibber, Idris et les trafiquants arabes du Wadaï et du Chad. Rafaï fait sa soumission à l'Etat et signe un traité d'alliance; il y voit une protection contre de nouvelles attaques des Madhistes. Rafaï exerce son autorité sur les Bandjia installés entre le Bomu, l'Uara-Babado et le Shinko, et sur les chefs Abanda établis au nord du Babado, ainsi que sur certains chefs Sakara.

Pour occuper ce vaste territoire, de la Kéthulle fonde avec l'aide du lieutenant Stroobant (qui a été mis à sa disposition avec vingt hommes, par le commandant Hanolet), le poste de Sandu, au confluent du Bomu et du Shinko, et celui de Darbaki, au confluent des rivières N'Gana et Atangon, affluent de droite du Shinko. De plus, de la Kéthulle installe une résidence de l'Etat à proximité de la zériba Rafaï et un poste à Dinda, au con-

fluent du Bomu et de l'Uara, pour contenir les Akaré, établis sur la rive gauche de l'Uara.

Ensuite de la Kéthulle se rend, le 9 mai 1892, à Sémio. Au-delà de l'Uara, le pays est occupé par la population akaré, de race inférieure. Il arrive le 14 mai au poste de Sémio, fondé par Milz, et y reçoit des émissaires du sultan Sassa, qui sollicite sa visite.

A son retour à Rafaï (30 mai), de la Kéthulle reçoit la visite de plusieurs chefs abanda et kreisch, peuples habitant au Nord du Babado, et conclut avec eux des traités, les plaçant sous le protectorat de l'Etat. Il établit des postes provisoires dans leur pays.

En octobre 1892, le drapeau de l'Etat flotte donc:

dans le territoire bandjia: à la résidence de Rafaï et aux postes de Sandu, Darbaki et Dinda;

dans le pays Abanda: chez les chefs Sango, Yanguba, Zwarra et Yangon;

dans le pays kreisch: chez les chefs Bandassi, Alewali, Renogo, Kerenguegui et Méréké.

Le domaine de l'Etat s'étend donc au Nord jusqu'au 8° de latitude nord.

En décembre 1892, de la Kéthulle se rend avec une forte troupe fournie par Rafaï, et en compagnie de ce dernier, vers le Nord-Ouest. Il atteint Adio, sur le Shinko, qu'il traverse, puis la rivière Taketiri. Le 19 décembre il arrive à Darbaki sur la N'Gana, et y reçoit la soumission de nouveaux chefs sakara.

Après avoir passé la rivière Bongou et le village de Depala, il campe à la rivière Yambara, affluent de l'Abangu. Ce pays est dévasté par les bandes de Zibber, marchand soudanais, opérant dans le Dar-Fertit, le Bahr-el-Ghazal et le Dar-Banda.

Longeant l'Abangu, l'expédition se dirige vers le Nord-Est, par un pays inexploré et franchit la ligne de partage des eaux de la N'Gana et du Shinko, pour atteindre les

rivières Kubu, Banzengo et Dinga, affluents du Shinko. Puis, elle traverse la Wamma et le Tatara et campe sur la rivière Culima.

Le 29, de la Kéthulle arrive à proximité de Yangou où le chef lui fait un accueil très cordial. Plusieurs chefs Abanda se joignent à l'expédition. De la Kéthulle envoie des émissaires aux chefs vidra.

Achmet Curun, chef de Katuaka, et Hesseim, chef d'Hoffrah-en-Nahas, lui dépêchent des délégués.

Se dirigeant vers le Bali, l'expédition traverse la Genza, et trois affluents du Tatara. Au pays des Aja, de la Kéthulle apprend que les Vidra établissent des embuscades. Il marche vers l'Ouest-Nord-Ouest, traversant de nombreux affluents du Tatara, puis passe à gué cette dernière rivière.

Etant entré dans le bassin du Bali, il reconnait cinq affluents et arrive au village de Baraka, abandonné et incendié par les Vidra. Une attaque des Vidra est repoussée. Ce peuple absolument primitif et anthropophage évite tout contact avec les étrangers.

Le Bali est passé à gué ; et la caravane arrive le 11 janvier 1893 à Songo, village également détruit par ses habitants. Un poste y est établi.

De la Kéthulle se proposait de visiter le Sabanga et le Kotto supérieur, lorsqu'il reçoit la visite du commandant Balat, chef du territoire Ubangi-Bomu, qui lui exprime l'intention d'entreprendre lui-même l'exploration projetée. De la Kéthulle, arrivé aux confins du Darfour, retourne donc à Rafaï le 7 avril et durant le projet du retour rencontre dans le pays des Aja, le cheik Fekhi-Ibrahim, trafiquant arabe du Wadaï, envoyé du Sultan Yusef. Ces Arabes venaient régulièrement acheter de l'ivoire et des esclaves pour les marchés du Wadaï et du Bornou.

* * *

De février à juin 1893, de la Kéthulle fait avec le commandant Nilis, une excursion dans le Nord. Ils quittent Rafaï le 8 février et traversent successivement les rivières Karanbago, Makoro, N'Goli, Bendan, N'Dimo, Bagué, M'Bali, Sué, Kaya, Soumangué, Logo, N'Doro, N'Goussu et Ingaïa, affluents du Shinko, puis divers affluents du Woworro, enfin cette rivière elle-même.

Après trente-deux heures de marche, l'expédition atteint le village important de Sango où quelques chefs gabou se présentent.

Marchant vers le Nord, elle atteint après huit jours de marche la zériba Capsul, puis passe le Shinko (Kpakpe, ou Paperweer de Junker) pour gagner la zériba Bandasi, par environ 7° de latitude nord. Au cours de ce trajet elle traverse de nombreux affluents du Woworro et du Shinko. La zériba Capsul est située dans un entonnoir de montagnes ayant une élévation moyenne de cinq cents mètres.

En quittant Bandasi vers le Nord-Nord-Ouest, l'expédition traverse, entre le M'Boulou et le Koto, un vaste plateau et une plaine herbeuse, puis passe dans le bassin du Koto en vue des monts Gatta (environ six cents mètres), qu'elle franchit pour rencontrer le Vua, affluent de l'Abangu. Enfin elle pénètre dans le bassin de l'Ada, sous-affluent du Nil. L'Ada constitue le cours supérieur du Bahr-el-Arab. Un poste y est établi à trois lieues au sud, à Katuaka par 8°48 de latitude, c'est-à-dire à six cent cinquante kilomètres en ligne droite de Djabir. Cette contrée n'a jamais été explorée.

Le chef Achmet Curim, a arboré le drapeau de l'Etat que de la Kéthulle lui a remis quelques mois auparavant. Ici l'élément arabe domine.

Au nord de Katuaka se développent les monts Kaïa et Gawaga et au loin les monts Merdjéné, ces derniers offrant une altitude de neuf cents mètres.

Au mois de juin 1893, de la Kéthulle retourne auprès du sultan Rafaï et se rend de là par Dinda et le pays des Bandjia, à Djabir. En cours de route il franchit la rivière Dangou et le Gangou, affluent du Bili, ainsi que cette dernière rivière. Le 16 juillet, il arrive à Djabir.

De la Kéthulle résume comme suit son impression sur le pays où il a séjourné :

« Je garderai de mon séjour chez Rafaï l'un des meil-
» leurs souvenirs de ma vie. Je m'étais attaché à son
» peuple et à son pays et je conserve pour tous ces noirs
» enfants de l'Afrique une estime et une sympathie pro-
» fondes.

» Accompagné de mes excellents camarades, Hecq et
» Jacquemin, suivis de mes soldats et du personnel de
» la station, je passai devant le front des troupes; les
» soldats présentèrent les armes et les drapeaux bleus
» étoilés d'or s'inclinèrent à notre passage.

» Lorsque le sultan me donna la dernière aubade, en
» me souhaitant un heureux retour en Europe, je vis bril-
» ler des larmes dans ses yeux; mes larmes étaient aussi
» montées de mon cœur à mes paupières et je sentais
» que mon émotion était partagée par tout ce monde dont
» j'étais l'ami, et que tous ces cœurs, ces braves cœurs
» battaient à l'unisson du mien. »

De la Kéthulle rentre en Europe le 16 novembre 1894, mais repart le 6 novembre 1895, comme commissaire du district des Bangala.

Elevé au grade de commissaire général, de la Kéthulle s'embarque une troisième fois le 6 juin 1898, pour prendre le commandement le camp d'Umangi.

Pendant ce séjour, il vole au secours des Belges cernés par les Budja.

Rentré en Europe le 26 juin 1901, il meurt à Bockryck le 14 janvier 1903.

De la Kéthulle était capitaine-commandant au régiment

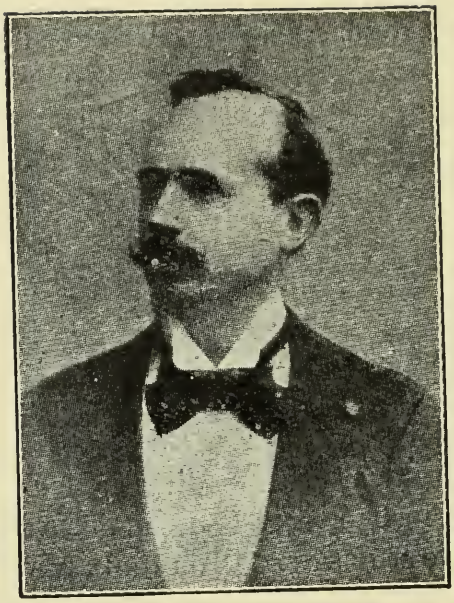
des grenadiers, chevalier de l'Ordre royal du Lion et décoré de l'Etoile de service.

PUBLICATIONS:

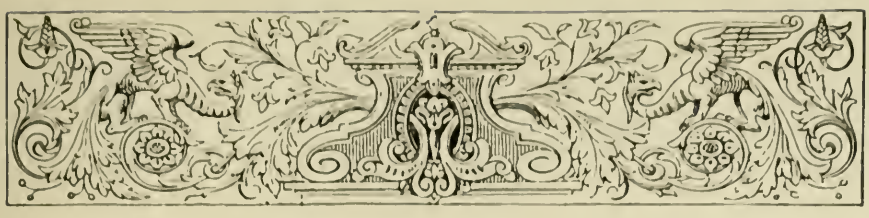
— *Le pays des Niams-Niams.* Conférence faite à la Société royale de Géographie d'Anvers. Bulletin, t. XXI, p. 141.
— *Deux années de séjour chez le sultan Rafaï.* (Bulletin de la Société belge de Géographie, 1895, p. 397).
— *De l'Uele à la frontière du Darfour.* (Mouvement géographique, 1894, p. 101).
— *Le Sultanat de Rafaï.* (Congo illustré, 1895, p. 149).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— Wauters. *L'Etat Indépendant du Congo,* pp. 74, 75, 82, 343.
— Chapaux. *Le Congo historique diplomatique.*
— *Mouvement géographique,* 1894, p. 101 et 1903, p. 33.
— *Les explorations Nilis et de la Kéthulle.* Observations G. Lemarinel, Roget et Purdy.
— *Congo illustré,* 1895, p. 65.



BOLLE, Arthur.



BOLLE, ARTHUR, JOSEPH, GHISLAIN,
né à Villers-Potterie le 3 novembre 1862.

Géomètre du cadastre.

Part une première fois pour le Congo en mai 1887. Il est nommé conservateur des titres fonciers le 3 janvier 1888 et organise le service du cadastre de l'Etat.

Lève le cours des rivières du Mayumbe : Lukula, Lubuzi et Shiloango, et dresse un itinéraire côté du confluent de la Lukula et du Shiloango jusqu'à Boma.

Il rentre en Europe en juin 1890, et est nommé chef de bureau à l'administration centrale.

Pendant son deuxième séjour en Afrique, de 1891 à août 1893, il remplit les fonctions de directeur des finances, et organise la perception des droits d'entrée fixés par le protocole de Lisbonne du 8 avril 1892.

Il ramène à la côte orientale un contingent de Zanzibarites.

A sa rentrée en Europe il est nommé chef de division à l'administration centrale.

Bolle retourne au Congo le 6 juillet 1894, comme directeur

général des transports, des travaux publics et de la marine et crée les stations de Lufu, Kimpese et Tumba. Fait un voyage d'inspection pour le département des Finances jusqu'à Coquilhatville.

Est promu sous-directeur de l'administration centrale du département des Finances.

Le 6 mai 1898, Bolle repart une quatrième fois, comme commissaire général du district du lac Léopold II et remonte, en 1898, le Kiri et le Pasha; il reconnaît l'hinterland est du lac Léopold, compris entre la Lukenie et le Kiri.

Il rentre en Belgique en 1899 et est nommé directeur à l'administration centrale du département des Finances.

Il est chevalier de l'Ordre de Léopold, officier de l'Ordre royal du Lion et décoré de l'Etoile de service à trois raies.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE :

— Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique*, p. 630.

VAN DORPE, JULES, LÉOPOLD,

né à Deynze le 12 novembre 1856, décédé à Menton le 30 décembre 1902.

S'engage au 3e régiment de chasseurs à pied en 1872 et est nommé sous-lieutenant en 1882, lieutenant en 1885.

Lieutenant adjoint d'État-Major au 14e de ligne, il part pour le Congo le 15 avril 1888 comme capitaine de la F. P. et commissaire de district de deuxième classe.

Commissaire du district de Lukungu, en 1890, il organise un service de recrutement de porteurs entre Matadi et Stanley-Pool.

Van Dorpe rentre en Europe le 6 juin 1891, mais retourne en Afrique dès le 6 novembre 1891. Il réside à Matadi, où il occupe les fonctions de commissaire de district de première classe.

Revenu en Belgique le 16 septembre 1894, il donne, dans le courant de l'année 1895, des conférences de propagande africaine à Bruxelles, Bruges, Saint-Nicolas, Anvers, Lierre, Gand, Diest et Uccle.

Le 6 juin 1895, Van Dorpe reprend une troisième fois le

chemin de la terre africaine qui exerce sur lui une attraction magique. Il est investi du haut grade de commandant en chef de la F. P. et remplit ces fonctions jusqu'au 12 juin 1898, date de son retour en Belgique.

Nommé commissaire général du district des cataractes, Van Dorpe fait un dernier séjour au Congo de 1898 à 1901.

Il meurt à Menton le 30 décembre 1902.

Van Dorpe était capitaine-commandant adjoint d'État-Major au 8e de ligne, chevalier de l'Ordre de Léopold et de l'Étoile africaine, officier de l'Ordre royal du Lion, décoré de l'Étoile de service et de la Croix militaire de deuxième classe.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE :

— Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique*, p. 182, 435, 623.

FOULON, FÉLIX, JOSEPH,

né à Vyle-Tharoul (Liége) le 14 mars 1864.

Lieutenant au 1er régiment de ligne à Gand.

Il part pour le Congo le 3 septembre 1890 et est désigné, à son arrivée à Boma, pour être attaché au commissaire de district du Stanley-Pool, l'ingénieur Van den Bogaerde.

Le 28 octobre 1891, il accompagne l'expédition Van Kerckhoven vers le Haut-Nil jusqu'à Niangara (Haut-Uele) et est chargé d'une mission dans le Bahr-el-Ghazal le 1 mars 1892.

Les Français ayant pour objectif l'occupation de la vallée du Bomu, assurée à l'Etat par des traités conclus avec Semio et Rafaï, nourrissaient le projet de se porter vers Lado. Dans le but de les contraindre à remonter vers le Nord-Est et vers le pays des Kreisch, Foulon est chargé de négocier des traités avec les sultans Sassa et Tombura et d'obtenir le protectorat sur les populations environnant Dem Zeber. Le jeune officier belge a pour instruction de n'abandonner son poste qu'en cas d'absolue nécessité et de tâcher de se fixer à Meshra er Rek, sur le Bahr-el-Ghazal, pour contester aux Français la possession des pays Dinkas et Bongos.

Pour exécuter cette périlleuse mission Foulon ne dispose que d'une escorte de six soldats réguliers !

Il quitte Niangara en mars 1892 et se rend d'abord chez Semio. Le 1 mai, il se porte vers le Nord avec cent quatre-vingts porteurs, suivant sensiblement la route de Junker et obtenant la soumission des chefs indigènes. Ayant atteint Dem Zeber, l'ancien chef-lieu de la province du Bahr-el-Ghazal, il se dirigeait vers Meshra er Rek, lorsqu'au moment d'atteindre cette ville il est abandonné par ses porteurs et forcé de se replier jusque chez le sultan Semio.

En octobre de la même année, il entame des négociations avec Sassa, dans l'espoir d'obtenir son aide pour s'avancer jusqu'à Meshra er Rek. A ce moment, il conclut des traités avec les sultans Inidzignino, Mopoïe et Tombura, mais reçoit ordre de revenir sur ses pas et rentre à Djabir le 15 mars 1895, par suite du traité franco-congolais qui assurait à la France la possession de tous les territoires au nord du Bomu.

Foulon prend le commandement de la zone Rubi-Uele et revient en Europe le 27 février 1896.

Il repart pour l'Afrique le 6 novembre 1897 et est désigné pour commander le district du Kwango-Oriental.

Il rentre en Belgique le 2 novembre 1899.

Au cours de sa carrière africaine, Foulon a obtenu le grade de capitaine le 6 août 1892; de capitaine commandant de deuxième classe le 1r juin 1894; de commissaire de district de première classe le 1r novembre 1895 et enfin celui de commissaire général le 1r mars 1899.

Il est capitaine commandant d'infanterie (en retraite pour infirmités contractées au Congo), chevalier de l'Ordre royal du Lion et décoré de l'Etoile de service à deux raies.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE:

— *Indépendance belge*, 26 mai 1904.

VERSTRAETEN, ANTOINE, LÉON, MARIE, CORNEILLE,

né à Malines le 3 mai 1863.

Sous-lieutenant au régiment des carabiniers, il part pour le Congo le 6 décembre 1891, et est désigné pour l'expédition du Haut-Uele. Il commande la zone Uele-Makua et crée le poste Assanga-Popo sur la rivière Bomokandi, à trois journées de marche au sud de Niangara, poste qui a été supprimé peu de temps après, pour des raisons politiques.

Durant la dernière année de son séjour, Verstraeten crée et commande le poste de Poko établi sur le Bomokandi, pour parer aux incursions des Madhistes, signalés comme venant de l'Est et des Arabes venant du Sud.

Verstraeten rentre en Europe le 28 janvier 1895, mais repart le 6 juillet de la même année pour prendre le commandement de la zone du Rubi-Uele. Pendant ce séjour, il fonde les postes de Buta (point terminus de navigation de l'Itimbiri) et Libokwa sur la Bima ; ouvrant ainsi une nouvelle voie de communication Buta-Libokwa-Bomokandi.

Il revient en Belgique le 30 avril 1897, mais retourne

une troisième fois en Afrique, le 6 avril 1898, comme commissaire intérimaire de l'Uele.

Il ouvre une nouvelle route des caravanes entre le point terminus de navigation de l'Itimbiri et Niangara sur l'Uele-Makua. A cet effet, il fonde le poste de Zobia mettant ainsi en communication et reliant les postes : Buta-Zobia-Poko et Niangara.

Verstraeten est nommé commissaire général du district de Uele, le 7 août 1899.

Au commencement de 1900, les Azandé s'étant révoltés et les différentes voies de transport étant sérieusement menacées, une opération de guerre avait été décidée contre le sultan Enguetra et ses vassaux. C'est au capitaine Verstraeten qu'est dévolu le soin de la mener à bonne fin.

Les tribus azandé et ababua sont les plus sauvages, les plus hardies, les plus rebelles de l'Etat. Se battant par amour de la guerre, elles ne se résignent pas aux travaux qu'on leur impose. Répandues dans une région où l'Etat a des postes très importants à ravitailler, il était nécessaire que ces tribus aidassent à assurer les communications et les transports.

Verstraeten organise son expédition dans le courant de février 1900 ; le 21 février, la colonne, forte de deux cent quatre-vingts soldats, est concentrée au poste d'Enguetra.

« En février-mars 1900, dit la *Belgique militaire* (1), Ver-
» straeten écrase les féroces Azandé révoltés. Verstraeten a sous ses
» ordres quatre sous-lieutenants: Tilkens, Hutereau, Lespagnard,
» Landeghem, ainsi qu'un médecin italien Casalini. Pendant neuf
» jours et neuf nuits, ils combattent contre des ennemis invi-
» sibles. Il faut avancer dans la forêt en demeurant constamment
» en carré. Au centre, se trouvent les bagages et la tente du
» commandant, derrière le centre de chaque face du carré les

(1) *Belgique militaire*, 1902, n° 1597.

» tentes des chefs de pelotons et, à quelques pas en avant des » côtés du carré, un cercle pour ainsi dire ininterrompu de sen- » tinelles.

» Les attaques des Azandé sont imprévues, foudroyantes. Brus » quement ils assaillent les faces du carré en faisant de nombreuses » victimes. Parfois, après une fusillade nourrie, on les croit en » retraite et leurs projectiles, passant en travers les feuilles, frappent » de mort une sentinelle. Ils ne cessent de rôder à la faveur des » ténèbres autour du carré expéditionnaire, si près que le commandant » Verstraeten les entend répéter ses propres commandements et » le railler et le menacer. C'est hors de la forêt que Verstraeten » et ses hommes parviennent, en une lutte acharnée, à abattre » ces redoutables ennemis. »

Verstraeten rentre en Belgique le 24 avril 1901.

Il est actuellement capitaine commandant au régiment des carabiniers, chevalier de l'Ordre royal du Lion, décoré de l'Etoile de service à deux raies et de la Croix militaire de deuxième classe.

PUBLICATIONS :

— *Les communications avec l'Uele.* (Belgique coloniale du 23 août 1895 p. 416).

— *Nouvelle route entre Ibembo et le Haut-Uele.* (Belgique coloniale du 25 octobre 1896, p. 517).

— *Le pierre à chaux.* (Belgique coloniale du 15 novembre 1896).

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE :

— *Histoire militaire du Congo.* A. Le Jeune, pp. 209 et suivantes.

HENRY, JEAN, BAPTISTE, JOSUÉ,
né à Bohan sur Semois, le 16 décembre 1869.

Engagé à l'âge de quinze ans au 2e régiment de chasseurs à pied, il passe successivement par les grades de caporal et de sergent avant d'entrer au cours central, puis, à l'école militaire, où il est admis le 2 décembre 1889.

Nommé sous-lieutenant au 2e régiment de chasseurs à pied, le 14 décembre 1891, Henry s'engage au service de l'Etat Indépendant du Congo, le 6 octobre 1892, comme sous-lieutenant de la Force Publique.

Il réside d'abord à Boma.

Campagne Arabe.

Lors des premiers événements arabes, Henry est, à sa demande, désigné pour le camp de Basoko. Parti de Léopoldville le 26 avril 1893, il débarque à Bumba pour y attendre le passage d'un bateau qui le conduira à sa destination. Mais, le 18 mai, il apprend que la station des Falls est menacée d'une attaque par les Arabes. Il part aussitôt en

HENRY, Jean.

allège avec le sergent Jacob et un chargement de cartouches. Il arrive à Basoko juste à temps pour s'embarquer à bord de la *Princesse Clémentine*, avec l'inspecteur d'Etat Fivé et le commandant Daenen, en destination des Stanley-Falls.

En cours de route il prend part, sous les ordres de Fivé, à diverses opérations militaires, dont la principale est le combat de la Romée, livré le 23 mai 1893, suivi de la prise de l'importante ville arabe de même nom.

Le 1 juin 1893, Henry avec le brave sergent Rue et cinquante soldats quittent Falls, par ordre de Fivé, pour opérer une reconnaissance ayant pour but la découverte du camp arabe, formé par les anciens résidents d'Isanghi, de Chibu et de la Romée, et que l'on soupçonnait être établi entre le Lomami et le Congo. Eventuellement, il devait coopérer aux opérations que le capitaine Marek, parti de Kayumbo, sur le Lomami, à la tête d'un fort détachement de troupes, devait entreprendre contre ce camp. Henry surprend la position ennemie à la fin de la journée et l'attaque avec une telle impétuosité, que les Arabes, croyant avoir devant eux des forces considérables, s'enfuient en désordre, les derniers massacrant les premiers pour sortir plus vite. Henry, à la suite de ces événements, est porté à l'ordre du jour par son chef.

Le jeune sous-lieutenant part des Falls le 28 juin 1893 pour faire, sous les ordres des commandants Ponthier et Lothaire, la campagne de Kirundu contre Kibonghé. Il prend part aux combats de Kewe, de Kissubi, de Bamanga, à la prise de Kirundu, à la prise du camp de Mohamed Turki, aux combats de Kima-Kima et d'Utia-Motungu, respectivement les 1, 2, 3, 8, 9, 10 juillet et 6 août 1893.

* * *

A la fin de l'année 1893 les Arabes du Manyema ayant repris l'offensive, Dhanis, privé de deux de ses adjoints: Ponthier et de Heusch tués à l'ennemi, était tenu en échec par les forces considérables de Rumaliza.

Dans une conjoncture aussi alarmante, Dhanis envoie un appel pressant à Lothaire: celui-ci n'hésite pas, se met immédiatement en marche avec trois cents soldats, trouve à Kirundu Henry, qui lui propose de l'accompagner, Le 8 janvier 1894 tous deux font à Bena M'Soa leur jonction avec le chef de la campagne du Manyema. Dhanis remet à Lothaire le commandement des troupes.

Henry, à qui Lothaire confie le poste difficile et périlleux de chef de l'avant-garde, a relaté dans une brochure intitulée *De Kirundu au Tanganika* toutes les péripéties de cette mémorable expédition: l'écrasement à Bena Kalonda des forces de Rumaliza, la poursuite du fameux potentat arabe, la prise de Kabambare et de Songhera, la marche pénible de nos troupes jusqu'au Tanganika et enfin la capture des principaux chefs ennemis (1).

La part prise par Henry à ces derniers événements aurait déja suffi à mettre en relief sa brillante carrière africaine; mais une destinée plus glorieuse lui était réservée et dès lors nous allons retrouver son nom mêlé aux principaux épisodes de l'histoire militaire du Congo.

Expédition de l'Ituri.

Nommé lieutenant de la F. P., le 1er janvier 1904, Henry accompagne le commandant Lothaire dans son expédition vers l'Ituri, organisée dans le but d'occuper toute la partie orientale de l'Etat et de s'emparer de Kibonghé, qui avait échappé au désastre de Kirundu. Lothaire remet derechef à son adjoint le commandement de l'avant-garde. Henry profite de sa nouvelle situation pour fonder les

(1) Voir notice Lothaire.

postes de base de l'expédition, pour parcourir, en tous sens, la vaste contrée qui s'étend de Kirundu au Mont Ruwenzori. Cette contrée n'avait encore été traversée que par Emin Pacha (1) jusque Kinéna. Il en dresse une carte très complète.

C'est au cours de cette expédition, qu'Henry s'empare, à la Lindi, de Kibonghé, le redoutable chef arabe, qui s'était retiré et fortifié en ce point après sa dernière défaite à Utia-Motungu, sur la Lowa. Kibonghé est exécuté. L'examen de ses papiers prouve que Stokes a eu avec lui des relations criminelles.

Henry capture, quelques jours plus tard, le 3 janvier 1895, près de la Lenda, l'ex-missionnaire, complice de l'Arabe. Stokes venait avec mille hommes, délivrer ce dernier et avait, à cette fin, fomenté le massacre de trente soldats qui gardaient Kibonghé, en attendant l'arrivée de Lothaire.

Lutte contre les Batetela révoltés de Luluabourg.

De retour aux Falls, le 9 octobre 1895, Henry s'apprêtait à descendre vers Boma et à rentrer en Belgique, prendre un repos bien gagné, lorsqu'il apprend, à son arrivée, les plus douloureuses nouvelles : une révolte militaire avait éclaté à Luluabourg; les mutins marchaient triomphalement sur Nyangwe, en ralliant toutes les garnisons qu'ils rencontrent; beaucoup d'Européens avaient trouvé la mort en les combattant sans succès. Lothaire était parvenu à les arrêter dans leur marche victorieuse, mais il avait été grièvement blessé dans un combat.

N'écoutant que la voix du devoir et de son dévoûment absolu à l'Etat, Henry abandonne la route du retour en Europe pour marcher sur Nyangwe avec trente soldats d'une fidélité et d'une valeur éprouvées, qui venaient de faire avec lui une campagne de trois ans. Il s'avance

(1) Assassiné à Kinéna, par ordre de Kibonghé, le 24 ou 24 octobre 1892.

jour et nuit, par eau et par terre; le 31 octobre il est à Nyangwe, le 3 novembre à Lusuna, où il apprend par des fuyards que les lieutenants Collet et De Lava, avec les sergents Heyse et Casiman, ainsi que quarante soldats, qui tous rejoignaient Lothaire, venaient d'être massacrés à six lieues environ de Lusuna, sur la route de Dibué.

Les communications avec Lothaire étaient donc coupées. Mais où était le commandant? Celui-ci avait trop l'expérience des choses d'Afrique pour s'être laissé battre ou surprendre. Il se trouvait donc dans les environs de Lusuna puisque les dernières nouvelles reçues de lui annonçaient qu'il marchait de Gandu sur Dibué. Il était urgent de porter secours à nos quatre malheureux compatriotes et à leurs soldats; peut-être n'étaient-ils pas tous morts. Il est toutefois impossible obtenir le moindre renseignement sérieux, car le pays est devenu complètement désert et les deux ou trois Arabes ou arabisés qui sont encore à Lusuna, sont prêts à la trahison, sans doute, si leur intérêt les y porte. Henry met ses hommes au courant de la situation et leur dit qu'il faut continuer la marche vers Dibué pour secourir leurs infortunés camarades, s'il en est temps encore. Pas un n'hésite, pas un ne songe au retour à Nyangwe pour échapper à un désastre presque certain. Leur réponse est: « nous sommes tous prêts à mourir avec toi s'il le faut »; elle donne une idée de la grandeur et de la beauté de leurs sentiments; elle prouve aussi qu'ils avaient une notion très nette de leur situation et témoignait d'une grande confiance dans leur jeune et brillant chef.

De Lusuna vers Dibué, la marche est prudente, car des balles d'Albini sifflent de temps en temps au-dessus de la vaillante petite troupe qui est ainsi constamment en alerte. Ces tireurs invisibles, sont-ils des mutins ou des indigènes? Tout le monde est convaincu que ce sont des indigènes, qui ont sans doute participé au pillage de la

caravane Collet. Dans tous les cas la colonne est suivie et guettée. Quelques échappés au massacre sont ralliés avec une extrême prudence, car on voyage à travers les guets-apens et la trahison. Le soir, on campe en cercle en un point favorable à la défense. Personne ne pense à dormir.

La petite caravane arrive le 7 novembre à l'endroit où Collet a été attaqué. Il n'y a plus, hélas! aucun espoir à avoir pour lui, et, preuve horrible, deux têtes d'Européens, méconnaissables, tant elles sont mutilées, gisent sur le chemin, entourées de quatre têtes de soldats. C'est un défi dont la signification: « On va vous en faire autant ». est si claire pour tous, que les soldats tendent le poing vers l'ennemi invisible et qu'ils proférent spontanément d'une voix énergique cet autre défi: « Qu'ils viennent ». Lentement la lugubre trouvaille est emportée vers un point dominant où on s'apprête à toute éventualité.

Henry a pour tout bagage deux couvertures de laine, deux draps de lit, et quelques légers vêtements; le tout réuni en un petit paquet est porté, à tour de rôle, par un soldat. Les six têtes sont ensevelies dans les draps de lit, puis fraternellement inhumées à côté l'une de l'autre, au pied d'un palmier qui est au centre d'un cercle dont la circonférence est formée par trente soldats, prêts non pas à tirer une salve d'honneur, mais à répondre de façon énergique au macabre défi qu'ils viennent de recevoir.

Quel pays propice aux surprises et aux embuscades! Le sol est partout couvert de palmiers élaïs peu élevés et de brousse haute et épaisse; il est impossible de voir à plus de dix mètres devant soi.

Mais il faut se remettre en marche avec plus de précautions que jamais. Des reconnaissances sont constamment envoyées en tous sens pour déjouer un guet-apens probable. Puis tout-à-coup, à l'avant-garde qui marche à vingt-cinq mètres en avant de la colonne, retentit le cri de: halte-là!

Nouvelle alerte. Vite on dégage le chemin qui est en tonnelle le long d'un ruisseau, pour gagner un point d'où l'on verra clair. Le sergent Djoko, vieux roublard, a sans doute flairé l'embuscade attendue; l'ennemi n'aurait su mieux choisir la place, car, en ce moment, les soldats se trouvaient engagés dans une vraie poterne végétale, comme des termites dans leurs galeries. Le cri de halte-là est suivi d'un court dialogue, et celui-ci, d'exclamations folles dans lesquelles on ne distingue bien nettement que des: Ah, Djoko! ah, Zonga! Ce nom de Zonga est une révélation, et en moins de quatre secondes celui qui s'appelle ainsi est apporté en triomphe aux pieds de Henry. C'était.... un courrier de Lothaire. Au cri de halte-là! prononcé par Djoko, le sergent Zonga avait reconnu la voix de son frère et était venu se jeter dans ses bras après lui avoir fait entendre les paroles de ralliement en usage dans leur pays d'origine. Alors, avec volubilité, Zonga raconte que Lothaire a écrasé les révoltés à quatre ou cinq lieues du point où l'on se trouve et que les fuyards se sont retirés vers le Sud et vers l'Est. Après avoir goûté un moment de joie intense et légitime, par cette bonne nouvelle, la petite troupe reprend sa marche. Elle a des ailes cette fois et arrive bientôt au camp de Lothaire où l'on fête son arrivée et la victoire. Lothaire et Henry, après avoir poussé une reconnaissance jusque Kabambare, en compagnie du capitaine Bastien, qui est chargé de rester en ce point prennent ensuite, cette fois définitivement, la route de Boma pour retourner en Europe.

Promu capitaine, puis capitaine-commandant de seconde classe de la F. P. le 2 novembre 1895, Henry, qui déjà ne compte plus ses succès en Afrique, rentre en Belgique le 23 mai 1896.

Il reçoit en récompense de ses services signalés la croix de chevalier de l'Ordre royal du Lion, l'Etoile de service et la médaille de la campagne arabe.

Expédition vers le Nil. Poursuite des rebelles.

Dès le 6 décembre 1896, Henry repart pour le théâtre de ses récents et brillants exploits avec le grade de capitaine-commandant de première classe. Il est désigné pour l'expédition du baron Dhanis et rejoint son chef à Avakubi dans les plus douloureuses et inquiétantes circonstances, le 1 avril 1897.

1° L'avant-garde de l'expédition s'est révoltée et a massacré ses chefs européens. Les révoltés sont de même race que ceux de la sédition de Luluabourg: Batetela, Baluba, Maléla, Bakussu, Wabudjwé, Tanganika. Les blancs tués par eux sont: Leroi, Inver, Mellen, Andriane, Tagon et Closset.

2° Les troupes restées fidèles ont essuyé une sanglante défaite à Ekwanga. De plus, Julien, Croneborg, Louis Dhanis, Delecourt et Crahay ont péri dans ce combat.

3° La retraite s'est transformée en déroute, les soldats qui arrivent cahin-caha à Avakubi sont plutôt des révoltés eux-mêmes que des fidèles et la plupart d'entre eux viennent d'opérer une retraite sans arrêt de plus de deux cents kilomètres; encore quelques étapes et ils seront dans leur pays d'origine. Le danger d'une double révolte est donc imminent et la moindre maladresse peut la faire éclater.

Dhanis, Hamburcin et Henry tiennent conseil et décident que ce dernier, qui n'a été mêlé en rien aux événements de la révolte et qui a conservé intacte sur les soldats, une influence morale énorme, acquise au prix de trois longues années de luttes, restera à Avakubi, y réorganisera les éléments restés fidèles et barrera éventuellement aux révoltés la route des Falls, pendant que les deux premiers se rendront sur le Lualaba pour y prendre les mesures nécessaires en vue de combattre les insurgés, soit sur le fleuve entre les Falls et Nyangwe, soit dans le Manyema.

Le jeune et bouillant officier, confiant dans ses premiers

succès, ne balance pas; la gravité de la situation renforce, au contraire, son ardeur et son courage. Il stimule énergiquement la vaillance de ses soldats que la défaite d'Ekwanga et la retraite qui l'a suivie ont complètement démoralisés; il leur rappelle affectueusement les victoires qu'ils ont remportées, la vie de gloire et de misères qu'ils ont menée avec lui pendant de longues années contre les Arabes et les révoltés de Luluabourg; il leur fait entendre la voix du devoir, de la discipline, et leur inculque petit à petit la nécessité de la revanche; enfin, par de bons soldats, des auxiliaires sérieux, des indigènes et même par des nains de la grande forêt, il fait opérer de rapides reconnaissances portant jusqu'aux limites de celle-ci. Il peut ainsi acquérir la certitude que les mutins, au lieu de suivre la voie: Irumu, Mawambi, Avakubi, Falls, marchent par la vallée de la Semliki et que leur désir est de se porter sur Nyangwe en évitant le plus possible la grande forêt, dans laquelle ils redoutent la famine.

Pendant son premier et laborieux séjour au Congo, Henry a pu étudier à fond la psychologie du nègre. Il est convaincu que les soldats redeviendront, comme discipline et dévouement, ce qu'ils étaient avant ces douloureux événements. Il est admirablement secondé par ses adjoints: les lieutenants Derclaye, Friart et Baras, les sergents Sauvage, Kimpe et Rewers. Chacun concentre tous ses efforts vers un seul but: marcher contre les révoltés et briser leur élan. Ces braves jeunes gens n'ont pas la prétention de battre un ennemi aussi formidable qui dispose de deux mille à deux mille cinq-cents Albinis avec au moins trois cents cartouches par arme, ainsi que de plusieurs canons et mitrailleuses sans compter plusieurs centaines de fusils à capsule. Ils n'ont, eux, que cinq cent cinquante hommes, y compris environ quatre-vingt malades; c'est peu, mais la vaillance supplée au

nombre. Témoin, Lothaire qui, avec deux cent cinquante hommes battit les révoltés de Luluabourg.

Il faut donc, le plus vite possible, réoccuper Mawambi, ne fut-ce que pour enlever, aux soldats, l'attirance naturelle et insurmontable qu'exerce sur eux le voisinage de leurs villages natals. Avec une patience inlassable, les Européens les consolent, s'occupent de leurs moindres affaires, applanissent leurs palabres, satisfont leurs désirs, même les plus futiles, et surtout leur font faire quatre, six et finalement huit heures d'exercice par jour. On leur parle de leurs devoirs d'une voix ferme et haute et Henry ne se gêne pas pour leur faire le reproche qui les touche le plus : avoir fui devant l'ennemi. Et s'ils demandent ce qu'ils auraient dû faire, il leur jette le mot d'Horace : mourir.

Le départ est fixé au 7 mai d'une façon irrévocable. Ici se place un incident tout à fait épique. Le 25 avril, Henry avait dit à ses hommes au moment de l'appel du matin : « Dans douze jours nous partirons, dès maintenant préparez des vivres ». Il fallait ce laps de temps pour permettre aux malades de se guérir et aux valides de se faire à l'idée d'affronter une vie de misères pire encore que la plus mauvaise de celles qu'ils avaient eue à supporter jusque maintenant. Sur l'immense route d'Avakubi, au lac Albert-Edouard, il n'y avait pas le moindre grain de mil à trouver. De plus, tous savaient trop bien quelle espèce d'ennemi il fallait combattre.

L'ordre fut accepté gaîment quand il fut donné. Mais au fur et à mesure que la date du départ approchait, un malaise général se fit sentir : c'étaient entre les hommes des palabres d'un caractère aigu, c'était dans l'exécution de certains services des négligences voulues et des mauvaises volontés manifestes, c'étaient des actes d'indiscipline nettement caractérisés. Le but de tout cela ? Rester à Avakubi. Le temps pressait cependant. Henry style les gradés dont les principaux ont fait, avec lui, la guerre pendant trois

ans. Djoko, Zonga et Bunduki sont là qui le secondent tant qu'ils peuvent. C'est le moment de faire acte de vigueur. Henry déclare catégoriquement à ses hommes qu'ils ne veulent pas marcher parce qu'ils ont peur, et qu'ils se sont sauvés comme des antilopes devant l'ennemi, parce qu'ils sont lâches. Les meilleurs pleurent sous l'injure.

Le 7 mai arrive, le rassemblement de la troupe est sonné pour le départ. Tous les Européens, sauf Baras qui restera à Avakubi, sont là en tenue de campagne; les soldats, eux, sont venus en tenue d'exercice. On sait ce que cela veut dire : la troupe veut essayer de temporiser sous prétexte qu'il y a trop de malades, qu'on n'a pas de vivres, etc., de façon à atteindre une limite telle qu'il serait trop tard pour se mettre en route.

Henry commande lui-même : « par le flanc-droit » et « en-avant, marche ». A ce moment une députation formée de tous les gradés s'avance vers lui et le conjure de ne pas partir maintenant pour les motifs énoncés plus haut.

— Dans quatre jours nous serons en état de partir.

— Vous ne partirez pas dans quatre jours, mais maintenant, ou bien, je ne vous veux pas.

— Mais il y a un mois de marche et nous n'avons pas de vivres.

— Il y a un mois de marche pour les Européens également et ils n'ont pas de vivres non plus. Rentrez dans les rangs !

Alors, d'une voix assez forte pour être entendu de tous, le commandant cria : « Que ceux qui ont encore du cœur sortent des rangs. » Et il sortit des rangs quatre-vingts hommes de la race des révoltés. Froidement ces quatre-vingts soldats sont divisés en cinq parties, à la tête de chacune desquelles un Européen est placé, puis on part ainsi vers Mawambi après qu'Henry eut apostrophé les autres en ces termes : « Je suis honteux de vous. Retournez tous dans vos villages et allez dire à vos pères que vous

avez abandonné votre chef à l'ennemi de peur de vous battre. » Puis, la petite caravane s'en va à travers la grande forêt, comme si elle était quitte et libre de souci. Le jeune officier est sûr, cependant, de la fidélité de ses hommes et dans la conviction qu'ils suivront, il campe à environ deux lieues d'Avakubi. A peine arrêté, la députation des gradés restés à Avakubi arrive et le dialogue suivant s'engage entre Henry et Djoko, qui est le porte paroles des délégués. Djoko prend l'attitude de la soumission la plus respectueuse et la plus absolue, puis le cœur bien gros, il dit :

— Bwana! ne vois-tu pas que les quatre-vingts soldats que tu conduis vont te trahir et qu'ils iront te livrer à l'ennemi ?

— Non; ces gens sont braves, tu as tort d'en parler mal. Ils ont du cœur, et vous n'en avez pas, puisque c'est vous qui m'abandonnez.

— Bwana! tu es trop dur pour nous, et nous sommes venus ici pour te prouver que nos intentions sont sincères.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire d'abord que, si tu y consens, je désire échanger les quatre-vingts hommes que tu as, contre les quatre-vingts meilleurs des nôtres

— C'est bien, j'y consens et puis?

— Et puis, dans quatre jours, tu entends bien, dans quatre jours nous te rejoindrons tous, même les malades. Seulement tu devrais nous laisser un blanc.

— Si vous avez l'intention de me rejoindre vous n'avez pas besoin de blanc. Vous connaissez tous la route mieux que quiconque de nous. Le blanc, c'est toi, tu as ma confiance.

La partie était gagnée. Le brave Djoko retourne à Avakubi, choisit lui-même les hommes et les amène bientôt. L'échange a lieu le jour même dans un cérémonial émou-

vant, après lequel les gens de la race des révoltés viennent tous faire le serment de fidélité en affirmant qu'ils sont prêts à mourir pour servir leur chef. Cette victoire morale a réconforté tout le monde, car tout Avakubi est là; puis pour que l'arrachement soit complet, pour que le mouvement en avant soit nettement marqué, on s'en va camper à deux lieues de là, le long des rapides de M'Pipa. En refusant de laisser un blanc pour conduire ces hommes, Henry avait craint un revirement dans leurs sentiments. Ils n'auraient pas manqué, en ce cas, de charger ce blanc de toute la responsabilité du manquement à leur parole. Et il était visible que cette marque suprême de confiance donnée à Djoko pour eux tous, les avait émus jusqu'au fond de l'âme. Le nouveau départ se fit joyeusement au milieu des applaudissements et des quolibets tant des partants que des restants :

— Si vous rencontrez les révoltés, dites leur que nous arrivons, Eh!

— Soigne bien ta jambe, si tu veux te mettre en route dans quatre jours; et si tu veux nous rattraper ne tire pas trop la patte, Eh!

— Nous ferons cuire les patates de Mawambi pour quand vous arriverez, Eh!

Cette dernière boutade soulève une hilarité générale, car tous, même les Européens ont mangé des patates douces à Mawambi pendant plus d'un an à l'exclusion de tout autre légume. Tout le monde rit même et surtout les blancs, car c'est la première fois que les visages se dérident depuis bien longtemps! Cette gaîté achève de sceller les affections, les confiances, les espoirs réciproques. C'est un courant magnétique qui vient de passer sur cette foule et qui oriente définitivement sa destinée. Dorénavant, aucun doute n'est permis sur la parole donnée par ces gens simples, naïfs et bons. Tous les jours, d'ailleurs, la petite caravane est rejointe par deux, trois ou quatre hommes. Ce sont des

courriers, gens de confiance du brave Djoko, qui viennent dire que tout va bien en arrière et que les retardataires font des efforts pour regagner le temps perdu. Si bien que la petite troupe est doublée quand elle arrive à Mawambi et que Djoko, avec le reste, y arrive à peu près en même temps. Quelle joie alors de défiler fièrement dans les avenues du poste définitivement reconquis!

L'expédition prend corps. On vient de parcourir cent cinquante kilomètres de désert, il faut en parcourir encore au moins le double. Pour cela, on n'a que les fameuses patates douces de Mawambi. Mais tout le monde a, cette fois, le feu sacré. Derclaye, Friart, Sauvage, Kimpe et Rewers sont admirables et se montrent infatigables devant des besognes écrasantes: reconnaissances à faire vers Irumu et la Semliki; patates deuces à faire sécher, — il en faut au moins dix kilos par tête —; pirogues à construire pour franchir l'Ituri en amont de Mawambi; colis jetés dans la rivière lors de la retraite et qu'il faut sauver: on repêche cinquante-cinq caisses de quatre cent quatre vingts cartouches. C'est un appoint quasi-prodigieux qui, à lui seul, valait la réoccupation de Mawambi: les anciens auxiliaires arabes auraient pu s'en emparer. Tout marche à souhait cependant. Les reconnaissances envoyées vers Irumu ramènent des Zanzibarites, des Manghélima et des Djabir que les révoltés avaient fait prisonniers et qui ont pu s'évader.

On peut avoir ainsi des renseignements sûrs concernant la direction prise par les révoltés et le but qu'ils comptaient atteindre. Ils savent qu'Henry est à Avakubi et ils en déduisent que Lothaire et Doorme le suivent.

Ils craignent l'issue d'un combat à livrer dans ces conditions dans la forêt. C'est pourquoi ils suivent la vallée de la Semliki pour longer ensuite la lisière orientale de la grande forêt avec objectif Nyangwe. Ils lèveront là toute une armée, avec laquelle ils descendront le fleuve, pour attaquer les Falls et Basoko. Ils veulent le renverse-

ment de l'Etat et la mort de tous les Belges qu'ils rencontreront. Avant de se mettre en marche, ils sont restés quinze jours à Kavali. Les reconnaissances ramènent une quarantaine de soldats perdus dans la forêt ou qui ont pu fuir de chez les mutins. C'est un nouvel et précieux appoint. La garnison de Mawambi pourra être formée sans diminuer la colonne expéditionnaire. Elle sera commandée par le sergent Rewers qui conservera les trente soldats les moins valides.

La nécessité des reconnaissances, la construction des pirogues pour franchir l'Ituri et la recherche des vivres ont forcé l'expédition à rester à Mawambi, jusqu'au 4 juin, date à laquelle elle part pour M'Beni. Les renseignements recueillis permettent les déductions suivantes: 1° Les révoltés ont quitté Kavali vers le 20 avril ; ils ont une force de trois mille cinq cents combattants, deux mille à deux mille cinq cents hommes armés du fusil Albini, mille à quinze cents hommes armés du fusil à capsule. A cela il faut ajouter trois mille femmes au moins, ce qui leur fait une caravane comportant un minimum de six mille bouches à nourrir.

2° Aucun pays du centre de l'Afrique n'est capable de nourrir sur place une telle quantité de gens. Les insurgés devront donc rayonner au loin et se diviser pour vivre.

3° Les mutins sont formés de plusieurs races différentes ; il est certain qu'ils ne resteront pas longtemps ensemble, sans qu'il y ait entre eux des divisions profondes.

4° Dans ces conditions, la petite colonne des troupes fidèles a des chances de les battre en détail ou de les surprendre en suivant leurs traces. Dans tous les cas elle leur fera beaucoup de mal en les harcelant et en les tenant constamment sur le qui-vive. Ils arriveront ainsi, fortement épuisés, dans leurs pays d'origine, ou l'on pourra les achever facilement.

On repart donc à marches forcées vers Beni, où Henry

a noué les meilleures relations avec les indigènes, un an auparavant.

Dans la grande forêt, le 10 juin, une bande de léopards harcèle le campement toute la nuit. Ces animaux féroces enlèvent quatre sentinelles, trois femmes et un boy, malgré les feux de bivouac qui pour la circonstance sont des feux d'enfer, et aussi malgré les coups de fusil tirés sur eux, grâce à la fulguration de leurs yeux dans l'obscurité.

A la biffurcation des routes qui de Mawambi permettent d'aller sur Kissenghé ou sur Beni, l'expédition est arrêtée un moment pour permettre l'exploration simultanée des deux chemins. La reconnaissance envoyée vers Beni est attaquée, ou plutôt arrive à l'improviste sur une troupe ennemie qui lui tourne le dos et qui observe la route de Beni au point où elle se bifurque pour permettre d'aller à Mawambi par la rive droite et la rive gauche de l'Ibina. L'ennemi tire le premier, mais il est promptement mis en déroute.

Plus tard, Henry sut que c'était l'auxiliaire Cha Mukono qui tendait une embuscade au lieutenant norwégien Sannaes. Peu après celui-ci est rallié à Mukupi avec le poste de Karimi, composé de quarante soldats. Si l'expédition était arrivée à Mukupi une demi-heure plus tard, Sannaes qui battait en retraite vers les Falls n'aurait pas rencontré Henry et serait tombé, peut-être, dans l'embuscade.

C'est un nouvel et précieux appoint. L'expédition compte à présent cinq cent quatre-vingt-dix soldats. Sannaes raconte que le R. P. Achte de la mission de Notre-Dame des Neiges au Toro, a été prisonnier des révoltés pendant quatre jours ; qu'ils ont complètement rasé le poste de Karimi, dont le chef, le lieutenant Van der Wielen, est mort de dyssenterie au fort de Katwé; que les révoltés sont en marche vers le Sud-Ouest après être restés une douzaine de jours à Beni, que l'auxiliaire Cha Mukono, disposant d'une

centaine d'Albinis et aidé par soixante-dix mutins, est allé l'attaquer au fort de Katwé où l'ennemi a été repoussé; que, enfin, le dit Cha Mukono est en ce moment à Kissenghé où il dispose encore d'une centaine d'Albinis et d'un assez grand nombre de cartouches. Il faut donc marcher sur Kissenghé au lieu d'aller droit sur Beni L'expédition perdra ainsi au moins trois jours, mais en revanche on remportera une victoire facile en écrasant Cha Mukono. Il faut absolument en finir avec ce coquin qui est capable de marcher sur Mawambi, si on le laisse dans l'impunité, et d'y massacrer Rewers ainsi que ses trente malades. De plus, il pourrait également interrompre la ligne de communication de la colonne en assassinant ses courriers et, ce qui est bien plus grave, avertir les révoltés de la présence des troupes de l'Etat sur leurs derrières. Le 22 juin, il était hors de cause. On lui enleva quarante Albinis, toutes ses cartouches, mais il parvint tout de même à se cacher et à échapper aux recherches, bien qu'une balle lui eut cassé la jambe. Ce n'est que trois mois plus tard qu'il pût être arrêté.

La petite colonne était enfin sur la trace de l'ennemi, elle avait déjà applani bien des difficultés, mais la principale se dressait devant elle dans toute son angoissante contingence.

Henry peut aisément suivre la piste des révoltés sur une route qu'ils jalonnent de cadavres. Les rebelles continuent à se diriger vers Nyangwe, sous la conduite de leur chef Mulamba. Mais bientôt celui-ci est massacré par ses hommes à M'Bulio et remplacé par Kandolo.

Le pays des Wanandé, que traverse la colonne, était riche, peuplé et d'un accès facile ; Beni donne des vivres, malheureusement, après une huitaine de jours de marche, de grandes difficultés naturelles vont malencontreusement surgir.

A partir de Lutambi, la marche devient très pénible: on

traverse les contreforts du plateau où l'Ibina et la Lenda prennent leurs sources.

Ce pays est une série de hautes montagnes, séparées par de profonds ravins. Le climat devenu très froid fait de nombreuses victimes parmi les soldats. De plus, les indigènes et les vivres se font de plus en plus rares, au fur et à mesure de la marche.

Le 12 et le 13 juillet, Henry rencontre quelques misérables épaves humaines, abandonnées par les rebelles. Elles lui apprennent que ceux-ci ne les ont quittés que depuis trois jours. Le 14, Henry découvre un campement qui a été abandonné le matin même et entend des coups de feu dans les montagnes. Henry s'arrête pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi avec l'intention de reprendre la marche à la clarté de la lune.

Bataille du 15 juillet 1897.

Il arrive vers minuit derrière une petite colline, dont la crête est située à moins de deux cents mètres du campement de l'ennemi. Une chute d'eau couvre le bruit des reconnaissances préliminaires à l'attaque.

Les mutins campent en deux fractions de forces à peu près égales, et séparées par une distance d'environ une lieue. Celle qui forme vis-à-vis avec les forces de l'Etat, est commandée par le chef même de la révolte, Kandolo, le détenteur de toute la réserve de cartouches.

Vers quatre heures et demie, Henry prend ses dispositifs d'attaque.

Le lieutenant Derclaye et le sergent Sauvage ont reçu l'ordre de déployer leurs trois cents soldats de façon à envelopper le camp ennemi, puis de diriger sur lui une fusillade acharnée. Les lieutenants Sannaes et Friart suivent le commandant avec le reste de la troupe, soit environ deux cent cinquante hommes. Le sergent Kimpe garde le camp, délaissé depuis la veille.

Vers cinq heures l'attaque commence si foudroyante que l'ennemi ne tient pas plus d'un quart d'heure, et abandonnant ses femmes, ses fusils et ses munitions, prend la fuite dans la direction du deuxième camp.

A sept heures, les forces de celui-ci, qui dans l'entre-temps a rallié la garnison du premier camp, se jettent sur les troupes de l'Etat. La première ligne plie sous l'impétuosité du choc de cette colonne très supérieure en nombre, mais la position occupée par les troupes de l'Etat est très forte. Fusillés à bout portant de front et de flanc, les révoltés subissent des pertes énormes, sont bientôt arrêtés dans leur élan, puis manifestent un peu de défaillance.

Henry fait sonner « En avant » par tous les clairons. Les soldats, entraînés par l'ardeur des chefs blancs, courent sus à l'ennemi. Les Batetela sont arrêtés, perdent pied peu à peu, si bien qu'après trois heures d'un combat acharné ils sont en déroute complète et se réfugient dans les montagnes environnantes. Henry est obligé de renoncer à la poursuite, à cause du manque de vivres (15 juillet 1897).

Le lieutenant Sannaes a été frappé à bout portant d'une balle d'Albini, et le brave Djoko a eu la tête fracassée à côté d'Henry, sur qui il veillait comme un chien fidèle. L'ennemi a perdu quatre cents soldats, cinq cents Albinis, cent fusils à piston et plus de dix mille cartouches.

Henry est cité à l'ordre du jour par le gouverneur général et nommé chevalier de l'Étoile africaine.

Après sa victoire du lac Albert-Edouard (par 29° de longitude E; 1/2° de latitude Sud) (15 juillet 1897), le vainqueur des révoltés doit se replier sur Avakubi pour s'y refaire.

Ses soldats qui l'ont suivi avec une constance admirable, sont à bout de forces; les maladies, les privations, les fatigues, la disette les ont tourmentés sans trêve dans cette région ingrate.

De retour à Avakubi, Henry explore la rivière Nepoko et en dresse la carte. C'est pendant qu'il est occupé par ce travail, qu'il reçoit du Roi-Souverain l'ordre de se rendre à Redjaf pour y renforcer Hanolet.

Marche vers Redjaf.

Henry s'y porte avec un détachement de sept cents hommes par la route Avakubi, Nepoko, Tamara, Adra. Il est accompagné par les lieutenants Derclaye, Friart, Jochnich et par le sergent Astrand. Il donne au lieutenant Donckier de Donceel, qui est à Mawambi avec l'adjudant Kimpe et cent cinquante soldats, l'ordre de rallier Tamara, où les deux colonnes feront leur jonction. Malheureusement le lieutenant Donckier de Donceel mourut en cours de route et Kimpe battit en retraite sur Mawambi.

Au cours de ce trajet, Henry constate que les cartes renseignaient inexactement la situation de Tamara sur le Haut-Kibali. Elles plaçaient ce point à environ quarante kilomètres plus au Sud que sa position exacte. Le cours de la rivière aura probablement été levé à la boussole et porté sur la carte sans qu'on eut rectifié l'erreur provenant de la déclinaison magnétique. Cette erreur de la carte fut fatale à l'expédition du baron Dhanis et causa, peut-être, la mort du commandant Mathieu. Celui-ci crut s'être trompé, tergiversa, retourna vers le Sud et finalement se suicida.

Malgré les difficultés du terrain et le nombre considérable d'hommes à conduire, Henry atteint le Nil sans encombre, le 1 juillet 1898, quelque temps après l'attaque de Redjaf par les derviches, attaque qu'Hanolet a repoussée victorieusement, après avoir fait mordre la poussière à la moitié des assaillants.

Occupation de Lado.

Henry est désigné pour aller occuper Lado, à neuf heures de marche ou six heures de navigation de Redjaf. Il a

sous ses ordres les lieutenants Derclaye, Lundgvist, Friart, Jochnick, le sous-lieutenant Van der Wegen, l'intendant Seghers, les sous-officiers Nagels, Astrand, Graffen et Rouflard, et dispose de trois cent vingt-huit hommes, un canon Krupp, une mitrailleuse Maxim, deux Nordenfelt.

Lado se transforme en une nouvelle forteresse.

Henry peut se servir des anciens ouvrages égyptiens.

La zéribah, quoique plus grande, exige moins de défenseurs qu'à Redjaf, l'une des faces étant protégée naturellement par des marais. Au nord de Lado il y a des terrains fertiles.

La garnison de Redjaf se compose de huit cent quatre-vingt-onze soldats; Hanolet y avait sous ses ordres le capitaine Lequeux, les lieutenants Wacquez, Koch, De Wulf, Colin, Sillye, Bertrand, les sous-lieutenants Nielsen, Henrion, le sergent-major De Greez, les sergents Vincart, Willems, De Walque, Van Pottelsberghe, Braeckman, De Muth et le commis Lauterbach et avait comme moyen de défense quatre Krupp et une mitrailleuse Maxim, une barque pontée, un canot démontable et la vieille allège de Djabir.

Les troupes de l'Etat continuèrent à fortifier Redjaf.

Hanolet, souffrant d'une blessure, causée par un coup de lance, se dispose à rentrer en Europe avec le docteur Rossignon. Il remet à Henry le commandement de l'Enclave et de l'Uele.

Etablissement du camp de Kéro.

Le vainqueur des Arabes n'y resta pas inactif. Il pousse une pointe vers le Nord, avec un millier de soldats indigènes jusqu'à la limite de la province du Bahr-el-Ghazal et construit un camp fortifié à Kéro, dans une excellente position, pour servir de point d'appui et de pivot à l'armée qui opérera dans le Nord-Est.

Les troupes composant l'expédition sont divisées en

deux bataillons à deux compagnies ayant pour chefs Lequeux et Derclaye, aidés de nombreux officiers et sous-officiers. Le lieutenant Bertrand, chef de l'artillerie et de la marine, a sous ses ordres une compagnie d'artilleurs et une de rameurs noirs, et une canonnière construite sur place en attendant le *Van Kerckhoven*.

Au total, Kero est occupé par mille dix hommes de troupes prêtes à marcher, deux mitrailleuses et six Nordenfelt et deux Krupp, les derrières restant assurés par les garnisons de Lado et de Redjaf. De grands approvisionnements venant de Dungu sont réunis au nouveau camp.

Le colonel anglais Martyr, arrivé de la côte orientale, après avoir fondé des postes à Gondokoro, Bedden et Dufile, remonte son steamer *Kenia* et fait, de concert avec les Belges, des reconnaissances sur le fleuve, en attendant que ceux-ci entreprennent leur mouvement général vers le Nord.

Henry ayant fait répandre, par les indigènes, le bruit qu'il marche sur Bor, les Derviches, considérablement affaiblis par les combats que leur ont livrés Chaltin et Hanolet, abandonnent la place et se retirent vers le Darfour sans combat.

Le 9 avril 1899, le chef Loukoudou de Redjaf, qui assure les transports entre la rivière Yei et Redjaf, ayant amené les dernières charges du steamer destiné au Nil, le *Van Kerckhoven* (nom donné en souvenir du vaillant soldat qui mena le premier le pavillon de l'Etat au fleuve égyptien) est monté non sans peine par l'inspecteur-mécanicien Mulders et Horbach, il est lancé le 1 juillet 1899 à Lado.

Le *Faidherbe* de Marchand et le *Kenia* du colonel Martyr l'y avaient seuls précédé (1).

(1) Les pièces du steamer avaient été portées à dos d'homme sur des milliers de kilomètres à travers marais, rivières, montagnes, désert, sous

Première reconnaissance de Kero (5 1/2° de latitude N. jusqu'au 8 3/4° de latitude N.)

Ayant reçu des autorités anglaises l'autorisation de faire des reconnaissances vers le Nord aussi loin qu'il voulait Henry se dirige vers Gaba Shambé à bord du vapeur *Van Kerckhoven*, dès que celui-ci fut complètement mis en état de naviguer.

Il était urgent, tant pour les Anglais que pour les Belges, de savoir ce que les Derviches étaient devenus après avoir abandonné Bor, et de posséder des renseignements précis sur les barrages du Nil.

La reconnaissance, sous les ordres du commandant Henry, comprenait: le commandant Adam, le lieutenant Nielsen, l'inspecteur-mécanicien Mulders, soixante-cinq soldats et gradés, un canon Nordenfelt, deux chalands en acier. Elle trouve Bor tout à fait détruit et apprend que les Derviches ont fui vers le Darfour, après avoir débarqué à l'extrémité nord du lac Pamelwal. A Shambé, Henry trouve installé un poste français composé de trente-cinq soldats sénégalais commandés par le lieutenant d'infanterie de marine de Tonquedec et le sergent Salpin (2 août 1899) (1).

des pluies torrentielles ou un soleil de plomb. Certaines de ces pièces pesaient jusqu'à cent kilogrammes et l'une d'elles, un demi-cylindre, avait été perdu dans la Dungu. Horbach, l'un des deux monteurs, ayant achevé son travail partit à marches forcées vers les rapides de la Dungu, et finit par retrouver cette pièce indispensable.

(1) De Tonquedec était le second de la mission Roulet, chargée d'aller occuper sur le rives du Nil, les postes créés par Marchand.

Quand la mission arriva dans le Bahr-el-Ghazal, le capitaine Roulet fixa sa résidence à Tamboura et de Tonquedec s'installa au fort Desaix. Sur ces entrefaites, ils reçurent un courrier du commandant Marchand, qui venait d'être attaqué par les Derviches et qui demandait que les troupes de renfort allassent occuper Benga, sur les rives du Bahr-el-Djebel. Après cette marche, le capitaine Roulet avec la moitié de ses hommes put retourner sans accident à Tamboura. Il n'en fut pas de même du lieutenant de Ton-

Les Belges sont accueillis avec la plus grande cordialité par les Français. De Tonquedec confirme la fuite des Derviches vers le Darfour: ils se sont faufilés entre les postes français du Bahr-el-Ghazal sans oser les inquiéter. Le pays du Nil étant donc complètement débarassé des Derviches depuis les victoires du Sirdar Kitchener et du général Wingate Pacha, rien n'empêche plus Henry de reconnaître la situation des barrages du fleuve. La canonnière descend le fleuve et trouve le Nil complètement obstrué par un barrage d'herbes (sedd) en aval de Shambé.

Les herbes arrêtent les eaux qui se déversent dans les marais où elles forment un vrai labyrinthe de dérivations et de lagunes, à travers lesquelles l'expédition passe, en traînant souvent les embarcations au moyen de chaînes et de cordes. Après vingt-cinq kilomètres environ de ce parcours, le fleuve redevient libre jusqu'au 8° de latitude N., où on rencontre le même barrage qu'à Shambé, flanqué de dérivations et de lagunes analogues. Après cela le fleuve redevient libre jusqu'au 8 3/4° de latitude Nord, où il disparaît sous les papyrus sans laisser la moindre trace. Du haut de son observatoire, Henry aperçoit une grande lagune située à environ deux kilomètres de distance vers le Nord. Mais après d'énergiques tentatives pour rompre la barrière végétale, il doit se décider à retourner à Kero, les provisions de bois de chauffage et de vivres étant pour ainsi dire complètement épuisées.

quedec, qui tomba dans un guet-apens dressé par les noirs. Il fut blessé ainsi que trois hommes de son escorte.

Le lieutenant fut forcé de battre en retraite et retourna à Tamboura, où il rejoignit le capitaine Roulet. Plus tard, le lieutenant de Tonquedec fut chargé d'aller occuper la région de Gamba-Shambi, située sur le Nil par environ 7° de latitude. Pendant qu'il effectuait cette mission, le capitaine Roulet reçut l'ordre d'évacuer les postes du Bahr-el-Ghazal, ce qu'il fit par la voie de l'Ubangi et de Brazzaville, mais il ne put prévenir son lieutenant, qui resta ainsi donc isolé sur les rives du Nil.

Gessi Pacha, gouverneur du Bahr-el-Ghazal [1], a relate le drame le plus célèbre dont cette région des Sedd fut le théâtre. C'était en 1880, Gessi, avec un vapeur, le *Safia*, et quelques autres embarcations à voiles, sur lesquelles se trouvaient cinq cents soldats et de nombreux esclaves libérés, hommes, femmes et enfants, venait de quitter Meshra er Rek pour Karthoum, lorsque le sedd le saisit dans les roselières voisines du lac Nô et le bloqua quatre mois durant, du 25 septembre 1880 au 10 janvier 1881. Ce fut un désastre dont bien peu de ces malheureux parvinrent à se tirer. Les mémoires de Gessi rappellent les horribles souffrances de cet emprisonnement et l'hécatombe humaine qui en fut la conséquence: quatre cent trente personnes succombèrent à la maladie et à la faim au cours de cette terrible épreuve.

Pendant le voyage de retour le *Van Kerckhoven* rencontre une masse flottante de papyrus, d'une étendue de plus de cinq cents mètres. Le steamer peut éviter le danger d'être entraîné en se jetant à la côte. Plus loin, la voie suivie étant fermée, le *Van Kerckhoven* entre dans la dérivation de Bor. La provision de bois étant épuisée, une allège doit se frayer un passage à coups de hache jusqu'à Shambé, où elle obtient du bois chez de Tonquedec. Peu après, l'expédition rentre à Kéro.

Deuxième reconnaissance de Kéro à Khartoum.

(Départ de Kéro, le 14 septembre 1899. Retour par le Bahr-el-Girafe.)

Cette reconnaissance comprend le vapeur anglais *Kénia* et le vapeur congolais *Van Kerckhoven*. Le *Kénia* remorque une de nos grandes allèges en acier. Il a à son bord MM. le capitaine Gage, le docteur Milne, quinze soldats et gradés.

(1) *Sette ani nel Sudane giziano*. Mémoires de Romolo-Gessi-Pacha, réunis et publiés par son fils Félice Gessi, coordonnés par le capitaine Manfredo. Camperio. 1 vol., Milan 1891. Trad. van Achter.

Le *Van Kerckhoven* remorque deux allèges et a à son bord le commandant Henry, les capitaines de Rennette et Bertrand, l'inspecteur mécanicien Mulders, le sous-lieutenant Nagels, soixante-cinq soldats et gradés ainsi qu'un canon Nordenfelt

La saison des pluies ayant complètement manqué sur le haut Nil, les tribus Bari, Dinka, Niambara, déjà ravagées par les Derviches, se trouvent pour ainsi dire sans ressources contre une famine calamiteuse qui va durer un an au moins. Henry juge que c'est pour lui un devoir impérieux de chercher à sauver ces pauvres gens de la ruine et de la mort en créant entre Khartoum et le haut Nil une bonne voie de communication pour les vapeurs ou tout au moins pour les canots. Il n'a, pour effectuer ce travail important, aucune complication à craindre. Le pays est débarrassé des Derviches, tandis que l'entente avec les anglais est complète. Henry peut donc aller de l'avant sans aucune crainte.

Arrivés au point extrême qui a été atteint lors de la première reconnaissance, Gage et Bertrand coupent dans la digue végétale, dont il a été parlé plus haut, un canal de huit à dix mètres de largeur qui malheureusement se renferme derrière eux. C'est une première expérience. Ce canal trop étroit pour livrer passage à la masse végétale accumulée en amont, est bouché par elle.

Henry juge qu'il faut au moins quarante mètres de largeur et il y emploie tous ses efforts. En quinze jours son travail est couronné de succès. Il avait pour but de rompre brusquement la digue végétale qui retenait les eaux. Celles-ci, subitement lâchées, devaient selon lui former un formidable torrent dont la force irrésistible irait briser la barrière qui se trouvait à l'extrémité nord de la lagune qu'il avait devant lui, pour aller rejoindre la partie libre du Nil située en aval comme cela avait lieu à Shambé et au 8° de latitude Nord.

Son désir ne se réalisa pas. Sous la poussée violente des eaux, les herbes reculèrent vers le Nord, mais résistèrent par élasticité sans se rompre. Le résultat qu'Henry avait atteint était très appréciable toutefois, car il avait allongé, vers le Nord, la voie navigable, pour les vapeurs, de vingt kilomètres environ.

Cela le conduisit à explorer les marais avec des canots en acier et à découvrir que parallèlement à la bordure de papyrus du Nil et derrière celle-ci croît, dans une profondeur d'eau et de vase d'un mètre à un mètre vingt, une bande uniformément composée de plantes aquatiques qui se brisent facilement au ras de leurs racines sous une légère pression. Cette exploration fut faite par Henry, Gage, de Rennette et Bertrand. Milne, Mulders et Nagels étaient restés à bord des bateaux pour les garder et soigner les malades.

L'expédition pût ainsi se frayer à travers les marais un joli canal de trois à quatre mètres de largeur en avançant vers le Nord à raison de trois à cinq kilomètres par jour. Mais le 25 novembre il fallût retourner vers les bateaux faute de vivres et de moyens de s'en procurer. Il ne faut que six jours pour refaire en sens inverse une route qui en avait demandé quatorze pour la frayer. C'était donc la preuve convaincante que l'expédition pouvait aboutir au Nil Blanc, sinon avec ses vapeurs, du moins avec des canots. Seulement un repos réparateur de vingt jours s'imposait, car les hommes étaient fortement amaigris et exténués de fatigues et de privations.

Le 3 décembre, de Tonquedec et Salpin rejoignirent Henry au moyen de petites pirogues qu'ils avaient solidement accouplées pour leur donner sur l'eau un peu de stabilité. Il est décidé entre de Tonquedec et Henry qu'ils voyageraient de conserve, ce qui leur procurait de grands avantages communs.

Le travail est repris le 20 décembre; malheureusement

de Rennette, atteint de rhumatismes douloureux est obligé de retourner à Kéro. La marche se fait dans les marais comme précédemment, au moyen de trois allèges en acier et de quelques pirogues de de Tonquedec. Les Européens composant cette étrange caravane sont: de Tonquedec et Salpin, Français ; Gage et Milne, Anglais; Bertrand et Henry, Belges. Le 30 décembre ils sont déjà au point extrême atteint le 25 novembre, mais le manque d'eau les oblige à appuyer vers le lit du fleuve où ils trouvent de longs biefs navigables séparés par des obstacles courts et compacts. Ils traversent chaque barrage en y pratiquant un canal le long d'une des rives et en le décollant ainsi d'un côté. Cette opération était très dangereuse parce qu'il arriva que des barrages se mirent en marche d'un seul bloc, menaçant d'écraser les explorateurs.

Le 19 janvier, ils rencontrent le major anglais Peake, qui était venu avec une très forte expédition pour débarrasser le Nil de ses obstructions. Cette expédition avait déjà enlevé deux barrages.

L'officier anglais reçut Henry et sa compagnie avec la courtoisie la plus exquise et mit à leur disposition une canonnière qui les conduisit à Khartoum où ils arrivent le 7 février 1900. Le Sirdar, de l'armée égyptienne, Sir Wingate Pasha, leur donna une hospitalité grandiose.

Gage, Milne, de Tonquedec et Salpin continuèrent leur route vers l'Europe pendant que Henry retournait à Kéro.

Par suite de la disparition des barrages, les eaux du Nil avaient repris leur cours naturel. Le canal précédemment créé dans le sedd se trouvait ainsi à sec, rendant impossible le retour par les marais. Avec l'assentiment des officiers anglais, Henry retourne par le Bahr-el-Girafe, craignant que le temps qu'il lui aurait fallu pour achever la complète désobstruction du fleuve ne fût trop long.

Le Bahr-el-Girafe est en quelque sorte un chemin de traverse dans le coude que le Nil Blanc forme avec le Bahr-

el-Djebel. Grâce à l'activité du capitaine Bertrand et à l'expérience des hommes, il ne leur faut que vingt-cinq jours pour remonter cette rivière depuis son embouchure jusqu'à son origine la plus méridionale. Dans le cas où le Nil serait resté obstrué, le Bahr-el-Girafe aurait donc permis des communications très faciles entre le Bahr-el-Djebel et Khartoum.

Le 2 avril, Henry avait rallié ses bateaux qui étaient restés à la garde de Mulders et Nagels. Pendant le temps qu'il avait mis à remonter et à explorer le Bahr-el-Girafe, une canonnière avait pu arriver jusqu'à l'endroit où il avait laissé le *Van Kerckhoven*. Le Nil se trouvait donc dorénavant ouvert à la navigation à vapeur. Le 1 mai 1900 enfin, Henry était de retour à Kéro avec le *Van Kerckhoven*.

Le major Peake lui offre de le ramener en Europe ainsi que Mulders, en raison des services qu'ils avaient rendus au *Kénia*.

Henry quitte Kéro le 8 mai 1900, reste huit jours à Karthoum et huit jours au Caire et s'embarque à bord de *l'Equateur* pour revenir en Europe le 11 juin 1900.

* * *

Henry est commissaire général depuis le 8 août 1899.

Il est lieutenant au 2e régiment de chasseurs à pied, chevalier de l'Ordre de Léopold, de l'Etoile africaine, de l'Ordre royal du Lion, décoré de l'Etoile de service à deux raies et de la médaille de la campagne arabe.

PUBLICATIONS :

— *Carte de la zone arabe (entre le Lualaba, l'Aruwimi, la Semliki, les lacs Albert-Edouard, Kivu et Tanganika).* (Belgique coloniale, 1896, p. 424).
— *Dans les Marais du Haut-Nil.* (Bulletin de la Société d'Etudes coloniales, 1902, p. 497).
— *De Kirundu au Tanganika.* Belgique militaire.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— *Mouvement antiesclavagiste*, 1897, p. 233 et article du *Journal des Débats*, p. 234.
— *Belgique militaire*, 1897, nos 1380, 1384.
— *Belgique coloniale*, 1896, p. 567, et 1899, p. 126.
— *Congo belge*, 1900, no 25.
— A. Le Jeune. *Histoire militaire du Congo.*
— *Bulletin de la Société d'Etudes coloniales.*

LAHAYE, JULES, JOSEPH,

né à Florennes le 29 mai 1869; décédé à Kodja le 3 juillet 1902.

Sous-lieutenant au 3e régiment de chasseurs à pied.

LAHAYE, J. J.
Cliché de l'ouvrage de M. Jenssen Tusch. *Skandinaver i Congo.*

Engagé au 11e régiment de ligne en 1885, il est admis au cours central de préparation à l'Ecole militaire en 1888. Entre à l'Ecole en 1889 et est nommé sous-lieutenant au 3e régiment de chasseurs à pied, le 9 mars 1892.

Il entre au service de l'Etat le 6 mai 1893 et est désigné pour l'expédition du Haut-Uele. Il va rejoindre à Niangara le commandant Christiaens, qui a la direction de la zone Makura.

Après une reconnaissance importante dans le pays des Monvu à Gumbari, il prend part à l'expédition que Christiaens dirige contre le sultan azandé MBili, ce féroce potentat, qui vient de faire massacrer le capitaine Bonvalet et le lieutenant Devos. Les farouches Azandé attaquent furieusement la colonne et ce n'est que

grâce au courage personnel des trois chefs qui la commandent: Christiaens, Lahaye et Laplume, qu'on est redevable du succès militaire qui vient rétablir heureusement le prestige de l'Etat et venger la mort atroce de nos infortunés compatriotes.

Au retour de cette brillante campagne, Lahaye reçoit le commandement du poste de Suruango, qu'il transforme complètement.

Il est successivement nommé lieutenant de la force publique le 7 décembre 1893, commandant de Bomokandi le 3 juillet 1895, — où il crée une nouvelle station — et capitaine de la Force Publique le 1 juin 1896.

Chaltin lui promet de le placer à la tête de la zone Uere-Bomu, à l'expiration de son congé.

Lahaye rentre en Europe le 12 août 1896, pour repartir dès le 6 décembre suivant.

Nommé capitaine-commandant de deuxième classe le 1 décembre, il est désigné pour l'Uele le 4 janvier 1897. Commandant provisoire de la zone Uere-Bomu le 25 mars, de la zone des Makrakra et par intérim du district de l'Uele le 16 mai, il est nommé commissaire de district de première classe, le 1 août 1898.

C'est vers le milieu de 1897, dit la *Belgique militaire* (1), à l'époque où Chaltin, installé au Nil depuis quelques mois seulement, commence à ressentir les terribles aléas d'une marche aussi rapide, sans organisation sur ses derrières; — les communications vers le Nil sont à tout moment interrompues et coupées, à cause du peu de personnel blanc et de troupes, laissées dans la zone des Makrakra.

C'est sur Lahaye que Chaltin compte encore une fois: il le fait venir à Dungu, et le charge concuremment avec Bruyr, de l'organisation des transports jusqu'au Nil: le ravitaillement en vivres, en munitions, en objets de toutes

(1) *Belgique militaire*, 1900, n° 1517.

sortes devient urgent, sous peine de l'isolement complet des troupes du Nil. Lahaye établit et maintient une nouvelle route jusqu'à Redjaf.

Lui-même passe le premier, conduisant le premier transport: il fonde sur cette nouvelle voie les postes de Faradje et de Yei et pendant près de deux ans parcourt cette route en tous sens, traversant marais et rivières, remorquant après lui les transports de toutes sortes, assurant enfin de façon définitive cette route terrible du Nil, au prix de fatigues que lui seul est capable de supporter.

Enfin, commissaire du district de l'Uele, Lahaye crée un poste au nord de Dungu, sur les confins du Bahr-el-Ghazal.

Il revient en Belgique le 24 juin 1900, mais se dirige une troisième fois vers le continent africain le 16 janvier 1901, comme commissaire général de l'Uele.

* * *

Vers la fin de 1900, Tilkens, commandant du poste de Libokwa, s'étant rendu à Djabir pour y remplacer le lieutenant Ericksen, avait remis son commandement à un de ses adjoints, Janssens. Les Ababua avaient profité du départ de Tilkens pour piller les magasins du poste de Libokwa.

Une nuit, ils cernent au nombre de six à sept cents le poste qui n'est défendu que par Janssens et quarante-cinq soldats. Malgré la bravoure des troupes, la victoire reste aux Ababua qui enlèvent pour environ soixante-quinze mille francs de marchandises, quarante-cinq Albinis et quarante-huit mille cartouches.

Janssens parvient cependant à reprendre le poste. Dans l'entretemps, des renforts étaient arrivés de Bomokandi et de Buta, mais comme toute la région menaçait de se soulever et de couper complètement la route, l'Etat décide qu'une expédition militaire sera entreprise contre les Aba-

bua révoltés et Lahaye, succédant au commandant Verstraeten, rentré en Europe, est chargé d'organiser la colonne expéditionnaire contre ces deux mille brigands. Il expédie d'abord le lieutenant Perin avec cent cinquante hommes constituant comme l'avant-garde de la colonne.

Les opérations militaires vont avoir pour théâtre un territoire immense: depuis le Bomokandi, à l'Est, le Rubi au Sud, la Likati à l'Ouest et l'Uele au Nord. Tout ce territoire est couvert de la vaste forêt vierge marécageuse, où les embuscades sont faciles pour les indigènes.

Le capitaine Laplume est chargé d'organiser l'expédition au Bomokandi. Landeghem, qui commande la compagnie de Djabir, reçoit l'ordre de rejoindre, par Bima, avec un peloton de cinquante bons soldats, Laplume au Bomokandi. De Bima, Landeghem gagne Bomokandi en traversant le pays des Ababua et arrive à destination après neuf jours de marche, ayant eu la nuit, durant le trajet, deux ou trois alertes d'ailleurs vite repoussées.

L'expédition se trouve bientôt réunie au Bomokandi.

Le commissaire général a sous ses ordres les capitaines da Pra et Laplume, les lieutenants Perin et Landeghem, Breyssen et Thibaut, les sous-lieutenants Versluys et Dewalque et le Dr Vedy.

Lahaye décide que les pelotons formeront des colonnes de reconnaissance qui se rendront de Bomokandi à Libokwa, via Zobia, chacune par un chemin différent.

Il assigne à chaque officier un rôle bien défini, de façon que la marche de concentration soit en même temps une reconnaissance chargée de battre, en une fois, une grande étendue de terrain et de rallier les indigènes, disséminés un peu partout. Pendant ces reconnaissances, il y a des combats sérieux.

Malgré les précautions prises, les attaques sont tellement brusques, les Ababua savent si bien cacher leurs embuscades que les colonnes subissent souvent des pertes importantes.

Dès que la concentration se trouve opérée à Libokwa, vers la fin de juin 1901, Lahaye se met donc en campagne, à la tête de six cents à sept cents hommes, contre les révoltés qui se tiennent près de Bima.

Près de ce village, un poste qui avait été enlevé par les Ababua, en même temps que Libokwa, l'expédition est soudainement attaquée par l'ennemi. Et tandis que toute la colonne est engagée, un mouvement subit se produit sur ses derrières et à un moment l'arrière-garde se trouve enveloppée. Avant que le sous-lieutenant Dewalque, qui la commande, ait pu donner un ordre à ses troupes, il est cerné et frappé au côté gauche d'un coup de lance. Dewalque meurt quelques instants après dans les bras de ses frères d'armes, qui se sont empressés à son secours et ont dégagé l'arrière-garde. Les Ababua sont complètement écrasés par le gros de l'expédition.

Lahaye met fin à la révolte des Ababua et leur reprend cent sept Albinis et quantité de munitions.

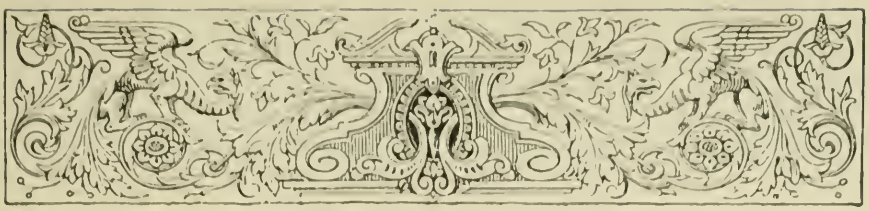
Les routes de l'Uele sont rouvertes à l'Etat. Lahaye parvient à se maintenir au milieu de ces populations belliqueuses nettement hostiles, au prix des plus grandes difficultés.

Malheureusement, Lahaye est tué d'un coup de fusil, le 3 juillet 1902, sur le Haut-Uele près de Nyangara par un sergent noir sur les instigations du chef Kodja.

Il était lieutenant au 3e régiment de chasseurs à pied, chevalier de l'Etoile africaine et de l'Ordre royal du Lion, décoré de l'Etoile de service à deux raies.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— A. Le Jeune. *Histoire militaire du Congo*, p. 215.
— *Belgique militaire*, 1900, n° 1517.



LEMAIRE, MATHIEU, JOSEPH, FRÉDÉRIC,

né à Liége le 6 juin 1858.

Capitaine en second au 7e régiment de ligne, il part pour le Congo, le 6 juin 1897, en qualité de commandant de deuxième classe. Il est nommé commandant de première classe, le 1 juillet 1898, et commissaire de district de première classe à la même date.

Il rentre en Europe le 23 août 1900.

Il repart le 4 avril 1901, comme commissaire général, chef du district du lac Léopold II.

Lemaire contribue grandement au développement politique et économique de ce district. Il y établit des voies de communication et des stations et crée de nombreuses plantations.

Il revient en Belgique le 11 avril 1904.

Rentré au 7e de ligne comme commandant, le 1 février 1905, il est nommé major au 13e, le 26 décembre 1905.

Chevalier de l'Ordre de Léopold, décoré de l'Etoile de service à deux raies et de la Croix militaire de première classe.

DE RACHE, GABRIEL, VALÈRE,
né à Bruges, le 25 septembre 1862.

Lieutenant au 10e régiment de ligne, il part pour le Congo le 6 décembre 1893 et est attaché au district des cataractes, puis à celui de Boma.

Rentré en Belgique le 25 décembre 1896, il retourne en Afrique, le 27 avril 1899, comme capitaine commandant de première classe de la F. P. et est nommé commandant du district de Matadi.

Il revient en Europe le 19 avril 1902, se rend une troisième fois au Congo le 13 novembre 1902, avec le haut grade de commissaire général, désigné pour le district de Matadi.

Il occupe ces fonctions jusqu'au 19 novembre 1905, date de son retour en Belgique.

De Rache est capitaine commandant au 14e régiment de ligne, chevalier de l'Ordre de Léopold, officier de l'Ordre royal du Lion, décoré de l'Etoile de service à trois raies et de la Croix militaire de deuxième classe.

WTTERWULGHE, GEORGES. FRANÇOIS, né à Gand, le 24 décembre 1871; décédé à Yei le 8 mai 1904.

Il entre à l'Ecole militaire et est nommé sous-lieutenant au 3e régiment de ligne le 26 mars 1892; désigné pour les grenadiers le 26 juin 1896 et est promu lieutenant le 25 décembre 1898.

Sous-lieutenant au 3e de ligne, il s'embarque pour le Congo le 6 mars 1892, comme sous-lieutenant de la Force Publique et est désigné pour l'expédition du Haut-Uele, sous les ordres de l'inspecteur d'Etat Le Marinel.

Il est ensuite désigné pour commander la place de Mundu, qui est pendant cinq jours, du 14 au 18 mars 1894, assiégé par les Derviches. Grâce à une résistance opiniâtre et à beaucoup de sang-froid, le lieutenant Wtterwulghe parvient à attendre des secours et à sauver les troupes placées sous ses ordres.

Peu après il est nommé chef du poste de Dungu sur le Kibali, position qu'il occupe jusqu'au moment de son retour en Europe, le 14 mai 1896.

Le lieutenant Wtterwulghe se rembarque pour le Congo le 6 mai 1898, en qualité de capitaine-commandant de deuxième classe et reçoit à son arrivée à Boma le com-

mandement de la zone des Makrakra. Par son activité et sa connaissance des indigènes, il parvient à rendre cette zone une des plus prospères de l'Uele.

Wtterwulghe revient en Europe le 16 août 1902, ayant accompli sa septième année de service au Congo.

Le 26 février 1903, il repart pour la troisième fois, en qualité de commissaire général et est investi du commandement supérieur ad intérim du territoire de l'Uele, puis du territoire de Lado.

Il s'applique avec succès à maintenir les résultats obtenus par ses prédécesseurs, les inspecteurs d'état Chaltin et Hanolet.

Il allait prendre la succession du commandant Lahaye, assassiné près de Nyangara, par un ancien sergent, à l'instigation du chef Kodja, quand il meurt à Yei le 8 mai 1904.

Le lieutenant Wtterwulghe, était chevalier de l'Etoile africaine, de l'Ordre royal du Lion et décoré de l'Etoile de service à deux raies.

Il était le frère de Fernand-Charles Wtterwulghe, sous-lieutenant au 3e lanciers, décédé à Faradje, le 8 novembre 1906, et du lieutenant d'artillerie Henri Wtterwulghe, qui a également séjourné dans l'Uele.

PUBLICATION :

— *Vocabulaire à l'usage des fonctionnaires se rendant dans les territoires du district de l'Uele et de l'enclave de Redjaf-Lado.* (Belgique coloniale, 1899, p. 295).

DE BAUW, G. A. J. C. A.

(Cliché de la *Belgique coloniale*).

DE BAUW, GUILLAUME, ANTOINE, JEAN, CLÉMENT, ADOLPHE,

né à Bourg-Léopold le 3 juillet 1865.

Lieutenant adjoint d'Etat-Major au 2e régiment de ligne. S'embarque pour le Congo le 6 janvier 1897, comme capitaine de la F. P. Est adjoint comme second à Sarrazyn, commissaire du district de l'Equateur. En septembre 1897, le gouvernement local le désigne pour prendre la direction de la zone de l'Uere-Bomu; il est nommé chef de cette zone et contribue à son rapide développement.

Il y fait élever des constructions en briques et un an après son arrivée, il y avait dans tous les postes et notamment au camp de l'Uere, des maisons en briques, des magasins spacieux, là où des abris primitifs en pisé servaient aux blancs; des casernes bien aérées sont désormais réservées aux soldats et travailleurs noirs. Le camp de l'Uere est en outre organisé défensivement; il possède une garnison bien exercée de deux cent cinquante soldats et dispose de quatre canons Nordenfeld. Les artilleurs noirs en connaissent le maniement.

La puissance défensive du camp de l'Uere (Ango en langage indigène) est basée sur la défense intérieure et l'occupation du réduit.

La défense intérieure organisée par secteurs comprend des tranchées avec défenses accessoires et des épaulements pour bouches à feu.

Le réduit est constitué par le groupement des bâtiments des Européens dans une enceinte polygonale à tracé bastionné. Le mur d'enceinte du réduit est constitué à l'aide de matériaux rapportés, espèce de latérite très dure à l'épreuve de la balle du fusil Albini. Ce mur de deux mètres de hauteur est crénelé à hauteur d'homme. Aux saillants du réduit se trouvent des ouvrages flanquants

Le camp de l'Uere constitue à la fois une défense puissante contre les surprises des populations Azandé et un centre d'échange pour les indigènes de la région du Nord.

Pendant l'année 1898, le développement de la zone Uere-Bomu s'accentue d'une façon remarquable. Cette année débute par une reconnaissance offensive au pays des Ababua, au sud de Uele. Cette reconnaissance exécutée pas le chef de zone accompagné de deux Européens et de cent cinquante soldats se termine de la façon suivante:

1° par l'installation du poste de Zobia, sur la haute Bima. Ce poste se trouve sur la nouvelle route des transports, qui devient actuellement la route pour les automobiles;

2° par la soumission de toutes les populations Ababua de cette région qui jusqu'à cette époque inquiétaient la route des transports Bima-Bomokandi;

3° par la mise en valeur de cette riche région forestière, non exploitée jusqu'à ce moment;

4° par l'organisation des transports à dos d'homme, d'une importance capitale, attendu qu'il passait annuellement trois mille charges et parfois plus, en destination du Nil et des zones Makua et Makrakra.

Au nord de l'Uele, des relations de bon voisinage sont établies avec le sultan Semio, dont la plus grande partie des territoires se trouvent sur la rive droite du Bomu

(Congo français) et le sultan Sassa. La puissance de ces potentats nègres est incontestable. Ces sultans avaient rompu toutes relations avec les représentants de l'Etat du Congo et pour des raisons spéciales on avait supprimé auprès d'eux les résidents européens.

Le camp de l'Uere reçoit la visite de marchands venant du Wadaï, c'est-à-dire devant faire quatre mois et demi de route pour vendre leurs produits et notamment leur bétail.

De Bauw rentre en Europe le 21 février 1900, après avoir visité au voyage du retour les îles Canaries et l'Espagne. Pendant son séjour en Afrique, il fut promu capitaine-commandant de deuxième classe le 1 janvier 1898 et capitaine-commandant de première classe le 30 décembre 1899. En récompense de ses services il reçoit l'Etoile de service.

Il retourne au Congo le 14 mars 1901 et s'embarque à Lisbonne avec le colonel d'Etat-Major Bartels, visite les îles Madère et assiste à l'inauguration du tramway électrique installé par des Belges à Ténérife.

Embarqué en qualité de commissaire de district de première classe, il prend la direction de l'important district de l'Equateur.

Ce district, dont l'étendue équivaut à cinq fois celle de la Belgique, est le siège de deux missions catholiques et de neuf missions protestantes, américaines ou anglicanes. Cinq sociétés commerciales exploitent une grande partie du district notamment la Société Abir, la Société anonyme belge (S. A. B.) la Société équatoriale congolaise, la Société Lulonga et la Société Ikelemba. Le restant du territoire était exploité pour le compte du domaine privé. Une grande partie du district était afférente au domaine de la couronne.

Il y avait trois cent cinquante blancs environ en résidence dans le district de l'Equateur. Le personnel de l'Etat comprenait environ quarante blancs. Le personnel noir comprenait neuf cents soldats et gradés de la Force

Publique, mille quatre cents travailleurs et on délivrait annuellement plus de six mille licences de travailleurs,

Au moment de l'arrivée à Coquilhatville du commissaire de district De Bauw, il restait à compléter l'occupation du territoire. C'est dans ce but qu'il fait l'exploration de la haute Momboyo (Luilaka) et y installe le poste de Lisaku en 1901.

En 1902, il fait la reconnaissance de la Salonga et de la Lomela, deux affluents importants de la Busira. Cette reconnaissance se termine par l'installation du poste d'Itoko sur la rive droite de la Lomela et par la délimitation du Bus-bloc, dénomination donnée au territoire situé entre la Salonga, la Busira, et la Lomela et limité, à cette époque, au Sud par le parallèle de 1° S. Ce territoire constitue la propriété de la Société générale pour le commerce et l'industrie, la Société anonyme du chemin de fer du Congo et la Société anonyme belge; cette dernière société en assurant l'exploitation forestière.

Ayant remonté la Lomela pendant quarante heures, c'est-à-dire à environ deux cents kilomètres de son embouchure, De Bauw y trouve des populations n'ayant pas encore vu les Européens.

En octobre 1902, il remonte le Ruki et la Tshuapa à bord d'un steamer de l'Etat, type *Délivrance*, de vingt tonnes, et il atteint un point situé à cent vingt-cinq heures de navigation de Coquilhatville et à vingt-sept heures de navigation en amont de Mondombe, poste de l'Etat fondé à la suite de ce voyage. Les populations cannibales se livrent sans cesse à des luttes intestines et sont en butte à des vexations continuelles. Mondombe se trouve à plus de cinq cents kilomètres de Coquilhatville.

L'occupation simultanée de toutes les rivières, pendant l'année 1902, constitue un fait important dans la situation politique du district de l'Equateur; elle a comme conséquence, pendant l'année 1903, l'entrée en relation avec des

populations inconnues jusqu'à cette époque. Les chefs des secteurs de la haute Tshuapa et de la haute Momboyo (Luilaka) font des reconnaissances, qui permettent de compléter la carte, d'entrer en relations avec les agents des postes limitrophes du district du Kasai et de détruire enfin la légende de l'existence d'une grande eau au S. E. du district, grand lac, qui figurait teinté en bleu sur les anciennes cartes du district de l'Equateur.

Dans ce district on s'occupe spécialement de l'agriculture, c'est-à-dire de la mise en valeur du territoire, de l'élevage et de l'exploitation du domaine forestier.

Au premier rang des établissements agricoles figure incontestablement le jardin botanique d'Eala, situé sur la rive gauche du Ruki, à une heure de marche de Coquilhatville. On y a réalisé des progrès immenses surtout pendant la période 1901-1903. C'était en somme la période difficile, l'installation est, de l'avis de tous les visiteurs, un succès, grâce à son éminent directeur Léon Pynaert.

La station de Coquilhatville, chef-lieu du district de l'Equateur, acquiert une réelle importance quant au transit des produits récoltés, tant par l'Etat que par les particuliers. Dans ce but on y a créé des installations pour recevoir ces produits, vastes magasins bien aérés.

Coquilhatville dont les constructions en briques furent commencées dès 1893, est actuellement une des plus belles stations du fleuve. Les Européens y occupent chacun une maison et on a réalisé des progrès énormes au point de vue des constructions.

De Bauw rentre en Belgique le 23 mai 1904, ayant été nommé commissaire général le 6 juin 1903 et conservant le commandement du district de l'Equateur. En récompense de ses services, il obtint la Croix de chevalier de l'Ordre royal du Lion et l'Etoile de service à deux raies.

A la fin 1904 il reprend son service dans l'armée belge,

accomplit un stage au 2e régiment de guides et est promu capitaine commandant au régiment des grenadiers en juin 1905.

PUBLICATIONS :

— *Emploi de la Fortification au Congo.* (Belgique Coloniale, 1900, n° 49. 1901, pp. 28, 100, 111).
— *L'orgine des Azandé.* (Belgique Coloniale, 1901, p. 40 et suivantes).
— *La zone Uere-Bomu.* (Belgique Coloniale, 1901, pp. 63, avec carte, 73 et 88).

MARDULIER, HENRI, COLETTE,

né à Anvers, le 17 décembre 1864.

Sous-lieutenant payeur au 7e régiment de ligne, il part pour le Congo le 6 juin 1893, à bord du *Lulu Bohlen*, en qualité de sous-lieutenant de la F. P.

Désigné pour l'Ubangi-Bomu, il fonde le poste de Lengo après la remise aux autorités françaises de la résidence de Bangasso (1894).

Il rentre en Europe avec le grade de capitaine, le 25 octobre 1896.

Nommé peu après capitaine-commandant de deuxième classe, Mardulier se rembarque le 6 juin 1897, à bord de l'*Eduard Bohlen* et est de nouveau commissionné pour le district de l'Ubangi. Il est nommé chef de poste de Libenge.

Mardulier prend la direction de la compagnie de la F. P. à la station d'Imese et fait fonction de commissaire de district de l'Ubangi.

Le 1 juin 1899, il est promu capitaine-commandant de première classe et revient en Belgique le 26 juin 1900.

Son troisième départ date du 1 février 1901. Mardulier prend le commandement du district de Bangala, au départ

de Verdussen et contribue à la pacification des Budja. A la fin de juin 1901, Mardulier continuant les opérations contre les Budja insoumis, entreprend une nouvelle expédition.

Le 30 juillet il repart pour la Mongala, avec une colonne de deux cent quatre-vingt quinze hommes et commence par faire arrêter le grand chef Eseko des Budja-Eloa. Dans la suite, il s'empare de Zengo et Ekwalanga. Il reprend à ces trois belliqueux potentats un total d'environ quatre cent cinquante fusils à piston, cinquante Albinis, des fusils de chasse, des révolvers et des munitions en grande quantité.

Mardulier rentre à Nouvelle Anvers, le 20 décembre 1901.

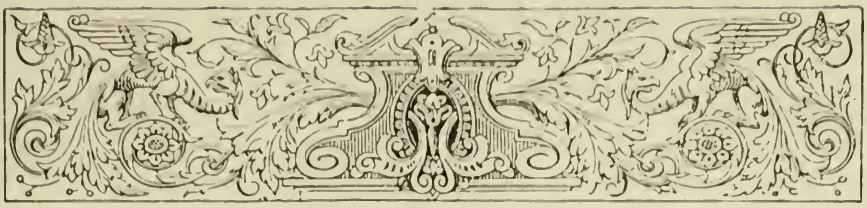
Le 22 juin 1902, Mardulier est élevé au grade de commissaire-général. Il rentre en Belgique le 6 mars 1904.

Après avoir été successivement, sous-lieutenant payeur au 7e de ligne, lieutenant payeur au 3e lanciers, capitaine en second payeur aux carabiniers, capitaine en premier quartier-maître à l'artillerie de forteresse à Anvers, Mardulier est actuellement au 5e de ligne.

Il est chevalier de l'Ordre de l'Etoile africaine et de l'Ordre royal du Lion, décoré de l'Etoile de service à trois raies et de la Croix militaire de troisième classe.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— *Le Congo*, Moniteur colonial, 1904, p. 6.
— A. Le Jeune. *Histoire militaire du Congo*, p. 200.



PIMPURNIAUX,

ALEXANDRE, FRANÇOIS, JOSEPH,

né à Vezin, le 17 octobre 1866.

Est nommé sous-lieutenant le 3 juin 1887 et prend rang au 9e de ligne.

Il s'embarque pour le Congo, le 6 mai 1893, et est attaché au district de l'Uele, avec résidence à Dungu (zone des Makrakra), poste dont il prend le commandement en avril 1894.

Il est cité à l'ordre du jour, à l'occasion du débloquement de Mundu, assiégé par les Derviches.

Peu de temps après, le 14 mai 1895, il se voit forcé de rentrer en Europe, pour motifs de santé.

Sitôt rétabli, il repart pour l'Afrique, à bord de l'*Eduard Bohlen*, le 6 mars 1896, prend le commandement en second du district de Bangala et exerce les fonctions de chef de la zone de l'Itimbiri, comprenant les postes de Bumba, Moenge, Mandungu, la Loeka.

Le chef rebelle Litzaka et ses vassaux, qui terrorisaient la région de l'Itimbiri, font leur soumission, las de la guerre; les troupes de l'Etat les poursuivent jusque derrière Basoko.

Rentré en Europe, le 15 mars 1899, Pimpurniaux reprend une troisième fois le chemin du Congo, le 1 novembre 1899, en qualité de commissaire de district de première classe. Il est chargé de succéder à Van Bredael, dans la haute direction du district du Lualaba-Kasai et occupe ces importantes fonctions pendant près de trois ans et demi.

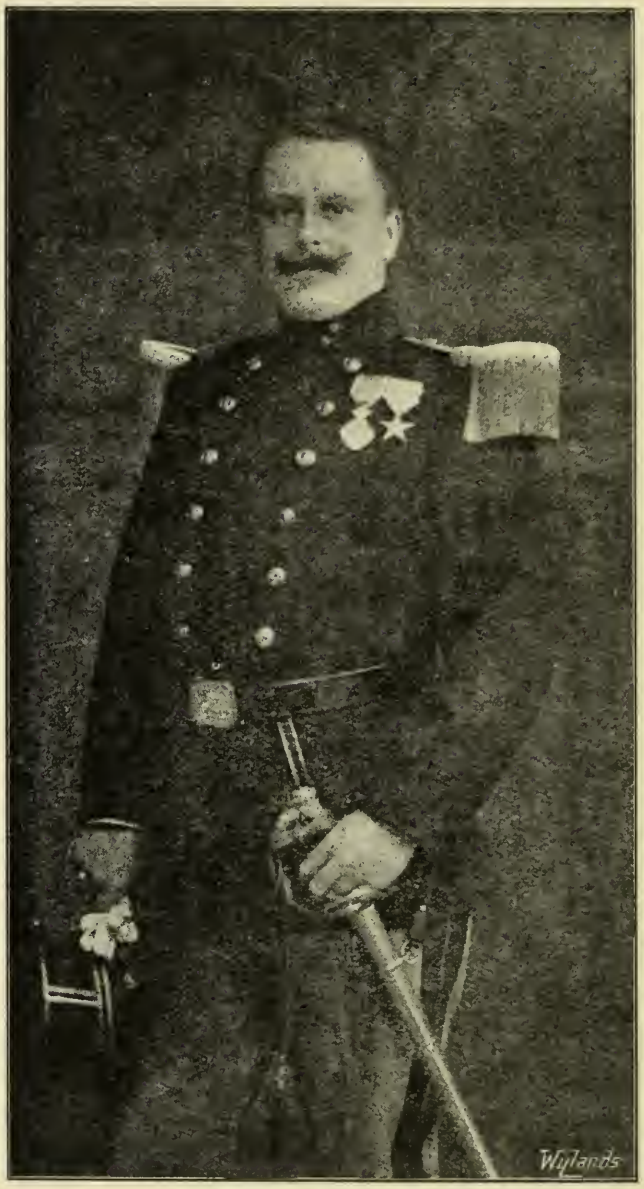
Il revient en Belgique le 19 février 1903.

Nommé commissaire-général, Pimpurniaux retourne au Congo le 10 mars 1904, pour prendre le commandement du district de l'Aruwimi.

Il est chargé, en 1905, de châtier les indigènes Topoke, qui avaient assassiné deux agents de la compagnie du Lomami.

Pimpurniaux se trouve en Belgique le 12 février 1906.

Il est capitaine en second au 9e de ligne, chevalier de l'Etoile africaine et de l'Ordre royal du Lion, décoré de l'Etoile de service.



DE MEULEMEESTER, Adolphe.

(Cliché de la *Tribune Congolaise*).

DE MEULEMEESTER,

ADOLPHE, JEAN, MARIE, GHISLAIN

né à Gand, le 28 mars 1870.

Sous-lieutenant au 1r régiment de ligne.

Il part pour le Congo, le 6 novembre 1895, comme lieutenant de la F. P. et est désigné pour le district de Bangala, où il exerce pendant deux ans et demi les fonctions de chef politique et commandant des troupes de la concession de la Société Anversoise.

Rentré en Belgique, le 10 février 1899, il repart dès le 16 novembre suivant, en la même qualité et commande en 1900 les troupes de police du bassin de la Mongala. Mais les fatigues de l'expédition qu'il dirige contre les Budja lui causent une hématurie. Il est forcé de descendre à Boma, au mois d'août, mais reprend, dès son rétablissement, le commandement du district des cataractes, fonctions qu'il exerce jusqu'à son retour en Europe par la malle du 16 octobre 1902.

De Meulemeester repart le 21 mai 1903, comme commissaire du district de la province orientale, avec Stanley-

ville comme résidence, en remplacement de l'inspecteur d'Etat Malfeyt.

En 1904, il est nommé commissaire-général commandant de la province orientale. Il est atteint d'hématurie à Mtowa.

Il revient en Belgique, le 16 avril 1906, pour reprendre une quatrième fois le chemin de l'Afrique, le 1 août 1907. Il est chargé une fois de plus du commandement de la province orientale.

De Meulemeester est lieutenant au 1r régiment de ligne, officier de l'Ordre royal du Lion, décoré de l'Etoile de service à deux raies.

BRUNEEL, ALBÉRIC, CONSTANTIN, ÉDOUARD, né à Renaix, le 5 janvier 1863.

Capitaine-commandant adjoint d'Etat-Major au 1r régiment de ligne.

Part pour le Congo le 16 janvier 1901, en qualité de capitaine commandant de première classe; devient successivement commandant de l'enclave de Lado et chef de la zone des Makrakra et rentre en Europe, le 29 décembre 1903.

Bruneel retourne en Afrique le 25 août 1904, en qualité de commissaire-général à l'Equateur.

Au cours de son second terme de service, il exerce durant trois ans le commandement de l'important district de l'Equateur, C'est lui qui procède à la reprise des établissements de la concession Abir, actuellement zone Maringa-Lopori.

Après une absence de deux mois et demi, employée à inspecter les postes des rivières Ruki, Momboyo, Busira Tchuapa, le commissaire général Bruneel revient, le 20 juin 1905, à Coquilhatville. Il entreprend une nouvelle inspection de deux mois, de février à avril 1906.

La même année, à la tête de deux cent cinquante hommes, il réprime la révolte dans les bassins du Lopori et de la Maringa (concession de l'Abir). De novembre 1906 à avril 1907, il procède à la reprise des postes de l'ancienne Société Abir. Il exécute à Coquilhatville d'importants travaux d'assainissement et d'assèchement des marais.

Bruneel rentre à Anvers le 1 septembre 1907.

Il est actuellement capitaine-commandant, adjoint d'Etat-Major au 1r régiment de ligne (en congé à Bruxelles), chevalier de l'Ordre de Léopold et de l'Ordre royal du Lion, décoré de l'Etoile de service à deux raies et de la Croix militaire de deuxième classe.

DEUSTER, FERDINAND, GUILLAUME,
né à Wittlich (Allemagne), le 15 janvier 1858.

Lieutenant au 7e régiment d'artillerie.

Entre au service de l'armée comme milicien de 1878, au 7e régiment d'artillerie, et parvient au grade de sous-lieutenant en passant par les cadres; il est successivement nommé lieutenant, capitaine et capitaine-commandant en mars 1904.

Deuster part pour le Congo, le 6 juillet 1896, comme capitaine de la F. P. et est désigné pour le fort de Shinkakasa, qui défend les passes du fleuve en aval de Boma. Directeur des travaux de défense, depuis le 1 juillet 1899, il est ensuite chargé de l'administration des travaux publics et de la marine.

Il rentre en Europe le 23 juillet 1900.

Son deuxième départ date du 25 avril 1901. Deuster se rend en Afrique, où la direction des travaux de défense lui est de nouveau confiée, avec résidence à Boma. En juillet 1902, il est promu directeur-général et, dans le courant de septembre de la même année, il succède au commissaire de

DEUSTER, Ferdinand.

(Cliché du journal *Le Congo*).

lieu du district de l'Aruwimi, placé sous le commandement du commissaire de district De Keyser.

L'année suivante, le territoire est commandé par Burrows; Vanwert est forcé de demander son changement de district.

Il entreprend ensuite une opération de guerre dans le territoire de l'Ubangi et revient en Europe le 24 juin 1900, ayant accompli un séjour ininterrompu de six ans environ.

Il est nommé successivement lieutenant, capitaine, capitaine-commandant de deuxième et de première classe.

Le 25 avril 1901, Vanwert s'embarque en qualité de commissaire de district de première classe, investi du commandement du district de l'Aruwimi. Il occupe cette haute fonction durant trois ans et s'applique à réparer la situation fâcheuse, tant au point de vue économique que politique, créée par son prédécesseur Burrows.

En 1902, il se rend à Bamba et à Topoke, pour y réprimer une révolte et revient en Belgique le 4 juillet 1904.

Il repart pour le Congo le 9 novembre 1905, comme commissaire-général, désigné pour le district de l'Aruwimi. Vanwert rentre en Europe en novembre 1907.

Vanwert est capitaine au 6e régiment de ligne, officier de l'Ordre royal du Lion, décoré de l'Etoile de service à trois raies.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE :

— *Tribune congolaise*, 1905, n° 37.

TOMBEUR, CHARLES, MARIE, HENRI, ERNEST, né à Liége, le 4 mai 1867.

Se rend au Congo le 19 juin 1902. Il est désigné par le gouvernement central pour succéder, dans le commandement de la Ruzizi-Kivu, à l'inspecteur d'Etat Costermans. Il demeure huit mois à son école avant d'exercer le commandement effectif de la zone.

Capitaine commandant de première classe, il est nommé commissaire de district de première classe, le 15 février 1904.

Rentré en Belgique, le 20 septembre 1905, il est nommé membre de la Commission des XIV, chargée d'examiner les suggestions contenues dans le rapport de la commission d'enquête, et de la traduire en prescriptions pratiques. On sait que les décrets du 3 juin 1906 sont la conséquence des travaux de cette commission. « Nous avons pleine confiance dans leur efficacité, dit la *Belgique militaire*, sous la réserve, qu'entraîne universellement toute œuvre humaine, qu'ils soient congrûment interprétés et appliqués par les agents d'exécution.

Tombeur part une deuxième fois pour le Congo, le 12 septembre 1907, en qualité de commissaire général et est chargé de prendre le commandement du district de l'Uele, au départ du commissaire de district Gilson, dont le terme de service est expiré. Sa nomination au grade de commissaire général date du 27 août 1907.

Capitaine commandant d'Etat-Major, professeur suppléant à l'Ecole de guerre, décoré de l'Etoile de service.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE:

— *Belgique militaire*, 1907. N° 1870.

HAUTS FONCTIONNAIRES DU DÉPARTEMENT DE L'INTÉRIEUR.

VAN DEN PLAS, CAMILLE, THÉODORE, JOSEPH, né à Saint-Josse-ten-Noode, le 5 janvier 1850; décédé à Bruxelles, le 15 mars 1902.

S'enrôle à l'âge de quinze ans comme volontaire au 8e de ligne et nommé successivement sergent en 1867, sergent-major le 23 décembre 1868.

Il quitte l'armée le 31 décembre 1872, pour assumer la place d'agent comptable dans une maison de commerce.

S'engage au service de l'Association Internationale du Congo le 1 avril 1884 et s'embarque à Liverpool le 17 avril.

Après avoir passé quelques mois à Vivi, il est désigné, le 31 juillet 1884, comme premier agent commercial à Léopoldville.

Il est chargé avec Van Gèle d'une mission de ravitaillement et de l'installation d'un service de comptabilité dans le Haut-Congo. Il assiste aux premières entrevues avec Tippo-Tip. Il accompagne Hanssens dans ses voyages.

Nommé chef de l'Equateur, le 1 juillet 1885, et agent commercial à Bangala en décembre de la même année, il revient vers Boma avec un contingent d'indigènes appartenant à cette

VAN DEN PLAS, Camille.

(Cliché du *Mouvement géographique*).

peuplade et est adjoint au lieutenant Roget pour l'instruction de ces hommes. C'est le premier essai de milices indigènes, dont le nouvel Etat devait plus tard faire la base de son organisation militaire.

Van den Plas rentre en Europe le 15 février 1887.

Agent d'administration au service de l'Etat depuis le 15 août 1887, il se rend en Afrique le 21 du même mois.

Après avoir pris part à une expédition vers Manyanga comme adjoint du lieutenant Avaert, il est chargé de faire procéder à l'évacuation du poste de Vivi et revient à Boma le 14 janvier 1887.

Après avoir été employé au service des finances, il occupe les fonctions de chef des magasins généraux de l'Etat, de la station de Boma-rive et est nommé commissaire de district de deuxième classe, le 27 octobre 1888; ensuite il est détaché au secrétariat général en qualité de secrétaire général-adjoint.

Revient en Belgique le 19 septembre 1890.

S'embarque une troisième fois pour le Congo, le 18 mars 1891, en qualité d'intendant; dirige pendant cinq ans le service de l'intendance à Boma, et est de retour en Europe le 19 octobre 1893.

Le 6 juillet 1894, Van den Plas est de nouveau en route pour l'Afrique centrale, chargé d'une mission qui a pour objet la vérification de la comptabilité des postes du Mayumbe et le contrôle administratif des districts du Haut-Congo. Il accompagne le gouverneur général Wahis, jusqu'à Kasongo.

Il débarque en Belgique le 30 avril 1897.

Son cinquième départ date du 11 juin 1898. Van den Plas reprend ses fonctions d'intendant et est chargé d'une mission spéciale dans le Haut-Congo et le Kasai.

Il revient du Congo le 18 juillet 1899.

Le 8 août 1901, il repart une sixième fois pour le Congo, mais rentre en Belgique le 11 octobre de la même année, et meurt à Bruxelles, le 15 mars suivant.

Un monument lui a été élevé au cimetière d'Evere.

Van den Plas était chevalier de l'Ordre de Léopold, officier de l'Ordre royal du Lion, et décoré de l'Etoile de service à cinq raies.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— De Martrin-Donos. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, tome II.
— *Belgique militaire*, 1898, p. 706; 1902, p. 139.

FRANÇOIS, EUGÈNE,

né à Bruxelles, le 31 mars 1859.

Parti pour la première fois au Congo, le 6 novembre 1894, il exerce successivement les fonctions de sous-directeur, de directeur et de directeur général de l'Agriculture.

Il organise également, en qualité d'inspecteur forestier, le service du contrôle de la replantation du caoutchouc.

Après avoir accompli au Congo trois séjours, d'une durée totale de sept ans, François démissionne et est nommé directeur général honoraire, par décret du 11 octobre 1904.

Il est actuellement chef de division au ministère de l'Industrie et du Travail de Belgique, chevalier de l'Etoile africaine, chevalier de l'Ordre royal du Lion et décoré de l'Etoile de service à trois raies.

PUBLICATION :

— *Rapport au congrès d'expansion mondiale de Mons, 1905.*

VAN DEN PLAS, JOSEPH,

né à Bossut-Gottechain, le 23 septembre 1868.

Part pour le Congo le 6 mai 1891, en qualité de commis.

Nommé chef de la zone du Mayumbe, il séjourne plusieurs années à Lemba. Il remonte le cours de la Lukula et visite le Luango, entre Zobe et l'embouchure de la Biulu.

Deuxième départ, le 6 mars 1899, comme sous-intendant.

Se rend une troisième fois au Congo, le 26 avril 1906, comme directeur de l'administration locale à Boma et effectue une tournée d'inspection au lac Léopold II et dans le Kwango oriental.

Il est chargé par le gouverneur général de vérifier la comptabilité dans le district de l'Uele et dans l'enclave de Lado. Il arrive à Lado le 20 décembre 1906 et se dirige vers Yei.

Décoré de l'Etoile de service à trois raies.

PUBLICATIONS :

— *Le Mayumbe.* Conférence faite à la Société royale de Géographie d'Anvers, le 26 janvier 1899. Bull. t. XXIII, p. 39.

— *Le Mayumbe.* (Mouvement antiesclavagiste, 1892).

REZETTE, JEAN, JOSEPH,

né à Jamoigne, le 31 octobre 1857.

Ingénieur. Part pour le Congo le 1 mai 1888, en qualité de directeur des transports de la marine et des travaux publics, à Boma.

Il fait deux séjours en Afrique, de mai 1888 à mai 1894.

Décoré de l'Etoile de service à deux raies.

Commandants de la Force publique.

N. B. Le chef suprême de l'armée est le gouverneur général ; le chef de l'Etat-Major, qui réside toujours au siège du gouvernement, a le titre d'inspecteur d'Etat commandant de la Force Publique.

ROGET, LÉON,

né à Bruxelles, le 21 juin 1858.

Lieutenant adjoint d'Etat-Major.

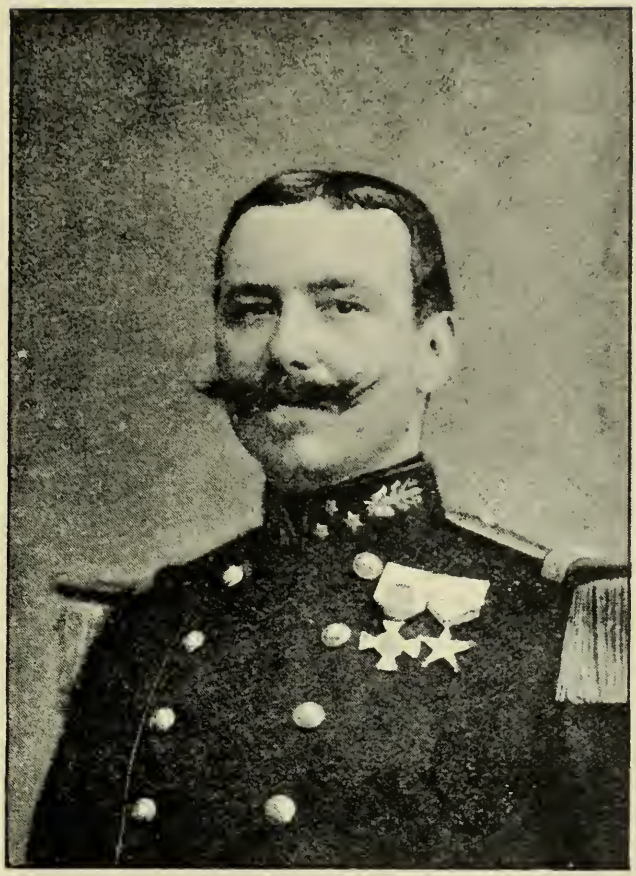
Se rend au Congo le 16 avril 1886.

Trois faits marquent d'une façon particulièrement frappante dans la carrière africaine de Roget : l'organisation de la force publique de l'Etat, dont il est le premier commandant; la fondation de la station de Basoko, dont il fait un camp retranché modèle ; l'exploration de la rivière Itimbiri et de l'Uele, où il gagne à l'influence de l'Etat le puissant chef niam-niam Djabir.

Organisation de la F. P. (1)

Roget est nommé commandant de la force publique, le

(1) Dans les premières années de l'occupation du Congo, Stanley et ses adjoints avaient pour escorte des Zanzibarites, soixante-dix porteurs et



ROGET, Léon.

(Cliché du journal *Congo illustré*).

17 août 1886. Ce n'est pas une mission facile que celle d'organiser, avec les éléments disparates, dont on dispose alors, une force de police disciplinée, de substituer graduellement aux mercenaires étrangers du début, des soldats recrutés sur le territoire même de l'Etat et de leur donner une éducation militaire complète.

C'est la tâche à laquelle s'applique d'abord, à Boma, le commandant Roget. Pendant deux ans il poursuit cette mission ingrate d'inculquer la discipline et de faire enseigner le maniement des armes aux sauvages Bangala.

soldats tout à la fois. La solde journalière de ces soldats avait été fixée à 1.25 fr. Plus tard, les officiers anglais, au service de l'Etat, introduisirent des Haoussa, des Elmina, des Yomba, qui n'avaient pas les qualités de porteurs des Zanzibarites, mais possédaient quelque teinte de discipline militaire, beaucoup d'entre eux, ayant servi dans les troupes du protectorat du Niger.

Ces hommes étaient répartis dans les postes, sans aucune administration propre, ni autonomie.

En 1885, l'organisation militaire au Congo comprenait un effectif de cent volontaires de la côte.

L'établissement d'une F. P. régulière date de 1886. Le gouvernement s'efforça de créer une armée indigène; le capitaine Coquilhat, le premier en 1885, parvint à engager un certain nombre de Bangala. En 1886, le lieutenant Van Kerckhoven décida un contingent à se rendre à Léopoldville; dix consentirent à descendre à Boma, où ils furent exercés par le sergent-major Roma. Ces dix hommes furent les premiers soldats indigènes de l'Etat. Les premiers décrets organisant la F. P. sont du 5 août et du 17 novembre 1888. (*Le Congo*, 30 juillet 1905.)

* * *

En 1902, on comptait trois cent dix-huit volontaires de la côte, quatre mille neuf cent soixante-seize volontaires indigènes, neuf mille cinq cent quatre-vingt-trois miliciers, soit un total de quinze mille trois cent soixante dix-sept hommes. L'Etat peut être fier des résultats obtenus et sa F. P. peut compter parmi les meilleures troupes coloniales du monde. (*Histoire militaire du Congo*, p. 9.)

Il établit une batterie de salut à Boma, est chargé de la police du Bas-Congo, en aval de Lukungu jusqu'à l'Océan; commande ou dirige toutes les expéditions du Bas-Congo, enfin, pendant le même temps, il élabore les règlements disciplinaires organiques et administratifs, qui furent sanctionnés par le gouvernement central et appliqués, presque sans changement, jusqu'à ce jour.

Quant aux règlements d'exercice et de manœuvre, il les étudie sur place et transmet le fruit de ses recherches, par des instructions inscrites au cahier d'ordres de la F. P.

Les résultats que Roget obtient sont donc pleins de promesses pour l'avenir et, lorsqu'il laisse le commandement de sa milice noire à son successeur, le commandant Avaert, l'Etat possède un premier noyau d'indigènes exercés, capables de lui rendre des services multiples, aussi bien pour le maintien de l'ordre dans les stations, que pour l'escorte des caravanes de ravitaillement et des expéditions de découverte.

Roget rentre en Europe le 21 octobre 1888.

Cette même année, le Roi, préoccupé d'opposer aux traitants arabes une barrière contre leurs sanglantes incursions, avait décidé l'établissement de deux camps retranchés, situés; l'un, sur l'Aruwimi contre les Arabes venant du Nord et du côté des Falls; l'autre, sur le Lomami, destiné à empêcher le passage du côté de Nyangwe et du Katanga.

Roget repart pour le Congo, le 11 avril 1889, en qualité de commissaire de district de première classe, désigné pour le territoire de l'Aruwimi-Uele.

Fondation du camp de Basoko.

Chargé d'aller fonder un camp avancé sur l'Aruwimi, c'est à la tête de six cents soldats disciplinés que Roget crée, fortifie et développe la position de Basoko (juillet 1889-septembre 1890) qui, entouré de plantations capables d'alimenter son nombreux personnel noir, devient

bientôt la base de toute une série de fructueuses expéditions vers le Nord.

Les Falls viennent, à ce moment, d'être réoccupés par le capitaine Van Gèle, et Tippo-Tip assume les fonctions de vali au service de l'Etat. Il s'agissait donc d'édifier à proximité du centre des opérations des Arabes, sur le Haut-Congo, et sans donner ombrage à ceux-ci, un poste fortifié capable de faire respecter les décisions de l'Etat et, au besoin, de s'opposer à un mouvement armé vers l'Ouest.

Le but principal de l'expédition était de prévenir les incursions arabes, de protéger les indigènes et de les amener à rechercher la protection de l'Etat.

Pendant que Roget prenait un congé en Europe, Van Kerckhoven installait l'avant-garde de l'expédition.

Le personnel blanc et noir, envoyé par le gouvernement central, pour édifier rapidement le camp de Basoko et pour permettre au capitaine Roget de se porter avec célérité, dès son arrivée, vers le Nord et vers l'Est, avait été très largement employé par Van Kerckhoven, dans diverses missions

A part les Bangala, encore peu disciplinés à cette époque et pouvant aisément déserter de l'Aruwimi en s'abandonnant au fleuve dans des pirogues, la F. P. réunie à Basoko était composée de soldats dont le temps de service allait expirer. Roget ne pouvait s'aventurer dans des expéditions de grande envergure avant d'avoir reçu des soldats des nouvelles levées, les anciens réclamant leur rapatriement. Cette situation limita souvent son action.

Roget s'emploie avant tout à consolider les assises de son camp et doit y consacrer presque tout son personnel.

Exploration de l'Itimbiri et de l'Uele.

Vers la mi-décembre 1899, Roget expédie le sous-officier Duvivier en avant pour aller fonder un poste de ravitail-

lement sur la Loïka (Itimbiri). Duvivier découvre à Ibembo une situation favorable pour ce poste et s'y établit.

Roget fait en secret tous les préparatifs d'une expédition et décide de ne pas se fier aux Arabes, en se laissant guider par eux; il abandonne le chef arabe Dalim-ben-Mohamed et, quelques heures après la séparation, il se met en route pour gagner l'Uele.

Accompagné du lieutenant Milz, le seul blanc bien portant, à ce moment, il descend le Congo jusqu'à la bouche de la Loïka, remonte ensuite l'Itimbiri jusqu'à Ibembo et y trouve Duvivier, qui avait accompli sa tâche avec intelligence.

A Acuëttana, il laisse un poste composé de quelques hommes, puis, sans avoir pu trouver un indigène pour lui servir de guide, il suit la vallée de la Tinda. L'exploration reconnaît les principaux affluents de la rivière qui décrit une courbe inharmonique au régime hydrographique général de la région. La petite troupe continue sa marche vers le Nord, et après des fatigues énormes, n'ayant que des feuilles pour nourriture, parvient à Mpocho et s'y repose un peu.

A Likatu, Roget est bien reçu par le chef Enguettra.

Forçant ses marches, il arrive à Djabir vers la mi-février.

La réception qui lui est faite par le chef Djabir n'est pas moins solennelle que ne fut celle de Van Gèle chez Bangasso.

Le capitaine Roget fonde à Djabir une station, qu'il confie au sous-lieutenant Milz, avec le sergent De Bauw comme adjoint; puis, il redescend en hâte à Bumba et se rend à Basoko, pour se réapprovisionner et prendre de nouveaux soldats. Roget retourne à Djabir; il avait formé le projet de reconnaître la région inexplorée qui s'étend au Nord de l'Uele.

Le 27 mai 1890, il fait une exploration au Nord de l'Uele; accompagné de Djabir, il traverse le Songo, puis le Dapa, cours supérieur du Bomu. Il pousse jusqu'au village de Bakasa-Solongo, située près des sources du

Ngansou, un des affluents du Bomu moyen; traverse le village de Deudomé, passe le Mbili et arrive à Solongo, il touche Bomu, mais il est forcé d'abandonner son exploration plus au Nord, ne parvenant plus à rengager un nombre suffisant de ses soldats mercenaires qui exigent leur rapatriement.

Au retour, il suit un chemin plus à l'Est et traverse, au Sud du Gongo, le village de Basia. Roget rentre à Djabir le 9 juin.

Cette dernière reconnaissance ainsi que les points atteint en amont et en aval de Djabir, lui ont permis d'accomplir le raccordement de ses itinéraires avec ceux de Juncker et de Schweinfurt. Quoique très fatigué et à peine remis d'une violente attaque d'hématurie, il se propose toutefois de pousser une reconnaissance vers l'Ouest et suit la rive gauche de l'Uele, traversant le pays des Kambugos.

Roget avait pour instructions formelles de ne pas engager la lutte avec les Arabes, mais de chercher à faire évacuer pacifiquement par eux la partie de sa province déjà envahie. Il y réussit. Il doit cependant parfois employer les armes ou permettre à ses lieutenants d'en faire usage. Il oppose aux Arabes le système arabe. Il prépare la réoccupation d'une partie de territoire et se rend aux Falls, auprès du Vali ou auprès de Raschid à Isanghi. Là il affirme ses bonnes intentions, se plaignant des difficultés que lui opposaient les lieutenants de Tippo-Tip en demandant qu'un grand chef arabe l'accompagnât pour châtier les petits chefs arabes récalcitrants. Roget obtient carte blanche de Tippo-Tip et de Raschid.

C'est ainsi que Roget crée la barrière qui s'étendait de Basoko à M'Bomu, du Sud au Nord.

Il allait entamer les opérations vers l'Est, lorsque la maladie le terrassa.

L'expédition Van Kerckhoven devait achever l'œuvre com-

mencée et la situation vis-à-vis des Arabes n'obligeait plus les chefs de mission à la prudente réserve des débuts.

Roget rentre malade à Basoko, après un voyage précipité. L'hématurie le frappe de nouveau. Il se rend à Boma, où le gouverneur Coquilhat veut l'employer comme secrétaire général, mais, par ordre des médecins, il rentre en Belgique à la fin de décembre 1890.

Après avoir repris son service militaire en Belgique et professé à notre Ecole de guerre, il est désigné pour représenter le capital belge engagé dans la compagnie à charte de Mozambique.

Nommé directeur général à Lisbonne, il fait ensuite deux séjours dans les territoires de la compagnie dans l'Est africain en qualité d'inspecteur général, puis reprend la direction générale de la grande compagnie à charte à Lisbonne.

De retour en Belgique, en décembre 1905 et en août 1906, Roget se rend deux fois en Afrique pendant cinq mois, en qualité d'administrateur directeur de la compagnie des magasins généraux du Congo, pour y inspecter et réorganiser les établissements de la Société.

Roget est actuellement major d'Etat-Major en retraite, chevalier de l'Ordre de Léopold et de l'Ordre royal du Lion, officier de l'Ordre de Saint-Bento et Aviz, décoré de la Croix militaire de deuxième classe, de la Couronne royale de Prusse de troisième classe et de l'Etoile de service.

Roget a donné de nombreuses conférences sur l'œuvre belge-africaine, ainsi que sur les us et coutumes des peuplades situées au Nord du Congo, dans la région de l'Aruwimi et au Nord de l'Uele.

PUBLICATIONS :

— *Le district de l'Aruwimi-Uele.* (Publication de l'Etat du Congo, N° 5, 1 br. in-8° de 39 pp. Bruxelles, Van der Auwera, 1891. Bulletin de la Société royale belge de Géographie, 1891, N° 2).
— *Le sultanat de Djabir.* (Mouvement géographique, p. 101).
— *La pénétration du centre africain. Banana port maritime et tête de ligne du chemin de fer.* (En collaboration avec Pourbaix) publication de la Société d'études coloniales 1905, p. 385).
— *Conférence sur le rôle de la force armée au Congo.* (Bulletin de la Société d'études coloniales, 1896, p. 3).
— Collaborateur de *l'Art militaire au Congo.* (Société d'études coloniales).
— Collaborateur du *Guide du voyageur.* (Société d'études coloniales).
— *Travail sur le recrutement du personnel.* (Congrès mondial de Mons, 1905).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— *Mouvement géographique*, 1886, p. 31 ; 1891, p. 21 ; 1899, p. 395.
— Chapaux. *Le Congo historique*, pp. 170, 211, 316, 444 et 635.
— *Belgique militaire*, 1905, pp. 313 et suivantes.

AVAERT, HENRI, MICHEL, EUGÈNE,
né à Saint-Josse-ten-Noode, le 4 octobre 1851.

Lieutenant au 5e régiment de ligne.

Entre au service de l'Association Internationale du Congo, le 7 février 1882 et est attaché aux bureaux en voie d'organisation.

Part pour le Congo, le 15 août 1882, et arrive le 15 octobre à Manyanga, où il est adjoint au chef de la station. Il se dirige de là vers Léopoldville.

Il rentre au camp de Manyanga, atteint de typhus ; guéri, il se rend, dans le courant de février 1883, dans le Kouilou (1).

(1) Actuellement territoire français.

Rappelé par Stanley à Issanghila, il devient commandant de cette station, le 1 mars 1883, mais atteint d'anémie, il est forcé de rentrer en Europe, le 3 décembre 1883.

Avaert retourne en Afrique, le 15 février 1886, comme secrétaire du vice-administrateur général, à Boma. Il est chargé d'une mission à Massabe en territoire portugais, et, ensuite, de rouvrir la route des caravanes au Nord du fleuve.

Il est nommé substitut du ministère public près le tribunal d'appel, siégeant à Boma, le 11 mai 1886.

Rentre en Belgique le 10 mai 1887.

Est nommé au commandement de la F. P. de l'Etat, le 1 août 1888 et son troisième départ pour le Congo date du 24 août suivant.

Avaert dirige une expédition contre les Mussuronghes, dans le delta du fleuve, en août de l'année suivante.

Revient en Belgique le 30 octobre 1889 et est attaché au département de l'Intérieur de l'Etat comme faisant fonctions de chef de division.

Accomplit une mission en Egypte en 1890 et une autre au Mozambique, en 1891.

Il est colonel commandant le 13e régiment de ligne

Officier de l'Ordre de Léopold, décoré de la Croix militaire de première classe, de l'Etoile de service et du Medjidié de quatrième classe.

PUBLICATIONS:

— *Notes sur la population de Banana à Manyanga.* (Mouvement géographique, 1895, p. 92).

— *Les Makabas.* (Mouvement géographique, 1888, pp. 67 et 70).

— *Sur le Bas-Congo.* Annexe II de l'ouvrage de Coquilhat *Sur le Haut-Congo*, pp. 487 et 503).

— *Les Cauris.* (Belgique coloniale, 1898, p. 330).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— *Mouvement géographique*, 1884, p. 6.
— Chapaux. *Le Congo historique*, pp. 81 et 635.

VAN DE PUTTE, LÉON, FRÉDÉRIC,

né à Gand, le 8 août 1847.

Capitaine commandant au 1r régiment d'artillerie.

Part pour le Congo, le 25 mars 1890, avec Coquilhat, en qualité de commissaire de district de première classe, hors cadre.

Nommé commandant de la F. P., par décret du 27 juin 1890.

Revient en Europe le 26 juin 1891.

Actuellement retraité à Gand, après avoir commandé comme colonel le 4e régiment d'artillerie à Louvain.

Officier de l'Ordre de Léopold et décoré de la Croix militaire de première classe.

FOURDIN, LÉOPOLD, JOSEPH,

né à Lennick Saint-Martin, le 13 mai 1856.

Il prend part à l'expédition militaire au Mexique.

Part pour le Congo, le 3 septembre 1891.

Capitaine commandant en chef de la F. P. de l'Etat, de 1891 à 1893.

Rentre le 21 août 1893.

Major d'infanterie en retraite à Malines.

Chevalier de l'Ordre de Léopold, décoré de la Croix militaire de première classe, médaillé de l'expédition de Mexique et de l'Ordre royal du Lion.

DIELMAN, GEORGES, CHARLES, EUGÈNE, AUGUSTE

né à Saint-Josse-ten-Noode, le 23 octobre 1853.

Capitaine en second de deuxième classe au régiment des grenadiers, puis capitaine commandant au 13e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 6 mai 1892.

Commandant de la F. P., de 1892 à 1895.

Rentre en Europe, le 10 août 1895.

Se rend une deuxième fois en Afrique, le 8 avril 1896, pour reprendre ses fonctions de commandant de la F. P.

Revient en Belgique, le 20 juin 1898.

Nommé commandant supérieur de la F. P., il s'embarque une troisième fois pour l'Afrique, le 6 février 1899, et rentre en Europe, le 9 juin 1900.

Major d'infanterie en retraite (Bruxelles), chevalier de l'Ordre de Léopold et de l'Ordre royal du Lion, décoré de la Croix militaire de première classe, de l'Etoile de service et de l'Ordre de l'Epée (Suède) de première classe.

VAN DORPE, JULES, LÉOPOLD.

Notice biographique déjà publiée, p. 409.

WARNANT, ERASME, JOSEPH,

Notice biographique déjà publiée, p. 316.

PATERNOSTER, LOUIS,

Notice biographique déjà publiée, p. 304.

(Depuis la publication de cette notice, le commandant Paternoster est mort au Congo, le 4 décembre 1907).

Secrétaires généraux du gouvernement local et secrétaires des gouverneurs.

VAN DE VELDE, FRÉDÉRIC, JOSEPH, HENRI, né à Saint-Gilles lez Termonde, le 6 septembre 1852; décédé en mer à hauteur de Lagos, le 30 septembre 1891.

Il est envoyé au Congo, en 1887, comme secrétaire général du gouvernement local à Boma.

Il retourne en Afrique avec le titre de commissaire de district.

Le 15 juillet 1889, il quitte Lonkougo, avec Liénart et Lehrman comme adjoints, pour aller explorer la région au Sud et Sud-Est du Stanley-Pool, dans le bassin du Kwango, de l'Inkissi et du Lunda.

Il longe la frontière méridionale de l'Etat, dans la vallée de la Lukunga jusqu'à Kimbere, l'une des stations des ingénieurs de la compagnie du chemin de fer, au coude que forme la rivière pour changer de direction. Il pousse ensuite vers l'Est par les centres réputés, mais peu visités de Kinsuka et de Zungna. Au delà de ce dernier point, l'expédition prenant la direction Nord-Est passe près des sources du Kwilu, franchit l'Inkissi dans son cours moyen

et gagne le Kwango à travers un pays absolument inconnu, pour aboutir, par environ le 6° de latitude, un peu au Nord du village Popokabaka, résidence du chef N'Goa.

Van de Velde se rend à Kasongo-Lunda, puis se dirige, par une contrée inexplorée, vers Luebo, résidence de Muene Putu Kasongo, le chef le plus puissant du Lunda, qui dispose de vingt mille fusils. Celui-ci reçoit fort bien l'expédition.

Van de Velde rentre à Léopoldville en mars 1890.

De retour en Europe, le capitaine Van de Velde est chargé d'une mission au Congo portugais.

A son retour de Saint-Paul de Loanda, il meurt en route le 30 septembre 1891, à hauteur de Lagos, à bord de l'*Edward Bohlen*.

Capitaine commandant adjoint d'Etat-Major au 5e régiment d'artillerie, secrétaire général honoraire de l'Etat indépendant, décoré de l'Etoile de service.

PUBLICATIONS:

— *Le Bas Congo.* (Bulletin de la Société royale belge de Géographie, Bruxelles, 1888, pp. 521, 534 et 1 br. in-8° de 12 pp.).

— *Des esclaves et de l'esclavage domestique.* (Mouvement antiesclavagiste, 1891, pp 141, 148).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— *Mouvement géographique*, 1887, p. 76, et 1890.

— Baron Dhanis. *L'exploration et l'occupation du Kwango oriental.* (Bulletin de la Société royale de Géographie d'Anvers, 1906, p. 34).

DESTRAIN, EDMOND, MARIE, HENRI,

né à Anvers, le 13 décembre 1854; décédé à Anvers, le 27 novembre 1890.

Ex-lieutenant au 5e régiment de ligne.

Il s'engage au service de l'Association internationale africaine et part pour le Congo, le 24 mai 1882.

En juillet 1882, il est nommé adjoint à la station de Vivi, puis est envoyé au Stanley-Pool où il séjourne quelques mois. Il effectue ensuite une exploration à la côte maritime dans le Kouilou, sous les ordres du capitaine Grant Elliott, et pour compte du Comité d'Etudes.

Les autres membres de l'expédition sont Legat, le Dr von Schaumann, Lehrman, Ruthven et Ilingsworth. L'exploration a pour objet la région quasi-inconnue qui s'étend au Nord du Bas-Congo et qui forme le bassin du Tchiloango et du Kouilou-Niadi.

L'association fonde, dans le bassin de Tchiloango, la station de Strauchville, ainsi nommée en l'honneur du colonel Strauch, le dévoué président de l'Association internationale du Congo. Le Tchiloango a peu d'importance; il a ses sources au Nord de l'Issangila et débouche dans l'Océan Atlantique, au petit port de Landana.

Le Kouilou-Niadi a une importance beaucoup plus grande. Il a sa source un peu à l'Ouest du Stanley-Pool, décrit à travers la contrée de nombreux méandres et va se jeter dans l'Océan, un peu au Nord de Ponta Negra et de Loango. Au delà de la station de Toutonville (Kitabi) commencent les rapides.

L'expédition du capitaine Elliott établit dans le bassin du Kouilou de nombreuses stations (1).

(1) Citons Grantville (latitude 4° 35', longitude 11° 46') sur la côte, au Sud de l'embouchure du Kouilou fondée en 1883; Rudolfstadt (latitude 4° 30', longitude 11° 42') sur la côte à l'embouchure du Kouilou; Alexandraville

Destrain fonde et prend le commandement de Stéphanieville (latitude 3° 59', longitude 13° 15'), ainsi nommée en l'honneur de l'archiduchesse d'Autriche, fille de notre Roi. Il a Maloney comme adjoint.

Il explore ensuite tout le pays entre cette station et celle d'Issanghila et de Boma, sur le Congo.

Se rend, le 25 décembre 1882, à la station de Manyanga et de là au Pool, via Lutete.

Il descend vers Issanghila, par ordre de Stanley. Visite les mines de cuivre de Boko-Songo et fonde les stations de Boko-Songo et Kitabi. Rentre en Europe le 21 juin 1885.

Le 29 août suivant, il retourne au Congo comme conservateur des titres fonciers (1 août 1885) et secrétaire du vice-gouverneur général Janssen; il est nommé ensuite directeur intérimaire des finances, le 15 juin 1887, et directeur des finances le 26 novembre 1887.

En 1887, Destrain explore la Lukuga avec Janssen et le capitaine Jungers.

Il revient en Europe en avril 1888 et est nommé chevalier de l'Ordre de Léopold.

Enfin, le 22 août 1888, il retourne une troisième fois au Congo, où il est nommé aux fonctions de secrétaire général du gouvernement local (9 mars 1889).

On rapporte que, retournant au Congo, Destrain fit escale à Monrovia, capitale de la république de Libéria et y découvrit un village habité par des nègres du Congo. Ceux-ci formant, vers la fin de la traite, la cargaison d'un négrier, furent précipitamment débarqués sur cette côte, pour échapper à la poursuite d'un croiseur, et s'y

sur la côte au Sud de l'embouchure du Kouilou ; Nyanga (latitude 3° 0) à l'embouchure du fleuve Nyanga; Mayumbe (latitude 3° 20') au Nord de l'estuaire de Banya; Sette-Cama (latitude 2° 40') à l'embouchure du Setté; Baudouinville (latitude 4° 8', longitude 12° 0), etc.

établirent. Ces malheureux sollicitèrent leur rapatriement auprès de Destrain.

Le 31 janvier 1889, Destrain procède à l'installation des colons noirs sur les territoires qui leur furent octroyés à Ntombe, près Banana. Ils étaient quarante, divisés en huit familles, qui manifestèrent leur joie d'être rétablis dans leur pays natal, dont ils avaient été arrachés par des négriers, il y a vingt-huit ans.

En 1890, alors qu'éclate le conflit Congo-Portugais, relatif à la souveraineté de Lounga, Destrain est designé avec Jungers, comme membre de la commission de délimitation.

Au mois de septembre 1890, il revient malade en Europe, s'arrête pendant quelque temps à Madère, et meurt en arrivant à Anvers, le 27 novembre 1890.

PUBLICATIONS :

— *Productions et négoce du Bassin du Kwilou-Niadi.* (Bulletin de la Société royale Belge de Géographie, 1886, pp. 115-123).

— *Le district de Stéphanieville et le district minier de M'Boko-Songo. — Bassin du Quilou Niadi.* (Publication E. I. C. N° 6.) Bulletin de la Société royale Belge de Géographie, 1891, p. 485).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— De Martrin-Donos. T. II.

— *Mouvement Géographique,* 1884, p. 3; 1891, p. 114.

— Chapaux. *Le Congo historique,* p. 88.

— J. A. Wauters. *Les Belges au Congo.*

LOMBARD, R., P., E.,

né à Leuze, le 16 juillet 1859.

En 1891, il fait fonctions de secrétaire général à Boma.

Commissaire de district de deuxième classe à Boma.

Chef de service à l'administration centrale de Bruxelles, département de l'Intérieur.

LEROI, GUSTAVE, CHARLES, ALEXANDRE,

Nommé secrétaire général du gouvernement local à Boma, le 6 avril 1892.

(La notice biographique avec portrait est publiée, p. 394).

GHISLAIN, LOUIS, FRANÇOIS,

Nommé secrétaire général du gouvernement local à Boma, le 6 juin 1894.

(La notice biographique est publiée, p. 251).

VAN DAMME, Maurice.

(Cliché du journal *Le Congo*.)

VAN DAMME, MAURICE,

né à Bruxelles, en janvier 1865.

A accompli cinq séjours au Congo: 1° de août 1890 à août 1894; 2° de mars 1895 à janvier 1898; 3° du 6 octobre 1898 à septembre 1901; 4° de juillet 1902 à août 1905; 5° départ du 17 mai 1906.

Il est attaché depuis 1890 au secrétariat général; secrétaire général adjoint, puis secrétaire général titulaire depuis sept ans.

Pendant les treize ans qu'il a séjourné au Congo, il n'a cessé de résider à Boma, où le retenaient ses hautes fonctions, si ce n'est, en 1892 et en 1898, quand il a accompagné le gouverneur général baron Wahis et le vice-gouverneur général Wangermée dans leur tournée d'inspection dans le Haut-Congo.

Officier de l'Ordre royal du Lion, chevalier de l'Etoile africaine, décoré de la troisième classe de l'Ordre de la Couronne de Prusse et de l'Etoile de service à quatre raies.

BRANDEL, HENRI,

né à Bruxelles, le 22 mai 1871.

Part pour le Congo le 6 octobre 1892.

Désigné pour être attaché, comme commis, à la station de Léopoldville, Brandel est forcé de redescendre à Boma pour motifs de santé; son état s'étant amélioré, il demeure dans la capitale congolaise, en qualité d'adjoint à la direction des travaux publics.

En novembre 1897, Brandel passe au secrétariat général — comme secrétaire adjoint — puis, en août 1898, il est promu chef du cabinet du gouverneur général.

Il revient en Europe, le 23 août 1900, après avoir résidé au Congo huit années consécutives.

Brandel regagne une troisième fois Boma, le 11 février 1901, et remplit pendant ces trois dernières années les fonctions de secrétaire général adjoint du gouverneur.

Rentre en Belgique le 4 mars 1904.

Brandel est officier de l'Ordre royal du Lion et décoré de l'Etoile de service à trois raies.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE :

— *Le Congo*, Moniteur colonial, 1904, p. 6.

DANCO, PIERRE, M., J.,

né à Anvers, le 8 juin 1871.

Part pour le Congo le 6 août 1893, comme sous-intendant de deuxième classe. Remplit les fonctions de secrétaire du gouverneur général Wahis, à Boma.

Directeur de la société Urselia.

S'embarque à Lisbonne, le 6 août 1902, avec le comte A. d'Ursel, pour inspecter les plantations que l'Urselia a créées dans le Mayumbe fin 1898, et qui comptent sept à huit cent mille cacaoyers et environ trente mille arbres à caoutchouc.

PUBLICATIONS :

— *Ook een ideaal*, roman écrit au Congo et couronné au concours du Davidsfonds.

— *Le Congo*, conférence faite à la Société royale de géographie d'Anvers, le 15 janvier 1897.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE :

— *Mouvement géographique*, 1902. p. 364.

BORREMANS, Oscar.

(Cliché du journal *Le Congo*).

BORREMANS, OSCAR, JOSEPH, CASIMIR, né le 26 juin 1863.

S'engage à quinze ans au régiment des grenadiers, où il acquiert tous ses grades jusqu'à celui d'adjudant.

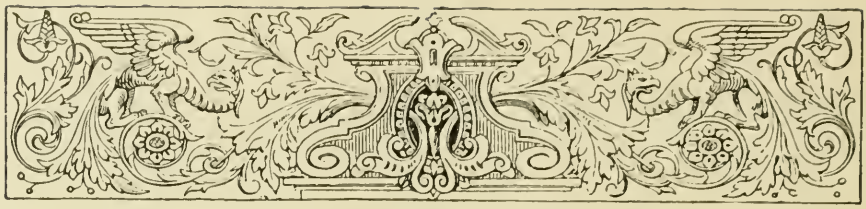
Nommé sous-lieutenant en 1886, il passe au 4e régiment de ligne, puis, en 1889, au régiment des carabiniers.

Borremans est nommé lieutenant en 1893 et, l'année suivante, porte-drapeau et secrétaire du colonel de Ketelaere, puis des colonels Ninitte, Timmermans et Pioch.

En 1901, il est promu au grade de capitaine.

S'embarque le 4 mai 1905, comme secrétaire du gouverneur général, baron Wahis. Frappé d'ophtalmie dès son arrivée au Congo, il rentre le 28 août 1905.

Capitaine commandant au régiment des carabiniers.



HAUTS FONCTIONNAIRES DU DÉPARTEMENT DES FINANCES.

DESTRAIN, EDMOND.

La notice biographique est publiée à la page 489.

DE KEYSER, ÉMILE,

né à Schoorisse, le 30 mars 1856.

S'engage au service de l'Association internationale du Congo le 15 mai 1885.

Part pour le Congo le 13 octobre 1885.

« La constitution de l'Etat Indépendant du Congo et l'avènement » du roi Léopold à la souveraineté, furent proclamés à Bruxelles » le 29 mai 1885. Deux mois après, le 19 juillet, la proclamation » du nouvel Etat avait lieu à Banana, dans une cérémonie présidée » par l'administrateur général, sir Francis de Winton, et à laquelle » les représentants de toutes les maisons de commerce, établies » sur la rive droite du fleuve, ainsi que des chefs indigènes résidant » sur le territoire de l'Etat entre la côte et Boma.

» L'Association internationale du Congo s'était surtout appliquée

DE KEYSER, Emile.

(Cliché du *Mouvement géographique*).

» à occuper graduellement son territoire et à compléter, par des
» nouvelles explorations, les découvertes de Stanley le long de
» la branche maitresse du Congo.

» Après la conférence de Berlin, sans négliger en rien les questions
» scientifiques qui l'intéressaient toujours au plus haut point, le
» Gouvernement de l'Etat se préoccupe principalement d'organiser
» dans ses provinces les divers services publics, de former les
» cadres de l'administration nouvelle, d'en créer les principaux
» rouages, d'en déterminer la sphère d'activité... La tâche était
» lourde.

» Au lendemain du vote, par lequel les chambres belges auto-
» risaient le Roi à assumer la souveraineté de l'Etat du Congo,
» un gouvernement central fut constitué à Bruxelles. Il se com-
» posait de trois départements ayant respectivement dans leurs attri-
» butions les affaires étrangères, les finances, l'intérieur.

» En Afrique, l'administration générale reçut également son orga-
» nisation qui comprenait un gouverneur général, représentant
» du gouvernement, un vice-gouverneur, des inspecteurs d'Etat et
» trois directeurs de service.

» Le gouvernement, ainsi constitué, se préoccupa d'abord d'or-
» ganiser l'administration de la justice et de substituer le règne
» de la loi à l'anarchie, qui dans cette partie de l'Afrique, avait
» longtemps assuré l'impunité à toutes sortes d'abus.

» Dès le commencement de 1886, un tribunal de première instance
» siégea dans le Bas-Congo et, dans le courant de la même année, l'Etat
» promulgua un code pénal qui fut complété en 1888, et auquel sont
» venues s'ajouter depuis, des dispositions nouvelles, dont l'expé-
» rience à démontré l'utilité.

» Dès 1885, le régime foncier, le service postal et le service sanitaire
» fonctionnèrent au Congo. Mais c'est surtout en 1886, lorsque l'Etat
» fut définitivement organisé, que les différents rouages de l'admi-
» nistration reçurent le développement qu'ils comportaient.

» Tous les services furent établis à cette époque.

(Congo illustré).

Durant son premier séjour au Congo, du 13 octobre 1885

au 23 octobre 1888, De Keyser occupe successivement ou cumulativement les fonctions de contrôleur des postes (24 novembre 1885), contrôleur des droits de sortie, (27 mars 1886), notaire, juge suppléant près le tribunal de première instance du Bas-Congo (1886), commissaire de district à Banana (1887); directeur des finances ad intérim, le 23 janvier 1888.

Il revient en Europe en octobre 1888.

Il est nommé directeur des Finances le 9 mars 1889 et retourne en Afrique le 28 avril suivant. En 1891 il fait fonction de secrétaire général du gouvernement central.

Il rentre en Belgique le 1 septembre 1891.

Repart une troisième fois le 6 avril 1893, en qualité de directeur général du département des finances à Boma, (à titre personnel depuis le 25 mars 1893).

Son quatrième séjour, qui date du 6 juin 1896, se prolonge jusqu'au 6 août 1898. Il est assimilé à titre personnel, au rang d'inspecteur d'Etat le 1 avril 1897.

Chevalier de l'Ordre royal du Lion, décoré de l'Ordre du Lion et du Soleil de Perse et de l'Etoile de service à quatre raies.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE:

— *Congo illustré*, 1893, p. 97.

BOLLE, ARTHUR, JOSEPH, GHISLAIN.

La notice biographique est publiée à la page 407.

ROSSIGNON, ÉDOUARD, VICTOR, MARIE, OSCAR,
né à Jamoigne, le 22 janvier 1858.

Il se rend au Congo, le 25 janvier 1888, comme attaché au service des Finances.

Il rentre en Europe le 17 décembre 1890.

Second départ: le 3 juillet 1891.

Nommé contrôleur des Impôts, le 21 septembre 1893, il rentre en Belgique le 24 juin 1894 et démissionne le 18 août suivant.

Décoré de l'Etoile de service à deux raies.

MASSON, JEAN, BAPTISTE,
né à Le Mesnil, le 15 août 1863.

Il s'engage au service du département des Finances de l'Etat Indépendant, le 28 mai 1888, et part pour le Congo le 17 juin suivant.

Il est nommé contrôleur des Impôts, le 1 avril 1891 et revient en Belgique en décembre 1891.

Retourne au Congo, le 6 avril 1892 et y séjourne jusqu'au 18 mai 1893.

Démissionnaire le 21 septembre 1893.

Décoré de l'Etoile de service.

VAN CAULAERT, BENOIT, HENRI,
né à Ninove, le 30 juillet 1864.

Géomètre. S'engage au service du département des Finances le 20 juin 1888 et part pour le Congo, le 16 juillet suivant.

Nommé géomètre principal, le 1 septembre 1890, il revient en Europe le 18 juin 1891 et démissionne le même mois.

Décoré de l'Etoile de service.

PRINZ, FRANÇOIS, XAVIER,
né à Liége, le 16 mai 1858; décédé le 16 mars 1890.

S'engage, le 21 mars 1889, comme contrôleur des Impôts et séjourne en Afrique jusqu'à la date de son décès.

BOLLE, ÉMILE,
né à Villers-Potterie, le 3 mars 1864.

Part pour le Congo, le 3 septembre 1890, comme conservateur des Titres Fonciers. Séjourne à Boma jusqu'au 23 septembre 1893, date de son retour en Europe.

Nommé directeur intérimaire des Finances, il retourne au Congo le 6 mars 1895 et y séjourne jusqu'au 19 avril 1896.

DUBOIS, JULES, GHISLAIN, JOSEPH,
né à Pessoux, le 7 mars 1864.

S'engage le 2 août 1890 au service du département des Finances de l'Etat Indépendant et s'embarque pour le Congo le 3 septembre 1890. Il y fait un séjour de trois ans.

Il retourne au Congo le 6 mars 1893, est nommé contrôleur des Impôts le 24 janvier 1895, puis directeur intérimaire des Finances le 18 mars 1896.

Il revient en Europe le 23 mars 1897, pour retourner en Afrique le 6 mai de l'année suivante.

En février 1901, il revient en Europe et passe au Département de l'Intérieur.

Le 4 août 1904, il s'embarque à bord de l'*Anversville*, chargé par le gouvernement de l'Etat d'effectuer une mission d'inspection de la comptabilité dans les districts de l'Equateur et du Lualaba-Kasai.

DESSILY, FLORENT, JOSEPH, GHISLAIN,
né à Corbais, le 11 novembre 1866.

Engagé le 30 décembre 1890, au service du département des Finances de l'Etat Indépendant, il s'embarque pour l'Afrique le 28 janvier 1891.

Il est nommé géomètre principal le 23 mai 1892 et rentre en Belgique le 14 septembre 1892.

Décoré de l'Etoile de service.

BOLAND, ÉDOUARD, CLÉMENT, XAVIER, JOSEPH,
né à Namur, le 10 juillet 1868.

S'engage au service du Département des Finances de l'Etat Indépendant, le 28 février 1891; part le mois suivant. Il est nommé géomètre principal le 19 juin 1893 et conservateur des Titres Fonciers intérimaire le 12 août suivant, et rentre en Belgique le 24 mars 1894.

Retourné au Congo le 6 juillet 1894, il est promu conservateur des Titres Fonciers et revient en Europe le 29 juillet 1897.

Il fait un troisième séjour en Afrique du 1 février 1900 au 24 juillet 1902.

Décoré de l'Etoile de service à trois raies.

TYTECA, GASTON, HILAIRE,
né à Keyem, le 3 février 1870.

Il s'engage au service de l'Etat Indépendant, département des Finances, le 29 juin 1891 et part le 1 juillet suivant.

Il est nommé géomètre principal le 19 septembre 1893 et

ff. de conservateur des Titres Fonciers, le 19 février 1894.

Revient en Europe le 27 juillet de la même année et démissionne au mois d'octobre suivant.

DELHAYE, HECTOR, AUGUSTIN,

né à Lessines, le 20 janvier 1867.

S'engage au service du département des Finances de l'Etat Indépendant du Congo le 15 janvier 1892, et s'embarque le 6 février 1892. Bien qu'il soit parti en qualité de commis de deuxième classe, il est appelé à gérer l'importante perception des impôts de Matadi. Il revient en congé, en Belgique, le 12 février 1895.

Il repart pour l'Afrique, le 6 juin 1895, avec le grade de receveur des Impôts et est promu contrôleur des Impôts le 1 juillet 1897, fonctions qu'il exerce jusqu'au moment de son retour en Europe, le 10 novembre 1898.

Le 21 septembre 1899, il prend pour la troisième fois la route du Congo, comme contrôleur-inspecteur; il y obtient, le 19 janvier 1901, le grade de directeur intérimaire des Finances et le 8 octobre 1901 celui de directeur des Finances.

Rentre en Europe en septembre 1902.

Nommé directeur général des Finances, par décret du Roi souverain en date du 18 juillet 1903, il repart le 13 août 1903 et rentre en Belgique le 20 août 1906.

Chevalier de l'Ordre royal du Lion et de l'Etoile africaine, décoré de l'Etoile de service à trois raies.

HANICQ, HUBERT, HECTOR, MARIE,
né à Malines, le 15 janvier 1870; décédé à Malines, en janvier 1906.

Engagé, le 28 juin 1892, au service du département des Finances de l'Etat indépendant, il fait quatre séjours en Afrique: du 6 août 1892 au 11 août 1895; du 6 décembre 1895 au 10 février 1899; du 1 novembre 1899 au 31 octobre 1901 et du 10 juillet 1902 au 27 octobre 1903.

Nommé contrôleur des Impôts, le 29 mai 1902, il est chargé, le 1 août suivant, des fonctions de directeur des Finances.

Il démissionne le 1 novembre 1903.

Hanicq était chevalier de l'Ordre royal du Lion et décoré de l'Etoile de service à trois raies.

VERVLOET, MARIE, ÉMILE, CONSTANT,
né à Saint-Josse-ten-Noode, le 9 décembre 1877.

Engagé par l'Etat Indépendant, en qualité de géomètre du cadastre, le 10 août 1893, il part pour le Congo, le 6 septembre 1893, et est attaché au service topographique à Boma.

A plusieurs reprises, il est envoyé le long de la voie ferrée des cataractes, à l'effet d'y déterminer et d'y réserver les terrains qui appartiennent à l'Etat.

Le 25 juin 1895, il est nommé géomètre principal. Le 18 septembre 1896, il rentre en Europe et reçoit l'Etoile de service.

Le deuxième départ de Vervloet date du 6 mars 1896. Il regagne Boma, où il est chargé des fonctions de conservateur ad-intérim des Titres Fonciers, le 2 juillet 1897.

Il revient en Belgique le 21 février 1900.

Il s'embarque une troisième fois pour l'Afrique, le 19 janvier 1901. Il retourne au Congo pour compte du comité spécial du Katanga (formé depuis juin 1900) qui lui confie le commandement du secteur minier du Haut-Luapula. Vervloet atteint cette région par la voie de Chinde, le Zambèze, les lacs Nyassa, Tanganika et Moëro. C'est pendant qu'il exerce le commandement du secteur du Haut-Luapula que des gîtes métallifères considérables sont reconnus dans cette partie du Congo par la mission Williams.

Son terme de service accompli, Vervloet prend le chemin de la côte viâ Lukafu, Kasongo et la voie du fleuve, parachevant ainsi son voyage transcontinental de l'Océan indien à l'Océan atlantique. Il débarque à Anvers, en juin 1903.

S'embarque le 9 novembre 1905, avec M. Krassnigg, ancien adjoint du commandant Jacques pendant son dernier voyage au Katanga, chargé par le comité spécial du Katanga d'une mission géographique.

Vervloet est décoré de l'Etoile de service à deux raies et de la Médaille d'or de l'Ordre royal du Lion.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE :

— *Le Congo,* Moniteur colonial, 1905, p. 486.

VERVLOET, Constant.

(Cliché du journal *Le Congo*).

GUICHARD, AMAND, DÉSIRÉ,

né à Malines, le 9 septembre 1869.

Engagé au service du département des Finances de l'Etat Indépendant, le 25 novembre 1896, il fait trois séjours en Afrique :

du 6 janvier 1897 au 5 janvier 1900;

du 16 janvier 1901 au 18 janvier 1904;

et du 4 août 1904 au 11 août 1907.

Il est nommé géomètre principal, le 5 novembre 1904.

Guichard est chevalier de l'Ordre royal du Lion.

LEBOUTTE, ARTHUR, CHARLES, JOSEPH,

né à Fanzel (Luxembourg), le 20 octobre 1875.

S'engage, le 19 février 1900, au service du Département des Finances et part pour le Congo le 1 mars 1900.

Rentré en Belgique, le 19 février 1903, il repart dès le mois d'août suivant.

Il y fait un séjour jusqu'au 21 janvier 1906.

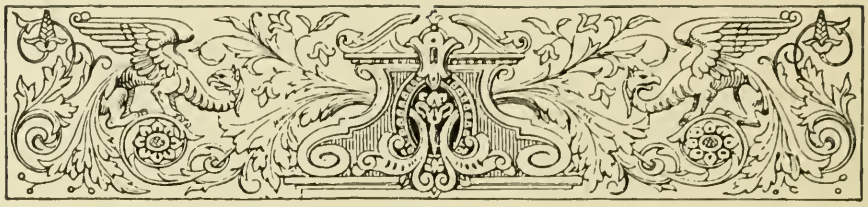
Au cours d'un troisième séjour, il est désigné, le 24 juillet 1906, pour remplir intérimairement les fonctions de directeur des Finances, et est promu sous-directeur le 14 octobre 1907.

DRAPIER, NESTOR, MARIE, GHISLAIN,

né à Serinchamps, le 6 mai 1869.

Géomètre, chargé de l'intérim de la conservation des Titres Fonciers, le 1 juillet 1902.

Séjourne pour la seconde fois en Afrique depuis le 4 août 1904.



Chapitre II

Expéditions de l'Association internationale Africaine par la côte orientale d'Afrique

« Ces expéditions répondent à une idée éminemment civilisatrice et chrétienne : abolir l'esclavage en Afrique, percer les ténèbres qui enveloppent encore cette partie du monde, en reconnaître les ressources qui paraissent immenses, en un mot y verser les trésors de la civilisation, tel est le but de cette croisade moderne.

LÉOPOLD II. Lettre aux puissances, septembre 1876.

I. — EXPÉDITION CRESPEL-CAMBIER (1877-1881).

Membres de cette expédition : Crespel, Cambier, Maes, Marno (voyageur autrichien), Wautier, Dr Dutrieux.

CRESPEL, LOUIS,

né à Tournai, le 4 décembre 1838; décédé à Zanzibar, le 25 janvier 1878.

Capitaine adjoint d'Etat-Major au 2e régiment de ligne.

Les voyages de Burton, Speke, Livingstone, Stanley, Cameron, avaient excité la curiosité d'une élite de gens instruits, mais l'opinion générale du monde se préoccupait

CRESPEL, Louis.

Cliché de l'ouvrage de M. Chapaux,
Le Congo historique, diplomatique.

à peine de cette œuvre gigantesque de l'exploration africaine. En dehors des rares sociétés de géographie, les questions africaines n'avaient aucun écho. La presse les ignorait, les gouvernements n'y portaient qu'un intérêt passager.

C'est l'initiative remarquable du roi des Belges Léopold II, qui les mit à l'ordre du jour de l'Europe. C'est lui qui réunit, en 1876, en son palais, une conférence géographique à laquelle étaient représentées les six grandes puissances européennes et la Belgique. Des voyageurs célèbres s'y rencontrèrent avec des savants géographes et des hommes politiques.

Cette assise solennelle frappa les esprits et leur apprit à connaître ce qui avait été fait en Afrique et ce qui restait à y faire. L'objet de cette réunion était d'ouvrir à la civilisation la seule partie du monde où elle n'eut pas encore pénétré et, dans ce but, de régler la marche à suivre, de combiner les efforts, d'éviter les doubles emplois et de faire de la Belgique le centre de ce mouvement humanitaire.

La conférence limita aux frontières du Soudan au Nord et au bassin du Zambèze au Sud, la partie de l'Afrique à laquelle il convenait de borner son activité. Cette vaste région est celle que, depuis lors, on désigne plus particulièrement sous le nom « d'Afrique centrale ». Il est convenu, qu'à travers cet immense territoire, on chercherait à tracer des voies devant aider à la pénétration dans l'intérieur et que le long de ces routes seraient établies des stations scientifiques et hospitalières.

Telle est l'origine de l'Association internationale africaine (A. I A.), dont le siège était à Bruxelles.

Dans une seconde réunion, qui eut lieu à Bruxelles, le 20 juin 1877, il fut décidé que la route commerciale qui conduit de la côte, en face de Zanzibar, au lac Tanganika, serait choisie comme base des premières expéditions et

qu'une station serait tout d'abord établie dans les environs du lac.

Quatre mois plus tard, le 15 octobre 1877, la première expédition belge, sous les ordres du capitaine Crespel, quitte Ostende à destination de la côte orientale.

Elle se compose du lieutenant Ernest Cambier, du 8e régiment de ligne, d'Arnold Maes, docteur en sciences naturelles, et de Marno, un voyageur autrichien, qui avait précédemment fait, de 1874 à 1876, deux voyages au Soudan et un troisième au pays des Niam-Niam.

Partis de Southampton, à bord du *Danube*, le 18 octobre 1877, Crespel et ses adjoints arrivent à Zanzibar le 12 décembre.

De cruels revers frappent l'expédition à ses débuts.

Le Dr Maes meurt d'insolation, le 14 janvier 1878.

Tandis que Cambier et Marno se mettent en route pour opérer une reconnaissance de la voie qui mène de Saadani à Mpwapwa, Crespel organise la caravane à Zanzibar.

Le 25 janvier 1878, à dix heures, le chef de l'expédition est enlevé par un accès de fièvre. Le Dr Robb qui lui prodigue ses soins, attribue sa mort à une apoplexie foudroyante.

Le lieutenant Cambier prend la direction de l'expédition; deux nouveaux adjoints lui sont envoyés d'Europe: le lieutenant Wautier et le Dr Dutrieux.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— *Congo illustré*, 1893, p. 17.

— DE MARTRIN-DONOS. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. I, p. 10.

— J. BECKER. *Vie en Afrique*, t. I, appendice.

— Association internationale africaine:

A. Rapports sur les marches de la première expédition. Verhavert, 1879, Bruxelles.

B. Journal et notes de voyage de la première expédition. Verhavert, 1879, Bruxelles.

CAMBIER, ERNEST, FRANÇOIS,

Lieutenant au 8e de ligne.

Membre de la première expédition à la côte orientale.

A la mort du chef de la caravane, le capitaine Crespel, et de Maes, le lieutenant Cambier demeuré seul avec Marno, qui lui-même dut rebrousser chemin, aborde néanmoins sa tâche avec énergie. Des deux nouveaux agents qui lui sont envoyés pour remplir les vides, le lieutenant Wautier tombe à Hekungu, le Dr Dutrieux ne dépasse pas Tabora; mais les épreuves, en ralentissant la marche de Cambier, ne peuvent interrompre celle-ci.

Seul des six membres de l'expédition, Cambier atteint les rives du lac Tanganika et remplit sa mission en fondant la station de Karema, dont il jette les premiers fondements au mois d'août 1879.

(N. B. La notice biographique et le portrait de Cambier ont été publiés p. 192).

MAES, ARNOLD,

né à Hasselt, le 24 mars 1854; décédé à Zanzibar, le 14 janvier 1878.

Docteur en sciences naturelles.

Fait partie de la première expédition de l'Association Internationale Africaine, sous le commandement du capitaine Crespel.

Meurt frappé d'insolation à Zanzibar, où il organisait la caravane, le 14 janvier 1878.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE:

— DE MARTRIN-DONOS. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. I, p. 13.

WAUTIER, JEAN, BAPTISTE,

né à Namêche, le 3 septembre 1844; décédé à Hekungu (près du lac Tchaïa), le 19 décembre 1878.

Prend part aux campagnes du Mexique de 1864, 1865, 1866 et 1867, en qualité de sergent, puis de sous-lieutenant de la légion belge.

Lieutenant au régiment des carabiniers, il s'engage au service de l'Association internationale africaine et part le 3 avril 1878, avec le Dr Dutrieux, pour rejoindre à Zanzibar le capitaine Cambier, privé coup sur coup d'un de ses adjoints et de son chef, le capitaine Crespel.

Il arrive à destination au commencement du mois de juin. Tous les préparatifs de la mise en route de la caravane étaient terminés, mais Cambier et le Dr Dutrieux souffraient de la fièvre.

La lourde tâche de l'organisation de l'expédition retombe donc sur Wautier, qui l'accomplit avec l'activité infatigable qui le caractérise.

Le 26 juin, il quitte Bagamoyo et n'est rejoint par Cambier et Dutrieux que le 12 juillet dans l'Usagara, au pied des monts Pongwe. Les deux caravanes, comprenant plus de cinq cents hommes (1), suivent les hauteurs séparant la vallée du Kingani de celle de la Wami et arrivent le 14 à Kingwe.

Le 23 juillet, à Mvomero, se produit une désertion de trois cents porteurs à propos de la route à suivre pour atteindre Mpwapwa. Les mutins emportent avec eux une vingtaine de charges. Cambier doit réorganiser la caravane et arrive le 8 août à Mpwapwa.

Il décide alors de se porter vers la résidence de Mirambo et se rend à Thierra-Magazy, tandis que Wautier et Dutrieux,

(1) Quatre-vingts soldats et domestiques zanzibarites et trois cent vingt-sept porteurs.

avec l'aide des Zanzibarites restants, se disposent à amener à Mpwapwa les marchandises laissées en arrière.

Le 18 septembre, l'expédition arrive dans le royaume du sultan Mirambo, auquel Cambier dépêche deux hommes d'après les règles de la civilisation locale et fait l'échange du sang avec le sultan.

La caravane quitte l'Ugogo le 1 décembre; le même jour elle apprend par un messager du voyageur suisse Broyon, qui attend nos compatriotes à Koi-Kironda, que les bandes de Nyungu, chef de l'Unjamwesi, se battent à Bibisanda contre les Arabes.

L'expédition est informée, le 6 décembre, à Punguli que les pillards, au nombre de trois cents, ont quitté Bibisanda pour aller camper à Tchaïa et qu'à cette bande se sont joints des Rouga-Rouga.

Des Wakimbu, de passage à Punguli, font connaître à Wautier et Dutrieux le massacre de la caravane Penrose (Church missionary Society), qui se rendait dans l'Unjamjembe. Craignant de rencontrer, à leur passage à Tchaïa, cette bande armée, — en force relativement considérable —, la caravane change d'itinéraire. Ndogoe, chef de Punguli consent, moyennant une quantité raisonnable d'étoffes, à servir de guide aux deux caravanes réunies pour les conduire au Nord dans l'Utaturu et, de là, leur faire gagner Hekungu, situé à cinq lieues environ au Nord-Est d'Itura et où il y avait des vivres en abondance.

La caravane se met en marche le 7 décembre, se dirigeant vers le Nord à travers une forêt épaisse; le 8, après deux heures de marche, elle arrive au premier tembe de l'Utaturu et gagne en quatre heures le chef-lieu du district. La caravane traverse la forêt et se trouve, le 14, à Hekungu.

Le 19 décembre 1878, Wautier, atteint de dyssenterie, succombe à la maladie.

Wautier était lieutenant au régiment des carabiniers.

Décoré de la Médaille du mérite militaire du Mexique et de la Médaille commémorative de la guerre du Mexique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— de Martrin-Donos. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. I.
— Becker. *La vie en Afrique*, t. I, appendice.
— *Bulletin de la Société belge de géographie*, 1878, p. 280.

DUTRIEUX, PIERRE,

Docteur en médecine. Médecin de l'armée. Etabli au Caire pendant cinq ans.

Fait partie de la première expédition de l'Association internationale africaine en 1878.

Part avec le lieutenant Wautier pour rejoindre l'expédition Cambier à Zanzibar, au commencement de l'année 1878.

Atteint de la fièvre africaine ainsi que Cambier, ils doivent retarder leur départ et vont retrouver dans l'Usagara, au pied des monts Pongwé, le 12 juillet, Wautier parti de Bagamoyo le 26 juin.

Les caravanes suivent les hauteurs séparant la vallée du Kingani de celle du Wami. Le 14 juillet, elles atteignent Kingwe. A Mvomero, par suite de la désertion de trois cents porteurs, Cambier décide de continuer sa route jusqu'à la résidence de Mirambo et se rend à Thierra-Magazy, tandis que Wautier et Dutrieux amèneront à Mpwapwa les marchandises restées en arrière. Wautier et Dutrieux quittent l'Ugogo le 1 décembre.

Ils apprennent, le jour même, que les bandits de Nyungu se battent à Bibisanda contre les Arabes. Ils arrivent le 6 décembre à Punguli, où ils sont informés du massacre de la caravane Penrose. Craignant une rencontre avec les pillards auxquels se sont joints des Rouga-Rouga,

à Tchaïa, la caravane change d'itinéraire sous la conduite de Ndogoë. Le 14, la caravane se trouve à Hekungu. Dutrieux y dispute à la mort son compagnon Wautier, qui malgré ses soins succombe le 19, après quelques jours de maladie.

La caravane apprend par les gens d'Hekungu des nouvelles d'une grande importance au sujet du massacre de la mission Penrose, de la présence des Rouga-Rouga.

Le 25 décembre, Dutrieux se remet en route dans la direction d'Ouyouy, chemine du 25 au 29 dans un terrain boisé, couvert sur une grande étendue de véritables lagunes, Passant la Kwale, le 27, il parvient le 29 à Ouyouy, où il installe son camp dans le premier village du territoire d'Ouyouy, à Tura. Il y trouve une lettre de Cambier qui lui conseille de l'attendre dans un endroit paisible. Le 2 janvier, le gouverneur de l'Unjanjembe lui fait savoir que le meilleur moyen de transporter ses charges à Tabora était de demander au chef d'Ouyouy l'autorisation de traverser le pays et de recruter sur place des porteurs. Dutrieux engage trois cents porteurs parmi les habitants et réussit à traverser tout le territoire d'Ouyouy (6 janvier 1879).

Dépassant de deux cents mètres le village de Koi-Karunbu, il campe sur la route même de l'Unjanjembe; le 6, il se dispose à engager des hommes pour porter les charges à Tabora, quand il est surpris par l'arrivée de Cambier.

Devenu malade à Tabora, Dutrieux abandonne le service de l'Association et reprend le chemin de l'Europe (octobre 1879).

Dutrieux était membre honoraire de l'Union syndicale de Bruxelles, membre de la Société de Géographie commerciale de Paris.

PUBLICATIONS :

— *Rapports sur les marches de la première expédition* (Association internationale africaine, 1879, pp. 5-20 et 57-60).

— *Notes d'anthropologie.* (Association internationale africaine, 1879, pp. 85-98 et Bulletin de la Société belge de géographie, 1880, pp. 102-114).

— *Dictionnaire français-kisouahili*, 1 vol. in-8° de 112 pages. Bruxelles, Verhavert, 1880.

— *La question africaine au point de vue commercial.* Conférences données à l'Union syndicale, les 9 et 23 mars 1880. Bulletin de la Société syndicale, Bruxelles, 1880, 1 br. in-8° et brochure Office de publicité, Bruxelles, 1880.

— *Note sur une affection cutanée parasitaire, observée dans l'Afrique orientale.* Bulletin de la Société royale de géographie d'Anvers, 1879, t. IV, 1r fasc. pp. 51-55.

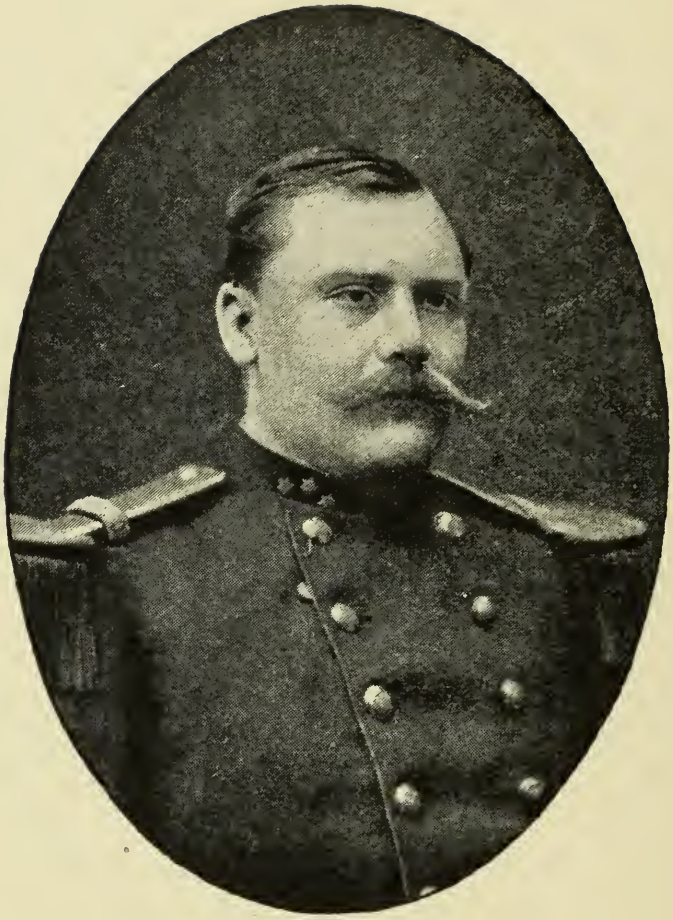
— *Etude sur les maladies et l'acclimatement des Européens dans l'Afrique intertropicale.* Rapports de l'Association internationale africaine, 1880, n° 3, pp. 122-153.

— *Souvenirs d'une exploration médicale dans l'Afrique intertropicale,* 1 vol. in-8°. Bruxelles, Manceaux, 1885.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— DE MARTRIN-DONOS. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. I.

— BECKER. *La vie en Afrique*, tome I, appendice.



POPELIN, Emile.

Cliché de l'ouvrage de M. Chapaux,
Le Congo historique, diplomatique.

II. — EXPÉDITION POPELIN (1879-1881).

Membres de cette expédition : Popelin, Van den Heuvel, Dutalis, Roger, Burdo.

POPELIN, ÉMILE, GUSTAVE, ALEXANDRE, né à Schaerbeeck, le 7 décembre 1847; décédé près de Mtowa, à Lutuku (Urua), le 24 mai 1881.

Capitaine d'Etat-Major, aide-de-camp du général de Savoye.

Tandis que Cambier s'acheminait vers le Tanganika et y fondait la station de Karema, le comité belge de l'Association internationale africaine, désireux d'échelonner au centre de l'Afrique une suite de stations hospitalières, destinées à devenir des points de ralliement et de ravitaillement pour les explorateurs et les missionnaires, organisa une seconde expédition, qu'il confia à Popelin.

Celui-ci était chargé de se rendre d'abord à Karema et d'y restaurer la place, puis, de passer de là sur la rive occidentale du lac Tanganika et d'installer enfin un poste à Nyangwe, sur le Congo.

Popelin s'embarque pour la côte orientale le 18 avril 1879 et arrive à Zanzibar le 31 mai 1879.

Il a comme adjoints le lieutenant Dutalis et le Dr Van den Heuvel.

L'expédition quitte Bagamoyo le 10 juillet 1879, avec quatre cents porteurs; mais, arrivé au camp de Kwamboumi, Popelin se voit forcé de renvoyer Dutalis en Europe; lui-même se traîne misérablement avec le Dr Van den Heuvel, jusqu'à Mpwapwa (15 août). C'est à cette expédition que se rattache la tentative d'acclimatement de l'éléphant asiatique et d'apprivoisement de l'éléphant africain par l'éléphant hindou.

Popelin rencontre à Mpwapwa Carter, ancien consul d'Angleterre à Bassorah, actuellement au service de l'Association, qui conduisait vers l'Afrique centrale quatre éléphants, acquis par le Roi Léopold. On pensait alors établir, en Afrique, une station pour la capture et le dressage des éléphants indigènes, à l'instar de ce qui existe dans l'Inde, afin de suppléer au manque de moyens de transports (1).

Le 3 septembre, après quelques jours de repos, les deux caravanes marchent de concert sur Kanyene et pénètrent le 20 octobre dans le Mgonda-Mkali.

(1) Le troisième essai d'utilisation d'éléphants indiens en Afrique fut ordonné par le roi des Belges et tenté en 1879, entre Dar-el-Salâm et Karema. Envisageant le parti qu'il y avait à tirer des éléphants pour l'exploration et le service des transports, le Roi n'hésita à provoquer, après les deux essais faits en 1868 en Abyssinie et en 1878 à Karthoum par Gordon pacha, une nouvelle épreuve.

Il fit dans ce but l'acquisition, à Bombay, de quatre éléphants qui furent débarqués à Masani, un peu au sud de Dar-el-Salâm. Carter, avec treize cornacs, des soldats et des porteurs prit la direction de la caravane.

Malheureusement on commit l'imprudence de charger lourdement chacun des animaux, qui durent faire aussi à chaque moment de marches forcées, restant parfois trente-six heures sans boire et plus de vingt quatre heures sans manger.

Dans ces conditions l'essai ne put donner des résultats satisfaisants. Aussi trois éléphants sur quatre succombèrent au cours du voyage qui prit cinq mois; un à Mwapwa, un dans l'Ugogo, un autre au moment d'arriver à Karema. Le quatrième ne survécut que quelques mois à ses compagnons.

(*Congo illustré*, 1892, p. 56).

« L'expédition arrive dans l'Unjanjembe le 23 octobre. Elle
» y est reçue avec grand empressement par toute la colonie arabe.
» Le 28 octobre, à huit heures du matin, écrit Carter, le capitaine
» Popelin, le Dr Van den Heuvel, Stokes et moi nous partîmes pour
» Tabora, montés tous les quatre sur « Pulmalla » vieil éléphant
» de selle que j'avais revêtu de son plus brillant harnais, écarlate
» et noir. Bien qu'un peu lourdement chargée, la pauvre vieille
» dame n'en marchait pas moins d'un pas allègre. Nous fûmes suivis
» pendant toute la journée par des centaines d'hommes, de femmes,
» d'enfants poussant des exclamations, des cris et riant à gorge
» déployée. L'étonnement des Arabes et des indigènes, en voyant
» les éléphants leur faire des saluts et faire d'autres exercices
» dépasse toute description. C'est un jour qui ne sera jamais oublié
» par le peuple de Tabora. »

(*Les Belges au Congo:* La caravane des éléphants. A J. Wauters).

Popelin quitte l'Unjanjembe, le 3 novembre, pour Karema, avec une escorte légère, laissant à Tabora la caravane des éléphants, toute à la joie de se refaire dans une région fertile.

Le Dr Van den Heuvel y demeure également avec le gros des bagages et des marchandises, comme agent d'une société hospitalière de ravitaillement.

Cambier, averti de l'arrivée de Popelin, lui envoie un croquis de l'itinéraire à suivre, ainsi que des indications sur les ressources des districts précédemment traversés.

Le voyage de Popelin s'accomplit dans d'excellentes conditions, à part une querelle de soldats et de porteurs, que l'énergique officier termine à simples coups de canne.

Nos compatriotes se trouvent au fort Léopold, le 9 décembre 1879, c'est-à-dire vingt-quatre jours après leur départ de Tabora et cinq mois après avoir quitté Zanzibar.

Ils étaient arrivés à Karema, à l'époque de la saison des pluies, ce qui avait rendu les dernières marches fort pénibles. Carter rejoignit Cambier et Popelin à Karema, après

avoir perdu tous ses éléphants. Popelin décide de continuer son voyage au delà du lac, tandis que Cambier consent à conserver le commandement de la station.

Le bruit inquiétant de l'entrée en campagne de Mirambo, vient ajourner ces premiers projets. Le « Bonaparte noir » en quête d'alliances, s'était d'abord arrêté chez Simba, chef de l'Usavira, et les deux armées marchaient vers l'Ufipa; la caravane Roger-Burdo qui avait quitté Tabora, pour se diriger vers le lac, courait le risque d'être pillée et détruite. Popelin se met immédiatement en marche pour secourir ses frères en péril. Après avoir contourné, la nuit, le village de Simba, il parvient à arriver sans être inquiété à Kisinde, où se trouvaient Burdo et Roger, abandonnés de la totalité de leurs porteurs. Ces derniers, terrifiés par le voisinage de Mirambo, qui opérait à quelques journées seulement, regagnent leur village respectif, laissant les voyageurs seuls gardiens d'un bagage bien fait pour tenter la cupidité des chefs marrons, s'autorisant indûment du nom de Mirambo.

Grâce à ses cinquante hommes d'escorte et aux Pagazis qu'il engage sur place, Popelin réussit à faire transporter toutes les marchandises à Tabora où elles restèrent déposées dans la station belge du Dr Van den Heuvel.

Le 6 avril 1881, Popelin quitte Karema pour Udjiji. Il a résolu de se porter en dow de cette ville arabe sur la côte occidentale du lac Tanganika, de fonder à Mtowa, alors occupé par les représentants de la « London missionary Society », une station, dont le commandement serait remis à son adjoint Roger, puis, de se diriger seul vers Nyangwe. Dès le commencement de l'exécution de ce plan audacieux, Popelin se bute à des obstacles de toute nature.

La navigation sur le lac est des plus périlleuses; les voyageurs font naufrage près de la rivière Rongufu. Ils

parviennent à grande peine à atteindre Ujiji et mettent à la voile vers l'embouchure de la Lukuga.

Remontant cette rivière, Popelin se préparait à jeter les bases de la station projetée, lorsqu'il est pris d'un violent accès de fievre hépatique. Pendant huit jours, il supporte stoïquement d'effroyables souffrances et s'éteint doucement, le 21 mai 1881, à Lutuku dans l'Urua. Son corps ramené à Mtowa, est enterré par les soins des missionnaires anglais et de Roger, sur la pointe du lac.

« C'est au sommet des falaises à pic, dominant les flots » du Tanganika, écrit Roger, que repose le vaillant lutteur, » mort à la peine et endormi dans sa jeune gloire. Sa » tombe solitaire sera respectée par les indigènes et devien- » dra, j'en suis persuadé, un lieu de pèlerinage pour les » voyageurs, qui après lui se dirigeront vers le Manyema. »

PUBLICATION :

— *Observations faites à Karema.* (Association internationale africaine. Rapports, N° 3, p 154 et Bulletin de la Société belge de Géographie, 1880, pp. 528-531).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— Becker. *La vie en Afrique*, t. I, appendice.
— *Congo illustré*, 1893, p. 129.
— de Martrin-Donos. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. I.
— A. J. Wauters. *Les Belges au Congo, la caravane des éléphants.*
— Association internationale africaine. Extraits des rapports de la seconde expédition. Verhavert, Bruxelles, 1880.

VAN DEN HEUVEL, THÉODORE, THÉOPHILE, né à Molenbeek-Wersbeeck, le 26 février 1846.

Docteur en médecine. Part pour l'Afrique, en avril 1879, comme adjoint de la deuxième expédition de l'Association Internationale Africaine, qui quitte Bagamoyo, le 10 juillet 1879.

Arrivé à Tabora, Van den Heuvel est chargé par le capitaine Popelin d'y organiser un poste de ravitaillement. Il y dispute à la mort le lieutenant Albert De Leu, qui succombe le 25 janvier 1881.

Remplacé à Tabora par Becker, le docteur Van den Heuvel se rend, en août 1881, à la côte et se fixe à Saïd-Bargash.

Il rentre en Europe le 24 mars 1882.

Van den Heuvel se rend à la côte occidentale, le 12 novembre 1882, et le 2 février 1883, atteint Manyanga, où il prodigue des soins à Nilis et à Parfonry.

Il se porte ensuite vers Léopoldville et y assume le service sanitaire (1884), puis il est attaché au rapatriement de Zanzibarites.

Il rentre en Europe, le 15 mai 1885.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— DE MARTRIN-DONOS. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. I et t. II.
— *Mouvement géographique*, 1884, p. 3.

DUTALIS, OSWALD, CHARLES,

né à Sluse (Limbourg), le 10 octobre 1839; décédé à Gheel, le 18 octobre 1907.

Lieutenant au 4e régiment de ligne,

Prend part aux expéditions du Mexique.

Membre de la deuxième expédition de l'Association internationale africaine, qui quitte la Belgique le 22 février 1879, il est envoyé en avant à Zanzibar, pour y organiser la caravane.

Il y rencontre Stanley et fait avec lui une reconnaissance au Wami.

L'expédition quitte Bagamoyo le 10 juillet 1879; mais Dutalis, atteint de fièvre à Kwambumi, dans l'Usagara, est forcé de rentrer en Europe, le 4 novembre 1879.

Capitaine d'infanterie pensionné.

Décoré de la Croix de deuxième classe, de l'Ordre de la Guadeloupe, de la Médaille du mérite militaire et de la Médaille de l'expédition du Mexique.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE :

— DE MARTRIN-DONOS. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. I.

ROGER, OSCAR, JOURDAIN, JOSEPH,

né à Blandain, près de Tournai, le 25 novembre 1854; décédé à Marseille, le 13 février 1907.

Propriétaire.

Séjourne au Gabon.

Appelé à renforcer le personnel de la deuxième expédition de l'Association Internationale Africaine, il se rend, avec Burdo, à la côte orientale, le 15 décembre 1879 et arrive à Zanzibar le 4 janvier 1880.

Cadenhead, nommé adjoint de Carter, pour le dressage des éléphants, accompagne les deux Belges. Les voyageurs quittent Saadani le 26 janvier.

Le 18 février, ils parviennent à Mpwapwa, mais, abandonnés par leurs porteurs, ils atteignent au prix des plus grandes difficultés Tabora, où séjournait le Dr Van den Heuvel.

Roger, établi à Kisinde, y est rejoint par Popelin qui, ayant décidé de fonder une station sur la côte occidentale du Tanganika, s'embarque avec Roger pour Ujiji. Nos deux compatriotes subissent un naufrage près de la rivière Rongufu. Arrivés à Ujiji, ils naviguent ensuite vers l'embouchure de la Lukuga pour gagner l'intérieur vers Nyangwe, mais le 24 mai 1881, Popelin succombe à une maladie aiguë, à Lutuku dans l'Urua.

Roger se rend alors à Mtowa avec le corps de son ami et lui donne une sépulture.

Il ramène les soldats de Popelin à Zanzibar, le 10 septembre 1882.

Il y recrute des Zanzibarites et se rend avec eux à Banana, pour y rejoindre Stanley (novembre 1882) et prendre part à sa quatrième expédition (1883-1884).

Il dirige le transport d'une baleinière à Issanghila et est nommé chef de Msuata.

Le grand explorateur quitte Léopoldville, le 9 mai 1883, avec Van Gèle, Coquilhat et Roger, dans son voyage vers l'Equateur et porte secours à la station de Bolobo. Roger reconnaît la Lulonga avec Stanley et remonte le Congo, jusqu'au territoire des Bangala.

Roger explore ensuite l'Aruwimi et participe à la fondation de la station des Falls dont il est désigné comme commandant, mais son état de santé l'oblige à retourner vers le Bas, où il trouve la station de Bolobo incendiée.

Il rentre en Belgique en mars 1884.

PUBLICATION:

— *Le Congo.* (Bulletin de la Société belge de Géographie, 1884, p. 631).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— DE MARTRIN-DONOS. *Les Belges dans l'Afrique centrale,* t. I et t. III.
— CHAPAUX. *Le Congo historique, diplomatique,* pp. 29, 96, 395.
— *Mouvement géographique,* 1888, p. 84.

BURDO, ADOLPHE, ALPHONSE,

né à Liége, le 30 janvier 1849.

Officier belge.

Accompagne le comte de Semellé dans son exploration de la rivière Benue, affluent du Niger, en 1878.

Part de Bordeaux et séjourne à Dakar, d'où il se proposait de pénétrer à l'intérieur du Sénégal, lorsqu'apprenant que le Français Soleillet venait de le devancer dans cette voie, il se rend à l'embouchure du Niger.

Il se sépare de de Semellé et pénètre par la rivière Brass dans le delta du Niger où il risque sa vie dans les méandres sans fin, aux miasmes putrides. Arrive à Akassa, puis à Ouitsha.

Il entreprend un voyage en pirogue dans le pays d'Isuama.

Arrivé devant N'téja, il doit rebrousser chemin par suite de l'hostilité des indigènes; et retourne au Niger par la rivière Inam. Il séjourne ensuite à Ogbekin. Il doit livrer un combat aux indigènes de l'Inam et est abandonné par ses compagnons un peu en avant du confluent du Benue. Il se réfugie à la mission de Likoja.

Il remonte le cours du Benue jusqu'à Imaha et atteint le point extrême à Zuwo; il y découvre la rivière Bonny.

Il rentre en Angleterre en décembre 1878.

Burdo part pour la côte orientale d'Afrique le 10 décembre 1879, comme membre de la deuxième expédition de l'A. I. A. chargé d'aller rejoindre Cambier et Popelin à Karema.

Débarque avec Roger, à Zanzibar, le 4 janvier 1880 et, vingt et un jours plus tard, prend place dans une caravane dirigée par Cadenhead, qui devait retrouver Carter en qualité de second, dans la fameuse expédition des éléphants.

La caravane part de Saadani le 26 janvier 1880, traverse N'Dumi et Semagombe.

A Kidudue, la caravane campe pendant un jour entier et y rencontre le Père Machon, établi à Monda. Elle s'arrête à Mamboya, près de la station du Révérend Last et croise à mi-route une bande de Unjamwezis, forte d'environ trois cents hommes accompagnés de femmes, d'enfants et de bétail, envoyés à la côte par Mirambo pour échanger son ivoire contre des armes, de la poudre et des étoffes.

Fort bien accueillis par le Dr Baxter et les trois Européens formant le personnel de la station anglaise, les voyageurs quittent Mpwapwa le 25 février et s'engagent dans l'Ugogo.

Nulle caravane ne fut plus rançonnée que celle de Cadenhead par les sultans de l'Ugogo et notamment à Kikombo, Lohuma, Dodoma, Zingeh, Mizanza, Konzi, Konko et Mdabura.

Le 27 mars, elle traverse le désert de Mgonda-Mkali, et, après avoir campé au Tongo, atteint le village de Mounie-Mtoïna, résidence de l'ami particulier du Saïd Bargash, qui, quelques mois plus tard, avec Ramaeckers, parviendra à avoir raison du sultan pillard de Mdabura.

Le 31, longue et pénible tirikeza, de plus de douze heures sans eau potable ni arrêt. Le sentier dans la forêt a été élargi pour le passage des éléphants de l'expédition Popelin.

Campement sur les bords du lac Tchaïa. La caravane

traverse l'endroit où a été massacré Penrose et son escorte, passe à Itura, Rubugwa, Kwere, Koï-Kasoë, Samoïde et Kuayara (7 avril 1880) où elle retrouve le docteur Van den Heuvel.

Le 1r mai, Roger et Burdo se mettent en route pour Tabora, à la tête de cent vingt Unjamwezis, tandis que Cadenhead, souffrant, reste à Tabora. Le 14, arrivés à Kisinde, au Sud de Tabora, à mi-route du fort Léopold, ils apprennent que Mirambo vient de se mettre en campagne avec ses Rouga-Rouga pour ravager l'Ukaundi. Cette nouvelle provoque la désertion de quatre-vingts hommes. A Kambagusia, les derniers Unjamwezis, restés fidèles abandonnent leurs chefs. Burdo et Roger restent seuls avec huit Uangwana, dans la position la plus critique.

Cadenhead, ayant accéléré sa marche, s'était dirigé vers Karema et le 13 juin 1880 avec Carter et cent cinquante hommes, prend congé de Cambier pour se rendre à Zanzibar.

Burdo s'arrête à Kambagusia, tandis que Roger va s'établir à Kisinde. Popelin se trouvait dans cette dernière localité depuis la veille de l'arrivée de son adjoint, et y avait même, avec ses trente Askaris, repoussé l'attaque d'une vingtaine de Rouga-Rouga, attirés par les marchandises déposées en cet endroit, lors de la première défection des porteurs.

Le lendemain, Roger rencontre Popelin à Kambagusia, où une lettre de Cambier leur apprend la mort de Carter et Cadenhead, tous deux malheureusement enveloppés dans un conflit entre indigènes à Mpimbwe (22 juin 1880). Ces infortunés voyageurs étaient partis de Karema, peu de temps auparavant, et avaient incliné vers le Sud, afin de frayer une nouvelle route, dans la direction du 7e parallèle.

Le 9 juillet, Popelin et ses nouveaux adjoints s'établissent à Kuayara, se préparant contre une attaque annoncée de Mirambo.

Les communications étant coupées, sur les derrières, par

le « Bonaparte noir », le commandant engage de nouveaux porteurs pour faire rebrousser chemin à la caravane et se retire avec Burdo sur Tabora, mais, Burdo, atteint d'une périostite, est forcé de reprendre le chemin de la côte, sur le conseil du Dr Van den Heuvel en novembre 1880.

PUBLICATIONS:

— *Niger et Benue.* Paris, E. Plon & Cie. 1880.
— *Les Belges dans l'Afrique centrale. Voyages, aventures et découvertes. De Zanzibar au lac Tanganika.* in-8°, Bruxelles, Maes, 1884. 3e volume de l'ouvrage de DE MARTRIN-DONOS.
— *Rapports des Voyageurs de l'Association.* (A. I. A. 1880, pp. 185, 205 et Bulletin de la Société belge de Géographie, 1880, p. 498.)
— *Les Arabes dans l'Afrique centrale*, in-8° de 48 pp. Dentu, Paris, 1885.
— *De l'avenir des établissements belges en Afrique*, (Bulletin de la Société belge de Géographie, 1882, pp. 239-253.)

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— DE MARTRIN-DONOS ET PURIO. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. I. et III.
— BECKER. *Vie en Afrique*, appendice.
— *Bulletin Société belge de Géographie*, 1880, p. 4.

RAMAECKERS, Jules.

Cliché de l'ouvrage de M. Chapaux, *Le Congo historique, diplomatique.*

III. — EXPÉDITION RAMAECKERS (1880-1882).

Membres de l'expédition : Ramaeckers, Becker, De Leu, De Meuse.

RAMAECKERS, JULES, GUILLAUME, ARTHUR, né à Namur, le 11 décembre 1848 ; décédé à Karema, le 25 février 1882.

Capitaine en premier de l'Etat-Major du génie, aide-de-camp du lieutenant-général Brialmont.

En 1879, il est chargé d'une mission technique à Tripoli et dans le Fezzan, par le roi Léopold II.

Parcourt tout le Nord de l'Afrique jusqu'à Mourzouck et étudie pendant quelques mois la construction d'une voie ferrée entre Tripoli et Mourzouck (1).

(1) Le trait suivant démontre le dévoûment que Ramaeckers savait inspirer à ses subordonnés. Un domestique nègre, Pamboula, qui avait accompagné Ramaeckers dans son voyage au Sahara, résolut d'aller retrouver son ancien maître. Il s'engagea comme matelot de Tripoli à Marseille, et travaillant en route pour gagner ses frais de route, il atteignit Paris, puis Bruxelles. Il se présente au domicile de Ramaeckers, disant : « Je ne puis vivre sans toi, maître, c'est pourquoi je suis venu te rejoindre ».

Lorsque Ramaeckers quitta Bruxelles, pour commander l'expédition de

Nommé chef de la troisième expédition de l'Association Internationale Africaine, il se rend à la côte orientale le 7 juin 1880, avec Becker, De Leu et De Meuse, comme adjoints, chargé d'aller relever Cambier à Karema.

Il quitte Bagamoyo, le 15 juillet 1880 et, le 12 août, il atteint le poste français de Condoa, où De Meuse, malade, abandonne la caravane et retourne à la côte.

Ramaeckers se joint à Mpwapwa à l'expédition allemande du baron von Schöler. Le 31 août, il croise un courrier que Cambier expédie à la côte pour annoncer le massacre de Carter et Cadenhead.

A Khonko, il rencontre Burdo rentrant en Europe pour cause de maladie, Ramaeckers est forcé de lutter contre le sultan de Mdabura qui barre la route des caravanes.

Il est rejoint, le 5 octobre, à Mounie-Mtuana par Popelin et Roger, avec quarante hommes, et se rend avec eux à Tabora. Les voyageurs sont reçus par le Dr Van den Heuvel. De Leu y meurt le 25 janvier

Le 4 décembre 1881, les survivants arrivent à Karema et Ramaeckers reprend le commandement de la station des mains de Cambier, exténué de sa longue faction dans ce pays primitif.

Les nouveaux arrivants sont émerveillés, dit l'*Histoire militaire du Congo*, du spectacle qu'offrait la nouvelle station édifiée par l'officier belge, sur une hauteur dépassant de quinze mètres le niveau des eaux du lac.

Habilement secondé par Becker et Roger, Ramaeckers développe considérablement notre premier poste en Afrique, mais il ne lui est pas permis de voir le couronnement de ses efforts. Il organise les travaux de défense du Fort Léopold.

l'Association Internationale Africaine, Bamboula suivit son maitre en Afrique. Après la mort du Ramaeckers à Karema, il séjourna à cette station avec Becker, puis il se rendit dans l'Uganda où il se livra au commerce de l'ivoire, sous le nom de Mahomed Biri.

Ramaeckers succombe le 25 février 1882, à une attaque de fièvre bilieuse.

Un monument a été élevé sur sa tombe par son adjoint et son successeur à Karema, Jérôme Becker.

Raemaeckers était chevalier de l'Ordre de Léopold.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— DE MARTRIN-DONOS. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. I.
— *Bulletin de la Société belge de Géographie*, 1882. p. 234.
— *Congo illustré*, 1892, p. 89.

BECKER, JÉROME, JACQUES,

né à Calmpthout, le 21 août 1850.

Sous-lieutenant d'artillerie.

Prend part à la troisième expédition de l'Association Internationale Africaine sous les ordres du capitaine Ramaeckers.

Cette expédition, qui se compose en outre du lieutenant d'artillerie De Leu et de Robert De Meuse, photographe, quitte Bruxelles le 4 juin 1880 et Bagamoyo le 15 juillet suivant. Elle se joint à Mpwapwa à la caravane du baron von Schöler et de ses adjoints Bohm, naturaliste, et Kaiser, agronome. — L'expédition a à lutter contre le sultan de Mdabura.

Les voyageurs arrivent à Karema le 4 décembre.

Becker remplace le Dr Van den Heuvel au poste de Tabora. Il établit des relations commerciales avec les Arabes et organise des magasins de ravitaillement pour les caravanes.

(1881). Ayant appris que le chef Mirambo se proposait d'attaquer Ramaeckers à Karema, Becker se rend auprès de Mirambo à Thierra-Magazi et y obtient des nouvelles rassurantes.

A la mort de Ramaeckers, Becker prend le commandement de la station de Karema. Il y attire soixante familles indigènes, élève un vaste boma et construit un bateau à voiles. Il passe ensuite à Mpala, traverse le Manyema et fonde le poste de Nyangwe. A l'arrivée de Storms, Becker chatie le chef indigène Jassagula et retourne à Zanzibar, en novembre 1882.

Rentre en Belgique le 21 mai 1883.

Becker se rend une deuxième fois, à la côte orientale, le 19 octobre 1884, comme chef de la cinquième expédition de l'Association Internationale Africaine (1884). Celle-ci est composée de Durutte, lieutenant au régiment des carabiniers, de Dubois, sous-lieutenant au 2e régiment de guides.

BECKER, Jérôme.

Cliché de l'ouvrage *La Vie en Afrique.*
(Lebègue & Cie, Bruxelles.)

du sous-lieutenant Dhanis, du 8e régiment de ligne, et de Molleur, un ancien sous-officier des tirailleurs sénégalais.

Cette mission, qui a pour but primitif de relier les stations fondées sur le Tanganika à celles du Congo, est mise dans l'impossibilité de réaliser son programme, à cause de la famine, qui sévit à l'intérieur du pays et par suite de la difficulté de recruter des porteurs. Cette difficulté est accrue par l'hostilité manifeste du sultan de Zanzibar que la reconnaissance de l'Etat du Congo par les puissances est loin de disposer favorablement pour ses hôtes du moment.

Becker, gravement malade, est forcé de rentrer en Europe et abandonne le commandement de l'expédition au lieutenant Durutte (15 mai 1885).

Le 17 septembre 1888, Becker retourne une troisième fois en Afrique, chargé d'aller fonder un camp sur l'Aruwimi, avec Roger comme adjoint.

Becker arrive à Léopoldville, avec son adjoint Tobback, et se rend aux Falls, où il retrouve Tippo-Tip qu'il avait vu jadis à Tabora (1889).

Becker se rend avec Tobback au camp d'Ambuya. Comme on lui reprochait de se montrer trop favorable aux Arabes, Becker donne sa démission d'agent de l'Etat et se dirige avec les Arabes vers Djabir. Il part de l'Aruwimi et franchit le Leulu, affluent de la première rivière, déjà signalé par Al. Delcommune.

Becker explore ensuite l'Itimbiri ou Rubi et remonte vers le Nord et l'Uele par le Likati.

Il franchit en trois jours de marche la distance entre le Likati et l'Uele et se rend à Djabir.

De là il revient à Bumba et rentre en Europe le 27 juin 1890.

Capitaine d'artillerie en retraite.

(1902). Inspecteur des Explosifs du royaume.

Décoré de l'Etoile de service et de l'Ordre musulman du Medjidié.

PUBLICATIONS:

— *La vie en Afrique ou trois ans dans l'Afrique centrale*, 2 vol. in-8° de 500 p. chacun, avec carte et 150 ill. Bruxelles, Lebègue, 1887.
— *Les premières expéditions belges en Afrique.* La vie en Afrique, I, appendice, pp. 399-454.
— *La troisième expédition belge au pays noir.* in-8°, 313 pp. Bruxelles, Lebègue, 1888.
— *Gymnases d'exploration et de colonisation.* (Bruxelles, Mertens, 1886).
— *Vade-mecum du voyageur en Afrique. Organisation d'une caravane de deux cents hommes et de cent fusils.* (Vie en Afrique, annexes du 1r vol., pp. 455, 490).
— *De l'esclavage arabe et du rôle de l'Islam en Afrique.* (Chap. XXXV, vol. II, ouvr. Vie en Afrique, pp. 318-340).
— Eloge funèbre des frères Liévin et Joseph Van de Velde, prononcé le 20 avril 1888. Bulletin de la Société royale de Géographie d'Anvers. t. III, p. 31.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— DE MARTRIN-DONOS. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. II.
— *Mouvement géographique*, 1884, p. 41; 1885, p. 23; 1887, p. 3 et 1889, p. 75; 1890.
— CHAPAUX. *Le Congo historique, diplomatique.*

DE LEU, ALBERT, LOUIS, MARIE,

né à Gand, le 23 juin 1852; décédé à Tabora, le 25 janvier 1881.

Lieutenant adjoint d'Etat-Major au 2e régiment d'artillerie.

Membre de la troisième expédition de l'Association Internationale Africaine qui se dirige, le 7 juin 1880, sous les ordres du capitaine Ramaeckers, vers la côte orientale.

De Leu est spécialement chargé de diriger la caravane et de transporter les sections étanches du steamer.

Il reçoit l'ordre de reprendre le commandement du docteur Van den Heuvel, à Tabora, où il meurt du typhus, malgré tous les soins qui lui sont prodigués.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— de Martrin-Donos. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. I.
— Becker. *Vie en Afrique*, appendice.

DE MEUSE, ROBERT,

né à Verviers, le 3 septembre 1852.

Comme attaché à l'Institut de cartographie militaire, il visite l'Algérie et la Tunisie.

Se rend à la côte orientale en juin 1880 et fait partie, en qualité de naturaliste photographe et mécanicien, de la troisième expédition de l'Association Internationale Africaine, sous les ordres de Ramaeckers.

Miné par la fièvre, il doit retourner à la côte, après avoir atteint la station française de Condoa, et rentre en Europe en décembre 1881. Part la même année pour l'isthme de Panama où il fut, pendant cinq ans, attaché aux travaux du percement, en qualité de chef du bureau technique.

Part pour le Congo, en 1889, pour compte de la Société du Haut-Congo et rentre en 1890, pour cause de maladie.

PUBLICATIONS:

— Divers articles de journaux sur la pêche et la chasse.
— *Une excursion dans la forêt d'Acfadon.* Bulletin de la Société belge de Géographie, 1878.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE:

— de Martrin-Donos. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. I.

IV. — EXPÉDITION STORMS (1882-1885).

Membres de l'expédition : Storms, Constant, Beine, Maluin.

STORMS, ÉMILE, PIERRE, JOSEPH,

né à Wetteren, le 2 juin 1846.

Lieutenant adjoint d'Etat-Major au 9e régiment de ligne.

Est désigné comme chef de la quatrième expédition de l'Association Internationale Africaine, avec mission de relever le capitaine Ramaeckers, commandant de la troisième expédition en station à Karema, de poursuivre le programme de l'Association, de consolider l'influence déjà acquise sur la rive orientale du Tanganika et si possible d'étendre l'œuvre sur la rive opposée du lac, déjà visitée par Popelin.

Storms, accompagné du lieutenant Constant, des grenadiers, quitte Bruxelles le 4 avril 1882 et débarque à Zanzibar le 1 mai. Dès son arrivée, le capitaine Cambier, établi à Zanzibar, lui fait part de la mort de Ramaeckers.

Becker, installé à Tabora, a pris la place de son chef à Karema et Mohamed Biri, arabe, homme de confiance de Ramaeckers, a été envoyé à Tabora.

STORMS, Emile.

Constant, atteint de fièvres à Zanzibar même, est obligé de reprendre le chemin de l'Europe et Storms, seul blanc, accompagné de cent vingt-six porteurs et Askaris met à la voile, pour Sadani, le 5 juin, et quatre jours plus tard quitte définitivement la côte pour se rendre au Tanganika. Il tra-traverse l'Usagara, l'Ugogo et les solitudes du Mganda Mkali.

Vers le milieu du mois d'août, il atteint Tabora, où il rencontre Mohamed Biri, mauvais gueux s'il en fut, et qui a exercé une influence néfaste à Karema pendant la maladie de son maître.

Quelques jours suffisent pour réorganiser la caravane et la marche est reprise le 27 août. Un mois après, Karema est atteint.

Pendant son séjour à Tabora, Storms voulut conclure un arrangement avec Tippo-Tip en vue d'une installation éventuelle à Nyangwe. Toutes les combinaisons que le chef lui présenta, lui parurent tellement onéreuses, qu'il déclina ses offres.

Dès son arrivée à Karema, Storms propose à Becker de retarder quelque peu son retour en Europe, afin d'aider aux travaux les plus urgents.

Becker, rentré au poste de Karema après la mort de Ramaeckers, n'avait pas eu le temps d'asseoir l'autorité du blanc fortement compromise par des manœuvres louches de Mohamed Biri.

A peine arrivé, Storms voit ses hommes exposés aux attaques de Jassagula, chef du village de Karema, qui se hasarde même à leur enlever leurs charges et leurs fusils. Le village de Karema est détruit par Becker et le chef mis en fuite avec les siens. Jassagula fait sa soumission et quelques mois plus tard, il est autorisé à se réinstaller. Dès lors, Storms ne compte pas de sujet plus fidèle.

Le 19 novembre 1882, Becker quitte le poste pour rentrer en Europe.

La fin de l'année 1882 et le commencement de 1883 sont consacrés aux travaux de la station.

Le 9 février 1883, Böhm et Reichard, membres de la section allemande de l'Association Internationale Africaine arrivent à Karema avec le projet d'explorer le Katanga, mais avant de traverser le lac, Böhm, docteur en sciences naturelles, voulut enrichir ses collections dans la région de Karema.

Depuis quelque temps les courriers de la station étaient en butte aux attaques des gens de Katakwa. Tchata, chef voisin, est chargé de mettre bon ordre à cette situation, mais battu, il est forcé de demander secours au blanc.

Storms à la tête d'une partie de sa caravane, à laquelle il a joint des hommes de Jassagula et de Tchata, part en expédition le 22 avril, et le 23 donne l'assaut au village de Katakwa. Le succès est complet, mais malheureusement, Böhm, qui a demandé à accompagner Storms, est frappé de deux balles à la cuisse, ce qui le retient au lit pendant plus de deux mois.

Le 27 avril, Storms met à la voile vers la côte occidentale du Tanganika, pour reconnaître un emplacement favorable à l'installation d'un nouveau poste.

Reichard profite de cette traversée pour transporter une partie de sa caravane en vue de son expédition projetée.

Le 4 mai 1883, Mpala, séjour du chef de ce nom, est choisi comme emplacement de la nouvelle station.

La présence de Reichard à Mpala permet à Storms de se rendre à Ujiji, afin d'y faire l'achat d'un bateau et de s'y procurer les articles d'échange nécessaires à Reichard pour son expédition.

C'est au cours de ce voyage que Storms visite la Lukuga et jette les bases de l'étude qu'il fera paraître plus tard: *Le problème du mouvement des eaux du Tanganika.*

Storms rentre à Mpala le 15 août et le même jour, par une mer furieuse, son bateau se brise sur les rochers.

Quelque temps après, son second bateau a le même sort. Il lui restait un petit steam-launch, *Le Cambier*, de dimensions complètement insuffisantes et d'une sécurité très douteuse pour le Tanganika; exhaussé et pourvu d'une mâture, il servit tant bien que mal en attendant que l'on se soit procuré de nouvelles embarcations. Des pirogues indigènes sont transformés au chantier de Mpala en bateaux à voiles et un grand bateau est mis en construction. Cette dernière embarcation, *Le Strauch*, permettra plus tard à Storms de traverser le lac avec près de deux cents hommes.

Le 1 septembre, la caravane allemande quitte Mpala pour poursuivre son voyage au Katanga.

Le 17 décembre, Storms rencontre à Karema Giraud, officier de la marine française. Dépourvus de tout, mourant de misère, lui et les siens, par suite de mauvais traitements qu'ils ont eu à subir chez Kasembé, chef dans la région du Bangwelo, venaient se refaire à Karema.

Ravitaillé par les soins de Storms, qui a dépêché une caravane à Tabora pour se procurer les articles d'échange nécessaires, Giraud se propose de mettre le cap sur Mpala, en vue de se diriger vers le Congo. Il a une déception bien grande lorsqu'il donne l'ordre du départ, et ce n'est qu'après avoir parlementé longuement, qu'il décide ses hommes à s'embarquer. Une trop longue inaction était la cause de cette désobéissance. Il atteint Mpala le 1 juin.

Giraud n'est malheureusement pas au bout de ses peines. Quelques jours après son arrivée à Mpala, ses hommes refusent formellement de partir sous prétexte que leur terme de service a pris fin. Toute la caravane quitte la station, va camper dans les bois et se livre aux plus déplorables excès sur les populations des environs de Mpala. Giraud, contraint et forcé, se voit obligé à congédier ses hommes et rejoint lui-même la côte, accompagné d'un seul boy, en utilisant la voie Nyassa-Zambèze.

Storms atteste que la révolte de la caravane de Giraud

lui a créé le moment le plus difficile qu'il ait passé en Afrique et qu'elle a été sur le point de compromettre irrémédiablement son œuvre.

Le 6 septembre 1884, les Pères blancs missionnaires d'Alger viennent solliciter l'appui de Storms pour s'établir dans les environs de Mpala. Trois jours après, il part avec eux à la voile et les installe à Tchanza, à une journée au Sud de son poste. Storms a toujours eu à se féliciter de ce voisinage. Le R. P. Moinet, homme de grande franchise, devint un véritable ami et à toute occasion les deux blancs se rendirent de mutuels services.

Le 30 novembre, Storms revoit à Mpala son ami Reichard, retour du Katanga. Il avait perdu, le 27 mars, son camarade Böhm, emporté par les fièvres. Storms éprouve une vive douleur en apprenant cette triste nouvelle. La caravane allemande avait longtemps séjourné dans ses postes, ce qui avait permis à Storms d'apprécier Böhm et à l'aimer, ainsi que Reichard.

Au mois de novembre pendant un court séjour à Karema, Storms apprend que Lusinga, le plus puissant chef du Marungu, se prépare à faire la guerre au chef Mpala, avec lequel Storms avait fait l'échange du sang en signe d'aillance.

Recruter cent cinquante Rouga-Rouga dans les environs de Karema, traverser le lac et tomber sur Lusinga est l'affaire de quelques jours. Le 4 décembre, le sort de Lusinga est décidé, il est le premier frappé dans l'assaut donné à son village.

Lusinga, véritable fléau du Marungu, était le principal fournisseur d'esclaves aux Arabes; aussi sa mort produisit-elle une grande joie dans la contrée et tous les chefs du territoire de Lusinga s'empressèrent-ils de payer tribut au poste de Mpala.

Kansawara, autre grand chef du Marungu, soumis précédemment par Lusinga et payant tribut à son vainqueur,

crut le moment favorable pour se rendre maître de la contrée de son ancien suzerain; mais Storms ne l'entendit pas ainsi.

Le 15 décembre, Kansawara est entièrement défait par les forces de Mpala. Il fait sa soumission et dès le surlendemain paye tribut au vainqueur.

C'est lorsque ce résultat inespéré fut obtenu et dans la quiétude la plus complète que Storms reçut avis, vers la mi-mai 1885, que les opérations par la côte orientale devaient prendre fin. Il fut donc prié de remettre provisoirement ses postes aux missionnaires.

Depuis la fin de l'année 1883, Storms s'attendait à voir revenir Becker et ce n'est qu'au commencement de 1885 que celui-ci arriva à Zanzibar avec quatre Européens (Durutte, Dhanis, Dubois et Molleur). Storms espérait donc encore pouvoir garder intacte sa situation acquise; mais il fut bientôt désabusé.

Une lettre datée de Bruxelles, du 27 février 1885, ordonna au personnel blanc de Zanzibar, de quitter les lieux, les uns reçurent ordre de rentrer en Europe, les autres de se rendre au Congo, par la voie du Cap.

Vers la fin de juillet, Storms prend donc le chemin de la côte, après avoir installé les missionnaires à Mpala et à Karema et arrive à Zanzibar vers la fin d'octobre.

Ce voyage de retour s'effectue dans la saison des pluies et le courageux officier subit des souffrances et des fatigues telles, qu'il faillit mourir en route. Pendant quinze jours il marche à travers des régions inondées, où l'eau lui monte jusqu'à mi-corps et au Nord de Khonko, il subit une sérieuse attaque des Rouga-Rouga.

Ce n'est qu'en arrivant à Zanzibar, que Storms prend connaissance de sa nomination dans l'Ordre de Léopold, datée du 27 février.

Il débarque en Europe le 21 décembre 1885.

En 1888, Storms se voit confier la direction technique de l'œuvre antiesclavagiste de Belgique.

Dans une récente enquête faite en Angleterre sur la question du Congo, Sir Harry Johnston s'exprime ainsi sur le compte de Storms:

« ... Les Anglais ont beaucoup de défauts, mais je crois sin-
» cèrement qu'à tout prendre, ils font les meilleurs administrateurs
» qu'il y ait dans le monde.
» Mais je ne place pas la moyenne des Belges que j'ai rencon-
» trés dans l'Afrique occidentale beaucoup au dessous d'eux. Des
» hommes comme Dhanis ou comme Storms peuvent être mis au
» même rang qu'un Lugard ou un Lonsdale. »
(*Indépendance belge* du 27 juin 1907, nº 178).

Storms est actuellement général-major commandant la huitième brigade d'infanterie à Bruxelles.

Officier de l'Ordre de Léopold, décoré de la Croix militaire de première classe, de l'Etoile de service et du Lion et du Soleil de Perse de quatrième classe, commandeur du Takovo de Serbie.

PUBLICATIONS:

— *Le problème du mouvement des eaux du Tanganika.* (Bulletin de la Société belge de Géographie, 1886, pp. 50-61).
— *Notes sur l'ethnographie de la partie orientale de l'Afrique équatoriale.* (Bulletin de la Société d'Anthropologie de Belgique, t. V, 1886-1887. pp. 91-202, en collaboration avec le docteur V. Jacques).
— *L'échange du sang.* (Mouvement géographique, 1885, p. 3).
— *Une séance de féticheur.* (Mouvement Géographique, 1885, p. 71).
— *Le Tanganika. Quelques particularités sur les mœurs africaines.* (Bulletin de la Société belge de Géographie, 1886, pp. 169-200).
— *L'œuvre antiesclavagiste.* (Mouvement antiesclavagiste, 1890, pp. 63-72).
— *Le potager à Karema.* (Mouvement antiesclavagiste, 15 décembre 1888).
— *La carte du Tanganika.* (Expositions de Bruxelles et d'Anvers).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— Victor Giraud. *Les lacs de l'Afrique équatoriale*, (Hachette, 1890. Chap. XXIII à XXVII).
— de Martrin-Donos. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. I.
— Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique.*
— *Mouvement géographique*, 1884, pp. 3-22 et 83.
— Becker. *Vie en Afrique*, appendice. (Bulletin de la Société de Géographie, t. IX, p. 735).

CONSTANT, CAMILLE, ISIDORE, FRANÇOIS, HENRI, ERASME,

né à Montegnée, le 3 septembre 1851; décédé à Anvers, le 22 février 1894.

Lieutenant au régiment des grenadiers.

Part pour le Congo le 4 avril 1882, comme adjoint du lieutenant Storms, chef de la quatrième expédition à la côte orientale. A peine arrivé à Zanzibar, il est arrêté par la maladie et revient en Belgique au mois d'août de la même année.

Capitaine commandant au 5e de ligne.

BEINE, JEAN, VICTOR,

né à Lincent, le 8 septembre 1856.

Etudiant en médecine.

Se rend à la côte orientale en avril 1883, pour rejoindre le lieutenant Storms.

Est nommé sous-chef de la station de Karema.

Rentre en Belgique, le 21 décembre 1885.

MALUIN, ÉMILE, JEAN, JOSEPH,

né à Saint-Josse-ten-Noode, le 18 septembre 1855.

Chef de bureau à la Banque nationale de Belgique, part le 1 janvier 1883, pour l'Afrique, en qualité d'adjoint du lieutenant Storms, chef de la quatrième expédition à la côte orientale.

Arrivé à Zanzibar, il est atteint d'une hépatite aiguë, qui le force à rentrer en Europe (juillet 1883).

Conservateur du Portefeuille à la Banque nationale.

V. — EXPÉDITION BECKER-DURUTTE (1884)

Membres de l'expédition: Becker, Durutte, Dhanis, Dubois et Molleur (Français).

BECKER, JÉROME, JACQUES.

(La notice biographique avec portrait a paru à la page 530).

Chef de la cinquième expédition à la côte orientale (octobre 1884).

Gravement atteint, il est forcé de rentrer en Europe en janvier 1885, après avoir confié la direction de la mission à son adjoint, le lieutenant Durutte.

DURUTTE, ADOLPHE ÉDOUARD, FRANÇOIS, (ÉCUYER).

né le 18 mai 1853.

Lieutenant au régiment des carabiniers.

S'engage au service de l'Association Internationale Africaine en octobre et prend part à la cinquième expédition à la côte orientale (18 octobre 1884).

Adjoint comme second à Becker, il prend le commandement de la mission à Zanzibar, lorsque son chef, gravement atteint, est forcé de reprendre le chemin d'Europe (janvier 1885).

L'expédition, dont le but est de se rendre au Tanganika, est obligée de demeurer à la côte jusqu'en avril 1885, attendant vainement l'ordre de Bruxelles d'organiser définitivement la caravane et de se diriger vers l'intérieur.

Au lieu de l'ordre, qu'on avait fait, un moment, entrevoir aux officiers de la cinquième expédition d'être dirigés sur le Congo par mer, arrive le rappel pur et simple en Europe, avec faculté de prendre la voie du Cap de Bonne Espérance pour le retour.

La cinquième expédition rentre à Bruxelles, le 22 mai, ayant contourné tout le continent africain.

Durutte devient, en 1885, aide-de-camp du ministre de la guerre, le lieutenant-général Brassine.

Lieutenant-colonel en retraite.

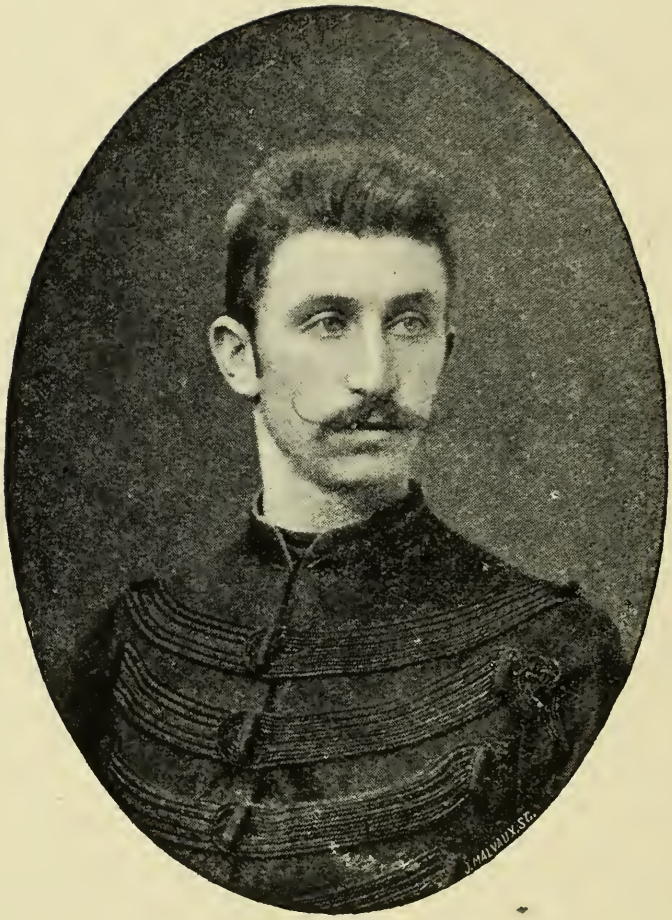
Chevalier de l'Ordre de Léopold, décoré de la Croix militaire de première classe, et du Medjidié de quatrième classe, du Soleil Levant de cinquième classe, chevalier du Christ de Portugal, et officier de l'Eléphant blanc (Siam).

DHANIS, FRANÇOIS, ERNEST, JOSEPH, MARIE (BARON).

(La notice biographique, avec portraits, a été publiée p. 53.)

(1885). Adjoint de Jérôme Becker, chef de la cinquième expédition à la côte orientale.

L'expédition allait se diriger de Zanzibar vers Karema, quand lui arrive le nouvelle de la convention de Berlin en 1885.



DUBOIS, Jules.

Cliché de l'ouvrage de M. Chapaux,
Le Congo historique, diplomatique.

A la suite de cette conférence, l'activité des Belges n'avait plus à s'employer à la côte orientale et l'expédition Becker-Durutte fut rappelée en Europe.

DUBOIS, JULES, GHISLAIN, JOSEPH.

né à Trisogne (Pessoux), le 23 décembre 1856; décédé près des Stanley-Falls, le 28 août 1886.

Sous-lieutenant au 2e régiment de guides, puis lieutenant au 4e régiment de lanciers.

S'embarque, le 19 octobre 1884, à destination de la côte orientale, pour prendre part à la sixième expédition de l'Association Internationale Africaine, sous le commandement de Becker. Par suite de la famine sévissant en Afrique orientale et pour des raisons politiques, la pénétration de l'Afrique par la voie de l'Est, dut être abandonnée; la mission Becker fut dissoute à Zanzibar et ses membres rentrèrent en Europe, le 24 mai 1885.

Dubois repart pour Boma, le 17 mars 1886, et est désigné, le 15 juin suivant, pour se rendre au poste de Stanley-Falls et y être adjoint au commandant de cette station, Deane, jeune gentleman anglais, ancien officier de l'armée des Indes, qui s'y trouvait depuis le 14 février 1886.

Dubois quitte Léopoldville, le 19 juillet, à bord du *Stanley* avec Coquilhat, chef de la station de Bangala.

La station des Stanley-Falls était le point extrême de l'influence de l'Association Internationale Africaine sur le Congo. En contact direct avec les Arabes, elle constituait une barrière à leurs incursions vers l'Ouest. Aussi le ressentiment que les esclavagistes éprouvaient depuis l'installation du poste, augmentait-il chaque jour. On connaît l'origine de cette station.

Les Arabes des Falls venaient de Nyangwe, établissement fondé par eux en 1868. Ils avaient suivi la voie tracée, en 1876, par Stanley, et quand ce dernier revint, en 1883, aux Falls, il trouva la région ravagée par les chasseurs d'hommes. Il y fonda une station, dont le commandement fut donné à Binnie, auquel succéda plus tard le lieutenant Wester, qui conclut, en octobre 1884, avec les Arabes un traité par lequel ceux-ci s'engagaient à ne pas dépasser les cataractes, même pour faire le commerce. A force de prudence, Wester parvint à éviter tout conflit.

En janvier 1885, Van Gèle arriva aux Falls et eut avec Tippo-Tip un entretien à la suite duquel ce chef s'engaga à rappeler ses soldats postés sur l'Aruwimi et le Lomami. Cette promesse fut tenue.

Un an après, le 14 février 1886, Deane prit le commandement de la station. Désireux de protéger les indigènes contre les brigandages des Arabes, il fit des remontrances à Tippo-Tip. La situation commença à se tendre et les rapports devinrent plus froids, sans cependant, dit Baumann, donner lieu tout d'abord à des appréhensions.

Tippo-Tip étant parti en avril, laissa le commandement de ses établissements à Bwana-Zige. Celui-ci aussitôt, changea de ligne de conduite et, à partir du mois de juillet, l'attitude des Arabes devint nettement agressive.

Vers le milieu du mois d'août, une femme esclave fustigée de cent coups de bâton, s'était enfuie du camp arabe, situé en face des Stanley-Falls et s'était réfugiée à la station. Le chef arabe, auquel cette femme appartenait, la réclama au chef de la station, Deane. Celui-ci refusa de la rendre et offrit de la racheter. Les Arabes, très mécontents, se livrèrent à des menaces, que Deane eut tort de dédaigner.

Sur ces entrefaites arrive le *Stanley* et Dubois débarque aux Falls, le 22 août.

Amère déception; au lieu de l'envoi annoncé de soldats

et de munitions, le lieutenant Dubois représentait le seul secours expédié à la station en péril.

Deane est forcé d'emprunter deux cent cinquante cartouches au capitaine du *Stanley*.

En présence de l'équipage du steamer, les Arabes font savoir au commandant de la station qu'ils désirent la paix. Tandis que Deane se rend dans un village voisin pour y sceller la réconciliation, Dubois et les autres blancs gardent l'établissement de l'Etat contre toute surprise.

La paix est conclue et le *Stanley* repart le lendemain, 23 août. Cette trêve peu loyale n'est qu'une feinte de la part des Arabes.

Dans la nuit même qui suit le départ du steamer un des chefs Wagenia de l'île, prévient Deane que les Arabes, au nombre de quatre à cinq cents, se massent derrière son village dans l'intention évidente de donner l'assaut dans la matinée. Dès le jour, en effet, les Arabes, sans le moindre avertissement, entourent la station. Le combat dure jusqu'à quatre heures; une charge finale commande la retraite des assaillants.

Les 25 et 26 ont lieu de nouvelles provocations. Le canon et la mousqueterie font de sérieux ravages parmi les Arabes; malheureusement les munitions pour fusils Snyder s'épuisent et donnent cinquante pour cent de ratés.

Les Arabes se reposent le 27 août. Le lendemain, ils font une nouvelle tentative; un instant, ils pénètrent dans la place et réussissent à enlever un grand fusil de rempart monté sur chevalet. Mais à trois heures, un retour offensif désespéré exécuté par la garnison, avec les dernières cartouches et à la baïonnette, les repousse.

Deane et Dubois sont littéralement éreintés. Combattant le jour, ils occupent leurs nuits, à fortifier la place, à faire des rondes, et à tenter d'améliorer leurs munitions notamment en substituant aux détestables amorces des

cartouches Snyder des capsules pour fusils à percussion.

Vers quatre heures, le sergent-major des Haoussa, Massou-Kanou vient avertir le commandant du poste, que dans les conditions actuelles la garnison a perdu tout espoir de vaincre, que ses soldats sont prêts à se faire tuer en combattant; mais que, sans munitions, ils ne veulent pas tomber vivants aux mains des Arabes « comme des poules ».

Dépourvus de moyens de défense, ils se considèrent comme déliés de leurs devoirs militaires et sont décidés à abandonner la place.

Deane leur expose vainement la honte de la fuite projetée et fait valoir les grandes pertes des Arabes, qui comptent au moins cinquante à soixante tués, tandis qu'eux n'ont à regretter que deux morts.

Rien ne peut ébranler la décision des Haoussa. Deane et Dubois font un dernier effort pour s'opposer à leur embarquement qui s'opère à l'insu des Arabes. Vers huit heures du soir la station ne contient plus que sept Haoussa, quatre boys et les deux officiers.

Deane et Dubois préparent l'incendie des bâtiments principaux en vue de détruire les marchandises et la poudre, Ils imbibent les installations de pétrole et y mettent le feu, faisant sauter les deux canons. A onze heures, les deux officiers se décident à la retraite; suivant de très près la rive Nord du Congo, en cet endroit très escarpée, ils franchissent à gué le petit bras, qui la sépare de l'île de la station.

Les deux fugitifs n'ont plus auprès d'eux que quatre Haoussa et les enfants. Ne trouvant pas le sentier, sous bois, ils suivent de très près le bord de l'eau, étroite bande de terre encombrée de broussailles et souvent interrompue par les racines des grands arbres de la forêt vierge qui touche le fleuve.

Après avoir parcouru environ un à deux kilomètres, ils

se heurtent à de larges rochers creusés par les crues et penchés vers le fleuve. En les franchissant, Deane fait un faux pas et tombe à l'eau, mais il est promptement retiré de sa fâcheuse position.

Quelques mètres plus loin c'est Dubois qui, glissant sur la roche, perd l'équilibre et roule dans le courant très violent à cet endroit.

Habile nageur, Dubois est paralysé dans ses moyens par la pesanteur de son costume. Outre ses vêtements, il porte un ceinturon avec deux cartouchières, un revolver, un fusil Martiny-express en bandouillère, le casque en feutre sur la tête et de grosses bottines de chasse aux pieds. La nuit est très noire, et les lueurs lointaines de l'incendie de la station ne font qu'égarer la vue par leurs reflets intermittents et trompeurs.

On entend Dubois se battre: on lui tend un fusil. « Où est-il? » s'écrie-t-il. Et au bout de quelques instants: « Je n'en puis plus, je vais mourir ».

Deane se jette à l'eau pour le secourir et le ramène jusque près d'une saillie de rocher. Puis, l'officier anglais fait effort pour remonter sur la berge, il y parvient enfin. Au milieu du bruit qu'il a fait dans l'eau pour en sortir, il s'imagine que le lieutenant a de son côté travaillé à reprendre pied sur la terre ferme. Il lui parle, il l'appelle, mais n'obtient pas de réponse. Dubois, épuisé, a disparu pour jamais.

Quant à Deane, plus heureux que son infortuné adjoint, il sera recueillie trente jours plus tard, par Coquilhat, mourant de privations et de misère à Yariembi dans une cabane où les indigènes le cachent soigneusement aux Arabes.

Parlant à Coquilhat de son adjoint, Deane, fait l'éloge de la bravoure extraordinaire déployée par Dubois, de son sang-froid imperturbable, de son étonnante activité.

« Au plus fort de la lutte, il m'envoyait de petits billets
» écrits sur le genou pour demander des munitions nou-
» velles ou quelque autre chose. Ces notes sont comme
» calligraphiées et ne trahissent pas la moindre émotion
» vous pouvez être fier de compter de tels hommes dans
» votre armée, aucune autre n'en a de meilleurs. »

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— Coquilhat. *Sur le haut Congo.*
— *Congo illustré*, 1893, p. 81.
— Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique*, p. 140.

DELCOMMUNE, Alexandre.

Cliché de l'ouvrage de Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique.*

Chapitre III

Les premiers pionniers belges au Congo

« *Sans exemple dans l'histoire des découvertes conti-*
» *nentales, apparaît la rapidité avec laquelle la partie la*
» *plus longtemps ignorée de l'Afrique, l'immense bassin du*
» *Congo, a été explorée dans toutes ses régions; mais sans*
» *exemple aussi est la générosité avec laquelle un monar-*
» *que, aux idées élevées, a poursuivi avec fermeté ce but*
» *sans se laisser rebuter parfois par de dures épreuves.*
» *L'exploration du Congo est l'œuvre la plus considé-*
» *rable de ces derniers temps sur le continent africain* ».

Bon DE RICHTHOFEN. *Discours présidentiel prononcé le 21 avril 1888 à l'assemblée générale de la Société de Géographie de Berlin.*

I. — LA PÉRIODE DE STANLEY (1).
(1879-juillet 1885)

DELCOMMUNE, ALEXANDRE, JOSEPH, PHILIPPE,

né à Namur, le 6 octobre 1855.

Premier Belge fixé au Congo, où il s'est rendu dès 1874, par esprit d'aventure.

(1) Sous cette rubrique, les notices sont classées par ordre chronologique, suivant la date du départ.

Bien que Stanley ait quitté le Congo en juillet 1884, nous avons cru devoir étendre cette période jusqu'au 19 juillet 1885, date de la proclamation de l'Etat Indépendant du Congo à Banana, qui est l'aboutissement de l'œuvre à laquelle Stanley avait consacré ses efforts.

Il se trouve à Boma, en 1877, comme chef des établissements de la maison française Daumas et Béraud, lorsque Stanley, à la tête de l'expédition du *New-York Herald* et du *Daily News*, y arrive tout à coup, après avoir révélé le cours gigantesque du Congo-moyen. Delcommune rentre en Belgique en 1883, après un séjour ininterrompu de neuf années sous les tropiques.

Depuis lors, Delcommune participera à toutes les grandes entreprises, qui se succéderont en Afrique. Tour à tour trafiquant, administrateur, agent politique, explorateur, il portera dans toutes les branches de l'activité africaine, ses investigations persévérantes et calmes.

En 1884, Delcommune est appelé à la direction des factoreries belges, fondées à N'Gongola et Boma par Gillis, et à celle des transports de l'A I. entre Banana et Vivi.

Le 19 avril 1884, les chefs de Boma signent avec lui un traité plaçant leur territoire sous le protectorat de l'A. I. C.

Il passe ensuite, en 1886, au service de l'Etat, en qualité de chef de cette station et de directeur des transports.

Delcommune rentre en Belgique fin 1886.

* * *

Lorsque la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie organisa, en 1887, une expédition dans le but d'étudier la construction d'un chemin de fer, destiné à relier le Bas au Haut-Congo, elle décida en même temps l'envoi, dans les régions du centre, d'une expédition chargée de faire la reconnaissance, au point de vue commercial, du haut-fleuve et de ses principaux tributaires.

Dans ce but, Delcommune, qui s'était embarqué avec Thys et Cambier, à bord du *Vlaanderen*, le 8 mai 1887, transporte au Pool le steamer *Roi des Belges* par les quatre cents kilomètres de la route des caravanes et entreprend,

le 27 mars 1888, avec De Meuse, l'exploration du fleuve et de ses principaux tributaires.

Il visite le Kasai jusqu'à Luebo, le lac Léopold II, la Lukenie, la Lulua, le Sankuru, le Lubefu, le Kwango, la Djouma et le Kouilou.

Rentré à Léopoldville le 2 septembre, il repart le 1r novembre, pour effectuer la reconnaissance du haut-fleuve et de ses affluents.

Il se dirige vers les Falls, s'engage dans le Lomami, jusqu'à Bena Kamba (6 janvier 1889), soit un parcours de neuf cent trente kilomètres, pendant dix-sept jours, jusqu'au troisième parallèle Sud, révélant une nouvelle route fluviale, plus courte que celle du Sankuru, pour atteindre Nyangwe et le Manyema. Il est arrêté par les rapides. En revenant, il pénètre dans l'Aruwimi, jusqu'à Yambuya et explore la Chuapa et l'Irebu; il remonte l'Itimbiri, ainsi que la Lulonga.

Delcommune décrit dans le *Congo illustré* son exploration du Ruki et du lac Tumba.

Le Ruki est ce puissant tributaire que le Congo reçoit sur sa rive gauche, un peu en amont de la station de l'Equateur. La première exploration de cette rivière est due au missionnaire Georges Grenfell qui, à bord du *Peace*, et en compagnie du lieutenant allemand von François, la remonta en 1885.

Après avoir descendu le Congo en suivant la rive gauche, Delcommune arrive au confluent du Ruki. Celui-ci se jette dans le fleuve par trois branches séparées par des îles herbeuses. Le bras du milieu est le plus large, le plus profond et le plus propre à la navigation. Les eaux sont noires, comme celles du lac Léopold et de la Lulonga (14 février 1889.)

Le lit de la rivière va s'amplifiant à mesure qu'on avance, et, parsemé d'îles, possède à certains moments une largeur

totale d'un kilomètre. Partout on distingue des villages; la navigation est facile.

Le 15 février, vers huit heures et demie, l'expédition s'arrête sur la rive gauche, au village de Bakele, qui s'étend sur quinze cents mètres de rive. Le plateau, sur lequel il est construit est élevé de quatre à six mètres au-dessus de la rivière.

Delcommune rencontre partout une grande méfiance de la part des indigènes, dans les villages où il est forcé d'aborder pour faire du bois.

Le 18 février, il pénètre dans la Salonga, affluent de gauche du Ruki, et débarque, non sans de longs pourparlers, à Kussi où il est bien reçu par les populations.

Après avoir parcouru deux cent vingt-cinq kilomètres, Delcommune décide de rebrousser chemin, la navigation devenant difficile. Repassant devant le village de Kussi, où il a été si cordialement accueilli quelques jours auparavant, il est assailli par une nuée de flèches (23 février).

A la fin de cette journée, le steamer rentre dans les eaux du Ruki.

Vers six heures, il atteint le village de Bobuando, dont le chef fait aux voyageurs un excellent accueil.

Dans une palabre qu'il a avec le chef Issasanga, Delcommune expose les événements inexplicables qui viennent de se passer à Kussi. Les dispositions bienveillantes du chef Issasanga et de ses gens se modifient aussitôt, et par un étrange malentendu deviennent menaçantes. Delcommune, afin d'éviter un conflit, fait l'échange du sang avec Issasanga, ce qui ramène la confiance des populations.

Le 25, revenus dans les eaux du Congo, les voyageurs se rendent à la station de l'Equateur, où ils séjournent pendant deux jours.

Partis le 27 février, à six heures du matin, ils arrivent à une heure au confluent de l'Irebu. Ils entrent dans cette rivière qui s'élargit peu à peu et ne tarde pas à atteindre

mille à quinze cents mètres, puis trois kilomètres de largeur.

Plus loin la rivière revient à son ancienne largeur de quatre cents mètres; puis s'élargissant de nouveau, elle offre l'aspect d'une vaste lagune avec de nombreux îlots herbeux.

Les voyageurs débarquent à Ituta, village commandé par le chef Matinga, un vieillard, qui les reçoit avec hospitalité. Autour de son village, l'arbre à kola abonde et le tabac croît en larges et belles feuilles.

La côte Sud du lac est creusée de petites baies, au fond desquelles dorment des villages pittoresques; parfois, la rive se découpe en une grande échancrure, formant un golfe large et profond. La végétation est courte, les bois sont peu épais, les arbres petits. Le sol est une argile rouge, excessivement ferrugineuse (28 février).

De ce village, la côte Nord du lac se distingue très bien. Elle est très boisée et d'immenses colonnes de fumée indiquent qu'elle est aussi habitée que celle du Sud.

La vaste nappe d'eau s'étend à perte de vue, et la brume matinale roule des flocons de vapeurs blanches sur la nature qui s'éveille. A mesure que les voyageurs avancent, le lac se révèle dans toute son étendue et l'autre bord ne peut plus être distingué.

Dans l'intérieur, vers la côte Sud que longe le steamer, le terrain s'élève, laissant voir au loin des collines boisées, mouchetées de-ci de-là de petites clairières à l'herbe jaunie. La berge est tantôt élevée et boisée, tantôt elle est basse, également couverte d'arbres, mais pas marécageuse. Son sol est parsemé de blocs de rochers, veinés de minerais de fer. Des îles rocheuses, aux arbres rabougris formant des bois clairsemés, séparent quelquefois les voyageurs de la côte, qui continue à être hachée en échancrures plus ou moins profondes, où l'on distingue quelquefois les huttes d'un village, au milieu de nombreux élaïs.

A neuf heures et demie, le steamer pénètre dans un golfe

énorme où des centaines de navires s'abriteraient aisément; plus il s'avance, plus les eaux deviennent d'un noir foncé, pareilles à celles du lac Léopold.

A midi, il atteint le fond du golfe, où se trouve un grand village occupant tout un promontoire. Cette agglomération porte le nom d'Ikoko. On y compte quatre cents huttes abritant plus de deux mille habitants.

Le village est bien situé, sur une langue de terre de quatre à cinq mètres de hauteur, descendant doucement vers le lac et ombragée par de nombreux élaïs et des arbres à noix de kola. A côté de presque toutes les huttes, on remarque de petits carrés, plantés de tabac. Cette plante atteint ici trois mètres de hauteur.

Une grande rue coupe le village en deux. Cette voie, large de dix-huit à vingt mètres, est elle-même coupée par des rues transversales plus petites, se dirigeant toutes vers la berge. Au centre, une grande place, ombragée par les feuillages épais d'un énorme figuier sauvage, sert de lieu de réunion et à la tenue des palabres. Tandis que les adjoints de Delcommune échangent leurs verroteries aux indigènes contre des feuilles de tabac et des charges de teinture rouge, le chef reçoit successivement la visite des chefs Maringa et Vinga d'Ikoko, respectivement maîtres de la partie Nord et Sud du village. Des présents sont échangés.

Le 2 mars, l'expédition arrive à l'extrémité du lac. Elle longe ensuite la rive Nord et achève la circumnavigation du Matumba.

Vers dix heures, le steamer atteint le grand et beau village d'Ugandji, plus important encore que celui d'Ikoko, entouré de grandes et superbes plantations.

La berge, traçant une ligne rougeâtre sur un fond de sombre végétation, est couverte de groupes d'indigènes gesticulant, criant, désireux qu'on s'arrête chez eux. Le steamer passe, mais une ligne de récifs, des nasses de pêcheurs,

installées au milieu du lac, obligent à ralentir la marche du vapeur,

Jusqu'à une heure et demie, le navire continue à avancer très lentement, la sonde accusant de moins en moins d'eau. Tout à coup il s'échoue. Le boat va à la recherche d'une passe. Ses recherches sont vaines. A trois heures, le steamer est remis à flot et fait machine arrière. A trois kilomètres de la terre, une tornade se déchaîne. Heureusement, on a maintenant deux brasses de fond. Tout l'équipage est occupé à vider l'eau qui jaillit en lames pressées, atteignant souvent le toit du bateau. La situation est critique. Le navire parvient enfin à s'échapper et entre à toute vapeur dans une baie où, abrités derrière un promontoire, les voyageurs attendent la fin de la tornade. La trombe dure quarante-cinq minutes.

Delcommune retourne vers le Congo dont les eaux, en baissant, ont laissé à découvert de nombreux bancs de sable. Le 6 mars, Delcommune arrive en face du village de Ngombi et se dispose à s'engager entre les îles longeant la rive Nord, pour se rendre au confluent de l'Alima. La rive française est inondée.

Le steamer remonte l'Alima. Au premier coude de la rivière, il est arrêté. Un grand banc de sable barre le passage du côté droit, tandis qu'à gauche, plusieurs arbres morts, plantés dans le lit de la rivière, s'abaissent et se relèvent sous l'action du courant. La passe peut avoir douze mètres de largeur. Elle serait suffisante si elle se présentait en ligne droite, mais dans un coude aussi prononcé, elle est impraticable. La rivière a ici soixante mètres de largeur, deux brasses et demie de profondeur, quatre kilomètres et demi de courant; sa direction est Nord.

Les voyageurs vont s'arrêter un peu en aval du campement de la veille et séjournent deux jours durant à Ikudu (12 mars). Pendant ce temps, De Meuse va, avec une pirogue et des marchandises, explorer un petit bras de l'Alima.

Il a charge de se rendre au grand village de Likuba.

Le 13 mars, l'expédition continue à descendre le Congo et rencontre deux steamers, l'*Henry Reed* et l'*Alima*.

Dolizie, qui monte ce dernier, se rend dans l'Ubangi.

A trois heures, Delcommune accoste à Kwamouth, au confluent du Kasai, où il se met à la disposition des missionnaires belges, puis rentre à Léopoldville.

Il revient en Europe en mai 1889. Les résultats de l'exploration du Congo et de ses principaux affluents, dont Delcommune parcourut quatorze mille kilomètres de cours navigable, démontrent à l'évidence qu'un trafic important était assuré au chemin de fer projeté entre Matadi et le Pool et que les capitaux nécessaires à sa construction seraient rémunérés.

En 1887, Delcommune est nommé consul de Belgique à Léopoldville. En cette qualité il est le premier Belge qui fait flotter le drapeau national à bord d'un vapeur, sur les eaux du grand fleuve africain.

* * *

Dans le courant du mois d'avril 1890, la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie charge Delcommune d'explorer les territoires compris entre Nyangwe, le Tanganika et la frontière méridionale de l'Etat.

« Delcommune venait d'être chargé d'une expédition, ayant la » mission d'explorer les régions du Katanga, lorsqu'on apprit à » Bruxelles, que la *British South Africa*, la société de Cecil » Rhodes, avait envoyé en Afrique deux agents, Thomson et Grant » qui, en toute hâte, avaient gagné le pays de Msiri, d'où ils » revenaient, disait-on, avec d'importantes concessions territoriales. » La Compagnie du Congo mit à la disposition de l'Etat les ser- » vices de l'expédition Delcommune, qui se trouvait alors sur le » Lomami, et lui offrit de compléter l'action de cette mission,

» par un ensemble de promptes et énergiques manifestations, qui » devaient avoir pour résultat de couper court aux agissements de » la société anglaise. Le 15 avril 1890, se forma la Compagnie » du Katanga, qui reprit, pour son compte, l'expédition Delcom- » mune et envoya d'urgence les expéditions Stairs et Bia-Francqui, » dont les chefs furent commissionnés par l'Etat et munis de pleins » pouvoirs. » (WAUTERS: *Etat Indépendant du Congo*, p. 391).

C'est après de laborieux efforts, que la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie, parvint à organiser la première expédition pour le Katanga, dans le but de faire reconnaître géologiquement le massif montagneux du Katanga, de résoudre la question de la Lukuga, celle de la navigabilité du Lualaba, d'étudier la mise en valeur du pays, les voies de communication possibles pour y arriver.

Au mois de juillet, l'expédition composée du Dr Briart, médecin et géologue, Diderrich, ingénieur des mines et du baron Marcel de Roest d'Alkemade et du lieutenant russe de Santschoff quitte l'Europe. Elle s'adjoint à Boma le sous-officier Cassart et Protsche, naturaliste.

A Matadi, elle trouve le lieutenant suédois Hackannson, avec les cent cinquante soldats Haoussa, qui doivent lui servir d'escorte.

L'expédition, divisée en trois tronçons, pour la facilité du parcours des quatre cents kilomètres de la route des caravanes, se trouve réunie au Stanley-Pool dans les premiers jours d'octobre. Le 17 du même mois elle quitte Kinshassa pour le Lomami, à bord des vapeurs *Ville de Bruxelles* et *Florida*.

Elle arrive à Bena Kamba, point extrême de la navigation, le 15 janvier 1891.

Delcommune achève d'organiser sa caravane de soldats, car, il ne trouve aucun porteur à Bena Kamba, remonte son allège en acier et réunit cinq grands canots indigènes,

pour reprendre la navigation de la rivière au delà des rapides qui, à cinq kilomètres, barrent son cours.

C'est le 30 janvier que l'expédition se met en marche et campe au pied des rapides de Lissambi.

Depuis Bena Kamba, sous le 3° de latitude, jusqu'à Gongo sous le 4° 50', la rivière présente trois groupes de rapides. Le premier, celui de Lissambi, est franchi sans peine. Dans le second, celui de Dongo, l'allège chavire et Delcommune manque de se noyer, l'expédition perd deux canots; enfin, dans les derniers rapides, l'allège sombre et doit être abandonnée.

L'expédition arrive au village de Gandu (4° 50'), résidence de Gongo, situé sur la rive gauche du Lomami, le 13 mai 1891.

Tandis que l'expédition s'y remet de ses fatigues et profite de l'hospitalité qui lui est offerte, Rachid, le neveu de Tippo-Tip, y fait irruption, venant de Nyangwe, appelé par Gongo, que l'arrivée subite des Européens inquiétait beaucoup. Après le départ de Rachid, qui se rendait aux Stanley-Falls et auquel Delcommune confia deux de ses adjoints malades, Protsche et de Roest d'Alkemade, le chef de l'expédition sut attirer la confiance de Gongo, le fameux chef des Batetela, à tel point, que celui-ci reconnut la souveraineté de l'Etat et reçut un pavillon étoilé. Mais bientôt ce chef oublia sa soumission, fit des incursions vers Lusambo où il fut battu par les troupes de l'Etat. Il devint cependant plus tard le plus puissant allié de Dhanis dans sa mémorable campagne contre les Arabes.

Ayant renforcé sa caravane de plus de deux cents porteurs, fournis par Gongo et Rachid, Delcommune se dirige vers Kabinda, village du chef Lupungu, situé à plus d'un degré dans la direction du Sud-Ouest. Après y avoir séjourné une dizaine de jours, il se met en route accompagné de cent nouveaux porteurs et, à quelques jours de Lupungu, s'arrête au grand village de Mona Goïo pour recruter

d'autres hommes. Wissmann a traversé cette contrée de l'Ouest à l'Est, en 1881.

C'est là que l'expédition Delcommune engage des guides pour la conduire à Kilemba-Mussefa, devenu célèbre par le séjour qu'y fit Cameron. Kasongo, le chef de Kilemba, a échappé au pouvoir des Arabes, et est un des plus puissants chefs de l'Urua.

Vers le commencement du mois de juillet, la caravane arrive à Kilemba, où le chef Kasongo déploie toute générosité à recevoir les voyageurs.

Diderrich et Hackannson, accompagnés de vingt-deux hommes, explorent les environs, dont l'étude au point de vue géologique et minier offre le plus vif intérêt; ils sont attaqués, le 27 juillet, par les indigènes et n'échappent à la mort que par miracle. Delcommune renforce l'escorte et les recrues sont commandées par Briart. Celui-ci est blessé au cours d'un engagement près de Bohia. Delcommune, avec ce qui lui reste de forces disponibles et après avoir assuré la sécurité de son camp, dont il confie la garde à Cassart, se porte au secours de ses adjoints.

Quand il arrive sur les lieux, il trouve Hackannson, Diderrich et leur troupe dans le meilleur état possible, seul Briart, blessé, était retourné au camp de Kilemba-Mussefa. Le brave docteur avait été atteint d'une balle au bras et d'une flèche au genou. Dans ces circonstances, Hackannson, brave cœur s'il en fut, se montra généreusement héroïque, en suçant la plaie causée par la flèche, que l'on croyait empoisonnée.

Delcommune et ses adjoints livrent combat le lendemain et enlèvent le Mboma des Bienos qui s'étaient joints aux gens de Simbi, rival de Kasongo. Le chef des Bienos (noirs du territoire portugais), le fameux Sakitoto, trouve la mort dans ce conflit et plus de cinq cents esclaves sont rendus à la liberté. Le retour de l'expédition à son camp de Kilemba-Mussefa, résidence du roi Kasongo, est un véritable triomphe,

assombri toutefois par la mort de plusieurs soldats tombés en braves et par l'inquiétude que cause au chef de l'expédition et à ses adjoints les blessures du Dr Briart, lesquelles heureusement n'eurent aucune suite.

L'expédition Delcommune quitte Kilemba le 20 août, pour se diriger vers le Lualaba, avec l'intention de le traverser à la hauteur du lac Kisale, signalé par Cameron. Elle met sept jours à l'atteindre, et s'arrête à Kikondia, village situé sur le Lualaba, au pied de hauts massifs de gneiss et de quartzites, dont Diderrich relève la composition géologique.

Le 30 août, jour de deuil, Hackannson et quatorze des soldats Haoussa, formant l'arrière-garde, sont massacrés. Le lendemain de ce tragique épisode, l'expédition franchit le fleuve, non sans faire usage de ses armes, contourne le Kisale et gagne le grand village de Kayoumbe; elle y est bien accueillie, mais au départ, les voyageurs sont de nouveau attaqués.

La caravane pénètre ensuite dans les monts Kibala, formant une série de hauts plateaux, dont l'altitude varie de mille à mille huit cents mètres. Cette route est un véritable calvaire.

L'expédition souffre les tortures de la faim, dans un pays semé d'obstacles infranchissables et désert. L'itinéraire suivi par la caravane reste sensiblement parallèle au cours de la Lufila.

Au commencement d'octobre, l'expédition atteint Bunkeia, résidence de Msiri. Le Marinel avait précédé Delcommune en cet endroit, mais était rentré à Lusambo par suite d'un incendie qui avait consumé une grande partie de ses provisions.

Le lendemain de l'arrivée de la caravane, les voyageurs sont rejoints par le lieutenant Legat, commandant du poste de Lufoi. Delcommune séjourne à Bunkeia jusqu'au 22 octobre, et se rend à Lufoi, poste fondé par Le Marinel, et tenu par

Legat et Verdick. Il y séjourne du 20 octobre au 10 novembre.

Tandis que les membres de l'expédition prennent quelque repos à Lufoi, Diderrich accompagné de Cassart et de quarante soldats est chargé de faire une étude géologique du pays et remonte, dans ce but, le cours du Lufoi.

Après deux jours de marche, les voyageurs se trouvent engagés dans un couloir des monts Kundelungu, dont la largeur dépasse à peine cinquante mètres et dont les parois s'élèvent à plus de deux cents. Diderrich se décide à rebrousser chemin, lorsque sa troupe est aperçue par deux indigènes et le retour s'effectue sous une grêle de pierres.

Le 10 novembre, l'expédition Delcommune quitte Lufoi et se dirige vers le Katanga. Ce pays est en pleine guerre civile et livré aux horreurs de la famine. Le 24 novembre, Delcommune et ses hommes arrivent à Tenke, et Diderrich visite les mines du Kabali.

Le 10 décembre, la caravane marche vers le Lualaba, droit à l'Ouest. Delcommune se propose de redescendre le fleuve jusqu'à Nyangwe en passant par Kikondia. La marche de Tenke au Lualaba est terrible. Pendant neuf jours on ne rencontre aucun village et la famine décime l'expédition; réduite à deux cents personnes, celle-ci arrive enfin, le 16 décembre, à Mushia, sur le haut Lualaba, y campe et construit un boat et vingt-sept canots en vue de la descente du fleuve; le 27 février, elle descend deux cents kilomètres de son cours, découvre, le 11 avril, l'ancien lac Kiniatta, traverse de nombreux rapides, se voit forcée de hâler les canots le long des rives et parvient enfin aux gorges de Nzilo, que le géologue J. Cornet a dénommé « Chutes Delcommune » rendant ainsi un hommage mérité à l'explorateur qui les a découvertes.

Le Congo se rue dans celles-ci sur une largeur de trente mètres, il tombe le long de soixante-seize kilomètres, d'une

hauteur de cinq cents mètres par une succession ininterrompue de sauvages cataractes.

La famine se déclare et provoque une mortalité effrayante et de nombreuses désertions. La caravane est réduite à cinquante deux hommes valides. Delcommune reconnaît le cours du Lualaba jusqu'au confluent de la Lufupa, mais son exploration est arrêtée par les chutes, et à la gorge de Kiziku-Luelo, la descente du fleuve doit être abandonnée (23 mai). Delcommune est forcé d'y laisser les vingt-sept embarcations, qui lui ont coûté deux longs mois de travail et de patience.

Il retourne à Bunkeia le 8 juin, où il apprend la venue et le départ de Stairs, ainsi que la mort de Bodson. Il se rend au poste de Lufoi, où il séjourne du 10 juin au 10 juillet et y rencontre Derscheid, Cornet et Amerlinck, de l'expédition Bia; après un mois de repos, il longe la chaîne des monts Kundelungu, traverse le Luapula, à sa sortie du lac Moëro et les plaines au pied des monts Marungu.

Parti de Mpweto le 6 août, Delcommune arrive à Rumbi, au bord du lac Tanganika le 20 août, quarante jours après son départ du poste de Lufoi: les voyageurs ont fourni trente-cinq jours d'une marche rapide. En quittant les bords du Luapula, des bruits de conflit entre les Arabes et le capitaine Jacques étaient parvenus jusqu'aux membres de l'expédition.

A Rumbi, les explorateurs du Katanga apprennent par Joubert que Jacques se trouve dans une situation des plus critiques. Joubert se disposait précisément à se porter au secours de son ami en danger; Delcommune offre immédiatement ses services au capitaine et Diderrich propose spontanément de suivre l'exemple du chef de l'expédition.

Joubert fixe à vingt le nombre des soldats qui les accompagneront. La colonne de renfort, dont fait également partie le sergent Cassart, part le 22 pour Albertville, poste du capitaine Jacques, situé à trois heures au Sud de la

DELCOMMUNE, Alexandre.

Lukuga et à deux ou trois jours de navigation de Rumbi.

Arrivé à Albertville le 24 août, Delcommune se rend compte que la situation de Jacques n'est pas désespérée: le commandant des forces antiesclavagistes se trouve installé dans un fort qui paraît imprenable, et de plus, il a conservé ouverte la voie du lac. Bien que n'ayant pu se livrer à aucune culture, Jacques ne devait point craindre la famine car la mission très prospère de Mpala et le capitaine Joubert pouvaient lui venir en aide et assurer le ravitaillement de la garnison. Les Wangwana (gens des Arabes) avaient établi un boma bien fortifié à deux kilomètres au Sud d'Albertville.

Le 26, la concentration des forces antiesclavagistes est terminée. Jacques et Joubert disposent de quatre cents fusils, dont trois cents fusils à cartouches.

Tandis que Joubert, secondé de Diderrich, entamera l'action et attirera l'ennemi de son côté, que Jacques assisté par Cassart se jettera sur le boma dégarni d'une partie de ses défenseurs, Delcommune se charge d'assurer la défense du fort.

Le premier assaut est repoussé par les Arabes. Les gens de Jacques et de Joubert sont des indigènes du pays, qui n'ont rien du soldat. Incapables de faire l'assaut d'une place bien défendue, ils craignent le feu de l'adversaire.

Il était cinq heures et demie du soir; le siège durait depuis l'aube, et l'ennemi acculé derrière ses fortifications, souffrait énormément de la soif. Les pavillons arabes rouge et blanc avaient déjà été enlevés du boma et tout indiquait que les défenseurs s'apprêtaient à abandonner la place, lorsqu'une panique presque générale, causée par la blessure d'un nyampara et par l'apparition subite de cinq ou six Wangwana qui sortaient pour s'enfuir, se répand dans la troupe de Joubert et de Jacques; tous leurs gens, malgré les rappels et les menaces de leurs chefs s'enfuient dans une course désordonnée. L'ennemi, craignant une ruse quelconque, ne se livre pas à la poursuite des fuyards, mais rentre

dans son boma. Si les forces antiesclavagistes avaient tenu un quart d'heure de plus, la place était abandonnée par l'ennemi.

Delcommune quitte Mpala sur les bords du Tanganika, le 6 octobre 1892, pour Lusambo.

Afin d'éviter la région affamée située entre Mpala et la Lukuga, il se dirige vers Kasanga, grand centre Baluba. Marchant vers le Nord-Ouest, il atteint la Lukuga à Mukalombi, point extrême visité par le voyageur Thomson. De là, il suit la rive gauche de la Lukuga jusqu'à son confluent avec le Congo et confirme ainsi les prévisions de Cameron (21 octobre à 14 novembre). Il résout par cette exploration le problème de cette rivière, déversoir du grand lac africain; découvre son affluent la Niemba, et le confluent du Luba. Il visite aussi les villages des chefs Wahenza et Mulongo (près de la Luizi) dans un pays inexploré.

Delcommune rejoint la Lukuga pour entrer, le 9 novembre, dans la capitale de Buli, chef Baluba.

La caravane atteint le Lualaba, qu'elle remonte sur une distance de huit kilomètres jusqu'à Ankoro, au confluent du Luvua et du Lualaba. Au cours de ce trajet, Delcommune visite le chef Simbi, fils de Msiri.

Il explore les parages des prétendus lacs Landji et Unemba dont il constate la non-existence. Delcommune voulait aller reconnaître le chapelet de petits lacs qui se succèdent, dans cette région le long du Lualaba, mais ses hommes dont le terme de service est depuis longtemps expiré, refusent de retourner à Kikondja, où Hackannson a été massacré.

Quittant Simbi, le 1 décembre, le voyageur regagne le confluent de la Lukuga, pousse une pointe vers l'Ouest et se dirige vers le Lomami, que la caravane atteint un peu en amont du confluent du Lukasi, le 5 décembre.

Delcommune remonte la rive gauche de cet affluent et apprend le massacre d'Hodister et la révolte des Arabes.

Le 19 décembre, il se trouve à Ganu où réside le lieutenant Duchesne.

Delcommune écrit à Dhanis pour lui indiquer le moyen de correspondre avec Jacques et le fixer sur la zone qui était occupée par les Arabes.

La caravane quitte Gongo, le 26 décembre, et passant par Pania Mutombo, atteint Lusambo sur le Sankuru, le 7 janvier 1893. Delcommune y est rejoint par Francqui, Cornet et Derscheid, de l'expédition Bia.

Les voyageurs attendent à Lusambo, jusqu'au 20 janvier, le retour d'Amerlinck, envoyé par Francqui au village de Lupungu, descendent le Sankuru en pirogues et arrivent à Muki-Kamu, où la Société du Haut-Congo a une factorerie, et où ils rencontrent la *Princesse Clémentine*, vapeur envoyé à leur rencontre.

De même que le pays situé au Sud-Ouest de Bunkeia, celui que Delcommune traversa entre le Tanganika et le Lomami, n'avait jamais été exploré.

La durée du voyage terrestre de Gongo (18 mai 1891) à Lusambo (7 janvier 1893), avait pris six cent quatre jours, soit vingt mois, et le voyage complet mille et un jours.

Les expéditions Delcommune et Bia rentrent à Kinshassa le 5 février. Elles débarquent à Lisbonne et y sont reçues par le roi de Portugal et la Société royale de Géographie de Lisbonne.

A Bruxelles, une grandiose manifestation nationale est réservée aux explorateurs du Katanga (20 avril 1893). Delcommune reçoit la médaille d'or commémorative des expéditions du Katanga, des mains de S. M. le Roi, ainsi que la croix de l'Ordre du Lion. La Société royale belge de Géographie organise à Bruxelles une réception en son honneur.

A Anvers, il est reçu par la Société royale de Géographie qui lui offre sa médaille d'or.

En 1893, Delcommune est nommé administrateur de la Société anonyme belge pour le commerce du Haut-Congo et en 1895, il fait un cinquième voyage au Congo pour inspecter les nombreuses factoreries de cette Société; il revient en 1897, terminant ainsi un séjour effectif de vingt années au Congo.

Nommé administrateur de la Compagnie Cibils, il entreprend, en 1901, un voyage au Rio de la Plata et au Paraguay jusqu'à Cynaba. Il remonte le Jauru et fait une reconnaissance vers le Guapore. Revenu à la côte, il gagne le Para et remonte le Rio Tocantin.

Le 7 décembre 1904, Delcommune, va inspecter les fleuves et plantation de Porto-Alègre (île de Saint-Thomé), dont il est également administrateur délégué.

Delcommune est chevalier de l'Ordre de Léopold et de l'Etoile africaine, décoré de l'Etoile de service, commandeur de la Couronne de Prusse, du Lion et du Soleil de Perse, etc.

Il est administrateur, de la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie, de la Compagnie du Katanga, de la Société du Lomami, de la Compagnie du Kasai, etc., etc.

PUBLICATIONS:

— *Rapport de Delcommune.* (Mouvement géographique, 1889, p. 34).
— *L'exploration de la Lulonga.* (Mouvement géographique, 1889, p. 61).
— *L'exploration du Lomami.* (Mouvement géographique, 1889, p. 29, avec carte, et p. 59).
— *Mouvement géographique,* 29 novembre 1891, p. 118.
— *L'exploration du Ruki et du lac Matumba.* Lettres inédites. (Congo illustré, 1e année, pp. 197, 205, 214).
— *L'exploration du Lualaba et du Katanga. Découverte des lacs Kassali et des gorges de Nzilo.* Rapport. (Mouvement géographique, 1892, pp. 139-142, avec cartes).
(Rapport de l'expédition, du 18 mai 1891 au 20 août 1892).
— *Les affluents du Congo débouchant près de la station de l'Equateur.* (Mouvement géographique, 1890, p. 108).

— *Explorations du steamer « Roi des Belges » dans le district de Tippo-Tip.* (Mouvement géographique, 1889, p. 65).
— *Rapport sur la région des chutes.* (Mouvement géographique, 1888, p. 24).
— *Relation du voyage de Mpala à Lusambo.* (Mouvement géographique, 1893, p. 39).
— *Voyage au Katanga.* (Bulletin de la Société royale de Géographie d'Anvers, 1893, p. 237).
— *Le Lualaba et la Lukuga.* (Bulletin de la Société belge de Géographie, 1893, pp. 122-129).
— *Note sur la population du district de l'Equateur. Voyage dans la Lulonga.* (Mouvement géographique, 1895, p. 110).
— *La traversée des monts Kibalas.* (Mouvement géographique, 1900, p. 143).

CARTES:

— Le cours de la Lukuga. (Mouvement géographique, 1894, p. 27).
— Itinéraire de l'expédition Delcommune au Katanga, 1891-1892, d'après la carte de l'explorateur, au 2.500.000e. (Mouvement géographique, 1895, n° du 4 août).
— Carte de la région entre Luluabourg-Lusambo et le lac Tanganika, d'après des renseignements de Delcommune, etc. (Mouvement géographique, 5 avril 1891).
— Le pays entre Loulouabourg et Louloua, d'après les itinéraires de Delcommune, etc. (Mouvement géographique, 1894, p. 106).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique,* pp. 102, 195, 261, 396 et 411.
— de Martrin-Donos. *Les Belges dans l'Afrique centrale,* t. II.
— *Mouvement géographique,* 1889, pp. 29-39 et 61; 1893, pp. 31, 37, 112; 1897, pp. 136.
— *Origines du Congo et les résultats géographiques de l'expédition Delcommune,* par A. J Wauters. (Mouvement géographique, 1893, p. 33).
— A. J. Wauters. *L'Etat Indépendant du Congo,* pp. 25, 26, 44, 45, 66, 67, 81, 110, 141, 175, 257, 266, 279, 310, 339, 386, 390, 391.
— *Bibliographie du Congo,* par A. J. Wauters.

— *Lettre d'Alexandre Delcommune à la Compagnie du Katanga.* (M. A., 1892-1893, p. 56).
— *Congo illustré,* 1892, p. 121).

DE MYTTENAERE, MICHEL,

né à Ostende, le 20 novembre 1839.

Obtient à Anvers, le diplôme de capitaine au long cours le 6 septembre 1875, et est nommé capitaine du *Barga*, de la Société Cockerill.

Part, le 5 juin 1879, d'Anvers pour le Congo comme capitaine du *Barga* avec les membres de la première expédition belge du Comité d'Etudes, et atteint l'embouchure du Congo le 14 août.

Il effectue, par les seuls engins du bord, le déchargement d'un steamer de rivière et de lourdes pièces sur un radeau construit par lui et aide au montage des embarcations à Banana.

Accompagné du lieutenant de marine Meyer Louis, il rentre à Anvers, avec son navire lège le 28 août 1879.

De Myttenaere entreprend encore divers voyages vers l'Australie, la Nouvelle-Calédonie et la Nouvelle-Zélande.

LOESEWITZ, FRANÇOIS,

né à Anvers, le 5 février 1837.

Capitaine de navire. Se rend au Congo le 5 juin 1879, à bord du *Barga*.

Après avoir aidé, à Banana, au montage du steamer, il est nommé capitaine de la *Belgique* et conduit ce navire à Nokki et à Vivi, effectuant ainsi pour la première fois avec

un steamer ce trajet fluvial. Il accomplit plusieurs voyages entre Banana et Vivi.

Loesewitz rentre en Europe en mars 1880.

Il est actuellement expert nautique près du tribunal de commerce d'Anvers.

VAN SCHENDEL, THÉODORE, MARIE,

né à Bruxelles, le 8 mars 1852.

Engagé comme mécanicien par le Comité d'Etudes du Haut-Congo, il part d'Anvers le 5 juin 1879, à bord du *Barga*, et se rend à Banana, comme membre de la première expédition, avec la *Belgique* et le *Royal*, steamers à hélice, ainsi qu'avec les embarcations *En Avant* et *Espérance*, deux baleinières et une allège.

Ces bateaux sont montés à Banana avec l'aide des charpentiers et mécaniciens Janssens L. F., Petit Hubert, Gérard Lambert et Roubinet Joseph.

Van Schendel accompagne cette flottille à Boma, puis à Msoukou et Nokki, enfin à Vivi, où une station est fondée.

Il est attaché à la construction de la route de Vivi à Issanghila, mais doit rentrer en Europe en mars 1880.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— DE MARTRIN-DONOS. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. II.
— A. J. WAUTERS. *La première expédition du Comité d'études.* (Les Belges au Congo).

* * *

Partent aussi comme mécaniciens à bord du *Barga*, le 5 juin 1879:

Gérard Lambert.

Petit Hubert, décédé à Vivi, le 30 septembre 1879.

Roubinet Joseph, décédé à Vivi, le 8 mars 1883, à son second séjour.

GILLIS, ADOLPHE,

né à Braine-le-Comte, le 17 janvier 1845, et y décédé le 24 mai 1884.

Négociant à Braine-le-Comte.

Le 25 février 1861, il se rend à bord d'un petit voilier à Grand-Bassam. A son arrivée, il est promu capitaine et fait le service des lagunes de la côte. Il séjourne en Afrique jusqu'en 1867, époque à laquelle il rentre au pays natal.

En avril 1868, il retourne à Grand-Bassam et y fait, jusqu'en 1870, le trafic de l'huile de palme, de l'ivoire et de la poudre d'or.

En 1876, il part pour Pernambouc, au Brésil, et y installe une teinturerie et une filature de coton.

Gillis rentre en Belgique en 1877.

En mars 1880, il quitte Anvers et va fonder à Boma et à Nokki, des comptoirs commerciaux. Il est le premier négociant belge établi au Congo. Il est chargé du service postal de l'A. I. du Congo et revient en Belgique en mars 1881.

Après avoir donné plusieurs conférences, entre autres à l'Union Syndicale de Bruxelles, il reçoit de l'A. I. la mission d'aller installer des comptoirs au Congo.

Il part d'Anvers, à bord du *Héron*, le 19 janvier 1882 et, arrivé au Congo, obtient du roi nègre Necorado, auquel il est présenté par Delcommune, la cession de terrains pour l'établissement d'une factorerie, au confluent de la Kalamie et du Congo, et installe les factoreries de Boma et d'Icongolo.

Gillis visite l'île de Sainte-Hélène et explore l'hinterland de l'Afrique portugaise, où il séjourne chez les Boers, émigrés du Cap et du Transvaal, établis à soixante lieues de

Mossamedes, au plateau de Humpata, à seize cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Il y trouve une végétation admirable et des fruits en abondance. Le 4 septembre 1882, il y subit les atteintes de la fièvre, compliquée de la variole noire.

Guéri, il retourne au Congo et y continue le commerce des échanges; il assure le service des transports fluviaux entre Banana et Vivi, alimente en vivres et en marchandises les expéditions qui prennent la route vers l'intérieur et s'occupe de l'entretien de la flottille fluviale. Il remet ses services à Delcommune, à la fin de l'année 1883.

Revenu en Belgique en février 1884, il succombe le 24 mai suivant, au mal terrible dont il avait puisé le germe à l'Equateur.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— DE MARTRIN-DONOS. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. II.
— *Mouvement géographique*, 1884, p. 20.
— *Feuille d'annonces*. Journal de Braine-le-Comte (mai 1884).

NÈVE, PAUL,

né à La Hulpe, le 19 décembre 1851 ; décédé à Issanghila, le 17 juin 1881.

Sort premier de l'école des mines de l'Université de Louvain en 1877.

Ingénieur provincial à Termonde. S'embarque à Liverpool pour le Congo, au service du Comité d'Etudes, en qualité d'ingénieur-mécanicien, le 7 novembre 1880, pour rejoindre Stanley, chef de la première expédition belge. Retrouve le grand explorateur au camp de Khonzo et fonde avec lui, en février 1881, la station d'Issanghila (latitude 5° 12' longitude 14° 12' sur le Congo, en face de la chute du même nom).

Abattu par la fièvre, il part pour Kilolo, campe à l'île de Kunza et se rend de là au nouveau poste de Manyanga.

Gravement malade, Neve est forcé de retourner à Vivi et meurt en route, dans les bras de Valcke, près d'Issanghila.

Voici comment le *Congo illustré* retrace la carrière congolaise de cet infortuné jeune homme:

« Les voyageurs qui, dans un temps prochain, franchiront en » un confortable sleeping-car, traîné par la locomotive, la terrible » région des chutes du Congo, auront à se souvenir de ceux qui, » les premiers, avec un courage sans égal, se dévouèrent à ouvrir » la route à travers ce pays barbare.

» C'est en 1880-1881, Stanley les conduit. La troupe, partie » de Vivi, remonte, en la serrant de près, la rive gauche du » fleuve. Elle va lentement, par les marais, par les torrents cou- » lant au fond des vallées, franchissant aux endroits guéables » les rivières sans pont, se frayant une route à la mine, à tra- » vers le roc, à la hache, à travers la forêt.

» Elle traîne à sa suite des chariots, sur lesquels sont chargés » trois bateaux à vapeur, des maisons démontées, un mobilier, des » ustensiles, des outils, des approvisionnements, des objets d'équi- » pement, des marchandises d'échange.

» Effroyable labeur que cette marche sous le soleil d'Afrique, dans » l'atmosphère mortelle des moites vallées, et que cette incessante » ascension des pentes abruptes, suivie d'incessantes descentes de » rampes glissantes.

» A chaque moment, les bras manquent pour traîner les véhi- » cules et aussi les chefs pour leur direction. Stanley lui-même, » à un moment, est comme terrassé. Autour de lui, ses adjoints » tombent les uns après les autres. A Bruxelles, c'est avec anxiété » qu'on ouvre chaque courrier arrivant d'Afrique.... Et, chaque » fois, l'on enregistre de nouvelles pertes. Mais, malgré tout, en » dépit de la fièvre, de la mort, des désertions, en Afrique, la » colonne héroïque avance.

» Issanghila est fondé le 21 février 1881, Flamini, le méca-
» nicien, se met à l'œuvre. Le steamer le *Royal*, remonté, est
» lancé et navigue bientôt sur le fleuve qui, en amont, est rela-
» tivement paisible, mais qui, en aval, se resserre et se rue tout
» d'une volée par dessus une barrière de rocs aigus, pour aller
» tourbillonner, en dix cascades successives, jusqu'au pied de Vivi
» et de Matadi.

» C'est à ce moment que Paul Nève arrive rejoindre Stanley
» au camp de Khonzo, avec les lieutenants Valcke, Braconnier et
» Harou. Il appareille aussitôt l'*En Avant* et, avec les deux bateaux
» la troupe s'aventure dans les rapides.

».... Le frêle garçon se transforme par pur dévoûment en méca-
» nicien de bateau, attentif à la chaudière de sa mince embarca-
» tion, perdu au sein des grandes lignes de cette nature géante
» et dramatique, luttant, impassible, contre les eaux rugissantes et
» finalement franchissant victorieux les défilés où le Congo sauvage
» resserré roule ses flots impétueux.

» Manyanga est fondé le 1 mai suivant. On est à moitié de
» la route. Au delà, d'autres difficultés s'annoncent: elles sont
» vaincues avec la même audace et la même ténacité.

» Quels travaux mémorables! ... Stanley réussira, mais par quel
» devoûment n'est-il pas servi?.... C'est l'époque héroïque. La
» grandeur de la lutte soutient seule le courage de ces pion-
» niers modestes. Que savent-ils de l'avenir réservé à leur travail?...
» Il ne s'agit alors ni de lucratives places à occuper, ni de fonc-
» tions honorifiques à conquérir. Aucun des adjoints de Stanley
» ne sait qu'il travaille à la fondation d'un empire et que de la
» réussite de cette entreprise hardie, va dépendre la conquête de
» l'Afrique par l'Europe, l'ouverture du continent mystérieux à
» l'influence de la race blanche.

» Mais pour atteindre son but, Stanley obtient spontanément le
» dévoûment sans bornes de quelques natures d'élite, généreuses
» et fines. Paul Nève est de celles-là. Il donne sans compter, avec
» conviction, tout ce qu'il possède d'ardeur et de connaissances. Il

» donne trop, car il tombe, terrassé par la puissance du chaos
» infernal qu'il n'a pas hésité à affronter.

» Il repose à Issanghila, au bord de la route construite par
» Stanley, non loin de la rive de ce fleuve sauvage que l'un des
» premiers, jeune et grêle, mais instruit et enthousiaste, il a dompté
» par la vapeur. »

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— *Congo illustré* (in extenso), 1892, p 25.
— DE MARTRIN-DONOS. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t II.

BRACONNIER, CHARLES, MARIE,

né à Liége, le 28 juin 1849.

Lieutenant adjoint d'Etat-Major au 4e régiment de lanciers. Engagé comme membre de la première expédition du Comité d'Etudes du Haut-Congo, il part pour l'Afrique le 19 juin 1880 et rejoint Stanley au camp de Kuvoko.

Il amène les steamers *En avant* et *Royal*, ainsi que les allèges au delà de la cataracte de Manyanga, puis entreprend la construction de la route vers le Pool. Il se rend de Manyanga, avec Stanley, à Mpakambendi, Zinga, Nzabi et Ngoma.

Il effectue le passage du Lubamba et atteint Gamba ainsi que la vallée du Mukoss.

Sur la rive du Gordon-Bennett, Braconnier trouve un poste d'occupation français, commandé par le sergent Malamine, émissaire de Savorgnan de Brazza; un mauvais accueil lui est réservé par les indigènes de Mfwa (plus tard Brazzaville). Le jeune officier rencontre le missionnaire français Augouard sur les rives du Stanley Pool, puis retourne à Zinga et s'occupe de transporter un steamer au delà des

BRACONNIER, Charles.

cataractes; mais il est grièvement blessé au cours de ce travail quasi surhumain.

Rétabli, Braconnier va retrouver Stanley au Pool, traverse la Loa, fait l'ascension du mont Igumbi et se fixe à Usandi.

Le 3 décembre 1881, Stanley, installé au Pool, sur un contrefort, situé immédiatement au-dessus de la dernière des trente-deux cataractes du bas-fleuve, confie à son adjoint la mission de créer un nouveau poste.

Braconnier fonde à Ntamo la station de Léopoldville, dont il est nommé commandant. Par suite de nombreux démêlés avec le chef Ngaliema, il est forcé de construire un blockhaus.

Souffrant des sarnes, douloureuse affection de la peau, Braconnier se dirige vers la côte pour y passer un congé de trois mois. En route, près de Manyanga, il rencontre le lieutenant Coquilhat, qui se rend à Léopoldville (21 octobre 1882).

Dès les premiers jours de janvier 1883, Braconnier revient au Pool, y apporter les instructions de Stanley, chef de la nouvelle expédition, chargée d'acquérir des droits sur toute la rive méridionale du lac.

Le 20 janvier, Braconnier tente d'obtenir un traité du chef N'Tchouvila, à Kinshassa; mais Bankoa, le seigneur de Kindolo, lui barre le chemin, avec ses forces, le tenant en joue à trente pas. Les Zanzibarites indignés apprêtent leurs armes; mais leur maître s'interpose, heureusement, entre les deux partis sur le point de livrer combat et rentre la nuit à la station.

Nullement découragé par cet échec, le jeune officier belge se propose de renouveler ses tentatives d'acquisition de territoires d'un autre côté, et son attention se fixe sur la région située à l'extrémité d'amont du Pool.

Le 11 février, après cinq jours d'absence, Braconnier revient à Léopoldville; il a cette fois admirablement réussi dans ses négociations et rapporte un traité signé par le chef de Kimpoko.

Callewaert reçoit l'ordre d'y installer immédiatement un poste; mais il ne parvient pas à nouer des relations bienveillantes avec les indigènes.

Le 24 mars, Braconnier est forcé de s'y rendre avec vingt Zanzibarites à bord de l'*Eclaireur*, pour réprimer une sédition. Stanley le suit avec trente hommes sur l'*En Avant*. Le litige existant entre le chef banfoumou N'Goumou et Gambiele, notable bateke, cause de tous les désordres, est tranché à la satisfaction de tous; Callewaert est remplacé par Coquilhat.

A l'expiration de son terme de service, Braconnier prend le chemin de Manyanga et rentre en Europe le 23 septembre 1883.

Quelques années après, en 1890, il accomplit une mission spéciale au Dahomey, dont les Français devaient s'emparer peu de temps après. Il visite à cette occasion la colonie anglaise de Lagos et la colonie française de Porto-Novo.

Il est actuellement général major, commandant la troisième brigade de cavalerie.

Officier de l'Ordre de Léopold, décoré de la Croix militaire de première classe, de l'Etoile de service et de l'Ordre du Mérite militaire d'Espagne de troisième classe.

PUBLICATIONS:

— *Le Congo au point de vue pittoresque.* (Conférence donnée à la Société royale belge de Géographie, 18 janvier 1886).

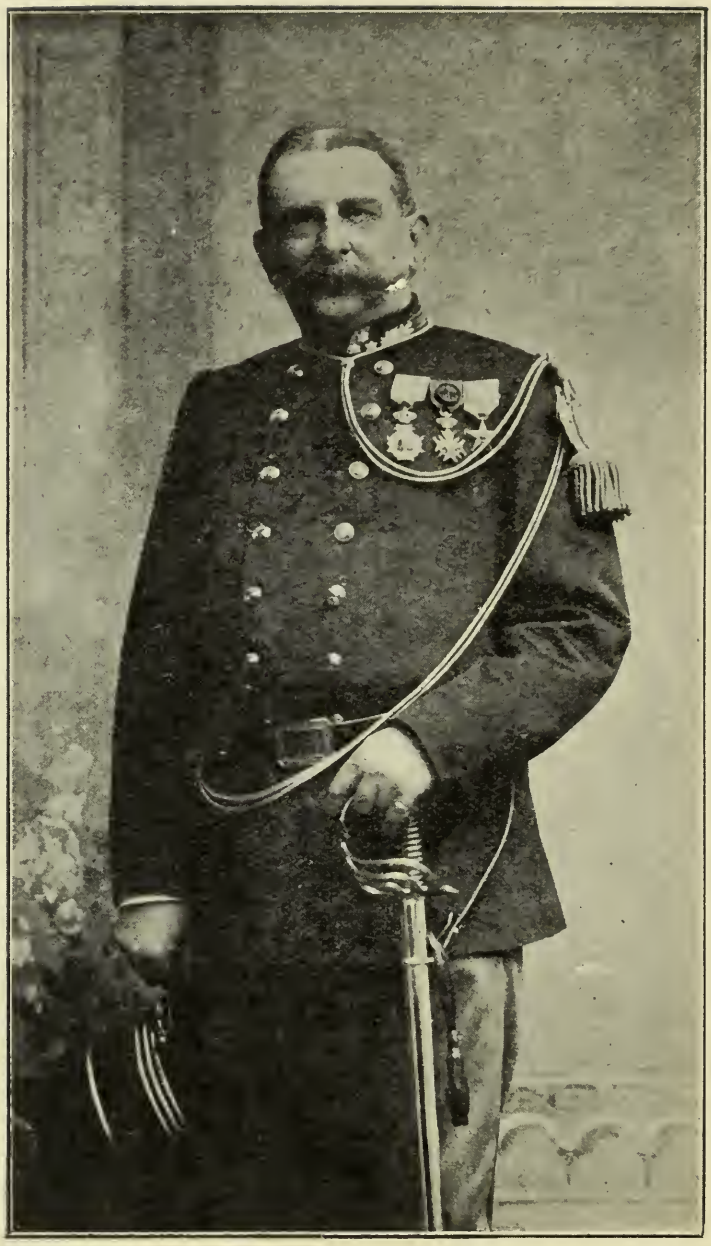
— *Le Congo au point de vue économique.* (Bulletin de la Société royale belge de Géographie, 1886).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— de Martrin-Donos. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. II.

— Coquilhat. *Sur le Haut-Congo.*

— Ciapaux. *Le Congo historique, diplomatique*, p. 71.



HAROU, Victor.

HAROU, VICTOR, EUGÈNE, JULES,

né à Fayt-lez-Seneffe (Hainaut), le 25 décembre 1851.

Lieutenant adjoint d'Etat-Major au 5e régiment de ligne.

Parti le 27 juillet 1880, il est adjoint à Stanley, occupé à créer une route sur la rive Nord du fleuve, entre Vivi et Issanghila, et à y transporter un matériel fort considérable, comprenant deux bateaux à vapeur, deux baleinières en acier et plus de dix mille charges.

La mission de Harou est de diriger un service de transport par mules et ânes entre Vivi et le camp de Stanley, service dans lequel il alterne avec le lieutenant Braconnier.

Ce travail est terminé en mars 1881.

Harou remonte alors le Congo, avec Stanley, jusqu'à Manyanga. Ce voyage dure environ deux mois par suite de la nécessité dans laquelle se trouve l'expédition de contourner par terre les nombreuses chutes partielles et les rapides qui entravent la navigation entre Issanghila et Manyanga.

Harou est chargé ensuite par Stanley de la mission de fonder la station de Manyanga (Nord) et, l'année suivante, exécutant les instructions du commandant de l'expédition, il établit aussi le poste de Manyanga (Sud), qui devint l'origine de la route des caravanes sur la rive gauche du fleuve.

Gravement malade d'une atteinte de dysenterie, Harou rentre en Europe le 29 juillet 1882, après avoir remis le commandement de la station à son second, le lieutenant Nilis.

Quelques mois plus tard, les revendications portugaises au sujet de la possession de l'embouchure du fleuve, décident le Roi à faire reconnaître une route au Nord du 5° 12' (Luemma), pouvant être éventuellement appelée à relier Léopoldville à la côte. Harou est chargé de cette mission et s'embarque pour l'Afrique le 3 janvier 1883.

Il fonde d'abord la station de Massabe, à l'embouchure

de la Luemma, dont il fait sa base d'opérations, puis, en mai 1883, il entreprend le voyage d'exploration, but de sa mission. Il explore d'abord les vallées de la Luemma et du Chiloango, puis traversant la vaste région forestière du Mayumbe, il gagne les sources de la Ludima et du Niari et atteint ainsi le plateau de M'Boko Songho où il constate l'existence de riches mines de cuivre et de plomb.

Ces gisements lui avaient été signalés par de Brazza qui, quelques mois auparavant, avait été empêché de les visiter par suite de l'hostilité des indigènes.

Poussant ensuite une reconnaissance, Harou atteint la rivière Kenke, puis le Congo, un peu en aval de Léopoldville.

Il établit, en cours de route, les bases des postes de N'Koula et de M'Boko Songho.

L'année suivante, il préparait l'organisation définitive de ces stations quand, atteint d'une violente hématurie, il est forcé de rentrer en Europe où il arrive le 1 septembre 1884.

Il est actuellement colonel adjoint d'Etat-Major commandant le 2e régiment de chasseurs à pied.

Officier de l'Ordre de Léopold, décoré de l'Etoile de service et de la Croix militaire de première classe.

PUBLICATIONS :

— *Souvenirs de voyage dans l'Afrique centrale.* (Revue artistique, Anvers, 1880-1881).

— *Lettres* (Bulletin de la Société belge de Géographie, 1881, pp. 464, 560).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— DE MARTRIN-DONOS. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. II.

— CHAPAUX. *Le Congo historique, diplomatique*, pp. 71, 89.

VAN DEN BOGAERT, PIERRE, JOSEPH,

né à Anvers, le 17 février 1829.

Officier du génie.

Se rend, en 1866, aux Etats-Unis pour y étudier les nouveaux moyens stratégiques et les nouvelles méthodes mis en usage pendant la guerre de la Sécession, et visite les champs de bataille autour de Richmond. Se rend au Niagara et au Canada.

Major commandant du génie de la place de Termonde. Il est mis à la disposition de S. M. le Roi pour le service de l'Association Internationale Africaine, le 10 août 1880.

Il remplit plusieurs missions relatives à l'organisation des services; visite diverses stations de la côte occidentale d'Afrique, suivant les instructions de Stanley. Il amène au Congo des mules acquises à Ténériffe. Ces animaux, très vigoureux à l'arrivée, ne résistent pas aux attaques des mouches venimeuses. Les mules succombent bientôt, couvertes d'ulcères, sans avoir rendu de services appréciables.

Van den Bogaert rentre en Europe au mois de mai 1881. Promu au grade de lieutenant colonel, il reprend son service à Termonde.

Il est colonel en retraite depuis 1887.

Il visite successivement, en 1887 et 1888, les côtes méditerranéennes d'Europe et d'Afrique, puis, en 1889, il fait un voyage de dix mois en Islande Il parcourt l'intérieur de l'île, visite les côtes et suit la pêche de la baleine vers le Nord.

En 1891-1892, il se rend à la Mer Noire, fait une excursion au Caucase et remonte le Danube.

Van den Bogaert est officier de l'Ordre de Léopold, décoré de la Croix militaire de première classe, chevalier de l'Ordre de Saint-Maurice et Lazare et décoré de l'ancienne médaille d'or pour acte de courage et de dévouement.

PUBLICATIONS :

— *Signaux à l'usage des troupes en campagne.* Liége, Carmanne, 1867.
— *Télégraphie électrique en campagne.* Bruxelles, Mucquart, 1873.
— *Conservation des magasins à poudre.* Bruxelles, Mucquart, 1879.
— *Rapport sur la visite des habitations ouvrières d'Anvers* (pour le comité de patronage). Anvers, De Coker, 1891.
— *Id.* id. 1892.
— *Recherches sur l'histoire primitive des Belges. Les Saga Scandinaves.* Bruxelles, Guyot, 1903.
— *Opzoekingen betreffende de oorspronkelijke geschiedenis der Belgen.* I, Bergelmir. Anvers, Buschmann, 1904.
— *Fragments de l'histoire primitive des Belges.* Trois volumes, Liége. Anvers, Buschmann, 1905.
— *Bruchstücke aus der ältesten Geschichte der Belgier.* IV. *Cimbern, Teutonen und Aduatiker.* Anvers, Buschmann, 1905.
— *Fragments de l'histoire primitive des Germains.* V. *Bouleversements et vasselage.* Anvers, Buschmann, 1908.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— de Martrin-Donos. *Les Belges dans l'Afrique centrale,* t. II.
— Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique.*

VAN HESTE, PIERRE,

né à Ostende, le 13 juillet 1853.

Lieutenant de marine. Entreprend un premier voyage au Congo, le 5 juin 1879, comme second officier à bord du *Barga.*

Part une seconde fois pour le Congo le 15 août 1880, comme capitaine de steamer attaché au service de la flottille. Commande *la Belgique* et fait le trajet entre Banana, Boma et Vivi.

Rentre en Europe en octobre 1880. Il est actuellement patron mesureur au service du pilotage à Anvers.

* * *

Furent également attachés au service de la flottille pendant ces premières années: les lieutenants de marine: Van de Velde Willie et Persyn Auguste (décédé à Boma, le 24 juillet 1883); les mécaniciens Marit Germain, Wensel Henri, chef du service des réparations (décédé à Boma, le 12 janvier 1884); Rooms François, Ruen, Engels et Riga (décédé le 27 janvier 1887); le forgeron Hebrans Louis (décédé à Vivi, le 17 septembre 1880); les charpentiers Martin Alphonse (décédé à Vivi le 1 février 1885) et De Reyghere, enfin le chauffeur Hoornaert Henri.

VALCKE, LOUIS, PIERRE, ALPHONSE, LIÉVIN, MARIE, né à Bruges, le 22 décembre 1857.

Lieutenant du génie. Engagé comme adjoint à la première expédition du Comité d'Etudes du Haut-Congo, il part pour l'Afrique le 12 août 1880.

Valcke se rend de Vivi à Ndambi-Mbongo, où il retrouve Stanley. Fait sauter les roches de la chute de Nsongo et est chargé de conduire l'expédition à Issanghila. Est nommé chef de poste.

Le 27 juillet 1881, il se dirige avec Stanley et Braconnier vers le Pool; mais, en présence de l'occupation par les Français de la rive Nord, les voyageurs sont forcés de passer sur la rive Sud. En décembre 1881, Valcke met à flot, avec Stanley, l'*En Avant*, le premier bateau à vapeur qui ait silonné les eaux du Congo au delà des cataractes.

Miné par la fièvre, Valcke reprend le chemin de Vivi; il va secourir Nève à Issanghila et assiste à sa mort.

Rentre en Europe, le 22 décembre 1881.

Se rend à la côte orientale pour y engager deux cent cinquante Zanzibarites et revient en mars 1882 au Congo, par le Cap de Bonne Espérance, pour exercer avec Braconnier le commandement de Léopoldville.

Assisté de Van Gèle, Valcke exécute l'ordre de faire parvenir à Léopoldville les pièces démontées du nouveau petit vapeur *A. I. A.* et de construire une route sur la rive gauche.

En octobre 1882, Valcke remplit une mission particulière, en conduisant cinquante Zanzibarites dans le pays de Msuata et de N'Ga-Nchou, à cent cinquante kilomètres de Léopoldville.

En février 1883, le lieutenant Valcke part pour la rive méridionale du Congo, avec mission de conclure des contrats avec les principaux chefs indigènes établis entre Manyanga et Léopoldville et de fonder sur le territoire de Sabouka, une station d'où des provisions puissent dorénavant être dirigées sur Léopoldville, entrepôt du Haut-Congo, où la question de l'approvisionnement avait toujours occasionné des préoccupations fort vives. Il prend également possession des chaudières du nouveau vapeur l'*A. I. A.*

En 1884, Valcke préside à la délicate et difficile opération du transport du *Stanley*, pesant cinquante mille kilogrammes. Le steamer arrive au mois de mars à Banana, où il est remonté, puis suit le Congo jusqu'à Vivi. A ce point, la machine est débarquée et on procède à la disjonction des sections: à chacune d'elles, quatre grandes roues en acier sont attachées et en ont fait de véritables chariots, qui prennent la route d'Issanghila, traînés par une petite armée de nègres.

Valcke a pour adjoints Zboïnski et Le Marinel, qui viennent d'arriver au Congo, et Destrain junior, pour mécaniciens: Herlow, Engels, Watt et Pujol, cinq à six cents noirs, Zanzibarites, Haoussa et indigènes, marchent sous

leurs ordres. Le docteur Nilis accompagne l'expédition en qualité de médecin.

L'expédition, qui quitte Vivi en mai, arrive le 4 septembre à Issanghila, où le bateau est remonté et mis à flot; elle longe les chutes Livingstone et parvient à convoyer le vapeur à destination.

Valcke commande ensuite la station de Léopoldville, d'avril 1883 jusqu'en février 1884.

Stanley apprécie en ces termes la collaboration de son adjoint:

« Ses débuts furent médiocres. Chargé de faire sauter quelques » rochers sur la route de Ngoma, il tomba presque aussitôt malade » et fut transféré ensuite au camp d'Issangila. Son inexpérience et » la fréquence de son indisposition le forcèrent à reprendre le che- » min de Vivi. Après six mois de séjour dans cette station, il partit » pour Stanley-Pool et se rendit de là à Loanda, mais atteint une » deuxième fois de maladie, il dut rentrer en Europe.

» Après dix-huit mois d'absence, je le retrouve au Congo..., » je le charge d'une petite mission qu'il remplit assez bien, pour » que je me décide à lui en confier une plus importante, dont il » s'acquitte avec un zèle et une intelligence remarquables.

» Nommé alors chef de la station de Léopoldville, qui était en » pleine décadence, le lieutenant Valke y opère en deux mois une » transformation complète; il en fait à vrai dire la station la plus » importante du Haut-Congo et la station la plus prospère et la » plus heureuse; car, l'ordre y est complet et la plus parfaite » harmonie y règne entre indigènes et Européens.

» Il réorganise la station de Vivi. Il s'en tire si bien que je puis » m'éloigner et me consacrer à l'exploration du haut-fleuve ....

» Il gouverne ensuite la division de Stanley-Pool (trois mille deux » cents kilomtères carrés), comprenant quatre stations, avec un tact, » une intelligence, une sûreté de coup d'œil, au-dessus de tout éloge.

» En dernier lieu, signalons les services rendus par ce jeune

» homme, en ce qui concerne le transport du steamer démontable
» le *Stanley*, envoyé par l'A. I. pour le service du Congo. »
(STANLEY. *Cinq années au Congo).*

Valcke rentre en Belgique le 19 mai 1885.

Le 15 mai 1886, il retourne au Congo, avec sa femme (1), et se fixe à Boma.

En 1887, il est nommé directeur de la marine et des travaux publics à Boma. Se rend en congé de convalescence à Mossamedes

Revient en Europe le 4 février 1888.

De juillet 1889 à mars 1890, il remplace le major Parminter comme directeur de la Société belge pour le commerce du Haut-Congo.

Il est nommé ensuite administrateur-délégué de cette société.

Il est actuellement capitaine du génie en retraite; chevalier de l'Ordre de Léopold et décoré de l'Etoile de service.

PUBLICATIONS :

— *Des Produits commerçables du Congo.* (Bulletin de la Société belge des ingénieurs et des industriels, 1886).
— *Cinq années sur le Congo.* (Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris, 1886, VIII, n° 3, p. 203).
— *Description de la région des cataractes de Vivi au Stanley-Pool.* (Bulletin de la Société belge des ingénieurs et des industriels, 1886).
— *Conférence sur le Congo.* (Bulletin de la Société royale de Géographie d'Anvers, 1885, X, n° 1, p 42).
— *Matadi, port de mer.* (Mouvement Géographique, 1889, p. 65).
— *D'Anvers au Congo.* (Mouvement Géographique, 1891, p. 73).
— *Une promenade autour d'un village Bas-Congo.* (Conférence, Bulletin de la Société belge de Géographie, X, p. 60).

(1) Mme Valcke est la première femme belge qui s'est installée au Congo et y a fait un séjour de deux ans.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— de Martrin-Donos. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. II.
— Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique*, pp. 71-740.

JANSSEN, EUGÈNE, LÉOPOLD, HUBERT, JOSEPH, CORNEILLE, ANTOINE,

ne à Bruxelles, le 25 septembre 1858; décédé entre Msuata et Kwamouth, le 12 juillet 1883.

Sous-lieutenant au 6e régiment de ligne.

Se rend au Congo le 3 février 1881 et arrive le 25 juin à Issanghila, où il réside comme chef de station.

Le 19 avril 1882, il s'embarque avec Stanley à bord de l'*En Avant*, pour remonter le fleuve, aborde à l'île Bamu (Stanley-Pool), puis à Kimpoko et dépasse l'embouchure du Wampoko.

Arrivé à Msuata (latitude 3° 28'), à quelques heures en aval de l'Ibari N'Koutou, il est désigné pour prendre le commandement du nouveau poste que Stanley vient d'y créer. Quelques heures plus tard, Giral, un agent de Brazza, vient offrir au chef Gobila le drapeau tricolore, mais il est forcé de se retirer.

Le village de Msuata s'élève au bord d'un ruisseau qui forme vers le Nord la limite de la concession de l'Association. Il comprend environ cent quatre-vingts maisons et une population totale de deux cent quatre-vingt-dix habitants. Parmi ces derniers, huit seulement sont hommes libres, tous les autres sont esclaves. Le village est constitué dans le genre de Kintemo: au centre, un enclos avec cour intérieure et habitations; c'est là que réside Gobila avec ses femmes, au nombre de quatre-vingt-cinq, et sa nombreuse progéniture. Les autres habitations sont éparpillées sans ordre, sans plan, et étalent une malpropreté révoltante.

Le nouveau chef de la station, qui a appris l'idiome fiote, s'assimila facilement le langage kibuma, parlé par les Banjuna du district. La bonté dont il fait preuve vis-à-vis des indigènes, lui attire bien des ennuis, car à toute heure du jour il était importuné par les habitants du village.

Ses relations avec les trafiquants Bayanzi ne sont point aussi bonnes; ceux-ci lui volent son canot.

Stanley, arrivé sur ces entrefaites, menace de châtier les Bayanzi, qui viennent alors restituer l'embarcation. A son retour à Msuata, après son exploration de la Mfini et du lac Léopold II, Stanley, gravement malade, annonce son intention de rentrer en Europe (7 juin 1882).

Janssen élève des magasins, un arsenal, des cuisines, et impose son autorité bienveillante aux indigènes.

Il reçoit l'ordre de recruter des nègres pour servir de porteurs et d'interprètes à l'expédition que Hanssens allait entreprendre dans le Haut-Congo. Le 17 octobre 1882, cette expédition arrive à Msuata; son chef rend hommage à l'activité de Janssen et le désigne pour l'accompagner vers l'amont, à bord de l'*Eclaireur*. Les voyageurs passent devant l'embouchure du Kwango, abordent chez le roi de Tchoumbiri et arrivent au district de Bolobo.

Dans son journal de route, Janssen relate comme suit les difficultés rencontrées dans cette région :

« Arrivés dans le district de Bolobo, nous rencontrons, sur la » rive gauche, une série de villages.

» Nous stoppons au premier village, pour demander le nom. — » « Pas de nom », répond une voix, celle d'un notable probable- » ment. — « Le nom du chef, alors... » — « Pas de nom », répond » la même voix. Hanssens enrage, nous enrageons et nous par- » tons. A cinq minutes de là, deuxième village ; nous débarquons. » La population accourt et attend respectueusement nos questions. » « Comment nomme-t-on votre village? » fait demander le capi-

» taine. — « Que vous importe »? — « Merci, et votre chef »?
» — « Nous n'en avons pas ».

» Inutile d'insister avec de telles brutes, nous filons. De quart
» d'heure en quart d'heure, nous stoppons devant le troisième,
» le quatrième..., le neuvième village.

» Toujours et partout la même et désolante réponse : « Pas de
» nom! Pas de nom »!

» C'est une mystification. On pourrait croire que ces gaillards-
» là se sont transmis par téléphone un mot d'ordre contre nous.

» Enfin, dixième village ; il y a un chef! mais il est absent.

» En ce moment, la clarté du jour disparaît ; la pluie continue
» à tomber; nous demandons à loger dans ce village, en dépit
» de l'absence du chef.

» « Il est trop tard », glapit quelqu'un, « nous n'avons pas d'ailleurs
» de place pour héberger des étrangers ».

» Nous enrageons de plus belle, et nous quittons ces sauvages.

» Devant nous, vers le milieu du fleuve, nous entrevoyons des
» masses noirâtres coupant le courant. Ce sont des îlots estompant
» le ciel nuageux de leurs bois sombres et épais ; nous abordons suc-
» cessivement le premier îlot, le deuxième, le troisième. Impossible
» d'atterrir... ces îles sont submergées; seuls, les dômes touffus
» surplombent la surface liquide. Nous naviguons dans une obscurité
» complète jusqu'à dix heures du soir, mouillés, trempés, rincés,
» par une de ces averses africaines dont les plus abondantes giboulées
» d'Europe ne peuvent donner une idée.

» La nuit est trop noire pour continuer sans péril la navigation,
» l'*Eclaireur* et les pirogues sont amarrés à un arbre du troisième
» îlot ; nous essayons jusqu'au matin de dormir sous les voiles de
» l'allège. Quelques hippopotames indiscrets viennent lugubrement
» renifler près de nous ; plus loin, des crocodiles festoyent bruyam-
» ment ; et le ciel inclément lance dans ce concert terrible, les
» notes sourdes et prolongées de son tonnerre peu rassurant. »

L'expédition débarque, après une navigation de dix jours, à Bolobo, par environ 2° 30' de latitude Sud et 17° 45'

de longitude Est. Ibaka, chef des Bayanzi, accorde à Hanssens l'autorisation d'établir une station sur un plateau dominant le fleuve.

Janssen est nommé chef de cette station et y élève une sorte de blockhaus. Mais le plateau est infesté par les moustiques et les vivres sont rares. Hanssens décide d'appeler à la station le sous-lieutenant Orban, et de renvoyer Janssen à Msuata, où sa présence est indispensable.

Pendant un mois, Janssen étudie les mœurs des indigènes Bayanzi; lui et Hanssens souffrent des privations de toute espèce.

Ils doivent assister, impuissants à les réprimer, aux sacrifices humains qui accompagnent les funérailles. Le 25 décembre, ils sont enfin relevés par Orban.

Au cours du voyage de retour, ils s'arrêtent à l'embouchure du Kwango et y obtiennent une concession de six cents lieues carrées, où sera établie plus tard la station de Kwamouth.

Le 1 janvier 1883, Janssen est de retour à Msuata.

Le 13 du même mois, un conflit surgit avec des trafiquants Bateke; ceux-ci ayant soustrait des pièces d'étoffe, Janssen les poursuit jusqu'au village et s'empare d'un des voleurs malgré l'opposition des habitants qui prennent partie pour les Bateke. Le sang-froid du lieutenant apaise le conflit; il reçoit même des invitations de Mpumu N'taba et se rend à la résidence de ce grand chef Bateke, sise sur la rive droite du Congo, à plusieurs kilomètres dans l'intérieur. Le voyageur y est reçu en grande pompe par le souverain entouré de ses courtisans. Les fêtes organisées en l'honneur du blanc dégénèrent bientôt en véritable orgie, aussi Janssen s'empresse-t-il de quitter Mpumu N'taba et, revenant à Msuata, y trouve Brunfaut et l'Anglais Johnston (27 février). Brunfaut va relever Orban de la station de Bolobo.

Le 12 mars, Johnston revient à Msuata avec Orban, qui

a obtenu l'autorisation de rentrer en Europe à raison de son état de santé des plus précaires.

Avec Johnston, Janssen reprend ses études d'histoire naturelle et de botanique. Il parvient à calmer un conflit provoqué par un des Zanzibarites de son escorte; les indigènes exigent le supplice du coupable, mais Janssen s'oppose à l'exécution et réussit à calmer les esprits Il doit de même apaiser un conflit né entre Mpumu N'taba et Gobila, et évite une guerre imminente entre les deux chefs.

Peu après, Janssen reçoit la visite de Stanley et de Coquilhat. Chargé par Stanley de se rendre chez les Babuma, établis à l'embouchure du Kwango, et d'y conclure des traités en vue de l'établissement de la station de Kwamouth, Janssen quitte Msuata le 17 mai 1883.

Arrivé au Kwango, Janssen est reçu par le chef Makouenutcho et logé dans une cabane garnie de crânes humains. Il est troublé par la curiosité des indigènes; l'un de ceux-ci avale même le contenu d'un encrier. Le lieutenant réclame énergiquement la restitution de son bien et administre au glouton un violent émétique. L'efficacité de la drogue procure au blanc le renom d'un tout-puissant féticheur.

Janssen obtient sans trop de difficultés la cession d'un territoire dans l'angle méridional formé par le Kwa et le Congo.

Cependant, Janssen souffre atrocement d'ulcères et de blessures contractées au cours de ses excursions. Il se décide à aller trouver le docteur Van den Heuvel à Léopoldville, où il arrive le 24 mai.

Le docteur lui conseille de retourner en Europe, mais Janssen refuse, voulant assurer la construction de la station de Kwamouth que lui a confiée Stanley.

A peine son état s'est-il quelque peu amélioré, qu'il repart, dès le 4 juin, vers Msuata. Il y construit une maison pour héberger les voyageurs : peu de jours après, celle-ci est occupée par l'explorateur Roger et le missionnaire français abbé

Guyot. Ce dernier a été chargé par le cardinal Lavigerie de l'inspection des missions établies sur le fleuve; il a visité antérieurement le sultanat de Zanzibar et les bords du Tanganika. Janssen entreprend plusieurs chasses avec ses deux hôtes.

Le 3 juillet, Stanley aborde à Msuata et narre les détails de son expédition vers Irebu et l'embouchure de l'Ubangi, avec Coquilhat et Van Gèle. Il charge Janssen d'aller achever la fondation de la station de Kwamouth et lui recommande d'aider l'abbé Guyot à y établir une mission.

Après avoir obtenu la concession d'un terrain à la pointe de Ganchu, Janssen se rend avec le missionnaire auprès du chef Makouenutcho. Il doit faire le déblaiement du terrain, la coupe des bois de charpente au moyen de ses propres hommes, les indigènes de Kwamouth refusant toute assistance.

Prévenus par Roger que Stanley est attendu à Msuata, Janssen et Guyot s'embarquent, le 12 juillet, dans deux pirogues jumelées

Malgré l'avis du pilote haoussa et en vue d'arriver plus rapidement à Msuata, Janssen omet de longer la rive et affronte les lames soulevées par une violente brise d'Ouest. La pirogue de Janssen coule et fait chavirer la seconde. Quoique bons nageurs, le lieutenant et le missionnaire, lourdement vêtus, disparaissent dans les profondeurs du fleuve. Quelques noirs peuvent regagner la rive et vont porter la sinistre nouvelle à Msuata.

On a rarement rencontré une unanimité d'éloges aussi complète sur les mérites d'un jeune homme, dont la carrière africaine, aux débuts de l'œuvre royale, fut particulièrement ardue.

Le voyageur anglais Johnston exprime hautement son admiration pour la cordialité et la bonne humeur permanente de Janssen.

Stanley a dit à son sujet:

« Pauvre Eugène Janssen, le modèle de nos chefs de stations, » nous l'avons perdu pour toujours! Quelle déplorable fin à tant » de promesses! Quel foudroyant dénouement pour tant de vertus » et de qualités!

» Disparu presque à la fin de son engagement, pendant lequel il » avait toujours été fidèle, loyal, industrieux et gai! Quel inou- » bliable deuil pour nous tous, Européens aussi bien qu'indigènes! »

Stanley lui consacre encore une notice sincèrement émue dans son ouvrage: *Cinq années au Congo.*

Voici en quels termes il s'exprime au sujet de la mort de son disciple bien-aimé.

« Une déplorable catastrophe m'enleva prématurément un jeune » et brillant collaborateur qui avait servi près de trois ans avec » un rare succès.

» Presque enfant encore, sous le rapport de l'expérience, quand » il débarqua au Congo, Janssen n'avait pas tardé à révélér une » telle supériorité, qu'au bout de dix-huit mois il avait été chargé » d'occuper Msuata au confluent du Koua et du Congo. Le sobri- » quet de Nsousou Mpempe (poulet blanc), que lui donna le vieux » chef Gobila et qui ne tarda pas à le faire connaitre sur les » deux rives du Haut-Congo, jusqu'à une distance de huit cents » kilomètres, témoigne de la popularité qu'il sut acquérir parmi » les indigènes à force de tolérance et de bonté.

» Des canotiers africains s'arrêtaient par centaines à Msuata pour » le seul plaisir de souhaiter le bonjour à Nsousou Mpembe.

» Par malheur, il naviguait sur le fleuve avec l'abbé Guyot, » quand son canot, surpris par un grain, sombra, l'entraînant avec » ses compagnons; ils périrent tous. »

Hanssens, lors de son premier passage à Msuata, y éleva un modeste monument à la mémoire d'Eugène Janssen.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique*, pp. 74 et 93.
— Stanley. *Cinq années au Congo.*
— Burdo. *Les Belges en Afrique centrale*, tome III, pp. 2, 40, 171 et suivantes.

ORBAN, FRÉDÉRIC, JOSEPH,

né à Emptinne, le 3 mars 1857; décédé à Vivi, le 22 décembre 1883.

A l'âge, de seize ans, il s'enrôle comme volontaire au 2e régiment de chasseurs à pied, est nommé caporal le 6 mai 1873, sous-officier le 6 mai 1874 et entre à l'Ecole militaire le 19 octobre 1875.

Sous-lieutenant au 6e régiment d'artillerie en 1880.

S'embarque à Liverpool, en février 1881, pour se rendre au Congo. Il est nommé chef de poste à Vivi et s'occupe de l'organisation des transports; la direction des caravanes entre Vivi et les stations du bas et du moyen Congo lui est confiée.

Il explore, comme adjoint du capitaine Hanssens, la région située au Nord d'Issanghila et de Manyanga. L'expédition y fonde les stations de Mukumbi et de Mboka.

En 1882, il est nommé par Hanssens chef de la nouvelle station de Bolobo et gagne, le 25 décembre, ce poste où il séjourne avec le Français Boulanger. Il y est relevé par Brunfaut. Orban présente son successeur et le voyageur anglais Johnston au chef Ibaka, puis quitte la station avec Johnston.

Ils s'arrêtent le même jour à Itimba, où ils assistent à l'enterrement du chef Bamya et ne peuvent empêcher l'hécatombe usuelle des femmes et esclaves du chef. A Mbongo, l'accueil est excellent. Le 12 mars 1883, les voyageurs retrouvent le lieutenant Janssen à Msuata.

Orban est contraint de continuer aussitôt son voyage vers Léopoldville, car, miné par la fièvre, il a obtenu l'autorisation de rentrer en Europe avant l'expiration de son engagement. Toutefois, il exprime son intention de revenir en Afrique et l'espoir de retrouver son ami Janssen sur les bords du Tanganika.

Hélas! cet espoir devait être déçu! Arrivé à Boma, Orban séjourne au sanatorium, puis est appelé à Vivi où il meurt en décembre 1883.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE :

— Burdo. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, tome III.

CALLEWAERT, CHARLES, JOSEPH, CORNEILLE, né à Anvers, le 26 décembre 1855.

Elève de l'Institut supérieur de commerce d'Anvers.

Part pour le Congo en mars 1881, comme comptable. Il est adjoint à Valcke et Van Gèle au camp de Lutete.

Devient, en 1881, agent commercial au poste de Vivi. Se rend à Issanghila et secourt la caravane de Peschuel à Mowa.

Il retourne avec Grang à Manyanga.

Etablit, en 1883, d'après les plans de Stanley et sur les ordres de Braconnier, une station à Kimpoko.

Il y reçoit Brunfaut et Johnston, qui se rendent à Bolobo. A cette occasion, le roi de Kimpoko se risque à avaler un verre de vin en présence des Européens; il est menacé d'être destitué la même nuit par ses sujets. Condamné à l'épreuve du poison, il se réfugie à la station. Callewaert sauve son hôte en lui administrant une potion d'émétique et rétablit l'autorité du chef.

Remplacé par Coquilhat, Callewaert rentre en Europe en février 1884.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique*, p. 90.
— Burdo. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, p. 61.

DESTRAIN, EDMOND, MARIE, HENRI.

Lieutenant au 5e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 24 mai 1882. Explore le Kouilou-Niadi.

(La notice figure à la page 489).

AMELOT, LOUIS, GUSTAVE.

né à Bruxelles, le 25 août 1857; décédé le 1 décembre 1884, entre Stanley-Falls et Nyangwe.

Ingénieur-mécanicien.

Se rend au Congo, le 1 septembre 1881 et assume d'abord les fonctions de mécanicien du *Royal*, qui fait, à ce moment, le service entre Issanghila et Manyanga. Passe à Léopoldville.

En 1883, il remplace Van Gèle à la station de Lutete, puis est envoyé à Kimpoko, ou il construit une station.

Les Banfunu de ce district sont d'humeur très variable, mais Amelot parvient à calmer leurs crises de révolte en jouant de l'ocarino ou de la flûte. Toutefois des alertes interrompent fréquemment les travaux de construction.

Le 4 juillet 1883, Stanley visite la station de Kimpoko et félicite Amelot.

Un événement fortuit amena les plus grandes difficultés. Une marchande de fruits mourut subitement après avoir visité la station de Kimpoko.

Les indigènes Banfunu, excités par un sorcier, attaquent brusquement la station, le 19 juillet 1883, sous les ordres

de Gambiele, exigeant la mort d'Amelot et de ses serviteurs.

Celui-ci, à la tête des trente soldats de sa garnison, met les assaillants en fuite par une seule salve; mais le lendemain, trois cents Banfunu cernent la station dans l'intention de réduire les défenseurs par la famine. Il ne reste de vivres que pour deux jours et les menaces de Gambiele écartent tous les approvisionneurs.

Amelot réduit la ration de ses hommes et envoie un courrier à Léopoldville. Dès le 25 juillet, la flottille de Stanley apparaît devant la station. Stanley essaie vainement de vaincre, par des pourparlers, l'obstination des indigènes, qui persistent à réclamer la tête d'Amelot. Dans ces conditions, Stanley ordonne de détruire la station, dont le personnel se retire, avec le matériel, sous les ordres d'Amelot, à Léopoldville.

Lorsque, le 15 février 1884, Stanley remet à Hanssens le commandement de l'expédition du Haut-Congo, Amelot est désigné comme second ; il monte sur l'*En Avant*. Le steamer étant ancré à Kimpoko, des Banfunu accourent et, ayant reconnu Amelot, réclament sa tête à cor et à cri. Hanssens parvient à calmer leur fureur.

La flottille subit une épouvantable bourrasque. A Msuata, Hanssens élève un modeste monument en mémoire du vaillant Janssen, puis la flottille s'arrête au poste français de Ganchu, où les Belges sont reçus par de Brazza et ses adjoints. Hanssens déclare à de Brazza qu'il s'efforcera d'occuper avant lui tous les territoires qu'il pourra. L'officier français accepte le cartel en termes aimables, déclarant ne poursuivre qu'un but humanitaire.

Après un arrêt à l'embouchure de la Lawson, Hanssens rend visite à Liebrechts, à la station de Bolobo.

Amelot assume les fonctions de mécanicien à bord du *Royal*. Hanssens conclut un traité avec le chef d'Ikoutou, s'arrête à Lukolela et établit une station à Ngombe. Puis, il se rend avec Van Gèle dans l'Ubangi pour obtenir du

chef de cette région la concession d'un terrain en face de Ngombe. Le 3 mai 1884, l'expédition arrive à Iboko, chef-lieu du district Bangala; Hanssens obtient le protectorat de toute la région, et établit une station dont Coquilhat prend le commandement. Il entreprend l'exploration de la Mongala et arrive le 4 juin à Upoto, où il fait l'échange du sang avec le chef Mpesa.

Le 10, l'expédition entre dans l'Itimbiri, qu'elle remonte jusqu'à Ibembo, puis reprend le Congo jusqu'à l'embouchure de l'Aruwimi. Amelot prodigue ses soins à Courtois, atteint d'hématurie, et qui meurt peu après.

Le 3 juillet, la flottille arrive au poste des Falls, établi en décembre 1883, dans l'île de Uana-Rusari, par Stanley.

Amelot, dont l'engagement va expirer, sollicite la place d'adjoint aux Falls, voulant prendre sa revanche de Kimpoko.

Il est le premier Belge qui séjourne à l'avant-poste de la civilisation au cœur de l'Afrique.

Amelot obtient l'autorisation de rentrer en Europe par Nyangwe et Zanzibar; il espère rencontrer à Nyangwe l'expédition de Becker, venant en sens inverse, pour lui donner des renseignements utiles.

Il brûle du désir d'effectuer, lui aussi, la traversée de l'Afrique, qui n'a encore été accomplie par aucun Belge.

Van Gèle s'oppose à l'exécution de ce projet, car entre les Falls et le Tanganika la route est à peine tracée et il n'y a aucun poste. Amelot part néanmoins, le 1 novembre 1884, avec Tippo-Tip, sans équipement suffisant et presque sans médicaments.

Il meurt de la fièvre hématurique à mi-chemin de Nyangwe.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— Burdo. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. III.
— Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique*, p. 93.

VAN DE VELDE, Liévin.

Cliché de l'ouvrage de Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique.*

VAN DE VELDE, LIÉVIN, JEAN, JACQUES, FRÉDÉRIC,

né à Ledeberg-lez-Gand, le 1 décembre 1850; décédé à Léopoldville, le 7 février 1888.

Lieutenant au 8e régiment de ligne.

S'engage au service du Comité d'Etudes, en mai 1881, et s'embarque, le 20 octobre 1881, à Southampton, après avoir surveillé au Havre l'emballage et le chargement d'un steamer démontable.

Van de Velde a l'ordre d'aller chercher au Cap deux cent cinquante Zanzibarites recrutés par Roger. Il y affrête un voilier et arrive au Congo au mois de décembre.

Son frère Joseph le rejoint peu après à Vivi. Ensemble ils vont secourir, avec Nilis, la station d'Issanghila, menacée par les indigènes; ils parviennent à la débloquer sans coup férir et concluent même un traité de paix.

Très affecté par la mort de son frère, Liévin Van de Velde n'hésite pas à accepter la mission de construire et de diriger, sans l'aide d'un médecin, le lazaret établi à Vivi, pour y soigner les Zanzibarites atteints de la variole; il réussit à en sauver quarante d'une mort certaine.

Il va ensuite rejoindre Valcke, occupé à transporter de nombreuses charges au Stanley-Pool.

Nommé commandant de la station de Vivi (15 septembre 1882), Van de Velde est chargé par Stanley, « *comme étant le plus digne des officiers de la région* », d'aller établir un poste à l'embouchure du Kouilou, de remonter le fleuve et de prendre possession des rives, dans un territoire convoité par Brazza. Il s'embarque à bord du *Héron,* le 3 février 1883, et arrive, le 10 février, à Loango.

Divers traités, conclus avec les chefs indigènes, assurent au Comité la possession des rives du Kouilou inférieur, depuis Chissanga jusqu'à Nzotou. Van de Velde s'attache ensuite à tracer des routes et à ériger des habitations.

Le 25 février, Rudolfstadt (poste établi par 4° 30' lat. et 11° 42' long. sur la côte, à la rive nord de l'embouchure du Kouilou — et nommé en l'honneur du prince héritier d'Autriche-Hongrie) — est inauguré. Quelques jours plus tard, les marins français se présentent pour occuper la région.

Le 14 mars, Van de Velde fonde la station de Baudouinville, puis retourne à Loango et se porte à la rencontre de l'expédition Grant-Elliott, qui avait quitté Vivi le 17 décembre. Cette expédition qui comprend les belges Destrain et Legat, le docteur autrichien von Schaumann et deux anglais Ruthven et Ilingworth, est chargée d'explorer les régions quasi inconnues qui s'étendent au Nord du Bas-Congo et qui forment le bassin de deux fleuves: le Tchiloango et le Kouilou-Niadi. Le but de l'expédition était de trouver une voie d'accès nouvelle vers le Haut-Congo.

Dans sa marche hâtive à la recherche de l'expédition Grant-Elliott, dont il a appris la situation critique, Van de Velde doit lutter contre les tribus indigènes et traverse Kitabi; le 5 avril, il a la joie de secourir l'explorateur qui a planté le drapeau bleu étoilé d'or, sur les bords du Niadi supérieur. Elliott est dans un état d'exténuation extrême et deux de ses adjoints sont mourants. Van de Velde les fait conduire en hamac à Baudouinville.

Il descend ensuite avec Elliott à Rudolfstadt; au cours de cette marche, il risque de se noyer au passage de la Mansi, affluent du Kouilou.

Van de Velde retourne à Vivi pour y reprendre son commandement, mais la maladie le force à retourner en Europe, le 5 octobre 1883.

Voici les termes dont se sert Stanley pour relater ces événements:

« Accompagné de deux employés, le lieutenant Van de Velde » s'embarqua le 5 février 1883 pour le Kouilou, où il arriva le » 9 du même mois. A peine débarqué, il entama des négociations

» en vue d'obtenir un emplacement pour la construction d'une station » et des droits souverains sur le territoire adjacent. Un nommé » Saboga lui vendit tout le matériel nécessaire, et le lieutenant » éleva une station qu'il baptisa du nom de Rudolfstadt. Tout mar- » chait de front; le 12 février, Van de Velde conclut avec Mani- » pambou, doyen des chefs indigènes de la région de Chissanga, » à l'embouchure du Kouilou (rive gauche), un traité aux termes » duquel celui-ci cédait ses droits souverains à l'Association Inter- » nationale. Très actif, entièrement dévoué à sa tâche, le lieutenant » négocia successivement plusieurs autres traités, en commençant à » Chiloungou, sur la rive droite du Kouilou et en remontant le » fleuve des deux côtés jusqu'aux rapides, situés à quarante-cinq » kilomètres de la mer.

» De retour à Rudolfstadt, au commencement de mars, il reçut » de Loango avis de l'envoi du cuirassé français *Sagittaire*, dans » ce port. A l'aide de ses bateaux, il met le capitaine Cordier, » du *Sagittaire*, à même de pénétrer sur le Kouilou et de venir » apprécier l'hospitalité de Rudolfstadt.

» Le 14 mars, la rumeur publique signala au jeune lieutenant » l'apparition à Kitabi (localité de l'intérieur), d'un groupe d'Eu- » ropéens, qui se trouvaient, disait-on, dans un piteux état. Devinant » que ces Européens appartenaient à l'expédition du capitaine Elliott, » l'énergique officier se hâte d'équiper une expédition fluviale pour » se porter à leur secours.

» Le capitaine Elliott arrive avec son escouade à Rudolfstadt en » avril. Alors, le lieutenant Van de Velde, relevé de son poste provi- » soire sur le Kouilou, retourne à Vivi, pour y reprendre le com- » mandement. Il venait de déployer une capacité, un zèle, une » activité hors ligne. Je me plus, dès ce moment, à croire que » j'avais enfin, après une si longue et pénible attente, mis la main » sur le collaborateur, sur l'autre moi-même que je cherchais. De » retour à Vivi, la santé de Van de Velde s'ébranla et force lui » fut de retourner en Europe. »

(*Cinq années au Congo*, trad. Harry).

Durant ce séjour en Europe, Van de Velde s'occupe de la construction de nouveaux steamers et assiste, dans la coulisse, à la conférence de Berlin, en qualité de secrétaire du colonel Strauch (1).

Le 31 mars 1885, Van de Velde retourne au Congo, avec l'ingénieur Petitbois, comme attachés à la brigade topographique, chargée de l'étude d'un projet de chemin de fer dans la région des cataractes, le long de la rive gauche du fleuve, entre Vivi et Manyanga.

Van de Velde a décrit ce voyage dans des lettres adressées au *Congo illustré*. En voici un résumé:

Le 23 juin 1885, à neuf heures, l'*Africa* est en vue de la pointe Godron. Ce cap est l'endroit où, il y a quatre cents ans (1484), Diego Cam, navigateur portugais, érigea une croix de pierre, en commémoration de la découverte de l'embouchure du fleuve, appelé Nzadi par les indigènes,

(1) Au moment où s'ouvrait la Conférence de Berlin, qui allait déterminer et proclamer les grandes lignes d'un système de législation coloniale pour l'Afrique centrale, un pouvoir politique, sorti d'une modeste entreprise privée, inspirée par le roi des Belges, était en voie de constitution et déjà la protection de l'Empire Allemand l'avait, par traité, introduit dans le droit public de l'Europe. La situation de cette association était à ce moment exceptionnelle et très bizarre, car reconnue comme Etat par l'Allemagne, et aussi par les Etats-Unis d'Amérique, elle demeurait une affaire privée pour tous les autres gouvernements du monde. Elle ne pouvait donc songer à intervenir dans les délibérations officielles de la conférence, bien que celle-ci n'eut été motivée que par son existence, ses travaux et ses surprenants progrès. Mais, éloignée de la salle des délibérations, elle était présente dans la salle voisine, en la personne de deux hommes d'élite: son président chargé de pouvoirs, le colonel Strauch, et son conseiller technique, aussi savant et clairvoyant qu'audacieux et modeste, Emile Banning.

Soutenus au sein de l'assemblée par le baron Lambermont, plénipotentiaire belge, ces deux admirables collaborateurs réalisèrent des prodiges, en persévérant sans relâche, quatre mois durant, en vue d'obtenir la généralisation de la reconnaissance et la fixation des limites. De là des négociations particulièrement laborieuses et compliquées avec la France et le Portugal.

par corruption Zaïre par les Portugais, et Congo d'après le nom du pays.

Le bâtiment entre dans le fleuve et débarque ses passagers à Banana. Ceux-ci sont les hôtes de la *Nieuwe Afrikaansche Handelsvennootschap*.

Le 29 juin 1885, à dix heures, Van de Velde s'embarque à bord du *Héron*, steamer de l'Etat. La pointe de Boulabemba est dépassée. Le fleuve, parsemé d'un lacis d'îles, est large de huit kilomètres.

Le steamer traverse le Congo et approche de Kissanga, puis retraverse le fleuve vers Ponta da Lenha, ancien établissement, tristement célèbre, de négriers.

Le courant du Congo ronge continuellement la rive argileuse de Ponta da Lenha. Il y a quelques années, le terrain sur lequel se trouvait la factorerie française se détacha de la rive et les hommes n'eurent que le temps de sauter sur la terre ferme Le Congo emporta le tout dans l'Océan, bâtiments, arbres, produits et animaux, et un voilier rencontra la ville flottante à cent lieues de la côte.

De Banana à Ponta da Lenha, les îles et les rives du fleuve sont habitées par les Moussorongo ; sur la rive droite, de l'Océan à Boma, par les Kakongo. La côte est peuplée par les Bavili (coureurs de grèves), les Kabinda, les Loango et les Baloumbou.

Toutes ces tribus se ressemblent plus ou moins par leurs caractères physiques, physiologiques et physionomiques La traite des nègres et les luttes intestines ont mélangé et confondu les races et les types de cette région.

Le steamer traverse le banc de Mateba.

Vers l'Est, on aperçoit les montagnes et bientôt, sur la rive Sud, apparaît la Roche Fétiche, pointe rocheuse qui plonge comme une muraille dans l'eau.

Sur la rive Nord, au fond d'un canal, entre une montagne à pente douce et l'île de Mateba, dont l'extrémité est une double colline, en forme de dôme, apparaît Boma,

rangée de maisons blanches qui se mirent dans l'eau. Sur le sommet de la montagne, on voit Lembo-la-Nzambi, une haute aiguille rocheuse solitaire. Une partie en est peinte en blanc et sert de direction aux navigateurs. Tuckey l'a appelée Fingal Shield et les Anglais l'ont baptisée du nom de Lightening Stone.

Le *Héron* débarque à Boma (29 juin 1885), qui vient de remplacer Vivi, comme siège du gouvernement local. Van de Velde s'arrête au sanatorium du Dr Allart.

Le 1 juillet, à 9 heures, il se rembarque à bord du même steamer; au-dessus de Boma le fleuve se rétrécit entre un amas de montagnes, à coteaux rapides, couverts de hautes herbes jaunes, parsemés de blocs de quartz argenté.

Le steamer passe Kaïkamasi, Mossuk et Binda, groupe de factoreries, puis les premières îles rocheuses, au milieu du courant, puis Nokki et Kongola, station que Van de Velde a fondée récemment. La mission baptiste anglaise d'Underhill a changé d'emplacement; elle a grimpé sur la montagne dominant de la rive gauche le « Chaudron d'Enfer », une large expansion du fleuve, bordée de roches rouges ferrugineuses à pic, de cent cinquante à deux cents mètres de hauteur; le fleuve y bouillonne et y forme des tourbillons.

La pointe de Tundua est doublée. Au fond, dans un cercle de montagnes, à cent vingt mètres au-dessus du fleuve, sur un plateau arrondi, se trouve Vivi — le nouveau Vivi.

La station possède plus de quatre baleinières qui établissent la communication avec Nua-Mpozo, point de départ de la route qui va à Léopoldville par la rive Sud et passe par les stations de Ruby-Town (Banza Manteka), Lukungu et Lutete. Par la rive Nord une route de quatre-vingt-trois kilomètres se dirige vers Issanghila; de là, il y a un service de bateaux jusque Manyanga. Le restant du voyage se fait à pied, et toutes les marchandises sont transportées en ballots de trente kilogrammes sur la tête des noirs.

Vivi communique, en ce moment, par deux vapeurs, le *Héron* et la *Ville d'Anvers*, avec le bas du fleuve et le port de Banana.

Van de Velde est accueilli avec un débordement d'enthousiasme, mêlé de curiosité, par ses anciens amis indigènes, qui le comblent de présents.

Chargé de reconnaître le meilleur tracé de route vers le Stanley-Pool, par la rive gauche, Van de Velde part le 2 juillet 1885, et opère la reconnaissance de la Lufu. Arrivé au plateau de Chionzo, le 4 juillet, le capitaine se met à la recherche de son ancien ami Chimpi. En l'absence du chef, il est accueilli avec générosité par sa femme. Van de Velde descend ensuite le flanc du plateau, par un étroit sentier, semé de cailloux roulants. Le 5 juillet, il rentre à Vivi.

Préconisant un tracé par le plateau dominant la station du côté de l'Est, Sir Francis de Winton, accompagné de son secrétaire Butes, de Van de Velde et de Petitbois, se dispose, avec la cavalerie, à explorer le passage. Les voyageurs mettent pied à terre et remontent le torrent de Benzani jusqu'à sa source.

Le 9 juillet, Van de Velde et Petitbois établissent le camp sur un flanc de côteau dominant le ravin, où se rue le torrent de Benzani.

Le 13, ils se rendent à la pointe de l'Eperon, que termine un précipice rocheux, plongeant dans les eaux rapides et bouillonnantes du Congo; puis, à la Lua, en passant par les villages Nguvi-Mpanda et Mampouke; ils campent successivement à Sangila, Sala-Kibanza...

Le 19 juillet, ils traversent le torrent de la Bundi; puis, pendant cinq heures, arpentent un étroit sentier de boue noirâtre, sous une voûte de hautes herbes, drues et serrées. Les serpents y fourmillent. Vers deux heures, Van de Velde et ses gens arrivent au camp de Pama Ngulan. Le capitaine est pris de fièvre.

Le 20 juillet, quoique souffrant, il se remet en marche

et suit la route des transports le long du fleuve; il y a un an que Valcke a passé par là avec le *Stanley* démonté. L'herbe et les arbres ont poussé, la pluie a raviné les remblais. Ce n'est que grâce à ses souvenirs précis que Van de Velde retrouve la route et arrive au camp de Ngoma à trois heures.

Il gravit la montagne de Matchino, à travers laquelle Stanley (Boula-Matari) a frayé un passage pour le transport de ses vapeurs. Dans le flanc de la montagne, il a creusé des trous de mine, et la poudre lui a ouvert le chemin. C'est une route large de douze mètres taillée à flanc de coteau. Valcke l'a beaucoup améliorée : c'est un vrai macadam dans la forêt, où l'on pourrait conduire et tourner en calèche.

La caravane atteint enfin Issanghila. Van de Velde y est reçu, avec cordialité, par le chef de la station James Clarkson.

Van de Velde se fixe à Issanghila et se livre à des travaux topographiques.

Mais son état de santé le force à rentrer une seconde fois en Europe, le 25 décembre 1885; il ramène avec lui Sakala, fils du chef Mambanco.

Van de Velde est attaché aux bureaux de l'Etat à Bruxelles.

Il part une troisième fois, le 23 octobre 1887, pour l'Afrique; en qualité de résident de la station des Stanley-Falls et chargé de réoccuper militairement cette station. Mais, arrivé à Léopoldville, il y meurt de la fièvre le 7 février 1888.

Van de Velde était capitaine en second de première classe au 4e régiment de ligne.

De 1881 en 1886, en garnison à Bruges, il a fait œuvre de vulgarisation coloniale et n'a donné pas moins de soixante-trois conférences en flamand et en français.

Un monument a été élevé à Gand aux frères Joseph et Liévin Van de Velde.

PUBLICATIONS :

— *Le Bas-Congo. Lettres inédites.* (Congo illustré, première année, pp. 78, 85, 93, 101, 109, 117, 125, 133, 141 et 149).
— *Conférence sur le chemin de fer du Congo*, faite à la Société royale de Géographie d'Anvers, le 20 octobre 1886.
— *La région du Bas-Congo et du Kwilou-Niadi. — Usages et coutumes des indigènes.* (Société royale belge de Géographie, 1886, X, n° 4, pp. 347 à 412).
— *La Marée dans le Bas Congo.* (Mouvement géographique, 1886, p. 15).
— *Des moyens de communication dans le Bas-Congo et dans la région des cataractes.* (Bulletin de la Société belge des ingénieurs et des industriels, 1886).
— Croquis du Bas-Congo au 200,000e de Banana à Vivi, indiquant l'emplacement des factoreries (Bruxelles, Institut cartographique, 1885).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— Wauters *L'Etat indépendant du Congo*, 1899, pp. 23, 26, 27, 271, 297 et 305.
— Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique*, pp. 83, 165 et 536.
— de Martrin-Donos. *Les Belges dans l'Afrique centrale.*
— Stanley. *Cinq années au Congo*, p. 329.
— *Extrait de l'Eloge funèbre*, prononcé par Jérôme Becker. (Bulletin de la Société royale de Géographie d'Anvers, t. XIII, p. 31).
— *Congo illustré*, 1892, p. 73.

GILLIS, HECTOR.

né à Braine-le-Comte, le 12 mai 1862.

Part pour le Congo le 19 janvier 1882, avec son cousin Adolphe Gillis, et est attaché à la factorerie de Boma. Y sont également employés : François Jean-Baptiste et Verkens Eugène.

Avec une caravane de Krowboys, commandée par Adolphe Gillis, Hector Gillis se rend à l'intérieur de l'Angola portu-

gais, à Humpata, plateau fertile occupé par des émigrés boers.

Il prend part aux différents voyages de son cousin Adolphe Gillis.

Revient en Europe en février 1884.

Négociant à Braine-le-Comte.

VAN DE VELDE, JOSEPH, PAUL, FRANÇOIS, né à Gand, le 5 janvier 1855; décédé à Gangila, en vue de Vivi, le 22 mai 1882.

Engagé dans l'armée comme volontaire, il passe d'abord par l'Ecole régimentaire du 2e régiment d'infanterie où il obtient le grade de sous-officier et entre bientôt à l'Ecole militaire, après avoir subi les plus brillants examens. Il y fait une année d'études à la section d'infanterie, puis quatre années à la section des armes spéciales. Il sort de l'Ecole comme officier d'artillerie.

Sous-lieutenant au 5e régiment d'artillerie il est désigné par S. M. Léopold II, pour être adjoint à l'expédition de Stanley sur le Haut-Congo, chargée d'installer un chantier de navires au Stanley-Pool et de diriger la construction des bateaux à Léopoldville. Il suit, dans ce but, pendant un an, aux établissements du génie maritime, un cours pratique de mécanique et de constructions navales. Il a, en même temps, pour mission spéciale, l'étude du régime des eaux du Congo dans les endroits navigables, et est, en outre, chargé de la construction et du lancement d'embarcations sur le grand fleuve au-dessus des cataractes Livingstone. D'habiles charpentiers maritimes doivent l'accompagner.

Le 18 janvier 1882, Van de Velde s'embarque, plein d'espoir, pour la côte occidentale d'Afrique et rejoint, au Congo, son frère aîné Liévin, officier d'infanterie, adjoint à l'expédition belge. Il se rend, au mois d'avril, avec son frère et Nilis, à la station d'Issanghila, située sur la rive

gauche au-dessus des cataractes de ce nom. Ils dégagent la station assiégée par les indigènes. Joseph se rend ensuite à Léopoldville à bord du *Héron*. C'est là qu'il ressent les premières attaques de la fièvre. Ses compagnons l'engagent à retourner à la côte pour se faire soigner. Il refuse; il vient de recevoir une lettre de Stanley qui réclame ses services dans l'intérieur et, pressé de se rendre à son poste, il ne veut pas retarder son départ. La maladie le resaisit et prend un caractère si alarmant qu'on le fait transporter en hamac à Vivi. C'est un chemin horrible en cette saison où les pluies sont quotidiennes.

Il faut se creuser une trouée dans les herbes de trois à quatre mètres de hauteur, gravir des montagnes escarpées, traverser des forêts, des torrents, des marais, sur un espace de soixante milles.

A trois jours de marche d'Issanghila, le 23 mai, près d'un camp, appelé Gangila, le courageux officier rend le dernier soupir. Ses serviteurs noirs, des Kabinda portent le corps à Vivi où il est enterré.

Un monument a été élevé, à Gand, aux frères Liévin et Joseph Van de Velde.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

– *Lettre de faire part du 15 août 1882.* (Bibliothèque royale. Varia. Congo, tome I).

– DE MARTRIN-DONOS. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. II.

– *Eloge funèbre de Liévin Van de Velde*, prononcé par Jérôme Becker. (Bulletin de la Société royale de Géographie d'Anvers, t. XIII, p. 31).

HANSSENS, EDMOND, WINNOC, VICTOR,

Capitaine au 11e de ligne, adjoint d'Etat-Major.

Part pour le Congo, le 8 janvier 1882.

Chef d'expédition au Kouilou et au Haut-Congo. (La notice et le portrait figurent à la page 5).

NILIS, THÉODORE, VICTOR, ÉDOUARD, ADOLPHE, ARTHUR,

né à Brilon (Westphalie), le 22 juin 1851; décédé à Ixelles, le 23 avril 1905.

Entre à l'Ecole militaire le 1 avril 1870 et est nommé sous-lieutenant le 8 avril 1872. Suit les cours de l'Ecole de guerre en septembre 1875 et est promu lieutenant en juillet 1878 et adjoint d'Etat-Major le 15 décembre de la même année.

Lieutenant adjoint d'Etat-Major au 8e régiment de ligne, il se rend au Congo le 18 janvier 1882, dans le but de rejoindre Stanley.

Arrivé à Vivi, il se dirige aussitôt vers Issanghila et est nommé chef de station à Manyanga-Nord.

Se rend avec Hanssens et Callewaert à Ntombo-Mateka et réprime une révolte des indigènes de Dandanga.

Est relevé à Manyanga par Haneuse, puis descend vers Banana, pour gagner Saint-Paul de Loanda.

Revenu à Banana, il y rencontre Van Kerckhoven et retourne à Manyanga, où il est nommé chef et agent politique de la division du Bas-Congo.

Mais il a trop présumé de ses forces, et doit rentrer en Europe, le 10 février 1884, pour se rétablir.

Admis au service de l'Etat, Nilis repart une deuxième fois, le 13 mars 1888, pour remplir une mission de rapatriement de Zanzibarites et de Cafres; le 24 juillet de la même année, il reprend le chemin de l'Europe.

Il obtient le grade de capitaine le 30 mars 1889, et celui de capitaine commandant le 26 juin 1892.

Adjudant-major de régiment au 6e de ligne, Nilis s'em-

NILIS, Théodore.

Cliché du *Mouvement Géographique*.

barque une troisième fois pour le continent africain le 6 juillet 1893.

Après un court séjour chez le sultan Bangasso (Ubangi), il est désigné, avec de la Kéthulle, comme chef d'une expédition vers le Bomu, contrée à peine entrevue par Lupton.

Accompagné des lieutenants de la Kéthulle, Gérard et Gonze, il quitte, en février 1894, la résidence du chef Azande Rafaï, suit la vallée du Shinko, affluent du Bomu, passe à Sango, — où Gonze doit s'arrêter et meurt quelques jours après, — puis à Bandasi, et franchit la ligne de faîte du Nil près des mines de Hofrah-er-Nahas. Il fonde un poste ouvrant l'accès du Darfour à Katuaka sur l'Adda, affluent du Bahr-el-Gazal. Un fort y est élevé et mis sous la garde du lieutenant Gérard.

En cours de route, Nilis a levé de nombreuses positions qui permettent de dresser la carte des régions parcourues.

Après la dislocation de l'expédition par suite de l'arrangement conclu avec la France (1894), Nilis est chargé de prendre le commandement du territoire de l'Ubangi-Bomu.

Il rentre en Europe, le 26 juin 1896 et meurt à Ixelles, le 23 avril 1905.

Il était capitaine commandant adjoint d'Etat-Major d'infanterie pensionné.

Chevalier de l'Ordre de Léopold, décoré de l'Etoile de service à deux raies.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— de Martrin-Donos. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. II.
— *Belgique coloniale*, 1896, p. 268.
— *Mouvement géographique*, 1895, p. 313.

GRANG, NICOLAS,

né à Wahl (Grand-Duché de Luxembourg), le 2 janvier 1854; décédé à Léopoldville, le 11 août 1883.

Sous-lieutenant au régiment des carabiniers.

S'engage au service de l'Association internationale et part le 18 janvier 1882 pour rejoindre, en février, l'expédition de Stanley. Est attaché à la station de Léopoldville, comme adjoint au lieutenant Braconnier, chef du poste.

Il y meurt, le 11 avril 1883, d'une attaque de fièvre.

Voici en quels termes Stanley apprécie son malheureux adjoint et déplore sa fin prématurée :

« Chacun des ressorts de son âme était mû par un sentiment » de droiture, de loyauté sans mélange. De l'or pur en un mot! » Il venait de passer cinquante jours avec moi à Léopoldville et je » venais d'achever la construction du steamer, à bord duquel j'allais » l'emmener sur le Haut-Congo, lorsque, obligé de se rendre à » quinze kilomètres du camp, pour y chercher un objet oublié, Grang » fut surpris par une averse, pendant le trajet de retour, et rentra » tout trempé à la station. Quelques jours plus tard, il occupait, » hélas! la première tombe creusée dans cette localité. »

(*Cinq années au Congo*, trad. Harry, p. 540).

VAN GÈLE, ALPHONSE, CYRILLE.

Lieutenant au 3e de ligne.

Part pour le Congo en mai 1882, nommé chef de la station de Lutete, puis de l'Equateur.

(La notice et le portrait figurent à la page 167).

PARFONRY, EMILE, DÉSIRÉ,

né à Hotton, le 20 juillet 1857; décédé à Manyanga, le 24 mars 1883.

Sous-lieutenant au 10e de ligne, il part pour le Congo le 15 août 1882, pour y rejoindre Stanley.

Est nommé chef de la station d'Issanghila.

« Un des collaborateurs », dit Stanley, « dont j'ai eu le plus à me » louer est le sous-lieutenant Parfonry.

» Il vécut assez pour se faire estimer par sa bravoure et son » infatigable ardeur au travail. Je commençais à me féliciter de » sa présence, auprès de moi, quand une imprudence mit fin à » ses jours. Il s'exposa témérairement aux rayons du soleil et mourut » peu après. »

(*Cinq années au Congo*, trad. Harry, p. 540).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— Stanley. *Cinq années au Congo.*
— Burdo. *Les Belges dans l'Afrique centrale.*

BRUNFAUT, ÉMILE, FORTUNÉ, JOSEPH,

né à Ypres, le 9 février 1856; décédé à Ostende, le 8 septembre 1898.

Voyageur de commerce.

Se rend, le 15 août 1882, au Congo attaché au service de l'Association internationale sous les ordres de Stanley. Après bien des souffrances sur la route le long du fleuve, il atteint Léopoldville le 18 janvier 1883. Chargé de prendre le commandement de la station de Bolobo, en remplacement de Orban, il s'embarque avec l'Anglais H. Johnston.

Les voyageurs, surpris par une bourrasque, doivent se réfugier sur la rive gauche près de Kinshassa. Ils visitent

les îles du Pool, occupées par des pêcheurs Bayanzi, et abordent à l'île Bamu. A la station de Kimpoko, ils rencontrent le chef Callewaert; mais arrivent à Msuata en l'absence de Janssen.

Les populations riveraines se montrent très hostiles jusqu'à Embé; enfin, les voyageurs après avoir essuyé plusieurs tourmentes sur le fleuve, arrivent à Bolobo le 3 mars 1883.

Peu après, un incendie détruit les bâtiments de la station de Bolobo. Brunfaut se rend, au mois de juin, à Léopoldville, confiant le commandement provisoire de la station au français Boulanger. La garnison, réduite à quinze hommes, est attaquée par les habitants de Manga; un soldat, fait prisonnier, est atrocement torturé. Le chef Ibaka refuse de punir ces actes de barbarie, et Brunfaut, rentré à son poste, doit attendre l'arrivée de Stanley pour faire châtier les coupables.

Bientôt il entre en hostilité ouverte avec les Bayanzi: l'intervention énergique de Stanley et de Liebrechts rétablit le calme dans la région.

Brunfaut recueille des observations ethnographiques intéressantes sur les Bayanzi. Il visite les chefs du voisinage, parvient à se les concilier et explore une grande partie de la région.

Mais bientôt de nouvelles difficultés plus graves surgissent. A son retour des Falls, Stanley trouve la station incendiée par les Bayanzi; Brunfaut et Liebrechts ont pu s'échapper, quoique la garnison ait honteusement fait défection (1).

Brunfaut retourne à Léopoldville et se dirige vers le

(1) La seule chose sauvée du désastre fut la montre de Brunfaut, retrouvée entre les mains des indigènes par le suédois Drees qui, cinq ans plus tard, la renvoya à son propriétaire.

Les indigènes ne furent punis qu'en 1891; peu après Brunfaut passa à la station au cours d'un voyage, ce qui fit croire aux indigènes qu'il était l'inspirateur du châtiment.

bassin du Niadi; mais, arrivé à Manyanga-Nord, la maladie l'oblige à rentrer en Europe (juin 1884).

Il part une seconde fois pour le Congo et s'embarque au Havre, le 23 mars 1887. A son arrivée à Boma, il est engagé par la maison Walford, et séjourne auprès de Valcke et de Monet.

Au mois d'octobre, Brunfaut, gravement malade par excès de travail, reçoit à Boma les éloges du capitaine Thys. En janvier 1888, il assiste Gilmont à ses derniers moments.

En avril 1889, il est nommé sous-directeur de la Compagnie des Magasins Généraux et rentre en Europe.

Brunfaut repart pour le Congo, le 1 juillet 1889, en la même qualité. Au mois de janvier 1890, il entre au service de la maison Daumas-Béraud et se rend dans le Haut-Congo, à Bangala et dans l'Aruwimi.

Il rentre malade à Boma, au mois d'avril; puis, de mai à juillet, visite l'Ikemba, le Ruki et l'Ubangi. Il fonde ensuite, en septembre, un comptoir à Bompono et trois mois plus tard un autre à Lulanga. Il y reste jusqu'en septembre. Atteint d'un coup de feu dans le côté et d'un coup de sagaie dans le mollet; il est soigné avec dévouement à la Mission américaine de l'Equateur. Il établit ensuite un comptoir aux Stanley-Falls et y recueille Doré et Page de l'expédition Hodister.

Lorsqu'en septembre 1892, la factorerie Daumas est reprise par la Société belge du Haut-Congo, Brunfaut passe au service de celle-ci.

Son quatrième départ, en qualité d'agent commercial de la Société belge du Haut-Congo, date du 6 juillet 1893. Il séjourne à Ivoko et explore la rivière Momboyo. Il fonde, en 1894, un poste à M'Bala Lundri et l'année suivante à l'Equateur.

Rentré en Belgique, en octobre 1896, il est nommé directeur du Kursaal à Ostende et y meurt le 8 septembre 1898, emporté par une fièvre contractée au Congo.

PUBLICATIONS :

— *Notes ethnographiques sur les Bayanzi*, Burdo, t. III, pp. 195 à 203.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— Burdo. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. III.
— *Mouvement géographique*, 1894, p. 102.
— H. Johnston. *The River Congo*.

COQUILHAT, CAMILLE,

Lieutenant au 2e de ligne, adjoint d'Etat-Major.

Part pour le Congo en août 1882; chef de la station des Bangala.

(La notice et le portrait figurent à la page 34).

AVAERT, HENRI, MICHEL, EUGÈNE,

Lieutenant au 5e régiment de ligne.

Part pour le Congo le 15 août 1882.

(La notice figure à la page 483).

HANEUSE, Louis.

Cliché du *Mouvement géographique.*

HANEUSE, LOUIS, ALBERT, MARIE, JOSEPH,
né à Liége, le 19 avril 1853.

Lieutenant au 10e régiment de ligne.

S'embarque pour l'Afrique le 15 septembre 1882. Nommé chef de poste à Manyanga, en remplacement de Nilis, il a d'abord à s'occuper de la question des transports par caravanes indigènes (avril 1883) (1).

On éprouve à ce moment les plus grandes difficultés à recruter le personnel chargé de convoyer, à travers la région des cataractes, les ravitaillements, marchandises et matériel, à destination du haut fleuve.

A force de démarches auprès des différents chefs de la contrée, Haneuse obtient de chaque village un certain nombre d'hommes. Il groupe ainsi autour de sa station un premier contingent de porteurs réguliers qui va sans cesse croissant.

Rentré en Europe le 15 août 1884, l'ancien chef de Manyanga ne songeait plus guère à retourner au Congo, lorsque survint en Europe la nouvelle de la nomination de Hamed-ben-Mohamed, plus connu sous son surnom de Tippo-Tip, en qualité de vali des Stanley-Falls.

On sait quelle stupeur générale provoqua, en Europe, cet acte politique audacieux qui allait permettre à l'Etat de s'établir progressivement à Basoko et à Lusambo, de façon à être, à un moment donné, maître de la situation et en mesure d'agir avec rapidité et succès.

Cette politique reçut, du reste, peu de temps après, une haute approbation. En 1894, le gouvernement allemand de l'Est africain imita l'Etat en nommant, lui aussi, un chef arabe vali d'Udjiji.

L'Etat ayant appelé Tippo-Tip, l'ancien trafiquant, aux fonctions de vali, désirait être à même de contrôler d'une

(1) Cette notice est extraite, en grande partie, du *Congo illustré*.

manière permanente l'administration du chef arabe et la façon dont il exécutait les clauses de son contrat.

Dans ce but, il lui adjoint un résident belge. Haneuse est désigné et, le 15 mars 1888, il repart une seconde fois pour le Congo comme commandant de l'expédition des Falls.

La station des Falls, primitivement établie par Stanley dans l'île Usuna, a été reconstruite sur la rive droite du fleuve, un peu en aval de l'ancien poste.

Van Gèle qui avait fait choix de ce nouvel emplacement, y avait installé Bodson et Hinck, qui firent les premiers travaux, en attendant l'arrivée du résident officiel.

Haneuse, à bord de l'*En Avant*, débarque le 1 août 1888, et consacre tout son temps et toute son activité à la construction et à l'embellissement de la station. Il est secondé dans cette lourde tâche par ses deux adjoints et trente soldats haoussa.

Le 18 juillet, le major Barttelot, commandant l'arrière-garde de l'expédition envoyée au secours d'Emin-Pacha, avait été assassiné par un chef Manyema. Depuis la création de l'œuvre du Congo, Barttelot était le premier Européen qui tombait, frappé par un indigène. Le 7 août, Haneuse préside le Conseil de guerre, institué pour juger ce crime qui avait provoqué une grande sensation. Tippo-Tip y assiste.

Haneuse accompagne Delcommune dans son exploration du Lomami jusqu'au 3e parallèle Sud.

Il est nommé commissaire de district le 27 octobre 1888.

Malheureusement, le 9 avril 1889, il est forcé, pour cause de maladie, de reprendre le chemin de la patrie.

Après une carrière aussi fournie, Haneuse n'en continue pas moins sa collaboration effective à l'œuvre africaine en se chargeant, pour compte de l'Etat, d'opérer divers recrutements de troupes à la côte orientale. Du 9 avril 1890 au 1 mai 1891, il fait un séjour à Zanzibar où il est accrédité

auprès du sultan, comme représentant de la Belgique et de l'Etat du Congo.

Du 12 juillet au 12 novembre 1892, il séjourne en Abyssinie, et du 15 février au 20 mai 1893, en Arabie.

Il est colonel, en retraite, depuis le 26 septembre 1907.

Chevalier de l'Ordre de Léopold, décoré de la Croix militaire de première classe et de l'Etoile de service, commandeur de l'Etoile brillante de Zanzibar, chevalier de l'Ordre Royal du Lion.

PUBLICATIONS :

— *Dans l'Erythrée.* (Mouvement géographique, 1893, p. 16).
— *Notes sur Zanzibar.* (Bulletin de la Société belge de Géographie, 1890, p. 642).
— *Notes sur l'Erythrée.* (Bulletin de la Société belge de Géographie, 1893, p. 42).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— *Congo illustré*, 1894, p. 113.
— Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique*, pp 169, 177.
— *Mouvement géographique*, 1884, p 10.

ALLART, JEAN, BAPTISTE,

né à Frasnes-lez-Gosselies, le 28 février 1832; décédé le 10 mai 1906, à Sainte-Croix de Ténériffe.

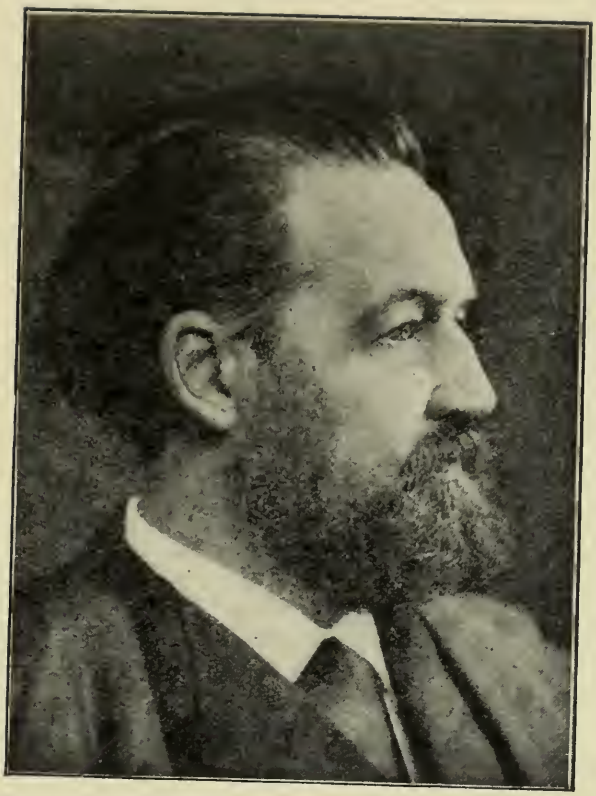
Docteur en médecine de l'université libre de Bruxelles depuis 1859, il est attaché pendant plusieurs années au service sanitaire de la ville de Bruxelles.

Pendant un voyage à Paris, il se lie intimement avec le célèbre chirurgien Nelaton, inventeur d'une sonde pour reconnaître les blessures produites par les balles. A cette époque, les médecins italiens s'évertuaient en vain de déterminer l'endroit exact où était logée la balle qui avait frappé Garibaldi au pied, pendant un combat contre les troupes pontificales. Sur le conseil de Nelaton, le docteur Allart se rend en Italie et s'efforce de se faire recevoir par Garibaldi, malgré l'opposition des médecins italiens, qui affirmaient que la balle ne se trouvait plus dans le membre blessé. En employant une ruse, Allart parvient à se faire montrer la blessure et détermine, grâce à la sonde Nelaton, l'endroit précis où se trouvait la balle, qu'il extrait le lendemain. Allart qui avait entrepris ce voyage à ses frais, rentre aussitôt à Bruxelles.

En 1881, Allart entreprend différents voyages d'études en Egypte, au Soudan, où il pénètre jusqu'à Kassala, et en Arabie. L'expérience ainsi acquise le fait désigner, en septembre 1882, pour remplir les fonctions de médecin en chef du Comité d'Etudes. Celui-ci lui confie la mission d'organiser le service des secours médicaux dans le Bas-Congo.

Le Dr Allart part pour le Congo, le 20 septembre 1882.

Il est le véritable fondateur de la station de Boma, où ne se trouvaient établies que des factoreries étrangères. Comprenant de suite l'importance que devait prendre dans l'avenir cette station dans le bas fleuve, il s'empresse de la recommander comme siège du futur sanatorium. Celui-ci devient le point de départ d'une prise de possession de tout le ter-



Le Dr ALLART.

Cliché du journal *Le Congo*.

ritoire avoisinant. Grâce à d'habiles négociations avec les chefs indigènes, Allart parvient à se faire donner la concession de tous les terrains disponibles, empêchant ainsi la mainmise par des comptoirs étrangers.

Toutefois, ce n'est qu'avec la plus grande difficulté qu'il réussit à faire partager ses vues par le Comité d'Etudes, qui, sous l'impulsion de Stanley, préconisait Vivi, localité où les malades étaient particulièrement nombreux. Le praticien signale dans de nombreuses lettres que Vivi est un roc brûlant presqu'inhabitable; il finit par l'emporter, même contre l'avis de Stanley. Il est assisté dans l'établissement du sanatorium par Emile Loens.

Cette station sanitaire est la première créée au Congo et devient du coup la construction la plus importante et la mieux entendue de tout le Congo (1). Le sanatorium est inauguré en 1884. Lorsque Stanley, à sa descente du fleuve, contemple l'œuvre accomplie, il ne ménage pas ses éloges au Dr Allart avec lequel il entretint depuis lors des relations des plus amicales, même après son retour en Europe.

Allart dirige l'établissement avec un dévouement admirable.

Autour du sanatorium viennent bientôt se grouper nombre de constructions nouvelles, formant l'embryon de la capitale actuelle du Bas-Congo.

L'expérience acquise par Allart lui permet également de prêter un précieux concours au comité du laboratoire bactériologique de Léopoldville, fondé sous le patronage de l'Etat Indépendant.

(1) Depuis 1879 jusqu'à la fin de 1882, les expéditions du Comité d'Etudes avaient été privées de médecins. Le Dr Allart est le premier médecin qui fut envoyé au Congo; même en 1885, au moment de la reconnaissance de l'Etat par les puissances, celui-ci n'avait à son service que deux médecins: le Dr Allart, à Boma, et le Dr Van den Heuvel, à Léopoldville. Actuellement les soins médicaux sont donnés gratuitement aux blancs et aux noirs par un nombreux personnel.

Allart retourne en Europe en 1885.

Appelé, le 30 août 1886, aux fonctions de consul général de Belgique à la côte occidentale d'Afrique, avec résidence à Sainte-Croix de Ténériffe, Allart est chargé par le gouvernement belge d'une série d'explorations commerciales; il visite ainsi les principales colonies de la côte africaine

Il fait deux voyages dans le Bas-Congo, en 1887 et 1892. Au cours de ce dernier séjour, il accompagne le capitaine Thys dans son inspection du chemin de fer.

Le conseil municipal de Sainte-Croix de Ténériffe rend hommage au Dr Allart en donnant son nom à une des rues de la ville.

Voici en quels termes Stanley consacre au Dr Allart une mention dans son livre: *Cinq années au Congo* (1):

« Le Dr Allart mérite les plus vifs éloges. J'ai rarement ren-
» contré homme plus aimable et médecin plus consciencieux à la
» fois. Ma liaison avec lui date de plusieurs années; et cependant
» j'apprends chaque jour à mieux apprécier ses rares qualités. A
» certains tempéraments le travail est aussi nécessaire que la nour-
» riture. Le Dr Allart possède ce tempérament-là. Il eut envisagé
» comme une cruelle privation tout obstacle apporté à son activité,
» à ses labeurs. Nous n'avons pas eu de ces cruautés envers lui.
» Nous avons essayé d'assouvir son amour du travail en lui confiant
» la construction et la direction de l'hôpital de Boma. Il a admi-
» rablement exécuté sa tâche; un malade qui reçoit ses soins géné-
» reux doit être bien mal hypothéqué pour ne pas guérir. »

Il meurt à Ténériffe le 10 mai 1906.

Il était consul général de Belgique à Ténériffe, officier de l'Ordre de Léopold, commandeur de nombre de l'Ordre de Charles III d'Espagne et décoré de l'Etoile de service.

(1) Page 541, traduction Harry.

PUBLICATIONS :

— *La température et les pluies au Bas-Congo. Observations thermométriques, hygrométriques et pluviométriques faites à Boma.* (Mouvement Géographique, 1886, p. 17).
— *Le Congo en 1890.* (Bulletin de la Société royale de géographie d'Anvers, 1890, n° 3).
— *L'Etat Indépendant du Congo.* in-8°. Bruxelles, 1891, Weissenbruch. (Extrait du recueil consulaire belge).
— *Compte-rendu d'un voyage au Congo.* 1 br. in-8°. Bruxelles, 1892. (Extrait du recueil consulaire belge.)
— *Les Coquillages-monnaie.* (Congo illustré, 1893, p. 160).
— *Rapport sur l'Etat Indépendant du Congo.* 1 br. Bruxelles, 1891, Weissenbruch. (Extrait du recueil consulaire belge).
— *Rapport commercial concernant l'Etat Indépendant du Congo.* (Id. 1893).
— *Le climat de l'Etat Indépendant du Congo* (Id. 1895; Mouvement Géographique, 1895, pp. 193 et 221).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique,* p. 103.
— A. J. Wauters. *Etat Indépendant du Congo,* 1899, pp. 23 et 450.
— *Mouvement géographique,* 20 mai 1906, et *Petit Bleu,* 13 mai 1906. Article nécrologique.

LEGAT, AMÉDÉE.

né à Ixelles, le 23 avril 1860; y décédé le 26 mai 1898.

1r sergent et maître d'armes au génie.

Part pour le Congo, le 12 septembre 1882, en qualité d'agent du Comité d'Etudes.

(1883). Adjoint à l'expédition du Kouilou-Niadi, sous le commandement de Grant-Elliott, il explore deux affluents du Kouilou et le pays de Ba-Yaccas.

L'expédition établit dans le bassin du Kouilou de nombreuses stations. Destrain fonde *Stéphanieville*. Legat construit et commande le poste de *Franktown* (latitude 3° 30', longitude 12° 45') sur le Kouilou, rive gauche; en face du confluent de la Louasa.

Il se rend à Loanga et rentre en Europe le 12 mai 1884.

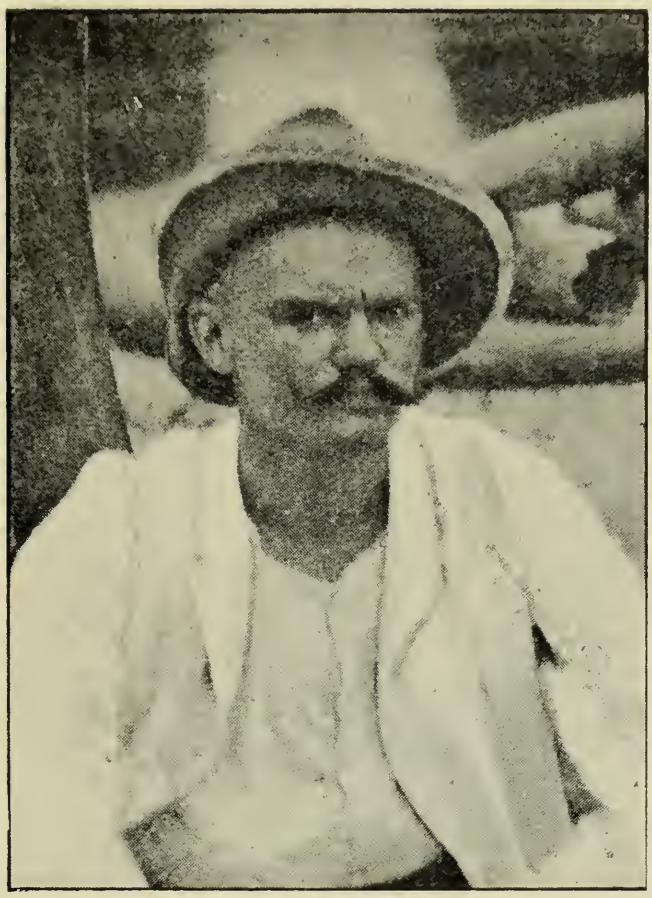
Retourne en Afrique le 6 avril 1885 et est nommé chef du poste de *Tauntonville* (Kitabi) sur le Kouilou, rive gauche, en face des premiers rapides du fleuve.

Passe, en 1886, au service de la *Sanford exploring expedition* et prend la direction de Luebo, sur le Kasai: à huit cents kilomètres du Stanley-Pool. Seul, sans jamais voir aucun visage européen, il vécut en plein centre africain, pendant deux ans consécutifs, ne recevant que tous les quatre ou six mois la visite d'un steamer lui apportant un maigre ravitaillement de conserves, de vin et de quinine.

En 1889, Legat entre au service de l'Etat et est nommé lieutenant de la F. P.

Etablit un poste militaire à Lusambo et commande la station de Luluabourg.

En 1890, il accompagne Paul Le Marinel dans son exploration au Katanga. Depuis cette époque jusqu'à son retour, qui a lieu en 1894, Legat réside au Katanga; chef de la station de la Lufua en 1891, il fonde le poste de Lufoi, à proximité de Bunkeia. Il y reçoit successivement les expéditions Delcommune, Stairs et Bia. Legat qui a quarante hom-



LEGAT, Amédée.

Cliché du *Mouvement géographique.*

mes sous ses ordres, parcourt le pays en tous sens, pendant son long séjour à Lufoi. Il est nommé capitaine de la Force Publique le 6 août 1892.

Après un séjour continu de douze années en Afrique, il rentre en Belgique et conduit à l'exposition d'Anvers de 1894 un contingent de quatre-vingts indigènes.

Lors de la discussion du projet d'annexion du Congo par les Chambres, Legat entreprend une campagne de propagande, — conférences et meetings contradictoires, etc. —, en faveur de la grande œuvre à laquelle il s'est consacré.

A la nouvelle de la révolte des indigènes de Luluabourg et du massacre du capitaine Pelzer, Legat offre spontanément ses services à l'Etat indépendant et s'embarque, quelques jours après, le 6 avril 1895, comme commandant de Luluabourg.

Il prend une grande part à la répression de la révolte, punit les chefs indigènes, fait arrêter le chef N'Sambi, lutte contre le chef Sagache et reçoit le commandement du poste dangereux de Pania-Mutombo, dans le Kasai. Son terme expiré, Legat reprend le chemin de la patrie.

Il meurt à Ixelles, quelques jours après son retour en Belgique, le 26 mai 1898, des suites d'un refroidissement contracté au chevet de Comblez, décédé lui-même le jour de son arrivée.

Legat était chevalier de l'Ordre royal du Lion, décoré de l'Etoile de service à trois raies, de la Médaille d'or de première classe de l'Etoile africaine et de la Médaille d'argent commémorative des expéditions du Katanga.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— Chapaux *Le Congo historique, diplomatique*, pp. 85, 218, 285.
— *Mouvement géographique*, 1884, p. 3 ; 1889, p. 43 ; 1893, p. 37 ; 1898, p. 281.
— *Belgique militaire*, 1898, p. 721.
— *Congo illustré*.

ROGER, OSCAR.

Ancien explorateur de l'A. I. A.

Part pour la côte occidentale en novembre 1882.

(La notice figure à la page 521, au chapitre: Explorations de la côte orientale).

VAN DEN HEUVEL, THÉODORE, THÉOPHILE.

Docteur en médecine, ancien explorateur de l'A. I. A.

Part pour la côte occidentale le 12 novembre 1882.

(La notice figure à la page 520).

HODISTER, Arthur.

Cliché de l'ouvrage de Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique.*

HODISTER, ARTHUR, EUGÈNE, CONSTANT.

né à Schaerbeek, le 14 août 1847; tué à Riba-Riba, le 15 mai 1892.

Ancien sous-officier de l'armée.

Sert avec distinction aux Zouaves pontificaux.

Après avoir voyagé aux Indes, aux îles Philippines, dans la Nouvelle-Calédonie, en Australie, dans la Nouvelle-Irlande et la Nouvelle-Bretagne (1878-1882), il entre au service du gouvernement espagnol et se rend aux Carolines pendant le conflit avec l'Allemagne. Au retour, le navire ayant fait naufrage, Hodister sauve la vie à plusieurs personnes.

Il s'engage, au commencement de l'année 1883, au service du Comité d'Etudes du Haut-Congo et, en 1884, prend part à l'expédition Grant-Elliott. Il est nommé commandant de la station de Massabe, à la côte, puis de celles de Rudolfstadt et de Baudouinville, au Congo français.

Il retourne au Congo le 29 juillet 1887, au service de la *Sanford exploring expedition*, et fonde le poste commercial de Bangala.

La même année, il effectue le voyage de Landana-Chuima à Boma, par la forêt du Mayumbe.

1r voyage sur la Mongala :

Le 1 mai 1889, Hodister repart comme chef de district commercial de la Société du Haut-Congo à Bangala; il remonte, le 4 septembre 1889, à bord du petit steamer *Général Sanford*, la Mongala jusqu'au confluent de ses deux branches supérieures, l'Ebola et le Monaï (Dua).

Le *Mouvement Géographique* de 1890 publie la relation de cette exploration, par Hodister lui-même, et conclut que la Mongala étend et élargit son bassin supérieur beaucoup plus au Nord qu'on ne l'avait supposé jusqu'alors, de telle

façon que cette rivière paraît drainer la plus grande partie du pays qui s'étend au Sud-Est de Zongo, jusque très près de l'Ubangi.

2e voyage sur la Mongala :

Hodister fait une seconde reconnaissance de la Mongala, le 16 octobre 1889.

Cette fois le voyageur remonte la branche méridionale, qui vient de l'Est, appelée Monaï, dans son cours inférieur, et Dua, dans son cours moyen et supérieur. Hodister donne de curieux détails sur cet affluent, qui forme un vaste pool de deux mille mètres de largeur. Il décrit les habitations construites sur pilotis, et les observatoires aériens installés dans les arbres.

3e voyage sur la Mongala et son affluent l'Ebola :

Hodister effectue une troisième exploration de la Mongala et de l'Ebola, le 8 avril 1890. Parti de Bangala, il pousse jusqu'aux dernières limites de la navigation sur l'affluent principal de la rivière, la Dua, puis remonte l'Ebola. Il rentre à Bangala le 10 juin.

Voyage sur le Lomami et vers le Lualaba :

En juillet-septembre 1890, Hodister, préparant les voies à l'entreprise si intéressante, tant au point de vue du commerce qu'à celui de la civilisation, dont il va bientôt prendre la direction, s'embarque à bord du *Général Sanford*, pour remonter le Lomami, dont il reconnaît les affluents, et arrive à la station de Bena-Kamba, au pied des rapides qui, il y a deux ans, ont arrêté la reconnaissance d'Alex. Delcommune, à bord du *Roi des Belges*.

A Bena-Kamba, Hodister quitte son steamer et entreprend

le 16 août, avec une escorte de vingt Bangala, une reconnaissance pédestre vers le Sud. Il suit d'abord la rive droite du Lomami, puis, obliquant vers l'Est, il franchit la région étroite, qui sépare le cours de cette rivière de la rive gauche du Lualaba, où il débouche en face de Nyangwe, après avoir traversé Fuki, Itumba et Chari. De Nyangwe, il remonte en pirogue jusqu'à Kasongo.

Au cours de cette exploration, Hodister rencontre les principaux trafiquants arabes de la région et se lie d'amitié avec eux.

De Kasongo, Hodister descend le fleuve jusqu'à Riba-Riba, où reprenant la route terrestre, il se dirige à l'Ouest, vers le Lomami, traversant une seconde fois la ligne de faîte Lualaba-Lomami, et rentre le 24 septembre à Bena-Kamba, après 39 jours d'absence. Sans perdre un seul de ses hommes, sans tirer un seul coup de fusil, sans entraver une seule palabre, il venait de franchir une région jusqu'ici inconnue, parcourue par lui dans les deux sens et dont il relève l'hydrographie et l'orographie.

Il traite d'importantes questions aux Falls, avec Tippo-Tip, pour compte de la Société du Haut-Congo et revient à Bangala le 13 octobre.

Il rentre peu après en Europe, en mars 1891.

2e voyage vers le Lomami et la région arabe.

Nommé directeur en Afrique du *Syndicat commercial du Manyema et du Katanga*, Hodister repart pour le Congo, le 1 octobre 1891, comme chef de l'expédition organisée par ledit syndicat. Il quitte le Pool le 10 février 1892.

L'expédition, qui se compose de vingt Européens, a pour mission de mettre immédiatement en valeur une partie des territoires concédés par l'Etat au syndicat et de fonder des établissements de commerce dans la région du Lomami et du Lualaba, en plein centre arabe.

Le 11 mars 1892, l'expédition est réunie à Isanghi, au confluent du Lomami.

Hodister se rend aux Falls et divise son expédition en deux fractions. La première, sous ses ordres, composée du Dr Magery, de Hansenne, Pierret, Schouten, Dewèvre, Mussche, Desmedt, Chaumont, Blindenberghe, Goedseels, Pauwels, et Jörgensen, capitaine de steamer, quitte Isanghi à bord du *Roi des Belges*, et prend la voie du Lomami pour se diriger vers Bena-Kamba, tandis que la seconde fraction comprenant Jouret, Doré, Page et Noblesse et l'interprète Ismaël part des Falls, pour remonter le Lualaba en pirogues, vers Nyangwe et Kasongo et rencontre au premier rapide du Lualaba le sous-lieutenant Michiels, venant de Riba-Riba.

Tout était encore relativement calme à ce moment, tant aux Falls qu'à Isanghi. Toutefois des courriers venant des rives de l'Uele, avaient rapporté que l'expédition de l'inspecteur d'Etat Van Kerckhoven décimait les caravanes arabes de Rachid, de Sefu, et de Munie Mohara, pour leur enlever l'ivoire qui était envoyé à Léopoldville.

Cependant, confiants dans la justice des blancs, les chefs arabes se bornaient à de sourdes protestations. Hodister avait commencé avec eux des opérations commerciales en achetant huit tonnes d'ivoire.

Arrivé à Yanga, le 27 mars, Hodister y fonde un établissement qu'il confie à Dewèvre et à Mussche.

Débarqué à Bena-Kamba, le 9 avril, Hodister prend possession de la station, que lui remettent Hinck et Ectors, de l'expédition antiesclavagiste. La situation y est relativement florissante; l'autorité de l'Etat y est reconnue ainsi que dans les environs.

Le 20 avril, le chef de l'expédition va fonder, à proximité des chutes, le poste de Lhomo, dont il donne la garde à Pierret.

Dans l'intervalle, Jouret a acheté neuf cents kilogrammes

d'ivoire à Kibonghe, sur le Lualaba, et est arrivé, le 24 avril à Riba-Riba. A l'aide de courriers, les deux colonnes entrent en communication.

Rentré à Bena-Kamba le 6 mai, Hodister y reçoit la caravane des porteurs de Buana Smaï, que lui envoie Jouret.

Le 8 mai, Hodister, accompagné du Dr Magery, de De Smedt, Goedseels, de dix-huit serviteurs et de cent porteurs de Buana Smaï, se met en route pour Riba-Riba. L'établissement de Bena-Kamba est mis sous la protection de Hansenne, Pauwels et Blindenberghe.

* * *

Certains indices, non équivoques, avaient prouvé, cependant dès l'arrivée d'Hodister, que les dispositions des grands chefs arabes, à l'égard des blancs, s'étaient totalement modifiées.

Aux Falls, le lieutenant Tobback, qui avait noué des relations de courtoisie avec Rachid, le successeur de Tippo-Tip, comme vali, vit la bienveillance de l'Arabe insensiblement s'atténuer, céder la place à la froideur, à une méfiance inexplicable. Les visites de Rachid étaient devenues moins fréquentes, et à toute proposition qui lui était faite, l'Arabe répondait par des propos évasifs, où l'on sentait poindre une sourde menace. Les nouvelles venant du Sud étaient même devenues si alarmantes que Tobback avait envoyé le lieutenant Michiels à Riba-Riba pour s'assurer de l'état des esprits.

L'inquiétude devint générale parmi les blancs Ceux-ci se rendaient compte que l'arrivée d'agents commerciaux avait vivement contrarié les Arabes, qui eux-mêmes étaient d'habiles trafiquants redoutant toute concurrence.

Les grands chefs ne cachant plus leur dépit notifient à Hodister et à ses adjoints l'interdiction de se livrer au

commerce sur leur territoire. Hodister, avec une aveugle témérité, refuse de se soumettre à cette prohibition.

Au retour de Michiels aux Falls, Tobback, pressentant un conflit, se décide à se rendre lui-même à Riba-Riba faire des remontrances aux négociants qui compromettaient la paix de l'Etat; il se munit de riches présents destinés aux chefs arabes.

A Kibonghe, il lui est conseillé de demander audience à Munie Mohara qui réside à Riba-Riba. Les plaintes contre les Européens étant devenues générales, Munie Mohara intime l'ordre à tous les blancs de quitter les lieux.

Tobback rentre aux Falls, laissant le lieutenant Michiels à Riba-Riba pour y surveiller Noblesse, agent opérant sous les ordres d'Hodister.

Imprudent et téméraire, Noblesse enfreint la défense de Mohara et les recommandations de Michiels et plante des pieux en terre pour l'édification d'un comptoir.

Le sultan lui dépêche un émissaire pour lui interdire toute construction dans ses états. Au lieu d'obéir à cet ordre formel, Noblesse moleste, paraît-il, assez grièvement l'envoyé.

Immédiatement capturé, l'agent d'Hodister expie dans de cruels supplices son acte inconsidéré.

Dès lors, le courroux de Mohara ne connaît plus de bornes: le massacre de tous les blancs est décidé.

Michiels comprenant le danger, se sauve dans les bois et s'oriente vers Bena-Kamba, où il comptait retrouver Hodister. Il erre quinze jours dans la forêt, se nourrissant de racines, s'égare et va se livrer inconsciemment au bourreau, en revenant à son point de départ, Riba-Riba.

Michiels est supplicié dans des tortures d'odieuse cruauté.

Pendant que ces crimes s'accomplissaient, Hodister ignorait encore la révolte des Arabes et continuait sa marche de Bena-Kamba vers Riba-Riba.

Le 15 mai 1892, il atteint l'endroit souillé des deux

forfaits de Mohara et est bientôt, lui-même, la troisième victime de cet effroyable drame.

Saisi à son tour, il endure le même martyre que Michiels et Noblesse. Ses membres sont tranchés et dévorés sous ses propres yeux, qu'on lui crève, en outre, avant de l'achever. Le Dr Margery et Goedseels sont aussi massacrés par les Arabes.

La factorerie de Lhomo est pillée et Pierret n'échappe pas non plus aux coups des assassins (1).

PUBLICATIONS :

— *De Landana à Boma.* (Mouvement Géographique, 1888, p. 86).
— *De Bangala à Nyangwe.* (Id., 1890, p. 119).
— *Exploration de la Mongala.* (Id., 1898, nos 1 et 2).
— *Exploration des branches supérieures de la Mongala.* (Mouvement Géographique, 1890, p. 103).
— *Les crues du Congo à Bangala.* Observations, etc. (Mouvement Géographique, 1891, p. 79).
— *Laissez les nègres tranquilles!* (Mouvement Géographique, 1891, p. 96).
— *Résumé des observations météorologiques faites à Bangala*, 1888-1889. (Mouvement Géographique, 1891, p. 79).
— *Les Arabes sur le Haut-Congo.* (Id., 1891, p. 83).
— *Les trois dernières lettres.* (Id., 1892, p. 82).
— *Au Congo.* (Extrait du Magasin littéraire et scientifique, une brochure in-8o. Gand, Leliaert et Siffer, 1888.

(1) Les victimes des Arabes furent outre Hodister, le Dr Jules Magery, médecin de l'expédition, né à Dinant le 4 septembre 1866,
Alfred Noblesse, né à Bruxelles le 23 mars 1869,
Julien Pierret, né à Bruxelles le 23 septembre 1858,
Jean Baptiste Desmedt, né à Gand le 19 décembre 1853,
Joseph Goedseels, né à Malines le 8 septembre 1869.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— *Mouvement géographique*, 1886, p. 86; 1890, pp. 2 et 6 et 103; 1892, pp. 79, 81, 82, 101 et 102; 1894, p. 17.
— *Belgique militaire. Nos héros*, par CHOMÉ. Nos 1192 et 1193.
— CHAPAUX. *Le Congo historique, diplomatique*, pp. 103, 189, 251 et 400.
— A. J. WAUTERS. *L'Invasion arabe dans le Haut-Congo. Le désastre de la mission Hodister*. (Mouvement Géographique, 1892, p. 79).
— *Les Événements du Haut-Congo*. Relations des aventures de l'expédition Doré-Jouret sur le Lualaba. (Mouvement Géographique, 1892, p. 95).
— *L'expédition Hodister*. (Mouvement Géographique, 1892, p. 99).
— *L'expédition Hodister et les Arabes*. (Bulletin de la Société belge de Géographie, XVI, p. 442).
— LEJEUNE. *Histoire militaire du Congo*, p. 80.

DEFRÈRE, VICTOR.

Négociant.

Part pour le Congo le 22 janvier 1883.

Agent à Léopoldville, puis chef-adjoint de la station d'Issanghila.

Rentre en Europe en août 1884.

PALMARTS, JOSEPH, LOUIS, IGNACE, MARIE,

né à Maestricht, de père belge, le 25 mai 1855; décédé à Ixelles, le 25 octobre 1885.

Ancien élève de l'Ecole militaire.

Attaché à l'observatoire royal de Belgique, il se rend dans les régions boréales avec une expédition scientifique américaine.

Dès son retour en Belgique, il part pour le Congo, le 1 février 1883, en qualité d'agent, et séjourne à Vivi.

Rentre le 15 décembre de la même année.

Il s'enrôle ensuite dans la marine anglaise et meurt à Ixelles.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— DE MARTRIN-DONOS. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. II.
— *Nouveau voyage de Palmarts.* (Bulletin de la Société royale belge de Géographie, t. VII, p. 153).

VAN KERCKHOVEN, GUILLAUME, FRANÇOIS.

Lieutenant au 1r régiment de ligne.

Part en mars 1883.

Chef d'Issanghila, attaché au recrutement des Krooboy.

(La notice et le portrait figurent à la page 305).

LIEBRECHTS, CHARLES, ADOLPHE, MARIE,

né à Anvers, le 7 mai 1858.

Sous-lieutenant au 6e régiment d'artillerie, il part, le 7 mars 1883, pour aller rejoindre Stanley comme adjoint et débarque le 18 avril à Banana.

Arrivé à Vivi, il remorque un canon Krupp de campagne avec ses munitions jusqu'à Léopoldville.

Stanley, informé au mois d'août 1883 que les Bayanzi menacent la station de Bolobo, s'y rend aussitôt avec sa flottille; Liebrechts s'embarque avec le canon à bord du *Royal*. Les voyageurs apprennent en route que la station avait été incendiée et que les Bayanzi avaient juré d'exterminer les blancs.

A partir d'Itimba, des indigènes hostiles se montrent sur les rives. *L'En avant*, accueilli par une décharge de mousquets, s'éloigne au milieu des cris de victoire des Bayanzi; bientôt, il reparaît, escorté de l'*A. I A.* et du *Royal*, à l'avant duquel est placé le canon. Les indigènes cherchent à abattre les passagers sur le pont des navires, mais leur feu est inoffensif, car ils ne se rendent pas compte de la vitesse des steamers Stanley, ne voulant pas sacrifier des vies humaines, se décide à mettre les navires à l'abri derrière les îlots. Le lendemain matin, nouvelle attaque à Manga; un Zanzibarite ayant été blessé, l'équipage riposte par des coups de feu. Les salves des trois steamers balayent la rive. Le jour même, les indigènes viennent réclamer la réparation des dégâts causés à leurs huttes et à leurs bananiers, sous menace de continuer la guerre déchaînée par leur chef Ibaka.

Dès le lendemain, la flottille s'arrête au pied du morne où s'élèvent les ruines de la station de Bolobo, défendues vaillamment depuis trois jours par Brunfaut et la petite garnison.

L'arrivée des forces de Stanley calme les Bayanzi. Ibaka,

LIEBRECHTS, Charles.

roi des Bayanzi, vient même débattre en personne les conditions de paix. Pour lui inspirer une sage terreur et le tenir, dans la suite, en respect, Stanley lui annonce que Liebrechts a installé un fusil fétiche, qui peut démolir une case à quatre kilomètres de distance. Le lendemain, Liebrechts pointe la pièce sur une pirogue, amarrée à deux milles dans le fleuve et la coule au premier coup. Grâce à cet expédient, Stanley obtient le payement d'une indemnité de huit cents mitakos pour l'incendie de la station.

Brunfaut prévoit que désormais les rapports avec les vindicatifs Bayanzi seront difficiles; aussi Stanley décide-t-il de laisser à la station le lieutenant Liebrechts, avec un renfort de serviteurs noirs. Les deux blancs se partageront l'administration du domaine. Le 16 septembre, la flottille part vers l'Equateur.

Liebrechts s'occupe de réédifier la station; les ouvriers doivent travailler sous les armes, car des rôdeurs Bayanzi incendient les constructions, à mesure qu'elles s'élèvent. Mais ces incendies, qui s'étendent à la savane, contribuent à dénuder les environs de la station et à rendre sa défense plus facile.

Le bâtiment central domine le Congo à cent quatre-vingts mètres de hauteur. Des jardins sont aménagés et dix hectares de terrain sont défrichés, plantés de pommes de terre et semés de sorgho et de maïs. Bientôt, des rapports amicaux s'établissent avec les indigènes, ce qui permet à Liebrechts d'étudier leurs mœurs.

Hélas! un incendie, allumé par les Bayanzi, dans la nuit du 13 au 14 janvier, vient détruire tous les travaux des deux vaillants pionniers. Ceux-ci avaient refusé d'assister aux funérailles d'un marchand, pour ne pas être témoins des sacrifices accompagnant pareille cérémonie. Pour se venger de ce refus, les Bayanzi, qui, d'ailleurs, gardaient rancune aux Européens du payement imposé des huit cents mitakos, augmentent les massacres sur la tombe

creusée au pied du morne, sur lequel s'élève la station.

Après avoir fait transporter, par mesure de précautions, les munitions du canon dans leur cabane provisoire, Brunfaut et Liebrechts s'endorment. Les indigènes, surexcités par le chef de Mondombero et avisés du prochain retour de Stanley, se disposent à incendier la station. La négligence des sentinelles zanzibarites permet aux criminels de s'approcher avec des tisons enflammés de la cabane des blancs. Ceux-ci, éveillés en sursaut, se précipitent vers les chimbecks de leurs hommes. Les provisions de poudre et les cartouches entassées dans la cabane font explosion, et les débris enflammés mettent le feu aux autres bâtiments de la station (1).

Les serviteurs noirs désertent et les deux Européens se voient contraints d'abandonner les marchandises, le matériel, les armes et leurs bagages, pour se précipiter vers les pirogues amarrées à la rive. Les déserteurs les avaient enlevées! Liebrechts et Brunfaut, à moitié vêtus, passent la nuit cachés dans les hautes herbes, pour échapper à la poursuite des Bayanzi. Le matin, ils sont heureusement recueillis par les barques du marchand bateke Mabouma.

Celles-ci se rendent à la rencontre de Stanley, après avoir rallié en route la lâche garnison de Bolobo.

Le 15 janvier, au matin, les flottilles réunies se présentent devant Bolobo. Ibaka se défend d'avoir acquiescé à l'attaque de la station et Stanley, convaincu par le discours indigné du roi, laisse sur le plateau trois fois ruiné le courageux lieutenant Liebrechts avec une troupe de noirs. Roger, qui rentre malade en Europe, abandonne sa garde robe à son compatriote.

Ibaka impose de fortes indemnités à Mondombero et aux chefs indigènes qui ont pris part à l'incendie de la sta-

(1) D'après la version de Stanley, l'incendie aurait été allumé par un fanatique isolé, agissant à l'insu des autres indigènes.

tion, et pendant les mois de janvier et de février, le pays est troublé par les combats que les indigènes se livrent entre eux. Liebrechts s'abstient prudemment d'intervenir dans ces luttes intestines; aussi le territoire de la station devient peu à peu un terrain neutre, où les indigènes se rendent pour vider leurs conflits à l'amiable. Liebrechts est bientôt l'arbitre de tous les différends; il acquiert une réputation de grande impartialité. Ibaka lui-même se transforme en humble courtisan, et les pavillons belge et congolais flottant sur le poste sont respectés par tous les Bayanzi.

Déployant une activité digne des plus grands éloges, Liebrechts parvient à relever une seconde fois la station de ses ruines. Il reçoit la visite de Hanssens qui le félicite chaleureusement de son œuvre.

Liebrechts, invité par le colonel Sir Francis de Winton à se rendre à Léopoldville, s'embarque à bord du vapeur de Hanssens, revenant des Falls.

Il retourne à son poste de Bolobo avec l'expédition de Casman, et y arrive le 24 novembre 1884.

Il continue à développer la station et son zèle fait l'admiration de tous ceux qui ont été témoins des difficultés sans nombre qu'il eut à surmonter.

Dans son ouvrage *Sur le Haut-Congo*, Coquilhat témoigne son enthousiasme dans ces lignes :

« Le 15 août 1885, nous logeons à Bolobo. — Quel contraste » entre l'établissement d'alors et celui de 1883 ! A la rébellion » des chefs indigènes a succédé une soumission complète, et ce ré- » sultat est dû, non pas à de grandes forces, mais à l'ascendant » moral du sous-lieutenant d'artillerie Liebrechts, qui a su tenir » tête à Ibaka avec quelques hommes.

» Il y eut un moment, où il n'avait plus que six soldats. Une belle » maison centrale a été élevée à Bolobo. Un magnifique et immense » jardin rend tous les produits du pays et une grande partie des » légumes d'Europe. La basse cour est admirable. La table reçoit

» journellement de vingt à trente œufs. Le troupeau de chèvres
» est nombreux et fournit du lait et de la viande en abondance.
» L'ordre est parfait dans la station. Bref, attelé à la charge
» ingrate de restaurer le prestige moral et de créer la prospérité
» matérielle de cette station si longtemps malheureuse, Liebrechts
» a justifié la haute opinion qu'avait le capitaine Hanssens, de ses
» talents et de son caractère. »

Le 20 janvier 1886, Liebrechts ayant été adjoint au lieutenant italien Massari, nommé commissaire de l'Etat pour la délimitation de frontière dans le Niadi, se rend sur le *Harry Reed* dans l'Ubangi, où vers la fin du mois, il se rencontre avec les commissaires français, le capitaine Rouvier et le Dr Ballay.

Les travaux de la commission étant terminés et le temps de service de Liebrechts ayant pris fin, celui-ci accepte l'invitation que lui fait le chef de la mission française et s'embarque sur le petit vapeur le *Ballay* pour remonter l'Alima, jusque près de Dielé, pour gagner de là par terre le poste de Franceville.

Là, l'expédition se confie à des pirogues et descend l'Ogowé jusque Njole. Entre ces points la rivière n'est qu'une suite ininterrompue de rapides, dont plusieurs sont absolument infranchissables.

A Njole, les voyageurs trouvent la canonnière française le *Pionnier*, qui les transporte au Gabon, où ils arrivent le 21 mars. Le voyage de l'Ubangi au Gabon avait demandé près de deux mois.

Après un séjour à Libreville et à Lisbonne, Liebrechts rentre en Europe, le 10 mai 1886.

Le 2 février 1887, Liebrechts retourne au Congo, comme chef de la station de Léopoldville.

Il venait à peine d'assumer son commandement, que, le 21 avril, Stanley se présente à la station avec l'expédition organisée pour secourir Emin Pacha.

Lorsque le commandant de la station se porte au devant de son ancien chef, les hommes de l'expédition avaient déjà commencé les installations du camp. Stanley s'informe tout d'abord des moyens de transport.

Grâce aux soins de Liebrechts, le *Stanley*, à bord duquel devait s'embarquer le plus grand nombre de soldats, est réparé et prêt à chauffer; de même l'*En Avant* et la grande baleinière sont aussi à la disposition de l'expédition. La « Baptist Missionnary Society », de Kinshassa, met gracieusement le *Peace* au service de Stanley; mais, par contre, celui-ci essuie un refus de « l'American Baptist Missionnary Union », dirigée par Billington. Le *Henri Reed*, vapeur de cette association, était pourtant nécessaire à l'expédition pour assurer le prompt transport des sept cent cinquante hommes dont elle se composait, aussi Stanley se décida-t-il à s'emparer de force du steamer. Liebrechts s'oppose à cette extrémité et reprend les négociations avec Billington, qui consent finalement à traiter de la location du steamer à l'Etat. C'est ainsi que, grâce à son sang-froid et à son habilité, Liebrechts parvint à écarter un grave conflit; son intervention rendit un service signalé à l'expédition et Stanley lui exprima sa vive gratitude (1).

Liebrechts organise admirablement la station de Léopoldville. Il établit les meilleurs rapports avec les chefs indigènes du voisinage, soigne les stocks des magasins et l'aménagement de cultures maraîchères.

Il rentre en Belgique le 19 avril 1889, et est nommé la même année chef de division au département des affaires étrangères de l'Etat. En novembre 1889, il est nommé délégué adjoint de l'Etat Indépendant à la Conférence antiesclavagiste.

Le 1 juillet 1891, il est élevé au grade de secrétaire-

(1) Cet épisode est exposé dans ses détails dans le livre de A. J. Wauters, *Stanley au secours d'Emin Pacha*, pp. 239 et suivantes.

général du Département de l'Intérieur, fonctions qu'il occupe encore actuellement.

Voici en quels termes la carrière administrative de Liebrechts est décrite dans l'ouvrage de Chapaux:

« Les secrétaires généraux qui se sont succédé au département » de l'Intérieur, ont pris une part des plus actives à l'œuvre des » secrétaires d'Etat... MM. Van Eetvelde et Liebrechts ont créé » le service de l'intendance, les chefferies et les résidents et régle- » menté les réquisitions militaires; ils ont pris les mesures pour » la restriction du commerce des armes à feu et des spiritueux; » ils ont proposé au Roi et obtenu la construction d'une voie » télégraphique le long du Congo; ils ont apporté des améliorations » de toute espèce à l'armement de la force publique, au service » de ravitaillement des stations. Ils ont dû faire face aux complica- » tions de la guerre arabe.

« Liebrechts, à qui son brillant séjour en Afrique comme explo- » rateur, chef de station et diplomate a donné l'expérience des » choses coloniales, est un précieux auxiliaire pour l'administration » du Congo et ses avis pratiques entrent pour une grande part » dans les décisions et les mesures qui se prennent au département » de l'Intérieur.

» Liebrechts est également, en vertu des statuts de la Compagnie » du Katanga, commissaire-délégué du gouvernement auprès de » cette société. »

A ces brillants états de service, il convient d'ajouter la part si importante prise par Liebrechts à l'installation de la colonie d'enfants et des ateliers de Léopoldville et de Stanleyville.

Le service des transports dans le Haut-Congo et dans l'Uele, les routes pour automobiles, les services télégraphique et téléphonique furent organisés par ses soins.

Il s'occupa aussi des études et de la construction des chemins de fer du Congo supérieur aux grands lacs afri-

cains, de l'élevage des éléphants et de la création des parcs de bétail.

Le service médical et celui des ravitaillements sont perfectionnés par lui ; il entreprend la lutte contre la maladie du sommeil, crée les lazarets et institue à Bruxelles l'Ecole de médecine tropicale.

C'est encore grâce à son initiative, que fut fondé à Bruxelles le cours colonial pour les agents qui se rendent au Congo.

Enfin, c'est à ses démarches patientes qu'on est redevable des cartes, itinéraires, levés et croquis des reconnaissances faites au Congo, dont la réunion permit de dresser la carte complète de tout le territoire.

Pour terminer, il importe de signaler que c'est à Liebrechts que le musée colonial de Tervueren doit sa création. Cet établissement a fait l'objet de sa constante attention et c'est grâce aux efforts qu'il a déployés pour l'enrichir qu'on peut y admirer à présent les splendides collections qui s'y trouvent réunies.

Secrétaire général du département de l'Intérieur de l'Etat Indépendant du Congo.

Major au 4e régiment d'artillerie, officier de l'Ordre de Léopold, décoré de la Croix militaire de première classe et de l'Etoile de service à deux raies, chevalier de l'Ordre de la Tour et de l'Epée de Portugal, officier de l'Etoile brillante de Zanzibar, chevalier de l'Ordre de Pie IX, chevalier de l'Ordre royal du Lion, officier de la Couronne du Congo et des SS. Maurice et Lazare, commandeur de la Rédemption africaine (Liberia), commandeur de l'Ordre de Saint-Michel de Bavière, commandeur de Saint-Olaf de deuxième classe, grand officier de la Couronne d'Italie, commandeur du Danebrog de deuxième classe.

PUBLICATIONS:

— *Léopoldville.* Rapport sur Léopoldville. Publication de l'Etat Indépendant, n° 2, 1 br. in-8° de 40 pp. Bruxelles, Van der Auwera, 1889, et Bulletin de la Société de Géographie de Bruxelles, 1889, pp. 501-536.
— *Rapports au Roi-Souverain* du 16 juillet 1891 (Bulletin officiel 1891, p. 165).
— „ „ „ 25 janvier 1897(„ „ 1897, p. 41).
— „ „ „ 15 juillet 1900 („ „ 1900, p.127).
— „ „ „ 3 juin 1906 („ „ 1906).
— „ „ sur la situation générale de l'Etat du 22 mai 1907 (Bulletin officiel 1907).
— *Rapports* des 24 et 29 octobre 1889 et du 24 décembre 1894, sur les mesures législatives, politiques et militaires en matière d'esclavage et de traite prises en exécution de l'acte de Bruxelles.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— de Martrin-Donos. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. II.
— Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique*, pp. 97, 101, 137, 612, 624.
— *Mouvement géographique*, 1886, p. 43; 1887, p. 11.
— A. J. Wauters. *Stanley au secours d'Emin-Pacha.*
— Mgr Augouard. *Vingt-huit années au Congo*, t. II, p. 504.
— Stanley. *Cinq années au Congo.*
— Jenssen Tusch. *Skandinaver i Congo*, pp. 155, 182, 212, 264, I.

WAETERINCKX, HENRY,

né à Bruxelles, le 16 juin 1845.

Adjudant de batterie au 3e régiment d'artillerie.

Part pour le Congo le 1 avril 1883.

Séjourne à la station de Rudolfstadt et, en 1884, à celle de Tauntonville sur le Kouilou, comme adjoint au marquis Buonfanti, chef du poste.

Rentre en Europe, le 20 avril 1885.

Repart le 15 juin 1885, attaché à l'expédition Van Gèle,

mais doit revenir en Europe, par suite de fièvres, le 6 février 1886.

Décoré de l'Etoile de service.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE:

— Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique,* pp. 103-457.

MARLE, HECTOR, FLORIMOND,

né à Braine-le-Comte, le 28 mai 1861.

Part pour le Congo, le 1 mai 1883, comme agent et est attaché à la factorerie de Boma.

(1884). Chef adjoint de la station de Boma, au service de l'A. I. C.

Rentré en Europe en novembre 1884, il retourne au Congo le 30 mai 1896, comme gérant de la Compagnie des Magasins Généraux.

Revient en Belgique le 30 avril 1897.

MONET, EUGÈNE, HENRI,

né à Mons, le 6 décembre 1851.

Ancien adjudant au régiment des carabiniers il part pour le Congo, le 1 mai 1883, et séjourne à Vivi, comme agent comptable. L'année suivante, il est nommé agent en chef de la comptabilité de l'Etat.

Dans une de ses lettres, Stanley rend hommage aux capacités hors ligne de Monet.

Celui-ci rentre en Europe, le 15 novembre 1885, mais repart, dès le 17 avril 1886, pour reprendre ses fonctions

à Vivi; il est nommé ensuite commissaire de district à Boma.

Rentré en Europe, le 24 novembre 1888, Monet retourne au Congo, le 10 mai 1889, comme directeur de la Compagnie des magasins généraux et dirige l'édification de l'hôtel et de l'entrepôt que cette société établit à Boma. Il installe des succursales à Banana, à Matadi et le long de la ligne du chemin de fer et dirige ces différents services. Il est en même temps l'agent de la Compagnie belge maritime du Congo.

Au mois de mai 1891, Monet rentre en Belgique, mais retourne, dès le 19 août suivant, en Afrique, où il réside jusqu'au 22 décembre 1892.

Au mois de juillet 1893, Monet va aux îles Canaries et à la côte occidentale d'Afrique, où, avec le concours du consul général de Belgique Dr Allart, il cherche des débouchés pour les produits de l'œuvre du travail présidée par S. A. R. la Comtesse de Flandre et pour ceux de l'industrie belge.

Au mois de juillet 1895, il part pour le Congo comme agent commercial de S. A. B. et doit rentrer pour cause de maladie dès le mois de novembre suivant.

En 1900, il est envoyé en Afrique par le Syndicat de fabrication et de commerce de matériaux de construction.

En 1904, Monet et Raskin s'occupent de la formation d'une maison de commission et d'un musée d'échantillons, exclusivement réservé aux articles du commerce et de l'industrie belges, à Las Palmas, Sainte-Croix de Ténériffe (Canaries), Madère et Saint-Michel (Açores), avec le concours de la ligne de navigation belge *Hesperidan Line*.

Décoré de l'Etoile de service.

PUBLICATIONS :

— *Le Bas-Congo, son commerce, articles d'importation et d'exportation.* (Bulletin de la Société belge des ingénieurs et industriels, 1886).
— *Le commerce au Congo.* Bulletin de la Société royale de Géographie d'Anvers, 1886, p 265).

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE :

— Stanley. *Cinq années au Congo*, appendice, p. 627.

DESTRAIN, GERMAIN, LIÉVIN, MARIE,

né à Anvers, le 14 mars 1861 ; décédé à Boma, le 30 mars 1885.

Sergent du génie.

Part pour le Congo le 30 mai 1883, comme agent de l'Etat.

Sous-chef de station à Manyanga Attaché comme adjoint à l'expédition Valcke pour le transport du *Stanley*.

Succombe à la fièvre, à Boma, le 30 mars 1885.

Il était le frère d'Edmond Destrain dont la notice est publiée à la page 489.

HUSSON, JEAN, PIERRE, TILMAN.

né à Bohan-sur-Semois, le 2 février 1854.

Ancien sergent-major au 9e régiment de ligne.

Part pour le Congo le 6 juillet 1883, en qualité d'agent explorateur de l'A. I. A.

Séjourne à la côte, au poste de Massabe, où Hodister le présente au roi Tyabo. Est nommé ensuite sous-chef, puis chef de la station de Sette-Cama, sise par 2° 40' de latitude sur la côte, à l'embouchure du petit fleuve Sette, que

Husson explore jusqu'au lac N'dongo, au pied des montagnes qui délimitent la vallée de l'Ogowé. Il reconnaît aussi le Rambo, affluent de l'Ogowé et le village important d'Aschira. Au delà habitent les sanguinaires Missoga. Husson et ses compagnons sont attaqués par les natifs, mais le calme du voyageur, qui se présente sans armes, lui vaut la courtoisie du roi. Partout les populations accueillent le drapeau congolais.

Revenu à Sette-Cama, Husson y est relevé par l'Allemand Crowther et se rend à bord du *Kisembo* à Grantville (latitude 4° 35', longitude 11° 56'), au Sud de l'embouchure du Kouilou.

Il est nommé ensuite commandant de la station de Francktown, en remplacement de Legat.

Husson se rend à Rudolfstadt et s'embarque pour Baudouinville. Il conduit une caravane le long de la rive gauche du Kouilou, à Tauntonville, où il est reçu par le marquis Buonfanti et Waeterinckx.

Le 3 novembre, il s'engage dans une contrée montagneuse pour se diriger vers Francktown. Arrivé à Mengo, il apprend que les indigènes vont se livrer à des sacrifices humains. Il se rend sur le lieu du supplice et y voit onze négresses, cinq nègres et quatre enfants maltraités par les bourreaux et contraints de prendre le poison avant de périr sur le bûcher. Husson se précipite au secours d'une femme qui succombe sous les coups de chicotte et il l'achève d'un coup de révolver. Après une première panique, les indigènes environnent Husson et ses deux compagnons, mais le blanc, grâce à son sang-froid, parvient à arracher aux indigènes la promesse de renoncer aux sacrifices humains.

Husson gravit le pic de Kome, dans la chaîne des monts Malais, traverse une plaine immense pour atteindre à Tandenboukou et arrive, le 8 novembre, à Francktown, où il retrouve Legat.

Husson s'oppose aux épreuves par le poison auxquelles

Makaboua se livre sur ses sujets. Ce chef, n'ayant pas tenu compte de cette défense, Legat et Husson se rendent avec sept soldats au village. Une lutte s'engage dans les ténèbres au cours de laquelle Legat sauve la vie à Husson. Les blancs capturent deux indigènes, et en conduisent un à Francktown. Le conflit est soumis à l'arbitrage du roi nègre Mahinga.

Après le départ de Legat, Husson achève les constructions de la station. Les indigènes tentent de l'empoisonner avec son escorte; le blanc prévenu fait arrêter les coupables et le féticheur instigateur du complot. Celui-ci est sommé d'absorber les vivres empoisonnés; son refus lui attire le mépris des indigènes.

Husson rentre en Belgique le 25 décembre 1885.

* * *

Devant la commission du travail, siégeant à l'hôtel de ville de Bruxelles, le 3 mai 1886, Husson fait un exposé de la nécessité de chercher des débouchés pour la population belge trop dense et signale les avantages que présente le Brésil.

Sur une interpellation ironique de M. Vandervelde, Husson traite, avec enthousiasme, de la question du Congo, envisagé comme colonie.

A la suite de cette conférence Husson est engagé par la firme Walford & C° dans le but d'inaugurer un nouveau service belge de navigation entre Anvers et le Congo et est spécialement chargé de conduire à Boma le steamer *Brabo*, capitaine Williams, ayant un tirant d'eau de dix-huit pieds. Il est à noter que jusqu'alors, les navires de fort tonnage n'avaient jamais dépassé la crique de Banana. Husson quitte Anvers le 22 août 1886 avec le Dr Reytter.

Le 16 septembre, le *Brabo* arrive à Banana où le gouverneur Janssen, De Keyser et Valcke, directeur du service

de transport, viennent saluer le premier navire de la ligne belge Le gouverneur Janssen, ayant approuvé le projet de Husson de remonter le Congo jusqu'à Boma, donne ordre au capitaine suédois Stenfeld (auteur de la première carte hydrographique du bas-fleuve), de piloter le navire (1).

Le 17 septembre, le *Brabo* quitte Banana à huit heures et parvient le même jour à Boma à quatre heures du soir. Cette navigation fut un événement économique des plus importants, car jusqu'alors l'Etat était tributaire des compagnies hollandaises établies à Banana qui assuraient les transports vers Boma.

Husson rentre à Anvers le 1 janvier 1887 et, dès le 2 février suivant, repart une troisième fois pour le Congo avec sa femme. Depuis cette époque jusqu'à 1901, il ne revient plus dans la mère patrie.

En 1888, atteint d'hématurie, Husson quitte le Congo belge et se rend à Saô-Paulo de Loanda, avec la fonction de conducteur de travaux aux études du chemin de fer de Loanda à Ambaca; en 1889, il se trouve en la même qualité aux études et construction de la ligne de Plasneia-Astorga (Espagne); en 1890, il effectue la première reconnaissance des études du chemin de fer de Beïra à Manica, où il est sur le point d'être fait prisonnier par le major anglais Johnston, en même temps que le colonel Païva de Andrade et le major Manoël Antoni, de l'armée portugaise, ainsi que l'ingénieur

(1) Husson eut à lutter contre le capitaine Williams, qui, au moment où le pilote quittait le *Brabo* devant Flessingue, avait reçu un ordre formel des armateurs de ne pas remonter à Boma, même si Husson l'exigeait, sous prétexte que la compagnie d'assurances n'avait voulu assurer le navire que jusqu'à Banana. Dès que Husson se fut assuré du concours de Stenfeld, il déclara à Williams qu'au cas où il ne voudrait pas consentir à le suivre, il userait des droits lui appartenant.

Williams, à son retour en Europe, est vivement félicité de son entreprise hardie et reçoit du Roi un chronomètre d'or.

Sic vos non vobis...

des mines d'or de Lliambi. Pour faire cette dernière étude, Husson s'est rendu de Cape Town en chemin de fer par Kimberley, vers les mines de diamants, il a traversé l'Orange et le Transvaal pour se rembarquer à Beïra.

Sa mission accomplie, il se dirige vers Lisbonne et prend part, en Espagne, aux études du chemin de fer Penarroya à Fuente del Arco.

Husson accomplit ensuite un séjour de neuf ans en Argentine et au Brésil, où il collabore à l'étude du chemin de fer de Saô-Paulo à Iguape, petit port au Sud de Santos et au doublement de la ligne de Santos à Jundiahy.

Husson est actuellement conducteur de travaux à Bruxelles.

PUBLICATION :

— *Les rivières Sette, Cama et Celina au Kouilou-Niari.* (Bulletin de la Société belge de Géographie, t. X, p. 70).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— Burdo. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. III, pp. 423 et suivantes.
— A. Lejeune. *Histoire militaire du Congo*, p. 44.

COURTOIS, ERNEST,

Pharmacien.

Part pour le Congo le 1 août 1883, et participe aux travaux de défense de Vivi. Adjoint à Léopoldville, il est nommé, en mars 1884, par Stanley, commandant du poste des Falls.

L'expédition commandée par Hanssens, quitte Léopoldville le 24 février 1884. Courtois s'embarque à bord du *Royal*, qui prend une grande avance, mais touche un rocher. Après avoir réparé l'avarie, Wester et Courtois s'efforcent de devan-

cer à nouveau la flottille. Un accident survient à la machine et on est obligé d'aborder à l'île Bamu. Le steamer est pris dans une violente tempête. Une admonestation sévère de Hanssens est réservée aux bouillants navigateurs.

Les voyageurs s'arrêtent à Msuata, où Hanssens élève un modeste monument à la mémoire d'Eugène Janssen, puis atteignent la pointe de Ganchu où ils rencontrent de Brazza.

Ils rendent ensuite visite à Liebrechts à la station de Bolobo et Courtois s'embarque cette fois sur l'*En Avant* pour soigner le mécanicien Nicholls. Le 5 avril 1884, l'expédition campe dans un îlot en face du village bateke de Mbossi, occupé par les Français. Hanssens se dirige aussitôt vers la rive opposée pour y négocier un traité avec les indigènes d'Ikoutu.

A Nyombe, le chef de l'expédition acquiert un nouveau territoire et se rend ensuite à la station d'Equateurville. De là il entreprend, avec Van Gèle, son expédition dans l'Ubangi.

A son retour à Equateurville, l'expédition poursuit sa route vers le pays Bangala, et parvient, après douze jours, chez le chef Matamwike, où un nouveau territoire est acquis pour l'établissement d'une station dont Coquilhat est nommé chef.

Courtois reste à bord de la flottille pendant que Hanssens explore la Mongala.

Le 4 juin, l'expédition arrive à Upoto où Hanssens fait l'échange du sang avec le roi Mpesa. Le 10, le capitaine fait la reconnaissance de l'Itimbiri. Courtois sent les premières atteintes de la fièvre bilieuse, néanmoins à la cérémonie de l'échange du sang avec le chef d'Itembo, il sert de parrain à Hanssens.

La maladie s'aggravant, Courtois exprime le désir d'arriver au plus tôt à l'embouchure de l'Aruwimi pour y prendre un long repos; l'expédition y aborde le 21 juin, et y est bien reçue par les Basoko, dont le territoire avait été ravagé par les Arabes.

Courtois, désigné pour la station des Falls, se rend compte de sa fin prochaine. Une hématurie se déclare pendant l'absence de Hanssens, malgré les soins assidus de Wester et d'Amelot; Courtois exprime le désir de se rendre d'urgence à l'île Ouana-Ronsari et de mourir à son poste de commandant des Falls.

Transporté dans la cabine de Hanssens à bord de l'*En Avant*, Courtois meurt dans la nuit du 25 au 26 juin 1884.

Sa dépouille mortelle est ensevelie sur la rive droite, à environ huit lieues du confluent de l'Aruwimi.

Hanssens a fait du pharmacien Courtois l'éloge suivant:

« Courtois possédait à un très haut degré les qualités requises, » pour rendre les plus éminents services à l'œuvre du Congo. » Intelligent, actif, dévoué, il était toujours prêt à payer de sa » personne, et c'est avec le plus vif empressement qu'il se mettait » à la besogne, quand il était chargé d'un travail quelconque.

» Pendant son séjour à Léopoldville, il s'était rendu utile en » assistant le docteur Van den Heuvel, dans l'accomplissement de » ses devoirs de médecin. Pendant mon voyage, je l'avais chargé » du service médical des blancs et des équipages, et il s'était acquitté » de ses fonctions avec le plus grand zèle. Il avait élaboré de » nombreux projets pour l'organisation de la station des Falls; il » rêvait d'en faire une station modèle.

» Dans ses relations avec les indigènes, il déployait un tact et » une patience réellement remarquables. Il savait s'abaisser à leur » niveau, se prêter à leurs fantaisies, amuser ces grands enfants » avec des riens et les amener insensiblement et sans qu'ils s'en » aperçussent, au but que nous avions en vue.

» Il m'a été d'un grand secours dans la conclusion des traités » avec divers chefs du Haut-Congo, et j'avais en lui un collabo- » rateur précieux. Sa nature sympathique, son caractère jovial et » enjoué, faisaient de lui le plus aimable compagnon de route; il » avait conquis d'emblée l'amitié de tous les blancs du voyage » et l'attachement de tous les hommes de couleur.

» Sa mort a été pour tous un coup terrible et longtemps encore » nous pleurerons cette nouvelle victime du dévouement. »

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— Burdo. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, p. 273 et suivantes.
— Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique*, p. 105
— *Mouvement géographique*, 1884, p. 66.

CASMAN, CAMILLE, GUILLAUME,

né à Bruxelles, le 23 novembre 1854; décédé à Equateurville, le 14 mai 1885.

Employé au chemin de fer du Grand central belge, il s'engage au service de l'œuvre du Congo et part le 1 novembre 1883, chargé d'accompagner Hanssens en mission. Il traverse la vallée du Bundi et, arrivé à Manyanga, reçoit l'ordre d'aller fonder une station à Mukumbi, sur le Niadi.

Entreprend une expédition vers le Haut-Niadi. Se rend à Léopoldville et est investi aussitôt d'une mission vers l'Equateur. Casman est nommé commandant de la station d'Equateurville, pour y remplacer Van Gèle. Il part le 12 novembre 1884, avec le *Royal*, l'*A. I. A.* et l'*En Avant*, accompagné de Liebrechts et Van den Plas, et passe à Kinshassa, Msuata, Kwamouth et Bolobo. Casman continue sa route vers Irebu (Lukolela), achète des pirogues à Mbounga, où il rencontre les Français Dolisie et Michaud, fait escale à Ngombe, Butume, Busimbi, — où le mécanicien anglais Bennie se suicide dans un accès de fièvre, — et arrive enfin à Equateurville, où il remplace Van Gèle, investi du commandement de la section d'amont. Van Gèle lègue à Casman son titre de *moucounzou* du district baroumbe.

Casman étudie les mœurs des nègres baroumbe et batouki.

C'est à Equateurville que la fièvre le saisit et que, malgré

les soins les plus empressés du docteur Patterson, de la mission baptiste établie dans le voisinage de la station, il succombe après quelques jours de souffrance.

PUBLICATIONS :

Extraits de ses lettres, Burdo. *Les Belges en Afrique centrale.*
— *Journal d'un voyage entre Léopoldville et l'Equateur.* (Mouvement géographique, 1885, p. 38).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— Burdo. *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. II, p. 391.
— Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique*, p. 103.
— *Mouvement géographique*, 1885, p. 68.

CRANSHOFF, HUBERT, JEAN,

né à Ostende, le 23 novembre 1854.

Secrétaire du vice-consulat de France à Ostende.

Part pour le Congo le 1 novembre 1883, comme agent-comptable. Remplit ces fonctions à la station de Vivi et rentre en Europe, le 12 février 1886.

Il retourne au Congo le 6 avril 1887, comme agent d'administration. Séjourne à Matadi, et rentre en Belgique le 28 septembre 1889.

A la date du 25 mars 1890, il part une troisième fois pour l'Afrique, comme commissaire de district de deuxième classe à Matadi, mais rentre le 18 novembre de la même année.

Enfin, il fait un quatrième séjour au Congo, comme agent principal de la Société belge du Haut-Congo dans la région des cataractes.

Cranshoff revient en Europe au mois d'août 1896.

Décoré de l'Etoile de service.

JADIN, AUGUSTE,

né le 28 novembre 1861.

Comptable à l'*Union du Crédit*.

Part pour le Congo, le 1 novembre 1883, comme agent.

Est nommé adjoint à Massabe (latitude 4° 55', longitude 12°), sur la côte, à l'embouchure du Tchiloango.

Commande, en 1884, la station de Nkoula.

Rentre en Europe le 18 mars 1885.

NAETS, LOUIS, JOSEPH,

né à Bruxelles, le 16 février 1844.

Maréchal des logis au 4e régiment d'artillerie.

Part pour le Congo le 1 décembre 1883, comme agent.

Est nommé adjoint à Vivi, puis chef de la station d'Ikougulou (latitude 5° 42', longitude 13° 55') en face de Nokki, et séjourne enfin à Matadi.

Rentre en Europe le 9 janvier 1887.

Décoré de l'Etoile de service.

DELCOMMUNE, Camille.

Cliché de l'ouvrage de Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique.*

DELCOMMUNE, CAMILLE,

né à Rethel, de parents belges, le 30 juin 1859; décédé à Kinshassa, le 26 décembre 1892.

Son premier départ pour l'Afrique a lieu le 6 décembre 1883.

Engagé au service de la maison Béraud et Cie, il est successivement adjoint à la factorerie de Kinsembo et gérant de la factorerie de Boma.

Chargé, en décembre 1885, de fonder sur la rive française du Haut-Congo, un certain nombre d'établissements commerciaux, il porte ses efforts sur Brazzaville, qui devient bientôt un important centre d'activité.

Au mois de septembre 1886, il entreprend en canot et avec quinze hommes d'équipage seulement, un voyage de deux mois dans l'Ubangi.

Revenu dans le Bas-Congo, il transporte en moins de cinq mois depuis Matadi jusqu'au Stanley-Pool le steamer *Alima*, qui plus tard fut cédé par la maison Daumas aux autorités françaises de Brazzaville. A bord de ce bateau, il remonte successivement le Congo, l'Alima jusqu'à Diele, la Sanga et une partie de l'Ubangi.

Il est le premier Européen qui achète de l'ivoire dans le Haut-Congo.

Au commencement de septembre 1888, il procède au transport dans la région d'un second steamer, *La France*, et reprend ensuite ses voyages dans le Haut-Congo, où il fonde un grand nombre de factoreries nouvelles.

Après un séjour en Afrique de six ans, il se dispose à rentrer en Europe, lorsqu'il est rejoint à Kinshassa par son frère, Alexandre Delcommune, qui vient d'effectuer pour compte de la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie, la reconnaissance commerciale du Haut-Congo et de ses affluents. Les deux frères rentrent en Belgique en 1889.

Le 1 mars 1890, Camille Delcommune entre au service de la Société belge du Haut-Congo, en qualité de directeur-adjoint et occupe ces fonctions pendant trois ans.

En 1890, il exécute un voyage aux Falls dans des conditions de rapidité qui méritent d'être mentionnées. Il quitte Kinshassa le 4 août, à bord du steamer *Roi des Belges*, remorquant deux allèges et deux canots d'indigènes. Le 1 septembre, il arrive aux Falls, soit vingt-huit jours après son départ du Pool.

Le 17 août 1891, ayant remonté l'Ubangi à bord du steamer *Auguste Beernaert*, il franchit le premier, après les agents de l'Etat, les rapides de Zongo.

En 1892, Delcommune est nommé directeur de la Société du Haut-Congo, en remplacement du major Parminter.

Frappé d'insolation à l'enterrement d'Ernest Beckers, où il se découvre pour prononcer quelques paroles de regret, Camille Delcommune meurt d'hématurie, le 26 décembre 1892, à Kinshassa.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— *Mouvement géographique*, 1893, p. 13.
— *Congo illustré*, 1893, p. 33.
— Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique*, p. 740.

VYNCKE, AMEET.

Missionnaire des Pères Blancs d'Afrique.

Se rend au Congo, par la côte orientale.

La notice paraîtra au chapitre « *Missionnaires* ».

WEBER, ARTHUR, JULES, CÉSAR,

né à Ostende, le 25 août 1853.

Ancien adjudant au 3e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 20 février 1884, au service de l'A. I.

Séjourne dans le Kouilou Niadi, successivement à Baudouinville comme chef de poste, et à Grantville comme second.

Est nommé chef de la station de Mayumba le 1 août 1884 et remplit ensuite, à partir du 28 juin 1885, les fonctions de magasinier aux magasins d'approvisionnements de Vivi. Chef intérimaire du sanatorium de Boma, il est nommé le 20 novembre 1885, second de la station de Boma-Rive. Successivement il assume à Boma les fonctions de chef de bureau des postes et d'officier de l'Etat civil. Dans le courant de l'année 1886, il est nommé greffier-adjoint du Tribunal d'appel, puis receveur des Droits de sortie à Boma le 4 juin.

Il contribue à organiser, avec De Keyser et Massart, le service postal.

Rentre en Europe le 27 janvier 1887.

Weber est actuellement chef de division au département des finances à Bruxelles.

Décoré de l'Etoile de service, chevalier de l'Ordre royal du Lion, de la Légion d'honneur, de la Couronne d'Italie, officier de l'Etoile noire (Bénin) et de l'Ordre du Lion et Soleil de Perse.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE :

— Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique*, p. 655.

MANDUAU, ÉDOUARD,

né à Bruxelles, le 18 décembre 1855.

Lieutenant de la marine marchande.

Part pour le Congo, le 1 avril 1884, comme adjoint à l'expédition du Haut-Congo.

Il est choisi par Hanssens comme fondateur et commandant de la station de Kallima-Point, puis de celle de Kimpoko.

Il est chargé d'une mission d'exploration de la Djué, rivière Gordon-Bennett, et a d'excellents rapports avec les agents de la mission française établie sur la rive droite.

Séjourne à Léopoldville, où il s'occupe de la réparation des steamers de la flottille du Haut-Congo.

Rentre en Europe le 18 mai 1885.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE :

— Burdo. *Les Belges dans l'Afrique centrale,* t. III, pp. 377 et suivantes.

VAN DEN PLAS, CAMILLE, THÉODORE, JOSEPH,

S'embarque pour le Congo, le 17 avril 1884.

(La notice et le portrait figurent à la page 472).

DELATTE, ÉDOUARD,

décédé à Lukolela, le 25 juillet 1886.

Elève de l'Ecole de navigation d'Ostende.

Part pour le Congo en avril 1884, attaché au service des baleinières de Manyanga.

Commande le steamer *A. I. A.*

Explore la Bounga avec Westmarck.

Se trouvant le 25 juillet 1886, à bord de son steamer à l'ancre dans le Congo en face de Lukolela et à côté du *Ballay*, vapeur français, Delatte disparait mystérieusement. On suppose que le malheureux est tombé dans le fleuve par accident et a été entrainé par le courant.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE :

— *Mouvement géographique*, 1886, p. 30.

STELEMAN, GEORGES, HUBERT, FRANÇOIS, MARIE,

né à Alost, le 30 juillet 1861.

Employé de commerce.

Part, le 6 mai 1884, pour le Congo avec le Dr Nilis, comme agent d'administration.

Adjoint à Issanghila, puis à Vivi et Léopoldville.

Rentre en Europe le 10 mai 1887.

Retourne au Congo, le 15 octobre 1887. Séjourne à Léopoldville comme agent commercial et se dispose, en novembre 1888, à accompagner Van de Velde aux Falls, mais son état de santé le retient à Léopoldville; il est nommé ensuite commandant par intérim du district de Banana et plus tard commissaire de ce district.

Il prend ensuite la direction de l'hôtel et des magasins de la Compagnie des Magasins Généraux à Boma et rentre, le 6 décembre 1889, en Europe.

NILIS, JEAN, HENRI, GUILLAUME, VICTOR,
né à Brilon (Westphalie), d'un père belge, le 4 octobre 1849; décédé à Anvers, le 16 février 1903.

Médecin de l'armée belge, depuis le 28 novembre 1877, à l'hôpital de Bruges. Attaché aux troupes chargées de la construction des casernes d'Etterbeek.

S'embarque, en 1877, comme chef du service sanitaire, à bord du trois-mâts *Mathilde*, garde-côte du gouvernement belge. Est attaché au service des hôpitaux militaires de Bruxelles, Louvain, Bruges, puis au 6e régiment de ligne, caserné à Anvers, comme médecin de bataillon de deuxième classe.

Nilis part le 6 mai 1884 pour le Congo, et arrive le 27 juin à Banana. Séjourne à Vivi jusqu'au 11 juillet, et est chargé du service sanitaire à Léopoldville, où il est atteint d'une grave fièvre bilieuse.

Il se joint à l'expédition Valcke, chargée d'effectuer le transport du *Stanley*.

Rentre en Europe le 18 mars 1885 et meurt le 16 février 1903.

Il était médecin de bataillon de première classe pensionné.

PUBLICATION:

— Renseignements climatologiques sur la région entre Vivi et Léopoldville, publiés dans l'ouvrage de Burdo: *Les Belges dans l'Afrique centrale.*

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE:

— Burdo. *Les Belges dans l'Afrique centrale.*

STÉVART, LÉON,

né à Somzée, le 19 mai 1846; décédé à Boma, le 6 décembre 1884.

Employé de commerce.

Part pour le Congo le 1 juin 1884, comme agent.

Arrivé en pleine saison sèche, il ressent à Vivi les premières atteintes de la fièvre bilieuse. Gagne Léopoldville, où il remplit les fonctions de directeur intérimaire des cultures.

Son état de santé l'empêche de se rendre aux Falls.

La maladie s'aggravant, Stévart retourne à Boma, où il arrive exténué, après vingt jours de marche et de navigation.

Malgré les soins du docteur Allart et de son adjoint Emile Van den Heuvel, Stévart succombe à Boma.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE :

— Burdo. *Les Belges dans l'Afrique centrale.*

ZBOIŃSKI, CLAUDE, HYACINTHE, THÉOPHILE, né à Liége, le 18 janvier 1839; décédé à Bruxelles, le 15 août 1901.

Ingénieur de l'Université de Liége, il entre dans le corps de l'artillerie, lors de la formation du 7e régiment de cette arme, en 1868.

Zboiński occupe successivement les fonctions et remplit les missions suivantes: ingénieur chef de section aux chemins de fer de Bruxelles-Lille-Calais et Hesbaye-Condroz; sous-directeur des charbonnages du Paradis d'Avroy et Boverie, à Liége; directeur des travaux du Bas-Escaut; professeur de mathématiques rationnelles et d'astronomie mathématique à l'Ecole militaire de Constantinople; chargé du raccordement de la carte géologique du bassin houiller d'Heraclée (Asie-Mineure) et de l'Attique (Grèce).

Capitaine commandant au 3e régiment d'artillerie et ingénieur honoraire des mines, Zboiński s'engage au service de l'Association Internationale du Congo, en juillet 1884, et part pour l'Afrique, le 6 août, de Liverpool, avec le lieutenant G. Le Marinel et le Dr naturaliste Stroebelt.

Il est attaché à la brigade topographique chargée de l'étude du chemin de fer du Bas-Congo. Il s'occupe du transport du *Stanley* et reçoit l'ordre de construire une route entre Vivi et Issanghila. Il se rend ensuite à Léopoldville et explore toute la région entre Banana et le Stanley-Pool.

Zboiński découvre des pierres taillées sur la rive gauche du fleuve, dans le Manyanga-Sud et dans la région voisine de Mossamedes.

Il consacre avant tout son activité à l'étude de la possibilité des voies ferrées au Congo. On sait que la première pensée de la construction d'une ligne aboutissant au Pool est due à Stanley, qui préconisait comme point initial Vivi, poste de sa création. La ligne devait partir de là vers les plateaux du Nord; cette première section aboutirait en amont

ZBOIŃSKI, Claude.

des premiers rapides. De là, un service de steamers conduirait les passagers et les marchandises jusqu'aux deuxièmes cataractes, d'où prendrait naissance une nouvelle ligne vers le Pool.

Zboiński présente un mémoire avec devis estimatif, intensité du trafic, etc., sur ce sujet spécial et établit que, comme construction, le projet de Stanley était trop cher, à cause de la configuration des territoires parcourus et du nombre des travaux d'art, et qu'au point de vue de l'exploitation il serait plus onéreux encore.

Les communications que Zboiński a faites à l'Académie des sciences, sont extrêmement intéressantes et les objets qu'il a expédiés d'Afrique occupent une place honorable dans notre collection préhistorique, si appréciée dans le monde savant.

Zboiński rentre en Europe, le 18 mars 1885, pour motif de santé.

Le 10 juin 1887, il retourne au Congo à bord de *la Lys* et arrive à Boma le 21 juillet. Il accompagne le second groupe d'ingénieurs envoyés au Congo par la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie, en vue de la construction du chemin de fer de la région des cataractes.

Comme chef de brigade, il suit Cambier dans son exploration technique de la rive Sud du Congo de Matadi à Léopoldville.

Zboiński rentre en Belgique au commencement de 1888.

Il était à son décès, survenu le 19 août 1901, major honoraire d'artillerie en retraite; chevalier de l'Ordre de Léopold, officier de l'Ordre de l'Osmanié, commandeur du Medjidié et officier de la Couronne de Chêne du Luxembourg.

PUBLICATIONS :

— *Un âge de la pierre au Congo.* (Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles, t. VI, 1887-1888, p. 56).

— *Le chemin de fer de l'Etat indépendant du Congo.* (Bulletin de la Société royale de Géographie d'Anvers, 1890, pp. 123-142. Revue universelle des Mines, 1890, et 1 brochure in-8° avec 1 carte).
— *Esquisse géologique du Bas-Congo, de l'embouchure à Manuyanga.* (Bulletin de la Société belge de Géologie) 1887, n° 1.
— *Esquisse d'une carte géographique et géologique du Bas-Congo au 2.000.000e.* (Bulletin de la Société belge de Géologie, 1887, n° 1).
— *Les armées ottomanes.*

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— *Mouvement géographique*, 1887, p. 35.
— Burdo. *Les Belges dans l'Afrique centrale.*
— Ed. Dupont. *Découverte faite par le capitaine Zboinski d'instruments de l'âge de la pierre dans l'Etat du Congo.* (Bulletin de l'Académie royale de Belgique, 1887, XIII, p. 407 et Mouvement Géographique, 1887, p. 35).
— *Le Congo au point de vue économique*, par A. F. Wauters, 1885, pp 209 et 210.
— *Le Globe illustré* du 24 juillet 1887.

LE MARINEL, GEORGES, ÉDOUARD,

Sous-lieutenant du génie.
Part pour le Congo le 6 août 1884.
Attaché au transport du *Stanley*.
(La notice et le portrait figurent à la page 289).

HINCK, EDMOND.

Adjudant de batterie.
Part pour le Congo, le 2 février 1885.
La notice paraîtra au chapitre *Expéditions antiesclavagistes.*

EYCKEN, CHARLES,

né à Anvers, le 17 mai 1859; décédé à Léopoldville, le 10 juillet 1886.

Premier sergent au régiment du génie.

Part pour le Congo, le 15 mai 1885.

Nommé adjoint de Deane, commandant de la station des Stanley-Falls, il quitte Léopoldville avec son chef, le 10 décembre 1885, à bord du *Stanley*. Le Dr Lenz, Bohndorf, — Russe qui fut jadis au service de Gordon pacha et du Dr Junker —, et un jeune Autrichien, Baumann, en destination de Nyangwe, se trouvent également à bord comme passagers.

Le *Stanley* séjourne du 20 au 23 janvier 1886 à la station de Bangala, pour l'enrôlement de quarante Bangala, ce qui porte la force de Deane à quatre-vingts soldats. Deane châtie en route les indigènes de Monongeri.

Deane et Eycken arrivent aux Stanley-Falls, le 14 février 1886 et Deane y reçoit le commandement des mains du lieutenant Wester (1).

Le 26 juin 1886, Eycken, atteint de dysenterie et mourant, est ramené à Léopoldville, à bord du *Peace*, steamer de la Baptist-mission, dirigée par le Révérend Grenfell. Baumann convalescent l'accompagne.

Eycken succombe le 10 juillet 1886

---

(1) Deane, ancien officier de l'armée des Indes, échappa, par miracle, à la mort lors de la révolte et de la prise de la station des Falls par les Arabes, sous le commandement de Rachid, en août 1886. Il vit mourir dramatiquement à ses côtés, son malheureux adjoint le sous-lieutenant Dubois, mais eut la chance d'être délivré par Coquilhat. (Voir notice Dubois, T. XXXI, p. 537). Deane eut également une fin tragique: le 15 mai 1888, au service de la Sanford exploring expedition, il fut tué à Lukolela, à la chasse aux éléphants, d'un coup de défense d'un de ces pachydermes, qui l'atteignit à la nuque.

PETIT BOIS, GUSTAVE, ADOLPHE, ÉDOUARD,

Né à Namur, le 1 avril 1838.

Il sort de l'école des mines de Liége en 1863, avec les diplômes d'ingénieur civil des mines et d'ingénieur des arts et manufactures.

1863-1864. Est surveillant des travaux, chargé de lever les plans au charbonnage du Paradis-d'Avroy (Liége).

1864-1865. Exploite le minerai de zinc (calamine) à Motril et Almeria (Andalousie) des concessions appartenant à J. de Burgos.

1865-1866. Dirige les recherches de pyrite, de la minière de Landenne-sur-Meuse près de Sclaigneaux.

1867-1872. Dirige, à Liége, un atelier pour la construction d'instruments de précision et de machines à coudre.

1872-1875. Est employé aux études de la ligne de chemin de fer Iamboli-Yeni Sagra-Ternova (Turquie d'Europe), à la construction de la ligne Constantinople-Andrinople (section de Tchorlou) et aux études de la ligne Ismid-Angora (section de Lefkeh) en Asie-Mineure.

1875-1876. Dirige des recherches de minerais de soufre à Calamaki (Isthme de Corinthe).

A partir de cette époque, il est chargé d'un grand nombre de missions industrielles, énoncées ci-après, consistant, en général, à faire rapport sur une mine en exploitation ou sur un gîsement minier. Petit Bois occupe le temps qui lui reste disponible entre ces diverses expéditions par des recherches et travaux (notamment mathématiques et topographiques) et leur publication.

Espagne et Portugal. (Avec Al. Habets, professeur du cours d'exploitation des mines à l'école des mines de Liége). Mines de fer de Bilbao, mines de fer et de charbon au Nord de Luso (Portugal). Visite à la mine de mercure d'Almaden.

Colombie. Rapport sur la mine d'or située à Orna (entre

Remolino et Medellin) et sur le projet de dérivation de la rivière le Nus.

Asturies. Mines de zinc d'Arce près de Santander; mines de zinc des Picos de Europa; mines de houille de Mieres (au Sud d'Oviedo).

Carthagène. Mines de manganèse d'Escombrera, près de Carthagène.

Cordoue. Gîsement de minerai de fer à 30 km. de Cordoue.

Ligurie. Gîsement de lignite de Roccaforte près de Sierravalle.

Portugal. (Avec Al. Briart, directeur des travaux des charbonnages de Mariemont et Bascoup). Recherches de phosphates à Castel de Vide.

Russie. Mine de lignite de Pabédinka à deux cents km. environ au Sud de Moscou.

Sardaigne. Dépôt de guano au N.-E. de Cagliari.

Ardennes. Ancienne mine de plomb de Lignières (commune de Roy).

Petit Bois part pour le Congo le 30 mai 1885.

Il s'y livre à l'étude du terrain sur la rive droite du fleuve entre Vivi et Issanghila pour l'établissement de la ligne de chemin de fer. Liévin Van de Velde et Hakansson l'assistent pendant ces travaux.

Dans cette reconnaissance, ils ne s'écartent guère du chemin des caravanes et suivent l'itinéraire Vivi, Benzani-Congo, Sala-Kidongo, Ganguila, Sala-Kibanzi, confluent de la Bundi et du Congo, Pama N'Goulo, N'Sanda, Issanghila.

Petit Bois se proposait de refaire cet itinéraire en sens inverse, mais en s'écartant beaucoup du fleuve, et il avait déjà fait, avec Hakansson, deux reconnaissances vers les hauteurs jusqu'au-delà du village de Galamonpouya, lorsqu'il tomba brusquement malade. Une équipe de nègres le rapporte en hamac à Vivi où il reste trois jours dans le délire et est soigné par le Dr Mense qui ordonne son retour en Belgique. Peu de jours avant son départ Baert

et Liénart étaient arrivés pour assister Petit Bois dans ses travaux. Ce dernier rentre en Europe, le 25 septembre 1885.

A son retour en Belgique, Petit Bois devient membre du conseil communal de Liége et est chargé des missions industrielles suivantes:

Département du Var. Mine de zinc (blende) de Vaucron.

Algérie. Mine de zinc (blende) de Guerrouma.

Toscane. Mine de mercure de Monte-Bono à peu de distance de la ville de Pitigliano.

Slavonie. Mine de lignite de Pozega.

Chili. (Avec Al. Briart, directeur des travaux des charbonnages de Mariemont et Bascoup). Mine de lignite à Coronel.

Croatie. Mine de mercure à Terstjé.

Bohème. Mine de plomb et zinc de Czarlovites, près de Stankau.

Chine. Pourparlers à Shanghaï avec le mandarin Sheng pour obtenir l'autorisation de faire des recherches minières (puis, éventuellement, l'obtention de concessions) dans les provinces de Honan et de Hupeh.

Ce dernier voyage a lieu en 1899. A partir de cette époque, Petit Bois prend sa retraite et se consacre à divers travaux de cabinet, notamment à des recherches mathématiques.

Petit Bois est actuellement ingénieur à José par Herve.

PUBLICATIONS:

Mathématiques.

— 1882. Une formule de cubature nouvelle, publiée sous le titre: *Un problème de calcul intégral*, dans la publication périodique *Mathesis*.

— 1885. *Sur l'évaluation approchée des aires planes.* Même publication.

— 1893. *Les courbes simpsoniennes.* Dans les *Mémoires de la Société royale des sciences* de Liége.

— 1898, 1899. *La transformation pseudo-acatonienne.* Dans *Mathesis*.
Un problème de maximum. Dans *l'Intermédiaire des mathématiciens*, 1897, p. 99, et 1898, p. 274.

— 1906. *Tables d'intégrales indéfinies.* Gauthier-Villars, Paris et Teubner Leipzig.

Géologie.

— *Aperçu géologique de la vallée du Kara-Sou (Asie Mineure).*
— *Note sur la formation du soufre à Calamaki (isthme de Corinthe).*
— *Quelques mots sur la géologie de l'état d'Antioquia (Colombie).*
Ces trois articles ont paru dans les *Bulletin de la Société géologique de Belgique.*

Sciences appliquées.

— 1876. *Note sur les études de lignes de chemin de fer au Tachéomètre.* Dans la *Revue universelle des mines.*
— 1883. *Note sur l'emploi de la règle logarithmique dans les études de tracés de chemin de fer au tachéomètre* (même publication.)
— 1886. *Les tables tachéométriques de Cuartero.* (Article bibliographique, même publication).
— 1890. *Calcul des coordonnées géographiques du Pérou.* (Idem., idem).
— 1892. *Tables graphiques de Codorniu.* (Idem , idem).
— 1878. L'article *Les instruments de précision*, dans l'ouvrage *La Belgique à l'Exposition de Paris.*

Divers.

— 1885. *Quelques semaines au Congo.* Articles parus dans le supplément du samedi du *Journal de Liége.* (15 novembre 1885 à 15 mars 1886).
Dans le même journal, un article sur le livre publié par Jérôme Becker sur l'Afrique; un autre sur le livre publié par le P. Merlon; un autre sur le meeting antiesclavagiste qui eut lieu à Liége.

BAERT, ERNEST.

Sous-lieutenant d'artillerie.
Part pour le Congo, le 26 juin 1885.
(La notice et le portrait figurent à la page 188).

LIÉNART, CHARLES, VICTOR,
né à Anvers, le 5 septembre 1861.

Sous-lieutenant au 3e régiment d'artillerie.

S'engage au service de l'Etat, le 15 juin 1885, et fait d'abord partie de la brigade topographique chargée de l'étude du chemin de fer du Bas-Congo.

Prend part, en 1886, à l'expédition de l'Ubangi, commandée par le capitaine Van Gele.

Les explorateurs quittent Matadi, le 11 août 1886, et se rendent à Léopoldville et de là à Bangala, où ils arrivent le 3 octobre.

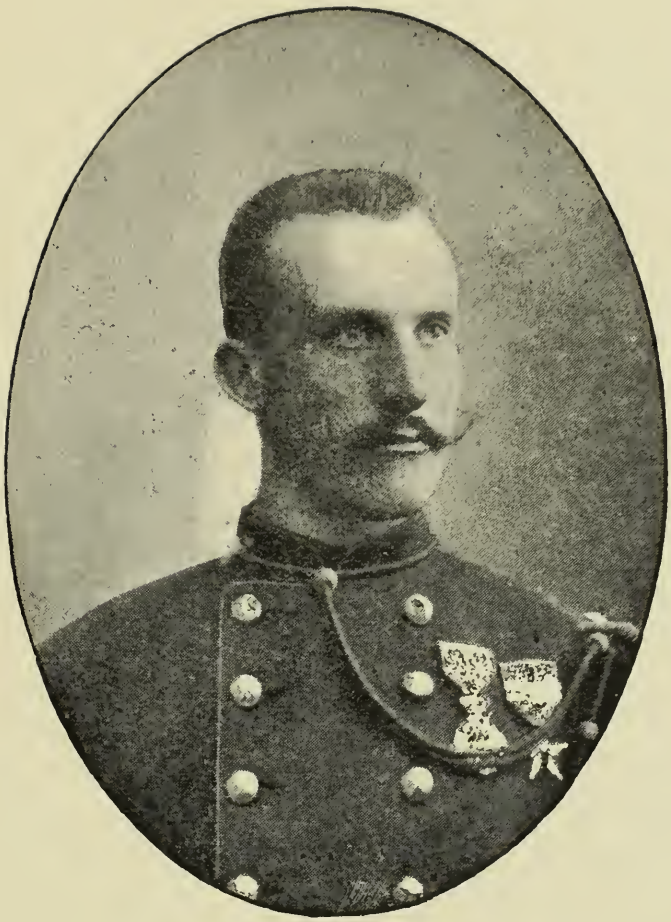
L'expédition est organisée définitivement à la station de l'Equateur: outre quatre blancs, elle comprend soixante Zanzibarites et Haoussa.

Par le delta de l'embouchure, l'expédition arrive le 12 octobre au poste de N'Kundja, occupé depuis quelques mois par les Français, quoique le capitaine Hanssens y eût passé, en 1884, un traité avec le chef N'Koko du village d'Ibouzi.

La rivière est très peuplée jusqu'au delà de l'embouchure du Nghiri.

L'expédition s'arrête successivement aux villages de Mondongo, N'Goboy et atteint les rapides de Zongo que le steamer essaie vainement de franchir. Le fleuve s'y resserre à huit cents mètres.

Au retour, les hardis voyageurs explorent d'abord le Lobay, affluent de la rive droite, qu'ils remontent jusqu'à quarante milles, à un point où la navigation est interrompue par une chute; puis, l'Ibenga, où l'on éprouve de grandes difficultés; à soixante milles en amont de l'embouchure, le steamer y est totalement arrêté par un barrage d'arbres et la rivière se divise en petits canaux. Les explorateurs pénètrent aussi dans la Nghiri, qui coule dans une vallée herbue, inondée à la crue des eaux. De nombreux villages



LIÉNART, Charles.

Cliché de l'ouvrage de Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique.*

sont établis sur des îlots. En cinquante heures l'expédition ne parcourt que soixante-dix milles, à cause des sinuosités de la rivière qui, au point extrême se divise en une foule de petits canaux, prenant leur source dans une forêt marécageuse.

Les explorateurs rentrent à l'Equateur le 4 décembre 1886. En février 1887, Liénart accompagne Van Gèle dans la reconnaissance de la Lulungou et du Lopori.

Le 2 juillet 1887, Van Gèle et Liénart commencent l'expédition de l'Uele et se proposent d'aller par voie de terre de Loubi, situé aux chutes de l'Itimbiri (2° 55' de latitude Nord), à la zeriba d'Alikobo, découverte par le Dr Junker; mais par suite de la disette, ils ne peuvent arriver que jusqu'à Loubi et retournent à l'Equateur.

Le 26 octobre 1887, les courageux voyageurs reprennent la voie de l'Ubangi et parviennent à franchir avec l'*En Avant* les premiers rapides de Zongo.

Après avoir dépassé les villages de N'Banghi, Bukossu et Kembe (où Liénart fait l'échange du sang avec le chef), le steamer se trouve arrêté devant de nouveaux rapides.

Aux fins de surmonter l'obstacle, les roues du vapeur doivent être enlevées.

A partir du village de Mouniele, la navigation continue sans encombre jusqu'au rapide de Bouzy. L'accueil est excellent dans tous les villages. A l'aide de la population, le steamer peut être amené au delà des rapides.

En deux jours l'expédition parcourt vingt-cinq milles, puis se trouve de nouveau arrêtée par un rapide : celui de Cetema.

Malgré un accident survenu au bâtiment, le steamer parvient pourtant à franchir de l'obstacle et l'exploration continue jusqu'à l'embouchure du Bongossou et jusqu'au pays des Yakoma.

Ici, la population devient nettement hostile. Par surcroît de maux, l'*En Avant* s'échoue sur un roc et une large

voie d'eau se déclare à l'avant; il importe de décharger le steamer (1 janvier 1888).

Liénart aborde dans un village ennemi, fait l'échange du sang avec le chef et dépose la cargaison; mais au moment de la rembarquer, une attaque des indigènes se produit. Liénart est obligé d'agir avec énergie. Les sauvages sont promptement dispersés et le village devient la proie des flammes.

On entreprend alors la réparation de l'*En Avant* dans une île déserte, au milieu des agressions des populations riveraines.

Au moment où le travail est à peu près terminé, une soixantaine de pirogues entourent l'île et une troupe armée y accoste menaçante; à peine cette attaque est-elle repoussée qu'une autre se produit.

Liénart est chargé de la défense du steamer qu'on est parvenu à mettre à flot. Les indigènes se laissent fusiller à bout portant.

Toutes les pirogues se groupent prêtes à fondre sur les Européens et leur troupe, quand le steamer étant heureusement sous pression peut enfin se retirer vers l'aval; pendant le combat qui dura trois heures, les Yakoma ne poussèrent aucun cri et leur froide résolution avait quelque chose de terrifiant; trente des leurs devaient cependant avoir été tués.

L'expédition avait atteint le 4° 25' de latitude Nord et 22° de longitude Est de Greenwich. Il ne restait plus qu'un degré à parcourir pour atteindre la zeriba d'Alikobo. Il était donc certain que l'Ubangi était bien le même cours d'eau que l'Uele de Schweinfurth.

Après cette brillante exploration, Liénart rentre dans sa patrie le 17 avril 1888, pour y jouir d'un repos bien gagné.

Il retourne en Afrique le 15 mai 1889 et en juillet de la même année, accompagne le capitaine commandant d'artil-

lerie Fritz Van de Velde et Lehrman, dans d'importantes explorations dans le bassin du Kwango.

L'expédition longe la frontière méridionale de l'Etat, par la vallée de la Lukungu jusqu'à Kimpese, puis vers l'Est par Kinsuka et Tungua. Les voyageurs passent ensuite par les sources du Kwilu, franchissent l'Inkisi et arrivent à Popocabaca. Ils traversent le Kwango pour aboutir chez le chef Muene Putu Kasongo, à sa résidence de Kasongo Lunda.

De là, l'expédition gagne Luebo, où elle arrive en janvier 1890, tout en concluant de nombreux traités avec les chefs indigènes.

Ce voyage a pour résultat de faire reconnaître la suprématie de l'Etat dans ces régions presque inexplorées. Van de Velde recueille, dans ses voyages des renseignements importants.

Le lieutenant Liénart, après cette exploration, est désigné pour prendre le commandement du district de Luluabourg qu'il conserve du 15 juin 1890 au 30 octobre 1891; c'est au cours de son commandement qu'il explore tout le pays situé au Sud-Est de Luluabourg jusqu'à Mazembe.

Liénart reprend le chemin d'Europe, le 16 février 1892, mais le 6 janvier 1893, il se dirige une troisième fois vers le continent africain comme commissaire de district de première classe, chef de la zone Rubi-Uele, dont il ne garde le commandement que pendant quelques mois, vaincu par une cruelle maladie, il rentre en Belgique, le 11 janvier 1894.

Liénart est actuellement capitaine commandant au 3e d'artillerie, chevalier de l'Ordre de Léopold et de l'Ordre royal du Lion, décoré de l'Etoile de service et de la Croix militaire de première classe.

PUBLICATION :

— *Exploration de l'Ubangi.* (Bulletin de la Société royale belge de Géographie, 1888, XII, pp. 374-398).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— A. Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique,* pp. 152, 189, 405, 452.
— *Mouvement géographique,* 1889, p. 76.

de MACAR, Adolphe.

Cliché de l'ouvrage de Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique.*

II. — L'ORGANISATION ADMINISTRATIVE ET L'OCCUPATION TERRITORIALE

(15 juillet 1885 à fin 1890) (1)

FRANCQUI, LUCIEN, JOSEPH, ÉMILE,

Sous-lieutenant au 2e régiment de ligne. Part pour le Congo, le 24 juillet 1885, chargé d'organiser les levés cadastraux.

(La notice paraîtra au chapitre *Occupation du Katanga).*

DE MACAR, ADOLPHE, HENRI, ALBERT,

né à Liége, le 3 décembre 1847.

Lieutenant au régiment des carabiniers, s'engage au service de l'Etat le 15 août 1885, et part pour le Congo avec Paul Le Marinel, comme commissaire de district de première classe.

(1) Les notices sont classées par ordre chronologique des départs.

Les noms géographiques sont renseignés suivant l'orthographe de la nouvelle carte au $\frac{1}{1.000.000}$ publiée par l'Etat Indépendant du Congo.

Attaché à la brigade topographique du capitaine Jungers, de Macar fait le levé de la région de Boma.

En avril 1886, le capitaine de Macar et le lieutenant Le Marinel sont désignés pour continuer l'œuvre de Wissmann et achever à Lubuku, dans le pays des Baluba, sur la rive gauche de la Lulua, affluent du Kasaï, à une altitude de cinq cent cinquante trois mètres, l'établissement de la station dont Wissmann a jeté les fondements, quelques années auparavant, sous le nom de Luluabourg. Cette station, admirablement située pour permettre de rayonner vers les frontières Est et Sud, constitue une base de ravitaillement pour les caravanes et le centre le plus important du commerce du caoutchouc et de l'ivoire provenant des rives du Sankuru et du Kasaï.

Entre le mont Pogge et le confluent du Loanje, de Macar découvre l'embouchure de cinq petites rivières. En aval du même mont, il reconnaît un nouvel affluent, à mi-distance entre les embouchures du Sankuru et du Fini-Lukenie. De Luebo, où est établi Legat, pour compte de la *Sanford Exploring Expedition*, de Macar, accompagné de Le Marinel, gagne à pied la station de Luluabourg dont il prend le commandement (juin 1886).

Wissmann et de Macar se décident alors à pousser une pointe vers l'Est, à l'effet de reconnaître le pays des Baluba et le bassin du Lubilash (Sankuru supérieur).

Les explorateurs quittent la station au commencement du mois de juillet et arrivent le 10 à la résidence du chef Mona Tenda, près de la rivière Lukula, affluent de gauche du Lubi. Les hommes de la caravane veulent déserter à cause de l'épidémie de lèpre et de petite vérole, transmise par le chanvre, qui y sévit.

Wissmann et de Macar parcourent le pays des Bashilenge et des Baluba.

A trois jours au delà de la Lukula, qui sert de frontière, l'expédition rend visite à un chef de magnifique stature,

drapé dans des étoffes indigènes et coiffé d'une haute parure de plumes. Le potentat offre de guider lui-même les voyageurs vers l'Est et, le lendemain, ceux-ci quittent sa résidence, se dirigeant vers le Bushimanie, affluent de gauche du Lubilash et coulant à peu près parallèlement à celui-ci.

Malheureusement, l'hostilité des indigènes ne tarde pas à se manifester avec violence et, sur les bords de la rivière, l'expédition se voit tout à coup entourée de milliers de natifs, armés de lances et de sagaies et poussant le cri de guerre.

Il faut se défendre et finalement battre en retraite et regagner Luluabourg sans avoir atteint le Lubilash.

Voici comment de Macar relate ces événements:

« Notre arrivée chez les *Bakakalosch* est mal vue; les » hommes se montrent arrogants; à onze heures nous » jugeons prudent d'attendre avant d'avancer; l'après-midi » ne se passe pas d'une façon rassurante; la soirée venue » le chef et ses gens ivres manifestent la résolution de » nous attaquer.

» On charge les fusils dans nos tentes.

» Vers onze heures du soir, quinze cents hommes nous » entourent; nous parlementons, nous faisons des présents; » l'ivresse et l'agitation diminuent un peu.

» Mais quelle nuit pour nous, forcés d'être partout, de » veiller à tout!...

» A six heures du matin nous partons, le doigt sur la » détente de nos fusils, prêts à répondre aux flèches et aux » sagaies.

» Après l'ascension d'une montagne de plus de deux cents » mètres d'altitude, nous traversons une région très ravinée » et très peuplée, où nous rencontrons foule de femmes en » deuil, la petite vérole ayant fait de grands ravages.

» A ce moment nous sommes rejoints par le chef ivre » et hostile de la veille, qui nous offre sa protection pour » aller au delà et fait, en effet, déposer les armes à plu-

» sieurs tribus... Est-ce par simple curiosité? mais les indi-
» gènes désarmés nous suivent avec un acharnement rare.
» Nous avons marché vers le Nord-Est; les palmiers
» diminuent, le maïs reparaît. Nous arrivons à un village
» dont le chef a des exigences, des fourberies et des menaces
» telles que nous nous apercevons qu'on nous a conduits
» dans une embûche. Les affaires se gâtent et nous nous
» décidons à tirer dans le tas, advienne que pourra.
» Cependant une femme nous sauve...
» Femme d'un des chefs qui se trouve dans notre caravane,
» elle se précipite, revêtue du drapeau parlementaire, dans
» la mêlée, hurlant, gesticulant, pérorant, et obtient qu'on
» nous laisse passer...
» Le pays continue à être très peuplé, bien cultivé de
» maïs et de sorgho, assez rocheux; nous nous approchons
» d'une rivière d'au moins cent mètres de largeur, suivis
» de plus de trois mille indigènes qui finissent par nous
» entourer et par assaillir de pierres Wissmann au moment
» où il monte en pirogue, Wissmann riposte en brûlant la
» cervelle à l'un de ses agresseurs.
» Immédiatement nous sommes attaqués avec furie à coups
» de couteau, de sagaies et de flèches lancées avec une
» adresse incroyable. Dans notre riposte nous couchons
» à terre une quinzaine des assaillants; beaucoup fuient;
» nos hommes qui avaient déjà traversé le fleuve, revien-
» nent et se lancent avec nous à la poursuite des fuyards.
» Quelques-uns de ces fiers et beaux gaillards, avec des
» anneaux dans le nez, aux bras et aux jambes, restent
» encore sur le carreau. C'est la guerre sauvage, achar-
» née, chaude comme le climat.
» La chaleur est épouvantable; l'incendie fait ses ravages;
» le sang, les cadavres sur la berge commencent à répan-
» dre une odeur désagréable, et il n'est plus possible de
» quitter aujourd'hui ce lieu de carnage, hier si riche, si
» riant.

« Vers le soir, les indigènes se groupent dans la montagne, poussant des cris féroces; un de nos hommes de la tribu de T'Chiniama, avait été assommé et emporté. Comme nous l'avons su dans la suite, avant de l'achever, on lui avait coupé le nez, les oreilles, la langue; puis on l'avait rôti.

« La nuit est pire que la précédente; on nous entoure.

« Au point du jour, nous repassons le fleuve, Wissmann en tête, et tandis que je suis resté le dernier pour veiller à tout, des milliers d'indigènes débouchent et je n'ai que le temps de me jeter à l'eau.

« Nous leur échappons. »

Wissmann et de Macar rentrent à Luluabourg le 26 juillet, et y trouvent Le Marinel malade de la fièvre.

Le 17 novembre 1886, Wissmann et Le Marinel, rétabli, se mettent en route pour Nyangwe, laissant de Macar livré à lui-même, sans approvisionnements et presque sans vêtements. Ce dernier dote Luluabourg d'un observatoire météorologique, grâce aux instruments que lui a laissés Wissmann

Il s'occupe aussi des travaux intérieurs du poste et bientôt s'élève sur les bords de la Lulua une des plus belles et des plus confortables stations du Congo.

De Macar doit livrer plusieurs combats aux populations de l'Ouest, et notamment aux Kioko. Il a bientôt épuisé les mauvaises munitions qu'il a fabriquées lui-même et doit se retirer avec ses hommes dans la forêt. « C'est là, écrit-il, qu'on nous attendait On nous traque, nous nous égarons et nous ne devons notre salut qu'à un marais dans lequel nous nous cachons jusqu'à la tête. Poursuivis comme des bêtes fauves, jour et nuit, nous descendons les ruisseaux, les torrents, enfoncés dans l'eau tout entiers. Au sortir de la forêt, tous les chemins sont encore gardés. Blessés, déchirés, dépouillés, nous arrivons à la station exténués

» de fatigues. Je suis vêtu d'un pagne emprunté à un indi-
» gène et d'un lambeau de pantalon aussi sommaire que
» le pagne. »

Pendant les deux années qu'il a commandé la station de Luluabourg, de Macar a déployé, avec son adjoint Paul Le Marinel, une activité de tous les instants et est parvenu à maintenir les tribus environnantes dans le respect de l'autorité de l'Etat.

Avant de rentrer en Europe, il entreprend, avec Alexandre Delcommune, l'exploration du Sankuru, qu'il remonte sur un parcours de trois cent neuf milles. A Bena Lusambo, de Macar découvre les nains Batua. Il pénètre dans le bassin du Lomami, affluent de gauche du Congo.

Retournant à la côte, il explore le Kwango et étudie le cours du Kasaï.

Le capitaine de Macar revient en Belgique, le 24 novembre 1888, et rapporte une collection remarquable de clichés photographiques de la région de Luluabourg et des autres régions qu'il a visitées.

De Macar est actuellement lieutenant-colonel d'infanterie en retraite (sur sa demande), chevalier de l'Ordre de Léopold, décoré de la Croix militaire de première classe et de l'Etoile de service.

PUBLICATIONS :

— *A Luluabourg.* (Mouvement géographique, 1888, p. 59).
— *Le Kasaï et ses affluents*, collection d'objets rapportés par l'auteur, 1 br. in-8° de 44 pp. Liége, Renard, 1889.
— *La flore et les cultures du Congo*, 1 br. in-8°, Anvers, De Backer, 1888.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique*, pp. 120, 450.
— Lejeune. *Histoire militaire du Congo*, p. 40.

— *Mouvement géographique*, 1887, pp. 24 et 28.
— Le Marinel. *Notes sur les découvertes et l'occupation des régions du Kassai, du Luba et du Katanga.* (Bulletin de la Société royale de Géographie d'Anvers, 1906, p. 41).
— *Mouvement géographique*, 1906.

LE MARINEL, PAUL, AMÉDÉE.

Sous-lieutenant au régiment des carabiniers.

S'embarque pour le Congo, le 15 août 1885, comme attaché à la brigade topographique de Banana.

(La notice biographique, avec portraits, figure à la p. 279).

DE LA RUE, PIERRE, JOSEPH, MARIE,

né à Bruges, le 16 juin 1867.

Part pour le Congo, le 15 août 1885.

Nommé second à bord du s/s *Héron*, le 6 octobre 1885, et capitaine du s/s *Belgique*, le 1 mai 1886, il fait le service de pilote entre Banana et Boma pendant cinq mois et rentre en Belgique, le 18 novembre 1887.

Il se rend ensuite en Australie, en qualité de second officier à bord de la *Princesse Joséphine*, appartenant à la Société Cockerill.

En 1889, en qualité de second officier à bord du voilier anglais *Ben-More*, il fait deux voyages au Chili et remplit pendant six mois les fonctions de premier officier.

De juin 1891 à février 1892, il effectue plusieurs voyages comme premier officier à bord des vapeurs belges *Riga* et *Schelde*.

De la Rue rentre à la *Société Cockerill* comme second officier le 4 février 1893 et est promu premier officier le 9 juillet 1893.

Il commande la *Princesse Henriette* pendant deux voyages en 1895 et assume le service du s/s *Topaze* depuis le 16 juillet 1897.

JUNGERS, FRANÇOIS,

né à Arlon, le 22 octobre 1851; décédé à Ixelles, le 7 octobre 1904.

Etant lieutenant adjoint d'Etat-Major, au premier régiment de ligne, il part pour le Congo le 29 août 1885, comme chef du service du cadastre.

Il exécute le levé cadastral d'une grande partie de la région du bas-fleuve entre Banana et Matadi.

Il est nommé capitaine d'Etat-Major en 1886.

En décembre 1887, il explore la Lukula avec le gouverneur général Janssen et Destrain.

Rentré en Europe en 1888, il est nommé chevalier de l'Ordre de Léopold. Il retourne en Afrique le 10 avril 1889, en qualité de directeur du service de la carte topographique du Bas-Congo.

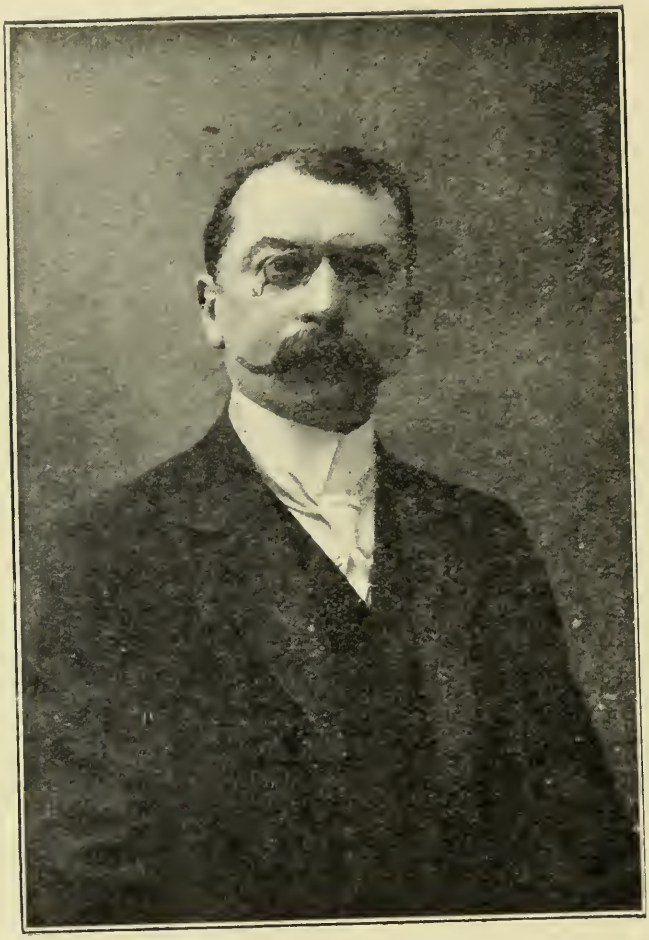
En 1890, Jungers est nommé, avec Destrain, membre de la commission Congo-Portugaise, chargée de délimiter les frontières des deux Etats, pour mettre fin au conflit né au sujet de la souveraineté dans le bassin de la Lunga.

Il collabore à la reconnaissance en vue de l'établissement du fort de Shinkakasa et aux premiers travaux de cet ouvrage de défense.

Il rentre en Belgique le 22 décembre 1892.

Il est nommé major d'Etat-Major en mars 1899 et mis à la retraite en septembre de la même année.

Jungers est décédé à Ixelles, le 7 octobre 1904.



de CUVELIER, Adolphe.

Il était adjoint à la direction du service de l'Institut cartographique militaire, chevalier de l'Ordre de Léopold, décoré de l'Etoile de service, de la Croix militaire de première classe et de l'Ordre du Christ de Portugal.

PUBLICATIONS :

— *Conférence sur la géographie et les mœurs du Bas-Congo*, faite à la Société royale belge de Géographie de Bruxelles. (Bulletin, 1889, n° 4, pp. 385-414).
— *Carte de la commission de délimitation de l'embouchure du Congo à la baie de Cabinda au* 100.000e. (Publication de l'E. I. C).
— *Levé depuis N'Docolo jusqu'à la pointe Manette*, 1890, au 10.000e. (Id.)
— *Le cours du Chiloango et de la Lukulla, au* 100.000e. (Id.)
— *Carte du Bas-Congo, au* 200.000e (Id.)
— *Uango-Uango-Noqui, au* 5.000e. (Id.) en collaboration avec da Canto e Castro.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique*, pp. 120 et 387.
— *Mouvement géographique*, 1888, p. 75, et 1889, p. 32.

DE CUVELIER,

ADOLPHE, ÉDOUARD, FÉLIX (CHEVALIER),

né à Philippeville, le 20 septembre 1860.

Docteur en droit de l'Université de Liége.

Part pour le Congo le 29 août 1885, comme juge de première instance, et établit avec le gouverneur général Janssen les premiers tribunaux.

En 1886, il est nommé, comme premier titulaire, aux fonctions de juge au tribunal de première instance de Boma; puis est attaché au tribunal d'appel de Boma. Il assume en même temps les fonctions de directeur de la justice

qu'il conserve jusqu'au 26 août 1886, date à laquelle il rentre en Europe; une indisposition grave l'empêchant de prolonger son séjour en Afrique.

Le 9 novembre suivant, de Cuvelier est nommé secrétaire général du département des affaires étrangères et de la justice de l'Etat à Bruxelles.

Il collabore à toutes les mesures importantes édictées dans l'intérêt de l'Etat et prend une part prépondérante dans toutes les négociations diplomatiques.

Parmi les succès obtenus, il faut signaler les négociations avec le Portugal pour la délimitation de la frontière de l'enclave de Cabinda et pour la possession des territoires de Lunga (Kwango oriental), occupés par l'expédition Dhanis (1891).

Deux conventions du 25 mai 1891, l'une datée de Bruxelles, l'autre de Lisbonne, déterminent respectivement la délimitation de l'enclave de Cabinda et de la frontière Sud-Ouest de l'Etat.

De Cuvelier est délégué comme commissaire du gouvernement auprès du conseil supérieur de l'Etat.

En novembre 1905, il est appelé par décret du Roi-Souverain à siéger au sein de la commission chargée, au lendemain de la publication du rapport de la commission d'enquête, d'étudier les conclusions du dit rapport et de formuler les propositions qu'elles nécessitaient, en recherchant les moyens pratiques de les réaliser.

En janvier 1907, le chevalier de Cuvelier, délégué du gouvernement, installe la Commission de l'École mondiale de Tervueren, ayant pour but de former les Belges en vue de l'expatriation.

De par ses hautes fonctions, autant que par ses brillantes qualités de diplomate, le chevalier de Cuvelier est désigné tout naturellement lors de la négociation avec la Belgique du traité d'annexion comme plénipotentiaire de l'Etat du Congo, conjointement avec le lieutenant général baron

Wahis, gouverneur général, Ernest Solvay, ancien sénateur, et Willemaers, procureur général honoraire de la cour d'appel de Bruxelles (1).

Le chevalier de Cuvelier a par son attitude énergique constamment défendu et maintenu l'indépendance des droits de l'Etat contre les prétentions d'ingérence étrangère.

Le chevalier de Cuvelier est actuellement secrétaire général du département des affaires étrangères et de la justice de l'Etat Indépendant.

Officier de l'Ordre de Léopold et de la Couronne, chevalier de l'Ordre royal du Lion, commandeur des Ordres de Saint-Grégoire-le-Grand et du Christ de Portugal, commandeur avec plaque de la Rédemption africaine, commandeur de l'Ordre de Saint-Michel de Bavière, grand officier de la Couronne d'Italie.

PUBLICATIONS :

— *Organisation judiciaire de l'Etat du Congo.* (Revue de Droit international, 1889).

— *De l'incompétence des tribunaux nationaux à l'égard des gouvernements étrangers et de la situation spéciale de l'Etat indépendant du Congo.* (Revue de Droit international, 1888).

— *Rapport au Roi-Souverain du 16 juillet 1891* (Bulletin officiel, 1891, p. 165).

— *Rapport au Roi-Souverain du 25 janvier 1897.* (Bulletin officiel, 1897, p. 41).

— *Rapport au Roi-Souverain sur la justice répressive, du 21 mai 1897,* (Bulletin officiel, 1897, p. 192).

(1) On sait que les travaux des plénipotentiaires du Souverain du Congo avec les plénipotentiaires du Roi des Belges, MM. Van Maldeghem, président de la Cour de Cassation, le baron Joostens, ministre de Belgique à Madrid, Bico, gouverneur du Brabant et Van Cutsem, directeur au Ministère des Finances, aboutirent au traité qui fut déposé le 3 décembre 1901 par le chef de cabinet M. de Trooz, sur le bureau de la Chambre. Le parlement belge discute en ce moment ce traité.

— *Rapport au Roi-Souverain du 15 juillet 1900.* (Bulletin officiel, 1900, p. 127).
— R. Vauthier et de Cuvelier. *Les deux notes anglaise et congolaise.* (Belgique coloniale, 1903, pp. 531, 533).
— *Rapport au Roi-Souverain du 3 juin 1906.* (Bulletin officiel, 1906).
— *Rapport au Roi-Souverain sur la situation générale de la colonie, du 22 mai 1907.* (Bulletin officiel, 1907).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— Chapaux. *Le Congo historique diplomatique*, p. 607.
— *Mouvement géographique* 1886.

JANSSEN, CAMILLE.

Part pour le Congo, le 25 septembre 1885, comme vice-administrateur général.

(La notice biographique, avec portrait, figure à la page 21).

DE KEYSER, ÉMILE, JOSEPH.

Part pour le Congo, le 13 octobre 1885, comme contrôleur des postes.

(La notice biographique et le portrait figurent à la page 496).

MASSART, CHARLES, AUGUSTE.

né à Bruxelles, le 23 juillet 1855; décédé à Landana, le 13 mars 1890.

Ancien employé des télégraphes à la gare du nord à Bruxelles.

Fait un voyage à Java.

Engagé par l'Association Internationale du Congo, le 15 mai 1885, il part pour le Congo le 14 octobre 1885 et remplit les fonctions de:

Chef du bureau des postes, à Banana, le 24 novembre 1885.

Greffier près le tribunal de première instance du Bas-Congo, le 10 mars 1886.

Officier de l'état-civil, à Banana, le 7 janvier 1886.

Receveur des droits de sortie, à Banana, le 27 mars 1886.

Contrôleur des postes, le 13 juillet 1888.

Massart revient en Europe le 25 novembre 1888, mais repart dès le 11 avril 1889, et est nommé, le 1 août 1889, receveur des impôts à Zobe, sur le Chiloango, au confluent de la Lukula, premier poste de l'Etat dans le Mayumbe.

Il meurt à Landana, le 13 mars 1890.

Il était décoré de l'Etoile de service, depuis le 30 janvier 1889.

PUBLICATION :

— *Le Jardin botanique de Buitenzorg.* (Belgique coloniale, 1896, p. 68).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— *Mouvement géographique,* 1890.
— Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique,* pp. 651 et 655.

PRIEM, GÉROME,

né à Bruges, le 2 décembre 1859.

Engagé, le 21 janvier 1886, au service de l'Etat, il rentre en Europe le 1 janvier 1889, après avoir rempli les fonctions

de vérificateur et receveur suppléant des droits de sortie à Banana, le 27 mars 1886, de chef suppléant du bureau des postes à Banana, le 29 mars 1886.

Au cours du même séjour, il devient encore officier du Ministère Public près le tribunal de première instance du Bas-Congo, le 19 août 1886, et receveur des droits de sortie, à Banana, le 2 décembre 1886.

Le 15 décembre 1887, Priem reçoit trois blessures à la palabre de Chiantété, dans l'exercice de ses fonctions de Ministère public.

Chef du bureau des postes, à Banana, le 23 janvier 1888, il devient contrôleur des postes et des droits de sortie intérimaire, le 1 octobre 1888. Rentre en Europe le 1 janvier 1889.

Priem se rend ensuite en Perse et est actuellement administrateur général des douanes à Téhéran.

Décoré de l'Etoile de service, le 30 janvier 1889.

BAUWENS, GUSTAVE,

né à Bruges, le 3 mai 1858.

Engagé le 4 février 1886, il rentre en Europe, le 20 juillet 1886, après avoir rempli les fonctions de:

Receveur des droits de sortie, à Boma, le 27 mars 1886; chef suppléant du bureau des postes, à Boma, le 29 mars 1886; greffier-adjoint près le tribunal de première instance du Bas-Congo.

ROM, AUGUSTE, THÉOPHILE, LÉON.

Sergent-major au régiment des carabiniers. Part pour le Congo, le 15 février 1886, en qualité d'agent d'administration de troisième classe.

(La notice paraîtra au chapitre *Campagne arabe).*

DHANIS, FRANCIS, ERNEST, JOSEPH, MARIE (BARON).

Sous-lieutenant au 8e régiment de ligne. Fait partie de l'expédition Becker à la côte orientale d'Afrique et part pour le Congo en mars 1886.

(La notice biographique, avec portraits, figure à la p. 53).

CLOETENS, LÉON, PIERRE,

né à Schaerbeek, le 18 novembre 1857.

Part le 15 mars 1886, au service de l'Etat, en qualité d'agent d'administration de troisième classe.

Séjourne trois années à Léopoldville

Retourne en Afrique le 6 mars 1890, comme chef de district commercial de la Société anonyme belge pour le commerce du Haut-Congo, avec le directeur-adjoint Camille Delcommune.

Dirige la station principale de la Société du Haut-Congo à Kinshasa et, en 1892, à bord du steamer *Clémentine*, va fonder des factoreries dans le Kasaï et le Sankuru. Visite le lac Léopold II, établit une factorerie dans un village important nommé Inongo, sur la côte Est, reste près d'un

mois sur les bords du lac et, le 8 mai 1892, continue son itinéraire et remonte la rivière Lukenie-Ikata lorsque quelques jours plus tard (12 mai) une flèche lui traverse la poitrine de part en part au moment où il arrivait à un groupe de villages du nom de Bakolaï.

De Meuse, passager à bord du steamer, assume le commandement du navire et les voyageurs arrivent à Kinshasa le 17 mai.

Cloetens guérit et revient en Europe le 19 août 1892.

Il va reprendre en Afrique ses anciennes fonctions, du 6 juillet 1893 jusqu'au 9 juillet 1895.

Fait encore au Congo un séjour pour compte d'une autre société et y meurt.

Cloetens était décoré de l'Etoile de service.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE:

— *Mouvement Géographique*, 24 juillet 1892.

ROGET, LÉON,

Lieutenant adjoint d'Etat-Major. Part pour le Congo le 16 avril 1886, comme commandant de la force publique.

(La notice biographique, avec portrait, figure à la p. 476).

LINDEN, AUGUSTE, CHARLES, JOSEPH,

né à Luxembourg, en 1849; décédé en 1896.

Ancien officier du régiment des grenadiers.

Se rend au Congo, le 17 avril 1886, chargé d'une mission botanique, organisée par M. Edouard Otlet, industriel et sénateur.

L'expédition se livre dans le Bas-Congo à des recherches

DE MEUSE, Fernand.

Cliché de l'ouvrage de Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique.*

ardues, puis pénètre dans le Mayumbe. Arrivé à Loanga, Linden organise une caravane et se dirige vers le Stanley-Pool par la vallée du Kouilou-Niari, parcourue antérieurement par Hanssens, Legat et Husson.

Malheureusement, au cours de ce trajet, une épidémie de petite vérole décime les rangs des porteurs; les hommes valides, pris de panique, désertent.

Dans ces conjonctures Linden se voit contraint de retourner à son point de départ et ce n'est qu'au prix de mille difficultés qu'il parvient à sauver les remarquables collections réunies pendant le voyage.

Linden s'embarque pour l'Europe à la fin de 1886

DE MEUSE, FERNAND, ALEXANDRE, ROBERT, né à Verviers, le 23 septembre 1863.

Part, le 17 avril 1886, pour le Congo en qualité de préparateur en sciences naturelles attaché à l'expédition Linden, expédition qui, après avoir relevé la faune et la flore du Bas-Congo, se dirige à travers les forêts du Mayumbe vers Loango, où elle complète sa caravane et remonte vers le Pool par la vallée du Kouilou-Niari (Congo-Français). Par suite de la désertion de nombreux porteurs, provoquée par une épidémie de variole, la mission revient à la côte et rentre en Europe, en décembre, rapportant ample moisson d'orchidées, de clichés photographiques et de collections diverses.

A peine rentré de trois mois, De Meuse repart pour l'Afrique le 17 avril 1887, en qualité de second d'Alexandre Delcommune. Cette mission a pour but de reconnaître tout le bassin du Haut-Congo au point de vue de ses voies navigables, de sa population, d'étudier la valeur des produits commerciaux et miniers et aussi de rechercher les points

favorables à l'établissement de comptoirs commerciaux.

A bord du *Roi des Belges*, steamer démontable, qu'elle mit neuf mois à transporter à dos d'hommes à travers la région des cataractes, l'expédition complètement équipée quitte le Stanley-Pool le 21 mars 1888; visite successivement le Fini, le lac Léopold II, la Lukenie, la Lulua, le Sankuru, le Rivango, la Djuma, le Lubefu, affluents et sous affluents du Kasaï; explore le lac Tumba, le Ruki, la Lulonga, la Busira, le Lomami; visite les Falls; reconnaît l'Aruwimi, l'Itimbiri, la Mongala, l'Ubangi, remonte l'Alima, la Sangha, la Likuala aux Herbes et le Fini, toutes ces rivières jusqu'aux points extrêmes de la navigation.

Fin mars 1889, l'expédition rentre au Pool, rapportant d'amples renseignements commerciaux, échantillons de tous produits, divers herbiers, devant enrichir la science d'espèces nouvelles, et plusieurs centaines de clichés photographiques, qui, après agrandissement par le photographe Alexandre de Bruxelles, furent l'objet d'une belle exposition, révélant pour la première fois au public la beauté et la richesse du Congo.

Six mois après son retour, le 6 août 1890, De Meuse repart une troisième fois pour le continent noir pour compte de sociétés commerciales et parcourt la partie Nord-Est du Congo portugais. Il entreprend ensuite en pirogue la circumnavigation du lac Léopold II, visitant avec une poignée d'hommes toutes les populations anthropophages des rives du lac. Devant ramener Cloetens, dangereusement blessé d'une flèche au travers de la poitrine, il est forcé d'interrompre son voyage.

En octobre 1892, accompagné de Mohun, officier de la marine américaine, De Meuse entreprend une nouvelle expédition pour atteindre les fourrés de la Lukenie, qu'il remonte et relève jusqu'au 23° 40' de longitude. Au cours de cette expédition, il ravitaille et dégage la factorerie d'Inongo, assiégée par les M'Pamza; De Meuse est reçu par des pro-

vocations et attaqué, mais son attitude en impose et les M'Pamza acceptent ses conditions de paix.

De Meuse rentre en Europe en septembre 1893, après une série de reconnaissances.

En 1894, De Meuse est chargé de la direction du contingent des tribus africaines, à l'exposition d'Anvers et reçoit les médailles d'or et d'argent pour ses diverses collections aux expositions de Bruxelles et d'Anvers.

A la suite de ses différentes causeries et conférences, il est nommé membre honoraire de la Société royale d'Anthropologie.

Ses connaissances spéciales en matière de sciences naturelles lui ont permis d'enrichir le domaine scientifique, et par ses nombreuses observations il a facilité la tâche des ethnologues qui décrivent l'histoire des races congolaises.

De Meuse est officier de l'Ordre de la Rédemption africaine, de l'Ordre du Nichan-el-Anouar et de celui de l'Etat de Colombie.

PUBLICATIONS :

— *Exploration du lac Léopold II* (Mouvement géographique, 1892, p. 113, et 1893, p. 2).

— *Exploration de la Lukenye.* (Mouvement géographique, 1893, p 24).

— *Présentation de trois crânes et d'une tête momifiée provenant de l'Afrique centrale.* (Bulletin de la Société d'Anthropologie de Bruxelles, VIII, 1889-1890, p. 238).

— *Exhibition de collections ethnographiques du Congo.* (Bulletin de la Société d'Anthropologie de Bruxelles, t. VIII, 1889-1890, p. 118).

— *Catalogue de l'exposition de photographies représentant des vues et des types du Congo.* (Publication de la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie, 1 br in-8°, Bruxelles, Weissenbruch, 1890).

— *La pêche en Afrique et les différents moyens de capture.* (Pêche et pisciculture, organe de la Société centrale pour la pêche fluviale, mars 1894, pp. 244-249).

— *De la condition de la femme.* (Congo illustré, 1894, p. 33).

— *Mission Mohun, De Meuse, Thierry et Rollin La région au Sud du coude du Congo, les lacs Léopold II et Matumba.* (Mouvement géographique, 1893-1894, p. 91).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique*, p. 740.
— *Mouvement géographique*, 1892, p. 114, et 1893, pp. 24 et 94.

DE STEIN D'ALTENSTEIN,
ARMAND, MARIE, GHISLAIN, ISIDORE, EUGÈNE (BARON),

né à Ixelles, le 30 octobre 1856.

Lieutenant au 1r régiment de lanciers, part pour le Congo le 17 avril 1886.

Arrivé à Boma le 30 mai, il est aussitôt désigné pour commander la station de Stanley-Falls et se met en route le 1 juin.

S'étant arrêté à Léopoldville, il est détaché le 2 août à Kinshasa et s'embarque avec Van Gèle, le 18 septembre, pour les Falls. Arrivé à la station de Bangala, il y apprend la prise des Falls par les Arabes.

Investi du commandement de la force publique à Bangala, de Stein y établit les premières rizières.

Le 22 février 1887, mandé à Léopoldville, il y trouve un ordre du gouverneur général, daté du 5 décembre 1886, lui enjoignant de se rendre à Luluabourg.

Le 28 avril, de Stein reçoit du comité exécutif l'ordre de rejoindre l'expédition Van Gèle sur l'Ubangi.

En l'absence de bateau disponible, de Stein s'occupe à Léopoldville de l'organisation de la F. P. et des cultures, puis il conduit à Matadi un transport de cent dix-huit Bangala destinés à la F. P.

Arrivé à Boma, le gouverneur général lui donne à nouveau l'ordre de se rendre à Luluabourg. De Stein reprend donc à marches forcées la route des caravanes.

Atteint de fièvre bilieuse hématurique à son arrivée à

Léopoldville, de Stein doit rentrer en Europe, le 15 novembre 1887.

Il est actuellement colonel commandant le 1r régiment de chasseurs à cheval.

Chevalier de l'Ordre de Léopold et décoré de la Croix militaire de première classe.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE:

— *Mouvement géographique*, 1887, p. 49.

HENS, FRANS,

né à Anvers, le 1 août 1856.

Artiste-peintre.

Il part pour le Congo le 17 avril 1886, à bord du *San Thome*.

Au cours des quelques mois qu'il passe dans le Bas-Congo, Hens visite Boma, Matadi, Vivi et Isangila; il parcourt, observe et étudie en détail les îles de l'estuaire du fleuve: Mateba, Bolikoko, etc.

A son retour en Europe, en mars 1887, Hens expose à Anvers, à la salle Verlat, une collection de vues et dessins se rapportant à ce voyage.

Le second séjour de Hens au Congo est plus important et de plus longue durée.

Hens se rend en Afrique au mois d'août 1887, avec le capitaine L. Van de Velde, chargé d'aller réoccuper la station des Falls détruite par les Arabes.

Malheureusement Van de Velde, à peine arrivé à Léopoldville, meurt et Hens est alors abandonné à ses propres ressources. Tout en prenant de nombreux croquis de paysages, il continue à herboriser successivement à Kinshasa, Kwamouth, Bolobo, Equateur, Lukolela, Lulanga et par-

vient à atteindre Bangala. Il accompagne Hodister dans sa première reconnaissance de la Mongala, jusqu'alors inexplorée.

De ce voyage, Hens rapporte en Belgique, décembre 1888, une collection nombreuse de dessins et de peintures qui furent exposés en 1889 à Bruxelles, au Cercle Artistique, et en 1890, à Anvers.

Il réunit également un nombre considérable de plantes qui ont été étudiées et décrites dans les Annales du Musée du Congo et principalement dans le livre: *Etude sur la flore de l'Etat Indépendant du Congo*, par Th. Durand et Hans Schinz (1). Plusieurs plantes nouvelles pour la science, ont été appelées du nom de leur inventeur.

Hens est chevalier de l'Ordre de Léopold.

LE CLÉMENT DE SAINT-MARCQ,
PHILIPPE, MAURICE, GUSTAVE (CHEVALIER).

Sous-lieutenant au 3e régiment de lanciers, part pour le Congo, le 15 juillet 1886, en qualité d'adjoint au commissaire de district de Lukungu. Au moment de son décès, survenu à Woluwe, le 17 janvier 1907, Le Clément de Saint-Marcq était attaché à la direction générale de la Compagnie du chemin de fer du Congo supérieur aux Grands lacs africains.

(La notice biographique et le portrait figurent à la page 335).

---

(1) Bruxelles, 1906.

DAENEN, ADMAR, MARCEL, GUILLAUME,

Lieutenant au 4e régiment de ligne, part pour le Congo, le 15 août 1886 en qualité d'adjoint à la direction des transports à Boma-Rive.

(La notice paraîtra au chapitre *Campagne arabe*).

GUSTIN, OSCAR, ALEXIS, MARIE,

né à Gand, le 21 mai 1859.

Docteur en droit de l'Université de Liége (1881).

Part pour le Congo, le 15 août 1886, en qualité de juge au tribunal de première instance du Bas-Congo, avec résidence à Banana et est nommé en décembre de la même année, directeur de la justice et juge d'appel avec résidence à Banana. Il est le premier titulaire de ces hautes fonctions.

En janvier 1887, Gustin est chargé, en qualité de membre du Comité exécutif, de prendre la direction du gouvernement de l'Etat, conjointement avec le major Parminter, directeur des finances, et Valcke, directeur des transports, pendant l'absence du gouverneur général Janssen.

Gustin fonde les tribunaux de Lukungu et de Léopoldville.

Il rentre en Belgique en décembre 1888, et ramène avec lui les premiers Congolais et notamment le jeune Léopold Vidi, filleul du Roi-Souverain, qui fut élevé et éduqué à l'établissement de Gyseghem (1).

Gustin, dès son retour au pays, se consacre à la propagande de l'œuvre antiesclavagiste et contribue à la formation de plusieurs comités locaux. Il donne dans ce but de nom-

(1) Voir Pascal Dubois. *L'Education des jeunes Congolais en Belgique, origines, fondation, marche et progrès de cette œuvre*, in-8° de 192 p. Liége, Dessain 1893.

breuses conférences à Verviers, Liége, Bruges, Ypres, Bruxelles et Louvain.

Il est actuellement juge de paix à Santhoven et décoré de l'Etoile de service.

REYTTER, EUGÈNE, FRANÇOIS,

né à Eeckeren, le 28 février 1860.

Docteur en médecine de l'université de Bruxelles.

Fait au Congo et à Zanzibar un premier voyage avec le *Brabo*.

Se rend en Afrique le 22 août 1886 avec Husson, à bord de ce même bateau qui atteint Banana le 16 septembre, et Boma le lendemain, réalisant ainsi le projet de Husson de faire dépasser par un navire de fort tonnage la crique de Banana.

Le docteur Reytter retourne au Congo le 19 mars 1887 comme médecin de deuxième classe de l'Etat, pour remplacer à Boma le docteur Smith, dont le terme de service était expiré.

Il rentre en Europe le 5 juin 1890 et repart une troisième fois le 10 avril 1891, comme médecin de première classe, avec sa jeune femme, qui va s'installer à Boma avec son mari. Mme Reytter est la deuxième femme belge qui aille habiter au Congo, suivant en cela l'exemple de Mme Valcke. Leur fils le jeune Marcellin Clara Reytter est né à Boma le 22 juillet 1893.

Le docteur Reytter revient en Belgique le 14 mai 1895.

En novembre 1895, il quitte le service de l'Etat et devient médecin du Roi de Siam, fonctions qu'il occupe encore actuellement.

Reytter est chevalier de l'Ordre de Léopold et de l'Ordre royal du Lion, décoré de l'Etoile de service à deux raies et de nombreux ordres étrangers.

BAERT, ALFRED,

né à Bruxelles, le 14 février 1863; décédé à Shanghaï, le 2 septembre 1907.

Sous-lieutenant au 3e régiment de ligne, part pour le Congo, le 29 septembre 1886, comme adjoint au directeur de la marine et des transports.

Commande, en 1887, l'escorte militaire de l'expédition des ingénieurs de la Compagnie du Congo et est ensuite désigné pour remplacer Steleman en qualité de résident à la station des Falls.

En 1888, il fait partie avec le lieutenant Bodson et l'adjudant Hinck, de la mission chargée, sous la conduite de Van Gèle, de réoccuper et de reconstruire la station des Falls.

Le *Mouvement géographique* de 1888, n° 22, donne la relation de la dernière partie de ce voyage : Baert, accompagné de Tippo-Tip, se rend du camp d'Yambuya au village d'Yamgambi, au Sud, sur le Congo. Parfois, les voyageurs marchent dans l'eau jusqu'à la ceinture pendant plus d'une heure. A d'autres moments, il s'agit de franchir des enchevêtrements de troncs d'arbres, présentant des barrières géantes, hautes de cinq mètres. Le trajet demande quatre jours de neuf, dix et même onze heures de marche. Le 17 juin, à Yamgambi, le Congo est atteint, et traversé au poste arabe de Yaforo. Les voyageurs y trouvent le steamer *Holland* de la Compagnie hollandaise, qui les mène aux Falls.

A la fin de septembre 1888, Baert s'apprête à quitter la station des Falls avec Tippo-Tip, lorsqu'il est atteint par les fièvres. Accompagné de Hinck, il se dirige vers Bangala, dans la baleinière de la station, et est ramené à Léopoldville à bord du *Stanley*. Il rentre en Europe le 19 février 1889.

Baert s'embarque à Anvers, le 2 juin 1902, à bord du *Kiautchou*, en destination de Shanghaï, où, le 8 décembre

suivant, il entre au service de la Compagnie Impériale des chemins de fer chinois, ligne de Pékin à Hankow, en qualité d'adjoint au secrétaire technique, et devient ensuite agent directeur du service à Shanghaï.

Il meurt dans cette ville le 2 septembre 1907.

Baert était capitaine commandant honoraire d'infanterie pensionné.

Il était le frère de l'inspecteur d'Etat Ernest Baert, l'explorateur de la Mongala.

LEGA, GERMAIN,

né à Anvers, le 6 janvier 1863; décédé à Banana, le 30 mars 1887.

Engagé le 6 novembre 1886, en qualité de vérificateur des droits de sortie, il meurt accidentellement à Banana.

LEJEUNE, CHARLES, HENRI, JOSEPH, MARIE,

né à Liége, le 10 novembre 1860; décédé à Matadi, le 11 novembre 1892.

Maréchal des logis au 2e régiment de guides, s'engage au service de l'Etat et quitte l'Europe le 28 novembre 1886, en qualité d'agent d'administration.

Fait, de 1886 à 1889, un premier séjour en Afrique dans le Bas-Congo. Pendant ces trois années, il est successivement adjoint au commissaire de district de Matadi, attaché à la station de Lukungu, où il s'occupe spécialement de la surveillance des plantations, et adjoint au chef de la station de Vivi. Il est également chargé, en 1889, de réorganiser la station d'Isangila et d'assurer l'important service des transports entre ce point et Manyanga.

Nommé commis de première classe en octobre 1888.

Rentre en Europe en décembre 1889.

Le 14 février 1891, s'embarque pour Matadi, comme agent de la Société anonyme belge pour le commerce du Haut-Congo et est chargé, dans la région des cataractes, des transports qu'il avait organisés jadis pour le compte de l'Etat. Il meurt le 11 novembre 1892.

Il était décoré de l'Etoile de service.

PUBLICATIONS :

— *Les Tombes.* (Congo illustré, 1894, p. 4).
— *Les Inkimbas.* (Congo illustré, 1894, pp. 59-61).
— *Mouvement géographique*, décembre 1892.

VAN DER STRAETEN, CAMILLE.

Missionnaire des Pères Blancs d'Afrique.

Part pour le Congo, par la côte orientale, en 1886.

(La notice paraîtra au chapitre: *Missionnaires).*

LIPPENS, JOSEPH, FRANÇOIS.

Lieutenant au régiment du train.

Part pour le Congo, le 2 février 1887, en qualité d'adjoint aux transports.

(La notice paraîtra au chapitre: *Campagne arabe).*

VLEMINCKX, FRÉDÉRIC,

né à Schaerbeek, le 18 octobre 1862; décédé à Banana, le 5 janvier 1898.

Géomètre. Part pour le Congo le 2 février 1887.

Remplit les fonctions d'adjoint au percepteur des postes, à Banana, le 23 mars 1887; de chef suppléant au bureau des postes, à Banana, le 13 juin 1887; de vérificateur des droits de sortie, à Banana, le 13 juin 1887; de greffier suppléant du Ministère public de première instance, le 14 décembre 1887; de chef du bureau des postes, à Banana, le 13 juillet 1888 et d'officier de l'état-civil, le 4 août 1888. Vleminckx rentre en Belgique le 2 mars 1890.

Il fait encore trois autres séjours au Congo: du 18 juillet 1890 au 1 septembre 1891; du 23 janvier 1892 au 24 janvier 1894 et du 6 décembre 1894 au 5 janvier 1898, comme receveur des impôts, à Banana, fonctions auxquelles il a été nommé le 30 juin 1890.

Il meurt à Banana, le 5 janvier 1898.

Décoré de l'Etoile de service à trois raies.

WARLOMONT, CHARLES, LÉON, WILHELM,

né à Bruxelles le 18 novembre 1857; décédé à Boma, le 2 février 1888.

Lieutenant au régiment des grenadiers.

Part pour le Congo, le 2 février 1887, en qualité d'agent du département de l'intérieur.

Arrivé à Boma, il est d'abord attaché au secrétariat général, puis envoyé comme adjoint à la station de Lukungu. Il est rappelé à Boma, pour y aider le lieutenant Roget dans l'organisation de la F. P., et y meurt le 2 février 1888, frappé d'une congestion cérébrale, suite d'insolation.

Il était capitaine en second de la F. P. et lieutenant au régiment des grenadiers.

PUBLICATION :

— *Correspondance d'Afrique*, ouvrage posthume avec une préface de Max Waller, in-12°, 143 pp. Bruxelles, Monnom, 1888.

PATERNOTTE, JEAN, HENRI,

né à Molenbeek, le 7 juin 1856.

Docteur en médecine de l'Université libre de Bruxelles, le 9 mars 1882; ancien interne des hôpitaux de Bruxelles, médecin chirurgien-adjoint de l'hôpital de Molenbeek, etc., etc.; médecin à bord des paquebots d'Anvers à New-York (1881); d'Anvers au Brésil et à La Plata (1882); d'Amsterdam aux Indes néerlandaises (1883); et de Rotterdam aux Indes néerlandaises (1886).

Part pour le Congo, le 2 février 1887, en qualité de médecin de l'Etat. Séjourne à Léopoldville et assure le service médical au poste français de Brazzaville, alors sans titulaire.

Rentre en Belgique, le 13 février 1889.

Il repart pour le Congo comme médecin préposé au recrutement des travailleurs à Bena-Kamba (Lomami), mais l'état de guerre avec les Arabes empêche cette mission de s'accomplir et Paternotte se charge du service médical des Stanley-Falls, du 27 décembre 1892 au 2 juillet 1893.

Il revient en Belgique, le 17 octobre 1893.

Le Dr Paternotte a accompli de nombreux voyages en Espagne, Portugal, Maroc, Egypte, Syrie et Palestine, Grèce et Italie.

BAERTS, ARTHUR,

né à Saint-Trond, le 15 juillet 1859.

Docteur en droit.

Part pour le Congo, le 2 février 1887. Juge au tribunal de première instance à Banana, du 28 février 1887 au 9 mai 1889; nommé procureur d'Etat à Boma, le 9 mai 1889; directeur intérimaire de la justice en 1890. Etudie l'organisation politique et juridique des peuplades du Bas-Congo.

A son retour en Europe, il est nommé directeur à l'administration centrale; puis chef de cabinet du secrétaire d'Etat. Il est directeur général depuis le 29 décembre 1904.

Chevalier de l'Ordre de Léopold et de l'Ordre royal du Lion, décoré de l'Etoile de service à deux raies, officier de la Légion d'Honneur, commandeur de l'Etoile noire du Bénin et de la Rédemption africaine, chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand, officier de la Couronne d'Italie.

PUBLICATION:

— *Organisation politique, civile et pénale de la tribu des Mousouronghes.* (Publication de l'E. I. C., 1 br. in-8° et Bulletin de la Société royale belge de Géographie, 1890, pp. 137-154).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— *Mouvement géographique*, 1890, p. 42.
— Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique*, pp. 644-649.

BAERTS, Arthur.

PONTHIER, PIERRE, JOSEPH.

Sous-lieutenant au 13e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 15 mars 1887, comme attaché au service topographique.

(La notice paraîtra au chapitre: *Campagne arabe).*

BIA, LUCIEN, MATHIEU, JOSEPH.

Lieutenant au 2e régiment de guides.

Part pour le Congo, le 15 mars 1887, comme attaché au service topographique.

(La notice paraîtra au chapitre: *Occupation du Katanga).*

BUYENS, EUGÈNE, ERNEST.

né à Gand, le 27 mars 1851.

Agronome. Fait un séjour de quinze années aux Indes néerlandaises, pour y étudier les plantations de riz et de café.

Part pour le Congo, le 15 mars 1887, au service de l'Etat, pour diriger des essais de plantations dans le Bas-Congo.

Réside au poste de Lukungu et s'y occupe de cultures, notamment de celle du manioc.

VAN MONTFORT, G., H., J.,

Sergent au 2e régiment de chasseurs à pied.

Part pour le Congo, le 19 mars 1887, comme économe.

(La notice paraîtra au chapitre: *Opérations dans le Nord).*

JACQUET, A., G., J.,

Maréchal des logis du 4e régiment d'artillerie.

Part pour le Congo, le 19 mars 1887.

(La notice sera publiée au chapitre: *Opérations dans le Nord*).

HERINCX, JEAN, ÉGIDE, LOUIS,

né à Anvers, le 30 novembre 1860.

Part, le 19 mars 1887, en qualité de représentant de la maison Walford et Cie, d'Anvers, à bord du *Brabo*, et arrive à Banana le 1 mai.

Rentre en Belgique, le 7 mars 1888.

Se rend à Siccia (Mataba) le 24 avril 1888 et rentre en Europe par le vapeur *Lys*, en faisant escale à Lagos, Cotonou, Sierra Leone, Ténériffe, et débarque à Marseille le 25 août 1888.

GOETGELUCK, LÉON, JEAN, JOSEPH, MARIE,

né à Gand, le 7 décembre 1862.

Part, le 19 mars 1887, comme agent d'administration de troisième classe.

Repart, le 7 juillet 1890, comme agent de la Société du Haut-Congo et rentre pour cause de maladie, le 15 septembre 1891.

Retourne en Afrique, le 6 mars 1897, comme sous-intendant de première classe, avec le nègre Malolo, ancien boy de son frère, qu'il avait emmené en Europe pour reconnaître les soins rendus par le noir à son maître mourant.

Revient en Belgique, le 17 mars 1900.

Il fait un nouveau séjour au Congo, à partir du 18 juillet 1901, au service de l'Etat.

Goetgeluck est actuellement directeur, en Amérique, de la *Congo American Company*.

WATRIN, OSCAR,

né à Liége, le 26 mars 1859.

Ingénieur honoraire des mines, arts et manufactures de l'Université de Liége (1882). Ancien chef de section aux travaux des eaux de Santander (Espagne); directeur des travaux de canalisation d'eau à Bremerhaven.

Se rend au Congo, le 6 avril 1887, pour compte de la Société des conduites d'eau des Vennes, dans le but d'installer des conduites d'eau à Saint-Paul de Loanda.

Séjourne quelque temps à Banana. Rentre le 4 août 1888.

Il occupe ensuite les fonctions de directeur des travaux de canalisation du gaz de Stamboul (Constantinople); directeur des travaux de distribution d'eau de Philippopoli (Bulgarie); directeur des travaux de distribution d'eau de Salonique (Turquie) Il étudie les travaux de canalisation d'eau de Smyrne. Entrepreneur du nouveau palais de justice de Verviers et des nouvelles installations maritimes d'Ostende et de leurs dépendances, de 1898 à 1907.

Il est actuellement entrepreneur de travaux publics et administrateur de sociétés.

Watrin est chevalier de l'Ordre militaire du Christ du Portugal et officier de l'Ordre militaire de Saint-Alexandre (Bulgarie).

PUBLICATION :

— *Note sur l'exécution des travaux des nouvelles installations maritimes d'Ostende.* (Revue des mines, janvier 1900).

BISSCHOPS, GEORGES, GUILLAUME, CHARLES,
né à Schelle, le 22 avril 1853.

Lieutenant au régiment des carabiniers.

Part pour le Congo, le 8 mai 1887, en qualité d'adjoint à la brigade topographique.

Séjourne à Léopoldville, comme adjoint au commissaire de district.

Rentre en Europe, le 14 février 1889.

Repart, le 22 juillet 1893, en qualité de capitaine commandant de la F. P. et revient en Belgique le 19 septembre 1894.

Lieutenant-colonel au 6e régiment de ligne, chevalier de l'Ordre de Léopold, décoré de la Croix militaire de première classe et de l'Etoile de service.

VAN DE VELDE, FRÉDÉRIC, JOSEPH, HENRI,

Capitaine commandant au 6e régiment d'artillerie, adjoint d'Etat-Major.

Part pour le Congo, le 8 mai 1887, comme secrétaire général du gouvernement local à Boma.

(La notice biographique figure à la page 487).

ROMBERG, EDMOND,
né à Schaerbeek, le 2 janvier 1866.

Ancien élève de l'Institut supérieur de commerce d'Anvers.

Part pour le Congo, le 8 mai 1887, en qualité d'adjoint d'Alex. Delcommune, chef de l'expédition de la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie.

Il est forcé de quitter Léopoldville, atteint d'un fort engor-

gement de la rate et rentre en Europe, le 23 novembre 1887.

Il retourne au Congo en janvier 1889 et crée une factorerie belge à Boma.

A la fin de mai 1899, il prend les premières mesures pour la création de la Société des Plantations de la Lukula dont il devient administrateur.

Romberg est actuellement directeur d'assurances à Bruxelles.

TOBBACK, NICOLAS, ISIDORE.

Sous-lieutenant au 8e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 8 mai 1887, comme adjoint aux transports.

(La notice paraîtra au chapitre: *Campagne arabe).*

HERNOTTE, E., J.,

Sergent au 8e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 8 mai 1887, comme sous-officier de la F. P.

(La notice sera publiée au chapitre: *Opérations dans le Nord).*

BAUDOUIN, LÉONARD, PIERRE, JOSEPH,

né à Montegnée (Liége), le 29 juin 1861; décédé à Boma, le 19 novembre 1898.

Chaudronnier-monteur aux établissements Cockerill, à Seraing. Réside en Espagne et à Panama.

S'embarque pour le Congo, le 8 mai 1887, en qualité de

chaudronnier-monteur de la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie et réside à Kinshasa. Travaille au remontage du steamer *Roi des Belges*.

Repart, le 1 février 1890, en qualité de chef-mécanicien monteur, au chantier de Kinshasa, de la Société belge du Haut-Congo.

Son 3e départ date du 6 août 1894. Etant au service de l'Etat, il monte le *Baron Dhanis* à Ponthierville, puis se rend dans le Kwango.

Meurt à Boma, durant son quatrième séjour au Congo.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE:

— *Congo illustré*, 1892, p. 65.

DE LALAING, ANTOINE, MAXIMILIEN, SIMON (COMTE),

né à Bruxelles, le 1 octobre 1866.

Se rend au Congo, le 8 mai 1887, avec son frère, le comte Philippe, en qualité d'adjoint au secrétariat général; mais dès son arrivée à Boma, il est atteint par les fièvres et son séjour de trois mois en Afrique se passe à lutter contre la maladie qui le harcèle sans trève ni merci.

Il rentre en Europe en septembre 1887.

Le 17 septembre 1888, le comte A. de Lalaing est chargé d'une mission à la côte occidentale et rejoint son frère à Boma.

Il rentre avec lui le 17 novembre 1888, faisant escale à Madère.

---

de LALAING, Philippe.

DE LALAING, PHILIPPE, HAROLD, CAMILLE (COMTE), né à Bruxelles, le 1 octobre 1866.

S'embarque pour le Congo, à vingt ans, le 8 mai 1887, à bord du *Vlaanderen*, avec la brigade d'ingénieurs chargés de relever les plans et de faire le tracé du chemin de fer Matadi-Léopoldville, avec le capitaine commandant Cambier, le gouverneur général Janssen, le commandant Van de Velde, le capitaine Thys et le lieutenant Jacques.

Il arrive à Boma le 2 juin 1887. Désigné d'abord pour la brigade topographique du Bas-Congo, le comte de Lalaing est successivement attaché au département des finances, à celui de l'intérieur, sous les ordres du capitaine commandant Van de Velde, puis, enfin, au cabinet du gouverneur général.

Pendant toute la durée de son séjour, le comte de Lalaing remplit les fonctions d'officier de l'état-civil de Boma.

De Lalaing venait d'être désigné pour accompagner le capitaine commandant Van de Velde dans le Kwango à l'effet d'y fonder de nouvelles stations, lorsqu'il est frappé d'insolation au cours d'une partie de chasse, dans les environs de Boma, et forcé de quitter le Congo le 12 décembre 1888. Malgré un séjour de cinq mois à Madère pour se rétablir, il ne put retourner en Afrique centrale.

Le comte de Lalaing rentre en Belgique, le 15 mai 1889 et, quelques mois plus tard, se dirige vers l'Afrique australe pour se joindre à l'explorateur français L. Dècle, chargé d'une mission scientifique ayant pour but d'étudier l'anthropologie et l'ethnologie des races indigènes entre le Cap et le Zambèze.

De Lalaing part du Cap, passe par Kimberley, Vryburg, et quitte Mafeking (Bechuanaland britannique) en avril 1891, avec un chariot boer, deux chevaux, vingt-quatre bœufs et six hommes De Gaberones, de Lalaing se porte vers Mochudi et rejoint Dècle à Palla.

Les voyageurs suivent ensuite la rivière Crocodile jusqu'à

sa jonction avec la Magalapye. Traversant cette rivière, ils s'arrêtent à Palapye, sur le Lotsani, capitale de Khama, roi des Bamangwato.

De là ils gagnent Kasungula sur le Zambèze, le pays des Barotsé, et atteignent les chutes du Zambèze (Victoria Falls). A l'exception, peut être, de l'explorateur Delcoigne, de Lalaing n'a été précédé par aucun Belge dans cette dernière région.

Voici en quels termes, le comte de Lalaing relate cet intéressant voyage (1):

« Cette année fut extraordinairement sèche (dans ce pays les » pluies ne sont jamais bien abondantes). Nombreux furent mes » déboires et mes aventures, car le pays que j'avais à traverser » était, à partir de Shoshong totalement dépourvu d'eau courante » et, de plus, à peu près inhabité. L'on ne trouve, pour se désal- » térer que des mares d'eau croupie ayant, et pour cause, un » goût d'acide urique très prononcé Encore, est-on bien heureux » d'en trouver!

» Ainsi eûmes-nous à souffrir terriblement de la soif! Après la » traversée du Kalahari — une étape que je n'oublierai jamais — » je me trouvai avoir perdu un cheval et quatorze bœufs, morts de » soif. De plus, deux de mes hommes m'avaient abandonné et je » n'ai jamais su ce qu'ils étaient devenus.

» Les bœufs qui avaient résisté aux souffrances de ces terribles » étapes (trois jours et quatre nuits sans eau) se trouvaient dans » un triste état; aussi, arrivé aux étangs de Linokaun, près des » lacs salés de Makarikari, je décidai de laisser mon chariot à » la garde de deux de mes indigènes et de parcourir « pedibus » » les cinq cents kilomètres qui me séparaient encore des chutes » du Zambèze, but de mon voyage.

» Ici commença une nouvelle ère de difficultés. Pour mener mon

(1) Lettre du comte Philippe de Lalaing au journal *Le Soir* de Bruxelles: « Les fumées tonnantes ».

» projet à bonne fin, il me fallait au moins trois bêtes de somme; » le pays étant, comme je l'ai dit, inhabité, une certaine quan- » tité de provisions était indispensable. Mes bœufs, habitués à traîner » un lourd chariot, se refusaient absolument à porter quoi que ce » soit. Enfin, je parvins à les dompter, mais par des procédés que la » Société protectrice des animaux n'approuverait guère, et, un beau » matin, ma petite expédition put se mettre en route avec trois » bœufs de charge portant quelques vivres, deux cents cartouches, » un appareil photographique, et un petit sac de lettres dont l'adminis- » tration des postes m'avait prié de me charger pour les mission- » naires du Zambèze.

» Quatorze jours plus tard, dans la soirée du 1 décembre 1891, » date inoubliable pour moi, j'arrive aux chutes du Zambèze, heu- » reux, plus que je ne puis le dire, d'avoir pu, enfin, réaliser ce » qui avait toujours été le rêve de mon enfance.

. . . . . .

» Mosi-Sa-Tounya, que de fois je vous ai revues en rêve !!

. . . . . .

« Sauf erreur, je crois bien être le premier Belge à qui il ait été » donné de contempler ce prodigieux spectacle. Le fameux chasseur » et explorateur Fred. Selons, un des premiers qui aient visité » les Victoria-Falls après leur découverte par Livingstone, ter- » mine par ces mots la remarquable description qu'il en a faite » dans son livre: *The Hunters Wanderings:* « C'est le plus beau » spectacle qu'il soit possible de concevoir, *this side of Paradise.* »

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE:

— *Bulletin de la Société belge de Géographie*, 1890, p. 661.

JACQUES, ALPHONSE, JULES, MARIE,

Lieutenant au 11e régiment de ligne, adjoint d'Etat-Major.

Part pour le Congo le 8 mai 1887, en qualité d'adjoint au directeur des transports.

(La notice biographique, avec portrait, est publiée à la page 367).

BOLLE, ARTHUR, JOSEPH, GHISLAIN,

Part pour le Congo, le 8 mai 1887, en qualité de géomètre du cadastre.

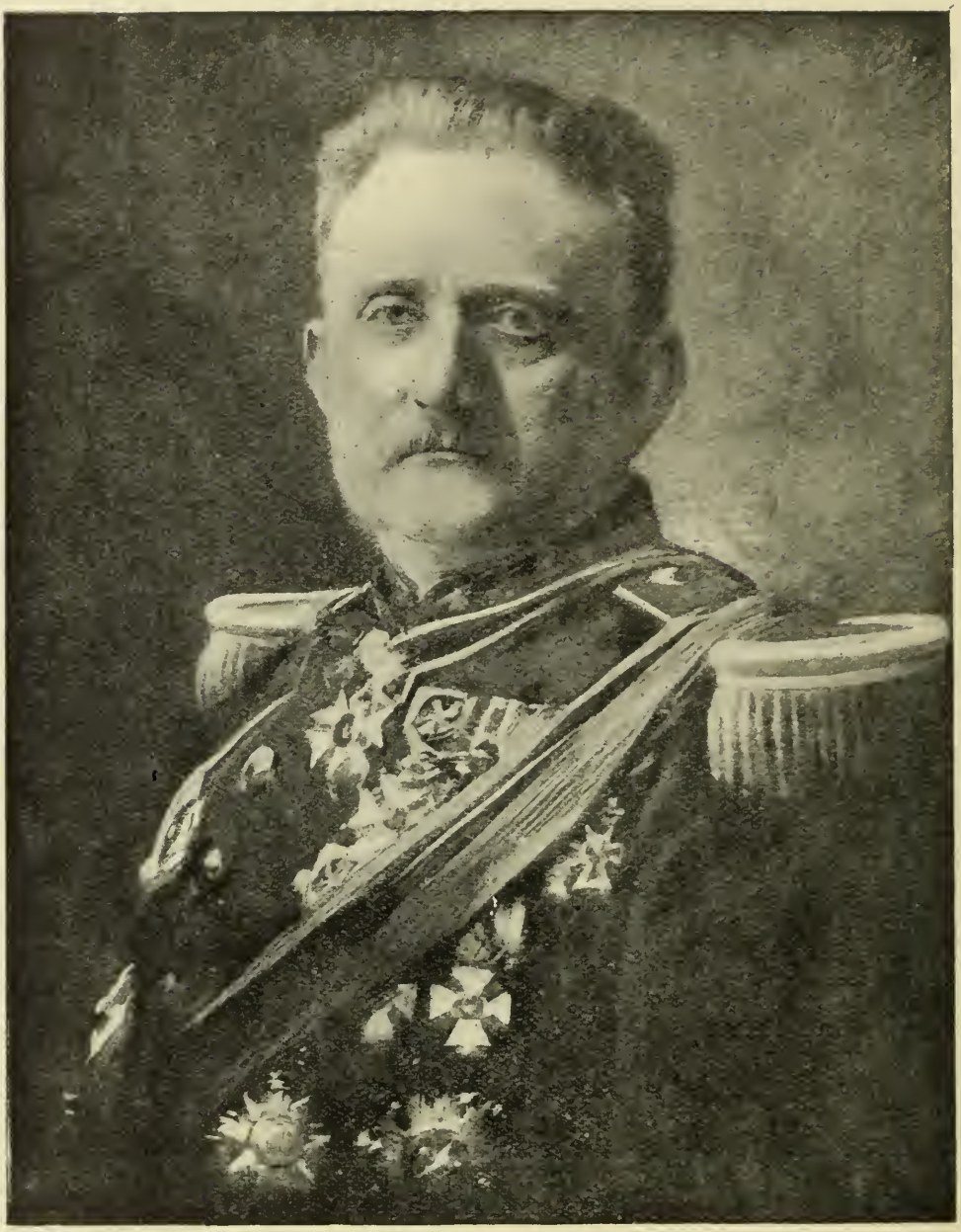
(La notice biographique, avec portrait, est publiée à la page 407).

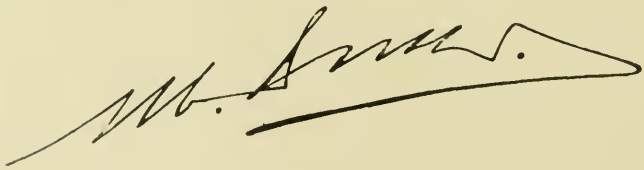
CAMBIER, ERNEST, FRANÇOIS,

Capitaine en premier au 8e régiment de ligne, adjoint d'Etat-Major; chef de la première expédition belge à la côte orientale d'Afrique (1877) et agent de l'Association Internationale Africaine à Zanzibar (1882-1884).

Part pour le Congo, le 8 mai 1887, avec la commission d'études pour l'établissement du chemin de fer.

(La notice biographique, avec portrait, est publiée à la page 192).





THYS, ALBERT-JEAN-BAPTISTE-JOSEPH,

né à Dalhem, le 28 novembre 1849.

Suit les cours de l'école primaire de la commune de Bombaye, de 1857 à 1861.

Lauréat au concours cantonal des écoles primaires de 1860.

Elève de l'école moyenne de l'Etat à Visé, de 1861 à 1865.

Lauréat aux concours généraux des écoles moyennes du second degré en 1864 et 1865.

Engagé volontaire au 7e régiment de ligne, à l'âge de seize ans, il est admis à l'Ecole militaire, en avril 1868, et en sort en 1870 avec le n° 1 et l'épaulette de sous-lieutenant d'infanterie. Est chargé, pendant la campagne de 1870, de reconnaissances militaires par le lieutenant-général baron Chazal, commandant en chef de l'armée.

Deux ans plus tard, il entre à l'école de guerre, pour y faire ses hautes études militaires que couronne définitivement, en 1876, le brevet d'adjoint d'Etat-Major.

En 1876, il est détaché auprès de l'adjudant-général chef de la maison militaire du roi et adjoint au secrétariat de l'Association internationale africaine. Il est promu lieutenant la même année.

En 1878 surgit l'événement qui va être le point de départ de la haute fortune de Thys. Stanley vient de faire la première traversée du continent noir et de révolutionner la géographie africaine par la découverte du cours du Congo, de Nyangwe à Boma. Sous la haute initiative de S. M. Léopold II, va s'entamer, au prix de difficultés innombrables, l'œuvre immense de l'exploration et de la conquête de l'Afrique centrale.

Le roi, ayant exprimé le désir de connaître un jeune officier de valeur pour l'attacher au secrétariat général de l'Association internationale africaine, le général baron Jolly propose au choix de Sa Majesté le lieutenant Albert Thys, dont les brillants débuts n'étaient pas restés inaperçus.

Thys devient ainsi le collaborateur du général Strauch, président du Comité d'études du haut Congo, et prend une part active à la préparation et à l'organisation des expéditions Stanley, Hanssens, Coquilhat, Van Gèle, von Wissmann, ainsi qu'à la fondation de l'Association internationale du Congo, c'est-à-dire de l'Etat indépendant lui-même, celui-ci n'étant que la transformation politique et définitive de cet organisme.

En 1879, Thys, capitaine au corps d'Etat-major, est nommé officier d'ordonnance du roi.

Le jeune Etat se préparait alors à entrer dans le concert des nations et allait ouvrir au commerce et à l'industrie le riche débouché que les explorateurs venaient de découvrir et que les diplomates s'occupaient de garantir à notre pays.

Un obstacle infranchissable, pourtant, semblait devoir s'opposer à toute mise à fruit du nouvel Eldorado.

A la fin de son merveilleux voyage de trois années de Bagamoyo à Boma (1874 à 1877), qui révélait la véritable voie de pénétration en Afrique centrale, Stanley avait été arrêté, dans sa descente de la gigantesque artère fluviale, par un écueil naturel contre lequel semblaient devoir se briser toutes les énergies futures, impatientes d'arracher

ses richesses au continent mystérieux. Cinq mois avaient été nécessaires pour franchir la succession des cataractes, qui sur deux cent cinquante kilomètres séparent le Pool de Matadi; l'illustre explorateur avait eu à vaincre la colère du fleuve, torrent furieux, roulant dans un lit profond, traversant des gorges tortueuses, tombant, écumant de terrasses en terrasses.

L'impression de Stanley s'était aussitôt traduite en un mot pittoresque: « Sans chemin de fer, le Congo ne vaut pas un penny ». Ce mot fit fortune, il créa un monde.

Le Congo et ses tributaires fournissent dix-huit mille kilomètres de routes fluviales, soit trente-six mille kilomètres de rives propres à l'embarquement et au débarquement de marchandises.

Or, la nature avait opposé une barrière infranchissable à la pénétration dans ce vaste réseau; l'homme ne devait-il pas corriger cette erreur, et tenter de supprimer l'obstacle qui isolait le cours supérieur du fleuve de son tronçon maritime?

La première pensée fut évidemment d'examiner si la canalisation du fleuve moyen non navigable n'était pas réalisable. Cette considération devait être rejetée dès le début. « Sans vouloir, dit Trouet, émettre l'opinion qu'un pareil travail serait au-dessus des forces et des moyens dont les hommes disposent actuellement, les capitaux énormes qu'une telle entreprise eût absorbés, le temps considérable qu'on aurait dû y consacrer et les difficultés devant lesquelles on se fût trouvé, devaient la faire écarter. »

En effet, pour atteindre l'océan, le fleuve qui sert d'exutoire aux eaux de la mer intérieure du continent central, s'est creusé un passage dans la série de montagnes qui, s'élevant en gradins d'allure généralement concentrique à partir de la région côtière, soutiennent le bassin surélevé de cette ancienne mer. C'est donc au travers d'une faille gigantesque

que les eaux du haut pays sont conduites vers l'Atlantique.

A cause de l'accès fort difficile de ses bords et en l'absence de tout moyen pratique d'en effectuer l'étude en détail, le fleuve moyen n'était qu'imparfaitement connu sur son parcours entre le Pool et Matadi. On savait seulement que la largeur de son cours était fort variable: que tandis qu'à certaines places, elle ne mesurait que quatre cents mètres, ailleurs le fleuve étalait des nappes de mille à deux mille mètres et même davantage.

La vitesse de ses eaux était partout considérable, notamment aux chutes les plus accentuées: le mugissement de la cataracte d'Yelala, par exemple, est distinctement entendu la nuit à Matadi et à Kenge, qui en sont distants respectivement de vingt et quinze kilomètres à vol d'oiseau. Quant au débit du fleuve, Elisée Reclus, dans la partie de sa Géographie relative à l'Afrique méridionale, évalue, d'après les travaux de Stanley, le volume des eaux que le fleuve conduit à l'océan, à quarante mille mètres cubes environ par seconde à l'étiage et soixante dix mille mètres cubes à l'époque des crues.

Or, depuis le Stanley-Pool jusqu'à son embouchure à Banana, les apports latéraux que reçoit le fleuve sont relativement très faibles, les affluents des cours moyen et inférieur n'étant généralement que des torrents drainant des bassins de fort peu d'étendue. Par suite, le débit précité ne dépasse que d'une quantité peu considérable, en regard du volume total, la masse d'eau qui s'écoule par la région des chutes.

On voit donc le travail de titan qu'aurait constitué une tentative de canalisation d'un fleuve de mille mètres de largeur, roulant, sur les seuils de cataractes, des masses colossales d'eau, à une vitesse excessive et entre deux murailles, souvent à pic, de plus de trois cents mètres de hauteur, au milieu de blocs de rochers énormes, arrachés

aux rives ou que le travail de désagrégation des pluies avait fait rouler dans son lit.

L'idée d'une voie ferrée était donc la seule qui pût soutenir l'examen de la commission chargée de trouver une solution pratique à l'obscur problème de la pénétration congolaise.

Plusieurs projets furent mis en avant. Stanley avait dressé un plan de chemin de fer, ayant Vivi (sur la rive nord du fleuve, en face de Matadi) pour tête de ligne, et qui comprenait deux tronçons mesurant ensemble cent soixante-quinze kilomètres: le premier allait de Vivi à Isangila, d'où part, jusque Manyanga, un bief à courant fort rapide, mais navigable pour des baleinières habilement dirigées par les mariniers du pays; à Manyanga commençait, — mais sur la rive sud, cette fois, de façon à ne pas sortir du territoire de l'Etat, — un second tronçon atteignant le Pool.

Un deuxième projet présentait les mêmes dispositions que le précédent, modifié seulement en ce que le tronçon Vivi-Isangila était reporté sur la rive droite et réunissait Matadi à Isangila (sud).

Enfin une troisième combinaison préconisait l'exécution d'une voie ferrée, sans solution de continuité, évitant tous les transbordements entre Matadi et le Stanley-Pool.

Les deux premiers tracés étaient moins coûteux, mais avaient le grave inconvénient d'exiger de nombreux transbordements qu'aggravait la lenteur du transport sur le bief Isangila-Manyanga, fort dur à la montée.

Trouet écrit à ce propos: « Nous disons qu'ils eussent été peut-être moins coûteux, mais rien n'est moins sûr, bien que le développement qu'ils présentaient en voies ferrées fût, à peine, la moitié de celui du chemin de fer direct. La rive nord, en effet, de même que la rive sud, dans le voisinage du fleuve, offre des mouvements de terrain bien plus accentués que la région à parcourir dans

le tracé du système adopté. D'autre part, les transports du gros matériel eussent été fort difficiles et très lents par les baleinières des biefs navigables. La construction du second tronçon se serait donc présentée dans de très mauvaises conditions. »

Thys écarta résolument les deux solutions mixtes et préconisa l'étude d'un chemin de fer continu entre Matadi et le Pool.

A ce moment, en 1885, Stanley publiait son ouvrage *Cinq années au Congo*, dans lequel il exposait les hésitations des promoteurs du Comité d'études du haut Congo à déterminer exactement le plan de l'entreprise qu'ils voulaient tenter, dans un pays imparfaitement connu. « La création d'un railway de trois cent vingt-cinq kilomètres, écrivait le célèbre explorateur, eût nécessité une étude préalable de la région que le chemin de fer devait parcourir et, de plus, une connaissance exacte du droit de propriété au Congo, des lois qui régissent les indigènes, et des moyens de protection que ceux-ci pourraient garantir à la voie ferrée. » Et il concluait en ces termes : « Il y a là des richesses énormes qui attendent le chemin de fer destiné à les recueillir. J'en préviens le commerce et suis persuadé que l'avertissement ne sera pas perdu » (1).

Le grand explorateur développait le même thème dans des conférences à Londres, Manchester, Liverpool et le public anglais faisait un accueil enthousiaste à ses déclarations.

L'appel de Stanley fut entendu. Un puissant syndicat anglais de Manchester demanda à l'Etat la concession du chemin de fer des cataractes. Mais la proposition ne ren-

(1) Tout l'ouvrage de Stanley, qui rend compte des travaux des expéditions du Comité d'études du haut Congo, dit A. J. Wauters, converge d'ailleurs vers le même but et le remarquable chapitre qui le résume, sous le titre: *Le nœud de la question*, est le plus éloquent plaidoyer qui puisse se faire en faveur du chemin de fer.

contra pas grand écho en Belgique. Les négociations traînèrent et, finalement, échouèrent.

La Belgique, dont le rôle avait été jusque là prépondérant dans la genèse du jeune Etat, allait-elle se désintéresser du fruit de tant de sacrifices et abandonner à l'exploitation étrangère ce domaine, découvert, créé en quelque sorte pour elle, par ses officiers, par son roi?

On pouvait le craindre, car l'opinion belge était encore généralement fort mal éclairée, indifférente, voire même défiante à l'endroit des immenses ressources que pouvait offrir le Congo à notre activité nationale.

Thys s'insurge contre cette apathie et, avec un bel enthousiasme, entreprend de la déraciner, de faire pénétrer la vérité dans le public, de dissiper les préventions, les préjugés de toute nature. Il s'improvise orateur et entame dans le pays une vigoureuse campagne de propagande: après une série de conférences données à la Bourse de Bruxelles, sous le patronage de la Société belge des ingénieurs et des industriels, il visite les principaux centres industriels du pays, pour faire connaître l'œuvre royale et communiquer sa foi dans la grandiose entreprise nouvelle.

C'est alors qu'il s'efforce de grouper un certain nombre de personnalités du monde financier, commercial et politique. La Société des ingénieurs et des industriels met la question à l'étude. Des conférences sont organisées. Un courant d'opinion puissant se forme en faveur de l'entreprise.

La Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie, créée en vue de poursuivre l'étude et, éventuellement, la construction du chemin de fer, est constituée le 27 décembre 1886, à l'initiative de MM. Urban, Thys et De Roubaix, par voie de souscription publique.

Le 9 février 1887, a lieu la première assemblée générale qui détermine la composition du conseil d'administration.

Premier voyage au Congo, 1887-1888.

Le 8 mai 1887, le capitaine Thys, promoteur de l'entreprise, s'embarque à bord du *Vlaanderen*, comme chef de la double expédition formée par la Compagnie du Congo : la première, placée sous la direction du capitaine Cambier et composée d'ingénieurs, est chargée des études de la voie ferrée; la seconde, conduite par Alexandre Delcommune, doit opérer la reconnaissance commerciale des régions du haut Congo.

Dès le 10 juin, un second groupe d'ingénieurs quitte Anvers. Le 15, le capitaine Cambier et les ingénieurs de l'expédition d'études, Charmanne et Vauthier, entreprennent la reconnaissance de la région comprise entre Matadi et Léopoldville.

Le capitaine Thys visite la région des chutes, arrive à Léopoldville le 8 octobre, passe à Equateur le 28 novembre et s'arrête, le 2 décembre, à Bangala, point terminus du voyage sur le haut Congo.

Là, il engage vingt indigènes, pour compte de M. De Roubaix, fondateur du syndicat de Mateba.

Descendu de Bangala à Kwamouth, Thys, à bord du *Stanley*, pénètre dans le Kasaï.

Jusqu'à Mouchié, cette rivière porte le nom de Kwa. Lorsqu'on la remonte, elle coule d'abord dans une gorge, dont les rives peu élevées plongent presque directement dans les eaux (1).

A quelques kilomètres au-dessus du confluent, le Kasaï se resserre jusqu'à trois ou quatre cents mètres de largeur; le courant devient extrêmement violent. A cinquante ou soixante kilomètres en amont, la rivière écarte subitement ses berges et coule dans une plaine fertile, admirablement appropriée à l'élevage du bétail et à la grande culture.

(1) Relation faite d'après une conférence du capitaine Thys: *Au Congo et au Kasaï*.

Sa largeur devient alors considérable et, par endroits, atteint jusqu'à six et sept mille mètres. De longues îles, couvertes généralement d'une herbe maigre, mais couronnées parfois de bouquets de palmiers et de bananiers, de champs de manioc et de villages, étirent la rivière en chenaux de deux à trois kilomètres de largeur.

Avant d'arriver à Mouchié, le Kwa se rétrécit encore à sept ou huit cents mètres de largeur; il se divise en deux bras: le Mfini, qui présente la même largeur que le Kwa lui-même, tandis que la branche principale, le Kasaï proprement dit, est dérobée à la vue par un rideau continu de verdure. — On comprend l'erreur de Stanley, qui, lorsqu'il a remonté le Kwa, s'est engagé dans le Mfini, sans soupçonner même qu'il venait de laisser à droite le plus puissant des tributaires du Congo.

Lorsqu'on remonte le Kasaï, on s'aperçoit facilement à la violence du courant, qui atteint plus de quatre nœuds, de l'importance de la rivière. Pendant les quarante kilomètres qui suivent, le Kasaï coule au milieu de terrains bas. L'œil s'arrête surpris devant une vaste expansion de la rivière, parsemée d'îles sableuses ou couvertes de grandes herbes.

C'est le Wismann-Pool. On sort de là par un goulot de quelques centaines de mètres de largeur, bordé de rives en pente très fertiles, où croissent des palmiers et des bananiers et que ponctuent çà et là de nombreux villages assez importants.

Le lit du Kasaï, pendant soixante kilomètres, s'étale à des distances démesurées, coupées çà et là de nombreuses îles. C'est à la fin de cette section que se trouve le seul passage vraiment difficile de la rivière.

Au delà, le Kasaï se retrécit à nouveau jusque six à huit cents mètres et coule dans une vallée profonde, qui s'encaisse lentement entre deux rives fortement inclinées. A quelques kilomètres au delà de chaque côté de la rivière,

c'est la forêt vierge, bordée de nombreux villages qui la séparent d'importantes plantations. Le lit de la rivière s'élargit alors considérablement et se parsème d'îles. Parfois, les rives, couvertes de pelouses et de bouquets de bois, s'élèvent en pente douce; d'autres fois, elles se dressent en un saut brusque, formant horizon à droite et à gauche.

On arrive ensuite au mont Pogge, mamelon de cent cinquante mètres d'élévation.

La colonne d'exploration se persuade à bon droit que la rivière est encore en pleine voie de formation: en montant la rivière, on a vu l'eau se précipiter en bouillonnant dans une excavation récemment creusée par le flot; à la descente, quinze jours après, on trouve à cette place un chenal de trente mètres de largeur.

Au delà du mont Pogge, les rives deviennent presque continuellement boisées. On arrive au confluent de la rivière Loanjé, où le Kasaï qui, à quelque distance plus bas, présente des largeurs de cinq et même de dix kilomètres, se rétrécit jusque cent cinquante mètres, s'écrasant entre deux montagnes entre lesquelles il se précipite avec une effrayante vitesse.

La rivière fait alors un coude subit, sa rive nord s'élève à pic en un saut brusque de quinze à vingt mètres. A cinquante kilomètres en amont du confluent de la Loanjé, se trouve celui du Sankuru, qui se jette dans le Kasaï en formant un delta.

Plus loin, à une égale distance, la rivière n'a plus que cinq ou six cents mètres de largeur, mais longtemps avant de recevoir la Lulua, elle s'épanouit de nouveau en des lacs parsemés d'îles. La Lulua est une rivière large de cent cinquante à trois cents mètres, qui court au milieu de forêts vierges où croissent principalement des bouquets de palmiers, de bois de teck, d'acajou, d'ébène. Partout la liane à caoutchouc abonde, de même, du reste, que dans les

forêts du Kasaï. La Lulua cesse d'être navigable à Luebo, où son lit est obstrué par d'énormes blocs de rochers. Son affluent, le Luebo, qui présente à son embouchure trente mètres de largeur est, lui aussi, interrompu à quelques kilomètres de la station par des chutes dont la vue est ravissante.

Partout, le long du Kasaï, l'accueil est des plus sympathiques de la part des indigènes. La navigation sur la rivière est relativement facile, les rives sont généralement fertiles et habitées, les ressources commerciales paraissent considérables, la population est paisible, avide de négoce et industrieuse.

Le capitaine Thys revient en Belgique en février 1888. Dès son retour, il publie la carte à grande échelle du cours du Kasaï et de la Lulua, qu'il a dressée avec une rare précision, et un rapport intitulé *Haut Congo et Haut Kasaï*. Le capitaine Thys contribue à la constitution de la *Compagnie des Magasins Généraux*, qui est fondée le 20 octobre 1888, à l'initiative de la *Compagnie du Congo*. Elle installa des hôtels et des magasins dans le bas-Congo.

En même temps, des deux expéditions techniques de la Compagnie du Congo, l'une procède à l'étude de la région que doit traverser le chemin de fer; la seconde se livre à la reconnaissance commerciale du haut fleuve.

Le 4 novembre 1888, les études étant terminées, Cambier arrive à Kinshassa, sur le Stanley-Pool. Les résultats de ces travaux, avec le devis général de l'entreprise et le cahier des charges, sont consignés dans un fascicule connu sous le nom de *Brochure blanche*. Elle conclut qu'un capital de vingt-cinq millions de francs suffirait pour construire, entre Matadi et le Pool, une voie de quatre cent trente-six kilomètres de longueur, acheter le matériel roulant, couvrir les frais généraux, et servir les intérêts intercalaires pendant la période de construction, évaluée à quatre années. Les frais d'exploitation étaient de un million deux cent mille francs par an. En ajoutant cette somme à celle de cent vingt-

cinq mille francs, nécessaire pour rémunérer à cinq pour cent le capital, on constate dans le rapport que deux millions quatre cent cinquante mille francs de recettes annuelles suffiraient pour que l'affaire fût rémunératrice. Or, une somme supérieure était dépensée annuellement pour les transports entre le haut et le bas Congo, tant par l'Etat que par les maisons de commerce et les missions. Le chemin de fer, en se substituant aux caravanes, devait évidemment encaisser chaque année, dès ses débuts, au moins cette somme, jugée suffisante pour attendre la réalisation des promesses d'avenir.

C'est sur ces bases, que se constitue, le 13 juillet 1889, la Compagnie du chemin de fer au capital de vingt-cinq millions de francs, dont dix millions souscrits par le gouvernement belge.

Les quinze millions restants furent fournis par un groupe dans lequel figuraient les principaux établissements financiers de Belgique, trois maisons de banque allemandes et quelques personnalités anglaises représentées par Sir W. Mackinnon.

La première brigade d'ingénieurs quitte Anvers le 11 octobre 1889, et arrive à Matadi le 10 novembre. Placée sous les ordres de l'ingénieur Vauthier, elle comprend soixante-quatorze travailleurs ordinaires, douze maçons et douze charpentiers, au total quatre-vingt dix-huit artisans, originaires pour la plupart de Sierra Leone.

En même temps, en Belgique, Thys fonde la Compagnie des produits du Congo (29 novembre 1889), qui reprend pour son compte la Société de Mateba (syndicat De Roubaix) (1).

(1) On sait que ce furent quelques personnalités anversoises, qui les premières eurent foi dans l'avenir commercial du Congo et osèrent y aventurer leurs capitaux, en essayant de provoquer un courant d'affaires entre le bas Congo et Anvers. Lorsqu'au commencement de l'année 1885, l'Association internationale du Congo fut reconnue comme Etat indépendant, un certain nombre d'Anversois formèrent un syndicat ayant pour but de tenter l'ex-

Il remplit par intérim les fonctions de directeur du département de l'Intérieur de l'Etat indépendant (1889).

Le 10 janvier 1890, il contribue à la création du Cercle africain, à Bruxelles, dont il devient le premier président.

Cinq mois après la constitution de la Compagnie du chemin de fer, les premiers travaux de construction sont entamés sous la direction de l'ingénieur Charmanne. Ils débutent par les installations de la gare et du port de Matadi.

En mars 1890, est donné le premier coup de pioche pour les terrassements de la voie. Le personnel ouvrier se compose alors de huit cents noirs.

Nous n'entreprendrons pas de résumer ici les innombrables et souvent émouvantes péripéties à travers lesquelles se déroula ce formidable travail de construction d'une voie ferrée de trois cent quatre-vingt-huit kilomètres, au sein d'une contrée où la nature semblait avoir à plaisir accumulé des difficultés insurmontables. Dès les premiers mois, la mortalité effrayante qui sévit parmi les travailleurs, les désertions, les révoltes vinrent ajouter des complications terribles aux obstacles énormes prévus à l'origine par les organisateurs. Un moment, l'absence de bras faillit compromettre irrémédiablement la marche de l'entreprise. On dut recruter à prix d'or sur tous les points de la côte africaine, jusqu'en Chine même et aux Barbades,

ploitation de terrains immenses et très fertiles situés dans le bas Congo, dont on leur offrait la cession. Par convention provisoire datée du 30 janvier 1886, et par acte définitif du 3 juin 1887, le gouvernement céda au syndicat l'île de Mateba (15.000 hectares), sise dans le Congo (rive droite) à égale distance de Banana et de Boma. Le syndicat acquit ensuite les îles de Boulicoco et de Lukula, sur la rive portugaise, et celles de Ntounga et de Kifouka, sur le territoire de l'Etat. La tentative pour introduire le bétail date de 1886. La société anonyme de Mateba fut constituée le 4 mai 1889. MM. De Roubaix, Léopold Cateaux et Osterrieth furent nommés administrateurs. Le 22 mars 1890, la Société de Mateba fusionna avec la Compagnie des Produits, créée elle-même le 29 novembre 1889.

des travailleurs nouveaux, dont les aptitudes ne correspondaient pas toujours à ce qu'on était en droit d'en espérer.

Second voyage, 1890.

Thys s'embarque une seconde fois pour l'Afrique, le 3 avril 1890, dans le but d'inspecter les nouveaux établissements de la Compagnie des magasins généraux à Banana, Boma et Matadi, ceux de la Compagnie des produits du Congo à Mateba et Siccia, ceux de la Société du Haut-Congo à Vivi et à Matadi et enfin, les chantiers de la Compagnie du chemin de fer à Matadi, au ravin Léopold et sur la Mpozo.

Avant de rentrer en Belgique, Thys se rend dans la colonie de l'Angola et visite successivement Saint-Paul de Loanda, Novo-Rodondo, Benguela et Mossamédès où il conclut d'importants contrats relatifs aux exploitations de l'île de Mateba. A cette époque celle-ci comptait deux à trois cents têtes de bétails. Depuis lors, grâce aux importations du sud, la Compagnie des produits du Congo a été à même de fournir de la viande fraîche à la Compagnie du chemin de fer, sans interruption, satisfaisant à tous les besoins des blancs tout en augmentant graduellement les troupeaux de l'île. Ceux-ci comprennent aujourd'hui plus de six mille têtes de bétail.

En 1891, Thys fonde la Compagnie du Katanga et organise les puissantes expéditions qui sous les ordres d'Alexandre Delcommune, Stairs, Bia, Francqui, assureront définitivement à l'Etat la possession de cette importante et riche province.

Troisième voyage, 1892.

Le troisième voyage de Thys pour le bas Congo, le 5 juin 1892, a pour objet l'inspection des chantiers de la Compagnie du chemin de fer et des établissements des sociétés bel-

ges. Le capitaine assiste à l'inauguration du pont de la Mpozo, le 9 juillet; le lendemain, il quitte Matadi avec Charmanne et Espanet et fait la reconnaissance du tracé jusqu'au kilomètre 130. Les voyageurs rentrent le 19 juillet; Thys reste au Congo et visite Loango avec Camille Delcommune; à son retour, il passe huit jours dans les établissements et les kraals de l'île de Mateba. En compagnie du gouverneur-général Wahis, il parcourt les travaux jusqu'au kilomètre 22 de la ligne, les treize premiers kilomètres se faisant en train.

Après un nouveau séjour à Mateba avec Emile Delcommune, il rentre en Europe le 25 septembre.

Quatrième voyage, le 6 juin 1893.

Thys repart une quatrième fois à bord du steamer *Lulu Bohlen*, le 6 juin 1893, avec Georges de Laveleye, administrateur, membre du comité permanent de la Compagnie du chemin de fer du Congo, et l'ingénieur Charmanne, directeur en Afrique de la même société. Mme Georges de Laveleye accompagne son mari en Afrique.

Après les déboires, les rancœurs de la chasse aux premiers millions pour la constitution de la société étaient arrivés les désastres de la construction, la mortalité effrayante des ouvriers, les difficultés du terrain, la roche d'une dureté excessive, le travail au fond de la gorge de la Mpozo où la chaleur est effroyable, le découragement des ingénieurs et, en Belgique, les clameurs et les récriminations. Les devis primitifs sont reconnus inexacts, les millions souscrits sont engloutis et il faut de nouvelles ressources; puis, le temps prévu pour la construction est notoirement insuffisant.

A. J. Wauters, secrétaire de la Compagnie, a tracé, dans le *Mouvement géographique*, un tableau navrant de cette phase douloureuse.

« Le personnel inférieur est décimé. Le manque de confort, de vivres frais, l'action débilitante de la température

qui, dans ces ravins et dans ces précipices dépourvus de toute végétation, est extraordinairement élevée, la difficulté des travaux à exécuter, les maladies contagieuses telles que la dysenterie, la cachexie paludéenne et le béri-béri, tout contribue à rendre excessif le taux de la mortalité. Sur quatre mille cinq cent hommes passés sur les chantiers de janvier 1890 à mai 1892, neuf cents ont succombé!

» Une semblable proportion de décès suppose un chiffre d'invalides plus grand encore. Chaque départ de bateaux emporte des malades par centaines.

» Ces calamités jettent l'effroi parmi les contingents réduits. Les désertions se multiplient, des révoltes éclatent; la démoralisation et le désespoir sont complets dans le personnel noir, qui fond littéralement. Des ouvriers qui ne travaillent que forcés et qui restent insensibles même à la retenue de leur salaire, ne peuvent donner qu'un rendement médiocre: sur les huit premiers kilomètres, la production quotidienne du terrassier de couleur n'a jamais dépassé un tiers de mètre cube.

» En même temps, et par contre-coup, la situation financière de la Compagnie devient des plus graves. Avant le kilomètre 3 on a déjà dépensé six millions. Le 30 juin 1892, au kilomètre 9, les travaux et les frais généraux ont absorbé onze millions et demi de francs, près de la moitié de l'avoir social, dont l'insuffisance est dès lors flagrante. »

L'hostilité des hommes et des choses n'arrête pas Thys et tandis qu'il fait redoubler le travail en Afrique, qu'il enjoint aux ingénieurs de passer à tout prix, à son retour il s'occupe en Belgique de parer aux difficultés financières, donne conférences sur conférences, écrit brochures sur brochures, relève les courages abattus, et impose sa foi.

L'amélioration des conditions sanitaires, l'expérience acquise et un ingénieux système de primes développent la productivité des ouvriers nègres et accélèrent graduellement la marche des travaux, tout en diminuant considé-

rablement les frais. C'est en 1893 que la locomotive atteint le col de Palabala (kilomètre 16). Dès lors, l'avancement prend une allure plus rapide: la première section de la ligne, comprenant quarante-deux kilomètres, peut être inaugurée par le gouverneur général Wahis, le 4 décembre.

Tandis qu'en Afrique, la situation redevenait relativement satisfaisante, elle restait grave en Belgique: l'insuffisance du capital était évidente et la compagnie allait devoir prendre des mesures énergiques, pour accroître à brève échéance ses moyens financiers. Les établissements belges qui avaient participé à la formation du capital de la compagnie en 1889, n'abandonnèrent pas celle-ci dans ces moments difficiles: dès le 31 mai 1894, ils se constituèrent en syndicat et lui garantirent le placement d'un premier emprunt de six millions de francs pour la continuation des travaux. De son côté, l'Etat belge, principal actionnaire de la société, lui conserva sa confiance et se montra disposé à lui faciliter sa tâche; mais des manœuvres de parti et certaines circonstances firent, qu'à la Chambre, l'opposition parut un moment devoir triompher des sympathies du Parlement. (A. J. Wauters. L'Etat ind. du Congo, p. 360.)

Les 26, 27 et 28 juin 1895, les mesures provisionnelles proposées par le gouvernement en faveur du Congo sont discutées et votées par les Chambres.

Le 6 août, une commission d'enquête, nommée par le gouvernement belge, est envoyée au Congo pour faire rapport sur l'état actuel des travaux et sur l'avenir de l'entreprise. La mission se compose des ingénieurs Francken, Huet et Claes, et du géologue Cornet.

Cinquième voyage, 1895.

Les fatigues ne sont rien pour Thys, entièrement dévoué à son œuvre et résolu à la faire triompher par dessus tous les obstacles. Il retourne donc une cinquième fois au Congo, le 19 juillet 1895, avec le lieutenant Lemaire.

Comme administrateur-directeur général de la Compagnie du chemin de fer, il va procéder à une inspection générale de la ligne et de ses installations.

Il rejoint à Lisbonne les membres de la commission d'enquête et, en septembre, il suit avec eux le tracé de la voie depuis Kimpesse jusqu'au Stanley-Pool; il s'embarque à Kinshassa et se dirige vers l'Equateur.

Rappelons que le 15 novembre 1895, le chemin de fer, sous la direction de l'ingénieur Goffin, était arrivé au kilomètre 135 et que les terrassements étaient attaqués au kilomètre 152. Les quatre-vingts premiers kilomètres étaient déjà en pleine exploitation et la recette de juillet à octobre donnait trois cent huit mille francs.

Le major Thys rentre en Europe le 7 décembre 1895, avec la commission d'enquête.

Disons ici, avec M. Maurice Normand, de l'*Illustration*, que le capital primitif de vingt cinq millions fut complètement absorbé bien avant l'adoption, par les chambres belges, du plan financier qui devait permettre l'achèvement du chemin de fer. L'opposition radicale fut irréductible après même que l'on eut atteint la Palabala. A un moment donné, pour ne pas interrompre complètement les travaux, on leur consacra jusqu'aux cinq cent mille francs de cautionnement des administrateurs et des commissaires.

Le 15 mai 1896 seulement, la convention entre l'Etat belge et la Compagnie fut votée, la souscription de la Belgique élevée de dix à quinze millions, l'aval du trésor accordé à une émission de dix millions d'obligations, le capital social porté au total de soixante millions.

Sixième voyage, 1896.

Tant de labeurs commençaient à porter leurs fruits et le succès allait couronner des efforts restés jusqu'ici à peu près sans compensation. Thys se rend le 23 juin 1896 au Congo viâ Lisbonne, pour assister à l'inauguration de la première moitié de la ligne, qui comporte à ce moment

cent quatre-vingt-huit kilomètres, de Matadi à Tumba. La cérémonie a lieu le 22 juillet 1896; elle est présidée par le vice-gouverneur Wangermée. Thys rentre en Europe accompagné de l'ingénieur Trouet, le 13 septembre viâ Marseille. Son voyage de Bruxelles au Stanley-Pool et son retour en Belgique ne lui ont demandé que soixante-cinq jours. Quinze ans auparavant, le lieutenant Valcke mettait, deux jours de plus pour la seule traversée de Liverpool à Banana!

Dès le 14, au matin, Thys donne lecture au conseil permanent d'un volumineux dossier (1).

Septième voyage 1897.

Son activité se trouve pleinement récompensée en 1897. Le 10 octobre de cette année, il prend passage à Bordeaux, avec l'ingénieur Trouet sur le steamer *Pernambuco*.

Le steamer fait escale à Libreville, et y prend à son bord M. H. de Lamothe. Le gouverneur général de la colonie française sera officiellement reçu à Boma et à Matadi, d'où le major Thys le conduira en train spécial, jusqu'au point terminus de la ligne.

Le major Thys triomphe deux ans plus tôt qu'il ne l'a prévu. Mais aussi il s'est dépensé sans compter pour son œuvre. Trois cent cinquante-cinq conférences forment le bilan de ces énergiques efforts de persuasion patriotique.

Le 16 mars 1898, l'ouvrier Gerôme, qui a donné le premier coup de pioche, au début de la construction de la ligne à Matadi, il y a exactement huit années, et qui inventa, à la Mpozo, les échelles d'où, suspendu au-dessus du précipice par une ceinture de sûreté, il minait les rochers, pose le dernier rail du Stanley-Pool. L'événement est proclamé au loin par une salve de vingt-et-un coups de canon.

(1) Voir le compte-rendu de l'inauguration Matadi-Tumba dans le rapport du colonel Thys au Conseil d'administration, septembre 1896 (16e fascicule).

Les trois cent quatre-vingt-huit kilomètres de ligne sont couverts. Goffin, directeur, serre les derniers boulons, en présence des ingénieurs Paulissen, Cito et Cote, Costermans, commissaire de district à Stanley-Pool, Mgr Augouard, évêque français résidant à Brazzaville et l'abbé Bert, curé de l'Inkissi.

La rive du Pool est atteinte à Dolo par la locomotive triomphante. L'achèvement du chemin de fer, après ce labeur, est le triomphe de l'esprit d'entreprise belge, en même temps que l'honneur de la main-d'œuvre africaine. Car la collaboration de la race noire a montré l'aptitude des nègres au travail (1).

Thys revient le 20 décembre à Libreville (Gabon) sur le steamer *Stamboul*, et arrive le 13 à Marseille.

Le 19 janvier, à l'assemblée générale ordinaire de la Compagnie du chemin de fer, il fait rapport sur son dernier voyage.

Le chemin de fer, qui devait être achevé en quatre ans, ne l'a été qu'au bout de huit, et il a coûté soixante millions au lieu de vingt-cinq. Il est bon de remarquer toutefois que si l'on s'est montré en 1889 trop optimiste au double point de vue de la durée et du coût de la construction, les prévisions de recettes étaient en revanche, à cette époque, d'une excessive modération.

On avait bien annoncé le développement rapide des transports entre le haut et le bas Congo, mais on n'avait pas voulu l'escompter. On regardait comme un minimum de recettes, pendant les premières années, un chiffre

(1) Rapport fait à l'assemblée générale ordinaire de la Compagnie du Chemin de fer du Congo, le 18 janvier 1893.

« Des ouvriers ont été recrutés chez les Sierra-Léonais, les Krooboys, les Accras, les Popo, les Sénégalais, les Bathurst, les Lagos, les Elmina, les Wydah, les Monroviens, les Haoussas, les Zanzibarites. Des recrutements ont été faits aux Antilles et aussi en Chine. Peu après, les recrutements furent interdits à Zanzibar, au Sénégal, ainsi qu'à la Côte d'Or et à la Côte d'Ivoire. »

annuel de deux millions et demi pour toute la ligne. Or, il suffit de consulter les rapports et les procès-verbaux de la société pour voir que sur la seule section Matadi-Tumba (118 kilomètres), l'exploitation provisoire a accusé, en 1897, 3,350,000 francs de recettes. Pendant l'année 1907, les recettes mensuelles se sont élevées à 944,000 francs pour janvier, 840,000 francs pour février et 11,313,425 francs pour l'année 1906 entière.

Avant l'établissement de la voie ferrée, on ne demandait guère au Congo que de l'ivoire, parce que l'ivoire seulement supportait les frais de portage ou plutôt parce que, le portage n'ayant à sa disposition qu'un personnel limité, il convenait de l'employer uniquement au transport le plus rémunérateur. En 1889, cent vingt tonnes d'ivoire, formant six mille charges, constituaient tout le trafic d'exportation sur lequel tablait la Compagnie.

Aussitôt que la voie est établie, on songe à demander au Congo le caoutchouc, et il le donne. A mesure que l'exploitation provisoire se rapproche du Pool, à mesure que la route de portage se raccourcit, le transport du caoutchouc vers Matadi s'accroît: douze cents tonnes en 1896, dix-huit cents en 1897. Les chiffres étaient de 4,442,667 kilogr. en 1905 et de 4,593,750 en 1906.

Après l'ivoire et le caoutchouc viendront les produits des plantations: café, cacao, produits oléagineux, céréales.

Huitième voyage, inauguration du chemin de fer, 3 juillet 1898.

L'*Albertville* quitte Anvers, le samedi 11 juin 1898, emportant au Congo les envoyés officiels des neuf puissances signataires de l'acte de Berlin, le représentant du Roi-Souverain, les délégués des Compagnies de chemin de fer et de la Presse, ainsi que de nombreux invités, qui vont assister à la cérémonie, attendue depuis si longtemps par l'Europe entière, qui a les yeux fixés sur les efforts des Belges dans leur colonie africaine. Car l'inauguration offi-

cielle du chemin de fer de la région des cataractes marque une heure décisive dans l'histoire de la colonisation.

Ce chemin de fer de quatre cents kilomètres va ouvrir à l'activité, à l'initiative commerciale l'accès de territoires immenses qui constituent comme un second continent africain.

La solennité a lieu à Boma, le dimanche 3 juillet 1898 en présence des représentants du roi-souverain, de la Belgique, de l'Etat indépendant du Congo, de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, de l'Espagne, de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Italie, du Portugal et de la Russie et des délégués de la Compagnie du chemin de fer.

Un Te Deum est chanté pour commémorer, en même temps, le treizième anniversaire de la reconnaissance officielle de l'Etat.

Une revue des troupes indigènes de la garnison de Boma est ensuite passée par le lieutenant-général Daelman, représentant le roi-souverain. Le défilé, d'une correction parfaite, impressionne vivement les spectateurs.

Le 4 juillet, des fêtes ont lieu à Matadi et à Tumba; le 6 juillet, à Léopoldville, un banquet officiel réunit cent trente trois couverts. M. Fuchs, faisant fonction de gouverneur général, déclare officiellement ouverte au trafic public la ligne de Matadi à Stanley-Pool.

Le major Gilson, délégué du Club Africain, qui assiste à l'inauguration du chemin de fer et qui a fait la relation du voyage de l'*Anversville*, dit à ce propos:

« Neuf ans déjà! C'est en 1889, en effet, que fut fondée la Compagnie du chemin de fer du Congo. C'est à partir de cette époque qu'à Matadi, ce rocher aride où depuis 1885 était fondé un poste, c'est à Matadi, qu'a surgi une ville nouvelle, sœur des innombrables cités qui couvrent, à l'heure actuelle, les terres sauvages de l'Afrique équatoriale.

» Combien ont dû battre les cœurs de ceux qui se trouvaient là-bas, lorsque le panache de fumée de la première locomotive

s'est reflétée pour la première fois dans les eaux du Pool. Désormais la distance n'existe plus: l'Ubangi, la Mongala, l'Uele, le Manyema, le Sankuru, le Kasaï sont à quelques journées de l'Océan; le poignant isolement dans lequel se trouvaient nos compatriotes n'existe plus; aux privations inévitables vont succéder l'abondance et le confort. Quel splendide avenir s'ouvre pour le Congo, alors que dans le passé, malgré toutes les difficultés, les Belges en ont fait ce que nous voyons aujourd'hui, le 6 juillet 1898, jour où M. Fuchs, gouverneur général, a déclaré à Stanley-Pool définitivement ouverte à l'exploitation publique la ligne Matadi-Stanley-Pool. La date du 6 juillet 1898, restera une des plus importantes de l'histoire de l'Afrique centrale, car l'événement qu'elle rappellera à jamais marque une des grandes étapes de cette histoire: il consacre d'une manière définitive la prise de possession, par la civilisation, d'une immense région de ce continent mystérieux dont le roi disait, il y a vingt-cinq ans qu'elle était la seule partie de notre globe que la civilisation n'eût pas encore pénétrée.

» L'année 1898 marquera dans l'histoire de l'Etat du Congo, presqu'au même titre que celle de 1885.

» Si celle-ci vit la fondation politique de l'Etat, si elle fut le couronnement de cinq années d'audacieuses explorations et de vaillants exploits, celle-là marque, pourrait-on dire, la date de sa fondation économique; elle termine neuf années de labeur acharné, neuf années de lutte industrielle et financière pour rattacher le centre de l'Afrique centrale au monde par un rail.

» Le major Thys, ce grand remueur de pierres, d'hommes et de capitaux, comprit quand personne ne voulait comprendre. Il osa, quand personne n'osait. De militaire, il se fit successivement orateur, ingénieur, financier, pour entamer son œuvre, pour la continuer et la finir.

» Pendant neuf années, il a été l'âme de cette armée de travailleurs qu'il avait lancés sur les rocs de la Mpozo ou sur les plateaux de Tumba; pendant neuf ans, il a dirigé ce combat, contre la fièvre et les éléments en Afrique, contre la crainte et la malveillance en Europe. Bulletins de désastres ou bulletins de victoires rien ne l'a fait dévier. Sous la tempête déchaînée, aux heures sombres où la

mort frappait là-bas, comme sous les éloges qui lui sont venus avec l'achèvement de son œuvre, il est resté le soldat impassible conduisant la bataille (1).

Le lieutenant-colonel Thys rentre en Europe le 6 août 1898.

Neuvième voyage, 1889.

Accompagné de deux de ses fils, Franz et Robert, ainsi que de Valère Mabille, le colonel repart une dernière fois pour l'Afrique, le 9 août 1899, et retrouve à Lisbonne Alexandre Delcommune. L'*Anversville* fait, cette fois, exceptionnellement escale à Belem, à l'embouchure du Tage, pour permettre aux voyageurs de prendre passage à son bord.

Thys revient en Europe, le 29 septembre 1899, et continue à se consacrer au développement des sociétés coloniales, dont il a la haute direction.

Le colonel Thys n'est plus retourné au Congo, depuis lors, mais il a entrepris successivement trois voyages en Amérique:

En novembre 1900, il s'est rendu à New-York avec E. Francqui et l'avocat Gaston Périer, son gendre, pour traiter d'importantes questions se rapportant aux intérêts belges en Chine.

L'année suivante (1901) il a séjourné avec Devolder et Périer, à New-York et au Canada.

Enfin, en février 1904, il passe de nouveau quelques mois dans la capitale des Etats-Unis et au Canada.

En 1904, Sona Gongo, station de la ligne Matadi-Stanley-Pool à sept cent quarante mètres d'altitude, est appelée Thysville, en l'honneur du promoteur de la grandiose entreprise.

(1) *Le chemin de fer. L'œuvre coloniale du Roi en Afrique,* par le major A. Gilson.

Thys est actuellement colonel d'Etat-major de réserve, ancien officier d'ordonnance du roi, administrateur-directeur général de la Compagnie du chemin de fer, de la Compagnie du Congo pour le commerçe et l'industrie, de la Compagnie du Lomami, de la Banque d'Outremer, de la Compagnie du Katanga, de la Compagnie des magasins généraux et de la Compagnie des produits; administrateur de la Compagnie du chemin de fer du Congo aux Grands Lacs, etc.; officier de l'Ordre de Léopold, chevalier de l'Ordre royal du Lion, commandeur de la Couronne du Congo, de l'Etoile brillante de Zanzibar, de Notre-Dame de la Conception de Villa-Viciosa du Lion et du Soleil, grand-officier de l'ordre du Nichan-el-Anovar; officier des ordres de la Légion d'honneur, de la Couronne de chêne, de la Couronne d'Italie et des SS. Maurice et Lazare, chevalier de la Couronne royale de Prusse et de l'Ordre de Léopold d'Autriche; décoré de seconde classe de l'Ordre de Sainte-Anne, de la Croix militaire de deuxième classe.

PUBLICATIONS :

— Carte du Kasaï et de la Lulua au 200,000e, de Kwamouth à Luebo, publiée par l'Institut national de géographie, 1888.

— *Au Congo et au Kasaï.* (Weissenbruch, 1888).

— *La Lomami rectifié d'après les découvertes de Delcommune.*

— *Rapports présentés aux assemblées générales de la Compagnie du chemin de fer.* (1 br.).

— *La reconnaissance commerciale du haut Congo. L'avenir du chemin de fer au Congo.* (Bulletin de la Société royale de géographie d'Anvers 1889. 1 br. in-8o).

— *Des débouchés que la Belgique peut trouver au Congo.* (Bulletin de la Société belge des ingénieurs et industriels, 1886).

— *La reconnaissance commerciale du haut Congo. L'avenir du chemin de fer du Congo.* (Extrait du Bulletin de la Société royale de géographie d'Anvers, 1889, 1 br. in-8o).

— *Dans la région des chutes. Le marché de Kouzo-Kienzi* (Mouvement géographique, 1887, p. 103).
— *Mœurs et coutumes. Femmes, chefs, petits chefs, petits capitas.* (Mouvement géographique, 1888, p. 18).
— *L'œuvre africaine du roi Léopold II et la reprise immédiate du Congo par la Belgique.* (1 br. in-8° de 43 p., Bruxelles. Cercle africain 1895).
— *L'annexion du Congo.* (1 br. in-8° de 32 p., Bruxelles, Weissenbruch, 1895, et Mouvement géographique, 1895, pp. 26-38).
— *Historique de la fondation de l'Etat indépendant du Congo et organisation de celui-ci.* (Bulletin de la Société des ingénieurs et des industriels, Bruxelles, 1886).
— *L'Afrique centrale et l'Association internationale africaine.* (1 br. in-12 de 20 p., Mons, Manceaux 1878).
— *Le Congo à l'Exposition d'Anvers.* (Bulletin de la Société royale de géographie d'Anvers, 1886, 4e fasc.).
— *Conférence sur le Congo.* (1 br. in-4°, 40 p., Bruxelles, 1894).
— *Au Congo et au Kasaï.* (in-8°, 60 p., Bruxelles, Weissenbruch, 1888).
— *Le transport dans la région des chutes.* (Congo illustré, 1892, p. 194).
— Avec la collaboration de Cambier, Vauthier et Charmanne: *Le chemin de fer du Congo de Matadi à Léopoldville.* (Bulletin de la Société royale de géographie d'Anvers, 1889, pp. 375-390 et Bulletin de la Société royale belge de géographie, 1889, pp. 149-183).
— *L'expansion coloniale belge.* (Article paru dans la Nation belge, Bruxelles, Weissenbruch, 1906).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— *Histoire de vingt ans. L'œuvre coloniale du roi en Afrique.* (Ve Monnom., 1898).
— *Le chemin de fer du Congo,* par Léon Trouet.
— *Carte du chemin de fer du Congo de Matadi au Stanley-Pool,* au 100.000e, par A. J. Wauters.
— *Mouvement géographique,* 1888, p. 46.
— Chapeaux. *Le Congo historique,* etc. pp. 611 et 728.
— *Congo illustré,* 1892, 1895, p. 193.
— *Congo belge,* 1902.
— *L'Etat indépendant du Congo,* par A. J. Wauters.
— Francken, Huet, Claes et Cornet. *Rapport adressé par la commission d'enquête.*

— Helleputte. *Rapport de la section centrale de la Chambre des Représentants* (Documents parlementaires, 1896).
— Hubert. *Rapport sur le chemin de fer du Congo.*
— Annales parlementaires. Années 1884, 1894, 1895, 1896.
— *Historique de l'entreprise du Syndicat de Mateba.* (Ratinckx, Anvers, 1889).

Le chemin de fer. (D'après la Bibliographie du Congo, de A. J. Wauters.)

A. Les projets.

— *Bulletin du Club Africain,* 1900, nos 1-4.
— *Le nœud de la question,* chap. XXXII, de l'ouvrage: *Cinq années au Congo,* 1884, pp. 572 et 573.
— Wauters, A. J. — *Le chemin de fer du Congo,* chap. XIV de l'ouvrage: *Le Congo au point de vue économique,* 1885, pp. 207 et 216.
— *Le chemin de fer du Congo.* (1 br. in-8o, Bruxelles, Institut national de géographie, 1887, p. 89).
— *Le chemin de fer du Bas-Congo, concédé à la Congo railway Co de Manchester.* (Mouvement géographique, 1885, p. III.; 1886, pp. 2 et 83).
— *Le chemin du fer du Congo.* (Mouvement géographique, 1886, pp. 2, 87, 94, 99, 104, 1889, p. 37).
— Chavanne Dr J. *Die Kongobahn.* (Deutsche Rundschau fier géogr. und statistik, 1886. 241).

B. Les Etudes.

— Wauters, A. J. *Les expéditions de la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie, organisation, départ, premiers travaux,* 1 br. Bruxelles, Institut national de géographie, 1887)
— Cambier Ern. *Etudes du chemin de fer du Congo.* Rapport avec une carte. (Mouvement géographique, 1888, p. 99).
— Charmanne H. *L'expédition du chemin de fer. Rapport.* (Mouvement géographique, 1888, p. 90).
— Cambier Ern. *Le chemin de fer du Congo entre Palabala et la Lukunga.* (Bulletin de la Société royale de Géographie d'Anvers, 1889, pp. 366, 375,
— Charmanne. H. *Le chemin de fer du Congo. Rapport.* (Mouvement géographique, 1889, p. 14).
— Cambier, Vauthier, G., Charmanne, H., Thys. *Le chemin du fer du Congo.* (Bulletin de la Société royale de géographie d'Anvers, 1888-1889, no 4).

— Charmanne, H. *Le chemin de fer du Congo de Matadi à Léopoldville.* (Bulletin de la Société royale de géographie d'Anvers, 1889, pp. 375-390 et Bulletin de la Société royale belge de géographie, 1889, pp. 149-183).

— Vauthier. G. *Le chemin de fer du Congo de Matadi à Léopoldville. Les environs de Matadi et le massif de Palabala.* (Bulletin de la Société royale de géographie d'Anvers, 1889, pp. 375-390; Bulletin de la Société royale belge de géographie, p. 149-183).

— *Le chemin de fer du Congo de Matadi au Stanley-Pool.* (Brochure blanche). *Résultats des études. Rédaction de l'avant-projet. Conclusions.* Avec 24 annexes, cartes, plans, devis, notes diverses. Bruxelles, Weissenbruch, 1889).

C. Constitution de la Société.

— Beernaert Aug. *Projet de loi du 26 juin 1889 et exposé des motifs.* (Moniteur belge. Document n° 219. 1889, p. 169 et Mouvement géographique, 1889, p. 49).

— Nothomb Alphonse. *Rapport fait au nom de la section centrale de la Chambre des représentants sur le projet de loi du 26 juin 1889.* (Moniteur belge, Document n° 238. 1889, p. 171 et mouvement géographique, 1889, p. 53).

— *Chambre des représentants, séances des 10 et 23 juillet 1889. Discussion et vote du projet de loi du 26 juin 1889.*

— *Sénat. Séance du 26 juillet 1889. Discussion et vote du projet de loi du 26 juin 1889.*

— *Rapport du Conseil d'administration de la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie sur les mesures à prendre pour la construction du chemin de fer de Matadi au Stanley-Pool.* (Mouvement géographique, 1889, p. 58).

— *Constitution de la compagnie de construction. Emission publique.* (Mouvement géographique, 1889, p. 58, 59, 61 et 78).

— *Statuts. Cahier des charges. Tarif Bruxelles.* Bourlard, 1890.

— Zboinski. *Le chemin de fer de l'Etat indépendant du Congo.* (Bulletin de la Société royale de géographie d'Anvers, 1890, pp. 123-142; Revue universelle des mines, 1890, et 1 br. in-8° avec 1 carte).

D. Les premiers travaux.

— *Départ de la première brigade de construction.* (Mouvement géographique, 1889, p. 78).

Rapport du Conseil aux assemblées générales des 31 *juillet et* 23 *août*, 1890, (1 br. in-18). Bruxelles, L. Bourlard, 1890 et Mouvement géographique, 1890, p. 83.

— *Rapport du Conseil à l'assemblée générale du* 21 *janvier* 1891. *Bilan au* 30 *juin* 1890. (1 br. Bruxelles, L. Bourlard 1890 et Mouvement géographique, 1891, p. 8).

— Wauters, A. J. *Matadi* (Congo illustré, 1892, pp. 4, 12, 20, 36, 41, 68 et 80; 1893, pp. 140 et 172).

— *Le ravin Léopold.* (Congo illustré, 1892, pp. 92, 84 et 108).

— *Le massif de Matadi*, (id. 1892, pp. 116 et 213).

— *La Mpozo*, (id. 1892, p. 156; 1893, p. 52).

— *Le Massif de Palabala*, (id. 1892, p. 188; 1893, p. 4 et 156).

— *Le ravin du Diable*, (id. 1893, p. 124).

— *Les ponts de la ligne*, (id. 1892, pp. 28, 100, 140, 164 et 196; 1903, pp. 20, 69, 84, 132 et 180; 1894, pp. 52, 101 et 118).

— *Les aqueducs*, (id. 1893, p. 12).

— *Le personnel ouvrier*, (id. 1892. pp. 52 et 124).

— *Les Chinois*, (id. 1893. p. 100).

— de Smet de Naeyer. *Projet de loi du* 24 *mai* 1894 *et exposé des motifs* (Documents parlementaires n° 197 et Mouvement géographique, 1894, p. 50).

— Hubert, ingénieur. *Rapport sur le chemin de fer du Congo. Annexe III de l'exposé des motifs du projet de loi du* 28 *mai* 1894. (Documents parlementaires pp. 41-65).

— *Rapport du Conseil à l'assemblée générale du* 4 *juin* 1894. (1 br. Bruxelles Weisenbruch, 1894 et Mouvement géographique, 1894, p. 50).

— Fris. *Rapport fait au nom de la section centrale de la Chambre des représentants sur le projet de loi du* 28 *mai* 1894. *Séance du* 8 *juin* 1894. (Document parlementaire n° 238).

— *Loi hypothécaire.* (Bulletin officiel de l'Etat du Congo, 1894, p. 125).

— *Chambre des Représentants, séance du* 12 *juin* 1894, *déclaration de de Burlet, relative au chemin de fer.* (Mouvement géographique, 24 juin 1894).

— *Rapports du Conseil aux assemblées générales des* 22 *août* 1894, 16 *janv. et* 20 *avril* 1895. *Bilan du* 30 *juin* 1894. *Approbation à un emprunt hypothécaire.* (1 br. Bruxelles, Weissenbruch, 1895).

— De Hert, le P. *De Matadi à Kimuenza par Luvituku.* (Précis historiques, 1895 pp. 105, 168, 234; Mouvement géographique 1895, p. 73).

— Wauters A. J. *Les travaux de la* 2e *section Kenge-Lufu et les premiers résultats de l'expédition.* Congo illustr. 1894, p. 119, 161, 193; 1885, pp. 36 et 76.

— *Les travailleurs indigènes*, (id., 1893, p. 148).

— *Les cantines.* (Id.., 1893, p. 108).
— Charmanne H. *Conférence* (Mouvement géographique, 1892, p. 119).
— *Rapport du Conseil de l'assemblée générale du* 20 *janvier* 1892, *Bilan au* 30 *juin* 1891. (Bruxelles, L. Bourlard, 1892, et Mouvement géographique, 1892, p. 6).
— *Rapport du Conseil à l'assemblée générale du* 18 *janvier* 1893. *Bilan au* 30 *juin* 1893, 1 br.. (Bruxelles, Weissenbruch, 1893, et Mouvement géographique, 1893, p. 5).
— Slosse Eug. *En avant avec la brigade d'études.* (Congo illustré, 1894, pp. 26, 35, 42, 54, 60, 71 et 76).
— *Prolongation du délai de construction.* (Bulletin officiel de l'Etat du Congo, 1893, p. 8).
— de Laveleye. *Le chemin de fer du Congo.* (Monit. Int. Mater. 20 août 1893).

E. Inauguration de la ligne.

— *Exploitation de Matadi à Kenge. Règlement.* (1 br. Bruxelles, Weissenbruch, 1893).
— *Règlement pour les agents en service.* (Bulletin officiel de l'Etat indépendant du Congo, 1894, p. 142).
— *L'inauguration de la 1e section (Matadi-Kenge).* Discours du gouverneur général major Wahis. (Mouvement géographique, 1894, p. 3).
— *Rapport du Conseil à l'assemblée générale du* 17 *janvier* 1894. (Bruxelles, Weissenbruch, 1894).

F. Intervention du gouvernement belge. Emprunt hypothécaire. Achèvement de la 2e section (Kenge-Lufu).

— *Chambre des représentants. Interpellation Lambiotte.* (Annales parlementaires du 24 avril 1894 et Mouvement géographique, 1894, p 35).
— *Rapport du conseil aux assemblées générales des* 25 *avril et* 16 *mai* 1894, *projet de convention à conclure avec l'Etat belge.* (1 br. in-8o, Bruxelles, Weissenbruch, 1894).

CHARMANNE, Hector.

Cliché du *Mouvement géographique.*

CHARMANNE, HECTOR, JULES, JOSEPH,
né à Yves-Gomezée (province de Namur), le 4 janvier 1855.

Ingénieur des arts et manufactures, du génie civil et des mines des Ecoles spéciales de l'Université de Louvain (1874).

Lorsque Stanley, après son magnifique voyage à travers l'Afrique, apprit au monde civilisé qu'une zone montagneuse de trois cents kilomètres seulement séparait les vastes plateaux du Haut-Congo de l'Océan, la question du chemin de fer du Congo fut posée.

En 1886, la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie fut fondée. Son but principal et immédiat était l'étude du chemin de fer, qui devait faciliter l'accès au haut bassin du fleuve et son exploitation commerciale et industrielle.

Préparé par une longue pratique et une parfaite connaissance de la construction des voies ferrées, acquises au chemin de fer du plateau de Herve d'abord et en Tunisie ensuite, Charmanne s'engage au service de la Compagnie du Congo, en qualité de chef de brigade pour les études du chemin de fer projeté entre Matadi et Stanley-Pool et s'embarque pour le Congo, le 8 mai 1887, avec Thys, Cambier et Vauthier.

Dès le 15 juin est entreprise la reconnaissance de la région comprise entre Matadi et Léopoldville.

« La mission d'études devait faire une reconnaissance d'ensemble » et des cheminements, en vue de déterminer la direction à adopter; » puis, elle lèverait au tachéomètre une zone de cent à quatre » cents mètres de largeur, dans laquelle put s'inscrire un tracé » comportant des inclinaisons maxima de quarante-cinq millimètres » par mètre, en alignement droit, et des courbes d'un rayon de » cinquante mètres au moins, évitant les tunnels et épousant le » terrain autant que possible, afin de réduire au minimum l'im- » portance des ouvrages d'art et des terrassements.

» Le plan serait dressé à l'échelle de un à cinq mille et l'équi- » distance varierait de un à cinq mètres d'après l'allure de la

» zone levée; les abords des ouvrages seraient levés en détail et
» rapportés à l'échelle de 1/1000e.

» Tous les renseignements sur l'emplacement, l'importance et la
» nature des ouvrages, l'emplacement et les conditions d'établisse-
» ment des prises d'eau et des gares, la nature du sol, la dureté des
» roches, les lignes des plus hautes eaux, la valeur et le coût de
» la main d'œuvre, etc., devaient être soigneusement recueillis. En
» résumé, la mission avait à réunir tous les éléments nécessaires
» pour l'établissement d'un avant-projet et d'un devis approximatif.

» Elle devait, chaque jour, calculer les côtes, les distances et
» les coordonnées, rapporter sur les plans toutes les opérations
» faites sur le terrain et classer tous les croquis cheminements
» et renseignements divers. Elle devait aussi fixer au théodolite
» les coordonnées astronomiques des deux terminus et de quelques
» points intermédiaires du tracé.

(*Le chemin de fer du Congo*, par Louis Goffin, p. 24).

A la fin de juillet 1887, le directeur des études, Cambier, douze ingénieurs et un medécin sont réunis à Matadi.

Charmanne prend le commandement de la deuxième brigade de l'expédition, tandis que Cambier dirige la première. Les études du tracé sont commencées au mois d'août 1887.

« Les brigades tachéométriques se composent chacune d'un chef
» de brigade faisant les croquis à vue de la zone levée, choisis-
» sant les stations et plaçant les porte-mires, d'un opérateur à
» l'instrument et d'un opérateur au carnet. Elles lèvent des sections
» de cinq à dix kilomètres, se dépassant successivement les unes
» les autres, à mesure de l'avancement des opérations. Des Haoussas
» (nègres de la Côte d'Or) des Cafres et des Zoulous servent
» de porte-mires, débroussent et déboisent des laies de visée, à
» la *machete* (sorte de sabre hache) et à la scie articulée; ils
» aident les porteurs indigènes lors des changements de camp.
» Les blancs logent sous la tente et les noirs en plein air, autour
» des feux ou sous des abris improvisés faits d'herbages. Les

» brigades travaillent de six heures du matin à midi sur le terrain,
» levant chacune de quatre à cinq cents points en une matinée et
» faisant des stations éloignées de trois cents mètres au maximum.
» Les plans sont confectionnés l'après-midi dans une tente-bureau.

» L'avancement quotidien du lever, dans ces régions vierges,
» accidentées, dépourvues de routes, couvertes d'herbes de trois
» à quatre mètres de hauteur, parsemées de bois et de marais,
» coupées fréquemment par des rivières et des ravins, fut relati-
» vement rapide. Il était préparé et facilité par une reconnaissance
» préalable qui permettait aux brigades tachéométriques de lever
» sans tâtonnement, sans recherches, presque mécaniquement. »

(*Le chemin de fer du Congo*, par Louis Goffin, p. 25).

Les opérations sont suspendues en décembre, à cause des chaleurs, et reprises en juillet 1888.

Pendant l'absence de Cambier, rentré en Europe, Charmanne est mis à la tête de l'expédition réunie (18 juillet 1888) et arrive à Kinshasa sur le Stanley-Pool, avec l'avant-garde le 4 novembre 1888, après avoir achevé le levé complet des quatre cents kilomètres de la voie ferrée.

« Le lever avait donc été fait à raison de quarante kilomètres en
» moyenne par mois, dans un pays entièrement neuf et très tourmenté,
» où les difficultés étaient, par endroits, vraiment accumulées (id.) »

Les premières études tachéométriques sont terminées en décembre 1888 et les ingénieurs rentrent en Europe l'année suivante.

Les résultats, avec le devis général de l'entreprise et le cahier des charges, furent consignés dans un fascicule, connu sous le nom de *Brochure blanche*, qui contenait un exposé complet et probant de la question. Elle concluait qu'un capital de vingt-cinq million suffirait pour construire, entre Matadi et le Pool, une voie de quatre cent trente-six kilomètres de longueur, acheter le matériel roulant,

couvrir les frais généraux et servir les intérêts intercalaires pendant la période de construction, évaluée à quatre années (1).

La compagnie du chemin de fer du Congo fut constituée, au capital de vingt-cinq millions de francs, le 31 juillet 1889 (2) (3).

Thys — qui s'était chargé de la direction générale de l'entreprise, et allait se rendre chaque année en Afrique, pour s'assurer personnellement de la marche des travaux et arrêter, avec le directeur, les dispositions générales à prendre — s'était adjoint, à Bruxelles, Cambier, ancien directeur des études tachéométriques, le major Laurent, A. J. Wauters, secrétaire général, et l'ingénieur Trouet, chef du bureau technique, chargé de la commande des tabliers métalliques, du matériel fixe et du matériel roulant

La direction générale à Bruxelles eut une tâche très rude. Elle eut à engager, au cours de la construction, mille trois cent quarante-neuf blancs, ingénieurs, conducteurs, employés, artisans. Elle dut faire recruter à Zanzibar, au Sénégal, à Lagos, aux Açores, au Dahomey, à Sierra Leone, aux Antilles, plus de quinze mille noirs; à Macao, cinq cent vingt-neuf coolies. Elle fut contrariée dans ses opérations de recrutement, à la côte occidentale d'Afrique, d'abord par la panique qu'y avait jetée l'excessive mortalité des débuts, ensuite par les gouvernements locaux qui empêchaient, autant que possible, l'expatriation de leurs indigènes. La direction avait aussi à approvisionner tout ce monde de vivres pendant huit années.

(1) *L'Etat indépendant du Congo*, par A. J. Wauters, p. 359.

(2) La compagnie a eu successivement comme président : Sabatier; Jules Urban; Ed. Despret et De Volder. Le comité permanent d'administration est composé aujourd'hui du directeur général, du président, du vice-président et de Jean Cousin, Georges de Laveleye et Frans Philippson.

(3) Pour la constitution de la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie et de la Compagnie du chemin de fer du Congo, voir chapitre II du remarquable ouvrage de M. Goffin. *Le chemin de fer du Congo*.

Elle commanda et expédia le matériel fixe, le matériel roulant, l'outillage, les matériaux de construction (1).

Investi, par la Compagnie du chemin de fer, comme ingénieur en chef, de la direction des travaux de la construction en Afrique, Charmanne s'embarque, le 6 février 1890, à Lisbonne, accompagné de l'ingénieur Lambotte, — qui a également fait les deux campagnes de la brigade d'études, — de Maka et Beunck, comptables, de Grumieaux, conducteur de travaux, de Moers et Legros, magasiniers, et de De Dobbeleer, monteur (2).

Charmanne avait la charge des études définitives et de la construction, ainsi que de l'exploitation, sur les sections qui seraient successivement ouvertes au trafic. Et, au préalable, c'est à lui qu'était réservée la tâche difficile d'installer les premiers campements à Matadi, sous les latitudes équatoriales, dans un endroit aride, désert; d'édifier les premiers bâtiments, d'organiser les services, de créer de toutes pièces une gare de formation et un port, de former les équipes de travailleurs, d'attaquer les premiers kilomètres, de les accrocher le long des flancs à pic au-dessus du Congo.

En mars eut lieu l'ouverture des travaux de la construction, sous la direction de Charmanne.

« Le premier travail à effectuer, en même temps qu'on » s'organisait au point de départ, était d'implanter l'axe défi- » nitif sur un certain nombre de kilomètres, pour pouvoir » placer en chantiers, les contingents de travailleurs, qui » allaient bientôt être mis à la disposition de la direction.

» Une brigade d'études fut formée et eut pour chefs suc- » cessifs: Vauthier qui, à la suite de fièvre, dut regagner » l'Europe au mois d'octobre 1890; Bergier, ingénieur fran-

(1) Les considérations techniques de cette notice sont empruntées au livre de M. Goffin.

(2) Dès le 7 janvier 1890, les premiers ingénieurs se trouvaient au Congo avec le docteur Bourguignon: Vauthier, Bergier, Paulissen, Goffin, et enfin Biermans et Côte.

» çais qui, rentré malade à Paris, y mourut en 1904; Bastin, » que la fièvre enlèva en 1891, et Adam, occupé actuellement à construire les chemins de fer du Congo supérieur (1).

» En même temps que la brigade d'études définitives » faisait l'implantation de l'axe, il fallait tout d'abord organiser Matadi, point de départ. On commença par élever » sur les parties émergentes de la petite plaine basse et » sur les escarpements circonvoisins, des baraquements en » planches pour le personnel blanc et pour le personnel » noir, ainsi que des magasins pour les vivres, l'outillage » et le petit matériel. On établit sur pieux à vis un pier » métallique, auquel les navires de haute mer, purent » bientôt venir décharger les approvisionnements de toutes » espèces, envoyés pour les besoins des travaux (2). »

* * *

Le 1 juillet 1890, la direction disposait de quatre cent sept Krooboys et de cent quatre-vingt-deux Zanzibarites, en tout cinq cent quatre-vingt-neuf travailleurs, dont beaucoup étaient employés à la construction du pier et des magasins et logements provisoires. Avec les quatre cent trente noirs restants (parmi lesquels il y avait cent soixante-dix gamins) et vingt-huit mineurs italiens, on commença les travaux d'infrastructure. Le pied des montagnes de Matadi fut attaqué à la dynamite et la partie basse, submergée aux hautes eaux, fut remblayée.

(1) Pour les travaux de la brigade d'études, voir Chapitre V. *Etudes définitives et implantation de l'axe. Le chemin de fer du Congo*, par L. Goffin. Weissenbruch, Bruxelles, 1907.

(2) Matadi est actuellement le port le mieux outillé de toute la côte occidentale d'Afrique, et le seul, avec Boma, où les navires déchargent leurs marchandises et prennent leur chargement directement dans les wagons de chemin de fer.

Le 8 septembre 1890, Charmanne explore avec Bastin, Sjokrona et Magery, la région qui s'étend entre le repère, appelé sur les cartes le Monolithe (rive droite de la Bembisi) et le centre populeux de Kinsuka, dans le but de rechercher pour le chemin de fer un tracé plus court et plus facile que celui qui avait été provisoirement adopté en 1888, via Kimpese.

Les deux seules rivières un peu importantes que franchit l'itinéraire sont la Lufu et le Kwilu.

Le cours du Kwilu est reconnu dans tout le grand coude qu'il fait au Sud de Kimpese.

La rivière reçoit du Sud six affluents: le Sensikua, le Pangasi, le Nsamba, le Mavelo, le Lusolosi et le Malulu. A l'Est de Kimpese, débouche sur la rive droite le Gongo.

Partis de Matadi, les voyageurs arrêtent le 20 septembre leur reconnaissance vers l'Est, un peu au delà de la Mawette, à la rive du Gongo, et le 27 ils sont de retour au Monolithe, où est établi un campement qui sert de base aux travaux de la première brigade d'études sous la direction de Bastin (*Mouvement Géographique*, 1890, n° 22).

A mesure que les contingents de travailleurs arrivaient, ils étaient échelonnés sur les premiers kilomètres, c'est-à-dire sur cette partie du tracé qui remonte le Congo, traverse le ravin Léopold, s'accroche aux flancs escarpés, parfois verticaux, de la rive gauche du fleuve, à quarante mètres au-dessus des eaux, pour pénétrer ensuite dans la vallée de la Pozo, qu'il suit sur un développement de quatre kilomètres et qu'il franchit, au kilomètre huit, au moyen d'un pont de soixante mètres d'une seule travée. Les travaux de ces huit kilomètres furent importants et pénibles. (Le pont de la Pozo fut inaugurée le 8 juillet 1892).

Charmanne était rentré en Belgique en janvier 1891 et, après avoir pris quatre mois de repos, était retourné en Afrique le 18 avril 1891, où il prolongea son séjour jusqu'en septembre 1892. La voie était alors parvenue au kilomètre

neuf et le gros des terrassements était terminé jusque Palaballa. Espanet prit alors la succession de Charmanne.

La construction était entravée par le manque de travailleurs et la mortalité qui avait décimé le personnel blanc autant que le personnel noir, principalement dans la vallée de la Pozo.

Le quatrième départ de Charmanne date du 6 juin 1893.

En juillet 1893, Espanet lui remet la direction; la Compagnie avait, en effet, décidé de s'attacher deux directeurs alternant d'année en année, décision très sage, dit M. Goffin, eu égard au climat et à cause de la fatigue et de la tension d'esprit continuelle qu'il fallait s'imposer.

En mai 1894, le rail arrivait au kilomètre cinquante-trois, la plate-forme au kilomètre soixante-et-un. A cette époque, Espanet retourne au Congo et, en treize mois, mène la voie au kilomètre cent deux, la plate-forme au kilomètre cent trois, ce qui correspond à un avancement annuel de quarante kilomètres environ.

En juin 1895, Charmanne quitte le service de la Compagnie et Goffin prend la direction de l'entreprise.

Charmanne dirige ensuite une importante entreprise commerciale en Tunisie et est nommé successivement consul à Calcutta, à Durban, consul général à Ottawa (Canada).

Il est actuellement consul général, ministre résident à La Havane, chevalier de l'Ordre de Léopold, officier de l'Ordre royal du Lion, décoré de troisième classe du Nichan Iftikhar, officier d'Académie de France.

PUBLICATIONS:

— *L'expédition du chemin de fer*, en collaboration avec Thys, Cambier et Vauthier. Rapport. Mouvement géographique, 1888, p 90.

— *Le chemin de fer du Congo.* (Bulletin de la Société royale de Géographie d'Anvers). Collaborateurs: Thys, Vauthier, et Cambier). 1888, 1889, n° 4.

VAUTHIER, Gustave.

— *Le chemin de fer du Congo, de Matadi à Léopoldville.* (Bulletin de la Société royale de Géographie d'Anvers, 1889, pp. 375, 390, et Bulletin de la Société royale belge de Géographie, 1889, pp 149 et suivantes).
— *Le chemin de fer du Congo depuis Lukungu jusqu'au Stanley-Pool et la circumnavigation du Pool.* Conférence donnée à l'Athénée d'Anvers, le 26 avril 1889.
— *Le chemin de fer du Congo.* (Mouvement géographique, 1889, p. 14).
— *Conférence.* (Mouvement Géographique, 1892, p. 119).
— *Rapport du Conseil à l'assemblée générale du 20 janvier 1892*, 1 br. in-8°, Bruxelles, Bourlard, 1892, et Mouvement géographique, 1892, p. 6.
- *Id. à l'assemblée du 18 janvier 1893*, 1 br. in-8°, Bruxelles, Weissenbruch, 1893, et Mouvement géographique, 1893, p. 5.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— *Congo illustré*, 1892, p. 137.
— L. Goffin. *Le chemin de fer du Congo.* (Matadi-Stanley-Pool). Bruxelles, Weissenbruch, 1907.

VAUTHIER, GUSTAVE,

né à Bruxelles, le 11 janvier 1861.

Après des humanités complètes faites, avec grand fruit, à l'Athénée de Bruxelles, il obtient le diplôme d'ingénieur des ponts et chaussées de l'Université de Gand (1884).

Ingénieur au chemin de fer du Grand Central belge.

Part pour le Congo, le 8 mai 1887, avec le capitaine Cambier et la brigade d'études, chargée de l'exploration technique des terrains de Matadi au Pool, en vue de la création du chemin de fer.

Il étudie, comme adjoint de Cambier, toute la voie jusqu'au Stanley-Pool.

Rentré en Belgique en janvier 1889, Vauthier repart, le 11 octobre de la même année, et est employé comme chef de

brigade au tracé définitif de la voie et aux premiers travaux pour la traversée de la rivière Pozo et du col de Pallabala. Fait fonction de directeur de l'expédition au commencement de février 1890, en attendant l'arrivée de Charmanne. Après un séjour de dix mois, Vauthier est forcé de s'embarquer d'urgence pour l'Europe, gravement atteint, et rentre à Bruxelles, le 6 octobre 1890.

Vauthier parvient heureusement à se rétablir et part pour le Brésil, le 20 janvier 1891, en qualité d'ingénieur de la Compagnie des chemins de fer secondaires pour le service des entreprises du Brésil, à la disposition du Comité d'administration de la Compagnie des chemins de fer du Sud-Ouest brésilien.

Arrivé au Brésil, il est nommé ingénieur en chef des études aux chemins de fer Sud-Ouest brésiliens avec résidence à Ponta Grossa (Parana).

En novembre 1891, il est chargé, comme ingénieur directeur, de la construction de la ligne de Santa-Maria à Cruz-Alta (Rio Grande do Sul), et ensuite, des prolongements de cette ligne.

En octobre 1893, il est chargé en la même qualité de la construction des prolongements du chemin de fer de Porto Alegre à Uruguyana.

En avril 1899, il est nommé directeur de la Compagnie des chemins de fer Sud-Ouest brésiliens et de Porto Alegre à Uruguyana.

C'est cette situation qu'il occupe encore aujourd'hui et qui est devenue de plus en plus importante par l'unification du réseau des chemins de fer de Rio Grande do Sul et la mise en exploitation de nouvelles lignes.

PUBLICATIONS :

— *Le chemin de fer du Congo, de Matadi à Léopoldville. Les environs de Matadi et le massif de Palabala.* (Conférence faite à la Société

royale de Géographie d'Anvers, le 26 avril 1889. Bulletin t. XIII, p. 375, et Bulletin de la Société belge de Géographie, 1889, p. 149).

— Carte de la région des chutes avec le tracé du chemin de fer de Matadi à Stanley-Pool. (Bulletin de la Société belge de Géographie, 1889).

— *Le chemin de fer du Congo* (en collaboration avec Charmanne, Cambier et Thys. (Bulletin de la Société royale de Géographie d'Anvers, 1888, n° 4).

— *Les environs de Matadi.* (Conférence donnée à l'Athénée d'Anvers, 26 avril 1889).

— *La seconde partie du chemin de fer, de la Lukunga au Stanley-Pool.* (Conférence donnée à la Bourse de Bruxelles, 29 mai 1889).

— *Conférence donnée à la section bruxelloise de l'Association des Ingénieurs sortis des Ecoles spéciales de Gand.* Année 1888-1889, n° 8.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE:

— *Mouvement géographique*, 1889, n° 12.

LIEBRECHT, DÉODAT, CHRISTOPHE, ADOLPHE, né à Liége, le 8 mars 1840.

Elève de l'Ecole de Navigation d'Anvers en 1854, il obtient le diplôme de capitaine au long cours en 1863. Durant ces neuf années, il accomplit plusieurs voyages à la côte d'Afrique; fait un séjour de dix-huit mois dans le pays Achanti; remonte l'Assini avec un cutter, achetant de l'huile de palme et de la poudre d'or pour compte de la maison Régis Aîné, de Marseille. Rentré malade, Liebrecht fait un stage d'un an comme volontaire aux Usines John Cockerill à Seraing, et effectue plusieurs voyages au Brésil, sur les côtes du Chili et du Pérou.

Quitte la marine pour faire les études d'ingénieur à l'Ecole des mines de Liége. Part pour la Turquie, avec Van der Elst, pour la construction des chemins de fer, en

1868, et y séjourne jusqu'en 1876. Au cours des quatre dernières années, il est nommé ingénieur en chef au service du gouvernement ottoman pour les chemins de fer d'Anatolie.

En 1885, Liebrecht accomplit un voyage d'exploration au Mexique (Etat de Tamaulipas).

Part pour le Congo, le 8 mai 1887, en qualité d'ingénieur chef de brigade de la Compagnie du chemin de fer. Accompagne le capitaine Cambier, chef de l'expédition technique, chargée d'arrêter le tracé définitif du chemin de fer projeté par la Compagnie du Congo, mais il est obligé de rentrer en Europe pour cause de santé, dès novembre 1887.

De 1888 à 1892, il est chargé de la construction et de la direction d'une usine au Chili et y séjourne jusqu'en 1892. En 1897 et 1898, fait un second séjour au Chili.

En 1899, il est nommé secrétaire technique du chemin de fer Pékin-Hankow et se rend en Chine.

En 1900, Liebrecht devient ingénieur-conseil de la Société coloniale industrielle. Dans l'intérêt de cette société, il accomplit divers voyages aux Indes néerlandaises (principalement aux Iles Moluques); en 1901, dans l'Amérique centrale (République du Honduras); en 1902, au Turkestan russe par Boukhara, Samarkande, Taschkent et Andischan: en 1903-1904-1905, en Floride; enfin en 1906, il explore des mines dans le Sud de la Tunisie (Djebel Chambi).

Liebrecht à donné de nombreuses conférences à la Société royale de Géographie de Bruxelles, à la Société belge des Ingénieurs et des Industriels et à l'Institut agricole de Gembloux sur ses divers voyages et notamment sur le Canal de Panama et le Honduras.

DUPONT, ANTOINE, ADOLPHE,
né à Liége, le 30 septembre 1839.

(1864). Ingénieur des mines de l'Ecole de Liége.

Attaché à la direction de charbonnages en Belgique, dans les bassins de Liége et de Charleroi, jusqu'en 1878.

Attaché au Ministère des Travaux publics de la Roumélie Orientale (Bulgarie du Sud), en qualité d'ingénieur en chef des mines.

Envoyé en mission en Turquie.

Part, le 8 mai 1887, pour le Congo, en qualité d'ingénieur, chef de la première brigade des études du chemin de fer, et pose le premier jalon de la ligne à Matadi.

Il est malheureusement atteint d'une insolation et d'une violente fièvre paludéenne qui mettent ses jours en danger et l'obligent à rentrer en Belgique.

Jusqu'en 1890, Dupont s'acquitte de diverses missions en Perse, en Asie Mineure puis dans l'Amérique du Sud, au Chili et en Colombie. Pendant son séjour en Colombie, il visite l'isthme de Panama.

Sa mission en Colombie avait pour but l'étude du tramway de Medellin, l'installation de la fabrique de fer d'Amaga et la prospection des nombreuses mines d'or qui sillonnent le pays.

Dupont rentre en Belgique et reprend ses fonctions de directeur-gérant de charbonnages à Liége, puis dans le Borinage jusqu'en 1897. Depuis lors, il s'occupe de l'exploitation de carrières de petit granit, tout en accomplissant de temps à autre des missions à l'étranger, et surtout en Espagne.

Dupont est président du conseil d'administration du chemin de fer de Madrid à Villa del Prado et extensions.

LAMBOTTE, ALFRED,

né à Ligny (Namur), le 15 février 1860.

Ingénieur des mines de l'Ecole de Liége (1883).

Part pour le Congo, le 8 mai 1887, et est attaché aux études tachéométriques d'avant-projet (1887-1888).

Remplit les fonctions d'ingénieur de la Compagnie du chemin de fer, du 29 juin 1890 au 24 juin 1894, fonctions qu'il exerce d'une façon continue, sauf pendant un court séjour en Europe, de septembre 1892 à février 1893.

Lambotte est un des premiers pionniers du chemin de fer d'Hankow-Pékin.

Il se rend ensuite au Pérou, où il est chargé par le gouvernement de rechercher les moyens d'assainir la ville d'Arequipa et de faire une étude du sol au point de vue des matériaux de construction. Au retour de cette mission, en 1908, Lambotte est nommé directeur intérimaire de l'Ecole des arts et métiers de Lima.

GILMONT, ADOLPHE,

né à Seneffe (Hainaut), en 1845; décédé à Boma, le 5 janvier 1888.

Ingénieur des mines de l'Université de Liége (1869).

Est attaché, comme ingénieur, au service des chemins de fer algériens.

Part pour le Congo, le 8 mai 1887, avec le capitaine Cambier, chef de la brigade topographique, chargée de reconnaître la région que doit traverser le chemin de fer projeté par la Compagnie du Congo.

Gilmont est attaché au service des études du chemin de fer de Matadi à Lukungu.

Il participe à tous les travaux de l'expédition et rem-

place, comme chef de brigade, Zboinski, forcé de rentrer en Europe, pour cause de maladie. Malheureusement, il succombe quelques jours après, à Boma, le 5 janvier 1888.

HOTON, GEORGES, LÉOPOLD,

né à Ath, le 14 décembre 1861; décédé le 26 mars 1894.

Fait trois séjours au Congo: du 23 mai 1887 au 8 juin 1890, du 3 octobre 1890 au 18 mai 1893 et du 6 octobre 1893 au 26 mars 1894.

Il remplit les fonctions de vérificateur des droits de sortie, à Boma, le 23 mai 1887 et d'adjoint au secrétaire général du gouvernement local; receveur des impôts, à Boma, le 20 août 1890; contrôleur des impôts intérimaire, le 20 octobre 1891; contrôleur des impôts suppléant, le 19 mai 1892; contrôleur des impôts, à titre personnel, le 19 septembre 1893.

Il meurt le 26 mars 1894.

Décoré de l'Etoile de service à deux raies.

FABRY, EUGÈNE,

né à Malines, le 6 juin 1845.

Part, comme ingénieur, pour compte de la Compagnie du chemin de fer, le 8 juin 1887. Rentre en Belgique, en mars 1888.

Se rend au Brésil en 1889.

DUMONT, ALEXANDRE, FERDINAND, CHARLES, LOUIS, AMÉDÉE,

né à Namur, le 31 janvier 1859.

Ingénieur civil de l'Ecole de Gand (1886).

Part pour compte de la Compagnie du Congo, en qualité d'ingénieur de l'expédition d'études, le 8 juin 1887.

Rentre en Belgique en février 1889, mais retourne au Congo, le 10 octobre de la même année, comme ingénieur de la Compagnie du chemin de fer. Il revient en Europe en novembre 1891.

De mai 1892 à 1896, il est au service des gouvernements roumain et bulgare.

Il retourne au Congo en juillet 1899 et fait fonction ad intérim de directeur de la marine, des travaux publics et des transports à Boma.

Dumont est décoré de l'Etoile de service.

AMERLINCK, JULES, CAMILLE, ADHÉMAR,

né à Gand, le 24 mars 1864.

Docteur en médecine.

Fait un premier séjour de onze mois au Congo, comme médecin de la brigade d'études du chemin de fer, de juin 1887 à mars 1888.

Prend part, de mars 1891 à mars 1893, à l'expédition Bia au Katanga, de Lusambo à Bunkeia. Séjourne, malade, à Kifuma et se rend de là à Tenke à la rencontre de Bia. Accompagne Francqui dans son exploration du Lualaba.

Le 21 septembre 1893, Amerlinck se rend à Zanzibar, pour y embarquer un contingent de Zanzibarites qu'il conduit au Congo par le Cap.

Son quatrième départ pour le Congo date du 6 octobre 1895. Amerlinck occupe les fonctions de chef du service

médical ad intérim, de novembre à janvier, et séjourne à Tumba, district des Cataractes.

1896. Organisation du service vaccinogène à Zambi (Bas-Congo).

Rentre en Europe, malade, le 16 février 1897.

Reçoit la médaille commémorative des expéditions du Katanga. Membre honoraire de la Société royale de Géographie de Lisbonne, de Bruxelles et d'Anvers, 1896; décoré de l'Etoile de service du Congo.

PUBLICATIONS:

— *Météorologie, climatologie du Katanga. Température et chute des pluies* (Mouvement géographique, 1893, p. 42).

— *Note sur les éléments essentiels du pronostic dans la fièvre hématurique*, Gand, Van der Haeghen, 1901.

— *Diarrhée de Cochinchine*, Gand, Van der Haeghen, 1902.

— *L'Institut de médecine coloniale de Paris*, Gand, Van der Haeghen, 1903.

— *L'Education médicale des indigènes dans les pays chauds*, Gand, Van der Haeghen, 1903.

Plusieurs études dans les *Annales de la Société de médecine de Gand.*

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— Chapaux *Le Congo historique, diplomatique*, p 277.

— *Mouvement géographique*, 1893.

DUPONT, ÉDOUARD,

né à Dinant, le 31 janvier 1841.

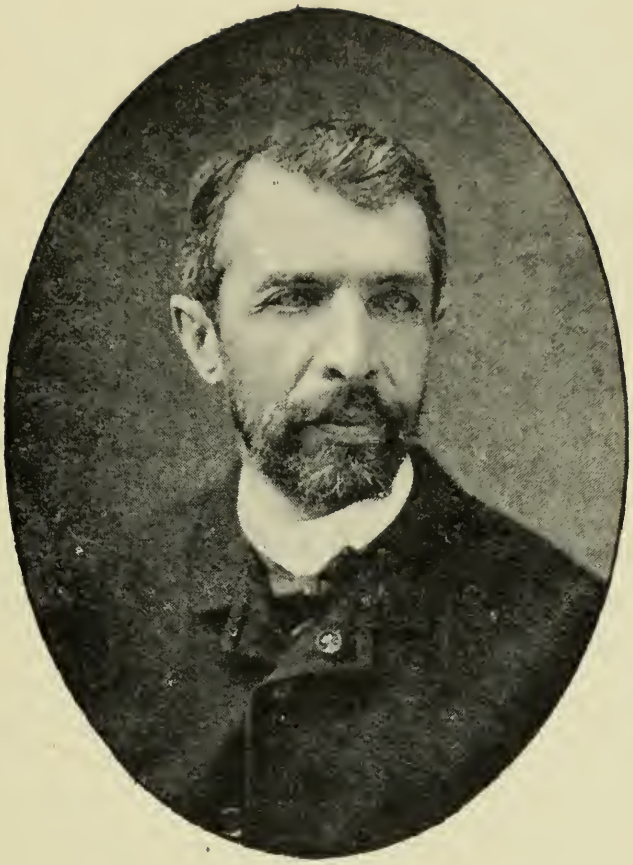
Docteur en sciences naturelles, directeur du Musée d'Histoire naturelle, membre de l'Académie royale de Belgique depuis 1866.

« Elu académicien à vingt-cinq ans, il n'avait que vingt-sept » ans lorsqu'il fut appelé aux hautes fonctions qu'il occupe encore » actuellement.

» En 1881, il est directeur de la classe des sciences et prési- » dent de l'Académie. Ses premières publications datent de 1862.

» Dupont venait de terminer ses études à l'Université de Louvain, » lorsqu'il présente à l'Académie, vers la fin de 1863, un projet » de recherches dans les cavernes de la Belgique, projet que lui » avaient inspiré les découvertes d'ossements fossiles et surtout celles » de restes humains faites par Schmerling, dans la province de » Liége, trente ans auparavant.

» Le programme du jeune savant fut fortement appuyé par » ses deux illustres maîtres P. J. Van Beneden et J. d'Omalius » d'Halloy, le créateur de la géologie belge. Aussi le gouverne- » ment chargea Dupont de cette importante et délicate mission » scientifique. Il devait en rejaillir un grand éclat sur le pays. » Les publications que fit Dupont de ses découvertes successives » dans les recueils de l'Académie de 1865 à 1869, témoignent de » l'ardeur, de la persévérance, de l'érudition qu'il apporta dans » ses fouilles et des brillants résultats qui couronnèrent ses efforts. » On estime à plus de soixante mille le nombre des ossements, » provenant des restes de nos premières populations et des ani- » maux qui leur étaient contemporains, qu'il parvint à recueillir » et à déterminer, en même temps que de nombreux spécimens » de l'industrie de ces premiers âges. Le tout est réuni depuis » 1872, dans une salle spéciale au Musée de Bruxelles, la salle » des cavernes. On se rappellera le bruit que firent ses découvertes » et notamment la mâchoire de la Naulette. Les savants du monde



DUPONT, Edouard.

Cliché de l'ouvrage de Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique.*

» entier, peut-on dire, furent attirés à Bruxelles, par ces prodi-
» gieux résultats, lors du congrès préhistorique, qui eut lieu en
» 1872 et à l'organisation duquel Dupont prit la part la plus active
» et la plus brillante.

» Nommé directeur du Musée en 1868, Dupont le réorganise
» entièrement; les locaux sont considérablement agrandis, des col-
» lections étendues installées avec un esprit méthodique remar-
» quable et, le 29 juillet 1875, soit sept ans après, le Roi inaugure
» une institution scientifique dont la Belgique s'honore.

» Pendant que cette seconde partie de son œuvre s'achevait,
» le savant directeur était appelé à la tête du jardin botanique
» de l'Etat, qui demandait également une réorganisation complète.
» Malheureusement, il ne put y rester longtemps, car déjà on
» faisait appel à ses apitudes consacrées d'administrateur hors ligne
» et à sa haute valeur scientifique pour prendre la direction du
» service de la carte géologique détaillée du royaume, dont l'exé-
» cution allait être décrétée. Il laisse néanmoins de nombreuses
» traces de son passage d'un an à peine au jardin botanique:
» l'étiquetage du jardin et des serres ; d'heureuses innovations dans
» les plans de culture, l'introduction d'un système de planisphères
» indiquant à la couleur l'aire géographique des plantes, comme
» il l'avait fait installer au Musée d'Histoire naturelle pour montrer
» l'habitat des animaux; enfin, des projets de réorganisation qui
» reçurent la sanction royale, à l'époque de son départ.

» A partir de 1876, le Musée et la carte géologique, dont il
» créa le nouveau système de figuré, l'absorbèrent complètement.

» Les publications scientifiques de Dupont sur l'ethnographie
» ancienne et sur la géologie sont nombreuses On lui doit des
» travaux apppéciés sur l'homme pendant l'âge de la pierre dans
» les environs de Dinant; sur les populations préhistoriques de la
» Belgique et la théorie des âges de la pierre, sur l'antiquité de
» l'homme en Belgique; sur l'origine des terrains anciens et notam-
» ment, du calcaire carbonifère, etc., etc.

» Sa théorie corallienne, l'une de ses œuvres marquantes, a bou-

» leversé les règles stratrigraphiques admises alors dans la forma-
» tion des terrains anciens » (1).

* * *

La révélation du vaste continent africain par Stanley, fit une impression profonde sur l'esprit du savant géologue.

Ces terrains immenses, mystérieux, vierges de toute investigation scientifique, recélant peut-être des richesses fabuleuses, exerçaient une fascination, une attraction, dont il ne put se défendre.

En juin 1887, Dupont part pour le Congo.

Il passe d'abord trois semaines dans le bas-fleuve, à faire des reconnaissances entre la roche Fétiche et Vivi et à former une caravane de porteurs et de soldats haoussas, cafres et congolais.

Le 8 août, il quitte Vivi, guidé pendant deux jours par Massala, l'ancien chef de Vivi, qui fut notre hôte à l'exposition d'Anvers de 1885, et remonte le Congo par la rive Nord, jusqu'à Isanghila, qu'il quitte le 27 août.

Dupont traverse ensuite le Congo près de Bainesville, remonte les plateaux de la rive Sud jusque près de Banza Mateka et suit le sentier des caravanes jusqu'à Lukungu, où il arrive le 2 septembre et où il trouve la plus cordiale hospitalité.

Il atteint Léopoldville le 15 septembre. A bord de l'*En Avant*, Dupont poursuit l'exploration de la partie du fleuve, comprise entre Kwamouth et le Pool, et fait le levé topographique et géologique du Pool.

Dupont ne dépasse pas Kwamouth, situé au confluent du Kasaï, terme de son exploration vers le haut.

(1) La première partie de cette notice est extraite du *Globe illustré*, n° 43, 24 juillet 1887.

Après avoir séjourné quelques jours à la mission, il s'embarque dans une pirogue et explore géologiquement pendant neuf jours, les rives du Congo entre le confluent du Kasaï et le Pool et recherche vainement un gîte fossilifère dont l'existence lui avait été signalée.

Dupont quitte Léopoldville le 25 octobre et à Manyanga-Nord consacre vingt-quatre jours, dans l'intérieur des terres, à une exploration, qui le mène à vingt-cinq kilomètres de la rive Nord du fleuve.

Il y découvre deux vastes gisements de cuivre, malachite ou carbonate de cuivre, dans le Congo français.

Mais ces gisements, difficiles et même dangereux à approcher par suite de l'hostilité des indigènes et situés loin de toute communication, perdaient tout intérêt par suite de la découverte ultérieure, faite par l'explorateur, de deux riches gisements de cuivre, de nature analogue, situés à proximité du Congo et accompagnés d'indices abondants d'autres gisements, qui semblaient faire partie du bassin exploré d'une région cuprifère des plus développées.

Repassant ensuite sur la rive Sud du Congo, Dupont demeure un jour à la station de Lukungu, et s'embarque à Manyanga-Sud, dans une pirogue indigène avec son escorte de serviteurs noirs, pour achever son étude de la faille du Congo, dans la région des chutes, par l'exploration géologique des bords du fleuve entre Manyanga-Sud et Matadi, rive qu'il n'avait pas encore suivie. L'explorateur peut se convaincre que le creusement du sillon fluvial de la région des cataractes correspond à une phase très récente de l'histoire géologique de ces lointaines contrées.

De Matadi, il gagne Boma, puis Banana, tout en explorant les roches littorales et celles du delta du Congo.

Il s'embarque pour l'Europe le 16 janvier 1888, après avoir parcouru deux mille cinq cents kilomètres de territoire, après avoir accompli cent soixante-quinze jours de

marche et rentre à Bruxelles le 16 février, rapportant une ample moisson de collections de tout genre et une masse de documents et de renseignements du plus haut intérêt scientifique et notamment d'admirables et minutieux itinéraires levés à la boussole et au chronomètre.

* * *

En 1890-1891, Dupont installe le Musée au Parc Léopold; de 1895 à 1904, il procède au reclassement total des collections des productions naturelles de la Belgique. La première salle, réservée aux vertébrés belges, a été ouverte en 1907. Sous ses auspices, l'exploration scientifique de la Belgique a été activement poursuivie.

* * *

Dupont est encore aujourd'hui directeur du Musée d'Histoire naturelle de Bruxelles. Il est membre de l'Académie royale de Belgique, commandeur de l'Ordre de Léopold et chevalier de la Légion d'Honneur.

PUBLICATIONS :

— *Les résultats de l'exploration scientifique faite au Congo en juillet-décembre 1887.* 1 br. in-8° de 18 pp. Bruxelles, Imprimerie des travaux publics, 1888.

— *Lettres sur le Congo.* Récit d'une voyage scientifique entre l'embouchure du fleuve et le confluent du Kasaï. 1 vol. in-8° de 724 pp. avec 12 gravures sur bois et 11 planches et cartes. Paris, Reinwald, 1889.

— Conférence donnée, le 29 février 1888, à la Société belge des ingénieurs et des industriels sur *les résultats de l'exploration scientifique qu'il a faite au Congo en juillet-décembre* 1887. 1 br. in-8° 18 pp. Bruxelles, Imprimerie des travaux publics, 1888.

— *Die oberflächen bildungen des Kongo-Beckens.* (Verhandl. der Ges. fur Erdkunde zu Berlin, 1888, p. 490).

— *Communication sur la géologie du Congo.* (Bulletin de la Société belge de Géologie, 1888, p. 41).

— *Compte-rendu sommaire de la conférence donnée par Ed. Dupont sur les résultats de ses explorations géologiques au Congo.* (Bulletin de la Société belge de Géologie, de Paléontologie et d'Hydrographie, t. II, 1888).

— *Les cultures au Stanley Pool.* (Mouvement géographique, 1887, p. 100).

— *Elaïs ou palmier à huile.* (Extrait du journal de la Société centrale d'agriculture de Belgique, mai 1891, 1 br. in-8° de 8 pp. Bruxelles, Vromant et Cie, 1891).

— *Sur les mollusques vivants et postpliocènes recueillis au cours d'un voyage au Congo en* 1887. Brochure in-8°, Hayez, Bruxelles, 1890, et Bulletin de l'Académie royale de Belgique, XX, pp. 559-566.

— *Découverte faite par le capitaine Zboiński d'instruments de l'âge de la pierre dans l'Etat du Congo.* (Bulletin de l'Académie royale de Belgique, 1887, XIII, p. 407 et Mouvement géographique, 1887, p. 35).

— *Carte du Congo depuis l'Océan jusqu'au Stanley-Pool.* 3 feuilles au 400.000e (1889). Lettres sur le Congo.

— *Esquisse géologique du Congo et de ses abords entre l'Océan et le Kasaï* (id.).

— *Coupe géologique du Kasaï à l'Atlantique, d'après la disposition du sous sol suivant le fleuve et la disposition des couches du sol sur les plateaux,* au 1.000.000e (id.).

— *Esquisse hydrographique du bassin du Congo* au 20.000.000e (id.).

— *Excursion à MBoko Songho, novembre* 1887. Itinéraire (id.).

— *Distribution de palmiers suivant le cours du Congo, entre l'Océan et le Kasaï* au 2.000.000e (id.).

— *Esquisse à l'aire géographique de l'Elaïs guineensis* (id.).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— *Mouvement géographique*, 1887, n° 23; 1888, n° 5.

— *L'exploration géologique du Congo.* (Mouvement géographique, 1888, p. 23.

— *Société belge de géographie*, 1888, p. 100.

BELANGER, ARSÈNE, ARTHUR,
né à Thulin (Hainaut), en 1862.

Obtient, à l'Université libre de Bruxelles, le diplôme de docteur en médecine, avec la plus grande distinction.

Attaché à l'hôpital militaire de Bruxelles, se rend au Congo, le 16 juillet 1887, à bord du *Fez*, pour compte de la Compagnie du Congo, qui à ce moment envoie en Afrique un personnel nombreux pour l'étude du tracé de la voie Matadi-Léopoldville.

L'inspecteur général du service de santé de l'armée le charge d'un rapport médical sur le Congo.

Belanger remplit les fonctions de médecin à Banana, pour le compte de l'Etat, qui jusqu'alors n'y avait appointé aucun docteur, et rentre en Europe, en très bonne santé, le terme de son engagement étant expiré.

BRACONNIER, LÉON, HENRI, MICHEL,
né à Arlon, le 9 juin 1850.

Capitaine en second, adjoint d'Etat-Major, au 3e régiment de chasseurs à pied.

Part pour le Congo, le 21 août 1887, en qualité de commissaire de district du Kasaï; visite le Kwa, Equateurville, Bangala, le Kasaï et arrive, le 29 décembre 1887, à Luebo, avec le capitaine Thys. Il est forcé d'y prolonger son séjour jusqu'au 19 janvier, par suite de l'attitude hostile des populations voisines de la station, qui voient en eux des concurrents pour le commerce d'ivoire, très animé dans cette région. Le 18 janvier 1888, le lieutenant Le Marinel amène à Luebo une caravane de cent porteurs et trois bœufs de monte. Le lendemain, les deux officiers se mettent en route pour Luluabourg et y parviennent le 23 janvier 1888.

Quelques jours après, la station reçoit la visite des chefs des environs, qui viennent faire la connaissance du nouveau commissaire. Parmi eux, se trouve le fameux chef indigène Zappo-Zap, auquel le lieutenant Le Marinel avait rendu visite lors de son voyage de retour de Nyangwe et qui était arrivé, quelques jours auparavant, de sa résidence des bords du Sankuru (1).

Braconnier remplace le capitaine de Macar, dans son commandement de Luluabourg, le 27 mars.

Les principaux travaux accomplis par Braconnier sont : l'extension des cultures, l'accroissement du bétail et la construction des habitations en briques. Signalons encore l'extension de l'influence de l'Etat et l'établissement des premiers impôts en nature. Braconnier contribue à l'établissement de postes au S.-E. (frontière portugaise), à Maï-Massin, Dombi et Makengé.

Il quitte la station de Luluabourg, le 16 juin, pour rentrer en Europe, le 11 août 1890.

Il repart pour l'Afrique, le 16 septembre 1891, à destination du Loanda portugais. Séjourne à Saint-Paul de Loanda et à Benguella pour y étudier les cultures et pour opérer le recrutement des soldats pour la F. P. du Congo.

Son retour en Europe date du 16 septembre 1892.

Major d'infanterie en retraite, adjoint d'Etat-Major, chevalier de l'Ordre de Léopold, décoré de la Croix militaire de première classe, de l'Etoile de service, du Lion et du Soleil de Perse de quatrième classe.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— *Mouvement géographique*, 1889, p. 43.
— Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique*, pp. 452-627.

---

(1) *Mouvement géographique*, 1888, n° 12.

BODSON, OMER, PACIFIQUE, GUILLAUME, JOSEPH,

Lieutenant au régiment des carabiniers.

Part pour le Congo, le 21 août 1887, comme adjoint à la brigade topographique.

(La notice paraîtra au chapitre: *Occupation du Katanga*).

DE BOCK, FRANÇOIS, ALPHONSE,

né à Zele, le 6 juin 1853.

Lieutenant au 11e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 21 août 1887, en qualité d'adjoint au commandant de la F. P.

Est nommé adjoint de Le Clément de Saint-Marcq, et commande par intérim le poste de Lukungu.

Est désigné ensuite pour la comptabilité de l'Intérieur à Boma.

Rentre le 24 février 1889.

Capitaine d'intendance pensionné, décoré de la Croix militaire de deuxième classe.

ROSSIGNON, ÉDOUARD, VICTOR, MARIE, OSCAR,

Part pour le Congo, le 25 janvier 1888, comme attaché au service des finances.

(La notice biographique figure à la page 499).

FUCHS, FÉLIX, ALEXANDRE,

Docteur en droit.

Part pour le Congo, le 27 janvier 1888.

(La notice biographique, avec portrait, figure à la page 159).

LEDEGANCK, HERMAN.

Consul général de Belgique à Cologne.

Part pour le Congo, le 2 février 1888, comme vice-gouverneur général.

(La notice biographique, avec portrait, figure à la page 164).

NENQUIN, ALFRED, JOSEPH,

né à Tournai, le 1 mai 1852.

Lieutenant adjoint d'Etat-Major aux grenadiers.

Part pour le Congo, le 2 février 1888, en qualité de secrétaire du vice-gouverneur général Ledeganck, dont il est le compagnon de voyage de Bruxelles à Boma, via Lisbonne.

Est attaché au secrétariat général de Boma, jusqu'au 1 juillet 1889, date à laquelle il sollicite et obtient le commandement de la Force Publique du Stanley Pool. La Force Publique de Léopoldville n'existait alors qu'à l'état d'embryon et ne comprenait qu'une vingtaine de Haoussas; elle est réorganisée sur le type de celle de Boma et, par l'incorporation de la plus grande partie des travailleurs de la station, atteint bientôt un effectif de deux cent cinquante hommes, comprenant, outre les anciens Haoussas, des Zanzibarites, des Elmina, des Monroviens, des Bangala et quelques hommes de Basoko.

En décembre 1889, le commandant Nenquin, à la tête d'une partie de sa Force Publique réorganisée, fait une exploration vers le Sud, le long de l'itinéraire suivi par les ingénieurs du chemin de fer. Il arrive à Lemba, le jour du marché, et le chef Ghia fait à la caravane une réception magnifique. A Tampa, le chef de Lembolo accepte avec

enthousiasme la proposition qui lui est faite d'installer un poste à son village. Deux soldats zanzibarites y sont laissés et le drapeau de l'Etat est arboré sur la place.

Le chef de Lembolo reçoit très amicalement les voyageurs. Madimba, où l'expédition campe le jour suivant, est un magnifique village administré par quatre frères, exerçant une grande influence sur la population, qui compte environ huit cents âmes.

Un deuxième poste est établi à Kisantu, non loin de la rive droite de l'Inkisi. L'expédition regagne le Congo en suivant la rive droite de l'affluent.

De Kisantu à Kilemfu, la marche est très facile, la route contournant presque tous les accidents du terrain. Kilemfu est gouverné par un chef tout jeune, dirigé par un conseil des anciens.

L'expédition rentre à Léopoldville, le 17 janvier 1890, après une absence de dix-huit jours.

Nenquin établit donc les postes de Tampa et de Kisantu, qui doivent devenir des points importants de la voie ferrée, pousse jusqu'à l'Inkisi, qui forme la limite méridionale du district, et se rabat ensuite sur la route des caravanes, qu'il suit pour rentrer à Léopoldville, le 17 janvier 1890.

Au mois de mars suivant, il reprend la route des caravanes en sens inverse, de Léopoldville à l'Inkisi et, après entente avec les chefs indigènes de la contrée, installe de distance en distance et, généralement, à une demi-journée de marche l'un de l'autre, des postes d'étape destinés à assurer le logement et la nourriture des caravanes. Des baraquements y sont élevés pour blancs et pour porteurs et placés sous la garde de deux soldats qui, par leurs relations constantes avec les villages voisins, ont pour mission de fournir aux voyageurs qui s'arrêtent aux gîtes d'étape, tout ce qui est nécessaire à leur subsistance.

Au mois d'août de la même année, le commandant Nenquin s'embarque à bord de la *Ville d'Anvers*, avec

le commandant du district, l'ingénieur Van den Bogaerde, et quarante soldats de la Force Publique et remonte le Congo jusqu'à la limite septentrionale du district. Au cours de ce voyage, qui dure plusieurs semaines et se signale par de nombreuses et importantes palabres avec les chefs des villages riverains, très puissants encore à cette époque, des postes de deux à quatre soldats sont installés successivement à Kimpoko, à Suata, à Berghe Sainte-Marie, à Tchumbiri, à Bolobo et à Lukolela. Tout en asseyant l'autorité de l'Etat, par la surveillance constante qu'ils exercent sur les indigènes et par les rapports continuels qu'ils adressent au commandant du district par l'intermédiaire des capitaines de steamers de passage, les postes ont pour mission de créer des approvisionnements de bois, destinés à l'alimentation des navires de l'Etat, alimentation qui devait être assurée auparavant par le personnel même des bateaux, ce qui retardait considérablement la durée journalière de la navigation.

A la mort du commissaire de district Van den Bogaerde, survenue en novembre 1890, et après le remplacement de celui-ci par le lieutenant du génie Carton, le commandant Nenquin descend à Boma. Il n'y fait qu'un court séjour, s'embarque à bord du *Lualaba*, en partance pour l'Europe, et rentre à Bruxelles, le 6 février 1891.

Le colonel adjoint d'Etat-Major Nenquin est officier de l'Ordre de Léopold, décoré de la Croix militaire de première classe et de l'Etoile de service.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE:

— *Mouvement Géographique*, 1890, n° 11.

CARTON, JULES, MARIE, AIMÉ,
né à Ostende, le 6 mars 1861.

Sous-lieutenant du génie.

Voyage comme aspirant de navire à bord de l'aviso belge la *Ville d'Anvers*.

S'embarque pour le Congo, le 15 février 1888, séjourne dans la région des cataractes, où il est chargé de l'amélioration de la route des caravanes de Matadi à Léopoldville, alors que l'entreprise audacieuse de la construction d'un chemin de fer, à peine à l'étude, n'est encore qu'un beau rêve!

Parmi les travaux les plus importants effectués au cours de son séjour, figure la construction des ponts sur les rivières Lufu et Lukunga, deux rivières torrentueuses de la région des Cataractes, l'une, de cinquante mètres environ, l'autre, de trente mètres de largeur aux points de passage de la route. A l'époque des hautes eaux, ces rivières étaient impraticables, la Lufu surtout, et constituaient des obstacles infranchissables pour les caravanes. Le lieutenant Carton, en assurant un passage facile en tous temps aux piétons et aux bêtes de somme, rendit un service signalé à la cause du commerce et de la civilisation. Les ponts qui avaient été établis jusqu'alors sur la Lufu et la Lukunga étaient des ponts indigènes en lianes, successivement améliorés, mais il fallait néanmoins être acrobate pour s'y aventurer et les bêtes de somme ne pouvaient les franchir.

Rentré en Europe, le 14 septembre 1889, après un accès violent de fièvre hématurique, Carton reprend bientôt, après un court repos, le chemin du Congo, le 13 novembre de la même année, comme commissaire de district adjoint du Stanley-Pool. Arrivé à Léopoldville, il s'occupe activement du matériel fluvial du Haut-Congo et des constructions de la station. Après avoir assumé pendant quelques mois les fonctions de commissaire du district du Stanley-Pool, il rentre en Belgique, le 15 juillet 1891, décoré de l'Etoile de service.

CARTON, Jules.

Cliché du *Mouvement géographique.*

Membre actif du Cercle Africain et de la Société d'Etudes coloniales, Carton fut la cheville ouvrière de la création si vitale du Club Africain d'Anvers.

En 1896, il se rend au Siam, où il séjourne à peu près trois ans. Il est chargé, dans le Royaume de Chulalongkorn, de faire les reconnaissances et les études pour la défense du bas-fleuve, et de la capitale Bangkok contre une attaque par le fleuve Ménam. Le gouvernement siamois confie au capitaine Carton diverses missions militaires et techniques dans l'intérieur du pays, l'investit provisoirement, en un moment de crise, des importantes fonctions d'inspecteur général de la police, si délicates dans un pays d'exterritorialité tel que le Siam. Quelques mois après l'arrivée du titulaire de ces ingrates fonctions, Carton est nommé ingénieur sanitaire de la ville de Bangkok, service nouvellement créé, dont il fut le premier titulaire. Il rentre en Belgique en 1899.

Il continue à se consacrer aux questions coloniales et tout particulièrement à celles des voies et moyens de transports dans les pays neufs. L'Etat Indépendant du Congo, désirant substituer au portage à dos d'hommes, un moyen plus humanitaire et plus puissant, encourage les études et les propositions du capitaine Carton et se décide à lui confier, à titre d'essai, la construction d'un tronçon de route carrossable.

Le 21 février 1901, Carton repart pour le Congo, chargé par l'Etat du Congo de la construction d'une route pour automobiles, reliant le Bas-Congo au Kwango oriental. Le Kwango étant barré par les rapides de Kingunshi, que les embarcations ne pouvaient franchir, la construction d'une route terrestre d'un point en amont de ces rapides vers l'une des stations du chemin de fer du Bas-Congo s'imposait.

Les reconnaissances autour de Tumba ayant montré que cette station ne convenait point comme amorce de route, Carton pousse vers Songololo et entrevoit la solution qu'il

poursuivit ultérieurement de ce point. Il fixe un tracé de trois cents kilomètres environ de Songololo vers l'Est, jusqu'au delà de Tumba Mani, puis projette un autre tronçon de Popokabaka vers l'Ouest, rejoignant à peu près le précédent. Ces tracés suivaient, au plus près, les crêtes de séparation des affluents de la Lufu, du Kwilu, de l'Inkisi et du Kwango, de manière à n'avoir à franchir que le Kwilu et l'Inkisi, ce qui était inévitable, et de réduire ainsi les ouvrages d'art au minimum. Il entame la construction de la route à Songololo et en porte l'assiette à huit mètres de largeur sur une trentaine de kilomètres, jusqu'au pied du massif de N'Sol; puis, dans ce massif, exécute encore une trentaine de kilomètres de tronçons, les uns en crête, les autres à flanc de coteau, ces derniers de quatre mètres seulement de largeur. Ces soixante kilomètres, sans aucune solution de continuité et sans ouvrages d'art, sauf quelques digues avec aqueduc et quelques ponceaux, le tout en pierres sèches. Au delà de ces soixante premiers kilomètres, la route se prolongeait encore par de nombreux tronçons carrossables, mais avec solutions de continuité, dont le capitaine Carton n'a pu achever le travail, en raison de sa rentrée en Europe, le 18 janvier 1904.

Carton est actuellement capitaine commandant du génie, décoré de l'Etoile de service.

PUBLICATIONS :

— *Notice sur l'utilisation rationnelle de l'éléphant.* (Bulletin de la Société d'études coloniales, 1900, n° 12).
— *L'avenue Coquilhat à Léopoldville.* (Congo belge, 1900, pp. 90-91).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— *Mouvement géographique,* 1889, p. 76.
— Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique,* pp. 182-624.
— *Ballade autour du monde.* Puck, Chaudoir, Schepens. Bruxelles.
— *Congo illustré,* 1892, p. 185.

WEYNS, Auguste.

Cliché de la *Belgique coloniale.*

WEYNS, AUGUSTE, FRANÇOIS, GUILLAUME,

né à Lodelinsart, le 26 juin 1854.

Lieutenant au régiment des carabiniers, fait un prémier séjour au Congo, du 16 février 1888 au 1 juillet 1889, pendant lequel il remplit les fonctions d'officier du ministère public et est attaché au service de la comptabilité de l'Etat, pour être enfin nommé sous-commissaire de district.

Weyns se rend une deuxième fois en Afrique, le 3 septembre 1890, avec le grade de capitaine de la F. P., chargé de commander la compagnie auxiliaire du chemin de fer. Un décret avait créé sous ce nom, le 9 août 1890, une troupe spécialement destinée à la protection des travaux et à la garde de la voie ferrée. On se rappelle qu'au début de la grande entreprise du chemin de fer, ce furent d'abord des Zanzibarites qui furent enrôlés, plus tard ce furent presque tous des natifs d'Elmina (côte occidentale d'Afrique) qui demandèrent eux-mêmes à être soldats.

Weyns s'applique également à protéger les indigènes des villages voisins du tracé du chemin de fer et les nombreuses caravanes qui passent près des travaux, contre les déprédations possibles des ouvriers, de race et de tempérament si divers.

Weyns commande pendant sept ans la compagnie auxiliaire et remplit cumulativement les fonctions de substitut du procureur d'Etat et d'officier d'état civil à Matadi.

Il effectue des recherches zoologiques, entomologiques et botaniques, fait don au gouvernement de l'Etat du Congo d'une quantité de bulbes d'amaryllis variées, espèces nouvelles; d'orchidées, parmi lesquelles le « Lissochilus Giganteus », plante rare, dont il n'existait que deux ou trois spécimens dans les remarquables serres de Kew (Angleterre); il envoie également plusieurs beaux spécimens de fougères arborescentes découvertes à Sona Gongo, aujourd'hui Thysville, et une variété de dépouilles d'animaux,

d'oiseaux; des insectes, des papillons, et à son retour en Belgique, qui date du 29 août 1893, il rapporte les premières pierres taillées de la région de Kimpese et de Sona Gongo. Ces différents travaux lui valent la médaille d'or à l'exposition de Bruxelles en 1897.

Il repart une troisième fois pour le Congo, le 6 décembre 1894; rentre en août 1897. L'année suivante, en 1898 (quatrième voyage), il est chargé d'une mission scientifique, parcourt la plus grande partie de l'Etat et contribue puissamment à constituer les collections du Musée de Tervueren.

En 1899, Weyns se dispose à se rendre en Abyssinie; mais les négociations entre le comte Leontieff et le groupe des capitalistes belges qui devait équiper l'expédition, échouent.

Nommé représentant du comité spécial du Katanga, Weyns s'embarque avec une partie de son personnel, le 19 janvier 1901, à destination du Katanga, via Zanzibar, Beira, Chinde, les lacs Nyassa, Tanganika et Moero; l'autre partie, sous la conduite du capitaine Tonneau, fait le voyage par la côte occidentale, via Boma, Matadi, Léopoldville, Lusambo et Kabinda.

Comme représentant en Afrique du comité spécial du Katanga, Weyns fait établir de nombreux postes, tels que Vua, sur le Tanganika, terminus de la route vers le lac Moero; Kitope sur la dite route et Pweto sur le dernier lac.

Sur la rive occidentale du Moero, il établit les postes de Lukonzolwa et Kilwa, et sur la rive gauche du Luapula, entre les lacs Moero et Bangwelo, les postes de Kasenga, Schiniama et Kalonga.

Citons de plus Tenke, Lukafu et Kayumba sur la Lufira; Kikondja sur le lac Kisale; Mulongo sur le lac Kabamba; Ankoro au confluent du Luvua, et Buli au confluent de la Lukuga.

D'autres postes sont encore créés sur le Luapula inférieur, sur le Lomami et aux sources du Lubefu.

le Dr ETIENNE.

Cliché du *Mouvement géographique.*

Weyns est actuellement major d'infanterie en retraite, chevalier de l'Ordre de Léopold et de l'Ordre royal du Lion, décoré de l'Etoile de service à trois raies et de la Croix militaire de deuxième classe.

PUBLICATIONS:

— Collaborateur photographique du *Congo illustré* et du *Mouvement géographique*

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— *Belgique coloniale*, 1901, p. 61.
— *Congo illustré*, 1893, p. 137.
— *Mouvement géographique*, 1902, p. 488.

ETIENNE, ÉLIE, JOSEPH,

né à Ligny (Namur), le 23 mars 1855.

Docteur en médecine, chirurgie et accouchements de l'Université de Louvain.

S'engage au service de l'Etat, le 15 février 1888, en qualité de médecin de deuxième classe et réside à Banana jusqu'au 6 juin 1891. Durant ce séjour, le Dr Etienne a consigné pendant dix-sept mois, jour par jour, ses observations scientifiques, météorologiques et climatologiques. Ses travaux ajoutent de précieux matériaux à ceux accumulés par von Danckelman, Wolff, E. Dupont, Hodister et Cornet.

Le Dr Etienne démontre que le climat du Bas-Congo est moins malsain que celui de Java, de Sierra Leone, et de certaines parties du Brésil.

Il a constaté que le maximum de la température moyenne annuelle à Banana était en 1890 de 28° 87', la moyenne

générale de 25° 45', le minimum, 21° 04'. Il fonde à Boma, le premier hôpital de l'administration de la Croix rouge.

Chargé de rapatrier un contingent de soldats zanzibarites, il se rend au Cap et à Zanzibar et revient en Belgique, le 19 septembre 1891.

Le 10 mai 1892, le Dr Etienne repart de Bordeaux pour le Congo, comme médecin de première classe; mais à peine arrivé à Boma, il passe, momentanément, à la compagnie du chemin de fer de Matadi, à la demande du directeur et avec l'autorisation de l'Etat (21 octobre 1892).

Il séjourne à Palabala jusqu'au 30 mars 1893 et rejoint alors son poste à Banana, où il est chargé des fonctions de commissaire de district. Il débarque à Lisbonne, le 8 mai 1895.

A son troisième départ, le Dr Etienne quitte Lisbonne, le 6 janvier 1896, et séjourne à Boma où il est chargé de la direction du service sanitaire jusqu'au 25 mars 1900, soit un terme de plus de quatre ans. Il rentre à Anvers, le 16 avril 1900.

Le 16 mai 1901, le Dr Etienne reprend ses fonctions médicales et celles de commissaire de district à Banana, jusqu'au 14 juin 1904. Il revient à Anvers, le 4 juillet 1904.

Le 25 mai 1905, il se rend de nouveau à son poste pour continuer ses études et se charger de ses anciennes fonctions.

Le Dr Etienne est le plus ancien fonctionnaire de l'Etat encore en activité de service (1).

(1) Au lieu de deux médecins attitrés au Congo en 1885 et de huit en 1891, il y en a actuellement trente. Chaque médecin a à sa disposition un certain nombre d'infirmiers noirs. Tous traitent à titre gratuit les indigènes et leur fournissent les médicaments nécessaires. Chaque Européen se rendant au Congo reçoit une pharmacie portative avec un guide médical indiquant les soins à donner en l'absence du médecin. Ces remèdes et ces indications servent naturellement aussi, en l'occurence, au soulagement des indigènes.

. . . . . .

Des statistiques précises nous apprennent que la mortalité des résidents

Officier de l'Ordre royal du Lion, chevalier de l'Etoile africaine, décoré de l'Etoile de service à cinq raies.

PUBLICATIONS:

— *Le climat de Banana en* 1890. (Publication E. I. C., n° 7, Bruxelles. — Bulletin de la Société belge de Géographie, 1882, pp. 167-177. — Mouvement géographique, 1892, p. 41).

— *Observations météorologiques à Banana.* (Bulletin de la Société belge de Géographie, XIV, 154).

européens qui était en 1901 de 6 31 %, était en 1902 de 5.09; en 1903 de 4.23; en 1904 de 3.41; en 1905 de 3.03; et en 1906 de 2.85.

Des hôpitaux noirs ont été créés dans tous les centres importants. En outre, à côté du service médical, des commissions d'hygiène, composées d'un médecin et de deux membres adjoints, sont instituées dans les chefs-lieu de district et de zone.

La variole a été efficacement combattue par la vaccination, rendue obligatoire pour les gens de couleur employés par l'Etat, par l'installation d'un institut vaccinogène central à Boma, ainsi que de postes vaccinogènes à divers points du territoire, et par la gratuité de la fourniture comme de l inoculation du vaccin. Quant à la maladie du sommeil, qui ravage la population d'une façon terrible, outre l'installation d'un laboratoire de recherches à Léopoldville, p'us récemment une mission scientifique, dirigée par feu le Dr Dutton et par le Dr Todd, de l'Ecole de médecine tropicale de Liverpool, a fait sur place une enquête approfondie, qui a duré deux ans et demi, au sujet de cette maladie. Des postes d'observation avec lazarets ainsi qu'une ligne de surveillance sous la direction de médecins spécialement préparés ont été établis dans les régions ménacées, pour découvrir à leur passage et retenir les sujets suspects. D'autres lazarets pour la guérison des sujets atteints de la maladie existent dans les régions contaminées.

On sait que le Roi Souverain, par un décret du 3 juin 1906, a institué un prix de deux cent mille francs pour celui qui découvrira le remède de la maladie du sommeil.

Léopold II a créé en outre à Bruxelles une Ecole de médecine tropicale, composée de quatre spécialistes, pour donner aux futurs médecins du Congo un complément de science et de formation spéciale, afin de mieux combattre les maladies tropicales et notamment celle du sommeil.

(*L'Etat du Congo*, par A. Castelein S. J., Bruxelles, 1907).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— *Congo illustré*, 1893, p. 121.
— *Tribune congolaise*, 1905, n° 13.

DE NEGRI, ALBERT, PIERRE, JOSEPH, GHISLAIN (BARON

né à Oostcamp, le 3 octobre 1858; décédé à Banana, le 4 avril 1889.

Lieutenant au 2e régiment de chasseurs à cheval.

Part pour le Congo, le 16 février 1888, en qualité d'adjoint à Lukungu.

Meurt à Banana, le 4 avril 1889.

STERPIN, ABEL, ARTHUR, FERDINAND,

né à Beauraing, le 6 avril 1865.

Sous-lieutenant au 11e de ligne, part pour le Congo, le 3 mars 1888, en qualité de lieutenant de la F. P. Successivement attaché à la brigade topographique, lieutenant de la F. P., commissaire de district de deuxième classe à Banana, chargé de l'inspection des districts de Banana et de Boma. Fait l'exploration du Mayumbe et particulièrement des rives de la Lukula. Etablit la carte hydrographique du Bas-Congo et de la région côtière.

Rentre en Europe, le 27 septembre 1891.

Capitaine commandant au régiment des grenadiers, adjoint d'Etat-Major; directeur des études à l'école des cadets de Namur; chevalier de l'Ordre de Léopold, décoré de la Croix militaire de deuxième classe, décoré de l'Etoile de service, du Lion et du Soleil de Perse de quatrième classe.

FIÉVEZ, VICTOR, LÉON,

né à Havré-lez-Mons en Hainaut, le 30 avril 1855.

Entre à l'armée en 1875, comme milicien, et passe en 1879 l'examen de sous-lieutenant; classé second, il est nommé sous-lieutenant, le 13 août 1880, et lieutenant, en avril 1886.

Lieutenant au 11e régiment de ligne, il s'embarque pour le Congo, comme capitaine de la F. P., le 15 mars 1888, avec Haneuse, Nilis, de Negri, Lenger et Molleur, ancien sous-officier français, depuis administrateur de première classe dans la Sanga.

Fiévez s'occupe de l'organisation de la F. P. sous Roget, puis sous Avaert, et est nommé commandant intérimaire au départ de ce dernier. Il est secondé par Sterpin, Debergh, Hanolet, Gillain, Gorin, Donnay, etc.

En dehors de ses fonctions militaires, Fiévez crée des cultures et des plantations diverses.

Il remplit à Boma les fonctions de substitut du tribunal de première instance, du tribunal d'appel et de juge suppléant au tribunal de première instance.

Succède, en novembre 1890, au capitaine Roget comme commandant du camp de Basoko.

Remonte la Lulu pour aller visiter les camps arabes de Utchoa et de Jamumba; pousse une première fois jusqu'à Bokongolia et refait plus tard le même voyage jusqu'à Bokondadu.

Au commencement de l'année 1891, après avoir remonté le Rubi en canot jusque près des chutes, il traverse toute la forêt qui sépare cette rivière de la Lulu et aboutit un peu en amont de Bokongolia. Pendant ces différentes expéditions, le lieutenant Fiévez relève le cours inférieur de la Lulu par plus de trois cents observations et constate que les Arabes possèdent de superbes cultures de maïs, de riz et d'arachides, à des centaines d'hectares autour d'Utchoa (Utchapé).

Bien qu'accompagné d'une faible escorte, il parvient à défendre aux Arabes de passer la Lulu avec des détachements armés.

Rassurées, les populations indigènes, qui s'étaient enfuies, quittent leurs refuges et se fixent à Basali, Bokondadu, et Bokongolia, qui deviennent bientôt des centres populeux, grâce à la protection de l'Etat.

En 1891, Fiévez remonte en canot l'Itimbiri, jusque près de la Likati; ayant renvoyé son embarcation à Ibembo, il s'enfonce dans la forêt, et après une marche de cinquante heures, qu'il fait en cinq jours, regagne la Lulu, à quatre heures en amont de Bokongolia, se servant en partie de l'itinéraire suivi quelques mois auparavant par Becker, dans sa marche, en compagnie d'Arabes des Falls, vers Djabir.

Voici le motif de cette course rapide. A Ibembo, Fiévez ayant appris qu'un chef arabe, Kapango-Panga, repoussé par Van Gèle et Milz, au Sud de Djabir, cherchait à regagner Outchoye, à marches forcées avait nourri l'espoir de le rejoindre.

Au deuxième campement des Arabes, Fiévez est témoin d'un horrible spectacle: quarante cadavres, aux figures grimaçantes sont entassés les uns sur les autres; ces malheureux ont été tués à coups de lances par les gens de Kapango-Panga pour avoir refusé de les accompagner, comme porteurs d'ivoire, jusqu'aux Falls.

Le chef arabe n'est pas rejoint par Fiévez et va jeter l'épouvante dans le camp d'Uchage, en annonçant l'arrivée du commandant de Basoko sur les bords de la Tshimbi, affluent de l'Itimbiri: deux mille captifs se réfugient au camp de Bokongolia, poste fondé dans la brousse quelques semaines auparavant.

Malgré les nombreux déplacements du commandant, les plantations alimentaires et de rapport sont poussées avec vigueur. C'est de cette époque que datent les premières

plantations de café. Des routes sont également construites.

Fiévez est remplacé dans son commandement par Chaltin et rentre en Europe, en septembre 1891.

Le 6 mars 1893, il retourne en Afrique et commande le district de l'Equateur, développe Coquilhatville, construit les premières maisons en briques et continue son système de plantations que le professeur Laurent propose comme modèles. Assisté du lieutenant Sarrazyn, Fiévez étend considérablement les plantations de caféiers. Il châtie les rebelles et les anthropophages; pacifie le Ruki et ses affluents.

Fiévez entreprend, en 1895, un voyage du lac Tumba au lac Léopold II et effectue un trajet de huit cents kilomètres.

Réprime l'opposition des indigènes à Iboko, se rend de là à Bali sur le lac Léopold II; au retour, il accomplit la reconnaissance de la rivière Lule.

Fiévez revient en Belgique, le 14 mai 1896, et, après quelques mois de service au 9e régiment de ligne, retourne en Afrique, le 6 octobre 1896, pour prendre le commandement supérieur des districts des Bangala et de l'Ubangi. Il reconstruit le camp d'Umangi sur de nouveaux plans et vient en aide à Doorme et à Lothaire dans la répression des Budja.

Le 5 novembre 1898, Fiévez se rend dans le Nord en partant de l'Itimbiri jusqu'à Yakoma, par le pays des terribles Budja.

Il n'a avec lui que cent trente hommes. Il livre combat sur combat et gagne Banzyville, où il assiste aux derniers moments de Van Calster.

Pendant ce voyage de plus de huit mois, Fiévez a eu à se défendre à différentes reprises contre les attaques impétueuses de milliers d'indigènes, armés de lances, de fusils à piston et d'armes rayées.

Il rentre en Europe, le 27 novembre 1899.

Il est actuellement major au 9e régiment de ligne, chevalier de l'Ordre de Léopold et de l'Ordre royal du Lion, décoré de l'Etoile de service et de la Croix militaire de première classe.

PUBLICATIONS :

- *Du lac Tumba au lac Léopold II.* (Belgique coloniale, 1896, p. 40 (avec carte).
- *Le district de l'Equateur.* (Congo illustré, 1895, nos 10, 11 12).

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE :

- *Belgique militaire,* 1899, n° 1489; 1900, n° 1510.

LENGER, AUBRY, JEAN, SIMON,

né à Altwier (Grand-Duché de Luxembourg), le 14 février 1862; décédé à Nouvelle-Anvers, le 18 octobre 1890.

Sous-lieutenant au 8e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 15 mars 1888, comme sous-lieutenant de la F. P., et accompagne le gouverneur général Camille Janssen dans son voyage dans le Haut-Congo (15 septembre 1889).

Installé par Janssen comme commandant du camp de Bena-Kamba, sur le Lomami, il est chargé d'y créer (au 4° sud) une nouvelle station. Lenger entreprend les premiers travaux, dès le 14 novembre 1889. Ce poste militaire était destiné à être relié au camp du Lomami-Sankuru que le lieutenant Le Marinel avait reçu l'ordre de fonder. Lenger explore la région située entre le camp de Lusambo, le Sankuru et le Lomami.

Il meurt, le 18 octobre 1890, à Nouvelle-Anvers.

AMERLINCK, JOSEPH, MARIE,

né à Gand, le 24 mars 1862.

Ingénieur des ponts et chaussées de l'Ecole de Gand (1887).

Part pour compte de la Compagnie du Congo, le 21 mars 1888.

Séjourne à Léopoldville, comme chef de brigade, et fait, au retour, l'étude d'une variante, raccourcissant notablement le premier tracé du chemin de fer.

Il rentre en Europe en janvier 1889 et fait deux séjours au Chili.

Ensuite, il réside au Guatémala pendant une dizaine d'années, comme directeur de la construction et de l'exploitation des chemins de fer du Nord du Guatémala et se fixe plus tard à Mexico, comme ingénieur.

CHARMANNE, XAVIER,

né à Yves-Gomezée, le 13 décembre 1853; décédé à Bruxelles, le 17 juin 1903.

Fait ses études au Collège de Mons-sur-Marchienne.

Sorti des écoles spéciales de Louvain, comme ingénieur des mines, en 1874, il débute dans l'industrie charbonnière. Il représente le gouvernement tunisien à l'Exposition internationale d'Amsterdam et obtient la décoration de Tunisie.

Part au Congo, le 21 mars 1888, pour rejoindre son frère Hector et collaborer avec lui aux études du chemin de fer de Matadi à Léopoldville. L'inclémence du climat a raison de ses forces et l'oblige à rentrer en Belgique, dès le 12 août de la même année.

Remis des fièvres africaines, il s'embarque pour la côte du Pacifique et va prêter ses services au gouvernement

chilien, qui e charge du contrôle et de la construction lu chemin de fer de Santiago à Melipilla.

La révolution de 1891 suspend l'exécution des travaux publics au Chili et l'année suivante, après un séjour de trois ans et demi dans ce pays, Charmanne reprend le chemin de l'Europe.

Rentré en Belgique, il s'y occupe de l'administration de sociétés.

Il meurt à Bruxelles, des suites de néphrite, le 17 juin 1903.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE :

— *Bulletin de l'Union des Ingénieurs sortis de l'Ecole de Louvain*, 1904.

TACK, THÉOPHILE, MARIE, AIMABLE, AUGUSTE, né à Woumen (Flandre occidentale), le 7 décembre 1843; décédé à Palabala, le 6 janvier 1891.

Capitaine en premier au 14e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 21 mars 1888, à bord de la *Lys*.

Le 4 avril 1888, étant en rade de Rufisque (Sénégal) il profite de ses moments de loisir pour parcourir le pays et transmet ses impressions au *Mouvement géographique*.

Il prend une part active à la campagne d'études du chemin de fer et rentre en Europe, le 17 janvier 1889.

Tack retourne en Afrique, le 11 octobre 1889, avec la première brigade d'ingénieurs pour le travail de la construction.

Détaché à la brigade d'études dans le bassin de la Lufu, il meurt, le 6 janvier 1891, à Palabala, aux environs de Matadi.

Il était capitaine au 14e régiment de ligne et décoré de la Croix militaire.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE :

— *Mouvement géographique*, 1888, n° 11.

DEJOSEZ, LOUIS,

né à Angleur, le 25 août 1842; décédé en avril 1908.

Part le 21 mars 1888, comme ingénieur, pour compte de la Compagnie du chemin de fer et fait partie, en qualité de chef de brigade, du personnel des études du railway de Matadi.

COCHETEUX, ALBERT,

né à Mortsel (Anvers), le 21 septembre 1861.

Ingénieur des mines de l'Université de Liége (1886).

Part pour le Congo, le 21 mars 1888, et est attaché aux études tachéométriques d'avant-projet.

Repart, le 10 octobre 1889, pour compte de la Compagnie du chemin de fer et est forcé, pour cause de maladie, de rentrer en Europe, dès le 22 juin 1890.

PUBLICATION :

— *Observations faites dans la région des cataractes.* (Bulletin de la Société Anthropologique, Bruxelles, p. 90).

VAN DORPE, JULES, JOSEPH,

Lieutenant adjoint d'Etat-Major au 14e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 15 avril 1888, en qualité de capitaine de la F. P.

(La notice biographique figure à la page 409).

DUVIVIER, JOSEPH,

Sergent-fourrier au 3e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 15 avril 1888, en qualité de sous-officier.

(La notice sera publiée au chapitre: *Expéditions anti-esclavagistes).*

DEBERGH, HENRI, AIMÉ, LIÉVIN,

Sous-lieutenant au 11e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 15 avril 1888, en qualité de lieutenant de la F. P.

(La notice paraîtra au chapitre: *Opérations dans le Nord).*

DEGHILAGE, FERDINAND, ALEXANDRE, FLAVIEN,

né à Mons, le 12 août 1858.

Ancien employé au gouvernement provincial du Hainaut, part le 15 avril 1888, en qualité de commis. Désigné pour

Manyanga, le 17 mai 1888, et pour le district du Kwango, le 17 septembre 1892. Pendant son terme est nommé commis de première classe, puis sous-commissaire de district.

Rentre, le 13 février 1895.

Repart pour l'Afrique, le 6 juin 1895, en qualité de commissaire de district de troisième classe. Est désigné pour Tumba-Mani, le 2 juillet 1895, et pour les Cataractes, le 23 août; rentre, pour cause de maladie, le 16 mai 1897.

Deghilage se rembarque le 6 septembre 1897, en qualité de sous-intendant de deuxième classe, et est désigné pour les Stanley-Falls, le 29 septembre 1897, où il séjourne trois ans.

Nommé sous-intendant de première classe, le 1 septembre 1898.

Rentre, fin de terme, le 8 octobre 1900.

Deghilage a reçu l'Etoile de service à deux raies.

VANDENKERCKHOVE, FRANÇOIS, ÉMILE, né à Bruxelles, le 21 décembre 1841; décédé à Banana, le 30 août 1897.

Ancien commis de banque.

S'embarque pour le Congo, le 15 avril 1888, en qualité de commis de deuxième classe.

Séjourne à Boma, où il dirige les magasins-généraux et où il est directeur des transports de la marine et des travaux publics.

Rentre en Europe, le 11 août 1891.

Repart le 6 novembre 1891, en qualité de commissaire de district de troisième classe et accomplit tout son terme à Boma, où il est adjoint à la direction des transports.

Rentre le 23 août 1894.

Retourne une troisième fois en Afrique, le 6 avril 1895 et exerce les fonctions de commissaire de district à Banana.

Nommé sous-intendant de première classe, le 1 juin 1896; meurt à Banana, le 30 août 1897.

Vandenkerckhove était décoré de l'Etoile de service à deux raies.

BOURGUIGNON, ALEXANDRE,

né à Ixelles, le 21 juin 1862.

Docteur en médecine, chirurgie et accouchements de l'Université de Bruxelles.

S'engage au service de la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie, en qualité de médecin adjoint à l'expédition d'études du chemin de fer, et s'embarque pour le Congo, le 6 mai 1888.

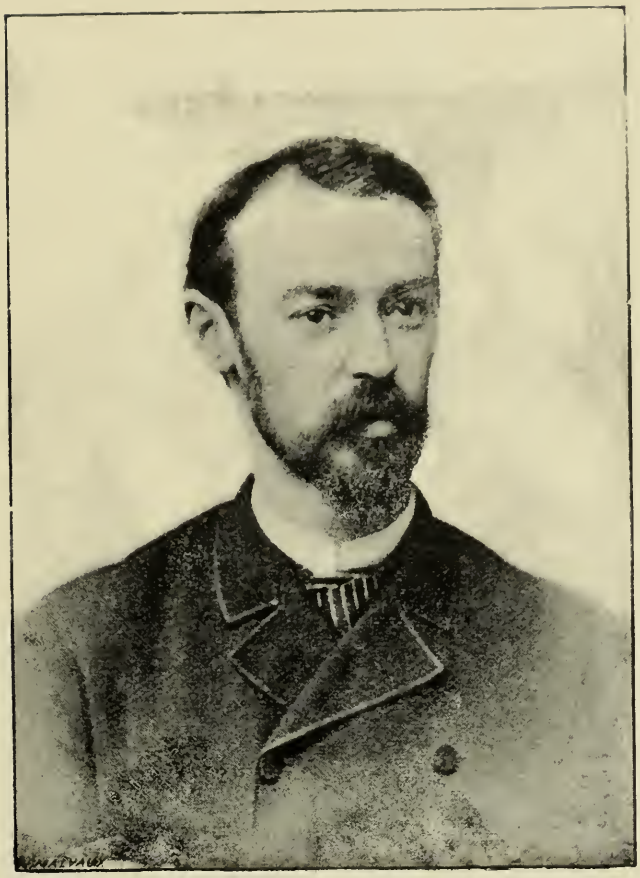
Le dr Bourguignon rentre en Europe, en janvier 1889, et repart, dès le 11 octobre 1889, en qualité de médecin en chef de la Compagnie du chemin de fer.

Secondé par ses adjoints, les drs Carré, Degreny, Villa, Alexandre, etc., arrivés successivement et attachés aux différents postes; il organise le service médical, dont l'installation mérite les plus vifs éloges.

« Réunir un nombre considérable d'hommes sur un même point, » veiller à leur sécurité, à leur hygiène, au maintien de l'ordre » et de la dicipline parmi eux, n'est pas déjà chose si facile en » nos pays d'Europe; au Congo, cette situation se compliquait encore » de mille autres obstacles.

» Matadi manquait d'espace. La montagne plongeait à pic dans » le fleuve géant et à peine sur un très court trajet, disposait-on » d'une plage, profonde seulement de cent mètres.

» Le sol, semé de ravins et de montées abruptes, était formé



le Dr BOURGUIGNON.

Cliché du *Mouvement Géographique.*

» de roches compactes. Quelques arbustes rabougris poussaient de
» ci de là dans ce terrain ingrat et sauvage. On n'y disposait pas
» de ces ombrages si nécessaires sous un soleil de feu.

» L'eau même, dont les travailleurs avaient besoin, y était par-
» cimonieusement distribuée.

» Les torrents et les ravins descendant des montagnes sont à
» sec une moitié de l'année et l'eau du Congo n'est pas potable en
» cet endroit ; elle engendre la dysenterie, ce fléau des tropiques qui,
» là, plus que partout ailleurs, était tout particulièrement à craindre.

» L'exemple du Panama prouvait qu'une épidémie venant à éclater
» dans une agglomération d'hommes, forcément peu confortablement
» logés au début, donnerait lieu à une mortalité désastreuse.

» La petite vérole, qui décime en Afrique des populations entières,
» était encore plus redoutable que tous les autres fléaux.

» Dans l'impossibilité de faire travailler des blancs sous un climat
» aussi différent du leur, il fallait recruter un peu partout, dans
» les colonies étrangères, des travailleurs plus aguerris. On allait
» donc voir réunis là des ouvriers de toute nationalité, des noirs,
» des Anglais, Français, Portugais, Allemands, Italiens, Grecs,
» Turcs, Egyptiens, Chinois, une vraie tour de Babel de tra-
» vailleurs. Ajoutons à tout cela, les effets déprimants du climat,
» augmentés encore par le manque de confort et un travail fatigant
» et énorme, et nous aurons donné une idée de l'importance pri-
» mordiale de la question de l'organisation du service de santé.

» Ce problème si grave, si complexe fut cependant résolu Des
» habitations commodes et saines furent érigées, le ravitaillement
» et l'alimentation de tous ces ouvriers furent assurés, les camps
» de travailleurs furent établis dans de bonnes conditions de salubrité
» et d'hygiène. Les épidémies de variole furent évitées. Le beri-
» beri et les diarrhées séreuses cédèrent devant la transformation
» du régime (1). »

Le dr Bourguignon rentre en congé en Belgique, le 4

(1) *Congo illustré*, 1892, p. 177.

février 1892, et retourne en Afrique, dès le 5 juin de la même année.

Revenu en Europe, en avril 1894, il repart une quatrième fois, le 6 octobre 1894.

Il revient en Belgique en décembre 1896.

Ses cinquième, sixième, septième et huitième séjours au Congo datent : du 6 septembre 1897 à novembre 1899 ; du 16 juillet 1900 au 4 novembre 1902 ; de juillet 1903 à septembre 1905 ; du 17 mai 1906 à février 1908. Pendant ces divers termes de service, il occupe, outre ses fonctions auprès de l'Etat qu'il exerce depuis 1890, celles de médecin, chef du service sanitaire de la Compagnie du chemin de fer du Congo de Matadi au Stanley-Pool, avec résidence à Matadi, en même temps que celles de médecin de l'hôpital de la Compagnie du chemin de fer.

Le dr Bourguignon est chevalier de l'Ordre de Léopold, décoré de l'Etoile de service, chevalier de l'Ordre royal du Lion, officier de la Couronne d'Italie.

PUBLICATION :

— *Congo, climat, constitution du sol et hygiène de l'Etat Indépendant du Congo*, 1 vol. in-8°, Bruxelles, 1898.

REZETTE, JEAN, JOSEPH,

Ingénieur.

Part pour le Congo, le 1 mai 1888, en qualité de directeur des transports.

(La notice biographique figure à la page 475).

HANOLET, LÉON, CHARLES, ÉDOUARD,

Sous-lieutenant au 13e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 15 juin 1888, en qualité de sous-lieutenant de la F. P.

(La notice biographique, avec portrait, figure à la page 265).

PRÉGALDIEN, P.,

Maréchal des logis d'artillerie.

Part pour le Congo, le 15 juin 1888.

(La notice paraîtra au chapitre: *Campagne arabe).*

MASSON, JEAN, BAPTISTE,

Part pour le Congo, le 15 juin 1888, au service du département des finances.

(Voir la notice à la page 499).

STERCKMANS, CHARLES,

né à Bruxelles, le 1 octobre 1860.

Maréchal des logis au 1r régiment de chasseurs à cheval.

Part pour le Congo, le 15 juin 1888, et est adjoint à l'expédition Dhanis dans la Lunda (Kwango oriental) (1890).

De Popokabaka l'expédition gagne la résidence du grand chef Muene Putu à Kasongo-Lunda.

Malgré l'opposition de ce dernier, elle marche vers le Sud, par un pays complètement ravagé.

Forcé de rebrousser chemin, elle se rend au pays Wamba.

Sterckmans rentre en Europe, le 21 novembre 1890, et repart, pour compte de l'*Abir*, le 6 décembre 1892, en qualité d'adjoint.

Sterckmans est actuellement directeur en Afrique de la Société l'*Abir*.

DE VALKENEER, CLÉMENT, SYLVAIN, LOUIS, MARIE, BERTRAND,

né à Ixelles, le 14 novembre 1863.

Sergent-fourrier au 5e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 15 juin 1888, comme sous-officier de la F. P., attaché au district des Bangala.

Il est adjoint à Dhanis, chargé de fonder un camp sur l'Aruwimi (1889).

Il devient agent de l'Etat dans le Haut-Congo et explore le Lopori, affluent de la Lulonga.

Rentre en Europe, le 10 février 1892.

Est décoré de l'Etoile de service.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE:

— *Mouvement géographique*, 1891.

MILZ, JULES, ALEXANDRE.

Sous-lieutenant au 4e régiment de lanciers.

Part pour le Congo, le 17 juin 1888, en qualité de sous-lieutenant de la F. P.

(La notice biographique, avec portrait, figure à la page 298).

MONSEU, ANDRÉ, CHARLES, GHISLAIN.

né à Court-Saint-Etienne, le 29 mai 1864.

Accomplit un terme, du 26 juin 1888 au 6 juin 1891, en qualité de géomètre du cadastre et de ff. de receveur des impôts à Boma.

VAN CAULAERT, BENOIT, HENRI.

Géomètre.

Part pour le Congo, le 16 juillet 1888.

(Voir la notice à la page 499).

HERREBAUT, ÉDOUARD, ÉMILE.

Missionnaire des Pères Blancs d'Afrique.

Part pour le Congo, par la côte orientale, en juillet 1888.

(La notice paraîtra au chapitre: *Missionnaires)*.

DE BACKER, ALBERT.

Missionnaire de la Congrégation de Scheut.
Part pour le Congo, le 25 août 1888.
(La notice paraîtra au chapitre: *Missionnaires).*

CAMBIER, EMÉRI.

Missionnaire de la Congrégation de Scheut.
Part pour le Congo, le 25 août 1888.
(La notice paraîtra au chapitre: *Missionnaires).*

GUELUY, ALBERT.

Missionnaire de la Congrégation de Scheut.
Part pour le Congo, le 25 août 1888.
(La notice paraîtra au chapitre: *Missionnaires).*

HUBERLANT, FERDINAND, JEAN, BAPTISTE (MONSEIGNEUR).

Missionnaire de la Congrégation de Scheut.
Part pour le Congo, le 25 août 1888.
(La notice paraîtra au chapitre: *Missionnaires).*

DUPONT, HENRI, JOSEPH,

Docteur en médecine.

Part pour le Congo, le 17 septembre 1888, en qualité de médecin de deuxième classe.

(Cette notice paraîtra au chapitre: *Campagne arabe).*

COLIN, NICOLAS, JOSEPH, ADOLPHE,

né à Louette-Saint-Pierre, le 27 juillet 1859.

Sous-lieutenant au 13e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 17 septembre 1888, en qualité de sous-lieutenant de la F. P.

Séjourne à Léopoldville, puis, en sous-ordre, au camp de l'Aruwimi.

Rentre le 28 mai 1890.

Actuellement capitaine commandant au 13e régiment de ligne, chevalier de l'Ordre de Léopold, décoré de la Croix militaire de deuxième classe.

BECKER, JÉROME, JAQUES,

Lieutenant au 5e régiment d'artillerie.

Fait partie de deux expéditions belges à la côte orientale d'Afrique et retourne au Congo, par la côte occidentale, le 17 septembre 1888.

(La notice biographique, avec portrait, figure à la page 530).

GORIN, FLORENT, JOSEPH, CHARLES.

né à Tournai, le 25 avril 1861; décédé à Mons, le 3 février 1899.

Sous-lieutenant au 13e régiment de ligne.

Son premier départ, en qualité de sous-lieutenant de la F. P., date du 17 septembre 1888 : il est attaché successivement à la F. P., au service cartographique, au fort de Shinkakasa et est nommé commissaire de district de troisième classe, le 31 mars 1890; il rentre en Belgique, le 28 mai 1890.

Gorin repart le 3 novembre 1890, chargé de la direction du service de la carte. Il est nommé commissaire de district de deuxième classe, le 1 août 1891, puis, le 4 mai 1892, adjoint au commissaire royal, et chargé, avec Grenfell, de la délimitation des frontières de Lunda (territoire portugais).

Gorin se dirige vers le Kwango, par Lukungu, Luvituku, Tumba-Mani, et Popokabaka. L'exploration et le levé de la région durent jusqu'au mois de mai 1893. Au cours de ce voyage, il franchit successivement les rivières Wamba, Kwilu (Djuma) et Loange, et descend le Kwango en radeau depuis les chutes François-Joseph jusqu'à Popokabaka.

Rentre en Europe, le 19 octobre 1893.

Repart une troisième fois, le 6 août 1894, comme commissaire de district de premiere classe au Stanley-Pool et rentre en Belgique, le 17 juillet 1895.

Il retourne une quatrième fois en Afrique, le 6 avril 1896, investi du commandement du district du Lualaba-Kasaï et est nommé commissaire général, le 1 juin 1897.

A la fin de l'année 1898, il reprend le chemin de la patrie, à bord d'une malle française, mais à peine a-t-il débarqué en Belgique, le 2 janvier 1899, qu'il meurt inopinément.

Gorin était lieutenant au 12e régiment de ligne, chevalier de l'Ordre de l'Etoile africaine et de l'Ordre royal du Lion, décoré de l'Etoile de service à deux raies.

DE SAEGHER, Marcellin.

PUBLICATIONS:

— *La nouvelle frontière congo-portugaise de Lunda, entre le Kwango et le Kasaï.* (Mouvement géographique, 1894, p. 3, avec carte au 2.350 000e).

— *Kwango et Lunda; peuplades de la frontière portugaise.* (Congo illustré, 1894, pp. 2 et 10).

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE:

— *Belgique militaire*, 1899, n° 1416.

LOTHAIRE, HUBERT, JOSEPH,

Sous-lieutenant au 6e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 27 octobre 1888, en qualité de sous-lieutenant de la F. P.

(La notice biographique est publiée à la page 369).

DE SAEGHER, MARCELLIN, HIPPOLYTE, JOSEPH, MARIE, GHISLAIN,

né à Ledeberg-lez-Gand, le 31 mai 1858; décédé à Meerhout (Province d'Anvers), le 12 juillet 1896.

Docteur en droit de l'Université de Gand, le 20 juillet 1880; avocat à la Cour d'appel de Gand.

Nommé juge au tribunal de première instance du Bas-Congo, le 26 septembre 1888, il part d'Anvers, le 27 octobre suivant, avec Lothaire, et remplit ses fonctions tantôt à Boma, tantôt à Banana, tantôt à Matadi. Il reste en Afrique

jusqu'au 20 août 1893, date où il rentre en Europe, ayant refusé les plus brillantes propositions d'avancement. Il accepte le rang de directeur de la justice à titre personnel et d'importantes missions d'inspection.

Il est, en effet, envoyé, en 1891-1892, en inspection dans le Haut-Ubangi, parcourt tout l'Uele, aide de la Kéthulle à remonter le Bomu. Il accompagne Van Kerckhoven et Ponthier au Bomokandi, redescend par l'Itimbiri et n'interrompt son voyage qu'aux Falls, en présence de l'état de guerre proclamé dans la région, ce qui rendait sa mission sans objet.

Sans qu'il prenne part à l'action, ses rapports contribuent beaucoup à l'inspiration de l'action systématique contre les Arabes.

Reparti en juin 1894 pour le Congo, à sa demande, en qualité de juge, il y remplit en réalité des fonctions d'inspecteur d'Etat. Il visite tout le bassin du Kasaï Sankuru, étudie spécialement la législation civile à donner aux indigènes et procède à l'inspection du service judiciaire.

Jouissant d'une grande influence et entouré d'une particulière considération, c'est chez lui que le père De Deken voulut aller mourir.

C'est lui aussi, qui démissionna pour pouvoir assumer, devant le tribunal d'appel de Boma, dans l'affaire Stokes, (1896) la défense de Lothaire, dont il obtint l'acquittement, le 25 avril 1896.

De Saegher rentre en Belgique en juin pour plaider la même cause devant le conseil supérieur. Mais, surpris par la maladie qu'il avait contractée au Congo, il ne peut que se confier à son ami et ancien commensal d'Afrique, le dr Henri de Marbaix, qui espérait encore le guérir. C'est chez ce dernier qu'il succombe.

Il était chevalier de l'Ordre royal du Lion et décoré de l'Etoile de service à deux raies.

PUBLICATIONS:

— *La justice militaire*, Bruges, 1888, in-8°.
— *Les coutumes des Indigènes de l'Etat indépendant du Congo.* (Bulletin de la Société d'Etudes coloniales, 1891, n° 3, p. 87).

SAUAL, ÉDOUARD, JULES, ÉLIE, CLÉMENT, né à Namur, le 11 novembre 1867.

Sergent-fourrier au 5e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 22 novembre 1888, en qualité de commis de deuxième classe, attaché au service des transports à Boma.

Le 1 mai 1891, fonde le poste de Congo da Lemba et, le 15 octobre 1891, rapatrie le dernier contingent de Zanzibarites.

Rentre en Europe, le 23 janvier 1892, pour retourner en Afrique, le 5 juin 1892, comme sous-intendant de troisième classe, directeur des transports à Léopoldville.

Revient en Belgique, le 14 mai 1895.

Retourne au Congo, le 7 octobre 1895, comme directeur des transports à Léopoldville, avec le grade de sous-intendant de première classe; rentre le 10 novembre 1898 et repart, le 30 avril 1903, en qualité de sous-directeur de l'Ursélia. Revenu en Belgique, le 5 juin 1905, il repart, dès le 11 janvier 1906, en qualité d'inspecteur de la susdite société et rentre le 23 juin 1907.

Décoré de la médaille d'or de l'Ordre royal du Lion et de l'Etoile de service à trois raies.

MORIAMÉ, J., M.,

Sergent-fourrier au 11e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 22 novembre 1888, en qualité de sergent de la F. P.

(La notice paraîtra au chapitre: *Campagne arabe).*

VAN DEN BOGAERDE, JULES, P., H.,

né à Liége, le 12 avril 1857; décédé au Stanley-Pool, le 11 novembre 1890.

Ingénieur du génie civil.

Ingénieur aux chemins de fer de l'Etat belge.

« Il appartenait à cette carrière du génie civil qui, après celle » de l'armée, a donné le plus d'auxiliaires à l'entreprise du Congo » et a produit des hommes comme Gondry, Charmanne, Gilmont, » Nève, Glaesener, Vauthier, Bergier, Goffin, Paulissen, brillante » phalange d'hommes de science et de cœur, qui s'en sont allés » là-bas, sur les rives du grand fleuve, préparer à notre pays » un avenir magnifique. » A. J. Wauters.

S'embarque pour le Congo, en novembre 1888, en qualité de commissaire de district de deuxième classe et est nommé commissaire de district de première classe au Stanley-Pool, en 1890, en remplacement du lieutenant Liebrechts.

Entreprend le montage de deux nouveaux steamers, la construction de quais de débarquement et l'organisation administrative des territoires confiés à ses soins.

« Grâce à lui, Léopoldville, une des plus belles stations de » l'Afrique centrale, est encore améliorée. Les plantations com- » mencées par le lieutenant Liebrechts, à qui est due en grande » partie la prospérité de cette intéressante localité, sont encore » notablement étendues. Les plantations et les constructions de » Léopoldville, avec celles de Bangala, les modèles sur lesquels,

» partout ailleurs dans cette région africaine, on s'efforce de se
» conformer pour la création de nouveaux centres d'activité poli-
» tique et commerciale. Bâtie sur une terrasse coupée dans les
» flancs du mont Léopold, la station est entourée de cultures considé-
» rables où l'on élève avec succès, outre les légumes d'Europe,
» l'ananas, le caféier, le riz, le tabac.

» Cette ville naissante est, du reste, placée dans une situation
» tout à fait privilégiée. Assise sur la rive gauche du Stanley-
» Pool, elle est avec Kinshasa, le point d'attache des steamers,
» qui de là s'élancent sur un magnifique réseau de quinze mille
» kilomètres de voies navigables. Lorsque le chemin de fer aura
» été construit, l'importance de ce point, à la fois tête de ligne
» ferrée et port de commerce initial, augmentera dans des pro-
» portions considérables et on peut, dès maintenant, prédire que
» Léopoldville, qui s'étendra sous peu vraisemblablement vers l'Est,
» deviendra à bref délai une cité active et commerçante . .

. . . . . .

» Ce sera alors un devoir que de rappeler et d'honorer le sou-
» venir de ces hommes, de ces compatriotes qui, travailleurs de
» la première heure, ont présidé à la naissance et à l'organisa-
» tion de la future métropole commerciale du Congo. Les noms
» de Braconnier, Valcke, G. Le Marinel, Liebrechts et Van den
» Bogaerde seront inscrits en tête du livre d'or de la cité nou-
» velle. » *(Congo illustré*, 1892).

VANDENBORRE, ADOLPHE, ARTHUR,

né à Gand, le 11 juin 1864.

S'embarque pour le Congo, le 23 décembre 1888, comme agent de la Société anonyme pour le commerce du Haut-Congo et est adjoint à Hodister à Bangala. Trois mois plus tard, il fonde les postes de Mobeka et d'Upoto.

Il installe, en 1889, le premier poste dans la Mongala, à Gongo, sur la Dua.

Son premier terme de service expiré, le 22 mai 1891, Vandenborre rentre en Europe, mais contracte un nouvel engagement, du 6 janvier 1892 au 15 avril 1894. Il est désigné pour le lac Léopold II, où il installe le comptoir d'achat d'Inongo. Il a des démêlés avec les M'Panzas; mais parvient à faire exploiter le caoutchouc par les indigènes.

Il rentre en 1894 et repart la même année, chargé de reprendre la direction de l'*Abir*. Par suite du décès, à Vivi, du mécanicien du steamer *Colonel North*, steamer qui devait être envoyé par sections jusqu'au Pool, Vandenborre effectue lui-même ce transport en six mois. Arrivé à Léopoldville, il est adjoint au commandant Jacques, comme commandant de zone et directeur du Comptoir commercial congolais. Quelques mois plus tard, la sphère d'action du Comptoir est transférée dans la Wamba, où Vandenborre passe environ deux ans.

Il rentre en octobre 1897 et, pendant cinq années passées en Europe, Vandenborre ne cesse de s'occuper d'affaires coloniales.

Il repart une quatrième fois pour le Congo, le 19 mars 1903, pour la Société anonyme du Haut-Congo, en qualité de chef de district commercial.

Rentré le 15 mai 1905, Vandenborre repart une cinquième fois, le 28 juin 1906, en la même qualité.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— *Moniteur du caoutchouc*, mars 1903, n° 2.
— De Meuse. Lettres. *Mouvement géographique*, 1893, p. 2.

BAEKELMANS, SIMON, LOUIS,

né à Hoboken, le 18 mars 1862.

Adjudant de batterie au 3e régiment d'artillerie et candidat sous-lieutenant au régiment du train, il part pour le Congo, le 7 janvier 1889, en qualité de sergent de la F. P.

Le gouverneur Ledeganck le charge, à Boma, en attendant l'arrivée d'un vétérinaire, des soins à donner à environ quatre cents têtes de bétail, de mules et de chevaux arabes. Baekelmans en profite pour dresser quelques taureaux devant servir de montures.

En outre, son service comprend:

1° l'instruction de l'artillerie aux premiers contingents de Bangala et de Bakumu;

2° l'administration du dépôt et de la première compagnie (environ neuf cents soldats);

3° l'administration et la surveillance de l'habillement, des armes, des munitions, du matériel d'artillerie, de la forge et de l'atelier de l'armurier;

4° la gestion d'un magasin d'échanges que l'Etat possédait à cette époque, pour le paiement des troupes, à Boma.

Nommé sergent-major dans le courant du mois de juillet 1889, Baekelmans conduit à coups de canon, l'attaque des pirates du Bas-Congo, lesquels se soumettent définitivement. Un projectile de l'ennemi le blesse au menton.

Sur l'ordre du gouverneur Cambier, Baekelmans part avec dix soldats de choix pour aller planter le drapeau de l'Etat à Lunga, sur la côte, en un point contesté de la frontière Congo-portugaise. Il traverse une région absolument hostile aux agents de l'Etat et se maintient au poste jusqu'à son rappel, malgré toutes sortes de difficultés et de menaces. Sa conduite lui vaut des félicitations écrites de la part de l'autorité précitée. La question de frontière est tranchée à l'avantage de l'Etat par le président de la Confédération suisse.

Désigné par le vice-gouverneur Coquilhat pour recréer le poste d'Isangila et l'ancienne route des caravanes de Vivi, Baekelmans reçoit à Lukungu l'ordre de se mettre à la disposition du capitaine Dusart pour l'organisation du district du Kwango oriental. Mais le 20 juillet 1890, introduisant un obus dans un canon de montagne de 7.5, Baekelmans a les deux mains brisées par suite de l'éclatement prématuré de ce projectile que le sous-lieutenant Lemaire avait chargé.

Comme il était intransportable, il reste en traitement à Lukungu, n'ayant d'autres soins que ceux qu'il indiquait lui-même; ce n'est que vers le 5 novembre qu'il est transféré en hamac à Matadi et ensuite par bateau à Boma où, malgré ses blessures, il participe à la répression des quatre cents soldats soudanais qui s'étaient révoltés.

Il est nommé sous-lieutenant et, comme ses blessures pouvaient se gangrener, il s'embarque pour l'Europe et arrive à Anvers, le 3 décembre 1890.

Le 18 août 1891, à peine guéri, Baekelmans repart pour le Congo, comme sous-lieutenant de la F. P. Désigné pour Shinkakasa, il est adjoint au capitaine commandant Pétillon, chargé de diriger les travaux du fort, à y construire sur un mamelon, à environ trente-cinq mètres au-dessus du niveau du fleuve.

Baekelmans s'occupe de la charpente et de la maçonnerie et lorsque les plates-formes sont établies, il dirige les dangereuses manœuvres de force, consistant à monter les pièces de canon et autres parties pondéreuses des huit coupoles, qu'il s'agit d'élever par une rampe à environ trente-quatre mètres de hauteur.

C'est lui qui recrute dans le Mayumbe les sept cents travailleurs nécessaires à ces divers travaux.

Baekelmans accompagne le major Wangermée, commissaire royal, dans sa reconnaissance stratégique du Bas-Congo et du Mayumbe; ce voyage se fait sans un seul

soldat, les deux officiers logeant même dans des villages complètement hostiles.

Baekelmans rentre en Belgique, le 23 août 1894.

Le gouverneur Wahis ayant appris que Baekelmans s'occupait d'un vocabulaire « fiote-français », le pria de faire don de son travail à l'Etat.

Baekelmans est actuellement lieutenant à l'Etat-Major de la place d'Anvers, décoré de l'Etoile de service, porteur de la Décoration militaire et de la Décoration civique de quatrième classe.

GONDRY, HENRI.

Directeur d'administration aux chemins de fer de l'Etat belge.

Part pour le Congo, comme inspecteur général le 7 janvier 1889.

(La notice biographique est publiée à la page 163).

LOCHTMANS, ALBERT, LÉON, MARIE.

né à Mariembourg, le 27 avril 1864.

Sous-lieutenant au 11e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 7 janvier 1889, et meurt à Lukungu, le 8 avril de la même année.

DONNAY, JOSEPH, MARIE, HUBERT,

Sous-lieutenant au 14e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 7 janvier 1889, en qualité de sous-lieutenant de la F. P.

(La notice paraîtra au chapitre : *Opérations dans le Nord).*

GILLAIN, CYRIAQUE, CYPRIEN, VICTOR,

Lieutenant adjoint d'Etat-Major au 2e régiment de guides.

Part pour le Congo, le 7 janvier 1889, en qualité de lieutenant de la F. P.

(La notice paraîtra au chapitre: *Campagne arabe).*

BUSINE, L., J., D., J.,

Sergent au 5e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 7 janvier 1889, en qualité de sergent de la F. P.

(La notice sera publiée au chapitre: *Opérations dans le Nord).*

FISCHER, ÉDOUARD, GEORGES, CONSTANT,

né à Louvain, le 27 octobre 1865; décédé à Landana, le 31 août 1894.

Etudiant en droit. Part pour l'Afrique, le 7 janvier 1889, en qualité de commis de deuxième classe.

Désigné provisoirement pour la direction de la justice à

Boma et ensuite pour le secrétariat à la même station, il est nommé chef de poste à Tchoa, puis, le 1 janvier 1892, commissaire de district de troisième classe.

Fischer est désigné, le 15 septembre 1892, pour commander le district de Banana et rentre en Europe, fin de terme, le 6 mars 1893.

Il repart, le 6 septembre 1893, en qualité de commissaire de district de deuxième classe et prend le commandement de la Lemba, le 1 octobre 1893.

Il meurt l'année suivante à Landana.

DE RECHTER, ÉDOUARD,

Lieutenant au 8e régiment d'artillerie.

Part pour le Congo, le 29 janvier 1889.

(La notice paraîtra au chapitre: *Opérations dans le Nord).*

MEUNIER, FERNAND,

Naturaliste.

Part pour le Congo, le 29 janvier 1889.

(La notice paraîtra au chapitre: *Opérations dans le Nord).*

TITEUX, ÉMILE, ARTHUR, CHARLES,

né à Vrigne-au-Bois, le 24 octobre 1864.

Sergent major au 6e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 6 février 1889, et séjourne dans l'Ubangi comme sergent de la F. P.

Rentre en Europe, le 19 février 1892.

Repart, le 6 novembre 1892, au service de l'Etat, comme commissaire de district et rentre le 14 novembre 1895. Il retourne une troisième fois au Congo comme sous-intendant de première classe, le 6 juin 1896.

Titeux est actuellement directeur de la Compagnie des Produits du Mayumbe. Décoré de l'Etoile de service à deux raies et de la Médaille d'or de l'Ordre royal du Lion.

LENAERTS, PIERRE, ALOÏS,

né à Turnhout, le 12 février 1863.

Part au Congo, le 29 février 1889, et remplit les fonctions de géomètre du cadastre, de receveur des impôts, à l'Equateur, et de receveur des impôts, à Nouvelle-Anvers.

Rentre le 4 août 1892.

Décoré de l'Etoile de service.

GRARD, LOUIS,

né à Brasménil (Hainaut), le 30 septembre 1860.

Docteur en médecine de l'université de Louvain, attaché au 1r regiment de chasseurs à cheval, comme élève de première classe.

Part pour le Congo, le 29 février 1889, en qualité de médecin de deuxième classe.

Séjourne à Léopoldville et Boma.

Rentre en Belgique, le 28 septembre 1889.

Grard est actuellement médecin de bataillon de première classe pensionné.

Décoré de la Croix militaire de deuxième classe.

MEULEMAN, EUGÈNE, CAMILLE, FRANÇOIS, JOSEPH,

né à Jodoigne, le 17 mars 1865.

Vétérinaire de troisième classe au 3e régiment de lanciers.

Part pour le Congo, le 29 février 1889, en qualité de vétérinaire de l'Etat.

Il se livre à l'étude des transports du bétail dans la région des cataractes, en vue de la création de troupeaux dans le Haut-Congo. De février à septembre 1901, il remplit, par intérim, les fonctions de commissaire de district du Stanley-Pool. Visite le Mayumbe en 1892.

Il revient en Europe, le 26 mai 1892.

En 1905, il est délégué par le gouvernement de l'Etat indépendant au Congrès international de médecine vétérinaire de Budapest, où il traite pour la premiere fois la question des maladies tropicales des animaux domestiques.

Actuellement vétérinaire de première classe au 1r régiment de guides, professeur à l'école de guerre, attaché au service des écuries royales.

Décoré de l'Ordre de la Couronne du Congo, de l'Etoile de service et chevalier de l'Ordre royal du Lion.

PUBLICATIONS :

Etude sur l'élevage des animaux domestiques au Congo. (Bulletin de la Société d'Etudes coloniales, 1895, p. 301).

Le Bétail du Congo. Bœufs et zébres. (Revue d'élevage, chasse et pêche, 1907, nos 21, 23, 25).

Les haras royaux hongrois et le domaine de l'Ungarisch-Altenburg, Bruxelles Van Buggenhout, 1908.

Rapport sur les maladies tropicales des animaux domestiques. Piroplasmoses, trypanosomiases et peste bovine, Bruxelles, Bruer, 1907.

En collaboration avec le Dr Bourguignon, Cornet, Dryepondt et Lancaster. Rapport sur le climat, la géologie et l'hygiène au Congo. De ce rapport : *Le climat du Congo*, par Lancaster et Meuleman, tiré en volume in-8o de 464 pages.

PRINZ, FRANÇOIS, XAVIER,

Part pour le Congo, le 21 mars 1889, comme contrôleur des impôts.

(Voir la notice à la page 500).

VAN CAUWENBERGHE, AUGUSTE, HENRI, MARIE,

né à Bourg-Léopold, le 10 juin 1863.

Engagé au service de l'Etat le 22 mars 1889, comme commis de deuxième classe à Zobe, il rentre en Europe, pour motif de sante, le 29 juin 1891, après avoir occupé les fonctions de vérificateur des droits de sortie, à Zobe, le 1 août 1889; sous-percepteur suppléant des postes, à Zobe, le 1 août 1889; greffier-adjoint, près le tribunal de première instance du Bas-Congo, le 26 juin 1890; receveur des impôts intérimaire et percepteur des postes intérimaire, à Boma, le 27 juin 1890; commissaire maritime suppléant, à Boma, le 27 juin 1890; receveur des impôts, à Léopoldville, le 1 octobre 1890; sous-percepteur des postes, à Léopoldville, le 8 septembre 1890.

Chef de bureau au département des finances, à Bruxelles.

Van Cauwenberghe, est chevalier de la Couronne d'Italie et décoré de la Médaille civique de troisième classe.

PUTTEVILS, EUGÈNE, JEAN-BAPTISTE, GUILLAUME,

né à Anvers, le 27 avril 1869; décédé à N'Sona de Kienzi le 17 juin 1889.

Sous-lieutenant au 3e régiment de chasseurs à pied.

Part pour le Congo, le 11 avril 1889, en qualité de sous-lieutenant de la F. P., et est chargé, sous les ordres de Roget, de l'installation du camp de l'Aruwimi, mais il meurt à N'Sona de Kienzi, dès le 17 juin 1889.

VILLERS, SYLVAIN, JOSEPH,
né à Bruxelles, le 10 avril 1868.

Premier sergent au 6e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 11 avril 1889, comme sergent de la F. P. et revient en Europe, le 21 mai 1891, après avoir été adjoint du commandant Fiévez, au camp de Basoko.

VERSCHELDE, ALOÏS,
né à Alost, le 22 mars 1866.; décédé à Landana, le 31 janvier 1895.

Sergent au 1r régiment de ligne. Part pour le Congo, le 20 avril 1889, comme sergent dela F. P. et rentre en Europe, le 28 septembre 1889.

Retourne en Afrique, le 6 février 1893, en qualité de lieutenant de la F. P. et revient en Europe, le 14 septembre 1863.

Pendant son troisième séjour en Afrique, il meurt à Landana, le 31 janvier 1895.

Il était décoré de l'Etoile de service à deux raies.

DU THOY, ALFRED, LÉOPOLD,
né à Lille, d'un père belge, le 16 octobre 1865, décédé à Bangala, le 22 mars 1891.

Sous-lieutenant au 3e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 18 mai 1889, en qualité de sous-lieutenant de la F. P., et est désigné comme adjoint au poste de Bangala, où il meurt le 22 mars 1891.

HAROU, PROSPER, FÉLIX, JOSEPH,
né à Fayt-lez-Seneffe, le 18 novembre 1855, décédé à Zobe, le 21 mai 1893.

Premier maréchal des logis au 1r régiment de lanciers.

Part pour le Congo, en qualité de commis, le 18 mai 1889, et accompagne le gouverneur général Janssen dans un voyage d'inspection, mais est obligé de rentrer en Europe, étant dangereusement malade.

En mars 1890, Harou retourne en Afrique comme agent commercial, mais après un séjour de quinze mois, un accident l'oblige à rentrer en Belgique.

Il part une troisième fois, en qualité de receveur des impôts, le 6 mars 1892, et meurt l'année suivante des suites de la fièvre à Zobe.

Harou était décoré de la Croix civique de deuxième classe.

TRENTELS, HENRI, VICTOR,
né à Ixelles, le 2 juillet 1863.

Sous-lieutenant au 9e régiment de ligne.

S'embarque pour le Congo, le 18 mai 1889, en qualité de sous-lieutenant de la F. P.

Chef de la comptabilité à Boma et substitut suppléant du procureur d'Etat.

Revient en Europe, le 24 novembre 1889.

Actuellement capitaine commandant au 13e régiment de ligne. Décoré de la Croix militaire de deuxième classe.

GUFFENS, JEAN, LÉONARD, ADOLPHE,
né à Reckheim, le 16 février 1867; décédé à Kingunshi, le 12 septembre 1892.

Sergent-fourrier au 1r régiment de chasseurs à pied.

Part pour le Congo, le 18 mai 1889, comme sergent de la F. P. et se noie à Kingunshi dans le Kwango, le 12 septembre 1892.

DESCAMPS, GEORGES, RAOUL, ADOLPHE,

Lieutenant au 1r régiment de chasseurs à pied.

Part pour le Congo, le 1 juillet 1889, en qualité de lieutenant de la F. P.

(La notice sera publiée au chapitre: *Expéditions antiesclavagistes).*

VERBRUGGHE, GUSTAVE, ADOLPHE, JEAN, ROMUALD,

Sous-lieutenant au 2e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 18 mai 1889, en qualité de sous-lieutenant de la F. P.

(La notice paraîtra au chapitre: *Opérations dans le Nord).*

BECKERS, ERNEST,

né à Bilsen, le 2 juillet 1856; décédé à Kinshasa, le 16 décembre 1892.

Part, le 1 juillet 1889, comme agent commercial de la Societé pour le commerce du Haut-Congo.

Il est nommé, à la fin de la même année, chef du district commercial de l'Equateur, puis gérant de la factorerie de Mobeka et chef de district des Bangala.

Rentre en Europe, le 16 juillet 1891, et repart, le 1 mai 1892, reprendre ses anciennes fonctions.

Il meurt, le 16 décembre 1892, à Kinshasa.

Camille Delcommune lui rend un hommage ému à ses funérailles; s'etant découvert devant sa dépouille, il est frappé d'insolation et meurt lui-même quelques jours après.

DETAIL, ALFRED, CHARLES,

né à Mons, le 7 mai 1862.

Sous-lieutenant au régiment des carabiniers.

Part pour le Congo, le 2 juillet 1889, en qualité de sous-lieutenant de la F. P. et rentre en Europe, le 28 juin 1890.

Actuellement capitaine commandant adjoint d'Etat-Major, au même régiment.

Décoré du Lion et du Soleil de Perse de cinquième classe.

LIEBRECHTS, LOUIS, FRANÇOIS, MARIE,

né à Anvers, le 6 juin 1862; décédé à Boterre (Mongala), le 20 octobre 1895.

Sergent au régiment du génie.

Part pour le Congo, le 2 juillet 1889, en qualité de

sergent de la F. P. et rentre en Europe, le 11 août 1892.

Retourne en Afrique, le 6 janvier 1893, pour revenir en Belgique, le 27 décembre 1894.

Se rend une troisième fois en Afrique, le 6 mai 1895 comme directeur de factorerie de la Société anversoise pour le commerce au Congo Liebrechts est tué avec l'agent De Vadder, à Boterre sur la Mongala, le 20 octobre 1895, lors de l'attaque de la factorerie de Gongo-Hute par les indigènes.

Il était décoré de l'Etoile de service.

PILETTE, ALFRED,

né à Feluy-Arquenne, le 14 septembre 1868.

Caporal au régiment du génie.

Part pour le Congo, le 2 juillet 1889, comme sergent de la F. P. et revient en Europe, le 22 juillet 1892.

Retourne en Afrique, comme agent commercial de la Société du Haut-Congo, le 6 décembre 1892.

Repart une troisième fois, comme agent de la Société du Haut-Congo, le 6 février 1896.

Rentre en Europe, le 23 mars 1897.

Il est décoré de l'Etoile de service.

WILVERTH, ÉTIENNE, CHRISTOPHE, BERNARD, EUGÈNE,

ne à Schaerbeek, le 24 janvier 1866.

Etant sous-lieutenant au régiment des carabiniers, il part pour le Congo, le 3 juillet 1889, en qualité de sous-lieutenant de la F. P.

Est nommé commandant du camp d'instruction d'Upoto et effectue un voyage dans le Giri. Constate que le lac supposé d'Ibinza n'existe pas et découvre un chenal de Moboka jusqu'au lac Libanda et de là au Giri près de Bosesera.

Le 22 mai 1890, Wilverth fonde un poste à Upoto (Lisala) et le 18 mai 1891 prend le commandement du poste de Bumba.

Le 19 juillet 1891, il séjourne à Mongwandje comme lieutenant de la F. P. et le 6 décembre de la même année, fonde le poste de Moboika sur l'Eau blanche (Ebola).

Rentre en Europe le 16 juillet 1892.

Le 6 mai 1896, Wilverth se dirige une deuxième fois vers la terre d'Afrique, en qualité de capitaine-commandant de la F. P.

Il est en même temps chargé par la Société d'Etudes coloniales de réunir une collection de poissons du Congo pour l'aquarium de l'Exposition de Bruxelles de 1897

Revient en Belgique, le 23 mars 1897, avec une ample moisson d'intéressants spécimens ichtylogiques.

Le 16 avril 1900, Wilverth repart une troisième fois pour le Congo et les îles Canaries, en vue de compléter les collections d'histoire naturelle du Musée royal et rentre à Lisbonne, le 21 septembre 1900.

Il est capitaine d'infanterie en retraite, décoré de l'Etoile de service et des palmes d'or de la Couronne du Congo.

PUBLICATIONS:

— *Note sur la population d'Upoto.* (Mouvement géographique, 1895, p. 99).
— *Chez les Upoto.* (Belgique coloniale, 1897, p. 128).

WILVERTH, Etienne.

— *Les poissons du Congo.* (Mouvement géographique, 26 septembre, 10 octobre et 17 octobre 1897, avec croquis).
— *Chez les Mogwandis.* (Congo illustré, 1894, p. 173).
— *La chasse.* (Id., 1894, p. 180).
— *La construction des pirogues.* (Id., 1894, p. 191).
— *Le travail du cuivre.* (Id., 1895, p. 7).
— *Les habitations indigènes des Bangalas, des Upotos, des Mogwandis.* (Id., 1895, p. 141).
— *Coutumes congolaises.* (Id., 1895, p. 151).
— *L'esclavagisme et le cannibalisme.* (Id., p. 157).
— *Les poissons du Congo.* (Bulletin de la Société d'études coloniales, 1897, p. 337).
— *Etangs et rivières* (Bulletin de pêche et de pisciculture, 15 septembre 1897).
— 1908. Collaboration à la collection de monographies ethnographiques, publiée par Cyr. Van Overbergh. (Les Bangalas, les Upotos).

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE :

— *Belgique coloniale,* 1896, p. 576.

VAN RONSLÉ, CAMILLE (MONSEIGNEUR).

Missionnaire de la Congrégation de Scheut.
Part pour le Congo, le 15 juillet 1889,
(La notice paraîtra au chapitre: *Missionnaires).*

DE ROUBAIX, ADOLPHE, JOSEPH,
né à Tournai, le 8 mai 1826; décédé à Anvers, le 26 août 1893.

Industriel anversois, chef de la maison De Roubaix-Oedenkoven et Cie.

Il est un de ceux qui, tout d'abord, eurent foi en l'avenir commercial du Congo et, il est le premier de ceux qui osèrent y aventurer des capitaux et essayèrent de provoquer un courant d'affaires entre le Bas-Congo et Anvers.

Lors de la reconnaissance officielle de l'Etat par les puissances, en 1885, De Roubaix constitue avec un certain nombre de négociants anversois le syndicat de Mateba pour la création d'établissements agricoles et l'exploitation de cultures dans le bas-fleuve. Dans ce but, le syndicat acquiert de l'Etat l'île de Mateba, à mi-distance entre Banana et Boma, de même que les îles voisines de NZounga et Kifouka, d'une superficie totale de quinze mille hectares (1).

Les droits du syndicat furent reconnus provisoirement, le 30 janvier 1886 et définitivement, le 3 juin 1887.

L'exploitation de cultures subit des fortunes diverses et fut finalement abandonnée. La Société de Mateba poursuivit alors deux buts tout à fait différents: la production d'huile de palme et l'élevage du bétail. Une usine pour la

(1) Le Syndicat de Mateba est la première société belge au Congo, constituée en vertu des dispositions libérales adoptées par la Conférence de Berlin et proclamées dans son acte général. On sait que l'acte de Berlin, signé par quatorze puissances, après des travaux qui durèrent du 15 novembre 1884 au 26 février 1885, adoptait pour le bassin conventionnel du Congo, le principe du commerce libre, celui de la libre navigation et du libre trafic sur les autres voies de communication.

Alors qu'en 1891 il n'y avait encore que six compagnies belges disposant d'un capital total de trente-quatre millions, il y en a actuellement cinquante-sept, disposant d'un capital de cent quarante-trois millions.

Ving-huit sociétés étrangères, représentant un capital d'environ quarante millions, sont également installées dans notre colonie.

DE ROUBAIX, Adolphe.

Cliché du *Mouvement géographique.*

production d'huile de palme fut créée à Siccia, dont les rives étaient favorables à l'accostage des grands steamers.

C'est à De Roubaix qu'on doit la première tentative d'introduction du bétail dans l'île de Mateba.

Dans une grande partie de ce vaste Congo, où la nature féconde produit sans relâche et semble, dans son inépuisable fertilité, vouloir combler ses créatures jusqu'à la satiété de ses dons les plus opulents, il ne se trouvait pas de bétail avant l'arrivée des blancs (1).

En 1886, il n'existait dans le Bas-Congo qu'un troupeau de quatre-vingts individus à Banana, dans la factorerie de la maison hollandaise et un autre de deux cents à Boma, appartenant à la maison portugaise Valle et Azevedo. L'Etat possédait une cinquantaine de vaches et de taureaux.

En 1886, De Roubaix commence l'introduction du bétail dans l'île de Mateba. Trois bœufs de trait sont achetés à Mossamedes. L'expérience démontre que les pâturages de l'île sont bons et peuvent être améliorés. Un taureau et trois vaches sont alors introduits de Madère. Le lait, le beurre et le fromage étant d'excellente qualité et la reproduction continuant à se faire dans de bonnes conditions,

(1) Au Stanley-Pool, le bétail a été introduit en 1885. Les premières bêtes étaient venues de San Salvador, d'autres avaient été envoyées du Bas-Congo.

Dans le bassin du Kasaï, le taureau et la vache, animaux inconnus des indigènes, furent amenés par des trafiquants portugais et par les membres de l'expédition Wissmann. Ce dernier entraîna à sa suite à Luluabourg, environ soixante têtes de gros bétail, qui ont trouvé sur les bords de la Lulua de magnifiques pâturages toujours verts.

Aux Stanley-Falls, les Arabes ont introduit la race bovine de l'Est dans leurs établissements du Lualaba, depuis Kasongo et Nyangwe jusqu'aux Falls.

Dans la région du Haut-Uele et de ses affluents du Nord-Est, il existait une race superbe, dont le Dr Schweinfurth parle avec éloges; Junker vit d'immenses troupeaux de huit à neuf cents bêtes sur les plaines fertiles de cette riche contrée. (*Congo illustré*).

un nouvel achat de cinquante vaches et taureaux est fait et bientôt le troupeau est porté à sept taureaux et cent quinze vaches. En une année, il s'augmente de cent dix veaux. Le 1 octobre 1905, les troupeaux de Mateba comptaient six milles têtes.

Le syndicat de Mateba se transforme en société anonyme le 4 mai 1889, avec De Roubaix, Léopold Cateaux et Ernest Osterrieth comme administrateurs et lorsque cette société fusionne, le 22 mars 1890, avec la Compagnie des Produits du Congo, De Roubaix est choisi comme vice-président du nouveau conseil d'administration (1).

Les installations premières de Mateba n'étaient pas terminées que se constituait à Bruxelles la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie (1886).

Avec Jules Urban et le capitaine Thys, De Roubaix fut l'un des trois fondateurs de cette société, qui groupa les efforts des coloniaux et assuma seule, pendant plusieurs années, la direction des entreprises commerciales belges au Congo.

En 1889, lorsqu'il fut question de fonder la société, qui allait se charger d'entreprendre la construction du chemin de fer de Matadi au Stanley-Pool, c'est encore De Roubaix

(1) Le troupeau de Mateba, appartenant à la Compagnie des Produits, comportait lors du dernier inventaire (1905) : cinq mille huit cent vingt têtes de bétail, se décomposant comme suit : mille huit cent soixante treize vaches, cent quatre-vingt treize taureaux, mille deux cent huit génisses, dix-sept bouvillons, mille cent seize taurillons, six cent cinquante-six veaux mâles, sept cent cinquante-six veaux femelles.

Une chose remarquable, c'est la manière extraordinairement rapide dont le bétail a lui-même amélioré ses pâturages. Lorsqu'on mit sur l'île les premières bêtes, elles y trouvèrent une herbe, appelée herbe de Guinée, dont les jeunes pousses sont bonnes ; mais qui atteignait souvent deux mètres de hauteur et dont les tiges étaient alors dures et coriaces. En quelques années, ces pâturages furent radicalement changés et comparables aux plus belles *weiden* de Flandre.

qui se chargea d'intéresser les financiers anversois à la formation du capital nécessaire à cette grandiose entreprise.

Il contribua également avec Thys, Haneuse et Coquilhat à la création du Cercle africain (1890).

De Roubaix se rendit au Congo, le 6 août 1889, via Lisbonne, avec Dreiss, directeur, ancien agent de l'Etat, Hallet, ingénieur agricole, et Mahy, agriculteur, pour inspecter son établissement de Mateba ; il rentra en Europe en octobre de la même année.

De Roubaix était officier de l'Ordre de Léopold, vice-président de la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie et de la Compagnie des Produits, administrateur de la Compagnie du chemin de fer.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— *Mouvement géographique*, 23 février 1890; septembre 1893.
— A. J. Wauters. *L'Etat Indépendant du Congo*, pp. 389, 392 et 481.
— *Le Congo illustré*, année 1892, p. 97.
— Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique*, pp. 728, 732, 734 et 746.

HALLET, ADRIEN, LÉON, ALFRED,

né à Philippeville, le 13 mai 1867.

Ingénieur agricole de l'Institut de l'Etat à Gembloux.

Part pour le Congo, de Lisbonne, le 6 août 1889, avec De Roubaix, administrateur-délégué de la Société anonyme de Mateba, Dreiss, directeur de cette société, et Mahy, comptable.

Chargé d'entreprendre de grandes cultures de tabac, Hallet, à peine débarqué, s'aperçoit que l'île de Mateba, excellente pour la production des herbages, est impropre à la culture, en raison de la couche d'argile grise qui forme la partie superficielle du sol. A la suite de ses déclarations,

les essais de culture sont abandonnés et la Compagnie des produits, succédant, en 1890, à la Société anonyme de Mateba, dirige principalement son activité vers l'élevage du bétail.

Hallet est nommé, en janvier 1891, sous-directeur de la Compagnie des Produits et remplit les fonctions de directeur en 1893-1894.

Pendant sa direction, les troupeaux de Mateba sont menacés par de terribles attaques de pleuropneumonie. Hallet parvient à en débarrasser l'île, par l'application générale aux troupeaux du procédé d'inoculation du docteur Willems.

En juin 1894, Hallet quitte définitivement Mateba pour rentrer en Belgique, où il contribue à la formation de la Société Van de Vinne et Cie, dont il devient un des co-associés. Parti en octobre 1894, pour cette maison, il s'installe à Matadi, où il fonde les comptoirs Belgika. Bientôt est alors créée la Société Belgika, dont il devient directeur. Rentré en Belgique, très malade, en mars 1896, il repart pour Matadi en septembre, pour revenir en Europe en juillet 1897, retourner au Congo en janvier 1898 et quitter définitivement la colonie en décembre de la même année.

En 1899, Hallet porte principalement son activité vers le Congo français, en participant à la création de quelques sociétés concessionnaires de cette colonie, principalement la Haute-Sangha et la M'Poko.

Il fait ensuite quelques voyages d'études en Amérique centrale.

Depuis 1905, il s'occupe principalement de plantations de caoutchouc en Extrême-Orient, dans la presqu'île de Malacca et l'île de Sumatra, et visite ces pays en 1907.

Il est actuellement administrateur-délégué de la Société du Kwilu-Niari, administrateur de la M'Poko, membre du comité technique de la Haute-Sangha et de l'Ekela-Kadei-Sangha, administrateur-délégué de la Compagnie de l'Hévéa, directeur de la Compagnie du Selangor, directeur de la *Soengei-Lipoet Cultuur Maatschappy*.

GIRARD, CHARLES, HENRI, ALFRED, CONSTANTIN, né à Anvers, le 26 septembre 1865; décédé à Lukungu, le 1 décembre 1889.

Sous-lieutenant au régiment des carabiniers.

Se rend au Congo, le 14 août 1889, en qualité de sous-lieutenant de la F. P. et meurt dès le 1 décembre de la même année.

HOCHSTRAS, LÉON, HYACINTHE, FRANÇOIS, JOSÉPHINE, né à Bruges, le 22 juillet 1869; décédé à Kingunshi, le 27 février 1891.

Maréchal des logis fourrier au 1r régiment des chasseurs à cheval.

Part pour le Congo, le 14 août 1889, en qualité de commis de deuxième classe et fait partie de l'expédition Dusart au Kwango, en 1890.

Arrive à Kingunshi, où il aide à fonder la station de ce nom.

Prend part à l'expédition contre le chef Capay.

Le 20 novembre 1890, il quitte Kingunshi avec Dhanis, pour se rendre à Léopoldville.

Le 27 février 1891, il regagnait en pirogue le poste de Kingunshi, lorsqu'à proximité de cette station, un hippopotame culbuta l'embarcation et, saisissant dans ses puissantes mâchoires le malheureux agent, lui broia la cuisse droite. Quatre heures après, Hochstras expirait.

JADOT, ÉMILE, JOSEPH,
né à Tournai, le 13 juin 1862.

Maréchal des logis d'artillerie de forteresse à Liége.

Part pour le Congo, le 14 août 1889, comme sergent de la F. P. dans le district du Stanley-Pool.

Rentre en Europe, le 19 août 1892, pour retourner en Afrique, le 6 juin 1893.

Lieutenant de la F. P.

Décédé à Kimenza, le 24 février 1895.

Décoré de l'Etoile de service.

MAHUTE, ÉDOUARD, FERDINAND,
né à Verviers, le 13 octobre 1863, décédé à bord du *Lualaba*, le 27 décembre 1891, en rade de Loango.

Sous-lieutenant au régiment des carabiniers.

Part pour le Congo, le 14 août 1889, comme sous-lieutenant de la F. P. (Aruwimi-Uele) et est adjoint à Milz au poste de Djabir.

VAN DER STRAETEN, ÉMILE,
né à Audenarde, le 7 novembre 1855, décédé à Matadi, le 10 janvier 1890.

Avocat à Anvers.

Nommé juge au Congo, par décret du 22 juillet 1889, il s'embarque le 14 août 1889, mais meurt de la fièvre à Matadi, dès le 10 janvier 1890.

SIMON, JEAN-BAPTISTE, ARTHUR,
né à Bouillon, le 6 septembre 1863.

Sous-lieutenant au 11e régiment de ligne

Part pour le Congo, le 8 septembre 1889, en qualité de sous-lieutenant de la F. P.

A son arrivée à Boma, le 13 octobre 1889, il reçoit sa nomination de sous-commissaire de district à Matadi.

Il s'occupe spécialement de l'amélioration du portage vers Léopoldville.

Le 5 novembre 1889, il est chargé de réparer la passerelle de la Lufu qui menaçait de s'effondrer et d'établir le long du sentier des caravanes, entre Matadi et la Lufu, des hangars pour protéger les porteurs et leurs charges, la nuit et en cas de mauvais temps.

Débilité à la suite d'une expédition de plusieurs semaines dans une région aussi tourmentée, où il avait manqué souvent des choses indispensables à la vie, Simon contracte le germe des fièvres qui provoquent son retour en Europe, le 20 mars 1890.

Capitaine-commandant d'infanterie, pensionné le 26 mars 1908.

Simon est chevalier de l'Ordre de Léopold et décoré de la Croix militaire de deuxième classe.

RYNWALT, PIERRE, JACQUES,
né à Gand, le 29 juin 1863.

Sous-lieutenant au 7e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 14 septembre 1889, en qualité de sous-lieutenant de la F. P.

Est nommé chef de la station des Stanley-Falls. Remplit les fonctions de secrétaire et d'adjoint de Lehrman, résident

de l'Etat auprès du vali Tippo-Tip, et ensuite auprès de Rachid, son successeur. Lehrman avait pour instructions de pratiquer une diplomatie pacifique avec les Arabes et de surveiller leurs actes.

Le résident des Falls s'emploie à justifier les missions Van Kerckhoven et Roget, dans les bassins de l'Aruwimi et de l'Uele, Dhanis et Descamps dans le Manyema, l'Urima, le Katanga et le bassin du Lomami, entreprises en vue d'atténuer les maux causés par les razzias d'esclaves et d'y ouvrir la voie au commerce libre en organisant l'administration directe. Chaque fois qu'une de ces expéditions se trouve en conflit avec une bande esclavagiste, le résident explique au vali la légitimité des mesures prises, et Rynwalt, est chargé d'appuyer avec la F. P. l'autorité du résident.

En 1890, il est question d'envoyer Rynwalt au Ruwenzori pour y fonder un nouveau poste, mais ce projet est abandonné à la suite des arrangements diplomatiques entre l'Etat Indépendant, l'Allemagne et l'Angleterre.

Rynwalt entreprend plusieurs petites expéditions autour du poste des Falls pour établir l'autorité de l'Etat parmi les populations Waghenia et Bakumu, et rentre en Europe, le 4 février 1892.

Il est capitaine en second, administrateur d'habillement au 4e régiment de lanciers à Beveren-Waes.

Décoré de la Croix militaire de deuxième classe.

DE BRUYNE, AUGUSTE.

Sergent au 2e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 14 septembre 1889, en qualité de sergent de la F. P.

(La notice paraîtra au chapitre: *Campagne arabe).*

SAUVENIER, FERDINAND, MARIE.

né à Ostende, le 8 juin 1863.

Sergent-major au 8e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 14 septembre 1889, comme sous-officier de la F. P. et réside à Matadi, où il est nommé sous-lieutenant de la F. P., le 26 novembre 1891.

Outre ses fonctions militaires, il assume la direction des transports à Matadi pendant tout son séjour en Afrique.

Rentre en Europe, le 14 septembre 1892.

Il est actuellement chef de bureau au département de l'Intérieur de l'Etat indépendant du Congo, décoré de l'Etoile de service.

SCHAAK, JEAN.

Maréchal des logis d'artillerie de forteresse à Liége.

Part pour le Congo, le 14 septembre 1889.

(La notice paraîtra au chapitre : *Opérations dans le Nord*).

BOLLENS, FRANÇOIS, FÉLIX, JOSEPH.

né à Anvers, le 16 juin 1857.

Courtier de commerce.

Part pour le Congo, le 14 septembre 1889, en qualité de commis de deuxième classe.

Retourne en Afrique, le 6 mars 1893, comme sous-intendant de deuxième classe, agent d'administration de première classe. Repart le 6 octobre 1896, comme sous-intendant de première classe.

Retourne une quatrième fois en Afrique, le 16 juin 1900,

comme sous-intendant et rentre en Europe, le 4 juillet 1904, après avoir occupé les fonctions de directeur des transports de l'Uele.

Il est décoré de l'Etoile de service.

CÔTE, ZOÉ, ROMAIN, JOSEPH,

né à Nismes (Namur), le 29 septembre 1862; décédé près de Bafwazende, entre Kamionga et Piani Lukanda, le 13 juillet 1900.

Entré au service du Grand Central Belge, comme piqueur, le 1 mai 1884, il est nommé surveillant de route, le 12 janvier 1886; démissionne, pour entrer dans l'administration des chemins de fer de l'Etat, comme commis-auxiliaire, le 13 août 1887, et part pour le Congo, le 11 octobre 1889, comme conducteur des travaux de la Compagnie du chemin de fer.

Côte rentre en Europe, le 11 novembre 1891, part une deuxième fois, le 6 mai 1892 et séjourne au Congo jusqu'au mois d'avril 1894, comme chef de section de la Compagnie du chemin de fer. Il part ensuite, le 6 septembre 1894, comme chef de service des études et rentre en Europe, le 30 août 1898.

Le 6 avril 1899, il fait un voyage d'études pour chemins de fer à Manille et rentre en Europe le 6 septembre 1899.

Il part une quatrième fois pour le Congo, le 16 janvier 1900, comme chef d'études de la Compagnie des chemins de fer aux Grands Lacs (embranchement vers le Tanganika).

Côte rend les plus grands services en Afrique et le directeur Goffin lui en rend hommage dans son livre.

Au cours d'une reconnaissance avec l'ingénieur Adam, il se noie malheureusement dans la Lindi près de Bafwazende. Le journal *Le Matin* d'Anvers a consacré un

article élogieux à notre infortuné compatriote, en relatant sa fin prématurée.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE:

— *La mort de M. Côte. Le Matin* d'Anvers, 1900, n° 262.

CAMMAERT, ÉDOUARD, LÉOPOLD, ÉMILE, MARIE, né à Nimègue (Hollande), le 25 mars 1868 (Belge), décédé à Makoa, le 28 janvier 1894.

Sergent-major au régiment des grenadiers.

Part pour le Congo, le 11 octobre 1889, en qualité de sergent de la F. P. et revient en Europe, le 21 décembre 1890.

Se rend une deuxième fois en Afrique, le 11 avril 1891, comme agent commercial de la Société anonyme belge pour le commerce du Haut-Congo.

Cammaert quitte Bangassou, sur le Bomu, le 1 mars 1892, après la signification des circulaires Le Marinel, à bord d'une pirogue sakara, et se dirige vers Kinshasa pour y retrouver son directeur C. Delcommune.

Il passe les rapides de Likassa et de Monobungu, sans incidents fâcheux et campe chez Madebembu, vieux chef sakara; passe aux chutes Hanssens, à Yakoma, Inkesse, poste français, sur la rive droite de l'Ubangi. Le 11 mars, il atteint la factorerie de Banzyville.

Jusqu'à Mokoange les natifs sont des plus hospitaliers et le pays continue à être d'une luxuriante richesse. Cammaert touche à Zongo, où Hennebert le reçoit cordialement. Quelques jours plus tard, après avoir eu à lutter contre les indigènes cannibales et les hippopotames, Cammaert parvient à Banghi, non loin de l'embouchure de l'Ubangi et

rencontre la *Ville d'Anvers*, ayant à son bord le commandant Fivé, auquel il expose les causes de son voyage extraordinaire.

Il se dirige alors seul vers Bolobo et atteint Kinshasa, le 10 mars, après avoir effectué un parcours de quatre cents kilomètres en neuf jours.

Rentre en Europe, le 22 juillet 1892.

Il repart en la même qualité, le 6 décembre 1892, mais succombe, le 28 janvier 1894, à Makoa.

PUBLICATION :

— *De Bangasso à Kinshassa en pirogue.* (Mouvement géographique, 1892, p. 77).

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE :

— *Mouvement géographique*, 1892, p. 77.

PETIT, ANDRÉ, FERDINAND, JOSEPH,

né à Charneux (Liége), le 1 mai 1866; décédé à Boma, le 12 janvier 1890.

Docteur en médecine de l'Université de Liége.

Part pour le Congo, le 11 octobre 1889, en qualité de médecin de deuxième classe.

Meurt de la fièvre, à Boma, le 12 janvier 1890.

LEMAIRE, CHARLES, FRANÇOIS, ALEXANDRE,

Sous-lieutenant au 2e régiment d'artillerie.

Part pour le Congo, le 4 novembre 1889, en qualité de sous-commissaire de district.

(La notice paraîtra au chapitre : *Occupation du Katanga).*

GOFFIN, LOUIS, PHILIBERT.

né à Bruxelles, le 18 mai 1861.

Ingénieur civil sorti de l'université de Bruxelles (1880).

Après un stage à l'administration des chemins de fer de l'Etat belge, part pour le Congo, le 1 décembre 1889, en qualité d'ingénieur de la Compagnie du chemin de fer et prend une part active aux études et à la construction de la ligne.

Goffin assume la direction des travaux en juin 1895 (1) et est amené à modifier l'organisation et les méthodes adoptées jusqu'alors; il fallait, en effet, arriver à accélérer l'allure des travaux, sous peine de n'atteindre le Pool que dans cinq ou six ans, c'est-à-dire en 1900 ou 1901.

« La première modification concernait la *construction des ouvrages* » *provisoires en bois.*

» La pose de la voie se trouvait arrêtée en deçà de la rivière » Sangama (kilomètre cent un) parce que le pont de service n'était » pas terminé. Elle allait probablement être arrêtée de nouveau » devant le marais du kilomètre cent cinq, la rivière Viaza au » kilomètre cent neuf, et les marais du kilomètre cent douze » formant les sources de l'Unionzo; il y avait à faire, sur huit kilo- » mètres, une série d'estacades d'une longueur totale de plus de » mille mètres.

» Une partie des équipes de charpentiers qui construisaient les » ponts provisoires fut détachée de la superstructure et envoyée » à l'avancement, au service de l'infrastructure. Toutes les équipes » furent renforcées, de manière à pouvoir terminer les ouvrages en » bois à temps pour ne plus retarder la pose; elles devaient se » porter, au besoin, en avant même des terrassements, quels que

(1) Espanet venait en treize mois de mener la voie au kilomètre 102, la plate-forme au kilomètre 103, ce qui correspondait à un avancement annuel de quarante kilomètres environ. Charmanne avait quitté le service de la Compagnie.

» fussent les sacrifices qui devraient être faits pour le transport
» du matériel et des matériaux. . . . . .

» Une seconde modification fut apportée *dans l'organisation d'en-*
» *semble.* En vue de permettre un avancement plus rapide de la
» pose de la voie, le service de la superstructure fut débarrassé de la
» construction des culées de pont, du montage des tabliers métal-
» liques et des parachèvements. Ces travaux qui ralentissaient sa
» marche furent confiés au service nouveau des ouvrages d'art et
» des parachèvements.

» En troisième lieu, il fut créé un service de l'exploitation et de
» l'entretien qui assura les transports de l'Etat, du public et de la
» construction, sur la partie de ligne ouverte à l'exploitation. Le
» service des ouvrages d'art et des parachèvements fit la traction
» avec ses machines jusqu'au point où commençait le service de la
» superstructure, lequel la continuait jusqu'au bout de la voie
» posée.

» Ces modifications dans l'organisation avaient pour but d'activer
» la construction des ponts provisoires en avant du rail, d'alléger
» le service de la pose et du ballastage, tout en assurant les
» parachèvements et la construction des ouvrages d'art et en per-
» mettant de donner une grande intensité aux transports de maté-
» riel de voie.

» Mais tout cela ne pouvait servir à rien, si l'on ne parvenait pas
» à accélérer l'allure des terrassements, dont tout dépendait et
» dont la lenteur avait été, jusque là, une véritable pierre d'achop-
» pement.

» On était, sous ce rapport, dans une impasse; on se heurtait
» à l'indolence du noir, bien que les conditions d'existence des
» travailleurs et leur état sanitaire fussent devenus tout à fait bons.

» Il fallait donc galvaniser le service de l'infrastructure, et nous
» y arrivâmes par le *travail à primes*, dont la généralisation fut
» décidée, d'accord avec l'ingénieur chef de service Paulissen, qui
» s'était distingué déjà dans la vallée de la Pozo, et qui avec
» ténacité et avec énergie, réalisa cette généralisation.

» Le système de travail à primes devint immédiatement le facteur

» capital de l'avancement, il produisit une véritable révolution dans » la marche des travaux, puisqu'il permit de mener la locomotive du » kilomètre cent deux au Stanley-Pool en trente trois mois, c'est-à- » dire de doubler l'avancement annuel qu'on était parvenu à obte- » nir pendant la campagne mai 1894-juin 1895. . . . . .

. . . . . .

» Les ingénieurs envoyés au Congo par le gouvernement belge, » en août 1895 (1), purent déjà constater que les travaux marchaient » plus rapidement, mais n'osèrent croire que cette allure pour- » rait être maintenue ; ils estimèrent que le chemin de fer ne » pourrait être terminé qu'en 1900. C'est ainsi que l'Etat belge, » dans la convention qui fut passée ensuite avec la Compagnie, » accepta qu'au cas où il exercerait le droit de rachat, qu'il se faisait » reconnaitre, il paierait une prime de deux francs cinquante centimes » par action et par mois d'avance, si la ligne était achevée avant » le 1 février 1900. Elle le fut, comme on sait, au commencement » de 1898 » (2). *(Le chemin de fer du Congo*, par L. Goffin.)

Goffin mène la première locomotive au Stanley-Pool, le 18 mars 1898, et rentre en Belgique en août, après l'inauguration officielle de la ligne (3). Il avait fait quatre séjours au Congo.

(1) MM. Francken, Huet et Claes et le géologue Cornet avaient pour mission de sa rendre compte de la situation des travaux et de la stabilité de la ligne, ainsi que de supputer le temps et les capitaux qu'il faudrait encore pour atteindre le Pool. (L. Goffin).

(2) Le chef de cabinet le comte de Smet de Naeyer fit état du rapport de ces ingénieurs pour décider le Parlement à une nouvelle intervention financière de la Belgique dans l'entreprise du chemin de fer.

C'est encore grâce à l'appui du comte de Smet de Naeyer que la Compagnie du chemin de fer doit l'intervention du gouvernement belge en 1896 et 1904. On sait que la construction de la ligne coûta soixante-quinze millions de francs au lieu de vingt-cinq millions primitivement prévus.

(3) « A cette date du 16 mars 1898, nous eûmes avec nos collaborateurs » Paulissen, De Backer, Adam, Biermans, Cerckel, Limmelyn, Lecherf et » Côte, la satisfaction profonde, la véritable émotion de voir une locomo-

Goffin est le principal artisan de la grandiose œuvre économique de pénétration et de communication du centre de l'Afrique, dont le colonel Thys fut le promoteur.

C'est grâce aux efforts combinés, à la ténacité, au génie pratique de ces deux hommes d'élite que toutes les difficultés inhérentes à cette téméraire entreprise ont été vaincues, et qu'on est redevable de cette admirable voie artificielle, qui remédie aux caprices du grand fleuve et met désormais le Congo en contact avec le reste du monde (1).

Le 9 avril 1899, Goffin, accompagné de quatre de ses anciens adjoints de la Compagnie du chemin de fer du Congo, se rend en Extrême-Orient pour y étudier un projet de chemin de fer dans les Philippines, pour compte de la Banque d'Outremer, et visite la Chine, le Japon et les Etats-Unis.

Goffin remplit les fonctions de secrétaire général de la Compagnie du chemin de fer, à partir de juillet 1902.

Il est actuellement administrateur directeur de la Compagnie du chemin de fer du Congo, administrateur délégué de la Compagnie Citas, administrateur de la Compagnie française des chemins de fer au Dahomey, de la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie et de la Société générale d'entreprises au Canada.

» tive arriver, pour la première fois, à la rive du Stanley-Pool. Elle » était conduite par Cito, l'actif chef de service de la superstructure; elle » fut accueillie avec enthousiasme par les Belges de Léopoldville et les » Français de Brazzaville. L'entreprise du chemin de fer du Congo était » réalisée ». *Le chemin de fer du Congo*, par L. Goffin.

» Cent trente-deux blancs, parmi lesquels les ingénieurs Glaesener, Ber- » gier, Magery, Bastin, Eyman, Rasselet, Fondart et Tack, mille huit cents » travailleurs de couleur étaient morts au cours de cette gigantesque entre- » prise. » (*Id.*)

(1) Le plus brillant collaborateur des ingénieurs belges, dans l'œuvre du railway de Matadi, fut l'ingénieur français Espanet, auquel revient une grande part dans la réussite de l'entreprise.

Chevalier de l'Ordre de Léopold, de l'Ordre royal du Lion, de la Légion d'honneur et de la Couronne d'Italie.

PUBLICATIONS:

— *Le chemin de fer du Congo* (Matadi-Stanley-Pool), vol. in-8°, Weissenbruch. 1907.

— *Articles et conférences sur les chemins de fer et la main-d'œuvre au Congo.*

— *Notes sur les chemins de fer coloniaux.* (Bulletin de l'Association des ingénieurs sortis de l'Ecole polytechnique de Bruxelles).

PAULISSEN, ERNEST, MARIE, GÉRARD,
né à Vilvorde, le 11 février 1856.

Ingénieur civil de l'Université de Bruxelles (1879).

Part pour le Congo, comme ingénieur au service de la Compagnie du chemin de fer du Congo, le 2 décembre 1889 et dirige le service de l'infrastructure jusqu'à l'arrivée de la locomotive au Stanley-Pool en 1898.

Paulissen rentre en Belgique en novembre 1891.

De 1892 à 1899, il fait trois séjours au Congo, où il passe, au total, sept années au service de la Compagnie du chemin de fer.

Au cours des travaux de la construction, Paulissen se distingue spécialement dans la vallée de la Mpozo. C'est à lui qu'on doit également la généralisation du *travail à primes*, qui fut si favorable à l'avancement de la ligne (1).

En avril 1899, il accomplit un voyage au Philippines pour études de chemin de fer et revient en Europe, après avoir visité la Chine, le Japon et l'Amérique.

(1) *Le chemin de fer du Congo*, par L. Goffin, page 64 et suivantes.

En juillet 1900, il se rend au Dahomey pour études du chemin de fer Cotonou-Niger par Allada, Abomey, Tscharoux-Parakou.

En octobre 1901, Paulissen retourne au Dahomey pour commencer les travaux du chemin de fer, et en mai 1903, dans ce même pays, il complète sa mission par la réception des travaux d'infrastructure de la ligne, exécutés par le génie militaire français.

En décembre 1904, Paulissen voyage en Egypte et visite le barrage d'Assouan sur le Nil.

En avril 1905, il remplit une mission en Asie Mineure, pour la Compagnie internationale d'Orient, à l'effet d'étudier les moyens de transport dans la vallée de la Soussourlou (villayet de Brousse).

En décembre 1906, il se trouve au Brésil pour la Compagnie d'Ouro Preto et effectue des travaux de mines et les études d'un chemin de fer pour relier la région d'Entre Rios au chemin de fer central du Brésil à Christiano Ottoni.

En avril 1907, au cours d'un deuxième voyage au Brésil, Paulissen préside à la mise en train des travaux du chemin de fer mentionné plus haut.

En décembre 1907, il se rend aux Indes anglaises pour étude d'un petit chemin de fer destiné à raccorder les mines de l'Etat de Sandur au réseau de la Southern Mahratta Railway C^y^ et pour l'étude d'un aérien de quinze kilomètres devant relier les mines de Kamatturu (Etat de Sandur) à l'extrémité du dit chemin de fer.

Paulissen est chevalier de l'Ordre de Léopold, chevalier de l'Ordre royal du Lion, chevalier de la Couronne d'Italie, administrateur de la Compagnie du chemin de fer du Congo, administrateur-délégué de la Compagnie des mines de Manganèse d'Ouro Preto, administrateur-délégué de la général Sandur Mining C^y^ L^d^.

MICHAUX, OSCAR, ISIDORE, JOSEPH,

Sous-lieutenant au 1r régiment de lanciers.

Part pour le Congo, le 2 décembre 1889, en qualité de sous-lieutenant de la F. P.

(La notice paraitra au chapitre: *Campagne arabe*).

BUREAU, ÉMILE, ARTHUR,

né à Dour, le 3 janvier 1864.

Sous-lieutenant au 5e régiment de ligne

Part pour le Congo, le 2 décembre 1889, en qualité de sous-lieutenant de la F. P., et commissaire de district de troisième classe à Matadi et de deuxième classe à Banana.

Rentre en Europe, le 22 décembre 1892, et retourne en Afrique, le 6 juillet 1893, en qualité de capitaine-commandant de deuxième classe, attaché au district du Stanley-Pool, en mission spéciale.

Remplit intérimairement les fonctions de commissaire de district du Stanley-Pool.

Il revient en Belgique, le 27 décembre 1894 et rejoint le 5e régiment de ligne en 1895. Il est nommé lieutenant la même année et fait un voyage d'études au Brésil, en 1899.

Bureau donne sa démission d'officier en 1900 et devient administrateur-délégué de la Société anonyme Africa.

Fait un voyage d'études en Roumanie en 1906.

Il est décoré de l'Etoile de service.

VAN DER LINDEN, SÉRAPHIN, JOSEPH, JEAN,

né à Saint-Josse-ten-Noode, le 23 février 1861.

Sous-lieutenant au 7e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 2 décembre 1889, en qualité de sous-lieutenant de la F. P. et est, à son arrivée à Boma, désigné pour la compagnie qui y tient garnison.

Quitte Boma, le 1 juillet 1890, pour remplir une mission sur la rive droite du Congo, entre Vivi et Isangila.

Rentre à Matadi fin septembre et se rend ensuite à Léopoldville, où il s'embarque pour Bena-Kamba (district du Lualaba), comme chef de poste.

Il descend ensuite à Nouvelle-Anvers, où il est adjoint au commissaire de district de l'Ubangi-Uele, E. Baert.

Il est nommé lieutenant, puis commissaire du district de l'Ubangi.

Van der Linden revient en Europe, le 22 décembre 1892.

Il est actuellement capitaine-commandant au 9e régiment de ligne et professeur au cours colonial de l'Etat du Congo.

Chevalier de l'Ordre de Léopold, décoré de l'Etoile de service et de la Croix militaire de deuxième classe.

HOUBEN, JEAN, HENRI,

né à Mechelen-sur-Meuse, le 12 juin 1868; décédé à Gênes, en mai 1906.

Premier sergent au 7e de ligne, se rend au Congo en qualité de sergent de la F. P.

Au cours de ses quatre séjours en Afrique, au service de l'Etat: du 5 janvier 1890 au 20 juin 1893; du 3 octobre 1893 au 10 juillet 1896; du 6 mars 1897 au 25 février 1902 et du 2 octobre 1902 au 30 décembre 1905, il devient capitaine de la F. P.; puis, intendant, sous-directeur, tout

en étant chargé de l'inspection des transports de l'Uele et de l'Enclave de Lado, où il fait de nombreux voyages.

Il meurt à Gênes, en mai 1906.

Houben était officier de l'Ordre royal du Lion et décoré de l'Etoile de service à cinq raies.

VEREIJCKEN, JULES. FRANÇOIS. SYLVAIN, né à Laeken, le 13 mars 1866.

Sous-lieutenant au 1r régiment de chasseurs à pied, part pour le Congo, le 7 janvier 1890, comme sous-lieutenant de la Force Publique et est désigné pour être mis à la disposition du commissaire du district des Cataractes (Lukungu).

Par décret, en date du 1 janvier 1891, est nommé commissaire de district de troisième classe et peu après prend la direction du district; il assume la responsabilité des transports entre Matadi et Léopoldville, sur les trois lignes Manyanga, Lukungu et Luvituku.

Effectue des recrutements pour la constitution du personnel de nombreuses expéditions: Van Kerckhoven, etc.

Assure les transports de nouvelles unités pour la flottille du Haut-Congo: *La Délivrance*, *Stanley*, *Ville d'Anvers*, etc Reconnaît tout le territoire sur la rive droite du Congo et crée plusieurs postes de recrutement de porteurs.

Est nommé commissaire de district de deuxième classe, par décret en date du 1 septembre 1891, et rentre en Europe, le 20 février 1893.

Il retourne en Afrique, le 20 juin de la même année, en qualité de commissaire de district de première classe. Après avoir accompli une mission auprès du gouvernement de la Côte d'Or, il reprend le commandement du district des Cataractes le 11 septembre. En raison du degré d'avancement de la voie ferrée Matadi-Léopoldville, tous ses efforts

se portent sur la région Sud du district. De nouveaux postes sont créés et, dès l'arrivée du premier train à Tumba, toutes les populations coopèrent à l'évacuation des charges sur Léopoldville.

Le second terme de service de Vereijcken au Congo se prolonge jusqu'au 12 juillet 1896, date de son retour en Belgique

Vereijcken est actuellement capitaine commandant au 1r régiment de chasseurs à pied, chevalier de l'Etoile africaine et de l'Ordre royal du Lion, décoré de l'Etoile de service et de la Croix militaire de deuxième classe, professeur au Cours colonial de l'Etat.

PUBLICATION:

— *La région des cataractes.* (Congo illustré, 1895, pp. 130, 137, 145).

VERSCHELDEN, JEAN-BAPTISTE, ODILON, né à Alost, le 21 mars 1866.

Sous-lieutenant au 6e de ligne, part pour le Congo, le 7 janvier 1890, en qualité de sous-lieutenant de la Force Publique.

En 1890, Verschelden ravitaille l'expédition Dhanis au Kwango oriental, ainsi que le poste extrême de l'expédition, traversant le territoire contesté occupé par les expéditions portugaises.

Chef du poste de Kasongo-Lunda; fondateur et chef du poste de Popokabaka.

Lieutenant de la Force Publique le 27 novembre 1891.

En 1892, Verschelden participe, sous les ordres du capitaine Ch. Dusart, aux combats de Kasongo-Lunda et de

Kiluanda, et est nommé capitaine de la Force Publique le 1 mai 1893.

Revient en Europe le 27 juin.

Repart le 6 janvier 1894, étant lieutenant au 13e régiment de ligne, en qualité de capitaine commandant de deuxième classe.

Il est attaché au district du Kwango oriental comme commandant de la septième compagnie et est désigné pour prendre le commandement intérimaire du district.

Fait un voyage d'études de Popokabaka à la Wamba (carte Dufief) et se rend, en 1895, de Popokabaka à Tenduri par la Wamba (carte Dufief).

Capitaine commandant de première classe, il rentre en Europe le 26 décembre 1896.

Verschelden est actuellement capitaine commandant au 2e de ligne; commandant l'école régimentaire. Décoré de l'Etoile de service à deux raies, chevalier de l'Ordre royal du Lion.

DOORME, ARISTIDE, JEAN, OCTAVE,

Maréchal des logis au 2e régiment de chasseurs à cheval.

Part pour le Congo, le 7 janvier 1890, en qualité de sergent de la F. P.

(La notice paraîtra au chapitre: *Campagne arabe).*

VIAL, PIERRE, JEAN,

né à Zellick, le 4 février 1852; décédé à NZwenghi, le 18 mars 1890.

Lieutenant au 4e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 7 janvier 1890, mais, frappé d'insolation, il meurt à NZwenghi (Inkisi), le 18 mars 1890, avant d'arriver à Léopoldville.

FREITAG, ERNEST, JEAN,

né à Bruxelles, le 11 août 1865.

Sous-lieutenant au 3e régiment de ligne, part pour le Congo, à bord de l'*Eduard Bohlen*, le 7 janvier 1890, en qualité de sous-lieutenant de la F. P.; désigné pour le district de l'Aruwimi-Uele, il est adjoint à Chaltin et participe à ses luttes contre les Arabes. Au départ du commandant Chaltin, Freitag prend la direction du district jusqu'au 20 février 1893, époque de son retour en Europe.

Il repart pour l'Afrique, le 6 juillet 1893, en qualité de commissaire de district de l'Aruwimi et ne rentre en Belgique que le 12 août 1896.

De 1898 à 1902, Freitag fait plusieurs voyages en Indo-Chine, au Siam, à la Côte d'Or et au Sierra-Leone.

Retourne une troisième fois au Congo, le 14 mars 1903, et prend pour compte du comité spécial du Katanga, le commandement du secteur du Tanganika-Moëro. Au début de 1904, après la mort de Derclaye, Freitag est désigné pour remplacer ad intérim, comme représentant du comité, le commandant Tonneau, parti pour l'Europe.

Au retour de ce dernier, il quitte l'Afrique, à bord du *Léopoldville*, et rentre en Belgique le 25 juin 1905.

Il repart pour l'Afrique, le 2 avril 1906, comme agent du C. S. du Katanga.

Freitag est actuellement capitaine en second au 3e régiment de ligne et est décoré de l'Etoile de service.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE :

— *Le Congo*. Moniteur colonial, 1905, p. 316.

TRODOUX, LÉOPOLD, MICHEL, DÉSIRÉ,
né à Halanzy (Luxembourg), le 5 novembre 1866; décédé le 5 mai 1893.

Engagé, le 13 janvier 1890, au service de l'Etat, il est vérificateur des impôts à Banana, le 12 avril 1890, receveur des impôts intérimaire, à Zobe, le 16 juin 1891, et receveur des impôts à Zobe, le 23 mai 1892.

Décoré de l'Etoile de service, le 23 février 1893.

GILLARD, HUBERT, LOUIS, LÉON,
né à Liége, le 4 novembre 1861.

Engagé, le 18 janvier 1890, au service de l'Etat, il rentre en Europe, le 21 février 1893, après avoir occupé les fonctions de vérificateur des impôts, à Boma, et de chef du poste de douane de Ponta-da-Lenha, à partir du 21 mai 1891.

Il est décoré de l'Etoile de service depuis le 23 février 1893.

HAAS, CHARLES,
né à Morlanwelz, le 18 juin 1864; décédé à Saint-Gilles, le 6 mai 1906.

Premier sergent au 6e régiment de ligne, accomplit au Congo différents séjours : du 27 janvier 1890 au 10 décembre 1891; du 6 juillet 1892 au 17 juillet 1895; du 6 décembre 1895 au 27 juin 1897; du 6 novembre 1897 au 23 août 1900; et du 18 juillet 1901 au 11 juillet 1903, au cours desquels il conquiert tous ses grades.

Il se rend une sixième fois au Congo et commande, en 1904, le camp de la Luki. Il rentre en Europe en février 1906 et meurt en mai de la même année.

Il était capitaine commandant de deuxième classe de la F. P. et ancien gérant de la compagnie du Kasaï, chevalier de l'Ordre royal du Lion et décoré de l'Etoile de service à trois raies.

VERDICK, EDGARD.

Sergent-fourrier au régiment des carabiniers.

Part pour le Congo, le 29 janvier 1890, en qualité de sergent de la F. P.

(La notice paraîtra au chapitre : *Occupation du Katanga).*

VOLONT, JULES, JOSEPH.

né à Thisnes, le 12 janvier 1863; décédé à Niangara, le 26 mai 1894.

Sergent-major au 9e de ligne, part pour le Congo, le 29 janvier 1890, en qualité de sergent de la F. P.

Est adjoint, en 1890, à l'expédition Dhanis, chargée d'explorer la Lunda (Kwango oriental), et d'y conclure des traités avec les chefs.

De Popokabaka, sur le Kwango, l'expédition se rend chez le grand chef Muene Putu, à Kasongo-Lunda ; puis, malgré l'opposition de celui-ci, se dirige vers le Sud. Toutefois, après une marche de quinze jours par un pays atrocement ravagé, elle doit rebrousser chemin et se rend à Kujenge, puis à la Wamba Elle s'avance même au Sud jusqu'à Capenda Camulemba, où Dhanis conclut un traité

avec le chef du Chinje. Volont y est nommé chef de poste. Ce territoire est, par suite de négociations, laissé au Portugal.

Volont rentre en Europe, le 1 mai 1893, et repart le 6 septembre de la même année, comme lieutenant de la Force publique.

Il meurt à Niangara, le 26 mai 1894.

Il était décoré de l'Etoile de service.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE:

— Dhanis. *L'exploration et l'occupation du Kwango oriental.* (Bulletin de la Société royale de Géographie d'Anvers, 1905, p. 53).

LACOURT, VICTORIEN, JOSEPH, PROSPER, né à Grez-Doiceau, le 23 mars 1861.

Elève de l'Ecole moyenne de Wavre, puis élève de l'Ecole d'Horticulture et d'Agriculture de l'Etat à Vilvorde; fait un premier séjour de trois ans en Afrique, comme agronome de l'Etat, du 15 février 1890 au 26 mars 1893; donne de l'extension aux plantations de café et de cacao au district du Stanley-Pool, crée les « Plantations Lacourt » à la Kondue près de Lusambo sur le Sankuru (Congo).

Fonde plusieurs comptoirs de commerce dans le bassin du Kasaï.

Il est l'auteur du premier projet de fusion des Sociétés du Kasaï et l'un des fondateurs de la Compagnie du Kasaï (1).

(1) On sait que la Compagnie du Kasaï a été constituée le 31 décembre 1901, au capital d'un million cinq mille francs par l'Etat et par quatorze sociétés qui avaient acquis de petites propriétés et établi des comptoirs d'achat de caoutchouc dans le bassin du Kasaï; savoir: Société du Haut-Congo, Nieuwe Afrikaansche Handelsvennootschap, Produits végétaux du Haut-Kasaï, Plantations du Lubefu, Plantations Lacourt, Belgika, Comptoirs

Lacourt crée le cours de cultures coloniales à l'Ecole d'Horticulture et de l'Agriculture de l'Etat à Vilvorde et en est le titulaire pendant deux ans.

Il publie une brochure sur les plantes légumières au Congo et collabore au *Guide du voyageur au Congo.*

La flore congolaise lui doit maintes découvertes, notamment celle du Ficus Etveldiana et plusieurs introductions de plantes économiques, telles que gutta, théier, poivrier, cannelier, camphrier, plusieurs plantes textiles et autres.

Lacourt donne des conférences sur le Congo, notamment, en 1895, à Bruxelles, Verviers, Dolhain, etc., etc , et à Anvers en 1899.

Il est administrateur-directeur général de la Compagnie du Kasaï de la Société des Plantations Lacourt et administrateur de plusieurs sociétés belges.

Lacourt a fait trois voyages au Congo de janvier 1890 à décembre 1898.

En 1893, il a obtenu l'Etoile de service.

PUBLICATIONS :

— *La culture potagère au Congo.* (Bulletin de la Société d'Etudes coloniales, 1895, p. 173).
— *Le jardin fruitier au Congo.* (Id., p. 257).
— *A propos du Congo: Les dessous d'une campagne. Le devoir des Belges.* Bruxelles. Lengue, 1908.

Velde, Kassaïenne, Djuma, Est du Kwango, Loange, Centrale africaine, Magasins généraux, Trafic congolais.

Ces sociétés se concurrençaient au Congo avec les effets les plus désastreux pour elles-mêmes et pour l'Etat. Le principe d'une concurrence effrénée et ruineuse a fait place à une entente rationnelle et fructueuse pour la conciliation de tous les intérêts.

Les bénéfices en 1902 ont été d'un million deux cent dix mille francs et, en 1906, ils approchent de dix millions. (A. J. Casteleïn, S. J.)

DESMET, ALOÏSE,

né à Swynaerde, le 18 novembre 1861.

Docteur en médecine de l'Université de Gand.

Part pour compte de l'Etat, le 15 février 1890, et reprend la succession du Dr Reytter à Boma le 1 mai 1890.

Il rentre en Belgique dès le 26 août 1890.

NOBLESSE, ALFRED,

Part pour le Congo, le 6 mars 1890, comme agent de la Société belge pour le commerce du Haut-Congo.

(La notice paraîtra au chapitre: *Campagne arabe).*

STACHE, ERNEST, ALBERT, LOUIS, ADOLPHE,

né à Louvain, le 28 février 1856; décédé à Anvers, le 13 septembre 1897.

Part pour le Congo, le 6 mars 1890, comme agent commercial de la Société anonyme belge pour le commerce du Haut-Congo. Ils se fixe dans la région du Kasaï et y établit dans le pays placé sous la dépendance de Lukengo les dix postes commerciaux de la S. A. B à savoir: Bena Luidi, au confluent de la Lulua et du Kasaï; Kapanga, fondé en juin 1890, sur la Lulua, dans le pays des Bakete; Ndombi, fondé en janvier 1891, sur la Lulua, dans la région commune aux Bakuba, aux Baluba et aux Bateke; Bendundu, fondé en mars 1891, chez les Bakuba; Bena-Chiamba et Galikoko, fondés respectivement en juillet 1891 et en avril 1892, également dans le pays des Bakuba.

Ces dernières stations sont installées dans la région située entre le bas Sankuru et le Kasaï.

Parti de Bena-Bendi, Stache se dirige vers Galikoko. Il traverse le territoire occupé par les Bachila et arrive successivement à Djembe, Kakumbo et Kayenge, où il passe sur la rive droite du Kasaï. Après s'être égaré, le voyageur parvient à Paunge et gagne Bachimangongo en pays bakete. Il parcourt ensuite une région très peuplée, visitant Muchenge et Puebiange, où il est fort mal reçu. Abordant le territoire bakuba, Stache traverse Koche, Batwa, Pamba, Pollo, Iniangi et Galatulu pour atteindre la rivière Langala, qui se jette dans le Kasaï, en aval de Bena-Luidi. De la Langala, il rejoint Ilenge, Iema et enfin Galikoko.

Il rentre en Belgique le 15 avril 1894, pour repartir le 6 juillet suivant. Cette fois, il se rend dans la région du Kwilu. Gérant de la factorerie de Wamba et de Chimbane, puis, par intérim, agent principal dans le Kasaï, à partir du 14 avril 1896.

En 1897, il explore la Kamtsha et le Loange. La première rivière découverte par Piron est explorée par Stache jusqu'à Songo.

Stache revient en Europe, le 18 août 1897, et meurt peu après à Anvers.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— *De Bena-Bendi à Galikoko.* (Mouvement géographique, 1897, p. 25 1898, p. 205).

— *Chez les Bakubas.* Ghisl. de Macar. (Congo illustré, 1895, p. 172).

DUSART, Charles.

DUSART, CHARLES, ÉDOUARD,
né à Gand, le 25 décembre 1860.

Lieutenant au 6e de ligne.

Part pour le Congo, le 25 mars 1890, par le ss *Luulaba* en qualité de lieutenant de la F. P.

Arrive le 20 avril à Boma et est désigné pour le poste de Lukungu, dans le district des Cataractes.

A la fin du mois de mai, il est chargé par Van Dorpe, commissaire de district, de purger la contrée de quelques sorciers (N'Gangas) qui soumettent les indigènes à l'épreuve du poison judiciaire (Kassa) (1) et capture trois de ces sorciers Il reçoit aussi la mission de punir le chef du village de Kintembo, qui entre autres méfaits, avait enterré vivante une de ses femmes, avait blessé un soldat de l'Etat et avait molesté le missionnaire anglais R. Hoste. Sur la route des caravanes, Dusart est rejoint par le chef de cultures Lacourt qui prend part à l'attaque du village et est blessé au cours de celle-ci.

Après avoir été désigné pour réédifier le poste d'Isangila et de réorganiser le service de transport par eau des lourdes charges, Dusart est rappelé, le 19 juillet 1890, à Léopoldville. A peine arrivé, il est investi de la mission d'aller fonder la station de Kingunshi, sur le Kwango;

(1) L'épreuve judiciaire du Kassa, consistait en l'absorption par les deux parties, de breuvages toxiques. Les sorciers indigènes chargés de les administrer en retiraient grand profit en faussant l'épeuve. C'est pour mettre fin à cette pratique fort dangereuse que le code pénal dispose art. 6 4° que quiconconque, abusant des croyances superstitieuses d'un indigène l'a soumis ou fait soumettre à l'épreuve du poison ou préparé sciemment les substances à employer ou les a administrées est puni de mort si l'absorption de ces substances a occasionné la mort.

(*Droit et administration de l'Etat Indépendant du Congo*, F. Cattier, p. 412. L'épreuve de la casque, si fréquente, a donc disparu aujourd'hui des mœurs congolaises grâce à l'influence de l'Etat.

ses instructions lui commandent de porter cette nouvelle à la connaissance de Dhanis, qui se trouve dans le Lunda.

Le 19 septembre 1890, Dusart et son adjoint Hochstras, arrivent à Kingunshi et y établissent la station de ce nom.

Au mois de novembre suivant arrivent à la station Dannfelt et de Cederström et peu après Dhanis.

Dusart va châtier le chef Capay qui s'est rendu coupable de vols à main armée sur la route de Léopoldville. Au départ de Dhanis avec Dannfelt et Hochstras, Dusart prend le commandement provisoire du district du Kwango.

Au début de l'année 1891, le lieutenant suédois de Cederström est assassiné par les indigènes sur la route des caravanes de Léopoldville à Kingunshi. Hochstras, qui vient rejoindre ce dernier poste en pirogue, est blessé mortellement par un hippopotame et vient expirer, le 27 février, à Kingunshi Dhanis y revient en mars et Dusart va prendre le commandement de Popokabaka.

Au mois de novembre, Dhanis, à son départ, remet le commandement intérimaire du district à Dusart.

Lorqu'au mois de mars 1892, ce dernier apprend que le Kiamvo Muene Putu, menace de déclarer la guerre aux blancs pour les chasser de ses Etats, il se rend aussitôt avec le sergent Huguet à Kasongo-Lunda, pour y rejoindre le lieutenant Verschelden et Volont.

Le Kiamvo règne en tyran sur un territoire ayant trois fois l'étendue de la Belgique et le capitaine Van de Velde estimait qu'il pouvait mettre en ligne dix mille fusils environ. Sa résidence de Kasongo-Lunda est un village de quinze cents à deux mille chimbecks environ, avec une population fixe de deux mille cinq cents à trois mille âmes et une population flottante de huit à quinze cents âmes.

Le 28 avril, les Européens apprennent que Popokabaka, où est arrivé dans l'intervalle le nouveau commissaire de district Lehrman, est attaqué et bloqué par les gens du Kiamvo, qui ont tué treize courriers.

A cette nouvelle, Dusart, Verschelden, Volont et Huguet attaquent Kasongo-Lunda et y livrent pendant douze heures un combat acharné à quinze cents indigènes.

Le lendemain, ils se dirigent vers Popokabaka pour débloquer cette station, tête de ligne.

En route, Dusart engage diverses escarmouches avec les indigènes et, le 8 mai, il leur livre pendant quatre heures un combat acharné à Kilwandu dans la forêt. Le lendemain, Dusart et ses compagnons rentrent à Popokabaka, où ils retrouvent Lehrman, et bientôt les blancs sont bloqués dans la station qui subit des attaques fréquentes.

Au cours de ces opérations, les troupes de l'Etat perdent 33 °/₀ de leurs effectifs.

Des renforts parviennent par voie de terre et par voie d'eau pendant le mois d'août.

Le 24 octobre, Dusart se rend avec trois cents fusils à Kasongo-Lunda pour y régler la palabre de paix et revient le 31 octobre à Popokabaka.

Le 16 avril 1893, il part pour Matadi, s'embarque le 5 juin à Banana et arrive à Rotterdam le 27 juin.

Il est actuellement major au 5e de ligne.

Chevalier de l'Ordre de Léopold; décoré de l'Etoile de service et de la Croix militaire de première classe.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE:

— *Mouvement géographique*, 1892. Lettre de M. Van Eetvelde.

BRASSEUR, CLÉMENT.

Sous-lieutenant au 3e régiment de chasseurs à pied.

Part pour le Congo, le 25 mars 1890, en qualité de sous-lieutenant de la F. P.

(La notice paraîtra au chapitre: *Occupation du Katanga).*

DEJAIFFE, AUGUSTE, LOUIS, JOSEPH.

Sous-lieutenant au régiment des carabiniers.

Part pour le Congo, le 25 mars 1890, en qualité de sous-lieutenant de la F. P.

(La notice sera publiée au chapitre: *Opérations dans le Nord).*

VAN DE PUTTE, LÉON, FRÉDÉRIC.

Capitaine-commandant au 1r régiment d'artillerie.

Part pour le Congo, le 25 mars 1890, en qualité de commissaire de district de première classe.

Van de Putte est actuellement général-major d'artillerie en retraite à Gand.

(La notice biographique est publiée à la page 485).

DOHET, ALPHONSE, JOSEPH,

né à Bruxelles, le 19 mars 1868.

Part le 25 mars 1890, chargé des fonctions de secrétaire de l'inspecteur d'Etat, ff. de gouverneur général, Coquilhat.

Rentre le 17 septembre 1891.

Repart le 6 août 1892, en qualité de sous-commissaire de district. Nommé, le 1 février 1893, sous-intendant de deuxième classe; le 1 février 1895, sous-intendant de première classe, il rentre le 5 octobre 1895.

Rembarqué à Anvers, le 6 mai 1896, Dohet est chargé du contrôle de la comptabilité dans le Kwango, le Lualaba et le district de Banana; puis, nommé contrôleur de la comptabilité, il crée la partie administrative du service des transports dans l'Uele. Nommé intendant à titre personnel; rentre le 23 avril 1899.

Dohet fait, du 23 avril 1899 au 29 avril 1902 et du 31 août 1902 au 15 mai 1905, deux nouveaux séjours au Congo, en qualité d'intendant, attaché au district du Stanley-Pool.

Il se rembarque, le 21 décembre 1905, et est désigné pour exercer, sous la direction du chef de la province orientale, le contrôle des pièces de comptabilité ressortissant aux différents services.

Officier de l'Ordre royal du Lion, chevalier de l'Ordre de l'Etoile africaine, décoré de l'Etoile de service à cinq raies.

BLOCTEUR, EUGÈNE, CONSTANT,

Sous-lieutenant au 3e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 10 avril 1890, en qualité de sous-lieutenant de la F. P.

(La notice sera publiée au chapitre: *Opérations dans le Nord).*

DEHASPE, LOUIS, ISIDORE, EUGÈNE, MARIE,
né à Bruxelles, le 9 mai 1862.

Engagé le 17 avril 1890, au service de l'Etat, il rentre en Europe, le 26 avril 1892, pour motif de santé, après avoir occupé les fonctions de vérificateur des impôts et de percepteur suppléant des postes (14 juin 1890), successivement à Boma et à Matadi et de receveur des impôts intérimaire, à l'Equateur, le 20 juin 1891.

VAN MAELE, G., C., S.,

Sergent au 2e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 17 avril 1890, comme sergent de la F. P.

(La notice paraîtra au chapitre : *Opérations dans le Nord).*

ROLLIN, ÉDOUARD, FRANÇOIS, LÉON,
né à Liége, le 14 octobre 1866; y décédé, le 14 novembre 1907.

Part le 2 mai 1890, comme agent commercial de la Société du Haut-Congo, séjourne à Bassankussu et Bokakata, district de l'Equateur, et rentre en Europe en 1893. Le 6 septembre de la même année, il retourne à Bassankussu, il remonte l'Ikilemba et en donne un croquis au *Mouvement géographique.*

Rentré en Europe en avril 1896, il devient directeur de la Société anonyme « Le Monopole liégeois » et meurt le 14 novembre 1907.

TSCHOFFEN, MAURICE,

né à Dinant, le 1 mars 1868.

Fait ses études primaires chez les frères de la Doctrine chrétienne à Dinant et ses études moyennes aux colléges de Belle-vue à Dinant et de Saint-Servais à Liége.

Il est docteur en droit du 15 juillet 1889 et docteur en sciences politiques et administratives du 26 avril 1890, de l'université de Liége.

Son premier départ pour le Congo date du 10 mai 1890, en qualité de substitut à Matadi. Au cours de ce séjour, Tschoffen remplit d'abord les fonctions susdites, puis, celles de procureur d'Etat et de directeur de la justice ad intérim, ainsi que celles de juge d'appel suppléant.

Il rentre en Europe en mai 1892.

En mars 1893, Tschoffen retourne au Congo, comme directeur de la justice et séjourne en Afrique jusqu'en mai 1895 (1).

Il est nommé substitut à Verviers, le 28 mai 1896, et procureur du Roi à Dinant, le 16 janvier 1905, fonctions qu'il occupe encore aujourd'hui.

(1) A côté des tribunaux fonctionne la direction de la justice, qui outre de nombreuses attributions concernant l'organisation matérielle de la justice, a à pourvoir à divers services administratifs: notariat, tutelles des noirs, état civil, etc. Un exemple de l'extension que prennent ces services: il y a aujourd'hui quatre-vingt-quinze officiers d'état-civil répartis sur tout le territoire, et pour apprécier l'influence que l'institution peut exercer comme appel à la vie civile de ces populations à peine tirées de la barbarie, il y a lieu d'indiquer ici que l'état-civil constitue une sorte d'engrenage: dès qu'un noir y a eu recours, soit pour faire enregistrer son mariage (il a été célébré deux mille sept cent trente-deux mariages en 1904), soit pour y déclarer la naissance d'un enfant, soit pour se faire immatriculer, il jouit de tous ses droits civils, il a pour ainsi dire un statut européen; par le fait, il est obligé par la loi de faire à l'autorité toutes les déclarations relatives à sa personne et aux siens: le Code lui a constitué une famille légale, d'où la polygamie est

Tschoffen est décoré de l'Etoile de service à deux raies.

Il a donné plusieurs conférences à Anvers et à Bruxelles et a soutenu notamment la légitimité de la contrainte pour forcer le nègre au travail.

PUBLICATIONS:

— *La civilisation au Congo.* (Bulletin du Club Africain d'Anvers, 1899, pp. 177, 196).

— *Organisation sociale et coutume judiciaire des noirs.* (Société belge de Géographie, XX, p. 244).

LE BOULENGÉ, PAUL, JEAN, AUGUSTE, né à Auvelais, le 28 mars 1866; décédé à Hal, le 5 septembre 1903.

Commence ses études de droit, qu'il abandonne pour entrer au service des contributions, et le 11 mai 1890, part pour le Congo, comme agent de la Société du Haut-Congo.

Débarqué à Matadi, le 16 juin, il est nommé chef des transports pour la rive Nord à Vivi. Il rentre en Europe en mai 1892.

Il se rembarque le 10 octobre 1892 et, après un séjour de quelques mois à Kinshasa, puis à Luvituku, il dirige pendant près d'un an la factorerie de Luebo, d'où il rentre en Europe en octobre 1894.

exclue : il est devenu au moins un « *semi-civilisé* ». (Art. 6 et 47. Code civil. Titre des personnes. *Bull. off.*, 1895). (*Vingt-deux ans d'administration belge au Congo par X***. Extrait de la revue de Droit international et de Législation comparée,* 2e série, t. VIII, 1906.)

Fait un voyage commercial en Colombie et rentre définitivement en Belgique en 1897, où il est engagé à la Société franco-belge (établissement de La Croyère).

PUBLICATION:

— *Souvenirs.* (Tribune Congolaise).

DE WILDE, JULES.

Missionnaire de la Congrégation de Scheut.

Part pour le Congo, en juin 1890.

(La notice paraîtra au chapitre: *Missionnaires).*

DE ROEST D'ALKEMADE, MARCEL. (BARON).

Part pour le Congo, le 7 juin 1890, comme adjoint de l'expédition Delcommune au Katanga.

(La notice paraîtra au chapitre: *Occupation du Katanga).*

BRIART, PAUL.

Docteur en médecine.

Part pour le Congo, le 7 juin 1890, en qualité d'adjoint d'Alexandre Delcommune, dans son expédition du Katanga.

(La notice paraîtra au chapitre: *Occupation du Katanga).*

GLAESENER, JEAN-BAPTISTE,

né à Chatillon (Luxembourg), le 1 septembre 1859; décédé au camp des Eaux-bonnes (Matadi), le 30 mai 1892.

Il termine ses études à l'Ecole du génie civil de Gand, d'où il sort en 1885, avec le diplôme d'ingénieur des ponts et chaussées.

Il ne tarde pas à mettre en pratique ses connaissances en contribuant comme chef de section à la construction de différents chemins de fer départementaux en France.

En 1890, il entre à la Compagnie du chemin de fer du Congo avec le grade d'ingénieur chef de service et s'embarque le 7 juin 1890, conduisant pour les besoins de la construction un contingent de vingt-huit mineurs italiens.

Glaesener dirige les premiers travaux de construction de la première section de la ligne et le montage du pont de la Mpozo.

Bien que son terme d'engagement soit échu, Glaesener refuse d'abandonner son œuvre pour rentrer en Europe.

Installé au camp des Eaux-bonnes, il est malheureusement pris d'un accès de fièvre bilieuse hématurique, le lendemain d'une visite au ravin de la chute avec le directeur, pour inspecter les travaux (27 mai 1892). Il meurt, malgré les soins du Dr Carré, le 30 mai à trois heures du matin.

RÉFERENCE BIBLIOGRAPHIQUE :

— *Congo illustré*, 1892, p. 161.

VAN DE KERCHOVE, PAUL.

Ancien lieutenant des Zouaves pontificaux.

Part pour le Congo, le 16 juin 1890, comme chef de la première expédition antiesclavagiste.

(La notice sera publiée au chapitre: *Expéditions antiesclavagistes).*

SANDRART, V., C., J.,

Sergent au 3e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 18 juin 1890, en qualité de sergent de la F. P.

(La notice paraîtra au chapitre: *Campagne arabe).*

DIDERRICH, NORBERT.

Ingénieur des arts et manufactures et des mines de Louvain (1889).

Part pour le Congo, le 3 juillet 1890, en qualité d'adjoint de l'expédition Alexandre Delcommune au Katanga.

(La notice paraîtra au chapitre: *Occupation du Katanga).*

CAPELLE, (FRÈRE ÉTIENNE).

Missionnaire des Pères Blancs d'Afrique.

Part pour la côte orientale, en juillet 1890.

(La notice paraîtra au chapitre: *Missionnaires).*

PELEMAN, (FRÈRE **ARMAND**),

Missionnaire des Pères Blancs d'Afrique.

Part pour le Congo par la côte orientale en juillet 1890.

(La notice paraîtra au chapitre: *Missionnaires).*

ECTORS, **CAMILLE.**

Part pour le Congo, le 3 juillet 1890, à titre privé et est engagé au Congo par la Société antiesclavagiste comme adjoint de Hinck.

(La notice sera publiée au chapitre: *Expéditions antiesclavagistes).*

DELPORTE, **AUGUSTIN.**

né à Tournai, le 15 décembre 1844; décédé à Pozo (près de Matadi), le 26 mai 1891.

Fait ses études humanitaires complètes et entre au service de l'armée, le 21 mars 1864, en qualité de milicien volontaire au 1r régiment de lanciers. Est reçu à l'Ecole militaire à la section d'infanterie et de cavalerie et peu de temps après avoir été nommé sous-lieutenant, le 16 avril 1868, il subit les examens de l'Ecole de guerre et fait partie de la deuxième promotion. Obtient le brevet d'adjoint d'Etat-Major, le 12 mars 1875. Docteur en sciences physiques et mathématiques.

Il est désigné, le 11 septembre 1875, pour la section géodésique du Depôt de la guerre, qui est devenu, en 1878, l'Institut cartographique militaire.

Achève les calculs que nécessitent encore les publications des dernières feuilles au 40.000e et planchettes au 20.000e de la carte belge et entreprend en collaboration, les longs

DELPORTE, Augustin.

Cliché de l'ouvrage de Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique.*

calculs de la compensation du réseau trigonométrique, c'est-à-dire la détermination des corrections, sous certaines conditions de minima, à apporter aux directions géodésiques de nos triangles, d'après les méthodes de Gauss et de Baeyer, usitées en Allemagne. Ces calculs ont fait l'objet de deux importantes publications de l'Institut, parues en 1880 et 1885, sous le titre : *Observations et calculs de la triangulation de premier ordre.*

Docteur en sciences physiques et mathématiques de l'Université de Bruxelles, en 1879.

Professeur de littérature française de 1879 à 1882, de mathématiques en 1882, de géodésie en 1883 et enfin, en 1886, d'astronomie à l'Ecole de guerre.

Chargé par le colonel Hennequin, directeur de l'Institut cartographique, de déterminer la latitude du sommet géodésique d'Hamipré, dans le Sud du Luxembourg, ainsi que l'azimut du côté Hamipré-Mont Quintin. Ces premiers travaux d'observation dans lesquels il est secondé par le lieutenant adjoint d'Etat-Major Jungers, sont couronnés d'un plein succès et l'Institut les publie en 1887.

Le colonel Hennequin désigne, en 1886, Delporte pour recommencer à Lommel les observations astronomiques, faites par Houreau et Adan, en 1856. Les nouveaux résultats obtenus font l'objet d'une nouvelle publication, parue en 1890.

En 1888, le capitaine Delporte exécute pour l'Institut cartographique militaire, à Nieuport, des observations nouvelles de latitude et d'azimut qui feront l'objet d'une publication ultérieure.

Capitaine-commandant adjoint d'Etat-Major au 13e régiment de ligne, Delporte est chargé avec Gillis, en 1890, de prendre la direction d'une expédition scientifique au Congo (1).

(1) Le 17 mai 1890, la Chambre avait voté un projet de loi allouant trente mille francs à cette expédition.

Delporte s'embarque à Anvers, le 3 juillet 1890, et se proposait: 1° de déterminer la longitude et la latitude des points principaux du fleuve et de plusieurs points à l'intérieur de façon à recouvrir l'immense territoire d'un premier réseau géodésique qui servirait de base aux triangulations ultérieures du pays ; 2° d'étudier la déclinaison et l'inclinaison de l'aiguille aimantée et l'intensité du magnétisme terrestre.

Pour assurer le succès de ses opérations, Delporte avait imaginé des procédés plus élémentaires et fait construire à Paris des appareils plus portatifs.

Ces observations étaient conduites par cheminement sur le périmètre d'une sorte de vaste polygone, permettant de tracer sur la carte des lignes d'égale inclinaison, d'égale déclinaison et d'égale intensité magnétique.

On pourrait ainsi déduire le tracé de l'équateur d'inclinaison, de l'équateur de déclinaison et de l'équateur d'intensité, trois lignes dont les directions en Afrique étaient restées jusqu'alors hypothétiques. En tous points, où seraient faites des observations magnétiques, Delporte se proposait de déterminer, par des procédés astronomiques, la latitude et la longitude, afin de fixer la position de ces points sur le globe terrestre.

Le polygone que comptait tracer Delporte, partait de Banana, suivait le fleuve jusqu'à Matadi, puis, la route des caravanes, empruntait le Congo jusqu'aux Falls, remontait jusqu'à Nyangwe, d'où il allait rejoindre Lusambo, descendait le Sankuru, puis le Kasaï, et repassant par Léopoldville, suivait le tracé du chemin de fer jusque Matadi-Boma.

Delporte exécute en partie ce programme grandiose.

La mission arrive à la station de Lukungu, le 18 septembre, et à Léopoldville, le 13 octobre. Delporte travaille au levé du Stanley-Pool, passant successivement à Brazzaville, Kimpoko, Kinshasa, Léopoldville. Il remonte le fleuve

jusqu'aux Stanley-Falls, effectue de nombreuses triangulations. Arrivé à la station des Falls, Delporte est malheureusement obligé, pour cause de maladie, de regagner la côte et succombe sur la route des caravanes, à Pozo, près de Matadi, le 26 mai 1891.

La science géographique doit au capitaine Delporte toute une série d'observations qui ont permis de dresser, sur des bases précises, le cours du fleuve depuis Banana jusqu'aux Stanley-Falls.

Le lieutenant Gillis, adjoint de l'expédition, continue l'œuvre de son chef.

Delporte était capitaine commandant, adjoint d'Etat-Major au 13e régiment de ligne; docteur en sciences physiques et mathématiques, professeur à l'Ecole de guerre; chevalier de l'Ordre de Léopold, officier de la Couronne de Roumanie; décoré de l'Aigle rouge de troisième classe et de la Croix militaire.

PUBLICATIONS:

— *L'Exploration du Congo*, in-8°, 23 pp. Bruxelles, Hayez, 1890.
— *Astronomie et cartographie à l'usage des explorateurs de l'Afrique.* 1 vol. in-8° de 131 pp. Manceaux, 1889.
— *Tableau des altitudes observées de Matadi aux Stanley-Falls.* (Mouvement géographique, 1894, p. 20).
— *Observations astronomiques et magnétiques exécutées sur le territoire de l'Etat indépendant du Congo.* 1 vol. in-4°. Bruxelles, 1893, et Mouvement géographique, 1894, p. 20, (en collaboration avec Gillis).
— *Cartographie et astronomie pratique*, 1889.
— *Notice sur les travaux nécessaires pour compléter le réseau géodésique belge.*

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— *Belgique militaire*, 1891, I, p. 762.
— *Congo illustré*, 1893, p 193.
— *Projet scientifique du capitaine Delporte.* (Bulletin de la Société royale belge de Géographie, XIV, p. 126).
— *Mission scientifique du capitaine Delporte.* (Id., XV., p. 154).

GILLIS, LUCIEN,

né à Marilles, le 11 mars 1856.

Etant capitaine en second, adjoint d'Etat-Major au 9e de ligne, accompagne au Congo, du 3 juillet 1890 au 5 septembre 1891, le capitaine Delporte, dans son exploration scientifique, patronnée par les Chambres belges.

Participe aux observations astronomiques et magnétiques de Delporte et les complète. Quoique souffrants, les deux explorateurs poursuivent leur voyage jusqu'aux Falls. Après une année de travail ardu, la mission est obligée de descendre le Congo pour reprendre le chemin de l'Europe. Malheureusement la mort vient à frapper Delporte et Gillis rentre seul en Belgique.

Il met à jour les observations de la mission, observations qu'il avait, du reste, continuées sur le bas-fleuve et, pour la première fois, des positions sûres, au nombre de trente-cinq, sont arrêtées. L'Académie royale de Belgique décide d'imprimer le compte-rendu de ces remarquables travaux dans ses mémoires.

Gillis est actuellement lieutenant-colonel au 10e de ligne, adjoint d'Etat-Major, chevalier de l'Ordre de Léopold et de la Couronne du Congo, Croix militaire de première classe, directeur général de l'Institut cartographique militaire.

PUBLICATIONS.

— *Rapport sur l'expédition Delporte.* (Mémoires de l'Académie royale de Belgique, t. LIII).

— Conférence donnée au Cercle commercial et industriel de Gand. 1 br.

— *Observations astronomiques et magnétiques, exécutées sur le territoire de l'E. I. C.* 1 vol in-4°. Bruxelles, 1893. (Mouvement géographique 1894, p. 20) (en collaboration avec Delporte).

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE.

— *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, t. XXV.

LIMMELYN, ALEXANDRE.

né à Bruxelles, le 20 janvier 1868.

Ingénieur civil, attaché aux études et à la construction du chemin de fer, du 3 juillet 1890 au 12 juillet 1898.

Est ensuite ingénieur de la Société africaine-portugaise pour le commerce et l'industrie dans l'Afrique occidentale (Saint-Paul de Loanda, Congo portugais).

Limmelyn est actuellement ingénieur à Liége.

VAN MONS, ARMAND, JACQUES, JOSEPH,

né à Ixelles, le 19 mai 1869.

Part comme agent commercial adjoint de la Société du Haut-Congo, le 7 juillet 1890.

Il séjourne, dit *le Congo illustré*, chez les Bupoto, riverains du district d'Upoto, où le cannibalisme est extrêmement commun. Ces sauvages ne mangent ordinairement que leurs ennemis tués à la guerre, mais les Elombo, (habitants de l'intérieur) sont infiniment plus anthropophages.

Van Mons, en course dans cette région, remarque un jour sur un marché un indigène se promenant paisiblement de long en large, le corps peint de stries rouges et blanches. L'agent de la Société du Haut-Congo s'informe et voici ce qu'il apprend: Cet homme était un prisonnier destiné à être mangé. Il était exposé en vente et les stries qui intriguaient si fort Van Mons indiquaient les morceaux déjà vendus: les blanches étaient la marque des acheteurs riverains, les rouges celle des amateurs elombo.

Le bétail humain semble parfaitement résigné à son sort, dit Van Mons, et ne cherche nullement à s'échapper.

Il déambule tranquillement, s'arrêtant au gré des chalands pour se laisser tâter et retourner, tandis que sous ses yeux, on marchande le prix de sa « viande » et on discute les mérites de sa graisse. Quand le corps entier est vendu, on abat le malheureux. *(Congo illustré)* (1).

Van Mons rentre en Europe pour cause de maladie, le 16 octobre 1892.

PUBLICATIONS:

— *La pêche au Congo.* (Congo illustré, 1893, p. 26).
— Conférence et projections de photographies prises au Congo. (Résumé. Bulletin de la Société belge d'anthropologie de Bruxelles, t. XI, 1892-1893, p. 211).
— Conférence faite le 15 mars 1893 à la Société royale de Géographie d'Anvers.

---

(1) « La commission d'enquête signale encore avec raison, dit F. Cattier, » parmi les services rendus aux populations, la suppression des sacrifices hu- » mains, la défense de guerres contre tribu, la lutte menée par l'Etat contre » le cannibalisme.

En effet, les mesures les plus sévères, dit le Père Castelein, ont été édictées contre ces abus et exécutées avec une persévérante énergie.

Le R. P. De Deken atteste, dès 1896, que dans les endroits soumis à l'influence des blancs, le cannibalisme ne se pratique plus qu'en cachette, mais qu'ailleurs il est regardé comme naturel et légitime.

« Un Bangala, ajoute-t-il, qui a servi dans l'armée de l'Etat, dans les » établissements de commerce, sur nos chantiers, se regarde comme anobli » et regarde ses frères de race, mangeurs de chair humaine, comme des » sauvages qu'il méprise. (*Missions en Chine et au Congo*, janvier 1892).

Une foule de témoignages attestent la décroissance rapide de ces barbares pratiques, grâce au zèle de tous les agents de l'Etat, aidés par le zèle de tous les missionnaires, à quelque confession qu'ils appartiennent. *(L'Etat du Congo*, A. Castelein S. J., p. 103.

CASSART, FLORENT, CLÉMENT.

Sergent-major au 1r régiment de chasseurs à pied.

Part pour le Congo, le 18 juillet 1890, comme sergent de la F. P.

(La notice paraîtra au chapitre: *Campagne arabe).*

ROUSSEAUX, VICTOR, JULES, JOSEPH,

né à Chimay, le 22 mars 1860; décédé à MBucu-MBaca, le 13 février 1892.

Engagé le 2 août 1890, il est tué par les indigènes au village de MBucu-MBaca (rivière Lukula), le 13 février 1892.

Rousseaux était vérificateur des impôts à Zobe, depuis le 12 décembre 1890.

LEKEU, JOSEPH, VICTOR,

né à Bruxelles, le 13 mars 1870.

Sous-lieutenant au 3e régiment de chasseurs à pied.

Part pour le Congo, le 1 août 1890, en qualité de sous-lieutenant de la F. P.

Réside à Boma, où il est attaché au service cartographique.

Part pour le Sankuru, puis est détaché à Luluabourg avec le capitaine Descamps.

Atteint successivement de deux attaques d'hématurie, il retourne à Boma.

Lekeu est attaché ensuite à l'expédition Van Kerckhoven et occupe les fonctions de chef de poste à Djabir. Par suite du départ des titulaires, il remplit les fonctions de

chef de zone du Rubi-Uele, au moment des complications imminentes avec la France.

Il entreprend plusieurs expéditions de répression.

Rentre en Europe, le 12 mai 1894.

Lekeu retourne en Afrique, le 6 juin 1897, comme capitaine-commandant de deuxième classe. Il est d'abord attaché à la mission Cabra, chargée de la délimitation des frontières entre l'enclave de Cabinda et l'Etat Indépendant.

En 1898, il se rend dans le Sankuru où il est adjoint au commissaire de district du Lualaba-Kasaï.

Il revient en Belgique, le 17 mars 1900.

Il est actuellement capitaine en second au 5e régiment de ligne.

Décoré de l'Etoile de service à deux raies.

BINET, E., H., J.,

Caporal au 2e régiment de chasseurs à pied.

Part pour le Congo, le 3 août 1890.

(La notice sera publiée au chapitre: *Expéditions dans le Nord).*

SCHEERLINCK, JEAN, DÉSIRÉ,

Sous-lieutenant au 7e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 3 août 1890, en qualité de sous-lieutenant de la F. P.

(La notice sera publiée au chapitre: *Campagne arabe).*

VAN CAUWENBERGHE, GUILLAUME.

Part comme sergent de la F. P., le 3 août 1890.

(La notice paraîtra au chapitre : *Opérations dans le Nord*).

WAUTERS, EDMOND, CHARLES, JULES, FRANÇOIS.

né à Anvers, le 5 septembre 1862; décédé à Tchoa, le 26 février 1892.

Sous-lieutenant au 4e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 3 août 1890, et est sous-lieutenant de la F. P. à Boma (1891).

Meurt à Tchoa (district de Boma), le 26 février 1892.

DUGNIOLLE, JULES, GHISLAIN.

né à Ixelles, le 16 juin 1867.

Sous-lieutenant au régiment des grenadiers.

Part pour le Congo, le 10 août 1890, en qualité de sous-lieutenant de la F. P.

Fait partie de l'expédition du Haut-Uele, sous le commandement du capitaine Van Kerckhoven. Rentre pour motifs de santé, le 27 août 1891.

Capitaine-commandant, adjoint d'Etat-Major, au 3e régiment de ligne.

VAN DAMME, MAURICE.

Part pour le Congo, en août 1890, comme sous-commissaire de district et est attaché au secrétariat général.

(La notice biographique, avec portrait, figure à la page 493).

FAYS, HENRI, JOSEPH,

né à Liége, le 7 septembre 1864.

Fait deux séjours au Congo, le premier, du 23 août 1890 au 23 septembre 1893, et le deuxième, du 6 mars 1894 au 2 février 1896.

Il est vérificateur des impôts, à Léopoldville, le 12 décembre 1890, et receveur des impôts intérimaire, à Léopoldville, le 25 mars 1891, receveur des impôts, le 23 mai 1892, successivement au Stanley-Pool et à Boma.

Chef de bureau à l'administration, à Bruxelles.

Fays porte l'Etoile de service, la Médaille d'or de l'Ordre royal du Lion et la Croix de chevalier de l'Ordre de la Couronne d'Italie.

DE HEUSCH, ODILON, FRANÇOIS, FLORENT, ADRIEN.

Sous-lieutenant au 7e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 3 septembre 1890, en qualité de sous-lieutenant de la F. P.

(La notice paraitra au Chapitre: *Campagne arabe).*

BOLLE, ÉMILE.

Part pour le Congo, le 3 septembre 1890, en qualité de conservateur des titres fonciers.

Il est décoré de l'Etoile de service depuis le 26 septembre 1893.

(Voir la notice à la page 500).

DUBOIS, JULES, GHISLAIN, JOSEPH.

Part pour le Congo, le 3 septembre 1890, au service du département des Finances.

Il est chevalier de l'Ordre royal du Lion et décoré de l'Etoile de service à trois raies.

(Voir la notice à la page 500).

FOULON, FÉLIX, JOSEPH (1).

Sous-lieutenant au 1r régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 3 septembre 1890, comme sous-lieutenant de la F. P.

(La notice biographique figure à la page 411).

(1) Le commandant retraité Foulon, vient, par décret du président de la République française, d'être nommé commandeur de l'Etoile noire du Bénin (juillet 1908).

On sait que Foulon fut le premier Européen qui pénétra dans le Bahr-el-Gazal, après la débâcle de Khartoum et l'occupation du pays par les Arabes. Nous avons relaté la façon brillante et habile dont Foulon parvint à rallier au protectorat de l'Etat, toute la partie du Bahr-el-Gazal, située au Nord du Bomu, territoire qui fut d'ailleurs cédé, en 1895, à la France après trois ans de résidence du jeune officier belge chez les sultans Semio, Tombura et Sassa.

Nous rappelerons également que trois ans plus tard, le commandant Marchand faisait de cette région sa base d'opérations et que la première occupation du pays par un Belge a grandement contribué au succès de la marche des Français vers Faschoda.

MAGERY, LUCIEN,

né à Neufchâteau, le 15 juin 1861 ; décédé à Palabala, le 31 octobre 1893.

Elève de l'Ecole polytechnique de Bruxelles, est agréé en 1887, comme ingénieur volontaire au chemin de fer du Grand central belge et entre, en 1888, aux ateliers de construction *la Métallurgique*, où il reste en fonctions jusqu'en janvier 1890.

Engagé le 3 septembre 1890, au service de la Compagnie du chemin de fer du Congo, il accomplit en Afrique un premier séjour de deux ans, pendant lequel il est d'abord attaché aux études, puis dirige à Matadi le service des ateliers et de la traction.

Rentré en congé, le 21 novembre 1892, il repart pour le Congo, le 6 avril 1893, avec le titre de chef de service, mais succombe, le 31 octobre 1893, victime d'un accident de chemin de fer, survenu au delà de Palabala.

Lucien Magery était le frère du docteur Jules Magery, médecin de l'expédition Hodister, tué près de Riba-Riba, le 15 mai 1892.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE:

— *Mouvement géographique*, 1893, p. 110.

VAN RISSEGHEM, CHARLES, OSCAR,

né à Bruxelles, le 6 février 1869.

Entre au service de l'Etat, le 29 novembre 1885 et part pour le Congo, le 3 septembre 1890, en qualité de commis de première classe.

Arrivé à Boma, le 29 septembre 1890, il est désigné

par l'inspecteur d'Etat Coquilhat, ff. de gouverneur général, pour le district de l'Equateur, le 31 octobre 1890. Séjourne à l'Equateur (Equateurville) jusqu'au 5 juin 1891. Il retourne alors à Boma, le 30 juin 1891; et y séjourne, jusqu'au moment de son départ pour l'Europe, comme sous-intendant de troisième classe, depuis le 11 février 1892 et de deuxième classe, depuis le 1 juillet 1893.

Rentré en Europe, le 25 octobre 1893, il est engagé, dans les bureaux de l'administration centrale; nommé sous-chef de bureau, le 23 décembre 1893, et chef de bureau, le 22 juin 1898.

Van Risseghem est décoré de l'Etoile de service.

BASTIN, ALEXIS,

né à Marcinelle, le 17 juillet 1850.

Remplit les fonctions d'ingénieur de la Compagnie du chemin de fer, adjoint aux études, du 3 septembre 1890 au 6 juin 1891, date de sa rentrée en Belgique pour cause de maladie.

BASTIN, PAUL,

né à Marcinelle, le 1 octobre 1839; décédé à Banana, le 14 avril 1891.

Ingénieur de la Compagnie du chemin de fer.

Chef de la brigade d'études du 3 septembre 1890 au 14 avril 1891, date de son décès.

TAMINE, HENRI.

né à Harveng, le 5 juillet 1863; décédé à Beveren-Waes, le 15 avril 1904.

Sous-lieutenant au 9e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 5 septembre 1890, comme sous-lieutenant de la F. P. et est sous-commissaire de district dans le district des Stanley-Falls.

Revient en Belgique, le 17 septembre 1891, et meurt à Beveren-Waes, le 15 avril 1904.

Il était capitaine en second, administrateur d'habillement, au régiment des chasseurs à cheval.

MICHIELS, ISIDORE.

né à Bruxelles, en 1869; tué à Riba-Riba, le 27 avril 1892.

Sergent-fourrier au 5e régiment de ligne.

Part pour le Congo avec le lieutenant Tobback, qui va reprendre ses fonctions de résident des Falls, le 18 septembre 1890, comme sous-lieutenant de la F. P.

A ce moment les relations des Européens avec les Arabes étaient devenues inquiétantes. Tippo-Tip avec qui Tobback n'avait cessé jusqu'à son départ d'entretenir des rapports cordiaux, avait quitté la station et était retourné à Zanzibar. Son gendre Rachid le remplaçait. Les dispositions des Arabes avaient totalement changé à l'égard des blancs et les espions de Tobback rapportaient des bruits sinistres. L'inquiétude grandissant, Michiels est envoyé à Riba-Riba pour s'assurer de l'état des esprits (mars 1892).

Hodister et ses adjoints Page, Doré, Jouret et Noblesse se proposaient d'installer des comptoirs dans la région.

Les Arabes qui étaient eux-mêmes d'habiles commer-

çants redoutaient la concurrence et s'opposèrent à la création d'établissements.

Hodister et ses compagnons avec une aveugle témérité refusèrent de tenir compte des observations des chefs indigènes.

Michiels, rentré aux Falls, expose la situation au lieutenant Tobback. Les deux blancs se décident alors à se rendre ensemble à Riba-Riba, autant pour faire des remontrances aux négociants, qui compromettaient la sécurité de l'Etat, que pour calmer les farouches et cupides Arabes.

Tobback et Michiels se munissent de riches présents; montres, chaînes et bagues à l'intention des chefs de la région.

A Kibonghe, le chef arabe conseille à Tobback d'avoir une entrevue avec le grand chef Munie Mohara qui résidait à Riba-Riba.

Mais, arrivé à Riba-Riba, Tobback se voit refuser l'audience demandée et il lui est même enjoint de quitter les lieux avec Hodister et tous les autres blancs.

Tandis que Tobback retourne aux Falls, Michiels reste à Riba-Riba avec ordre de surveiller Noblesse, agent opérant sous les ordres d'Hodister, qui se trouvait, lui, à Bena-Kamba avec Jouret, Page et Doré, poussant une reconnaissance jusque Nyangwe.

Imprudent et entêté, Noblesse enfreint la défense de Munie Mohara et les recommandations de Michiels: il plante des pieux en terre pour l'édification d'un comptoir ou d'un magasin et moleste, paraît-il, assez grièvement un envoyé de Mohara.

Le courroux de Munie Mohara ne connaît dès lors plus de bornes à la nouvelle de cet acte audacieux et le massacre de tous les blancs qu'on atteindra est décidé.

Précisément, Michiels vient d'envoyer à Tobback, un rapport très favorable sur la situation. Les Arabes adressent même, ajoute-t-il, vingt Salems, au chef des Falls. Le courrier qui est chargé du rapport le remet à Tobback,

qu'il rejoint à Kibonghe et qui rassuré, continue sa route vers les Falls.

Michiels, sur ces entrefaites, entend les vociférations et comprend le danger; il se sauve dans les bois et s'oriente vers Bena-Kamba, où il espère retrouver Hodister. Le malheureux erre quinze jours dans la forêt ténébreuse, où il se nourrit de racines, couche dans les arbres, exposé aux bêtes féroces.

Au bout de quinze jours, Michiels, l'infortuné fugitif, arrive en vue d'un village. Il meurt de faim, et cueille des bananes. Des femmes l'aperçoivent, donnent l'alarme: les Arabes l'assaillent. Michiels est mené, pieds et poings liés, dans la localité qui est Riba-Riba même. Il s'est égaré et, est revenu à son point de départ.

Il est soumis au martyre tel que l'entendent les orientaux experts en raffinements cruels.

Les bandits commencent par donner au malheureux des détails atroces sur le meurtre de Noblesse; puis, il est attaché à un poteau, et, deux heures durant, on lui cingle les membres à coups de chicotte. Quand son corps ne forme plus qu'une plaie saignante on le prend comme cible, on lui casse une jambe.

Torturé de la sorte, le supplicié crie à ses bourreaux: « Vous n'êtes que des misérables! Tirez au cœur ».

On l'achève, on lui coupe la tête, on le jette à l'eau. Des indigènes repêchent son cadavre et le dévorent. (27 avril 1892).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— A. Chapaux. *Le Congo historique, diplomatique*, p 253.
— *Belgique militaire*, 1894, p. 230 (Chomé).

VAN BELLINGHEN, PAUL,

né à Haecht, le 28 mars 1858.

Part pour le Congo, le 18 septembre 1890, en qualité de commis de deuxième classe dans le district de Matadi, et devient ensuite commissaire du district des Cataractes.

Il se distingue dans l'organisation et l'administration du service des transports par la rive Nord.

Rentre en Europe, le 23 septembre 1893.

Séjourne une deuxième fois au Congo, du 6 juin 1894 au 26 avril 1897.

Van Bellinghen retourne au Congo, le 6 avril 1898, avec le grade d'intendant à titre personnel.

Il rentre le 26 juin 1901.

Son quatrième séjour s'étend du 21 juin 1903 au 25 juin 1904.

Van Bellinghen est décoré de l'Etoile de service à quatre raies et de la Médaille d'or de l'Ordre royal du Lion.

PUBLICATIONS :

— *Histoire de la station d'Issanghila et des transports par la rive Nord.*
— *La chasse et la faune dans la région des Cataractes.* (Belgique coloniale, 1901, p. 546).

VERHELLEN, NICOLAS,

Sous-officier au 1r régiment de chasseurs à pied.

Part pour le Congo, le 18 septembre 1890, en qualité de sergent de la F. P.

(La notice paraîtra au chapitre: *Campagne arabe).*

DRYEPONDT, GUSTAVE, ADOLPHE, MARIE,

né à Bruges, le 3 février 1866.

Docteur en médecine, il part pour le Congo, dès l'obtention de son dernier diplôme, le 13 octobre 1890, en qualité de médecin de deuxième classe, avec l'expédition Van Kerckhoven, qui avait le Nil comme objectif.

En cours de route, Dryepondt, est forcé de rebrousser chemin pour assumer la charge de médecin à Léopoldville, où à cause des surprises dues aux tristes conditions de confort et d'hygiène de l'époque, il est amené, quoique médecin du poste, à remplir presque toutes les fonctions, y compris celles de commissaire de district.

Il est nommé médecin de première classe le 13 mai 1893.

Rentré en Europe, le 23 septembre 1893, Dryepondt s'adonne spécialement à l'étude des maladies des pays chauds. On lui doit un traité pratique des maladies de ces pays à l'usage des non-médecins, ouvrage qui obtint le prix au grand concours international de Bruxelles en 1897; une étude très complète sur la question des sanatoria dans les colonies; (Institut colonial international, Paris 1900); de nombreuses études et conférences publiées dans les revues médicales et scientifiques; une étude sur les travaux du laboratoire de Léopoldville (fièvre hémoglobinurique, dysenterie, maladie du sommeil), publiée en collaboration avec le docteur Van Campenhout. En 1897, Dryepondt est commissaire du gouvernement de l'Etat à l'exposition de Tervueren.

En 1900-1901, Dryepondt professe à l'Université de Bruxelles (Institut Solvay) et à l'Institut agricole de Vilvorde.

Dryepondt est aussi médecin de l'Etat du Congo à Bruxelles et médecin en chef de la Villa coloniale de Watermael.

Toujours en relations avec les personnalités coloniales, Dryepondt en profite pour étudier également les questions économiques coloniales et spécialement congolaises, et les

Le Dr DRYEPONDT.

Cliché du *Congo, Moniteur colonial.*

connaissances qu'il acquit en ces matières, le firent désigner, en février 1902, comme directeur en Afrique, de la Compagnie du Kasaï, fonctions qu'il n'a plus quittées depuis et qu'il échange contre son ancien titre de médecin de bataillon au 1r régiment de guides.

Dryepondt s'occupe de la réorganisation complète de l'exploitation et crée, notamment, en 1904, la nouvelle station de la Compagnie, à Dima, de l'extrémité Nord de la concession à la rive gauche du Kasaï, entre la passe Swinburne et le confluent du Kwango.

Dryepondt fait de nombreux séjours en Afrique. Son dernier voyage en Afrique date du 14 novembre 1907, époque à laquelle il va prendre la direction de la Compagnie, à la mort de Lescrauwoet.

Il est actuellement en Europe.

Dryepondt est médecin de bataillon de deuxième classe en retraite, chevalier de l'Ordre royal du Lion, décoré de l'Etoile de service.

PUBLICATIONS:

— *Le climat du Congo*, 1 br. in-8°. Bruxelles, Van Campenhout et Congo illustré, 1895, pp. 44 et ss.

— *Guide pratique hygiénique et médical des voyageurs au Congo*, 1 br. in-8°. (Publication de l'Etat indépendant du Congo, Bruxelles 1895).

— *Le service des secours médicaux au Congo*. (Congo illustré, 1895).

— *Rapport sur les travaux du laboratoire médical de Léopoldville en 1889-1900*, avec la collaboration du Dr Van Campenhout. (Publication de la Société d'études coloniales).

— *L'expédition scientifique anglaise contre la Malaria à la côte occidentale d'Afrique*. (Bulletin de la Société d'études coloniales, 1900, n° I et II, p 35.)

— *Une école de médecine coloniale à Londres et à Bruxelles*. (Bulletin de la Société d'études coloniales, 1899, n° I, p. 19).

— *Quelques mots à propos du climat du Congo*. (Missions belges de la Compagnie de Jésus, 1899, p. 15).

— *Le parasite de la Malaria* (en collaboration avec le Dr Van Campenhout). (Bulletin de la Société d'études coloniales 1899, n° II, p, 79).

— *Bourguignon, Cornet, Dryepondt, Firket, Lancaster et Meuleman. Congo : climat, constitution du sol et hygiène de l'Etat Indépendant du Congo*, 1 vol. in-8°. Bruxelles, 1898.
— *Les sanatoria dans les colonies.* (Institut colonial international).
— *L'agent étiologique de la vaccine et de la variole.* (Bulletin de la Société d'études coloniales, 1901, p. 321).
— *Le climat et l'hygiène au Congo.* (Bulletin de la Société d'études coloniales, 1896, p. 35).
— *La fièvre bilieuse hématurique.* (Bulletin de la Société d'études coloniales 1897, p. 434).
— *Une mission médicale au Congo.* (Bulletin de la Société d'études coloniales, 1897, p. 434).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

— *Moniteur du caoutchouc* (5 juin 1903).
— *Le Congo.* Moniteur colonial.
— *Congo illustré*, 1895, p. 113.
— Dryepondt a collaboré au Mouvement géographique, aux bulletins de la Société d'études coloniales et du musée de Tervueren.

COSTERMANS, PAUL, MARIE, ADOLPHE,

Lieutenant d'artillerie.

Part pour le Congo, le 3 octobre 1890, en qualité de lieutenant de la F. P.

(La notice biographique, avec portrait, est publiée à la page 50).

CROUQUET, CÉLESTIN, J.,

né à Ledeberg, le 12 avril 1871; décédé à Muene Dinga, le 19 mai 1891.

Sous-lieutenant au 2e régiment de ligne.

Part, comme sous-lieutenant de la F. P., le 3 octobre 1890, et est désigné pour le district du Kwango; il réside à Muene Dinga et y meurt en mai 1891.

ANTOINE, JOSEPH, MICHEL, GUSTAVE,

né à Liége, le 1 août 1865.

Sous-lieutenant au 12e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 5 novembre 1890, en qualité de sous-lieutenant de la F. P.

Réside à Lukungu.

Nommé lieutenant de la F. P., en février 1892; commissaire de district de deuxième classe, en mai 1893.

Rentre le 20 décembre 1893.

Repart, le 6 juillet 1894, comme capitaine-commandant de deuxième classe. Est désigné successivement pour le Stanley-Pool, la zone arabe, la zone du Maniema.

Rentre le 14 juillet 1898.

Chevalier de l'Ordre royal du Lion; décoré de l'Etoile de service à deux raies.

HEYMANS, FLORENT, FRANÇOIS, MARIE,

Sous-lieutenant au 12e régiment de ligne.

Se rend au Congo, le 5 novembre 1890, en qualité de sous-lieutenant de la F. P.

(La notice paraîtra au chapitre: *Opérations dans le Nord).*

ROUSSEAUX, LÉON, ÉMILE.

Sous-lieutenant au 8e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 30 octobre 1890, en qualité de sous-lieutenant de la F. P.

(La notice sera publiée au chapitre : *Opérations dans le Nord).*

RORCOURT, AUGUSTE, PAUL, LÉON,

né à Bruxelles, le 28 août 1860 ; décédé à Matadi, le 9 décembre 1898.

Docteur en droit de l'Université de Bruxelles et avocat près de la cour d'appel de cette ville, part pour le Congo, le 5 novembre 1890, pour compte du département des affaires étrangères et de la justice.

Substitut du procureur d'Etat à Boma et à Matadi, juge de première instance par intérim et directeur de la justice.

Rentre en Belgique en avril 1893.

Repart pour l'Afrique, le 6 janvier 1894, en qualité de procureur d'Etat.

Il revient en Belgique en mars 1896.

Son troisième départ date du 6 novembre 1896.

Il occupait encore les mêmes fonctions de procureur d'Etat, au moment où la mort est venue le surprendre (9 décembre 1898) (1).

(1) Les magistrats de carrière sont actuellement au nombre de cinquante-trois, dont vingt-six Belges, douze Norwégiens, neuf Italiens, trois Danois, un Français, un Suisse, un Roumain. Ils sont assistés d'agents judiciaires proprement dits.

L'organisation des tribunaux comprend d'abord, au nombre de cinq, des

RORCOURT, Auguste.

Rorcourt était chevalier de l'Ordre royal du Lion et décoré de l'Etoile de service à deux raies.

---

tribunaux de première instance, compétents en matière civile, commerciale et pénale, ayant obligation de tenir dans les localités déterminées par le gouverneur général le nombre de sessions périodiques fixé par lui. On évite ainsi aux justiciables les trop longs déplacements. Ils se composent d'un juge et d'un procureur d'Etat nommés par le Roi, et d'un greffier.

Il existe ensuite, au nombre de neuf, des *tribunaux territoriaux* n'ayant qu'une compétence pénale. Ils sont analogues aux précédents, mais le juge et les substituts en sont nommés par le gouverneur général et peuvent être pris parmi des agents administratifs, en attendant qu'on ait le nombre suffisant de magistrats de carrière.

Un *tribunal d'appel* existe à Boma. Enfin, au-dessus de la cour d'appel est un *Conseil supérieur*, composé des membres constituant le conseil consultatif attaché au gouverneur général. Comme juridiction pénale du premier degré, il statue sur les infractions commises par les membres du tribunal d'appel; comme cour d'appel, il connaît de l'appel en matière pénale des jugements rendus par le tribunal d'appel de Boma sur les infractions commises par les membres des tribunaux de première instance; comme cour de cassation, il connaît des prises à parties et des pouvoirs dirigés contre tous jugements tout en dernier ressort, en matière civile et commerciale, pour vices de formes ou pour contravention à la loi ou au droit des gens et il peut statuer sur le fond de l'affaire après cassation du jugement. Mais, en matière répressive, il n'existe pas de recours en cassation.

Les services judiciaires de Boma comprennent:

1. Un tribunal d'appel.
2. Un conseil de guerre d'appel.
3. Un tribunal de première instance.
4. Un conseil de guerre.

***

Il est à peine besoin de faire ressortir l'influence civilisatrice de la justice sur la mentalité des indigènes. Comme le dit la commission d'enquête: son plus beau titre de gloire est la popularité dont jouissent parmi les gens de couleur, les magistrats qui la composent. (*Rapport de la Commission d'Enquête*, p. 145).

JULIEN, LÉON, JOSEPH,

Sous-lieutenant au 11e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 3 novembre 1890, comme sous-lieutenant de la F. P.

(La notice paraîtra au chapitre: *Opérations dans le Nord).*

BUCQUOI, F.,

Sergent-fourrier au 3e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 5 novembre 1890.

(La notice sera publiée au chapitre: *Opérations dans le Nord).*

SALPÉTIER, PAUL, ARTHUR,

né à Termes, le 4 juillet 1865; décédé à Boma, le 11 novembre 1891.

Sous-lieutenant au 11e régiment de ligne.

Part pour le Congo, le 3 novembre 1890, en qualité de sous-lieutenant de la F. P. à Boma.

Meurt le 11 novembre 1891.

ADAM, Auguste.

ADAM, AUGUSTE, JOACHIM, FÉLIX,
né à Namur, le 3 juin 1865.

Ingénieur civil de l'Université de Gand (1890).

Accomplit successivement trois séjours au Congo, pour compte de la Compagnie du chemin de fer de Matadi à Léopoldville : du 18 novembre 1890 au 19 août 1892; du 8 février 1893 au 9 juillet 1895; du 8 avril 1896 au 25 août 1898, en qualité de sous-chef de section, chef de brigade aux études, chef de service aux terrassements et chef de service aux études.

Il passe ensuite au service de l'Etat en qualité de chef des études pour la construction des chemins de fer du Congo supérieur aux Grands Lacs Africains, construction qui n'est que la continuation de la réalisation d'un grandiose plan d'ensemble conçu dès les débuts de la colonie.

Dès que l'Etat eut assumé la mission d'introduire la civilisation dans cette partie de l'Afrique, il comprit que l'une de ses préoccupations capitales devait être de tirer tout l'effet utile de l'incomparable instrument de pénétration que lui donnait la nature, et il arrêta la construction, suivant un plan d'ensemble, d'un réseau de communications à vapeur qui lui permit de rendre efficace son action civilisatrice jusqu'aux confins mêmes de ses territoires.

Ce plan dont il a poursuivi sans trève l'exécution, comprend trois phases.

La première, l'outillage du réseau navigable du Haut-Congo, naît avec le lancement, le 3 décembre 1881, du petit canot à vapeur de cinq tonnes l'*En Avant*, et en est aujourd'hui à l'exploitation des grands steamers de cinq cents tonnes: le *Kintambo* et le *Segelini*. Elle est tout entière l'œuvre du gouvernement (1).

(1) Le service de navigation intérieure, que les lignes de chemins de fer complètent, est assuré aujourd'hui par une flottille de navires de quatre-vingts

La deuxième, la réunion du bassin du haut fleuve à la mer, est due à l'initiative privée. Elle commence le 26 mars 1887, date de la concession du chemin de fer de Matadi à Léopoldville, et finit avec l'inauguration de ce chemin de fer, le 2 juillet 1898.

La troisième phase, enfin, envisage la réunion du bassin navigable du haut fleuve aux régions frontières du Nord, de l'Est et du Sud. De beaucoup la plus complexe et la plus longue, elle comportait la création d'un certain nombre de voies ferrées, soit pour contourner les sections impraticables du réseau fluvial, afin de profiter des biefs navigables, soit pour pénétrer directement par voie de terre dans les régions reculées.

Adam s'embarque le 6 janvier 1899, pour étudier et relever le tracé de la voie ferrée, destinée à relier Stanleyville à Mahagi, sur le lac Albert, et fait en trois ans et demi mille deux cent soixante-quinze kilomètres de l'étude du tracé, dont certaines parties dans des régions très accidentées.

La Compagnie du chemin de fer du Congo supérieur aux Grands Lacs Africains s'était constituée à Bruxelles, le 4 janvier 1902, au capital de vingt-cinq millions (1).

Adam organise ensuite les premiers travaux du chemin

unités représentant environ trois mille cinq cent quatre-vingt dix tonnes et sillonnant le Congo et tous ses affluents, de manière à rayonner dans le pays tout entier.

(1) Cette société avait pour objet la construction et l'exploitation d'un chemin de fer reliant le fleuve Congo en aval et en amont de Stanleyville au lac Albert; d'un chemin de fer reliant le fleuve Congo en aval et en amont de Nyangwe au lac Tanganika; une ligne contournant les Stanley-Falls; une ligne contournant les rapides de Zendwe et des Portes d'enfer; la (mise en valeur de concessions de terres, forêts ou mines qui pourraient lui être accordées. *(Recueil financier).*

Ces lignes devaient mettre à la portée de la civilisation le Manyema, connu pour sa fertilité; la région caoutchoutière du Lualaba et les mines du Katanga.

de fer destiné à contourner les rapides de Stanley-Falls, de Stanleyville rive-gauche à Ponthierville, qui constitue la première ligne du chemin de fer du Congo supérieur.

Il rentre en Europe, le 21 juin 1903.

Adam se rembarque pour l'Afrique, le 7 janvier 1904, en qualité d'ingénieur en chef, chargé de poursuivre les travaux de cette voie ferrée. Il a sous ses ordres toute une phalange de chefs de sections, ingénieurs et conducteurs. Les Européens sont plus de cent à la fin de 1905, quant aux travailleurs noirs on en comptait mille cent cinquante-sept au 31 janvier 1903 (1).

(1) Des soins tout particuliers, et l'on peut dire exceptionnels, furent pris pour placer ces travailleurs dans des conditions matérielles et morales qui, en Europe même, n'auraient pu être plus parfaites.

« Les travailleurs ne furent recrutés que progressivement et à mesure que tout était préparé pour les loger et les approvisionner convenablement. Vaccinés dès leur arrivée, pourvus de couvertures pour les préserver du froid de la nuit, ils étaient répartis sur les travaux par tribus ou villages et, leurs huit heures et demie de travail journalier terminées, retrouvaient au camp, soit leurs amis, soit leur femme arrivée avec eux, nourrie et logée aux frais de l'administration.

» Un salaire variable avec leur habileté professionnelle, mais toujours suffisant, une forte nourriture ajoutant au riz coutumier une ration de viande et de sel, dont ils sont friands, des soins médicaux, soit au camp soit à l'hôpital, en cas de maladie, les plaçaient dans des conditions d'existence meilleures que dans leurs villages.

» Aussi peut-on dire que non seulement la situation sanitaire du personnel fut toujours satisfaisante, mais son état d'esprit même ne cessa un instant d'être excellent.

» Divers voyageurs qui visitèrent les chantiers l'ont constaté. Nous citerons à titre d'exemple l'opinion d'un philanthrope américain bien connu, M Geil, qui écrit :

« J'examinai soigneusement les travailleurs indigènes et les trouvai vigoureux, robustes et alertes. Chacun d'eux porte une médaille avec un numéro, ce qui permet de le retrouver aisément. Ces sauvages « décorés » portent beaucoup plus de vêtements que les indigènes en général. En vérité, ils me firent l'impression d'être prospères et très contents de leur patron, de leur emploi et de leur salaire » (Le chemin de fer du Congo supérieur de Stanleyville à Ponthierville).

Sous la direction d'Adam, le rail arrive à Ponthierville, le 2 août 1906, la ligne ayant un développement de cent vingt-sept kilomètres. L'inauguration du chemin de fer des Grands Lacs constitue un véritable événement, c'est une étape nouvelle et considérable dans l'ouverture graduelle du vaste territoire congolais à la civilisation (1).

Adam entame ensuite les études du deuxième tronçon des chemins de fer du Congo supérieur, destiné à relier Kindu à Kongolo, en amont des rapides des Portes d'Enfer.

Voici en quels termes s'exprime le rapport du 22 mai 1907 des secrétaires généraux au Roi-Souverain, concernant cette colossale et heureuse entreprise:

» La construction du réseau des chemins de fer du Congo supé-
» rieur se poursuit activement. Une première ligne de ce réseau
» est achevée: elle relie Stanleyville à Ponthierville et a un déve-
» loppement de cent vingt-sept kilomètres. Cette voie, construite
» depuis six mois seulement, est déjà ouverte au trafic, bien qu'elle
» ait à transporter le matériel pour la flottille de steamers à lancer

(1) « Enormes sont les résultats économiques qu'il faut attendre du chemin
» de fer des Grands Lacs, et inépuisables les richesses qu'il va permettre
» d'atteindre et de mettre en valeur.

» De sa construction datera évidemment une phase nouvelle de l'histoire
» économique du Congo.

» Au point de vue humanitaire et moral, ses effets seront peut-être plus
» salutaires encore. Nous ne parlons pas seulement de la civilisation qu'il
» apportera aux populations dont il traversera le territoire. Nous faisons
» allusion à un bienfait plus direct, plus immédiat. Le chemin de fer des
» Grands Lacs supprimera dans le Haut-Congo la plaie du portage et du
» pagayage, comme le chemin de fer des Cataractes a supprimé le portage dans
» les Bas-Congo. *(Etoile Belge,* 1906). »

Qu'il nous soit permis de rappeler qu'un des moyens les plus efficaces signalés par l'art. 1 de l'acte général de Bruxelles, pour combattre la traite dans l'intérieur de l'Afrique était précisément la construction de routes et de voies ferrées en vue de substituer des moyens économiques et accélérés au portage par l'homme.

» à Ponthierville et pour la deuxième voie en construction à partir
» de Kindu. La mise en exploitation du premier tronçon a mis fin
» au pagayage entre Stanleyville et Ponthierville et a donné accès
» au bief du Lualaba, navigable de Ponthierville à Kindu, sur une
» longueur de trois cent quinze kilomètres. Cette grande section
» du fleuve formant prolongement du rail a été balisée et les travaux
» d'appropriation, qui ont été reconnus nécessaires pour certains pas-
» sages difficiles, sont en voie d'achèvement. On lance sur ce bief
» une flottille de vapeurs.

» La voie ferrée qui se construit de Kindu vers Kongolo, en
» amont des « Portes d'Enfer », aura trois cent vingt kilomètres de
» développement. Elle donnera accès au bief du Lualaba supérieur,
» qui, par quelques travaux peu importants, sera rendu navigable
» jusqu'aux rapides de Kalengwe, à six cent quarante kilomètres de
» Kongolo.

» Cette longue section du fleuve a été minutieusement étudiée. Il
» a été reconnu que depuis Kongolo jusqu'au lac Kisale, sur une
» longueur de quatre cents kilomètres, le Lualaba est navigable aux
» grands steamers. Depuis le lac Kisale jusqu'aux rapides de Ka-
« lengwe, un chenal, accessible aux steamers, sera facilement main-
» tenu, grâce à quelques travaux de minime importance. Dans le lac
» Kisale notamment, il y aura quelques estacades à établir pour em-
» pêcher l'obstruction du chenal navigable par la végétation flottante.

» Ainsi qu'il a été procédé pour le bief de Ponthierville, les
» travaux d'appropriation de la section supérieure du fleuve seront
» exécutés pendant la construction du tronçon de la deuxième
» voie ferrée, de la sorte que lorsque le rail atteindra le point
» terminus, le Lualaba supérieur aura été mis en état de navi-
» gabilité pour les steamers.

» Le chemin de fer, se joignant ainsi aux sections navigables
» du Lualaba-Congo, constitue une importante voie de pénétration
» de trois mille quatre cents kilomètres, reliant Matadi au Katanga,
» région aujourd'hui d'un accès difficile par le fleuve. Elle est appelée
» à traverser des contrées riches et populeuses, notamment celles
» du Maniema, où abondent les produits du sol et de la forêt ».

Adam rentre en congé en Europe, en juillet 1907, ayant accompli ainsi un nouveau séjour de plus de trois ans.

Il repart pour le Congo dès le 16 janvier 1908 et est actuellement installé au centre des travaux du deuxième tronçon.

Adam est chevalier des Ordres de Léopold, de l'Etoile africaine, du Lion et de la Couronne et décoré de l'Etoile de service à quatre raies.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

— *Vers la suppression du portage. Le chemin de fer du Congo supérieur de Stanleyville à Ponthierville.* Bruxelles, Imprimerie des travaux publics; brochure éditée par la Fédération pour la défense des Intérêts belges à l'étranger.

WILLEMSENS, FRANÇOIS, EUGÈNE,

né à Duffel, le 1 février 1866.

Part comme sous-commissaire de district, le 18 novembre 1890 et rentre à Anvers, le 15 novembre 1893.

Il retourne au Congo, le 6 mai 1894, comme conducteur de travaux publics et y prolonge son séjour jusqu'au 5 mai 1893.

Il est actuellement architecte-constructeur à Duffel.

Décoré de l'Etoile de service à deux raies.

RENSON, GUSTAVE,

Part pour le Congo, le 18 novembre 1890.

(La notice paraîtra au chapitre: *Expéditions antiesclavagistes).*

CONRARDY, VICTOR.

Part pour le Congo le 18 novembre 1890.

(La notice paraîtra au chapitre: *Expéditions antiesclavagistes).*

SIMON, VICTOR, JOSEPH.

né à Bouillon, le 20 mars 1865.

Etant sous-lieutenant au 11e régiment de ligne, il part pour le Congo, le 5 décembre 1890, comme sous-lieutenant de la F. P.

Séjourne, en 1891, à Lukungu, puis est désigné la même année pour commander la station de Manyanga. En 1893, il est désigné pour commander la zone du Mayumbe (Lemba) Lieutenant puis capitaine de la F. P. Rentre en Europe, le 20 décembre 1893.

Retourne en Afrique, le 6 août 1894, en qualité de capitaine-commandant de deuxième classe. Adjoint au district des Bangala, comme commandant de la F. P.

Blessé dans une rencontre sur la Mongala, en mars 1896, il revient en Belgique, le 19 avril de la même année.

Capitaine-commandant pensionné, actuellement colonel dans la Gendarmerie Impériale ottomane à Pendik, par Constantinople.

Décoré de l'Etoile de service, commandeur de l'Osmanié, décoré de la Médaille du Liakat.

DE LA KÉTHULLE DE RYHOVE,
CHARLES, EMMANUEL, EUGÈNE, MARIE, GHISLAIN,

Lieutenant au regiment des carabiniers.

Part pour le Congo, le 18 décembre 1890, en qualité de lieutenant de la F. P.

(La notice biographique, avec portrait, est publiée à la page 400).

Table des matières

Préface I
Avis au lecteur V

Chapitre I. — Hauts fonctionnaires.

Agent supérieur de l'Association Internationale Africaine :

Hanssens, Edmond 5

Gouverneurs généraux de l'Etat Indépendant du Congo :

Janssen, Camille . . 21
Wahis, Théophile . . 27

Vice-gouverneurs généraux :

Coquilhat, Camille . . 34
Costermans, Paul . . 50
Dhanis, Francis (baron) . 53
Fuchs, Félix . . . 159
Gondry, Henri . . 163
Ledeganck, Herman . 164
Lantonnois, Albert. . 166
Vangele, Alphonse . 167
Wangermée, Emile . 183

Inspecteurs d'Etat :

Baert, Ernest . . 188
Cambier, Ernest . . 192
Chaltin, Louis . . 203
Fivé, Gustave . . 213
Ghislain, Louis . . 251
Gérard, Auguste . . 253
Gomins, Joseph . . 292
Henri, Eugène . . 263
Hanolet, Léon . . 265
Le Marinel, Paul . . 279
Le Marinel, Georges . 289
Mahieu, Adolphe . . 294
Milz, Jules . . . 298
Paternoster, Louis. . 304
Van Kerckhoven, Guillaume 305
Van der Grinten, Ernest. 315
Warnant, Erasme . . 316

Commissaires du Roi-Souverain :

Cabra, Alphonse . . 317
Bartels, Eugène . . 322
Michel, Victor . . 324

Haut Commissaire royal :

Malfeyt, Justin 326

Commissaires généraux :

Le Clément de Saint-Marcq Philippe (chev.) . . 335
Jacques, Alphonse . . 338
Lothaire, Hubert . . 369
Leroi, Gustave . . . 394
de la Kéthulle de Ryhove, Charles. . . . 400
Bolle, Arthur . . . 407
Van Dorpe, Jules . . 409
Foulon, Félix . . . 411
Verstraeten, Antoine. . 413
Henry, Jean B. . . 416
Lahaye, Jules . . . 446
Lemaire, Mathieu . . 451
De Rache, Gabriel . . 452
Wtterwulghe, Georges . 453
De Bauw, Guillaume . . 455
Mardulier, Henri . . 461
Pimpurniaux, Alexandre . 463
De Meulemeester, Adolphe. 465
Bruneel, Alphonse . . 466
Deuster, Ferdinand . . 468
Vanwert, Jules. . . 469
Tombeur, Charles . . 471

Hauts fonctionnaires du département de l'intérieur :

Van den Plas, Camille . 472
François, Eugène . . 474
Van den Plas, Joseph. . 475
Rezette, Jean . . . 475

Commandants de la Force Publique :

Roget, Léon . . . 476
Avaert, Henri . . . 483
Van de Putte, Léon . . 485
Fourdin, Léopold . . 485
Dielman, Georges . . 486
Van Dorpe, Jules . . 486
Warnant, Erasme . . 486
Paternoster, Louis . . 486

Secrétaires généraux du Gouvernement local et secrétaires des Gouverneurs :

Van de Velde, Frédéric . 487
Destrain, Edouard . . 489
Lombard, Raymond . . 492
Leroi, Gustave . . . 492
Ghislain, Louis . . . 492
Van Damme, Maurice. . 403
Brandel, Henri . . . 493
Danco, Pierre . . . 494
Borremans, Oscar . . 495

Hauts fonctionnaires du département des finances :

Destrain, Edouard . . 496
De Keyser, Emile . · 496
Bolle, Arthur . . . 498
Rossignon, Edouard . . 499
Masson, Jean, B. . . 499
Van Caulaert, Benoit . . 499
Prinz, François. . . 500
Bolle, Emile . . . 500
Dubois, Jules . . . 500
Dessily, Florent . . 501
Boland, Edouard . . 501
Tyteca, Gaston . . . 501
Delhaye, Hector . . 502
Hanicq, Hubert. . . 503
Vervloet, Constant . . 504
Guichard, Amand . . 505
Leboutte, Arthur . . 505
Drapier, Nestor. . . 505

Chapitre II. — Expéditions de l'Association Internationale africaine par la côte orientale d'Afrique.

I. — Expédition Crespel-Cambier (1877-1881).
Crespel, Louis 506
Cambier, Ernest 559
Maes, Arnold 509
Wautier, Jean B. 510
Dutrieux, Pierre, Dr 512
II. — Expédition Popelin (1879-1881).
Popelin, Emile 515
Van den Heuvel, Théodore, Dr 520
Dutalis, Oswald. 521
Roger, Oscar 521
Burdo, Adolphe. 521

III. — Expédition Ramaeckers (1880-1882).
Ramaeckers, Jules 528
Becker, Jérôme. 530
De Leu, Albert. 532
De Meuse, Robert 553
IV. — Expédition Storms (1882-1885).
Storms, Emile 531
Constant, Camille 541
Beine, Jean 541
Maluin, Emile 542
V. — Expédition Becker-Durutte (1881).
Becker, Jérôme. 543
Durutte, Adolphe (écuyer) 543
Dhanis, Francis (baron) 544
Dubois, Jules 545

Chapitre III. — Les premiers pionniers belges au Congo.

I. — *La période de Stanley (1879-juillet 1885).*

N. B. Classement par ordre chronologique des départs.

Delcommune, Alexandre . 551
De Myttenaere, Michel . 570
Loesewitz, François . . 570
Van Schendel, Théodore . 571
Gillis, Adolphe . . . 572
Nève, Paul . . . 573
Braconnier, Charles . . 576
Harou, Victor . . . 579
Van den Bogaert, Pierre . 581
Van Heste, Pierre . . 582
Valcke, Louis . . . 583
Janssen, Eugène . . 587
Orban, Frédéric. . . 594
Callewaert, Charles . . 595
Destrain, Edouard. . . 596
Amelot, Louis . . . 596
Van de Velde, Liévin. . 599
Gillis, Hector . . . 607
Van de Velde, Joseph. . 608
Hanssens, Edmond . . 609
Nilis, Théodore. . . 610
Grang, Nicolas . . . 611
Vangele, Alphonse . . 612
Parfonry, Emile . . 613
Brunfaut, Emile . . 613
Coquilhat, Camille . . 616
Avaert, Henri . . . 616
Haneuse, Louis . . . 617
Allart, Jean B. Dr . . 620
Legat, Amédée . . . 624
Roger, Oscar . . . 626
Van den Heuvel, Théodore Dr 626

Hodister, Arthur . . 627
De Frère, Victor . . 631
Palmarts, Joseph . . 634
Van Kerckhoven, Guillaume 635
Liebrechts, Charles . . 636
Waeterinckx, Henry . . 641
Marle, Hector . . . 645
Monet, Eugène . . . 645
Destrain, Germain . . 647
Husson, Jean . . . 647
Courtois, Ernest . . 651
Casman, Camille . . 651
Cranshoff, Hubert . . 655
Jadin, Auguste . . . 656
Naets, Louis . . . 656
Delcommune, Camille . 657
Vyncke, Ameet R. P. . 658
Weber, Arthur. . . 659
Manduau, Edouard . . 660
Van den Plas, Camille . 660
Delatte, Edouard . . 660
Steleman, Georges . . 661
Nilis, Jean Dr . . . 662
Stévart. Léon . . . 663
Zboiński, Claude . . 664
Le Marinel, Georges . . 666
Hinck, Edouard. . . 666
Eycken, Charles . . 667
Petit Bois, Gustave . . 668
Baert, Ernest . . . 671
Liénart, Charles . . 672

II. — L'organisation administrative et l'occupation territoriale (15 juillet 1885 à fin 1890).

N. B. Classement par ordre chronologique des départs.

Francqui, Lucien . . 677
de Macar, Adolphe . . 677
Le Marinel, Paul . . 683
De la Rue, Pierre . . 683
Jungers, François . . 684
de Cuvelier, Adolphe (chev) 685
Janssen, Camille . . 688
De Keyser, Emile . . 688
Massart, Charles . . 689
Priem, Gérôme . . . 688
Bauwens, Gustave . . 690
Rom, Auguste . . . 691
Dhanis, Francis (baron) . 691
Cloetens, Léon . . . 691
Roget, Léon . . . 692
Linden, Auguste . . 692
De Meuse, Fernand . . 693
de Stein d'Altenstein (baron) 696
Hens, Frans . . . 697
Le Clément de Saint-Marcq, Philippe (chev.) . . 699
Daenen, Admar. . . 699
Gustin, Oscar . . . 699
Reytter, Eugène Dr . . 700
Baert, Alfred . . . 701
Lega, Germain . . . 702
Lejeune, Charles . . 702
Van der Straeten, Cam. R. P. 703
Lippens, Joseph. . . 703
Vleminckx, Frédéric . . 704
Warlomont, Charles . . 704
Paternotte, Jean Dr . . 705

Baerts, Arthur . . . 706
Ponthier, Pierre . . 707
Bia, Lucien . . . 707
Buyens, Eugène . . 707
Van Montfort, G. H. J. . 707
Jacquet, A. G. J. . . 708
Herinex, Jean . . . 708
Goetgeluck, Léon . . 709
Watrin, Oscar . . . 709
Bisschops, Georges . . 710
Van de Velde, Frédéric . 710
Romberg, Edmond . . 710
Tobback, Nicolas . . 711
Hernotte, E. J. . . 711
Baudouin, Léonard . . 711
de Lalaing, Antoine (comte) 712
de Lalaing, Philippe (comte) 713
Jacques, Alphonse . . 716
Bolle, Arthur . . . 716
Cambier, Ernest . . 716
Thys, Albert . . . 717
Charmanne, Hector . . 717
Vauthier, Gustave . . 755
Liebrecht, Déodat . . 757
Dupont, Antoine . . 759
Lambotte, Alfred . . 760
Gilmont, Adolphe . . 760
Hoton, Georges. . . 761
Fabry, Eugène . . . 761
Dumont, Alexandre . . 762
Amerlinck, Jules Dr . . 762
Dupont, Edouard . . 764
Belanger, Arsène Dr . . 770
Braconnier, Léon . . 770
Bodson, Omer . . . 772
De Bock, François . . 772
Rossignon, Edouard . . 772
Fuchs, Félix . . . 772
Ledeganck, Herman . . 773
Nenquin, Alfred . . 773
Carton, Jules . . . 776
Weyns, Auguste . . 779
Etienne, Elie Dr . . 781
de Negri, Albert (baron) . 781
Sterpin, Abel . . . 784
Fiévez, Victor . . . 785
Lenger, Aubry . . . 788
Amerlinck, Joseph . . 789
Charmanne, Xavier . . 789
Tack, Théophile . . 790
Dejosez, Louis . . . 791
Cocheteux, Albert . . 791
Van Dorpe, Jules . . 792
Duvivier, Joseph . . 792
Debergh, Henri. . . 792
Deghilage, Ferdinand. . 792
Van den Kerckhove, François 793
Bourguignon, Alexandre, Dr. 794
Rezette, Jean . . . 796
Hanolet, Léon . . . 797
Prégaldien, P. . . . 797
Masson, Jean B. . . 797
Sterckmans, Charles . . 797
De Valkeneer, Clément . 798
Milz, Jules . . . 799
Monseu, André. . . 799
Van Caulaert, Benoit. . 799
Herrebaut, Edouard, R P. 799
De Backer, Albert, R. P. . 800
Cambier, Eméri, R. P. . 800
Gueluy, Albert, R. P. . 800
Huberlant, Ferdinand, Mgr. 800
Dupont, Henri, Dr . . 801
Colin, Nicolas . . . 801
Becker, Jérôme. . . 801

Gorin, Florent . . . 802
Lothaire, Hubert . . 803
De Saegher, Marcellin . 803
Saual, Edouard. . . 805
Moriamé, J. . . . 806
Van den Bogaerde, Jules . 806
Van den Borre, Adolphe . 807
Baekelmans, Simon . . 809
Gondry, Henri . . . 811
Lochtmans, Albert . . 811
Donnay, Joseph . . 812
Gillain, Cyriaque . . 812
Busine, L. F. D. J. . . 812
Fischer, Edouard . . 812
De Rechter, Edouard . 813
Meunier, Fernand . . 813
Titeux, Emile . . . 813
Lenaerts, Pierre . . 814
Grard, Louis, Dr . . 814
Meuleman, Eugène . . 815
Prinz, François. . . 816
Van Cauwenberghe, Aug. . 816
Puttevils, Eugène . . 816
Villers, Sylvain. , . 817
Verschelde, Aloïs . . 817
Du Thoy, Alfred . . 817
Harou, Prosper. . . 818
Trentels, Henri . . . 818
Guffens, Jean . . . 819
Descamps, Georges . . 819
Verbrugghe, Gustave . . 819
Beckers, Ernest . . 820
Detail, Alfred . . . 820
Liebrechts, Louis . . 820
Pilette, Alfred . . . 821
Wilverth, Etienne . . 822
Van Ronslé, Camille, Mgr . 823
De Roubaix, Adolphe. . 824
Hallet, Adrien . . . 827
Girard, Charles. . . 829
Hochstras, Léon . . 829
Jadot, Emile . . . 830
Mahute, Edouard . . 830
Van der Straeten, Emile . 830
Simon, Jean B. . . 831
Rynwalt, Pierre . . 831
De Bruyne, Auguste . . 831
Sauvenier, Ferdinand . 833
Schaak, Jean . . . 833
Bollens, François . . 833
Côte, Zoé. . . . 834
Cammaert, Edouard . . 835
Petit, André . . . 836
Lemaire, Charles . . 836
Goffin, Louis . . . 837
Paulissen, Ernest . . 841
Michaux Oscar. . . 843
Bureau, Emile . . . 843
Van der Linden, Séraphin . 844
Houben, Jean . . . 844
Vereijcken, Jules . . 845
Verschelden, Jean B.. . 846
Doorme, Aristide . . 847
Vial, Pierre . . . 847
Freitag, Ernest. . . 848
Trodoux, Léopold . . 849
Gillard, Hubert. . . 849
Haas, Charles . . . 849
Verdick, Edgard . . 850
Volont, Jules . . . 850
Lacourt, Victorien . . 851
Desmet, Aloïse Dr . . 853
Noblesse, Alfred . . 853
Stache, Ernest . . . 853
Dusart, Charles . . 855
Brasseur, Clément . . 858

Dejaiffe, Auguste . . 858
Van de Putte, Léon . . 858
Dohet, Alphonse . . 859
Blocteur, Eugène . . 859
De Haspe, Louis . . 860
Van Maele, Georges . . 860
Rollin, Edouard . . 860
Tschoffen, Maurice . . 861
Le Boulengé, Paul . . 862
De Wilde, Jules, R. P. . 863
de Roest d'Alkemade, Marcel (baron) . . . 863
Briart, Paul Dr . . 863
Glaesener, Jean B. . . 864
van de Kerchove, Paul . 865
Sandrart, V. C. J. . . 865
Diderrich, Norbert . . 865
Capelle, frère Etienne . 865
Peleman, frère Armand . 866
Ectors, Camille. . . 866
Delporte, Augustin . . 866
Gillis, Lucien . . . 870
Limmelyn, Alexandre . 871
Van Mons, Armand . . 871
Cassart, Florent . . 873
Rousseaux, Victor . . 873
Lekeu, Joseph . . . 873
Binet, E. 874
Scheerlinck, Jean . . 874
Van Cauwenberghe, Guill. . 875
Wauters, Edmond . . 875
Dugniolle, Jules . . 875
Van Damme, Maurice . 876
Fays, Henri . . . 876
de Heusch, Odilon . . 876
Bolle, Emile . . . 877
Dubois, Jules . . . 877
Foulon, Félix . . . 877
Magery, Jules, Dr . . 878
Van Risseghem, Charles . 878
Bastin, Alexis . . . 879
Bastin, Paul . . . 879
Tamine, Henri . . . 880
Michiels, Isidore . . 880
Van Bellinghen, Paul . 883
Verhellen, Nicolas . . 883
Dryepondt, Gustave, Dr . 884
Costermans, Paul . . 886
Crouquet, Célestin . . 887
Antoine, Joseph . . 887
Heymans, Florent . . 887
Rousseaux, Léon . . 888
Rorcourt, Auguste . . 888
Julien, Léon . . . 890
Bucquoi, F. . . . 890
Salpétier, Paul . . . 890
Adam, Auguste . . . 891
Willemsens, François . 896
Renson, Gustave . . 896
Conrardy, Victor . . 897
Simon, Victor . . . 897
de la Kéthulle de Ryhove, Charles . . . 898

Liste alphabétique des voyageurs et résidents belges au Congo mentionnés dans ce tome I

N.B. Les chiffres indiqués en caractères gras renseignent les pages où figure la notice biographique.

A.

Adam, Auguste, 752, 834, 839, **891** à **896** (portrait p. 891).
Adam, Jules, 438.
Allart, Jean B., Dr, 604 **620** à **623**, 646, 663 (portrait p. 620).
Amelot, Louis, 11, 13, 35, 171, **596** à **598**, 653.
Amerlinck, Joseph, **789**.
Amerlinck, Jules, Dr, 564, 567, **762** à **763**.
Andrianne, 139, 396, 397, 423.
Antoine, Joseph, **887**.
Ardevel, 148.
Arnold, Rodolphe, 260.
Augustin, Guillaume, 124 à 129, 375, 385.
Avaert, Henri, 35, 473, 478, **483** à **484**, 616, 785.

B.

Badart, J., 392.
Baekelmans, Simon, **809** à **811**.
Baert, Alfred, 174, **701** à **702**.
Baert, Ernest, 24, 47, **188** à **191**, 286, 669, 670, 702, 844, (portrait p. 188).
Baerts, Arthur, **706** (portrait p. 706).
Balat, Georges, 403.
Baras, Edouard, 424, 426.
Bartels, Eugène, **322** à **323**, 457, (portrait p. 322).
Bastien, Julien, 422.
Bastin, Alexis, **879**.
Bastin, Paul, 752, 753, 840, **879**.
Baudouin, Léonard, **711**.
Bauwens, Gustave, **690**.
Becker, Jérôme, 24, 520, 527 à 529, **530** à **532**, 534, 535, 539, 543 à 545, 598, 786, 801, (portrait p. 530).
Beckers, Ernest, 658, **820**.
Beine, Jean, 534, **541**.
Belanger, Arsène, Dr, **770**.
Bernard, 149.
Bert, Amand (abbé), 736.
Bertrand, Alexis, 276, 436, 437, 441 à 444.
Bia, Lucien, 55, 308, 559, 564, 567, 624, 707, 730, 762.

Bienaimé, 274.
Binard, 367.
Binet, E. H. J., 874.
Bisschops, Georges, **710.**
Blindenbergh, 630, 631.
Blocteur, Eugène, 309, 859.
Bodart, Henri, 362, 364.
Bodson, Omer, 174, 564, 618, 701, 772.
Boland, Edouard, **501.**
Bolle, Arthur, **407** à **408**, 498, 716, (portrait p. 407).
Bolle, Emile, **500**, 877.
Bollen, Jean, 384, 385.
Bollens, François, **833.**
Bonvalet, Gaston, 221, 446.
Borremans, Oscar, **459.** (portrait p. 495).
Bossut, 385.
Bourgaux, Edouard, 330.
Bourguignon, Alexandre, Dr, 751, 794 à 796 (portrait p. 794).
Braconnier, Charles, 37, 575, **576** à **578**, 579, 583, 584, 595, 612, 807, (portrait p. 576).
Braconnier, Léon, **770** à **771.**
Braeckman, Charles, 436.
Brandel, Henri, **493.**
Brasseur, Clément, 287, 858.
Brecx, 382.
Breugelmans, F. A. 126.
Breyssen, 449.
Briart, Paul, Dr, 559, 561, 863.
Bricourt, 139, 395.
Bruneel, Albéric, **466** à **467.**
Brunfaut, Emile, 35, 37, 590, 595, **613** à **616**, 636, 637, 638.
Bruyr, Alfred, 447.
Bucquoi, F., 309, 890.
Bullinck, 329.
Burdo, Adolphe, 515, 518, 521, **523** à **526**, 528.
Bureau, Emile, **843.**
Buret, 268.
Busine. L. J. D. J., 175, 290, 812.
Buyens, Eugène, **707.**
Buzon, E. M. R. J. F. 310, 311.

C.

Cabra, Alphonse, **317** à **321**, 874.
Cajot, J. J., 229, 232, 235, 236.
Callewaert, Charles, 35, 37, 578, **595** à **596**, 610, 614.
Cambier, Eméri, R. P., 800.
Cambier, Ernest, 22, 23, **192** à **202**, 508, 510 à 512, 515, 517, 518, 524, 425, 528, 534, 552, 665, 713, 716, 724, 727, 747 à 750, 745, 758, 809, (portrait p. 192).
Cammaert, Edouard, **835** à **836.**
Capelle, frère Etienne, 865.
Carré, Louis, Dr, 794, 864.
Carton, Jules, 24, 775, **776** à **778**, (portrait p. 778).
Cassieman, 389, 420.
Casman, Camille, 18, 639, **654** à **655.**
Cassart, Florent, 97 à 107, 353, 384, 559, 561, 563 à 565, 873, (portrait p. 82).
Cerckel, Edgard, 81, 95, 102, 104, 180.
Cerckel, Paul, 839.
Ceulemans, 392.
Chaltin, Louis, 57, 73, 105, 112, **203** à **242**, 247, 303, 437, 447, 787, 848 (portrait p. 203).
Chargois, Jules, 145, 359, 378.
Charmanne, Hector, 199, 724, 837, **747** à **755**, 756, 789, 806, 747. (portrait p. 747).
Charmanne, Xavier, **789.**
Chaumont, Pierre, 630.
Christiaens, Ernest, 271, 446, 447.
Cito, Nicolas, 736, 840.
Claes, Tobie, 733, 839.
Cloetens, Léon, **691** à **692**, 694.
Closset, E. J. S., 138 à 139, 395, 396.
Cocheteux, Albert, **791.**
Codrons, 382.

Colignon, Camille, 124 à 132, 286, 373, 375.
Colin, 436.
Colin, Nicolas, **801**.
Collet, G. P., 107 à 133, 135, 274. 375, 376, 380, 389, 420, 421.
Colmant, Florent, 271.
Conrardy, Victor, 897.
Constant, Camille, 534, 535, **541**.
Coppée, 205.
Coppejans, Corneille, 274.
Coquilhat, Camille, 9, 16, 17, **34** à **49**, 482, 485, 522, 545, 549, 577, 591, 592, 595, 598, 616, 652, 810, (portrait p. 34).
Cornet, Jules, 563, 564, 567, 733, 781.
Costermans, Paul, **50** à **52**, 323, 333, 471, 736, 886, (portrait p. 50).
Côté, Zoé, 736, 751, **834**, 839.
Courtois, Ernest, 11, 13, 17, 171, 598, **651** à **654**.
Crahay, 423
Cranshoff, Hubert, **655**.
Craybex, H. N. H. M., 330.
Crespel, Louis, 192, **506** à **508**, 509.
Crouquet, Célestin, **887**.

D.

Daelman, Félix, 738.
Daenen, Admar, 113, 213, **245** à **247**, 309, 310, 417, 699.
Danco, Pierre, **494**.
De Backer, H., 22 à 225, 229, 232, 233.
De Backer, Albert, R. P., 800.
De Backer, Fernand, 839.
De Bauw, Guillaume, **455** à **460**, (portrait p. 455).
De Bauw, L. J. H, 299, 480.
De Bergh, Henri, 145 à 146, 180, 785, 792, (portrait p. 154).
De Bock, Achille, 208 à 211, 213.
De Bock, François, **772**.
de Brabant, Firmin, 254, 255.
De Bruyne, Auguste, 85, 87, 89, 95, 112, 283, 335, 832, (portrait p 91).
De Cuninck, V. F. A. C., 143.
De Clercq, 329, 332.
De Corte, E., 113, 386, 387.
de Croy, H. F. G. L. M prince, 285.
de Cuvelier, Adolphe, chevalier, **685** à **688**, (portrait p. 685).
De Deken, Constant, R. P., 872.
Deffense, F. 145.
De Frère, Victor, **634**.
Deghilage, Ferdinand, **792** à **793**.
De Graeve, H. P. Ch., 230.
De Grez, Raymond, 436.
De Harinck, L. C., 145.
De Haspe, Louis, **860**.
de Heusch, Odilon, 81, 88, 120 à 122, 371, 876, (portrait p. 82).
Dejaiffe, Auguste, 299, 300, 858.
Dejosez, Louis, **791**.
De Keyser, Emile, **495**, 649, 659, 688, (portrait p. 495).
De Keyser, Henry, 470.
de la Kéthulle de Ryhove, Charles, 253, 266, 267, 270, 292, 310, 311, **400** à **406**, 611, 898, (portrait p. 400).
de Lalaing, Antoine, (comte), **712**.
de Lalaing, Philippe, (comte), 712, **713** à **715**, (portrait p. 713).
De Langhe, Florimond, 230.
De Large, L. J B., 274.
De la Rue, Pierre, **683**.
Lelatte, Elouard, **660** à **661**.
De Lava, Lambert, 389, 420.
De Laveleye, Georges, 731.
Delbruyère, L., 230.
Delcommune, Alexandre, 35, 134, 283, 352, 354, 355, 531, **551** à **570**, 572, 573, 618, 624, 628, 657, 682, 693, 710, 724, 730, 740, (portraits pp. 551 et 564).

Delcommune, Camille, **657** à **658**, 691, 731, 820, 835, (portait p. 657).
Delcommune, Emile, 731.
Delecourt, 138, 140, 423.
De Leu, Albert, 520, 527, 528, 530, **532** à **533**.
Delhaise, Charles, 149.
Delhaye, Hector, **502**. (portrait p. 502).
Delporte, Augustin, **866** à **867**, 870, (portrait p. 866).
de Macar, Adolphe, 279, 280, **677** à **683**, 771, (portrait p. 677).
De Meulemeester, Adolphe, 333, 392, **465** à **466**, (portrait p. 465).
De Meulemeester, 271.
De Meuse, Fernand, 553, 557, 692. **693** à **696**, (portrait p. 693).
De Meuse, Robert, 527, 528, 530, **533**.
Demol, Henri, 358.
de Moreau, Edmond, (chevalier), 239.
De Myttenaere, Michel, 570.
de Negri, Albert, (baron), **784**, 785.
De Rache, Gabriel, 452.
Derclaye, Alexandre, 141, 276, 424, 429, 433, 435, 436, 848.
De Rechter, Edouard, 175, 176, 290, 291, 813.
de Rennette de Villers Perwin, Ferdinand, (baron), 254, 255, 276, 441 à 443.
de Roest d'Alkemade, Marcel, (baron), 559, 560, 863.
De Roubaix, Adolphe, 723, 724, 729, **824** à **827** (portrait p. 824).
Derscheid, Eugène, 564, 567.
De Saegher, Marcellin, 385, **803** à **805** (portrait p. 803).
De Sagers, J. P. E., 389.
Descamps, Georges, 75, 133, 281 à 283, 285, 259, 360, 378, 819, 832, 873.
de Schrynmakers, Gaston (écuyer), 292.
De Smedt, Jean B., 630, 631.
De Smet, Aloïse Dr, **853**.
Desneux, Oscar, 273.
Dessily, Florent, **501**.
de Stein d'Altenstein, Armand (baron), 47, **696** à **697**.
Destrail, 125, 133, 286, 372, 379, 380.
Destrain, Edouard, 10, 22, **489** à **491**, 496, 596, 600, 624, 684.
Destrain, Germain, 584, **547**.
Detail, Alfred, 308, **820**.
Deuster, Ferdinand, 296, **468** à **469**, (portrait p. 468).
De Vadder, 821.
De Valkeneer, Clément, 55, **798**.
De Vos, 446.
De Walque, C. H. J., 240, 436, 449, 450.
De Wèvre, Ernest, 630.
De Wilde, Jules, R. P. 863.
de Wouters d'Oplinter, Charles (chevalier), 79, 81, 85, 96 à 106, 108, 119 à 134, 372, 375, 380, (portrait p. 82).
De Wulf, Pierre, 240, 436.
Dhanis, Francis (baron), 45, **53** à **158**, 181, 204, 211, 228, 285, 286, 307, 308, 337, 371, 380, 394, 423, 435, 531, 539, 543, 544, 560, 691, 797, 829, 832, 846, 850, 856, (portraits pp. 51 et 138).
Dhanis, Louis, 140, 423.
Diderrich, Norbert, 353, 559, 561 à 565, 865.
Dielman, Georges, 318, **486**.
Dieupart, 274.
Dohet, Alphonse, **859**
Donckier de Donceel, X. E. M , 435.
Donnay, Joseph, 785, 812.
Doorme, Aristide, 107 à 133, 137, 143 à 148, 372, 375, 389, 390, 392, 395, 429, 787, 847, (portrait p. 146).
Doquier, P. H. J., 341, 346, 348, 350, 357, 358, 360.
Doré, Jacques, 615, 630, 880, 881.

Drapier, Nestor, **505**.
Droeven, Florent, 388, 389.
Dryepondt, Gustave, Dr, **884** à **886**, (portrait p. 884).
Dubois, Evrard, 144 à 145.
Dubois, Jules, 46, 530, 539, 543, **545** à **550**, 667, (portrait p. 545).
Dubois, Jules, Ch., **500**, 877.
Dubreucq, René, 222 à 225.
Duchesne, Joseph, 81, 83, 90, 567.
Dugniolle, Jules, **875**.
Dumont, Alexandre, 199, **762**.
Dupont, Antoine, 199, **759**.
Dupont, Edouard, **764** à **769**, 781, (portrait p. 764).
Dupont, Henri, Dr, 24, 205, 259, 801.
Dupont, 222 à 225, 232, 233, 236, 239.
Dupuis, Paul, 160.
d'Ursel, Adrien, comte, 494.
Durutte, Adolphe, 530, 531, 539, **543** à **544**.
Dusart, Charles, 56, 810, 829, 846, **855** à **857**, (portrait p. 855).
Dutalis, Oswald, 515, 516, **521**.
Duthoy, Alfred, 24, **817**.
Dutrieux, Pierre, Dr, 194 à 197, 509, 510, **512** à **514**.
Duvivier, Joseph, 73, 357, 358, 479, 792.
Duwez, Gaëtan, 185.

E.

Ectors, Camille, 630, 866.
Eloy, Fernand, 362, 363, 364.
Engels, Alphonse, 583, 584.
Etienne, Elie, Dr, **781** à **784**. (portrait p. 781).
Eycken, Charles, **667**.
Eyckermans, 150.
Eymar, 840.

F.

Fabry, Eugène, 199, 761.
Fabry, 392.
Fays, Henry, **876**.
Fiévez, Victor, 204, 310, 392, **785** à **788**, 817.
Fischer, Edouard, **812** à **813**.
Fivé, Gustave, 95, 113, 205, 213, **242** à **250**, 370, 417, 836, (portrait p. 242).
Foulon, Félix, 301, 310, **411** à **412**, 877.
Fourdin, Léopold, **485**.
Francken, Edmond, 733, 839.
François, Eugène, **474**.
François, Jean B., 607.
Francqui, Lucien, 271, 287, 559, 567, 677, 730, 762.
Franken, Emmanuel, 124 à 133, 286, 376, 385.
Freitag, Ernest, **848**, (portrait p. 848).
Friart, Henri, 141, 276, 424, 429, 433, 435, 436.
Fromont, F., 384, 385.
Fuchs, Félix, **159** à **162**, 738, 739, 772, (portrait p. 159).

G.

Gehot, Guillaume, 229, 232 à 234, 236, 260.
Gérard, Auguste, **253** à **261**, 292, 611, (portrait p. 253).
Ghislain, Louis, **251** à **252**, 492.
Gillain, Cyriaque, 25, 95, 107 à 125, 131, 132, 281, 282, 284, 287, 373, 375, 387, 388, 785, 812.
Gillard, Hubert, **849**.
Gillis, Adolphe, 552, **572** à **573**, 607, 608.
Gillis, Hector, **607** à **608**.
Gillis, Lucien, 869, **870**.
Gilmont, Adolphe, 119, 615, **760** à **761**, 806.
Gilson, A. F. 738.

Gilson, Georges, 259, 260, 471.
Girard, Charles, **829.**
Glaesener, Jean, B., 735, 840, **864.**
Glorie, Charles, 144, 146 à 148, 180, (portrait p. 146).
Goebel, J. C., 229, 232, 234, 236, 239.
Goedseels, Joseph, 630, 631, 633.
Goetgeluck, Léon, **708.**
Goffin, Louis, 734, 736, 748, 751, 754, 834, **837** à **841,** (portrait p. 837).
Gomins, Joseph, **262,** (portrait p. 262).
Gondry, Henri, 159, **163,** 806, 811.
Gonze, Auguste, 611.
Gorin, Florent, 785, **802** à **803.**
Graffen, 436.
Grang, Nicolas, 5, 35, 595, **611** à **612.**
Grard, Louis, Dr, **814**
Grévisse, Emile, 268.
Gueluy, Albert, R. P., 800.
Guerin, 11, 13.
Guffens, Jean, **819.**
Guichard, Amand, **505.**
Gustin, Gustave, 230, 259, 260, 310.
Gustin, Oscar, **699.**
Gysens, 392.

H.

Haas, Charles, **849** à **850.**
Hallet, Adrien, **827** à **828.**
Hambursin, Fernand, 114 à 135, 141, 373, 376, 380, 423), (portrait p. 130).
Haneuse, Louis, 174, 337, 610, **617** à **619,** 785, (portrait p. 617).
Hanicq, Hubert, **503.**
Hanolet, Léon, 175, 238, 241, **265** à **278,** 290, 292, 401, 435 à 437, 785, 797, (portrait p. 265).
Hanquet, Henri, 113.
Hansenne, Joseph, 630, 631.
Hanssens, Edmond, **5** à **20,** 36, 42, 171, 177, 472, 588, 590, 594, 597, 598, 609, 610, 639, 651 à 654, 660, 672, 693, (portrait p. 5).
Hardy, 148.
Harou, Prosper, **818.**
Harou, Victor, 575, **579** à **580,** (portrait p. 579).
Hebrans, Louis, 583.
Hecq, Célestin, 152 à 154, 179, 292, 405, (portrait p. 154),
Hendrickx, 329, 332.
Hennebert, Georges, 151 à 154, 267, 835, (portrait p. 154).
Henrard, A. J , 310.
Henri, Eugène, 263 à 264.
Henrion, L. G. P., 268, 274, 436.
Henry, Jean B. 113, 129 à 133, 141 à 143, 240, 245, 247, 275, 372, 375, 376, 378, 381, 383, 390, 391, **416** à **445,** (portraits pp. 146 et 416).
Hens, Frans, **697.**
Herincx, Jean, **708.**
Hernotte, E. J. **711.**
Herrebaut, Edouard, R. P., 799.
Heymans, Florent, 887.
Heyse, 420.
Hicguet, Paul, 260.
Hinck, Edouard, 174, 618, 630, 666, 700.
Hochstras, Léon, **829,** 856.
Hodister, Arthur, 69, 381, **627** à **633,** 647, 698, 781, 880, 881, 882, (portrait p. 627).
Hommelen, J. P. T. 330.
Hoornaert, Henri, 583.
Horbach, F. H. J., 437, 438.
Hoton, Georges, **761.**
Houben, Jean, **844** à **845.**
Huberlant, Ferdinand, Mgr., 800.
Huet, Omer, 733, 830.
Huguet, 856, 857.

Husson, Jean, **647** à **651**, 693, 700.
Hutereau, Joseph, 414.

J.

Jacob, F. J. M., 245, 247, 417.
Jacquemin, Emile, 292, 405.
Jacques, Alphonse, 24, 55, 134, 204, 308, **337** à **368**, 375, 564, 565, 713, 716, 808, (portrait p. 337).
Jacquet, A. G. J., 309, 708.
Jadin, Auguste, **656**.
Jadot, Emile, **830**.
Janssen, Camille **21** à **26**, 172, 281. 308, 490, 649, 650, 684, 688, 713, 788, 818, (portrait p. 21).
Janssen, Eugène, 7, 36, **587** à **593**, 614.
Janssens, 221, 448.
Janssens, L. F. 571.
Jouret, Gaston, 630, 631, 880, 881.
Julien, Léon, 138 à 140, 395, 423, 890.
Jungers, François, 22, 277, 490, 491, 678, **684** à **685**, 867.

K.

Kessels, Emile, 392.
Kimpe, A. F., 141, 424, 429, 433, 435.
Kinet, Martin, 222 à 225.
Konings, C. M. J., 388, 389.
Kops, Joseph, 229, 232, 233, 225, 236.

L.

Lacourt, Victorien, **851** à **852**, 855.
Lahaye, Jules, 277, 446 à 450, 454, (portrait p. 446).
Lallemand, A. J. L., 385, 389 à 391.
Lambert, Gérard, 571.
Lambotte, Alfred, 199, 751, **760**.
Lamers, M. F.., 209.
Landeghem, André, 414, 449.
Lange, Alphonse, 114, 135.
Langerock, 385.
Langhans, Auguste, 145.
Lanser, Charles, 330, 331.
Lantonnois, Albert, 32, **166**, 320, (portrait p. 166).
Laplume, J. H., 226, 232 à 235, 254, 447, 449.
Lassaux, H. J. 384.
Laurent, Emile, 160, 787.
Le Boulengé, Paul, **862** à **863**.
Leboutte, Arthur, **505**.
Lecherf, Eugène, 839.
Le Clément de Saint-Marcq, Philippe (chevalier), **335** à **336**, 698, 772, (portrait p. 335).
Ledeganck, Herman, **164**, 773, 809, (portrait p. 164).
Lega, Germain, 702.
Legat, Amédée, 25, 284 à 286, 562, 600, **624** à **625**, 648, 649, 693.
Lejeune, Charles, **702**.
Lejeune, 222.
Lekens, M. G., 254.
Lekeu, Joseph, **873** à **874**.
Le Maire de Sart-le-Comte, Alban, 149, 179.
Lemaire, Charles, 208, 733, 836.
Lemaire, Mathieu, **451**.
Le Marinel, Georges, 175, 176, 178, 266, 268, 287, **289** à **293**, 400, 664, 666, 807. (portrait p. 289)
Le Marinel, Paul, 25, 57, 76, 124, **279** à **288**, 562, 584, 624, 677, 678, 681 à 683, 770, 771, 788, (portraits pp. 279 et 288).
Lemery, Emile, 126.
Lenaerts, Pierre, **814**.
Lenger, Aubry, 24, 283, 785, **788**.
Lequeux, Armand, 240, 274, 436.
Leroi, Gustave, 138, 139, **394** à **399**, 394, 492, (portrait p. 146).
Lespagnard, 414.
L'Heureux, L. L. M., 271.

Libois, J. J. L., 292.
Liebrecht, Déodat, 199, **757** à **758**,
Liebrechts, Charles, 18, 365, 597, 614, **636** à **644**, 654, 806, 807, (portrait p. 636).
Liebrechts, Louis, **821**.
Liénart, Charles, 171, 487, **672** à **676**, (portrait p. 672).
Linden, Auguste, **692** à **693**.
Limmelyn, Alexandre, 839, **871**.
Lippens, Joseph, 89, 95 112, 335, 703.
Lochtmans, Albert, **811**.
Loens, Emile 621.
Loesewitz, François, **570** à **571**.
Lombard, Raymond, **492**.
Long, Albert, 145, 148, 149, 180, 354 à 359, 378, 391.
Lothaire, Hubert, 113, 129 à 133. 190, 287, **339** à **393**, 417 à 420, 422, 425, 429, 787, 803.
Lousberg, 310.
Luyckx, 55.

M.

Mabille, Valère, 740.
Maenhout, 271.
Maes, Arnold, 192, 508, **509**.
Magery, Jules, Dr, 381, 630, 631, 633, 878.
Magery, Lucien, **878**.
Mahieu, Adolphe, 260, 261, **294** à **297**. 469, (portrait p. 294).
Mahute, Edouard, 299, 830.
Mahy, E., 827.
Malfeyt, Justin, 141, 154, **326** à **334**. (portraits pp. 154 et 326).
Maluin, Emile, 534, **542**.
Manduau, Edouard, **660**.
Marck, 209 à 210, 213, 217.
Mardulier, Henri, 259, **461** à **462**,
Marit, Germain, 583.
Marle, Hector, **645**.
Martin, Alphonse, 583.
Massart, Charles, 659, **688** à **689**.
Masson, Jean, B., **499**, 797.
Mathieu, François, 137 à 138, 267, 292, 395, 435.
Maury, Jean, 185
Mellaerts, Alphonse, 143, 144.
Meuleman, Eugène, **815**.
Meunier, Fernand, **813**.
Meyer, Louis, 570.
Meyers, Joseph, Dr. 143, 149 à 151,
Michaux, Oscar, 77, 90 à 107, 137, 382, 388 à 390, 843, (portrait p. 82).
Michel, 319, 320.
Michel, Victor, 324, 325.
Michiels, Isidore, 381, 630 à 632. **880** à **882**.
Middach, Félix, 123 à 125, 389.
Milz, Jules, 55, 73, 178, 204. **298** à **303**, 310 à 313, 402, 480, 786, 779, (portrait p. 298).
Miot, Fernand, 360.
Mohonval, A. P. F., 145.
Monet, Eugène, 615, 645.
Monseu, André, **799**.
Montangie, Dr 310, 311.
Moriamé, J. M., 358, 806.
Moureau, 392.
Mouton, 362, 364.
Mulders, 437, 438, 441, 442, 444.
Mussche, Alphonse, 630.

N.

Naets, Louis, **656**.
Nagels, 275, 277, 436, **441** à **444**.
Nahan, P. F. J. 205, 208, 211.
Nenquin, Alfred, **773** à **775**.
Nève, Paul, **573** à **576**, 583
Niclot, Jean B., 271.
Niclot, C. A., 389.
Nilis, Jean, Dr, 661, **662**.

Nilis, Théodore, 5, 35, 253, 266, 267, 270, 292, 404, 520, 579, 608, **610** à **611**, 517, 785, (portrait p. 610).
Niveleer, 385.
Noblesse, Alfred, 381, 630, 632, 853, 880 à 882.

O

Olivier, 255.
Orban, Frédéric, 9, 35, 36, 590, **594** à **595**, 613.

P.

Page, Albert, 615, 630, 880, 881.
Palate, P. C. J., 388.
Palmarts, Joseph, **634**.
Parfonry, Emile, 35, 520, **613**.
Paternoster, 143, 147, 331.
Paternoster, Louis, **304**, 486, (portrait p. 304).
Paternotte, Jean, Dr, **705**.
Paulissen, Ernest, 736, 751, 806, 838, 839, **841** à **842**.
Pauwels, Jean, 630, 631.
Peleman, frère Armand, 866.
Pelzer, Mathieu, 328, 384, 625.
Perin, Jean, 449.
Persyn, Auguste, 583.
Petillon, Arthur, 810.
Petit, André, Dr, **836**.
Petit, Hubert, 571, 572.
Petit Bois, Gustave, 602, 605, **668** à **671**.
Pierret, Julien, 207, 381, 630, 631.
Pilette, Alfred, 821.
Pimpurniaux, Alexandre, 271, **463** à **464**.
Piot, 325.
Piron, 854.
Pirotte, A. P. L., 126.
Ponthier, Pierre, 51, 55, 113 à 118, 125, 204, 214, 248, 309 à 312, 370, 371, 417, 707, (portrait p. 91).
Popelin, Emile, 198, **515** à **519**, 522, 524, 525, 528, 534, (portrait p. 515).
Prégaldien, P., 81, 83, 91, 797.
Priem, Gérôme, **689** à **690**.
Prinz, François, **500**, 816.
Puttevils, Eugène, **816**.
Pynaert, Léon, 459.

R.

Ramaeckers, Jules, 198, 524, **527** à **529**, 530, 532 à 535, (portrait p. 527).
Raskin, 646.
Raynaud, E. J. E., 310.
Renier, Gustave, 341, 347 à 350, 358 à 360.
Renson, Gustave, 896.
Reytter, Eugène, Dr, 649, **700**.
Rezette, Jean, **475**, 796.
Riga, 583.
Roelens, Victor, Mgr., 323.
Roger, Oscar, 198, 515, 518, 519, **521** à **523**, 524, 525, 528, 531, 591, 592, 599, 626, 638.
Roget, Léon, 23, 55, 73, 178, 298, 308, **476** à **483**, 692, 704, 785, 816, 832, (portrait p. 476).
Rolin, Paul, 160.
Rollin, Edouard, **860**.
Rom, Auguste, 124 à 132, 373, 691, (portrait p. 130).
Romberg, Edmond, **710**.
Rooms, François, 583,
Rorcourt, Auguste, **888** à **889**, (portrait p 888).
Rossignon, Adrien, Dr, 226, 236, 254, 274, 276.
Rossignon, Edouard, **499**, **772**.
Rouflard, 436.

Rousseaux, Louis, Emile, 309, 888.
Rousseaux, Victor, **873.**
Rue, Victor, 150, 417.
Rusmont, 367.
Rynwalt, Pierre, **831.**

S.

Salpétier, Paul, **890.**
Sandrart, V. C. J., 386, 387, 865.
Sarolea, Henri, 229, 232, 233.
Sarolea, Louis, 229 à 131.
Sarrazyn, G. E., 455, 787.
Saual, Edouard, **805.**
Sauvage, J. C. E. L. J., 141, 424, 429, 433.
Sauvenier Ferdinand, **833.**
Schaak, Jean, 175, 833.
Scheerlinck, Jean, 81, 84 à 89, 92 à 112, 874.
Schouten, Henri, 630.
Seghers, Fernand, 274, 436.
Siffer, M. C. A, 303.
Sillye, Albert, 273, 303, 318, 436.
Simon, 370.
Simon, Jean B., **831.**
Simon, Victor, **897.**
Spelier, Amédée, 139, 395, 396.
Spilliaert, Gustave, 389.
Stache, Ernest, **853** à **854.**
Steeman, F. L. C., 389.
Steleman, Georges, 174, 190, 661, 701.
Sterckmans, Charles, 55, **797** à **798.**
Sterckx, Armand, 149.
Sterpin, Abel, **784,** 784.
Stèvart, Léon, **663.**
Stevens, Gustave, 145, 148.
Storms, Emile, 339, 340, 530, **534** à **540,** 541, (portrait p. 534).
Stroobant, Raphaël, 266, 267, 268, 401.

T.

Tack, Théophile, **790,** 840.
Tigon, J. A., 138, 139, 395 à 397.
Tamine, Henri, **880.**
Thibaut, 449.
Thys, Albert, 200, 552, 615, 622, 713, **717** à **746,** 747, 770, (portrait p. 717).
Thys, Franz, 740.
Thys, Robert, 740.
Tielemans, Victor, 145, 146.
Tilkens, 414, 448.
Titeux, Emile, 271, **813.**
Tobback, Nicolas, 212, 370, 531, 631, 632, 711, 880, 881, (portrait p. 91).
Tombeur, Charles, **471.**
Tombeur, François, 143.
Tonneau, Léon, 780, 848.
Trentels, Henri, **818.**
Trodoux, Léopold **849.**
Trouet, Léon, 735, 750.
Tschoffen, Maurice, **861** à **862.**
Tyteca, Gaston, **501.**

V.

Valcke, Louis, 35, 167, 290, 574, 575, **583** à **587,** 595, 599, 606, 615, 647, 649, 662 699, 735, 807.
Van Aertselaer, Jérôme, R. P., 25.
Van Bellinghen, Paul, **883.**
Van Bredael, Charles, 464.
Van Calster, Auguste, 266 à 270, 787.
Van Campenhout, Jean, Dr, 309, 400, 884.
Van Caulaert, Benoit, **499,** 799.
Van Cauwenberghe, Auguste, **816.**
Van Cauwenberghe, Guillaume, 875.
Van Damme, Maurice, **493,** 876, (portrait p. 493).
Van de Bossche, 392.
van de Kerchove, Paul, 865.
Vandemoere, Philibert, 144 à 145.
Van den Bogaerde, Jules, 775, **806** à **807.**
Van den Bogaert, Pierre, **581** à **582.**

Van den Borre, Adolphe, **807** à **808**.
Van den Broeck, Léon, 329.
Van den Heuvel, Emile, 663.
Van den Heuvel, Théodore, Dr, 515, 516 à 518, 520, 522, 525, 526, 528, 530, 533, 540, 591, 621, 626, 653.
Vandenkerckhove, François, **793** à **794**.
Vandennoortgaete, G. M. O., 255.
Van den Plas, Camille, 169, **472** à **474**, 654, 660, (portrait p. 472).
Van den Plas, Joseph, **475**.
Van de Putte, Léon, **485**, 858.
Van der Cruyssen, Maurice, 239.
Van der Grinten, Ernest, **315**.
Van der Linden, Séraphin, **844**.
Van der Straeten, Camille, R. P., 703.
Van der Straeten, Emile, **830**.
Van der Straeten, 199.
Van der Stricht, 327.
Van der Wegen, Louis, 277, 436.
Van der Wielen, Henri, 431.
Van de Velde, Frédéric, **487** à **488**, 675, 710, 856.
Van de Velde, Joseph, 5, 599, 606. **608** à **609**.
Van de Velde, Liévin, 174, **599** à **607**, 608, 609, 661, 669, 697, 713. (portrait p. 599).
Van de Velde, Willy, 35, 583.
Van de Vliet, Clément, 310 à 313.
Van Dorpe, Jules, 24, **409** à **410**, 486, 792, 855.
Van Heste, Pierre, **582**.
Van Holsbeeck, L. V. H. M., 221.
Vangele, Alphonse, 13, 17, 18, 35, 38, 40, 47, 54, 63, 73, 148, **167** à **182**, 190, 265, 290, 291, 299, 469, 479, 522, 546, 584, 592, 595 à 598, 612, 618, 644, 652, 654, 672, 673, 696, 701, 786, (portrait p. 167).
Van Kerckhoven, Guillaume, 24, 45, 51, 228, 299, 300, 301, **305** à **314**, 400, 411, 477, 479, 610, 630, 635, 832, 873, 875, 884, (portrait p. 305).
Van Lint, Jean, 113, 124, 212, 213, 373.
Van Maele, Georges, 860.
Van Mons, Armand, **871** à **872**.
Van Montfort, G. H. J., 309, 707.
van Pottelsberghe de la Potterie, Léon, 273, 274, 436.
Van Riel, J. H., 114 à 121, 123 à 133, 375, 378 à 380.
Van Risseghem, Charles, **878** à **879**.
Van Ronslé, Camille, Mgr., 823.
Van Schendel, Théodore, **571**.
Vanwert, Jules, **469** à **470**.
Vauthier, Gustave, 199, 724, 728, 747, 751, **755** à **757**, 808, (portrait p. 755).
Vedy, Louis, Dr, 138, 395, 396, 449.
Verbrugghe, Gustave, 819.
Verdick, Edgard, 284, 285, 563, 850.
Verdussen, Jean, 462.
Vereijcken, Jules, **845** à **846**.
Verhellen, Nicolas, 138, 152 à 154, 394, 396, 883.
Verschelde, Aloïs, **817**.
Verschelden, Jean B., 56, **846** à **847**, 856, 857.
Versluys, Albert, 449.
Verstraeten, Antoine, **413** à **415**, 448.
Vervloet, Constant, **504**, (portrait p. 504).
Vial, Pierre, **847**.
Villers, Sylvain, **817**.
Vincart, Léon, 436.
Vleminckx, Frédéric, **704**.
Volont, Jules, 55, **850** à **851**, 856, 857.
Vrébos, Jules, 367.
Vrithoff, Alexis, 341, 344, 350.
Vyncke, Ameet, R. P., 68, 658.

W.

Wacquez, Florian, 277, 436.
Waeterinckx, Henry, **644** à **645**, 648,
Wahis, Théophile (baron), **27** à **33**, 138, 159, 473, 493 à 475, 686, 731, 733, 810, (portrait p. 27).
Walhousen, François, 274.
Wangermée, Emile, **183** à **187**, 493, 735, 810.
Warlomont, Charles, **704**.
Warnant, Erasme, 262, **316**, 486.
Watrin, Oscar, **709**.
Wauters, Edmond, **875**.
Wautier, Jean B., 194 à 197, 509, **510** à **512**.
Weber, Arthur, 161, **659**.
Weyns, Auguste, **779** à **781**, (portrait p. 779).
Willems, 275, 436.
Willemsens, François, **896**.
Wilverth, Etienne, **822** à **823**.
Wtterwulghe, Fernand, 454.
Wtterwulghe, Georges, 254, 257, 271, 277, **453** à **454**.
Wtterwulghe, Henri, 454.

Y.

Yannart, G. F. C., 254 à 256.

Z.

Zboisński, Claude, **664** à **666**, 199, 584, 761, (portrait p 664).

FIN DU TOME I.

NOV 21 1973

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DT
663
A2J36
t.1

Janssens, Edouard
Les belges au Congo